UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

UNIVERSITÉ DE NANTES

Thèse de Doctorat

Nelson HORN

Mémoire présenté en vue de l'obtention du
grade de Docteur de l'Université de Nantes
sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

École doctorale : Sociétés, Cultures, Échanges

Discipline : *Lettres anciennes*
Spécialité : *Latin*
Unité de recherche : *CRHIA*

Soutenue le *28 octobre 2017*

Étude des livres XI et XII des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée / Justin

La composition historique autour de l'image d'Alexandre

JURY

Président du jury	**Dominique BRIQUEL**, Professeur d'université émérite, Université Paris-Sorbonne
Rapporteurs :	**Dominique BRIQUEL**, Professeur d'université émérite, Université Paris-Sorbonne **Emmanuèle CAIRE**, Professeur, Aix-Marseille Université
Examinateurs :	**Olivier DEVILLIERS**, Professeur, Université Bordeaux-Montaigne **Thierry PIEL**, Maître de Conférences, Université de Nantes
Directeur de Thèse :	**Bernard MINEO**, Professeur, Université de Nantes

Étude des livres XI et XII des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée / Justin

La composition historique autour de l'image d'Alexandre

À mes enfants,

INTRODUCTION

L'histoire relève aujourd'hui de ce que nous appelons les sciences humaines. Cette discipline s'est forgée, particulièrement au cours du XX^{e} siècle, des outils d'analyse qui lui permettent de viser à l'objectivité, ainsi qu'à la recherche d'une forme de vérité dans l'étude, la reconstitution, la compréhension du passé.

Dans l'Antiquité en revanche, l'histoire était considérée comme un genre littéraire. À ce titre, nous l'imaginons donc davantage liée à la fiction, voire au mensonge. De fait, l'écriture historique ne se fait pas alors sans une intervention forte de l'historien dans son texte (variable cependant d'un historien à l'autre). Ses prétentions sont doubles : il s'agit pour lui d'écrire une œuvre qui plaise à son lectorat, et qui rivalise avec celles de ses prédécesseurs ; il s'agit aussi de faire résonner le passé dans le monde présent, et de conférer au propos historique une portée éducative, moralisatrice, parfois politique.

Pour autant, ce travail de composition historique n'est pas exempt d'un souci de vérité, ce dont témoigne le terme d'« histoire » : le verbe ἱστορέω renvoie en effet à la quête d'informations et à la recherche du savoir, en d'autres termes à une enquête. Pour l'historien romain, cette enquête se mène particulièrement dans les sources que constituent les œuvres historiques de ses prédécesseurs, particulièrement grecs et hellénistiques. Pour qui s'intéresse à Alexandre le Grand, le choix des sources est grand, entre les nombreux récits de l'expédition que relatèrent bien des Compagnons du roi macédonien, et les *Histoires d'Alexandre* qui fleurirent tout au long de l'époque hellénistique.

Lorsque l'on s'intéresse aux livres XI et XII des *Histoires philippiques*, précisément consacrés à la geste du Conquérant, il faut ainsi tenter de retrouver quelles purent être les sources utilisées pour la rédaction de cet ouvrage, et si possible leurs orientations propres. Ce n'est qu'au prix de ce travail que l'on pourra connaître la nature de l'œuvre de composition de l'historien, ainsi que la perspective qui était la sienne dans sa relation du passé. C'est en effet dans le respect des sources, et plus encore dans l'écart que l'historien assume avec elles, que l'on pourra percevoir sa singularité, et ainsi ses choix d'écriture et ses pensées.

Pour ce qui est de notre ouvrage, la difficulté est double. D'abord, nous n'avons conservé que de manière très fragmentaire les ouvrages des historiens hellénistiques consacrés à Alexandre. On ne peut dès lors en avoir une idée qu'en comparant de manière scrupuleuse tous ces fragments avec les œuvres des historiens plus modernes, dont le premier est Diodore de Sicile, et en comparant toutes ces œuvres entre elles.

Ensuite, c'est la nature même des *Histoires philippiques* qui pose problème. Celles-ci en effet furent écrites par un auteur gaulois, Trogue-Pompée, probablement à la fin du premier siècle avant notre ère. Mais cette œuvre originelle est aujourd'hui presque complètement perdue, et nous n'en possédons peu ou prou que l'œuvre de Justin qui, plusieurs siècles plus tard, en fit un abrégé. Il s'agit donc également de rechercher dans le texte les éléments qui sont le fait de Trogue Pompée, et ceux qui ont été transformés par Justin, pour comprendre quels furent les méthodes de travail et les enjeux de chacun des deux auteurs.

Les livres que nous allons étudier portent ainsi la marque de nombreux hommes de lettres et d'histoire, depuis les sources hellénistiques jusqu'à Justin - dont on situe le travail, dans les datations extrêmes, au IV^{e} siècle de notre ère -, alors que leur composition première fut assurée par un historien qui dut connaître la fin de la République et l'avènement du principat. Ils invitent ainsi à la recherche des différentes images d'Alexandre que chaque période avait construites, chaque contexte imposant derrière le héros macédonien une vision particulière du monde et de ses dirigeants.

Afin de pouvoir mener ce travail de la manière la plus précise possible, nous avons établi le texte des livres XI et XII des *Histoires philippiques* de Justin en nous appuyant sur ses principaux manuscrits, avant de le traduire.

Sur la tradition manuscrite de l'œuvre, le mieux est de renvoyer le lecteur à l'introduction de M.-P. ARNAUD-LINDET (2003) de son édition en ligne, et plus encore à la récente édition aux Belles Lettres des livres I à X établie par B. MINEO (2016).

Cette tradition distingue trois classes de manuscrits des *Histoires philippiques*, dont nous avons étudié les plus représentatifs.

La classe I regroupe deux familles.

La première est la famille τ, comportant les manuscrits AGM VQ. Cette famille, parfois appelée transalpine, remonterait à l'époque d'Alcuin et dériverait d'un manuscrit (α) conservé à York et cité par ce dernier. Nous avons utilisé parmi les manuscrits qu'elle compte :

- le Parisinus 4950, olim Puteanus (A) écrit vers 800 dans le nord de la France et qui a appartenu à Corbie.
- le Gissensis 79, olim Weingartensis (G), daté probablement du IX^{e} siècle et écrit en Germanie, par un ou deux copistes.

- le Vossianus L.Q. 32, olim Floriacensis (V), manuscrit de Fleury de 132 pages, portant les corrections de deux mains différentes ; on y trouve un titre, *liber historiarum philippicarum et totius mundi origines et terrae situs*, ainsi que le texte des Prologues.

La deuxième famille est la famille π, dans laquelle on regroupe les manuscrits YO PZX. Parmi eux, nous avons utilisé :

- le Brit. Mus. Add. 19906 (P), copié en 1290 par Lovato Lovati, l'humaniste padouan, à partir d'un modèle exécuté au monastère de Pomposa. Ce possible archétype de la famille π fut achevé en 1087.

La classe II de manuscrits se distingue par le fait qu'elle ne reproduit pas les Prologues, et qu'elle souffre de trois lacunes importantes dont, pour ce qui nous concerne, XII, 10, 6-12, 4. Elle descend d'un archétype que l'on nomme β et comporte les manuscrits EFSL, parmi lesquels nous avons utilisé :

- le Laurentianus 66, 20, olim Mediceus I (F), daté du XI^{e} siècle. Son début est illisible et il fut corrigé par plusieurs mains, toutes sans valeur.
- le Vossianus L.Q.101 (L), dont l'origine est inconnue. Il fut sans doute écrit à la fin du IX^{e} ou au début du X^{e} siècle par plusieurs copistes successifs. Il fut la propriété de Landolfo Colonna qui l'a annoté au début du XIV^{e} siècle.

La classe III est représentée par la famille γ, comportant deux manuscrits (C et D). C'est la seule famille qui donne le nom complet de l'abréviateur, mais sa valeur est très discutée en raison de variantes très nombreuses et parfois surprenantes. En raison de nombreuses similitudes avec les *Histoires* d'Orose, on a supposé que le manuscrit utilisé par Orose pour rédiger la partie consacrée à l'histoire grecque et orientale de son ouvrage pouvait être l'archétype de cette famille. Nous avons quant à nous utilisé :

- le Vaticanus latinus 1860 (D), très beau manuscrit sans doute copié en 1313 sur deux colonnes de soixante-quinze lignes, comprenant de nombreuses œuvres dont notamment, en plus de celle de Justin, celles de Florus, Suétone, Végèce, Eutrope, Rugus Festus, Salluste, Solin et Frontin.

CONSPECTUS SIGLORUM

A Parisinus (Paris, Bibl. Nat., Lat. 4950) olim Puteanus, init. saec. IXe.

G Gissensis (Geissen, Biblitheca Academica, 70) olim Weingartensis (G), saec. IXe.

V Vossianus (Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, L.Q. 101),, init. saec. XIVe.

P British Museum Additional (London, British Museum Library, Add. 19906). saec. XIIIe.

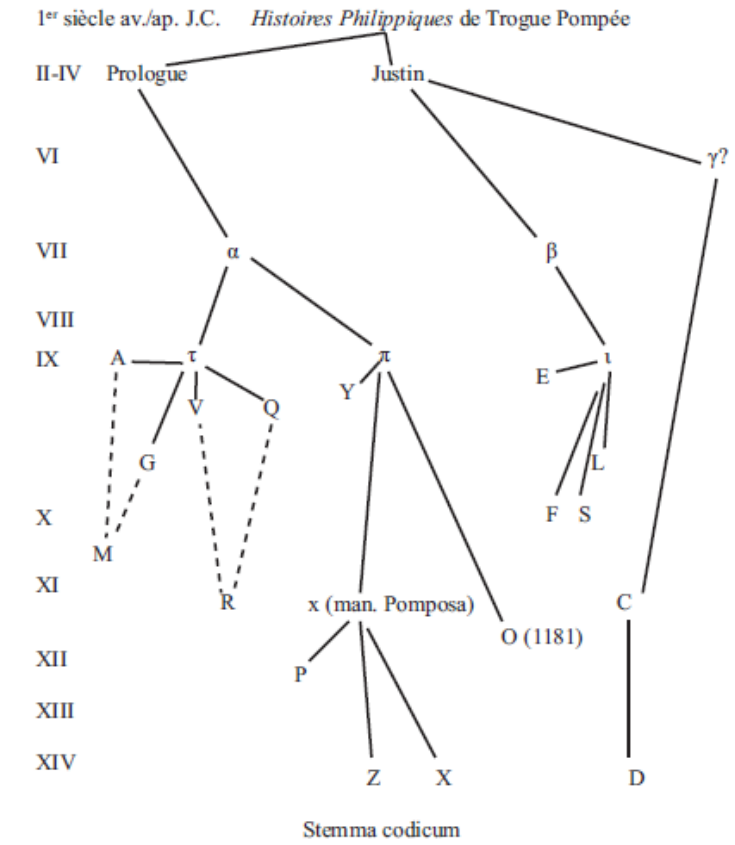
F Laurentianus (Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 66, 20), olim Mediceus I. Saec. XIe.

L Vossianus (Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, L.Q. 101), saec. XIe.

D Vaticanus Latinus (Biblioteca Apostolica Vaticana, 1860), copié en 1313.

STEMMA

Voici enfin le stemma proposé par B. MINEO (2016, 80), que nous reproduisons avec son aimable autorisation :



Stemma codicum

TEXTE ET TRADUCTION

LIVRE XI

I. [1]In exercitu Philippi sicuti uariae gentes erant, ita eo occiso diuersi motus animorum fuere : [2]alii quippe iniusta seruitute oppressi ad spem se libertatis erigebant, [3]alii tedio longinquae militiae remissam sibi expeditionem gaudebant, [4]nonnulli facem nuptiis filiae accensam rogo patris subditam dolebant. [5]Amicos quoque tam subita mutatione rerum haut mediocris metus ceperat, reputantes nunc prouocatam Asiam, nunc Europam nondum perdomitam, [6]nunc Illyrios, Thracas et Dardanos ceterasque barbaras gentes fidei dubiae et mentis infidae, qui omnes populi si pariter deficiant, sisti nullo modo posse. [7]Quis rebus ueluti medela quaedam interuentus Alexandri fuit, [8]qui pro contione ita uulgus omne consolatus hortatusque pro tempore est, ut et metum timentibus demeret et in spem omnes inpelleret. [9]Erat hic annos XX natus, in qua aetate ita moderate de se multa pollicitus erat, ut appareret plura eum experimentis reseruare. [10]Macedonibus inmunitatem cunctarum rerum praeter militiae uacationem dedit ; quo facto tantum sibi fauorem omnium conciliauit, ut corpus hominis, non uirtutem regis mutasse se dicerent.

I,**2** se *AG V P L* : *om. D* || **5** ceperat *A P D* : coep- *G V L* || **6** dubiae *AG V P L* : -as *D* || deficiant sisti *AG V P L* : deficiantibus resisti *D* || si *AG L D* : *om. V P* || **7** quis *AG V L D* : his *P* || **8** est *A V P L* : *om. G D* || et…et *AG V P L* : *om. D* || **9** pollicitus *P **L** D* : sol- *AG V* || **10** inmunitatem *AG V P L* : in punitatem *D* || facto *AG V P* : pacto *L D* || hominis regis corpus non uirtutem *D.*

I. De même qu'il y avait dans l'armée de Philippe des nations différentes, de même il y eut après son meurtre des réactions diverses : les uns en effet, écrasés par une injuste sujétion, se redressaient dans l'espoir de recouvrer leur liberté ; d'autres, que rebutait une campagne lointaine, se réjouissaient que l'on renonce à l'expédition ; quelques-uns s'affligeaient qu'on eût placé la torche allumée pour les noces de la fille sous le bûcher du père.

Les Amis aussi, face à un bouleversement si soudain, étaient pris d'une grande crainte : ils songeaient tantôt qu'on avait provoqué l'Asie, tantôt que l'Europe n'avait pas encore été tout à fait réduite, tantôt que les Illyriens, les Thraces et les Dardaniens, ainsi que toutes les autres nations barbares, étaient d'une loyauté incertaine et d'un esprit déloyal, et que si tous ces peuples faisaient défection à la fois, on ne pourrait en aucune façon les arrêter.

À tous ces maux, l'intervention d'Alexandre fut comme une sorte de remède : devant l'assemblée, il réconforta et exhorta si bien toute la foule au vu des circonstances, qu'il ôta la crainte à ceux qui avaient peur et qu'il inspira à tout le monde de l'espoir. Ce jeune homme avait vingt ans ; et à cet âge, il avait fait beaucoup de promesses qui l'engageaient avec tant de mesure qu'il était manifeste qu'il réservait des qualités plus nombreuses pour les épreuves à venir. Il accorda aux Macédoniens une dispense de toutes leurs charges, sauf l'exemption des charges militaires ; et par cette action il se ménagea si bien la sympathie de tous qu'ils disaient que c'était le corps de l'homme, non la valeur du roi, qui avait changé.

II. [1]Prima illi cura paternarum exequiarum fuit, in quibus ante omnia caedis conscios ad tumulum patris occidi iussit. [2]Soli Alexandro Lyncestarum fratri pepercit, seruans in eo auspicium dignitatis suae : nam regem eum primus salutauerat. [3]Aemulum quoque imperii, Caranum, fratrem ex nouerca susceptum, interfici curauit. [4]Inter initia multas gentes rebellantes conpescuit, orientes nonnullas seditiones extinxit. [5]Quibus rebus erectus, citato gradu in Graeciam contendit, ubi, exemplo patris Corinthum euocatis ciuitatibus, dux in locum eius substituitur. [6]Inchoatum deinde a patre Persicum bellum adgreditur. [7]In cuius apparatu occupato, nuntiatur Athenienses et Lacedaemonios ab eo ad Persas defecisse, auctoremque eius defectionis, magno auri pondere a Persis corruptum, Demosthenem oratorem extitisse, [8]qui Macedonum deletas omnes cum rege copias a Triballis adfirmauerit, producto in contionem auctore, qui in eo proelio, in quo rex ceciderit, se quoque uulneratum diceret ; [9]qua opinione mutatos omnium ferme ciuitatium animos esse ; praesidia Macedonum obsideri. [10]Quibus motibus occursurus tanta celeritate, instructo paratoque exercitu, Graeciam oppressit, ut, quem uenire non senserant, uidere se uix crederent.

II, **2** in eo auspicium *P D* : sine - *del*. *AG* sine –o *V* || **4** orientes seditiones *AG P L D* : -is… -is *V* || **5** rebus *AG V P L* : *om*. *D* || in *AG V P L* : *om*. *D* || **7** apparatu *G V P L D* : -um *A* || ad (persas) *iter*. *D* || corruptum *AG P L D* : correp- *V* || **8** omnes copias cum rege *D* || ceciderit *A V P L D* : -erat *G* || **9** ferme *AG V P L* : *om*. *D*

II. Son premier soin fut d'organiser les funérailles paternelles lors desquelles, avant toute chose, il ordonna que l'on exécutât les complices du meurtre à côté du tombeau de son père. Il n'épargna qu'Alexandre, frère des Lyncestes, respectant en lui l'auspice de sa propre grandeur : il avait en effet été le premier à le saluer du nom de roi. Son rival pour le trône également, Caranos, son frère né de sa belle-mère, il prit soin qu'on le tuât. Pendant les débuts de son règne, il tint en respect de nombreuses nations qui se soulevaient, éteignit quelques révoltes qui se levaient. Mis en confiance par ces succès, c'est au pas de course qu'il se hâte en Grèce où, après avoir convoqué les cités à Corinthe, à l'exemple de son père, il est nommé chef à sa place. Il entreprend ensuite de poursuivre la guerre contre la Perse commencée par son père.

Alors qu'il était occupé aux préparatifs de cette guerre, on lui annonce que les Athéniens et les Lacédémoniens l'ont abandonné pour passer du côté des Perses, et que le responsable de cette défection fut l'orateur Démosthène, qui s'était laissé corrompre par les Perses pour une grande quantité d'or : il a affirmé que toutes les troupes des Macédoniens, avec leur roi, avaient été détruites par les Triballes, en produisant un garant de la nouvelle devant l'assemblée, qui disait avoir lui aussi été blessé dans ce même combat où le roi était tombé ; que dans cette idée, l'état d'esprit de presque toutes les cités avait été changé ; que les garnisons de Macédoniens étaient assiégées. Pour faire face à ces mouvements, l'armée est mise en ordre de marche et préparée, et il [Alexandre] tomba sur la Grèce avec une telle rapidité que, celui qu'ils [les Grecs] n'avaient pas senti arriver, ils croyaient à peine le voir.

III. [1]In transitu hortatus Thessalos fuerat beneficiorumque Philippi patris maternaeque suae cum his ab Aeacidarum gente necessitudinis admonuerat. [2]Cupide haec Thessalis audientibus, exemplo patris dux uniuersae gentis creatus erat et uectigalia omnia reditusque suos ei tradiderant. [3]Sed Athenienses, sicuti primi defecerant, ita primi paenitere coeperunt, [4]contemptum hostis in admirationem uertentes pueritiamque Alexandri, spretam antea, supra uirtutem ueterum ducum extollentes. [5]Missis itaque legatis bellum deprecantur, quibus auditis et grauiter increpatis Alexander bellum remisit. [6]Inde Thebas exercitum conuertit, eadem indulgentia usurus, si parem paenitentiam inuenisset. [7]Sed Thebani armis non precibus nec deprecatione usi sunt : itaque uicti grauissima quaeque supplicia miserrimae captiuitatis experti sunt. [8]Cum in consilio de excidio urbis deliberaretur, Phocenses et Plataeenses et Thespienses et Orchomenii, Alexandri socii uictoriaeque participes, excidia urbium suarum crudelitatemque Thebanorum referebant, [9]studia in Persas non praesentia tantum, uerum et uetera aduersus Graeciae libertatem increpantes, quam ob rem odium eos omnium populorum esse ; [10]quod uel ex eo manifestari, quod iure iurando se omnes obstrinxerint, ut uictis Persis Thebas diruerent. [11]Adiciunt et scelerum priorum fabulas, quibus omnes scaenas repleuerint, ut non praesenti tantum perfidia, uerum et uetere infamia inuisi forent.

III,**1** transitu *AG V P L D* : -tum *F* || fuerat *AG V P FL* : erat *D* || ab *P FL* : sub *AG V om. D* || **2** reditus *P FL D* : pedites *AG V* || tradiderant P^{2} *FL* : -erint *A* V^{1} P^{1} -erunt *G* V^{2} concesserat *D* || **3** coeperunt *AG FL* : -erant *V* ceperant *P* ceperunt *D* || **4** uertentes *AG V P D* : uergentes *FL* || -que *AG V P FL* : *om. D* || **5** increpatis *AG V P F D* : increpitis *L* || **6** inde *AG V P FL* : in *D* || **7** nec deprecatione *AG V P FL* : *om. D* || **8** deliberaretur *AG V P FL* : deliberant *D* || **10** diruerent *AG V FL D* : -int *P* || **11** repleuerint *AG P FL D* : -erunt *V*

III. Au passage, il avait exhorté les Thessaliens et leur avait rappelé les bienfaits de Philippe, son père, et du côté de sa propre mère, descendante de la famille des Éacides, la parenté qui l'unissait à eux. Les Thessaliens, écoutant ses propos avec passion, l'avaient élu, à l'exemple de son père, chef du peuple tout entier, et lui avaient remis l'ensemble de leurs redevances et leurs propres revenus.

Or les Athéniens, tout comme ils avaient été les premiers à faire défection, furent les premiers à commencer à se repentir, changeant leur mépris de l'ennemi en admiration, et élevant la jeunesse d'Alexandre, auparavant dédaignée, au-dessus de la valeur de leurs anciens chefs. Aussi supplient-ils, par l'envoi d'ambassadeurs, qu'on écarte la guerre ; après les avoir écoutés et leur avoir adressé de sévères reproches, Alexandre renonça à la guerre.

De là, il tourna son armée contre Thèbes, prêt à user de la même indulgence, s'il avait rencontré un semblable repentir. Mais ce fut d'armes, et non de prières et de supplications, que les Thébains usèrent ; aussi une fois vaincus, éprouvèrent-ils toutes les rigueurs les plus pénibles de la plus misérable captivité. Alors que l'on discutait en conseil de la destruction de la ville, les Phocéens, les Platéens, les Thespiens et les Orchoméniens, qui étaient les alliés d'Alexandre et avaient participé à la victoire, rappelaient la destruction de leurs propres villes et la cruauté des Thébains, leur reprochant leur dévouement pour les Perses, contre la liberté de la Grèce, non seulement actuel, mais aussi ancien ; c'est pourquoi ils étaient un objet d'exécration pour tous les peuples, ce que révélait notamment le serment par lequel ils s'étaient tous liés de détruire Thèbes, une fois les Perses vaincus. Ils ajoutent encore les fables de leurs crimes antérieurs dont ils avaient rempli toutes les scènes de théâtre, afin que ce ne soit pas seulement pour leur perfidie actuelle, mais aussi pour leur infamie ancienne qu'ils soient détestés.

IV. [1]Tunc Cleadas, unus ex captiuis, data potestate dicendi : non a rege se defecisse, quem interfectum audierint, sed a regis heredibus ; [2]quicquid in eo sit admissum, credulitatis, non perfidiae culpam esse, cuius tamen iam magna se supplicia pependisse deleta iuuentute. [3]Nunc senum feminarumque sicuti infirmum, ita innoxium restare uulgus, quod ipsum stupris contumeliisque ita uexatum esse ut nihil amarius umquam sint passi ; [4]nec iam pro ciuibus se, qui tam pauci remanserint, orare, sed pro innoxio patriae solo et pro urbe, quae non uiros tantum, uerum et deos genuerit. [5]Priuata etiam regem superstitione deprecatur geniti apud ipsos Herculis, unde originem gens Aeacidarum trahat, actaeque Thebis a patre eius Philippo pueritiae ; [6]rogat urbi parcat, quae maiores eius partim apud se genitos deos adoret, partim educatos summae maiestatis reges uiderit. [7]Sed potentior fuit ira quam preces. Itaque urbs diruitur ; agri inter uictores diuiduntur ; [8]captiui sub corona uenduntur, quorum pretium non ex ementium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur. [9]Miseranda res Atheniensibus uisa ; itaque portas refugis profugorum contra interdictum regis aperuere. [10]Quam rem ita grauiter tulit Alexander ut secunda legatione denuo bellum deprecantibus ita demum remiserit ut oratores et duces, quorum fiducia totiens rebellent, sibi dedantur ; [11]paratisque Atheniensibus, ne cogantur, subire bellum, eo res deducta est ut retentis oratoribus duces in exilium agerentur [12]qui ex continenti ad Darium profecti non mediocre momentum Persarum uiribus accessere.

IV,**1** audierint *AG V P FL* : - erant *D* || **2** eo *AG V P D* : eos *FL* || credulitatis V^2 *P D* : crudelitatis *AG* V^1 *FL* || iam *AG V P FL* : tam *D* || pependisse *AG V D* : rependisse *P FL* || deleta A^2 V^2 *P FL D* : delata A^1*G* V^1|| **3** esse *AG V P D* : esset *FL* || **4** remanserint *AG V P FL* : -erant *D* || genuerit *G V P FL* : -erat *A D* || **5** geniti… herculis *AG V P D* : -tum… -lem *FL* || **6** se *P FL* : *om*. *AG V D* || **8** captiui sub corona uenduntur *AG V P FL* : *om. D* || commodo *AG V P FL* : -is *D* || **10** secunda *AG V P FL* : sera *D* || rebellent *A P FL D* : -ens G^1 -es essent G^2 -es *V* || **11** ne *AG V P D* : ne haec *FL* || retentis *AG V P FL* : decentibus *D* || **12** mediocre *AG V P D* : -em *FL* || uiribus *AG V P D* : urbibus *FL*

IV. Alors Cléadas, l'un des prisonniers, à qui l'on avait accordé le droit de s'exprimer, avança que ce n'était pas au roi, dont ils avaient entendu dire qu'il avait été tué, que les Thébains avaient fait défection, mais aux héritiers du roi ; que tout ce qu'ils avaient fait contre lui était la faute de leur crédulité, non de leur perfidie, et ils l'avaient déjà expiée par de grands supplices, puisque leur jeunesse avait été détruite ; qu'il ne restait à présent qu'une foule de vieillards et de femmes, aussi inoffensive qu'innocente, qui avait elle-même été tant accablée de violences et d'outrages qu'ils n'avaient jamais subi sort plus pénible ; et que ce n'était plus pour les citoyens, dont il était resté un si petit nombre, qu'il plaidait, mais pour le sol innocent de sa patrie et pour sa ville, qui avait fait naître non seulement des hommes, mais aussi des dieux. Il va jusqu'à supplier le roi au nom du culte qu'il porte personnellement à Hercule, né chez eux, duquel la famille des Éacides tire son origine, et rappelle l'enfance que son père a passée à Thèbes. Il lui demande d'épargner la ville, qui adore en tant que dieux nés chez elle une partie de ses ancêtres, qui a vu y être élevée une autre partie, des rois de la plus haute majesté.

Mais la colère s'avéra plus puissante que les prières. Aussi la ville est-elle détruite, sa campagne partagée entre les vainqueurs, ses prisonniers vendus à l'encan, dont le prix augmente non pas en fonction de l'avantage qu'en tirent les acheteurs, mais de la haine que leur portent leurs ennemis.

Leur sort fit pitié aux Athéniens ; aussi ouvrirent-ils leurs portes, contre l'interdiction du roi, aux exilés qui avaient pris la fuite. Mais Alexandre prit si mal la chose que, quand une seconde ambassade le supplia pour la seconde fois d'écarter la guerre, il n'y renonça qu'à la seule condition qu'on lui livrât les orateurs et les généraux sur la foi desquels ils se révoltaient si souvent ; et comme les Athéniens étaient prêts, plutôt que d'y être contraints, à subir une guerre, il ramena ses exigences à ce que, tout en gardant leurs orateurs, ils exilent leurs généraux, qui, partis incontinent rejoindre Darius, firent grossir de façon importante les forces des Perses.

V. [1]Proficiscens ad Persicum bellum omnes nouercae suae cognatos, quos Philippus in excelsiorem dignitatis locum prouehens imperiis praefecerat, interfecit. [2]Sed nec suis, qui apti regno uidebantur, pepercit ne qua materia seditionis procul se agente in Macedonia remaneret, [3]et reges stipendiarios conspectioris ingenii ad commilitium secum trahit, segniores ad tutelam regni relinquit. [4]Adunato deinde exercitu naues onerat, unde conspecta Asia incredibili ardore mentis accensus duodecim aras deorum in belli uota statuit. [5]Patrimonium omne suum, quod in Macedonia Europaque habebat, amicis diuidit, sibi Asiam sufficere praefatus. [6]Priusquam ulla nauis litore excederet, hostias caedit, petens uictoriam bello, quo totiens a Persis petitae Graeciae ultor electus sit, [7]quibus longa iam satis et matura imperia contigisse quorumque tempus esse uices excipere melius acturos. [8]Sed nec exercitus eius alia quam regis animorum praesumptio fuit ; [9]quippe obliti omnes coniugum liberorumque et longinquae a domo militiae Persicum aurum et totius Orientis opes iam quasi suam praedam ducebant, nec belli periculorumque, sed diuitiarum, meminerant. [10]Cum delati in continentem essent, primus Alexander iaculum uelut in hostilem terram iecit armatusque de naui tripudianti similis prosiluit atque ita hostias caedit, [11]precatus ne se regem illae terrae inuitae accipiant. [12]In Ilio quoque ad tumulos eorum, qui Troiano bello ceciderant, parentauit.

V,**3** reges *P FL D* : -is *AG V* || commilitium *AG V F* : comitatum *P* commilitiam *L* commiliam *D* || relinquit *AG V P FL* : reliquit *D* || 4 adunato *P FL D* : ador- *AG V* || onerat *AG P FL D* : honorat *V* || unde *AG P FL D* : inde *V* || **6** excederet *AG P FL D* : excideret *V* || quo totiens G^2 *V P FL D* : quotiens AG^1 || petitae *AG V P* : appe- *FL D* || ultor electus *AG V P D* : ultro relictus *F* ultor relictus *L* || **9** longinquae *Seel* : -que *codd.* || a (domo) *P FL* : *om. AG V D* || persicum *AG V P FL* : -as *D* || aurum *AG P F* : *om. D* || **10** delati *AG P FL D* : dilati *V* || **11** precatus G^2 V^2 *P F D* : praecautus AG^1 V^1 praecatus *L* || ad tumulos eorum *AG P F* : *om. D*

V. Partant pour la guerre contre les Perses, il fit tuer tous les parents de sa belle-mère auxquels Philippe, les portant à un niveau plus élevé de dignité, avait confié des commandements militaires. Mais il n'épargna pas non plus ceux des siens qui lui paraissaient aptes à régner, pour qu'il ne restât pas en Macédoine de sujet de sédition tandis qu'il agirait au loin ; et il entraîne avec lui au combat les rois tributaires d'un talent plus notable, laisse les plus apathiques à la garde du royaume. Il rassemble ensuite une armée et l'embarque sur des navires d'où l'on aperçoit l'Asie ; cette vue embrase son esprit d'une ardeur incroyable, et il décide d'élever, comme offrandes pour la réussite de la guerre, douze autels aux dieux.

Tout le bien qu'il possédait en Macédoine et en Europe, il le partage entre ses amis, après avoir annoncé que l'Asie lui suffisait. Avant qu'aucun navire ne quitte le rivage, il immole des victimes, en demandant la victoire à la guerre pour laquelle il a été choisi comme le vengeur de la Grèce, tant de fois attaquée par les Perses : leur a échu un empire qui a désormais assez duré et mûri, et il est temps que le recueillent à leur place des hommes qui le gèreront mieux.

Cependant l'armée ne présumait pas moins de la victoire que le roi ; de fait tous oubliaient leurs femmes, leurs enfants et l'expédition militaire loin de chez eux, et regardaient l'or perse et les ressources de tout l'Orient déjà comme leur propre butin, et ce n'était pas à la guerre et aux dangers, mais aux richesses qu'ils songeaient.

Comme ils avaient été poussés sur le continent, Alexandre le premier lança un javelot, comme sur une terre ennemie, et en armes sauta du navire, pareil à un homme qui danse, et ainsi il immole des victimes, après avoir prié pour que ces contrées éloignées ne l'accueillent pas comme leur roi à contrecœur. À Ilion aussi il fit des sacrifices, près des tombes de ceux qui étaient tombés lors de la guerre de Troie.

VI. [1]Inde hostem petens milites a populatione Asiae prohibuit, parcendum suis rebus praefatus, nec perdenda ea quae possessuri uenerint. [2]In exercitu eius fuere peditum XXXII milia, equitum IV milia quingenti, naues centum octoginta duae. [3]Hac tam parua manu uniuersum terrarum orbem utrum sit admirabilius uicerit an adgredi ausus fuerit, incertum est. [4]Cum ad tam periculosum bellum exercitum legeret, non iuuenes robustos nec primum florem aetatis, sed ueteranos, plerosque etiam emeritae militiae, qui cum patre patruisque militauerant, elegit [5]ut non tam milites quam magistros militiae electos putares. [6]Ordines quoque nemo nisi sexagenarius duxit ut, si principia castrorum cerneres, senatum te priscae alicuius rei publicae uidere diceres. [7]Itaque nemo in proelio fugam, sed uictoriam cogitauit ; nec in pedibus cuiquam spes, sed in lacertis fuit. [8]Contra rex Persarum Darius, fiducia uirium, nihil astu agere, adfirmans suis occulta consilia uictoriae furtiuae conuenire, [9]nec hostem regni finibus arcere, sed in intimum regnum accipere, gloriosius ratus repellere bellum quam non admittere. [10]Prima igitur congressio in campis Adrasteis fuit. [11]In acie Persarum sexcenta milia militum fuere, quae non minus arte Alexandri quam uirtute Macedonum superata terga uerterunt : magna itaque caedes Persarum fuit. [12]De exercitu Alexandri nouem pedites, centum XX equites cecidere, [13]quos rex inpense ad ceterorum solacia humatos statuis equestribus donauit cognatisque eorum inmunitates dedit. [14]Post uictoriam maior pars Asiae ad eum defecit. Gessit et plura bella cum praefectis Darii, quos iam non tam armis quam terrore nominis sui uicit.

VI,**1** milites *P FL D* : -e *A* -em *G V* || uenerint *AG V FL D* : -erant *P* || ea *AG P FL D* : *om. V* || **4** exercitum *AG V FL D* : *om. P* || legeret *AG V FL D* : -erit *P* || primum florem *AG V FL* : -o florem *P* –orum florum *D* || elegit *AG V P* L^1 *D* : eli- FL^2 || **5** electos *AG V P D* : lectos *FL* || **6** nemo nisi sexagenarius (duxit) *AG P D* : - sexaginarios *V* nisi sexagintarios (duxit) *FL* || **7** cuiquam spes *AG V P FL* : quicquam spei *D* || in (lacertis) *AG P FL D* : a (lacertis) *V* || **8** suis *AG V P FL* : et *D* || **9** in (intimum) *D* : *om. AG V P* (initium) *FL* || bellum *AG V P FL* : regno *D* || **11** sexcenta milia militum *AG V P FL* : DC *D* || **13** ad *AG V P F D* : *om. L* || solacia *P FL D* : *om. AG V* || **14** quos *AG V P D* : in quibus *FL* || (iam) *AG V P FL* : (iam) subigauit *D* || uicit *AG V P FL* : *om. D*

VI. De là, se dirigeant vers l'ennemi, il interdit à ses soldats de ravager l'Asie, ayant annoncé qu'ils devaient préserver leurs propres biens et ne pas détruire ce dont ils étaient venus s'emparer. Dans son armée, il y avait trente-deux mille fantassins, quatre mille cinq cents cavaliers, cent quatre-vingt-deux navires. Avec une si petite troupe, le plus admirable est-il qu'il ait vaincu le monde entier ou qu'il ait osé l'attaquer, on ne le sait.

Alors qu'il recrutait son armée pour une guerre si dangereuse, ce ne furent pas de jeunes hommes vigoureux, la première fleur de l'âge, mais des vétérans, dont la plupart avait même fini leur carrière militaire, qui avaient servi sous son père et ses oncles, qu'il recruta, de sorte qu'on pouvait penser que ce n'étaient pas des soldats mais des instructeurs militaires qui avaient été recrutés. Personne non plus ne commanda une division s'il n'était sexagénaire, de sorte que, à regarder l'état-major du camp, on aurait dit que l'on voyait le sénat de quelque antique république. C'est pourquoi au combat, personne ne songea à la fuite, mais à la victoire ; et personne ne plaça son espoir dans ses pieds, mais dans ses bras.

En face le roi des Perses, Darius, par confiance en ses forces, ne fit rien par ruse, affirmant aux siens que des plans cachés revenaient à une victoire volée, et n'écarta pas l'ennemi des frontières du royaume, mais le reçut au cœur du royaume, trouvant qu'il était plus glorieux de repousser la guerre que de ne pas l'accepter.

La première rencontre eut donc lieu dans les plaines d'Adraste. Dans la ligne perse, il y avait six cent mille soldats qui, dominés non moins par l'art d'Alexandre que par la valeur des Macédoniens, s'enfuirent : ainsi ce fut pour les Perses un grand massacre. De l'armée d'Alexandre tombèrent neuf fantassins, cent-vingt cavaliers que le roi, pour consoler les autres, fit mettre en terre somptueusement, avec des statues équestres, et aux parents desquels il accorda des exemptions d'impôts.

Après sa victoire, la plus grande partie de l'Asie se rangea derrière lui. Il mena également un assez grand nombre de batailles contre les gouverneurs de Darius que dès lors il vainquit, non pas tant par les armes que par la terreur que son nom inspirait.

VII. [1]Dum haec aguntur, interim indicio captiui ad eum defertur insidias ei ab Alexandro Lyncestarum genero Antipatri, qui praepositus Macedoniae erat, parari. [2]Ob quam causam timens ne quis interfecto eo in Macedonia motus oriretur, in uinculis eum habuit. [3]Post haec Gordien urbem petit quae posita est inter Phrygiam maiorem et minorem ; [4]cuius urbis potiundae non tam propter praedam cupido eum cepit, sed quod audierat in ea urbe, in templo Iouis, iugum Gordii positum, cuius nexum, si quis soluisset, eum tota Asia regnaturum antiqua oracula cecinisse. [5]Huius rei causa et origo illa fuit. Gordius cum in his regionibus bubus conductis araret, aues eum omnis generis circumuolare coeperunt. [6]Profectus ad consulendos augures uicinae urbis, obuiam in porta habuit uirginem eximiae pulchritudinis ; percontatus eam quem potissimum augurem consuleret ; [7]illa audita causa consulendi, gnara artis ex disciplina parentum, regnum ei portendi respondit polliceturque se et matrimonii et spei sociam. [8]Tam pulchra condicio prima regni felicitas uidebatur. [9]Post nuptias inter Phrygas orta seditio est. [10]Consulentibus de fine discordiarum oracula responderunt regem discordiis opus esse. [11]Iterato quaerentibus de persona regis iubentur eum regem obseruare, quem reuersi primum in templum Iouis euntem plaustro repperissent. [12]Obuius illis Gordius fuit, statimque eum regem consalutant. [13]Ille plaustrum quo uehenti regnum delatum fuerat, in templo Iouis positum maiestati regiae consecrauit. [14]Post hunc filius Mida regnauit, qui ab Orpheo sacrorum sollemnibus initiatus Phrygiam religionibus inpleuit, quibus tutior omni uita quam armis fuit. [15]Igitur Alexander capta urbe, cum in templum Iouis uenisset, iugum plaustri requisiuit, [16]quo exhibito, cum capita loramentorum intra nodos abscondita reperire non posset, uiolentius oraculo usus, gladio loramenta caedit atque ita resolutis nexibus latentia in nodis capita inuenit.

VII, **1** indicio *AG V P FL* : -um *D* || captiui *AG V P FL* : *om. D* || **4** cepit *P* : coep- *AG V FL* - erat *D* || **5** huius *AG V P FL* : cuius *D* || omnis *AG V P FL* : uniuersi *D* || coeperunt *AG V FL* : cep- *P* ceperant *D* || **6** percontatus *AG V P*: - que *FL D* || **9** phrygas *AG V FL* : -ias *P* -es *D* || seditio *AG V P FL* : discordia *D* || **10** regem *AG V P FL* : -e *D* || **11** templum *P FL D* : -o *AG V* || **13** uehenti *AG V P F* : -e *L om. D* || regnum *P FL D* : passiue - *AG V* || delatum *AG V P* : ei - *FL D* || regiae *P FL* : greciae *AG V* regis deorum *D* || **15** iouis *AG V P FL* : *om. D* || **16** posset *AG V FL D* : -it *P* || uiolentius *P F D* : ut - *AG V* -ior *L* || in nodis *AG V P FL* : *om. D*

VII. Sur ces entrefaites, on lui rapporte pendant ce temps, d'après la révélation d'un prisonnier, qu'un complot est ourdi contre lui par Alexandre des Lyncestes, gendre d'Antipater qui avait été mis à la tête de la Macédoine. Craignant pour cette raison que, s'il le faisait tuer, un soulèvement ne naquît en Macédoine, il le tint dans les fers.

Après quoi il gagne la ville de Gordion qui est située entre la grande et la petite Phrygie ; et ce n'est pas tant à cause du butin que lui prit l'envie de s'emparer de cette ville, mais parce qu'il avait entendu dire que c'était dans cette ville, dans le temple de Jupiter, que le joug de Gordius avait été déposé, et que d'antiques oracles avaient prédit que, si un homme en défaisait le nœud, celui-ci règnerait sur toute l'Asie.

Voici quelle en fut la cause et l'origine. Comme Gordius était en train de labourer en ces contrées avec des bœufs qu'il avait loués, des oiseaux de toute espèce se mirent à voler tout autour de lui. Parti consulter les augures de la ville voisine, il rencontra à la porte une jeune fille d'une beauté remarquable ; il lui demanda quel augure consulter de préférence ; après avoir entendu la raison de la consultation, maîtrisant cet art grâce à l'enseignement de ses parents, elle lui répond que le trône lui est annoncé et lui propose de se lier à lui par le mariage et le partage de son espérance. Un si beau parti semblait le premier bonheur du trône. Après les noces naquit une sédition entre les Phrygiens. À ceux qui les consultaient sur la fin des discordes, les oracles répondirent que, dans les discordes, on avait besoin d'un roi. À ceux qui, une seconde fois, demandaient l'identité du roi, il est ordonné d'honorer comme leur roi le premier homme qu'à leur retour ils auraient trouvé en train de se rendre en chariot au temple de Jupiter. Ils rencontrèrent Gordius, et aussitôt le saluent tous du nom de roi. Ce héros plaça le chariot qui le transportait quand le trône lui avait été confié dans le temple de Jupiter, et le consacre à la majesté royale. Après lui régna son fils Midas qui, initié par Orphée aux cérémonies solennelles des rites, remplit la Phrygie de cultes grâce auxquels il fut plus en sécurité toute sa vie que par les armes.

Donc Alexandre, après la prise de la ville, alors qu'il s'était rendu au temple de Jupiter, réclama le joug du chariot ; on le lui présente et, comme il ne parvenait pas à retrouver les extrémités des courroies cachées à l'intérieur des nœuds, il observe l'oracle de manière passablement violente, tranche de son glaive les courroies, et, une fois les nœuds ainsi défaits, trouve les extrémités dissimulées dans les nœuds.

VIII. [1]Haec illi agenti nuntiatur Darium cum ingenti exercitu aduentare. [2]Itaque timens angustias magna celeritate Taurum transcendit, in qua festinatione quingenta stadia cursu fecit. [3]Cum Tarsum uenisset, captus Cydni fluminis amoenitate per mediam urbem influentis, proiectis armis, plenus pulueris ac sudoris, in praefrigidam undam se proiecit, [4]cum repente tantus neruos eius occupauit rigor ut, interclusa uoce, non spes modo remedii, sed nec dilatio periculi inueniretur. [5]Vnus erat ex medicis, nomine Philippus, qui solus remedium pollicetur ; sed et ipsum Parmenionis pridie a Cappadocia missae epistulae suspectum faciebant, [6]qui ignarus infirmitatis Alexandri scripserat a Philippo medico caueret, nam corruptum illum a Dario ingenti pecunia esse. [7]Tutius tamen ratus dubiae se fidei medici credere quam indubitato morbo perire. [8]Accepto igitur poculo epistulas medico tradidit atque ita inter bibendum oculos in uultum legentis intendit. [9]Vt securum conspexit, laetior factus est sanitatemque quarta die recepit.

VIII, 1 illi agenti *AG V P F D* : illo agente *L* || **2** transcendit *AG V P FL* : asc- *D* || cursu *AG V F D* : -us *L P* || **3** influentis *AG V P FL* : flu- *D* || **4** tantus A^2 *V P FL D* : -os A^1G || interclusa *AG V P F* : interclausa *L* intercepta *D* || non (spes) *AG V P F D* : nec *L* || **5** et (ipsum) *AG V P FL* : *om. D* || solus *A V P FL D* : -um *G* || pollicetur *AG V FL D* : -eretur *P* || **6** (scripserat) AG^1 *V FL D* : (scripserat) ut G^2 *P* || **8** epistulas *AG V P F D* : -am *L*

VIII. Tandis qu'il accomplit ces actions, on lui annonce que Darius approche avec une immense armée. C'est pourquoi, craignant les défilés, il franchit le Taurus en toute hâte, et dans son empressement fit cinquante stades à la course. Comme il était arrivé à Tarse, séduit par le charme du Cydnus qui coule au milieu de la ville, après avoir lancé ses armes, plein de poussière et de sueur, il se lance dans l'onde glacée quand une raideur saisit soudain ses nerfs, si grande que, alors que sa voix était coupée, on ne trouvait non seulement pas d'espoir de remède, mais pas non plus de moyen de retarder le danger. Parmi ses médecins il n'y en avait qu'un, du nom de Philippe, qui seul proposât un remède ; mais lui aussi, une lettre de Parménion envoyée la veille de Cappadoce le rendait suspect : celui-ci, qui n'était pas au courant de la maladie d'Alexandre, lui avait écrit de se défier de son médecin Philippe car il avait été corrompu par Darius contre une grosse somme d'argent. Alexandre estima cependant plus sûr de se fier à la loyauté douteuse de son médecin que de périr d'une maladie qui ne laissait pas de doutes. Il accepta donc la coupe et remit la lettre au médecin et ainsi, tout en buvant, dirigea ses regards sur le visage de ce dernier, pendant qu'il lisait. Comme il le vit calme, il se réjouit, et recouvra la santé le quatrième jour.

IX. [1]Interea Darius cum CCCC milibus peditum et centum milibus equitum in aciem procedit. [2]Mouebat haec multitudo hostium respectu paucitatis suae Alexandrum, sed interdum reputabat quantas res cum ista paucitate gessisset quantosque populos fudisset. [3]Itaque cum spes metum uinceret, periculosius differre bellum ratus, ne desperatio suis cresceret, circumuectus suos singulas gentes diuersa oratione adloquitur. [4]Illyrios et Thracas opum ac diuitiarum ostentatione, Graecos ueterum bellorum memoria interneciuique cum Persis odii accendebat ; [5]Macedonas autem nunc Europae uictae admonet, nunc Asiae expetitae, nec inuentos illis toto orbe pares uiros gloriatur ; [6]ceterum et laborum finem hunc et gloriae cumulum fore. [7]Atque inter haec identidem consistere aciem iubet, ut hac mora consuescant oculis turbam hostium sustinere. [8]Nec Darii segnis opera in ordinanda acie fuit ; quippe, omissis ducum officiis, ipse omnia circumire, singulos hortari, ueteris gloriae Persarum imperiique perpetuae a diis immortalibus datae possessionis admonere. [9]Post haec proelium ingentibus animis committitur. In eo uterque rex uulneratur. Tam diu certamen anceps fuit quoad fugeret Darius. [10]Exinde caedes Persarum secuta est. Caesa sunt peditum sexaginta unum milia, equitum decem milia ; capta XL milia. Ex Macedonibus cecidere pedestres CXXX, equites CL. [11]In castris Persarum multum auri ceterarumque opum inuentum. [12]Inter captiuos castrorum mater et uxor eademque soror et filiae duae Darii fuere. [13]Ad quas uisendas hortandasque cum Alexander ueniret, conspectis armatis, inuicem se amplexae uelut statim moriturae, conplorationem ediderunt. [14]Prouolutae deinde genibus Alexandri non mortem, sed, dum Darii corpus sepeliant, dilationem mortis deprecantur. [15]Motus tanta mulierum pietate Alexander et Darium uiuere dixit et timentibus mortis metum dempsit easque et haberi et salutari ut reginas praecepit ; [16]filias quoque non sordidius dignitate patris sperare matrimonium iussit.

IX, **1** interea *AG V FL D* : igitur *P* || milibus (peditum) *G FL*^{1} *D* : -ia *A V L*^{2} *P* || milibus (equitum) *G FL D* : -ia *A V P* || aciem *P FL D* : -e *AG V* || **2** quantas *AG V P FL* : quas *D* || **3** suos *P FL D* : -as *AG V* || **4** interneciuique *AG V P FL* : interniciei usque ciuiumque *D* || odii *AG V P FL* : -a *D* || **6** hac *A V P FL D* : hanc *G* || **8** segnis *AG P FL* : regis *V* senis *D* || fuit *AG P FL D* : defuit *V* || **10** exinde *AG V P FL* : et inde *D* || sexaginta unum *AG V P* : unum et sexaginta *FL* LXXX *D* || (capta) XL *AG V P FL* : triginta *D* || pedestres *AG V P FL* : pedites *D* || **13** hortandasque *P FL G* : - commune posuit *AG V* || ueniret *AG F D* : -isset *P* || uelut statim moriturae *AG V FL D* : *om. P* || **14** dum *AG V FL* : ut *P D* || **15** metum *AG V P FL* : -us *D* || dempsit *AG V FL D* : dimisit *P* || et salutari *P FL D* : *om. AG V*

IX. Cependant Darius, avec quatre cent mille soldats fantassins et cent mille cavaliers, s'avance pour la bataille. Cette foule d'ennemis, au regard de la faiblesse de ses propres forces, ébranlait Alexandre, mais il songeait entre temps aux exploits qu'il avait accomplis avec ces faibles forces, et aux grands peuples qu'il avait renversés. Aussi, comme l'espoir vainquait la crainte, ayant pensé qu'il était plus dangereux de différer la guerre de peur que l'abattement ne grandît chez les siens, il fait un à un le tour des peuples de son armée et leur adresse des harangues différentes. Les Illyriens et les Thraces, c'était par l'étalage des ressources et des richesses qu'il les enflammait ; les Grecs, par le souvenir des anciennes guerres et de leur haine mortelle à l'égard des Perses ; quant aux Macédoniens, il leur rappelle tantôt l'Europe vaincue, tantôt l'Asie convoitée, et il se vante de n'avoir pas trouvé d'hommes qui leur fussent égaux sur toute la terre ; du reste ce serait là aussi la fin de leurs fatigues et le comble de leur gloire. Et, pendant ces discours, il ordonne que sans cesse l'armée s'arrête en position, pour que les soldats s'habituent par ce retardement à soutenir la vue de la masse de leurs ennemis.

Et le soin de Darius à mettre son armée en ordre de bataille ne manqua pas d'énergie ; de fait, sans se reposer sur les devoirs de ses chefs, il fit lui-même le tour de tout, exhorta les soldats un à un, leur rappela la gloire ancienne des Perses et la possession éternelle de l'empire que les dieux immortels leur avaient accordée.

Après quoi le combat est engagé de très grand cœur. Lors de celui-ci, l'un et l'autre roi sont blessés. La lutte fut longtemps incertaine, jusqu'à ce que Darius s'enfuie. Il s'ensuivit le massacre des Perses. Furent tués soixante-et-un mille fantassins, dix mille cavaliers ; furent capturés quarante mille hommes ; chez les Macédoniens tombèrent cent trente soldats à pied, cent cinquante cavaliers. Dans le camp des Perses, on trouva beaucoup d'or et toutes les autres sortes de richesses. Parmi les prisonniers faits dans le camp, il y eut la mère de Darius, sa femme qui était aussi sa sœur, et ses deux filles. Alors qu'Alexandre était venu les voir et les encourager, à la vue des hommes en armes, elles s'embrassèrent mutuellement, comme si elles devaient mourir sur le champ, et poussèrent ensemble des lamentations. Puis, s'étant jetées aux genoux d'Alexandre, elles le supplient par leurs prières non pas de leur épargner la mort, mais de différer leur mort, le temps qu'elles ensevelissent le corps de Darius. Touché par la piété si grande de ces femmes, Alexandre leur dit que Darius était en vie, ôta la peur de la mort à celles qui la craignaient, et prescrivit qu'on les considérât et saluât comme des reines ; les filles aussi, il les engagea à espérer un mariage qui ne fût pas plus méprisable que ce que leur valait la dignité de leur père.

X. [1]Post haec opes Darii diuitiarumque apparatum contemplatus, admiratione tantarum rerum capitur. [2]Tunc primum luxuriosa conuiuia et magnificentiam epularum sectari, tunc et Barsinen captiuam diligere propter formae pulchritudinem coepit, [3]a qua postea susceptum puerum Herculem uocauit. [4]Memor tamen adhuc Darium uiuere, Parmeniona ad occupandam Persicam classem aliosque amicos ad recipiendas Asiae ciuitates misit, [5]quae, statim audita fama uictoriae, ipsis Darii praefectis cum auri magno pondere tradentibus se, in potestatem uictorum uenerunt. [6]Tunc in Syriam proficiscitur, ubi obuios cum infulis multos Orientis reges habuit. [7]Ex his pro meritis singulorum alios in societatem recepit, aliis regnum ademit, suffectis in loca eorum nouis regibus. [8]Insignis praeter ceteros fuit Abdalonymus, rex ab Alexandro Sidoniae constitutus, [9]quem Alexander, cum operam oblocare ad puteos exhauriendos hortosque inrigandos solitus esset, misere uitam exhibentem regem fecerat, spretis nobilibus, ne generis id, non dantis, beneficium putarent. [10]Tyriorum ciuitas cum coronam auream magni ponderis per legatos in titulum gratulationis Alexandro misisset, grate munere accepto, Tyrum se ire uelle ad uota Herculi reddenda dixit. [11]Cum legati rectius id eum Tyro Vetere et antiquiore templo facturum dicerent, deprecantes eius introitum, ita exarsit ut urbi excidium minaretur, [12]confestimque exercitu insulae adplicato, non minus animosis Tyriis fiducia Carthaginiensium, beIlo excipitur. [13]Augebat enim Tyriis animos Didonis exemplum, quae Carthagine condita tertiam partem orbis quaesisset, turpe ducentes si feminis suis plus animi fuisset in imperio quaerendo quam sibi in tuenda libertate. [14]Amota igitur inbelli aetate et ex Carthagine arcessitis mox auxiliis, non magno post tempore per proditionem capiuntur.

X, **2** epularum *P FL D* : plurimum *AG V* || **4** parmeniona *AG V L D* : -em *P F* || recipiendas *A V P FL* : -a *G* recuperandas *D* || ciuitates *A V P FL D* : -is *G* || **6** orientis reges *V FL D* : orientes - *A* operientes - *G* reges orientis *P* || **7** recepit *AG V P FL* : *om. D* || regnum *AG V P* : -a *FL D* || **9** operam *P FL D* : -a *AG* -as *V* || oblocare *AG V P FL* : ablegare *D* || inrigandos solitus *AG V D* : - solitos *P* insolitos *F* insolitus *L* || **10** herculi *AG V P D* : -is *FL* || **11** id eum *P FL D* : deum *AG V* || **12** adplicato *AG V P* : adplicito *FL D* || excipitur *AG P FL D* : excipit *V* || **13** orbis *AG V FL D* : urbis *P* || turpe… fuisset *AG V P D* : *om. FL* || fuisset *P D*: -ent *AG V* || in (imperio) *AG FL D* : *om. V P* || **14** et ex carthagine (arcessitis) *FL D* : carthagine et (arcessitis) *V P* carthaginem et (arcessitis) *AG*

X. Après quoi, ayant contemplé les trésors de Darius et le faste de ses richesses, il est pris d'admiration pour de telles merveilles. C'est alors qu'il se mit, pour la première fois, à fréquenter les copieux banquets et la splendeur des festins, alors aussi qu'il se mit à aimer, à cause de la beauté de ses formes, une prisonnière, Barsine, dont il eut plus tard un enfant qu'il appela Hercule.

Pourtant, se rappelant que Darius était encore en vie, il envoya Parménion se rendre maître de la flotte perse, et d'autres Amis prendre possession des cités d'Asie qui, le bruit de la victoire aussitôt entendu, alors que les gouverneurs de Darius se livraient eux-mêmes avec une grande quantité d'or, se soumirent au pouvoir des vainqueurs.

Alors il part pour la Syrie, où vinrent à sa rencontre de nombreux rois d'Orient, avec leurs ornements sacrés. Parmi eux, en fonction des mérites de chacun, il reçut les uns dans son alliance, priva les autres de leur trône en nommant de nouveaux rois à leur place. Plus remarquable que les autres fut Abdalonymos, roi établi à Sidon par Alexandre : alors qu'il avait l'habitude de louer son travail pour tirer de l'eau au puits et arroser les jardins, Alexandre avait fait roi cet homme qui se maintenait en vie misérablement au mépris des nobles, pour éviter qu'ils pensent que ce bienfait venait de leur naissance, non de son donateur.

Comme la cité des Tyriens avait envoyé à Alexandre, par l'intermédiaire d'ambassadeurs, une couronne d'or de grand poids à titre de félicitations, une fois le présent reçu avec plaisir, il dit qu'il voulait aller à Tyr pour s'acquitter de vœux faits à Hercule. Comme les ambassadeurs, qui cherchaient à empêcher son entrée dans leur ville, lui disaient qu'il serait mieux qu'il le fît dans la vieille Tyr et dans un temple plus ancien, il s'échauffa au point de menacer la ville de destruction et, son armée aussitôt dirigée contre l'île, les Tyriens, sans être moins courageux, comptant sur les Carthaginois, c'est par une guerre qu'il est accueilli. En effet, l'exemple de Didon qui avait cherché, par la fondation de Carthage, à conquérir la troisième partie du monde, augmentait le courage des Tyriens, qui jugeaient qu'il serait honteux que leurs femmes aient fait preuve de plus de courage dans la conquête d'un empire qu'eux-mêmes dans la défense de leur liberté. Ils éloignent donc ceux qui n'étaient pas en âge de combattre, font bientôt venir des secours de Carthage, et sont pris peu de temps après par trahison.

XI. [1]Inde Rhodum Alexander, Aegyptum Ciliciamque sine certamine recepit. [2]Ad Iouem deinde Hammonem pergit consulturus et de euentu futurorum et de origine sua. [3]Namque mater eius Olympias confessa uiro suo Philippo fuerat Alexandrum non ex eo se, sed ex serpente ingentis magnitudinis, concepisse. [4]Denique Philippus, ultimo prope uitae suae tempore, filium suum non esse palam praedicauerat. [5]Qua ex causa Olympiada uelut stupri conpertam repudio dimiserat. [6]Igitur Alexander, cupiens originem diuinitatis adquirere, simul et matrem infamia liberare, per praemissos subornat antistites quid sibi responderi uellet. [7]Ingredientem templum statim antistites ut Hammonis filium salutant. [8]Ille laetus dei adoptione hoc se patre censeri iubet. [9]Rogat deinde an omnes interfectores parentis sui sit ultus. Respondetur patrem eius nec interfici posse nec mori ; regis Philippi plene peractam ultionem. [10]Tertiam interrogationem poscenti uictoriam omnium bellorum possessionemque terrarum dari respondetur. [11]Comitibus quoque suis responsum, ut Alexandrum pro deo, non pro rege colerent. [12]Hinc illi aucta insolentia mirusque animo increuit tumor, exempta comitate quam et Graecorum litteris et Macedonum institutis didicerat. [13]Reuersus ab Hammone Alexandream condidit et coloniam Macedonum caput esse Aegypti iubet.

XI, **1** inde rhodum *A P FL D* : interea - *G* inter haec dum *V* || (ciliciam)que *AG V P* : *om. FL D* || **5** olympiada *A P* : -am *G FL D* -em *V* || conpertam *P D* : -a *AG V* -um *FL* || dimiserat *P FL D* : remiserat *AG V* || **6** per (praemissos) *AG V P FL* : *om. D* || subornat *AG V P FL* : -abat *D* || antistites *G P FL D* : -is *A* antistes *V* || uellet *AG V FL D* : uelit *P* || **7** ingredientem *AG V P FL* : - ergo *D* || statim *V P FL D* : eum *A* ut *del. G* || **8** dei *AG V P D* : de *FL* || **9** plene *FL D* : paene *AG V P* || **10** tertiam interrogationem *AG V P* : - interrogatione *F* tertia interrogatione *L D* || **11** suis *AG V P FL* : eius *D* || **12** animo *AG V P D* : -i *FL* || increuit *AG V P FL* : increscit *D* || **13** macedonum *P FL D* : -iam *AG V*

XI. À partir de là, Alexandre prit possessions, sans combat, de Rhodes, de l'Égypte et de la Cilicie. Il se rend ensuite directement au temple de Jupiter Hammon, pour le consulter tant sur ce qu'allait donner l'avenir que sur sa propre origine. Sa mère Olympias avait en effet avoué à son mari, Philippe, que ce n'était point avec lui mais avec un serpent d'une taille immense qu'elle avait conçu Alexandre. Enfin Philippe, presque au dernier moment de sa vie, avait publiquement déclaré qu'il n'était pas son fils. Et c'était pour cette raison qu'il avait renvoyé et répudié Olympias, comme convaincue d'adultère.

Alexandre donc, désirant s'attribuer en surcroît une origine divine et en même temps délivrer sa mère de l'infamie, suborne les prêtres par l'intermédiaire d'émissaires et leur fait savoir la réponse qu'il désire recevoir. Aussitôt qu'il entre dans le temple, les prêtres le saluent comme le fils d'Hammon. Lui, joyeux d'être adopté par le dieu, ordonne d'être considéré comme descendant de ce père. Il demande ensuite s'il s'est vengé de tous les assassins de son père. On lui répond que son père ne peut ni être tué, ni mourir ; que pour le roi Philippe, la vengeance a été menée à son dernier terme. Comme il pose une troisième question, on lui répond que la victoire à toutes les guerres et la possession du monde lui sont données. À ses compagnons aussi cette réponse : qu'ils honorent Alexandre comme un dieu, non comme un roi. Son arrogance en fut accrue et un orgueil extraordinaire grandit dans son âme, tandis qu'était supprimée l'affabilité qu'il avait apprise des lettres grecques et des institutions macédoniennes.

Une fois revenu d'Hammon, il fonda Alexandrie, et ordonne que la colonie macédonienne soit la capitale de l'Égypte.

XII. [1]Darius, cum Babyloniam perfugisset, per epistolas Alexandrum precatur redimendarum sibi captiuarum potestatem faciat, inque eam rem magnam pecuniam pollicetur. [2]Sed Alexander pretium captiuarum regnum omne, non pecuniam petit. [3]Interiecto tempore aliae epistolae Darii Alexandro redduntur, quibus filiae matrimonium et regni portio offertur. [4]Sed Alexander sua sibi dari rescripsit iussitque supplicem uenire, regni arbitria uictori permittere. [5]Tunc, spe pacis amissa, bellum Darius reparat et cum quadringentis milibus peditum, centum milibus equitum, obuiam uadit Alexandro. [6]In itinere nuntiatur uxorem eius ex conlisione abiecti partus decessisse, eiusque mortem inlacrimatum Alexandrum exequiasque benigne prosecutum, idque eum non amoris, sed humanitatis causa fecisse ; [7]nam semel tantum eam ab Alexandro uisam esse, cum matrem paruulasque filias eius frequenter consolaretur. [8]Tunc se ratus uere uictum, cum post proelia etiam beneficiis ab hoste superaretur, gratumque sibi esse, si uincere nequeat, quod a tali potissimum uinceretur. [9]Scribit itaque et tertias epistolas et gratias agit, quod nihil in suos hostile fecerit. [10]Offert deinde et maiorem partem regni usque Euphraten flumen et alteram filiam uxorem, pro reliquis captiuis XXX milia talentum. [11]Ad haec Alexander gratiarum actionem ab hoste superuacaneam esse respondit ; [12]nec a se quicquam factum in hostis adulationem, nec quod in dubios belli exitus aut in leges pacis sibi lenocinia quaereret, [13]sed animi magnitudinem, qua didicerit aduersum uires hostium, non aduersus calamitates contendere ; [14]polliceturque praestaturum se ea Dario, si secundus sibi, non par haberi uelit ; [15]ceterum neque mundum posse duobus solibus regi, nec orbem summa duo regna saluo statu terrarum habere ; [16]proinde aut deditionem ea die aut in posteram aciem paret, nec polliceatur sibi aliam, quam sit expertus, uictoriam.

XII, **1** perfugisset *AG V P FL* : fugisset *D* ‖ captiuarum *AG V P F D* : -orum *L* ‖ **2** pretium *AG V P F D* : -o *L* ‖ captiuarum *AG V P F D* : -orum *L* ‖ **4** regni *AG V P FL* : et - *D* ‖ arbitria… cum (quadringentis) *AG V P FL* : *om. D* ‖ **5** milibus (peditum) *AG V P FL* : *om. D* ‖ centum *AG V P FL* : et - *D* ‖ **6** ex (colisione)… alexandrum *AG P FL D* : *om. V* ‖ **7** ab (alexandro) V^2 *P FL* : *om. AG* V^1 ‖ esse *AG V P FL* : *om. D* ‖ **8** proelia *AG V P FL* : tot - *D* ‖ **10** et (maiorem) *AG V P F* : ei *L om. D* ‖ usque euphraten flumen *AG V P FL* : usque ad flumen euphraten *D* ‖ milia *AG V P FL* : *om. D* ‖ talentum *A V P FL* : -orum *G* -a *D* ‖ **11** superuacaneam *FL* : superuacuaneam *AG V P om. D* ‖ **12** hostis *AG V FL D* : -es *P* ‖ leges *G V P D* : -is *A FL* ‖ **13** magnitudinem *AG V P* : -e *FL D* ‖ qua *G V P FL D* : quia *A* ‖ aduersum (uires) *AG V P FL* : -us *D* ‖ aduersus (calamitates) *AD V P D* : -um *FL* ‖ calamitates *AG V D* : -is *P* -em *FL* ‖ **14** (pollicetur)que *AG V P FL* : *om. D* ‖ prestaturum *AG V FL D* : praestare *P* ‖ uelit *AG V P FL* : uellet *D* ‖ **15** solibus *AG V P F D* : consulibus *L* ‖ saluo *AG V P F D* : *om. L* ‖ **16** ea (die) *AG V FL* : eadem (die) *P D* ‖ posteram *AG V P F* : -um *L* -a *D*

XII. Darius, alors qu'il s'était réfugié à Babylone, prie par lettres Alexandre de lui accorder la possibilité de racheter ses prisonnières, et il lui promet pour cela une grande somme d'argent. Mais Alexandre, pour prix des prisonnières, demande tout le royaume, non de l'argent. Quelque temps après, une autre lettre de Darius est apportée à Alexandre, par laquelle un mariage avec sa fille et une part du royaume lui sont offerts. Mais Alexandre écrivit en retour qu'on lui donnait ce qui était à lui, et il lui ordonna de venir en suppliant, et de laisser au vainqueur les décisions à prendre pour le royaume. Alors, comme tout espoir de paix était perdu, Darius prépare de nouveau la guerre, et c'est avec quatre cent mille soldats, cent mille cavaliers, qu'il marche contre Alexandre.

En chemin on lui annonce que sa femme est morte du contre coup d'une fausse-couche, qu'Alexandre a pleuré sa mort, qu'il a suivi avec bonté le convoi funèbre, et qu'il l'a fait non par amour, mais par humanité : Alexandre ne l'avait en effet vue qu'une fois seulement, alors qu'il allait souvent réconforter sa mère et ses toutes jeunes filles. Alors Darius pensa qu'il était vraiment vaincu, puisqu'il était encore, après l'avoir été dans les combats, surpassé par son ennemi en bienfaits, et qu'il lui était agréable que, s'il ne pouvait le vaincre, il fût à tout le moins vaincu par un tel homme. Aussi écrit-il encore une troisième lettre et remercie-t-il Alexandre de n'avoir rien fait d'hostile contre les siens. Il lui offre ensuite une plus grande partie du royaume, jusqu'à l'Euphrate, ainsi que son autre fille, trente mille talents pour le reste des prisonnières.

À cela Alexandre répondit que les remerciements sont superflus de la part d'un ennemi ; qu'il n'a rien fait pour flatter son ennemi, rien qui cherchât des moyens pour lui plaire en vue des issues incertaines de la guerre ou des conditions de la paix, mais que c'était grandeur d'âme, par laquelle il avait appris à lutter contre les forces des ennemis, non contre leurs malheurs ; et il promet qu'il garantira cela à Darius s'il accepte d'être tenu pour son second, non pour son égal ; au reste l'univers ne pouvait être dirigé par deux soleils, ni le monde avoir deux autorités suprêmes tout en gardant ses terres bien ancrées ; par conséquent, qu'il prépare ou la capitulation en ce jour, ou son armée pour le lendemain, et qu'il ne se promette pas d'autre victoire que celle dont il a déjà fait l'expérience.

XIII. [1]Postera die aciem producunt, cum repente ante proelium confectum curis Alexandrum somnus arripuit. [2]Cum ad pugnam solus rex deesset, a Parmenione aegre excitatus ; quaerentibus somni causas omnibus inter pericula, cum etiam in otio semper parcior fuerit, magno se aestu liberatum ait, somnumque sibi a repentina securitate datum, [3]quod liceat cum omnibus Darii copiis confligere ; ueritum se longam belli moram, si Persae exercitum diuisissent. [4]Ante proelium utraque acies hostibus spectaculo fuit. [5]Macedones multitudinem hominum, corporum magnitudinem armorumque pulchritudinem mirabantur ; Persae a tam paucis uicta suorum tot milia stupebant. [6]Sed nec duces circuire suos cessabant. [7]Darius uix denis Armeniis singulos hostes, si diuisio fieret, euenire dicebat ; [8]Alexander Macedonas monebat, ne multitudine hostium, nec corporis magnitudine uel coloris nouitate mouerentur ; [9]tantum meminisse iubet, cum isdem se tertio pugnare ; nec meliores factos putarent fuga, cum in aciem secum tam tristem memoriam caedium suarum et tantum sanguinis duobus proeliis fusi ferrent ; [10]et quemadmodum Dario maiorem turbam hominum esse, sic uirorum sibi. [11]Hortatur, spernant illam aciem auro et argento fulgentem, in qua plus praedae quam periculi sit, cum uictoria non ornamentorum decore, sed ferri uirtute quaeratur.

XIII, **1** arripuit *V P D* : cor- *AG* e- *FL* || **2** aestu *AG V P D* : metu *FL* || **3** liceat *P FL D* : licet *AG V* || confligere *P FL D* : -eret *AG V* || **4** hostibus *AG V P FL* : *om. D* || spectaculo *G V P FL D* : -a *A* || hominum… magnitudinem *AG V P FL* : *om. D* || armorum *A V P F D* : marmorum *G L* || mirabantur *AG V P FL* : mirantur *D* || a (tam) *G P FL D* : *om. A V* || **6** circuire *AG V P D* : circumire *FL* || **7** armeniis *AGV P* : armoeniis *FL* armatis *D* || **8** hostium… magnitudine *AG V P L D* : *om. F* || nec *L D* : ne *AG V P* || corporis *A V P FL D* : -um *G* || **9** isdem *AG* : hisdem *V P FL* his *D* || nec (meliores) *AG V P D* : sed *F* tunc se *D* || fuga *AG V P* : -am *FL* || duobus *AG V P FL* : de - *D* || fusi *AG V P FL* : -um *D* || ferrent *P FL D* : perferrent *AG V* || **10** uirorum *AG V P FL* : uirium *D* || **11** spernant *AG V P* : sperent *FL* spectent *D* || ornamentorum *P FL D* : armentorum *A* armorum *G V*

XIII. Le jour suivant, ils font avancer leur armée en ligne, quand soudain, avant le combat, le sommeil s'empare d'Alexandre épuisé par les soucis. Comme seul le roi manquait pour le combat, il fut réveillé à grand-peine par Paménion ; à tout le monde qui lui demande les raisons de son sommeil au cœur des dangers alors même qu'il a toujours été particulièrement économe de son repos, il dit qu'il a été libéré de sa violente agitation, et que son sommeil lui est venu d'une tranquillité soudaine, parce qu'il peut combattre toutes les troupes de Darius ; qu'il craignait un long enlisement de la guerre si les Perses avaient divisé leur armée.

Avant le combat, chacune des armées fut observée par ses ennemis. Les Macédoniens admiraient la multitude des hommes, la taille de leurs corps, la beauté de leurs armes ; les Perses étaient stupéfaits de ce que tant de milliers des leurs aient été vaincus par si peu d'hommes.

Mais les chefs ne cessaient pas non plus de faire le tour de leurs hommes. Darius disait que, si l'on faisait la division, un ennemi à peine rencontrait dix Arméniens ; Alexandre avertissait les Macédoniens de ne pas se laisser impressionner par la multitude des ennemis, ni par la taille de leurs corps ou l'étrangeté de leur couleur ; il leur ordonne de se souvenir seulement que c'est la troisième fois qu'ils combattent contre les mêmes ennemis ; et qu'ils ne pensent pas qu'ils ont été rendus meilleurs par la fuite, alors qu'ils apportent avec eux sur la ligne de front le si sombre souvenir des massacres qu'ils ont subis et de tant de sang versé en deux combats ; et que, de même que Darius avait une plus grande foule d'individus, de même il avait lui une plus grande foule d'hommes. Il exhorte à mépriser cette armée rangée qui brille d'or et d'argent, dans laquelle se trouve plus de butin que de danger, puisque la victoire ne s'acquiert pas à la parure des armures mais à la valeur du fer.

XIV. [1]Post haec proelium committitur. Macedones in ferrum cum contemptu totiens a se uicti hostis ruebant. Contra Persae mori quam uinci praeoptabant. [2]Raro in ullo proelio tantum sanguinis fusum est. [3]Darius cum uinci suos uideret, mori et ipse uoluit, sed a proximis fugere conpulsus est. [4]Suadentibus deinde quibusdam ut pons Cydni fluminis ad iter hostium impediendum intercluderetur, non ita se saluti suae uelle consultum ait ut tot milia sociorum hosti obiciat ; debere et aliis fugae uiam patere, quae patuerit sibi. [5]Alexander autem periculosissima quaeque adgrediebatur, et ubi confertissimos hostes acerrime pugnare conspexisset, eo se semper mergebat periculaque sua esse, non militis uolebat. [6]Hoc proelio Asiae imperium rapuit, quinto post acceptum regnum anno ; [7]cuius tanta felicitas fuit ut post hoc nemo rebellare ausus sit patienterque Persae post imperium tot annorum iugum seruitutis acceperint. [8]Donatis refertisque militibus XXXIV diebus praedam recognouit. [9]In urbe deinde Susa XL milia talentum inuenit. [10]Expugnat et Persepolim, caput Persici regni, urbem multis annis inlustrem refertamque orbis terrarum spoliis quae in interitu eius primum apparuere. [11]Inter haec octingenti admodum Graeci occurrunt Alexandro, qui poenam captiuitatis truncata corporis parte tulerant, rogantes ut sicuti Graeciam se quoque ab hostium crudelitate uindicaret. [12]Data potestate redeundi agros accipere maluerunt, ne non tam gaudium parentibus quam detestandum sui conspectum reportarent.

XIV, **1** contemptu *AG V FL D* : - hostium *P* || hostis *A V* F^2*L D* : -es *G P* F^1 || **4** uelle *AG P FL* : uel *V om. D* || consultum *AG V P FL* : consulere *D* || hosti *AG V P FL* : -ibus *D* || debere *AG V P* : - etiam *FL* deinde *D* || **5** et (ubi) *AG V P FL* : *om. D* || mergebat *P FL D* : in- *AG V* || militis *AG V FL* : -um *P D* || **6** proelio *AG V P FL* : -ium *D* || rapuit *AG V P FL* : attulit *D* || **7** sit *AG V P FL* : fuit *D* || acceperint *AG V P F* : -erunt *L D* || **8** recognouit *AG V P FL* : recognoscit *D* || **9** susa : clausa *codd.* || XL *V P FL* : XI *AG* XX *D* || **10** in (interitu) *FL D* : *om. AG V P* || interitu *AG V P D* : -um *FL* || **11** octingenti *AG V P* : et ingenti *FL* manet nongenta milia *D* || corporis parte *AG V P L* : parte corporis *F* parte corporum *D* || hostium *AG V P FL* : -is *D*

XIV. Après quoi le combat est engagé. Les Macédoniens se précipitaient sur le fer, avec le mépris d'un ennemi qu'ils avaient si souvent vaincu. En face les Perses préféraient mourir qu'être vaincus. Rarement dans aucun combat on versa tant de sang. Darius, comme il voyait les siens être vaincus, voulut mourir aussi lui-même, mais il fut poussé à la fuite par ses proches. Ensuite, à certains qui tentaient de le persuader de couper le pont du Cydnus pour bloquer la marche des ennemis, il dit qu'il ne voulait pas, pour son propre salut, d'un plan tel qu'il exposerait tant de milliers d'alliés à l'ennemi ; que le chemin de la fuite qui aurait été ouvert pour lui devait aussi être ouvert pour les autres.

Alexandre cependant s'attaquait à tout ce qui était le plus dangereux et, où il avait remarqué que les ennemis, en formation très serrée, combattaient avec le plus d'acharnement, c'était là toujours qu'il se plongeait, et il voulait que les dangers soient les siens, non pas réservés aux soldats. Par ce combat, il ravit l'empire de l'Asie, la cinquième année après avoir accédé au trône ; et son bonheur en fut si grand qu'après cela personne n'osa se révolter et que les Perses, après un empire de tant d'années, acceptèrent patiemment le joug de la servitude.

Une fois ses soldats récompensés et comblés, il fit la revue du butin trente-quatre jours. Il trouve ensuite dans la ville de Suse quarante mille talents. Il prend aussi Persépolis, capitale du royaume persique, ville illustre depuis de nombreuses années et remplie des dépouilles du monde entier, qui ne furent visibles pour la première fois qu'à sa destruction. Sur ces entrefaites au moins huit cents Grecs, qui avaient enduré le tourment de la captivité après la mutilation d'une partie de leur corps, se présentent à Alexandre en lui demandant de les venger de la cruauté des ennemis comme il avait vengé la Grèce. Alors que leur fut donnée la possibilité de rentrer, ils préférèrent recevoir des terres, de peur de ne pas ramener à leurs parents tant de joie qu'une horrifiante image d'eux-mêmes.

XV. [1]Interea Darius in gratiam uictoris a cognatis suis aureis compedibus catenisque in uico Parthorum Thara uincitur, [2]credo ita diis inmortalibus iudicantibus ut in terra eorum qui successuri imperio erant Persarum regnum finiretur. [3]Alexander quoque citato cursu postera die superuenit. Ibi cognouit Darium clauso uehiculo per noctem exportatum. [4]Iusso igitur exercitu subsequi cum sex milibus equitum fugientem insequitur. In itinere multa et periculosa proelia facit. [5]Emensus deinde plura milia passuum cum nullum Darii indicium reperisset, respirandi equis data potestate, unus e militibus, dum ad fontem proximum pergit, in uehiculo Darium multis quidem uulneribus confossum, sed spirantem adhuc inuenit ; [6]qui applicito captiuo cum ciuem ex uoce cognouisset, id saltim praesentis fortunae habere se solacium dixit, quod apud intellecturum locuturus esset, nec incassum postremas uoces emissurus. [7]Perferri haec Alexandro iubet : se nullis in eum meritorum officiis maximorum illi debitorem mori, quod in matre liberisque suis regium eius, non hostilem, animum expertus, felicius hostem quam cognatos propinquosque sortitus sit ; [8]quippe matri et liberis suis ab eodem hoste uitam datam, sibi a cognatis ereptam, quibus et uitam et regna dederit ; [9]quamobrem gratiam illis eam futuram quam ipse uictor uolet ; [10]Alexandro referre se, quam solam moriens potest, gratiam, precari superum inferumque numina et regales deos ut illi terrarum omnium uictori contingat imperium ; [11]pro se iustam magis quam grauem sepulturae ueniam orare ; [12]quod ad ultionem pertineat, iam non suam, sed exempli communemque omnium regum esse causam, quam neglegere illi et indecorum et periculosum esse, quippe cum in altero iustitiae eius, in altero etiam utilitatis causa uersetur ; [13]in quam rem unicum pignus fidei regiae, dextram se ferendam Alexandro dare. Post haec porrecta manu expirauit. [14]Quae ubi Alexandro nuntiata sunt, uiso corpore defuncti, tam indignam illo fastigio mortem lacrimis prosecutus est corpusque regio more sepeliri et reliquias eius maiorum tumulis inferri iussit.

XV, **1** in uico *AG V P D* : inuisa *FL* || **2** ita *AG V P FL* : *om. D* || iudicantibus *AG V FL D* : uindicantibus *P* || ut *AG V P L D* : *om. F* || successuri *AG V P D* : cessuri *FL* || **4** igitur *AG V P FL* : itaque *D* || milibus *AG V P L D* : -ia *F* || **5** plura *AG V FL D* : multa *P* || reperisset *AG V FL D* : -ent *P* || equis *FL D* : -os *AG V P* || e (militibus) *FL* : ex *AG V P D* || **6** applicito *A V P L D* : applicato *G F* || id *AG V P FL* : *om. D* || saltim *A V P F D* : -em *G L* || emissurus *AG V D* : emissus *P* -urum *FL* || **7** se (nullis) *AG P FL D* : si *V* || eum *AG V P FL* : eo *D* || illi *F D* : - se

XV. Pendant ce temps Darius, pour complaire au vainqueur, est chargé d'entraves et de chaînes d'or par ses propres parents, dans le village Parthe de Thara, les dieux immortels en décidant ainsi, je crois, pour que ce soit sur la terre de ceux qui allaient succéder à leur empire que le règne des Perses prenne fin. Alexandre arriva lui aussi en toute hâte le lendemain. Là il apprit que Darius avait été emmené pendant la nuit dans une voiture fermée. L'armée ayant reçu l'ordre de le suivre de près, il poursuit le fuyard avec six mille cavaliers. En chemin il livre de nombreux et dangereux combats. Puis, alors qu'il n'avait trouvé, après avoir parcouru plusieurs milliers de pas, aucune trace de Darius, comme on avait donné aux chevaux la possibilité de reprendre haleine, un de ses soldats, pendant qu'il va jusqu'à une source toute proche, trouve dans sa voiture Darius, percé certes de nombreuses blessures, mais respirant encore ; et celui-ci, comme un prisonnier avait été appelé près de lui, tandis qu'il avait reconnu à sa langue un concitoyen, dit qu'il avait au moins cette consolation dans sa situation d'alors qu'il parlerait auprès de quelqu'un qui le comprendrait, et qu'il ne prononcerait pas en vain ses dernières paroles. Il ordonne qu'on rapporte à Alexandre les propos suivants : qu'il meurt, sans lui avoir rendu aucun service, en lui étant redevable des très grands bienfaits qu'il lui a prodigués, parce qu'il a éprouvé à l'égard de sa mère et de ses enfants l'âme royale, et non ennemie d'Alexandre, et qu'il a eu plus de chance dans l'ennemi que dans les parents et les proches qu'il a obtenus de la destinée ; que de fait, pour sa mère et ses enfants, la vie fut accordée par ce même ennemi, alors que pour lui elle lui fut arrachée par des parents auxquels il avait donné leur vie et leurs royaumes ; que pour cette raison, leur récompense sera celle que voudra le vainqueur lui-même ; qu'il témoigne à Alexandre la seule reconnaissance qu'il peut témoigner en mourant : prier les divinités d'en haut et d'en bas, ainsi que les dieux qui veillent sur les rois, qu'il lui soit donné d'avoir, victorieux, l'empire de toutes les terres ; que pour lui-même il implorait de recevoir la grâce d'une sépulture, plus légitime qu'importune ; que pour ce qui concernait la vengeance, ce n'était désormais plus la sienne propre, mais qu'elle tenait de l'exemple et qu'il s'agissait de la cause commune de tous les rois : il était inconvenant et dangereux à Alexandre de la négliger, puisque de fait c'était d'un côté la question de sa justice, de l'autre celle de son intérêt aussi qui se posait ; qu'à cette fin il donne à Alexandre, comme unique gage de sa royale loyauté, sa dextre à lui apporter. Après quoi, sa main tendue, il expira.

Lorsque l'on eut annoncé cela à Alexandre, après avoir vu le cadavre du défunt, il accompagna de ses larmes une mort si indigne pour un tel rang, et ordonna que le cadavre fût enterré selon la coutume royale et que l'on portât ses restes aux tombeaux de ses ancêtres.

LIVRE XII

I. [1]Alexander in persequendo Dario amissos milites magnis funerum inpensis extulit, reliquis expeditionis eius sociis tredecim milia talentum diuisit. [2]Equorum maior pars aestu amissa, inutiles etiam qui superfuerant facti. [3]Pecunia omnis, CXC milia talentum, Ecbatana congesta eique Parmenio praepositus. [4]Dum haec aguntur, epistulae Antipatri a Macedonia ei redduntur, quibus bellum Agidis, regis Spartanorum, in Graecia, bellum Alexandri, regis Epiri, in Italia, bellum Zopyrionis, praefecti eius, in Scythia continebatur. [5]Quibus uarie adfectus plus tamen laetitiae cognitis mortibus duorum aemulorum regum quam doloris amissi cum Zopyrione exercitus cepit. [6]Namque post profectionem Alexandri Graecia ferme omnis in occasionem libertatis ad arma concurrerat, [7]auctoritatem Lacedaemoniorum secuta, qui Philippi Alexandrique et pacem soli spreuerant et leges respuerant ; dux huius belli Agis, rex Lacedaemoniorum, fuit. [8]Quem motum Antipater, contractis militibus, in ipso ortu oppressit. [9]Magna tamen utrimque caedes fuit. [10]Agis rex cum suos terga dantes uideret, dimissis satellitibus, ut Alexandro felicitate, non uirtute inferior uideretur, tantam stragem hostium edidit, ut agmina interdum fugaret. [11]Ad postremum etsi a multitudine uictus, gloria tamen omnes uicit.

I, **1** talentum *AG*^{1} *V*^{1} *FL* : -orum *G*^{2}*V*^{2} -a *P D* || diuisit *AG V P FL* : diuisa *D* || **2** equorum *AG V P FL* : quorum *D* || aestu *AG V P FL* : in - *D* || inutiles *AG V P FL* : -que *D* || **3** milia *AG V P FL* : *om. D* || talentum *AG*^{1} *V*^{1} *P FL D* : talentorum *G*^{2} *V*^{2} || ecbatana *seel* : et batanu *AG* exebatanu *V* ebactana *P* ex uatana *F* ex uictoria *L* batana *D* || praepositus *V P FL* : praeposuit *AG* (eique) posicitus *D* || **4** a (macedonia) *P D* : *om. AG V P* e *FL* || graecia *AG V P* : - nuntiatur *FL D* || continebatur *A V P FL D* : -bantur *G* || **5** uarie *V F D* : -ae *AG P L* || cepit *A P F* : coepit *V L* suscepit *D* || **6** profectionem *V*^{2} *P FL D* : prae- *AG V*^{1} || graecia *P FL D* : -ae *AG V* || ferme *AG V FL D* : *om. P* || omnis *V P FL D* : -es *AG* || concurrerat *G V P F D* : -erunt *del. A* -erent *L* || **7** qui *V*^{2} *P FL D* : *om. AG V*^{1} || fuit *AG V P FL* : fuerat *D* || **9** magna *AG V P D* : et - *FL* || tamen *AG V FL D* : itaque *P* || **10** tantam stragem *AG V P FL* : -as -es *D* || **11** etsi *V P FL* : si *AG om. D*

I. Alexandre fit ensevelir les soldats qu'il avait perdus en poursuivant Darius dans des funérailles à grands frais, partagea treize mille talents entre les compagnons de son expédition qui restaient. La plus grande partie des chevaux fut perdue en raison de la chaleur, même ceux qui avaient survécu devinrent inutilisables. Tout l'argent, cent-quatre-vingt-dix mille talents, fut amassé à Ectabane, et Parménion fut préposé à sa garde.

Sur ces entrefaites, on lui remet une lettre d'Antipater venant de Macédoine, où l'on traitait de la guerre d'Agis, roi des Spartiates, en Grèce, de la guerre d'Alexandre, roi d'Épire, en Italie, de la guerre de Zopyrion, son gouverneur, en Scythie. Les nouvelles le touchèrent de manière différente ; il ressentit cependant plus de joie à l'annonce de la mort de deux rois rivaux que de douleur à la perte de Zopyrion avec son armée.

Après le départ d'Alexandre en effet, presque toute la Grèce avait couru ensemble aux armes pour saisir l'occasion de reprendre sa liberté, et avait suivi l'exemple des Lacédémoniens qui avaient été les seuls à mépriser la paix de Philippe et d'Alexandre et à rejeter leurs lois ; le chef de cette guerre fut Agis, roi des Lacédémoniens. Mais Antipater, après avoir rassemblé des soldats, étouffa dans l'œuf ce soulèvement. Le massacre pourtant fut grand des deux côtés. Le roi Agis, tandis qu'il voyait les siens qui tournaient les talons, après avoir congédié ses gardes du corps pour qu'il fût manifeste qu'il était inférieur à Alexandre en fortune, non pas en courage, fit un tel carnage chez les ennemis qu'il mit parfois les bataillons en fuite. À la fin, même s'il fut vaincu par le nombre, il les vainquit cependant tous par la gloire.

II. [1]Porro Alexander, rex Epiri, in Italiam auxilia a Tarentinis aduersus Bruttios deprecantibus sollicitatus, ita cupide profectus fuerat, ueluti in diuisione orbis terrarum Alexandro, Olympiadis sororis suae filio, Oriens, sibi Occidens sorte contigisset, [2]non minorem rerum materiam in Italia, Africa Siciliaque, quam ille in Asia et in Persis habiturus. [3]Huc accedebat, quod, sicut Alexandro Magno Delphica oracula insidias in Macedonia, ita huic responsum Dodonaei Iouis urbem Pandosiam amnemque Acherusium praedixerat. [4]Quae utraque cum in Epiro essent, ignarus eadem et in Italia esse, ad declinanda fatorum pericula peregrinam militiam cupidius elegerat. [5]Igitur cum in Italiam uenisset, primum illi bellum cum Apulis fuit, [6]quorum cognito urbis fato breui post tempore pacem et amicitiam cum rege eorum fecit. [7]Erat namque tunc temporis urbs Apulis Brundisium, quam Aetoli, secuti fama rerum in Troia gestarum clarissimum ac nobilissimum ducem Diomeden, condiderant ; [8]sed pulsi ab Apulis, consulentes oracula responsum acceperant, locum qui repetissent perpetuo possessuros. [9]Hac igitur ex causa per legatos cum belli comminatione restitui sibi ab Apulis urbem postulauerant ; [10]sed ubi Apulis oraculum innotuit, interfectos legatos in urbe sepelierunt, perpetuam ibi sedem habituros, atque ita defuncti responso diu urbem possederunt. [11]Quod factum cum cognouisset Alexander, antiquitatis fata ueneratus bello Apulorum abstinuit. [12]Gessit et cum Bruttiis Lucanisque bellum multasque urbes cepit ; cum Metapontinis et Poediculis et Romanis foedus amicitiamque fecit. [13]Sed Bruttii Lucanique cum auxilia a finitimis contraxissent, acrius bellum repetiuere. [14]Ibi rex iuxta urbem Pandosiam et flumen Acheronta, non prius fatalis loci cognito nomine quam occideret, interficitur moriensque non in patria fuisse sibi periculosam mortem, propter quam patriam fugerat, intellexit. [15]Corpus eius Thurii publice redemptum sepulturae tradiderunt. [16]Dum haec in Italia aguntur, Zopyrion quoque, praefectus Ponti ab Alexandro Magno relictus, otiosum se ratus si nihil et ipse gessisset, adunato XXX milium exercitu Scythis bellum intulit [17]caesusque cum omnibus copiis poenas temere inlati belli genti innoxiae luit.

II, **1** italiam *P FL D* : -a *AG V* ‖ a (tarentinis) *P FL D* : *om. AG V* ‖ ueluti *AG V P* : uelut *FL* ut *D* ‖ olympiadis *AG V FL D* : -ae *P* ‖ **2** in (persis) *AG V P FL* : *om. D* ‖ **3** quod *AG V P FL* : ut *D* ‖ in macedonia *AG V P FL* : macedoniam *D* ‖ praedixerat *AG V P D* : -erant *FL* ‖ **4** cupidius *AG V FL D* : *om. P* ‖ elegerat *codd.* : egerat *Arnaud-Lindet* ‖ **6** cognito urbis fato *AG V P L* : cognato - *F* cognita origine *D* ‖ **7** urbs *AG V P L*^{2} *D* : urbis *FL*^{1} ‖ fama *A FL D* : dum - *G del. V P* ‖ in troia *AG V FL D* : *om. P* ‖ diomeden *A FL* : -em *G V P D* ‖ **8** qui *AG L D* : quem *V P F* ‖ **9** cum *AG V P FL* : sub *D* ‖ **10** sepelierunt *FL* : -erant *AG V P D* ‖ diu *AG V P FL* : dei *D* ‖ **12** et (cum) *AG V P FL* : *om. D* ‖ cepit *V P F* : coepit *AG L D* ‖ et romanis *AG P FL D* : sed - *V* ‖ **13** a (finitimis) *P FL D* : *om. AG V* ‖ **14** fugerat *A V P FL D* : -eret *G* ‖ **16** ab (alexandro) *V*^{2} *P FL D* : *om. AG V*^{1} ‖ milium *AG V P FL* : *om. D*

II. Quant à Alexandre, roi d'Épire, appelé en Italie par les Tarentins qui imploraient son aide contre les Bruttiens, il était parti avec autant d'empressement que si, dans un partage du monde, l'Orient avait été accordé par le sort à Alexandre, le fils de sa propre sœur, et l'Occident à lui-même, qui devait n'avoir pas en Italie, en Afrique et en Sicile matière à conquête plus petite que ce dernier en Asie et chez les Perses. À cela s'ajoutait le fait que, de même que l'oracle de Delphes avait prédit à Alexandre le Grand des embûches en Macédoine, de même la réponse du Jupiter de Dodone lui avait prédit pour embûches la ville de Pandosie et le fleuve Achéron. Et comme l'un et l'autre étaient en Épire, ignorant qu'il y avait les mêmes aussi en Italie, il avait opté pour une campagne à l'étranger avec un empressement particulier, pour éviter les dangers prédits par les oracles.

Alors donc qu'il était arrivé en Italie, il mena sa première guerre contre les Apuliens et, ayant appris le destin de leur ville, il conclut peu de temps après la paix et une alliance avec leur roi. En effet, les Apuliens habitaient à cette époque la ville de Brindes, que les Étoliens avaient fondée après avoir suivi Diomède, chef fort considéré et fort illustre en raison de la renommée de ses exploits accomplis à Troie ; mais, chassés par les Apuliens, ils avaient consulté les oracles et reçu comme réponse que ceux qui auraient réclamé le lieu le posséderaient éternellement. Pour cette raison donc ils avaient demandé, par l'intermédiaire d'ambassadeurs, sous menace de guerre, que la ville leur fût rendue par les Apuliens ; mais lorsque l'oracle vint à la connaissance des Apuliens, ils tuèrent les ambassadeurs et les inhumèrent dans leur ville où ils trouveraient leur éternel séjour. Et ainsi, comme ils avaient accompli l'oracle, ils possédèrent longtemps leur ville. Or comme Alexandre avait appris ce fait, il respecta les oracles du temps passé et se garda d'une guerre contre les Apuliens.

Il fit aussi la guerre contre les Bruttiens et les Lucaniens et prit de nombreuses villes ; avec les Métapontins, les Pédicules et les Romains, il conclut un pacte et une alliance. Mais alors que les Bruttiens et les Lucaniens avaient rassemblé des renforts venus de leurs voisins, ils reprirent la guerre avec plus d'ardeur. C'est là, près de la ville de Pandosie et du fleuve Achéron, que le roi fut tué, sans avoir appris le nom du lieu fatal avant de périr, et en mourant il comprit que ce n'était pas dans sa patrie que l'avait attendu le danger de mort pour lequel il avait fui sa patrie. Les Thuriens ensevelirent son corps qu'ils avaient racheté aux frais de leur cité.

Tandis que ces événements se déroulaient en Italie, Zopyrion également, qu'Alexandre le Grand avait laissé comme gouverneur du Pont, ayant estimé qu'il aurait été oisif s'il n'avait aussi lui-même rien accompli, après avoir rassemblé une armée de trente mille hommes, porta la guerre contre les Scythes et, massacré avec ses troupes, il paya le fait d'avoir sans réfléchir porté la guerre contre un peuple inoffensif.

III. [1]Haec cum nuntiata in Parthia Alexandro essent, simulato maerore propter Alexandri cognationem, exercitui suo triduo luctum indixit. [2]Omnibus deinde, uelut perpetrato bello, reditum in patriam expectantibus coniugesque ac liberos suos animo iam quodam modo conplectentibus, ad contionem exercitum uocat. [3]Ibi nihil actum tot egregiis proeliis ait, si incolumis orientalis barbaria relinquatur, nec se corpus, sed regnum Darii petisse, persequendosque eos esse qui a regno defecerint. [4]Hac oratione uelut ex integro incitatis militum animis, Hyrcaniam Mardosque subegit. [5]Ibi ei occurrit Thalestris, siue Minythyia, Amazonum regina, cum CCC mulieribus, XXXV dierum inter confertissimas gentes itinere confecto, ex rege liberos quaesitura ; [6]cuius conspectus aduentusque admirationi omnibus fuit, et propter insolitum feminis habitum et propter expetitum concubitum. [7]Ob hoc tredecim diebus otio a rege datis, ut est uisa uterum implesse, discessit. [8]Post haec Alexander habitum regum Persarum et diadema insolitum antea regibus Macedonicis, uelut in leges eorum quos uicerat transiret, adsumit. [9]Quae ne inuidiosius in se uno conspicerentur, amicos quoque suos longam uestem auratam purpureamque sumere iubet. [10]Vt luxum quoque sicut cultum Persarum imitaretur, inter paelicum regiarum greges electae pulchritudinis nobilitatisque noctium uices diuidit. [11]His rebus ingentes epularum apparatus adicit, ne ieiuna et destructa luxuria uideretur, conuiuiumque iuxta regiam magnificentiam ludis exornat, [12]inmemor prorsus tantas opes amitti his moribus, non quaeri solere.

III, **1** in parthia *P FL* : *del*. *A* in parthi *G* in partho *V* in parthiam *D* || indixit *AG V FL D* : induxit *P* || **2** expectantibus *AG V D* : spectantibus *P FL* || coniugesque *AG V FL* : coniugisque *P* coniuges et *D* || ac *AG V P L* : hac *F om. D* || **3** barbaria *AG V FL D* : -ies *P* || **5** ei *AG V P FL* : eo *D* || occurrit *AG V FL D* : ac- *P* || mulieribus *Arnaud-Lindet* : milium - *AG V* milia - *P FL* milibus mulierum *D* || confestissimas *AG V P FL* : in- *D* || quaesitura *AG V P D* : confestim - *FL* || **6** omnibus *AG V P F* : -ium *L om. D* || **8** regibus *AG V P FL* : a - *D* || **9** (adsumit) quae *V P FL D* : -que *AG* || purpuream *AG V P FL* : *om. D* || **10** quoque *AG V FL* : *om. P D* || imitaretur *AG V FL D* : - ut luxum *P* || uices *P FL D* : -e *AG V* || **11** regiam *AG V P FL* : regis *D* || **12** tantas opes *AG V P D* : tanta super *FL* || amitti *A P FL D* : amm- *G* adm- *V*

III. Comme ces nouvelles étaient arrivées à Alexandre en Parthie, celui-ci, feignant une profonde affliction en raison de sa parenté avec Alexandre, imposa à son armée un deuil de trois jours. Puis alors que tous, comme si la guerre avait été menée à son terme, attendaient le retour dans leur patrie et déjà embrassaient en quelque sorte en pensée leurs femmes et leurs enfants, il convoque son armée en assemblée. Là, il dit que rien n'a été accompli par tant de combats remarquables si on laisse intacte la barbarie de l'Orient, qu'il n'a pas recherché le corps mais le royaume de Darius et qu'il faut poursuivre ceux qui ont fait défection au royaume. Comme ce discours avait pour ainsi dire rendu au moral des soldats son premier enthousiasme, il soumit l'Hyrcanie et les Mardes.

Là vint à sa rencontre Thalestris, ou Minythyia, reine des Amazones, avec trois cents femmes, après avoir accompli une route de trente-cinq jours au milieu de nations très peuplées, pour avoir des enfants du roi ; son aspect et son arrivée soulevèrent l'admiration de tous, tant en raison de sa tenue, inusitée chez les femmes, que de son désir de partager la couche d'Alexandre. Aussi treize jours de repos furent-ils accordés par le roi et elle se retira lorsqu'il lui sembla avoir fertilisé son ventre.

Après cela Alexandre fait siens le vêtement des rois Perses et leur diadème, inusité auparavant chez les rois Macédoniens, comme s'il adoptait les lois de ceux qu'il avait vaincus. Et pour éviter que ces attributs ne soient regardés avec trop de jalousie sur lui seul, il ordonne que ses Amis portent également la longue robe de pourpre et brodée d'or. Pour imiter aussi la débauche des Perses comme leur raffinement, il partagea ses nuits à tour de rôle entre les harems des favorites royales d'une beauté et d'une noblesse remarquables. À cela il ajouta une pompe somptueuse dans les festins, de peur que leur prodigalité ne parût mal pourvue et atténuée, et il rehausse le banquet de jeux répondant à la magnificence royale, oubliant tout à fait qu'on perd d'habitude par de telles mœurs de si grands empires, et qu'on ne les acquiert pas.

IV. [1]Inter haec indignatio omnium totis castris erat, a Philippo illum patre tantum degenerasse, ut etiam patriae nomen eiuraret moresque Persarum adsumeret, quos propter tales mores uicerat. [2]Sed ne solus uitiis eorum quos armis subiecerat succubuisse uideretur, militibus quoque suis permisit, si quarum captiuarum consuetudine tenerentur, ducere uxores, [3]existimans minorem in patriam reditus cupiditatem futuram habentibus in castris imaginem quandam larum ac domesticae sedis ; [4]simul et laborem militiae molliorem fore dulcedine uxorum ; [5]in supplementa quoque militum minus exhauriri posse Macedoniam, si ueteranis patribus tirones filii succederent militaturi in uallo in quo essent nati, [6]constantioresque futuri si non solum tirocinia, uerum et incunabula in ipsis castris posuissent. [7]Quae consuetudo in successoribus quoque Alexandri mansit. [8]Igitur et alimenta pueris statuta, et instrumenta armorum equorumque iuuenibus data, et patribus pro numero filiorum praemia statuta. [9]Si quorum patres occidissent, nihilo minus pupilli stipendia patrum trahebant, quorum pueritia inter uarias expeditiones militia erat. [10]Itaque a paruula aetate laboribus periculisque indurati inuictus exercitus fuere, neque aliter castra quam patriam neque pugnam aliud umquam quam uictoriam duxere. [11]Haec soboles nomen habuit Epigoni. [12]Parthis deinde domitis praefectus his statuitur ex nobilibus Persarum Andragoras. Inde postea originem Parthorum reges habuere.

IV, **1** degenerasse *AG V P FL* : -auisse *D* || nomen *P FL D* : nomine *AG V* || eiuraret *P FL D* : iuraret *AG V* || moresque *AG V P F D* : maioresque *L* || **2** subiecerat *AG V P* : subegerat *FL D* || permisit *AG V FL D* : pro- *P* || si *AG V P FL* : *om. D* || **4** et laborem *P FL D* : ex -e *AG V* || dulcedine *P FL D* : -em *AG V* || **5** supplementa *AG V P FL* : -um *D* || filii *AG P FL* : iter. *V om. D* || **6** incunabula *G V P FL D* : cunabula *A* || **7** successoribus *AG V P* : -ores *FL D* || **10** a (paruula) *AG V P FL* : *om. D* || castra aliter *FL D* || neque pugnam aliud umquam quam *AG V P D* : *om. FL* || umquam *AG V D*: *om. FL D* || **11** soboles *V2 D* : -is *A G V1 FL* || nomen *AG V P D* : nomina *F* nomini *L* || **12** domitis *P FL D* : modicis *AG V* || praefectus *P FL D* : -os *AG V* || statuitur *P FL* : -uit *AG V D* || ex nobilibus *G2 P FL* : rex nobilis *A V* rex nobilibus *G1* ex nobilissimis *D* || inde *AG V P* : unde *FL D*

IV. Pendant ce temps, tous dans le camp tout entier s'indignaient que ce héros ait dégénéré de son père Philippe au point de renier jusqu'au nom de sa patrie, et d'adopter les mœurs des Perses qu'il avait vaincus à cause de telles mœurs. Mais pour ne pas paraître être le seul à avoir succombé aux vices de ceux qu'il avait soumis par les armes, il permit aussi à ses soldats, s'ils étaient attachés par une liaison à quelques captives, de les épouser, estimant que le désir de retourner dans leur patrie diminuerait chez ceux qui auraient dans le camp une sorte de reproduction de maison et de foyer domestique ; qu'en même temps les fatigues de leur service militaire seraient aussi adoucies par la douceur de leurs épouses ; que pour recruter des soldats, on pourrait aussi moins épuiser la Macédoine si les fils prenaient la relève de leurs pères vétérans comme recrues qui serviraient dans le retranchement où ils seraient nés, et qui seraient plus constants s'ils avaient ancré dans le camp même non seulement leur apprentissage militaire, mais aussi leur jeune enfance. Et cette coutume demeura chez les successeurs d'Alexandre également. On accorda donc aux enfants de la nourriture, on donna aux jeunes hommes leur équipement en armes et en chevaux, et on accorda aux pères des récompenses en fonction du nombre de leurs fils. Si les pères de certains avaient péri, les enfants mineurs n'en touchaient pas moins la solde de leurs pères, et leur enfance était un service militaire accompli au cours d'expéditions diverses. C'est pourquoi, endurcis dès leur plus jeune âge aux fatigues et aux dangers, ils formèrent une armée invincible et ils ne regardèrent ni leur camp autrement que comme leur patrie, ni jamais une bataille comme autre chose qu'une victoire. Ces enfants eurent pour nom les Épigones.

Ensuite, une fois les Parthes vaincus, on nomme leur gouverneur Andragoras, choisi parmi les nobles Perses. C'est de là que les rois Parthes tirèrent par la suite leur origine.

V. [1]Interea Alexander non regio, sed hostili odio saeuire in suos coepit. [2]Maxime indignabatur carpi se sermonibus suorum, patris Philippi patriaeque mores subuertisse. [3]Propter quae crimina Parmenio quoque senex, dignitate regi proximus, cum Philota filio, de utroque prius quaestionibus habitis, interficitur. [4]Fremere itaque omnes uniuersis castris coepere innoxii senis filiique casum miserantes, interdum se quoque non debere melius sperare dicentes. [5]Quae cum nuntiata Alexandro essent, uerens ne haec opinio etiam in Macedoniam diuulgaretur et uictoriae gloria saeuitiae macula infuscaretur, simulat se ex amicis quosdam in patriam uictoriae nuntios missurum. [6]Hortatur milites suis scribere, rariorem habituros occasionem propter militiam remotiorem. [7]Datos fasces epistularum tacite ad se deferri iubet, [8]ex quibus cognito de se singulorum iudicio, in unam cohortem eos qui de rege durius opinati fuerant contribuit, aut consumpturus eos aut in ultimis terris in colonias distributurus. [9]Inde Drancas, Euergetas, Parimas, Parapammenos, Adaspios, ceterosque populos qui in radice Caucasi morabantur, subegit. [10]Interea unus ex amicis Darii, Bessus, uinctus perducitur, qui regem non solum prodiderat, uerum et interfecerat. [11]Quem in ultionem perfidiae excruciandum fratri Darii tradidit, reputans non tam hostem suum fuisse Darium quam amicum eius a quo esset occisus. [12]Et ut his terris nomen relinqueret, urbem Alexandream super amnem Tanaim condidit, intra diem septimum decimum muro sex milium passuum consummato, translatis eo trium ciuitatum populis, quas Cyrus condiderat. [13]In Bactrianis quoque Sogdianisque XII urbes condidit, distributis his, quoscumque in exercitu seditiosos habebat.

V, **1** alexander *P FL D* : et - *AG V* || regio *codd.* : -e *Arnaud-Lindet* || odio *AG V FL D* : more *P* || coepit *AG V FL* : cep- *P D* || **2** carpi se *AG P FL* : carpere *V* carpi *D* || philippi patris *AG V* || subuertisse *AG V P FL* : -uerti *D* || **3** utroque *AG V P D* : utraque *FL* || **4** omnes *AG V FL D* : omnis *P* || coepere *AG V FL D* : cepit *P* || **5** macedoniam *AG V P D* : -a *FL* || et… infuscaretur *AG V P FL* : *om. D* || **6** habituros *AG V P* : -is *FL D* || propter… militiam *AGV P L D* : *om. F* || **7** datos fasces *AG V FL D* : -o -e *P* || **8** opinati fuerant *AG V FL D* : arbitrantur *P* || **9** parimas parpammenos *AG V P D* : parimpammenos *FL* uel - *Aranud-Lindet* || (ceteros)que *P FL D* : *om. AG V* || subegit *AG V P FL* : subigit *D* || **10** uinctus *AG V P* F^2 *D* : uictus F^1*L* || darii… fuisse *AG V P L D* : *om. F* || **11** esset *AG V P FL* : fuisse *D* || **12** ut his *AG V P D* : huius FL^1 ut L^2 || relinqueret *V FL D* : -tur *AG P* || urbem *V P FL D* : suum *A* suum *del. G* || muro *A P FL* : -os *G V D* || milium *Arnaud-Lindet* : -a *codd.* || consummato *AG FL* : -os *V* consumato *P* consumat *D* || translatis *AG V P D* : -o *FL* || eo trium *FL* : earum *AG V D* in - *P* || **13** in *AG V P FL* : inde *D* || (sogdianis)que *AG V P D* : *om. FL*

V. Pendant ce temps, Alexandre commença à sévir contre ses proches, non pas avec la haine d'un roi, mais avec celle d'un ennemi. Il s'indignait surtout d'être harcelé par les propos de ses proches affirmant qu'il avait bouleversé les mœurs de son père Philippe et de sa patrie. Et c'est pour ces griefs que le vieillard Parménion aussi, le plus proche du roi en dignité, est exécuté avec son fils Philotas, après qu'on les eut l'un et l'autre soumis à la question.

C'est pourquoi tous se mirent à frémir dans l'ensemble du camp, s'apitoyant sur le sort de ce vieillard innocent et de son fils, disant parfois qu'eux non plus ne devaient pas espérer mieux. Or comme ces nouvelles avaient été annoncées à Alexandre, dans la crainte que ce bruit ne se répande jusqu'en Macédoine et que ne soit salie par une tache de cruauté la gloire de sa victoire, il feint de vouloir envoyer dans la patrie certains de ses amis comme messagers de la victoire. Il exhorte les soldats à écrire à leurs proches : les occasions seront plus rares à mesure que l'expédition sera plus lointaine. Il ordonne qu'on lui porte en secret les paquets de lettres qu'ils remirent ; il en tire la connaissance de l'opinion de chacun à son sujet et, ceux qui avaient eu un jugement trop sévère à l'égard du roi, il les incorpora dans une même cohorte, avec l'intention ou de les détruire ou de les répartir dans des colonies aux confins de la terre.

À partir de là, il soumit les Drances, les Évergètes, les Parmines, les Parapammènes, les Adaspes et tous les autres peuples qui demeuraient au pied du Caucase.

Pendant ce temps l'un des amis de Darius, Bessus, lui est amené enchaîné, lui qui avait non seulement trahi son roi mais qui l'avait aussi tué. Pour tirer vengeance de sa perfidie, il le livre au frère de Darius afin qu'il le torture, en se disant que Darius n'avait pas tant été son ennemi que l'ami de celui par lequel il avait été tué.

Et afin de laisser un nom à ces terres, il fonda la ville d'Alexandrie sur le fleuve Tanaïs : un rempart de six mille pieds avait été achevé en dix-sept jours, les peuples de trois cités que Cyrus avait fondées y avaient été transférés. Chez les Bactriens également ainsi que chez les Sogdiens, il fonda douze villes où il répartit tous les séditieux qu'il avait dans son armée.

VI. [1]His ita gestis sollemni die amicos in conuiuium uocat, [2]ubi, orta inter ebrios rerum a Philippo gestarum mentione praeferre se patri ipse rerumque suarum magnitudinem extollere caelo tenus coepit adsentante maiore conuiuarum parte. [3]Itaque cum unus e senibus, Clitos, fiducia amicitiae regiae, cuius palmam tenebat, memoriam Philippi tueretur laudaretque eius res gestas, adeo regem offendit, ut telo a satellite rapto eundem in conuiuio trucidauerit. [4]Qua caede exultans mortuo patrocinium Philippi laudemque paternae militiae obiectabat. [5]Postquam satiatus caede animus conquieuit et in irae locum successit aestimatio, modo personam occisi, modo causam occidendi considerans, pigere eum facti coepit ; [6]quippe paternas laudes tam iracunde accepisse se quam nec conuicia debuisset, amicumque senem et innoxium a se occisum inter epulas et pocula dolebat. [7]Eodem igitur furore in paenitentiam quo pridem in iram uersus mori uoluit. [8]Primum in fletus progressus amplecti mortuum, uulnera tractare, et quasi audienti confiteri dementiam, adreptumque telum in se uertit peregissetque facinus, nisi amici interuenissent. [9]Mansit haec uoluntas moriendi etiam sequentibus diebus. [10]Accesserat enim paenitentiae nutricis suae et sororis Cliti recordatio, cuius absentis eum maxime pudebat : [11]tam foedam illi alimentorum suorum mercedem redditam, ut, in cuius manibus pueritiam egerat, huic iuuenis et uictor pro beneficiis funera remitteret. [12]Reputabat deinde, quantum in exercitu suo, quantum apud deuictas gentes fabularum atque inuidiae, quantum apud ceteros amicos metum et odium sui fecerit, [13]quam amarum et triste reddiderit conuiuium suum, non armatus in acie quam in conuiuio terribilior. [14]Tunc Parmenion et Philotas, tunc Amyntas consobrinus, tunc nouerca fratresque interfecti, tunc Attalus, Eurylochus, Pausanias aliique Macedoniae extincti principes occurrerunt. [15]Ob haec illi quadriduo perseuerata inedia est, donec exercitus uniuersi precibus exoratus est, precantis, ne ita mortem unius doleat, [16]ut uniuersos perdat quos in ultimam deductos barbariam inter infestas et inritatas beIlo gentes destituat. [17]Multum profuere Callisthenis philosophi preces ; condiscipulatu apud Aristotelen familiaris illi et tunc ab ipso rege ad prodenda memoriae acta eius accitus. [18]Reuocato igitur ad bella animo Chorasmos et Dahas in deditionem accepit.

VI, **1** uocat *V*[1] *P FL D* : con- *AG V*[2] || **2** a philippo *AG V P FL* : philippi *D* || **3** laudaret *A P FL D* : -are *G V* || a satellite *G V P FL* : a satallitae *A* satellitis *D* || **5** conquieuit *AG V FL D* : quieuit *P* || modo causam occidendi *AG V P FL* : *om. D* || **6** quippe *AG V P FL* : qui *D* || iracunde *AG P FL D* : iracundiae *V* || accepisse *AG V P FL* : accepisset *D* || se *AG V P FL* : *om. D* || et (innoxium) *AG V P FL* : *om. D* || dolebat *P FL D* : ducebat *AG V* || **7** eodem… furore *AG V P* : eundem… furorem *FL* - modo *D* || quo *P FL D* : qua *AG V* || **8** in fletus *AG V P D* : impetus *FL* || et (quasi)

P FL D : *om. AG V* || (adreptum)que *AG V P FL* : *om. D* || **10** et (sororis) *AG V L D* : *om. P* || **12** quantum apud deuictas *AG P L* : aut quantum deuictas apud *D* || quantum apud… insidiae : *om. V* || **15** universi… ut : *iter. D* || praecantis *AG P D* : -es *V* -esque *L* || mortem *A L D* : -e *G V P* || doleat *AG V P L* : doleret *D* || **16** barbariam *AG V P D* : barbare *L* || **17** profuere *G V P L* : -erant *A* - et *D* || et (tunc) *AG V P L* : qui erat *D* || **18** reuocato *P L D* : -a *AG* -am *V* || bella *AG V P L* : -um *D*

VI. Ces actions ainsi menées, il invite un jour de fête ses amis à un festin où, alors qu'une conversation était née entre les invités pris de vin sur les exploits de Philippe, il se mit lui-même à se placer au-dessus de son père, et à élever jusqu'au ciel la grandeur de ses propres exploits, tandis que la majeure partie des convives l'approuvait. Aussi, comme l'un des vieillards, Clitos, ayant confiance en l'amitié du roi dont il tenait la palme, défendait la mémoire de Philippe et louait ses exploits, il offensa le roi au point que celui-ci arracha un javelot à l'un de ses gardes du corps et le tua en plein festin. Tout excité par ce massacre, il reprocha au mort sa défense de Philippe et son éloge de l'esprit militaire de son père.

Après que son âme, rassasiée par ce massacre, se fut reposée, et que la réflexion eut pris la place de la colère, considérant tantôt la personne du mort, tantôt la raison du meurtre, il commença à regretter son acte ; de fait il s'affligeait d'avoir accueilli les louanges à son père avec une colère qu'il n'aurait pas dû tant éprouver même contre des injures, et de ce qu'un ami, vieillard et innocent, eût été tué de sa main au milieu des mets et des coupes. Se plongeant donc dans le regret avec la même fureur qu'auparavant dans la colère, il voulut mourir. Et Alexandre, s'abandonnant aux pleurs, d'étreindre le mort, de toucher ses blessures, et de lui avouer sa démence comme s'il l'entendait ; il dirigea contre lui le javelot dont il s'était saisi et il serait passé à l'acte si ses amis n'étaient intervenus. Ce désir de mourir demeura aussi les jours suivants. Le souvenir de sa nourrice, sœur de Clitos, était en effet venu s'ajouter à son regret : penser à elle, même absente, lui inspirait une très grande honte : il la payait pour l'avoir nourri d'un salaire si ignominieux que, jeune et victorieux, il renvoyait à la femme dans les bras de laquelle il avait passé son enfance, pour prix de ses bienfaits, un cadavre.

Il songeait ensuite combien il avait créé de fables et d'hostilité dans sa propre armée, chez les nations vaincues, combien de crainte et de haine il avait attiré contre lui chez tous ses autres amis, combien il avait rendu son festin amer et funeste, lui qui ne fut pas plus terrible en armes au combat que dans un festin ! Alors Parménion et Philotas, alors son cousin Amyntas, alors sa belle-mère et ses frères qu'il avait fait tuer, alors Attale, Euryloque, Pausanias et les autres princes de Macédoine qu'il avait fait disparaître se pressèrent dans son esprit. Pour cela, il passa quatre jours à se priver de nourriture jusqu'à être fléchi par les prières de l'ensemble de son armée, qui le priait de ne pas s'affliger de la mort d'un seul au point de perdre l'ensemble de ses hommes qu'il abandonnait après les avoir menés jusqu'aux confins du monde barbare,

au milieu de nations hostiles et irritées par la guerre. Les prières du philosophe Callisthène furent très utiles ; il lui était lié de manière intime pour avoir suivi avec lui les leçons d'Aristote et c'est le roi lui-même qui l'avait alors fait venir pour transmettre ses exploits à la postérité. Il porta donc alors à nouveau son attention aux guerres et reçut la reddition des Chorasmes et des Dahes.

VII. [1]Dein, quod primo ex Persico superbiae regiae more distulerat ne omnia pariter inuidiosiora essent, non salutari sed adorari se iubet. [2]Acerrimus inter recusantes Callisthenes fuit. Quae res et illi et multis principibus Macedonum exitio fuit, siquidem sub specie insidiarum omnes interfecti. [3]Retentus tamen est a Macedonibus modus salutandi regis, explosa adoratione. [4]Post haec Indiam petit, ut Oceano ultimoque Oriente finiret imperium. [5]Cui gloriae ut etiam exercitus ornamenta conuenirent, phaleras equorum et arma militum argento inducit exercitumque suum ab argenteis clipeis Argyraspidas appellauit. [6]Cum ad Nysam urbem uenisset, oppidanis non repugnantibus fiducia religionis Liberi patris a quo condita urbs erat, parci iussit, laetus non militiam tantum, uerum et uestigia se dei secutum. [7]Tunc ad spectaculum sacri montis duxit exercitum, naturalibus bonis, uite hederaque non aliter uestiti, quam si manu cultus colentiumque industria exornatus esset. [8]Sed exercitus eius, ubi ad montem accessit, repentino impetu mentis in sacros dei ululatus instinctus, cum stupore regis, sine noxa, discurrit, ut intellegeret non tam oppidanis se parcendo quam exercitui suo consuluisse. [9]Inde montes Daedalos regnaque Cleophidis reginae petit. Quae cum se dedidisset ei, concubitu redemptum regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta, quod armis non poterat ; [10]filiumque ab eo genitum Alexandrum nominauit, qui postea regno Indorum potitus est. [11]Cleophis regina propter prostratam pudicitiam scortum regium ab Indis exinde appellata est. [12]Peragrata India, cum ad saxum mirae asperitatis et altitudinis, in quod multi populi confugerant, peruenisset, cognoscit Herculem ab expugnatione eiusdem saxi terrae motu prohibitum. [13]Captus itaque cupidine Herculis acta superare, cum summo labore ac periculo potitus saxo, omnes eius loci gentes in deditionem accepit.

VII, **1** dein *AG V L D* : deinde *iter. P* ‖ primo *AG P L D* : in – *V* ‖ **2** et (illi) *AG V FL D* : *om. P* ‖ macedonum *AG V FL D* : *del. P* ‖ exitio *AG V P F* : -um *F* exitiosa *D* ‖ insidiarum *G V P FL D* : perfidiarum *A* ‖ **3** modus *AG V P* : mos *FL D* ‖ **5** ornamenta *AG V P FL* : -um *D* ‖ conuenirent *AG V P FL* : -iret *D* ‖ ab argenteis clipeis *AG V P* : ob -os -os *FL D* ‖ **6** nysam *P FL D* : -an *AG V* ‖ secutum *AG V P FL* : persecutum *D* ‖ **7** bonis *AG V P FL* : *om. D* ‖ uite… uestiti *AG V P D* : magis mirabilem *FL* ‖ uestiti *AG V P* : *om. D* ‖ exornatus *AG V P FL* : ornatus *D* ‖ **8** ubi ad montem accessit *AG V P FL* : antequam accessisset *D* ‖ mentis *AG V P FL* : montis *D* ‖ consuluisse *AG V P D* : -isset *V L* ‖ **9** daedalos *P FL D* : -ios *AG V* ‖ consecuta *AG V FL D* : secuta *P* ‖ armis *P FL D* : ui *AG* uirtute *V* ‖ **10** eo *AG V FL D* : ea *P* ‖ indorum *AG V FL D* : medorum *P* ‖ est *AGV P D* : *om. FL* ‖ exinde *AG V P FL* : postea *D* ‖ **12** asperitatis *AG V P FL* : magnitudinis *D* ‖ altitudinis *AG V P FL* : asperitatis *D* ‖ peruenisset *AG V P D* : -uenit *FL* ‖ eiusdem *AG V P FL* : eius *D* ‖ **13** eius *AG V FL D* : *om. P* ‖ deditionem *AG V P* : dedicationem *F D*

VII. Ensuite, chose qu'il avait différé dans un premier temps d'emprunter à la coutume perse de l'orgueil royal, pour éviter que toutes, adoptées en même temps, fussent trop révoltantes, il ordonne d'être non pas salué, mais adoré. Le plus acharné parmi les opposants fut Callisthène. Cette attitude causa sa perte et celle de nombreux princes Macédoniens, puisque tous furent tués sous prétexte de complot. Pourtant leur façon de saluer le roi fut conservée par les Macédoniens, après le mauvais accueil fait à l'adoration.

Après quoi il gagne l'Inde, pour borner son empire à l'Océan et à la limite de l'Orient. Et afin que même les équipements de l'armée s'accordent à cette gloire, il fait recouvrir d'argent les phalères des chevaux ainsi que les armes des soldats, et appela sa propre armée les Argyraspides en raison de ses boucliers d'argent.

Alors qu'il était arrivé près de la ville de Nysa, comme ses citoyens n'opposaient pas de résistance, ayant confiance en le culte qu'ils rendaient à Liber Pater par lequel la ville avait été fondée, il ordonna qu'on les épargnât, heureux d'avoir suivi non seulement l'expédition du dieu, mais aussi ses traces. Il conduisit alors son armée contempler le mont sacré, recouvert d'une nature bienfaitrice, de vigne et de lierre, tout comme si elle avait été parée par la pratique de la culture et l'industrie des cultivateurs. Mais son armée, quand elle s'approcha du mont, excitée par un soudain élan de l'esprit à pousser les hurlements sacrés dus au dieu, courut en tous sens à la stupeur du roi, sans causer de dommage, de sorte qu'il comprit qu'il n'avait pas veillé tant aux intérêts des citoyens en les épargnant, qu'à ceux de sa propre armée.

De là il gagne les monts Dédale et les royaumes de la reine Cléophis. Cette dernière, alors qu'elle s'était rendue à lui, reçut d'Alexandre son royaume racheté par des rapports sexuels : elle obtint par ses appâts ce qu'elle n'aurait pu obtenir par les armes ; et elle appela Alexandre son fils né de lui, qui fut par la suite maître du royaume des Indes. La reine Cléophis, pour avoir prostitué sa pudeur, fut à partir de là surnommée par les Indiens la catin royale.

Après avoir parcouru l'Inde, alors qu'il était arrivé à un rocher d'un escarpement et d'une hauteur prodigieux, sur lequel de très nombreux peuples s'étaient réfugiés, il apprend qu'Hercule fut empêché de prendre d'assaut ce même rocher par un tremblement de terre. Aussi, pris du désir de surpasser les exploits d'Hercule, il se rendit maître du rocher, au prix d'une peine et d'un danger extrêmes, et reçut la reddition de toutes les nations de cette région.

VIII. [1]Vnus ex regibus Indorum fuit, Porus nomine, uiribus corporis et animi magnitudine pariter insignis, [2]qui bellum iam pridem audita Alexandri opinione in aduentum eius parabat. [3]Commisso itaque proelio, exercitum suum Macedonas inuadere iubet, sibi regem eorum priuatum hostem deposcit, [4]nec Alexander pugnae moram fecit ; sed prima congressione uulnerato equo, cum praeceps ad terram decidisset, concursu satellitum seruatur. [5]Porus multis uulneribus obrutus capitur. [6]Qui uictum se adeo doluit ut, cum ueniam ab hoste accepisset, neque cibum sumere uoluerit neque uulnera curari passus sit aegreque sit ab eo obtentum ut uellet uiuere. [7]Quem Alexander ob honorem uirtutis incolumem in regnum remisit. [8]Duas ibi urbes condidit : unam Nicaeam, alteram ex nomine equi Bucephalen uocauit. [9]Inde Adrestas, Catheanos, Praesidas, Gangaridas, caesis eorum exercitibus, expugnat. [10]Cum ad Cufites uenisset, ubi eum hostium CC milia equitum opperiebantur, exercitus omnis non minus uictoriarum numero quam laboribus fessus lacrimis eum deprecatur finem tandem bellis faceret, [11]aliquando patriae reditusque meminisset, respiceret militum annos quibus uix aetas ad reditum sufficeret. [12]Ostendere alius canitiem, alius uulnera, alius aetate consumpta corpora, alius cicatricibus exhausta : [13]solos se esse qui duorum regum, Philippi Alexandrique, continuam militiam pertulerint. [14]Tandem orare, ut reliquias saltim suas paternis sepulcris reddat, quorum non studiis deficiatur quam annis, [15]ac, si non militibus, uel ipsi sibi parcat, ne fortunam suam nimis onerando fatiget. [16]Motus his tam iustis precibus, uelut in finem uictoriae, castra solito magnificentiora fieri iussit, quorum molitionibus et hostis terreretur et posteris admiratio sui relinqueretur. [17]Nullum opus laetius milites fecere. Itaque, caesis hostibus, cum gratulatione in eadem reuerterunt.

VIII **2** aduentum *AGV P* : -u *FL D* || parabat *AG V P F D* : se - *L* || **4** ad (terram) *AG V P FL* : in *D* || decidisset *AG V P FL* : occidisset *D* || seruatur *AG V P FL* : seruatus est *D* || **6** sumere *AG V P FL* : accipere *D* || uoluerit *P D* : uoluit *AG V FL* || uellet *AG V P FL* : uelit *D* || **7** remisit *AG V FL D* : reliquit *P* || **10** ubi *AG V P FL* : ibi *D* || CC *AG V P D* : et *FL* || milia *AG V P FL* : *om. D* || omnis *AG V P FL* : *om. D* || bellis *AG V P FL* : -i *D* || **11** respiceret *AG V FL D* : -que *P* || sufficeret *AG V P FL* : sufficiat *D* || **12** ostendere G^2 *P D* : -eret AG^1 *FL* -erat *V* || alius… alius… alius… alius *AG V FL D* : alios… alios… alios… alios *P* || canitiem *P FL D* : canitiae *AG V* || alius (uulnera) *AG V P FL* : *om. D* || uulnera *AG P FL* : -e *V om. D* || **13** alexandrique *AG V P FL* : et alexandri *D* || **14** orare *AG P FL D* : orantes *V* ||studiis *AG V P* F^1*L D* : tam - F^2 || quam *AGV FL* : sed *P D* || **15** ac *AGV P F* : hac *L* aut *D* || **16** finem *AG V P F D* : -e *L* || solito *AG V P FL* : *om. D* || sui *AG V P L D* : mira *F*

VIII. Parmi les rois des Indiens, il y en avait un, du nom de Poros, également remarquable par ses forces physiques et sa grandeur d'âme, qui, ayant entendu parler depuis quelque temps déjà de la réputation d'Alexandre, préparait la guerre contre son arrivée. C'est pourquoi, une fois le combat engagé, il ordonne que sa propre armée attaque les Macédoniens, réclame de rencontrer leur roi comme un ennemi personnel, et Alexandre ne retarda pas le combat ; mais, son cheval blessé au premier assaut, alors qu'il était tombé la tête la première, il est sauvé par ses gardes du corps qui étaient accourus. Poros, couvert de multiples blessures, est fait prisonnier. Et il fut à ce point affligé d'avoir été vaincu que, bien que son ennemi lui eût fait grâce, il ne voulut pas prendre de nourriture ni ne souffrit que l'on soignât ses blessures, et l'on obtint avec peine qu'il veuille rester en vie. Alors Alexandre, en honneur de son courage, le renvoya sain et sauf dans son royaume. Il y fonda deux villes : il appela l'une Nicée, l'autre Bucéphale du nom de son cheval.

À partir de là, il soumit les Adrestes, les Catènes, les Présides et les Gangarides, après avoir massacré leurs armées. Alors qu'il était arrivé chez les Cufites, où deux cents mille cavaliers ennemis l'attendaient, toute son armée, épuisée non moins par le nombre des victoires que par ses peines, le supplie en larmes de mettre enfin un terme aux guerres, de se souvenir une bonne fois de la patrie et du retour, de considérer les ans de ses soldats pour lesquels le reste de leur vie suffirait à peine au retour. Et l'un de montrer ses cheveux blancs, un autre ses blessures, un autre son corps épuisé par l'âge, un autre le sien accablé de cicatrices : ils étaient les seuls à avoir supporté sans s'arrêter la campagne ininterrompue de deux rois, Philippe et Alexandre. Ils le prient enfin de rendre à tout le moins leurs cendres aux tombeaux de leurs pères, eux dont ce n'est pas tant le zèle que les ans qui leur font défaut, et que, s'il n'épargne pas ses soldats, il épargne du moins sa propre personne de peur de fatiguer sa fortune en lui en demandant trop. Touché par de si légitimes prières, comme pour signifier la fin de la victoire, il ordonna de monter un camp plus imposant que d'habitude, en sorte que l'ennemi fût terrifié par sa construction, et que fût laissé à la postérité un sentiment d'admiration pour sa personne. Les soldats ne firent jamais aucun travail avec plus de joie. Aussi, après avoir massacré les ennemis, rentrèrent-ils dans ce même camp en se félicitant.

IX. [1]Inde Alexander ad amnem Acesinem pergit. Per hunc in Oceanum deuehitur. [2]Ibi Agensonas Sibosque, quos Hercules condidit, in deditionem accepit. [3]Hinc in Mandros et Sugambros nauigat ; quae gentes eum armatis, LXXX milibus peditum et LX milibus equitum, excipiunt. [4]Cum proelio uictor esset, exercitum ad urbem eorum ducit. [5]Quam desertam a defensoribus cum de muro, quem primus ceperat, animaduertisset, in urbis planitiem sine ullo satellite desiliit. [6]Itaque cum eum hostes solum conspexissent, clamore edito, undique concurrunt, si possint in uno capite orbis bella finire et ultionem tot gentibus dare ; [7]nec minus Alexander constanter restitit et unus aduersus tot milia proeliatur. [8]Incredibile dictu est ut eum non multitudo hostium, non uis magna telorum, non tantus lacessentium clamor terruerit, solus tot milia ceciderit ac fugauerit ! [9]Vbi uero obrui multitudine se uidit, trunco se, qui propter murum stabat, adplicuit, [10]cuius auxilio tutus cum diu agmen sustinuisset, tandem cognito periculo eius amici ad eum desiliunt, ex quibus multi caesi, [11]proeliumque tam diu anceps fuit, quoad omnis exercitus muris deiectis in auxilium ueniret. [12]In eo proelio sagitta sub mamma traiectus cum sanguinis fluxu deficeret, genu posito, tam diu proeliatus est, donec eum a quo uulneratus fuerat occideret. [13]Curatio uulneris grauior ipso uulnere fuit.

IX, **2** ibi *P FL D* : ubi *AG V* || deditionem *AG V FL D* : conditionem *P* || **3** in mandros *Arnaud-Lindet* : mambros *AG* in ambros *V* mandros *P* F^1L in ambros F^2 in agros *D* || milibus (peditum) *AG V P* : -a *FL om. D* || milibus (equitum) *AG V P* : -a *FL om. D* || excipiunt *AG V P FL* : CX accipiunt *D* || **5** desiliit *AG V P* : -it *FL* -uit *D* || **6** possint G^2 *V D* : possit AG^1 possunt *P* possent *FL* || uno *AG V P FL* : unius *D* || orbis *AG V FL D* : urbis *P* || et (ultionem) *AG V P FL* : *om. D* || **7** et (unus) *AG V P FL* : *om. D* || **8** tantus *P FL* : -um *AG V* -orum *D* || milia *V P FL D* : -ium *AG* || ceciderit *AG V FL D* : cederet *P* || fugauerit *AG V FL D* : -aret *P* || **9** se (uidit) *AG V P FL* : *om. D* || trunco… propter *AG V FL D* : *om. P* || qui *FL D* : - tum *AG V* || **10** agmen *AG V D* : acmen *F* augmen *L* || **11** tam *AG V FL D* : *del. P* || deiectis *AG V P* L^2 *D* : -us FL^1|| fuerat *AG V P FL* : est *D*

IX. À partir de là, Alexandre se dirige vers le fleuve Acésine. Il descend en bateau sur ce dernier jusqu'à l'Océan. Il reçut là la soumission des Agensones et des Sibes, nations qu'Hercule a fondées.

De là, il navigue vers les Mandres et les Sugambres ; ces peuples le reçoivent avec des hommes armés, quatre-vingts mille fantassins et soixante mille cavaliers. Comme il était vainqueur au combat, il conduit son armée vers leur ville. Et comme il avait remarqué depuis le rempart, qu'il avait gagné le premier, qu'elle avait été abandonnée par ses défenseurs, il sauta à terre dans la place de la ville sans aucun garde. Aussi, alors que ses ennemis s'étaient apercu qu'il était seul, ils accourent de toutes parts en poussant une clameur, au cas où ils pourraient, avec une seule tête, mettre un terme aux guerres touchant le monde entier et venger tant de peuples ; Alexandre n'en résista pas moins opiniâtrement et il se bat, lui seul contre tant de milliers d'individus. C'est un récit incroyable, que ni le nombre des ennemis, ni la grande puissance des traits, ni la si forte clameur de ses assaillants ne l'effrayèrent, que seul il massacra et mit en fuite tant de milliers d'hommes ! Quand il vit qu'il était, en vérité, débordé par le nombre, il s'adossa à un tronc d'arbre qui se dressait à côté du rempart ; alors qu'il avait, à l'abri derrière la protection que celui-ci lui offrait, longtemps soutenu leur assaut, lorsqu'ils apprirent le danger ses amis, dont un grand nombre fut tué, le rejoignent d'un saut à terre, et le combat fut longtemps incertain jusqu'à ce que toute l'armée vint à leur secours après avoir abattu les remparts.

Traversé par une flèche sous le sein au cours de ce combat, comme il défaillait en raison de la perte de son sang, il posa un genou à terre et combattit longtemps, jusqu'à ce qu'il tuât l'homme par lequel il avait été blessé. Le traitement de sa blessure fut plus pénible que la blessure elle-même.

X. [1]Itaque ex magna desperatione tandem saluti redditus Polyperconta cum exercitu Babyloniam mittit ; ipse, cum lectissima manu nauibus conscensis, Oceani litora peragrat. [2]Cum uenisset ad urbem Ambigeri regis, oppidani inuictum ferro audientes sagittas ueneno armant atque, ita gemino mortis uulnere, hostem a muris submouentes plurimos interficiunt. [3]Cum inter multos uulneratus etiam Ptolomeus esset moriturusque iam iamque uideretur, per quietem regi monstrata in remedia ueneni herba est, qua in potu accepta statim periculo liberatus est, maiorque pars exercitus hoc remedio seruata. [4]Expugnata deinde urbe, reuersus in naues Oceano libamenta dedit, prosperum in patriam reditum precatus ; [5]ac ueluti curru circa metam acto, positis imperii terminis quatenus aut terrarum solitudines prodire passae sunt aut mare nauigabile fuit, secundo aestu ostio fluminis Indiae inuehitur. [6]Ibi in monimenta a se rerum gestarum urbem Barcem condidit arasque statuit, relicto ex numero amicorum litoralibus Indis praefecto. [7]Inde iter terrestre facturus, cum arida loca medii itineris dicerentur, puteos opportunis locis fieri praecepit, quibus ingenti dulci aqua inuenta Babyloniam redit. [8]Ibi multae deuictae gentes praefectos suos accusauerunt, quos sine respectu amicitiae Alexander in conspectu legatorum necari iussit. [9]Filiam post haec Darii regis Statiram in matrimonium recepit, sed et optimatibus Macedonum lectas ex omnibus gentibus nobilissimas uirgines tradit, ut communi facto crimen regis leuaretur.

X **1** ex *AG V P FL* : *om. D* || nauibus conscensis *AG V P FL* : naues conscendit et *D* || **2** a (muris) *AG V P FL* : *om. D* || **3** iam (iamque) A^2G^2 *P FL D* : *om.* A^1G^1 *V* || (iam)que *AG V P FL* : *om. D* || potu *AG V FL D* : -o *P* || **4** naues *P FL* : -e *AG* -em *V D* || **5** ac A^1G *P F D* : hac A^2 *V L* || circa metam *P FL D* : certamine iam *A* certamen tam *G V* || acto *G V P FL D* : per- *A* || prodire G^2 *P FL* : -ere AG^1 -iere *D* || passae *AG V P FL* : -i *D* || indiae *AG V P FL* : indi *D* || **6** indis *AG V P* : undis *D* || **7** dicerentur *AG V D* : duc- *P* || locis *AG V D* : in - *P* || redit A^1G *V P D* : rediit A^2 || 9 tradit A^1G *V P* : tradidit A^2 *D*

X. C’est pourquoi, quand il fut enfin rétabli d’un état qui faisait fortement désespérer de son salut, il envoie Polyperchon à Babylone avec l’armée ; lui-même, après avoir embarqué sur des navires avec une troupe d’élite, longe les rivages de l’Océan. Alors qu’il était arrivé à la ville du roi Ambiger, les habitants, apprenant que le fer n’a pu le vaincre, empoisonnent leurs flèches et, comme une blessure était ainsi synonyme de mort, en repoussant l’ennemi loin de leurs murs, ils en tuent un très grand nombre. Alors que, parmi de nombreux hommes, Ptolémée aussi avait été blessé et qu’il semblait devoir mourir d’un instant à l’autre, une herbe apparut au roi pendant son sommeil comme un remède au poison ; aussitôt qu’il la prit dans un breuvage, Ptolémée fut delivré du danger et la plus grande partie de l’armée fut sauvée par ce remède. Puis, après avoir soumis la ville et être revenu à son navire, il offrit des libations à l’Océan, en ayant demandé dans ses prières un retour heureux dans sa patrie ; et, comme un char qui a fait le tour de la borne, après avoir fixé les limites de son empire jusqu’où les déserts de la terre lui ont permis d’avancer ou bien jusqu’où la mer fut navigable, il est porté par un flot favorable jusqu’à l’embouchure du fleuve Indien. Là il fonda la ville de Barcé pour garder le souvenir des exploits qu’il avait accomplis et éleva des autels, après avoir laissé un de ses amis comme gouverneur des côtes indiennes.

À partir de là, décidé à faire route sur terre, alors qu’on lui annonçait des lieux arides en cours de route, il ordonna que l’on creusât des puits à des endroits appropriés grâce auxquels, comme on trouva une grande quantité d’eau douce, il retourna à Babylone. Là, de nombreux peuples vaincus mirent en cause leurs gouverneurs qu’Alexandre, sans tenir compte de leurs liens d’amitié, fit mettre à mort sous les yeux de leurs ambassadeurs.

Après cela il épousa la fille du roi Darius, Stateira, mais il donna également aux meilleurs des Macédoniens les plus nobles jeunes filles, choisies dans tous les peuples, pour que fût allégée l’accusation portée contre le roi par le partage de sa conduite.

XI. [1]Tunc ad contionem exercitus uocat et promittit se aes alienum omnium propria inpensa soluturum, ut praedam praemiaque integra domos ferant. [2]Insignis haec munificentia non summa tantum, uerum etiam titulo muneris fuit nec a debitoribus magis quam a creditoribus gratius excepta, quoniam utrisque exactio pariter ac solutio difficilis erat. [3]XX milia talentum in hos sumptus expensa. [4]Dimissis ueteranis exercitum iunioribus supplet, [5]sed retenti ueteranorum discessum aegre ferentes missionem et ipsi flagitabant, nec annos sed stipendia sua numerari iubebant, pariter in militiam lectos pariter sacramento solui aequum censentes, [6]nec iam precibus, sed conuitio agebant, iubentes eum solum cum patre suo Hammone inire bella, quatenus milites suos fastidiat. [7]Contra ille nunc castigare milites, nunc lenibus uerbis monere ne gloriosam militiam seditionibus infuscarent. [8]Ad postremum cum uerbis nihil proficeret, ad corripiendos seditionis auctores e tribunali in contionem armatam inermis ipse desiluit et, nemine prohibente, tredecim correptos manu sua ipse ad supplicium duxit. [9]Tantam uel illis moriendi patientiam metus regis uel huic exigendi supplicii constantiam disciplina militaris dabat.

XI, **1** tunc *D P* : hunc *A* hinc *G V* || exercitus *A V P* : -um *G D* || domos *AG V P* : -um *D* || **2** tantum *AG V P* : - commendati *D* || debitoribus magis quam *AG V D* : *om. P* || difficilis *AG V D* : -es *P* || **3** XX *AG V P* : XXX *D* || **4** iunioribus *AG V* : ex - *P D* || **5** discessum *A V P D* : -u *G* || **6** inire *AG V P* : finire *D* || quatenus *AG V* : ut *P* || quatenus… fastidiat *AG V P* : *om. D* || **8** ad (postremum) *AG V D* : *om. P* || e (tribunali) *G V D* : ex *A* et *P* || ad (supplicium) *P D* : *om. AG V* || supplicium *AG V P* : -a *D*

XI. Il convoque alors ses troupes en assemblée, et promet qu'il paiera les dettes de tous à ses frais pour qu'ils rapportent chez eux intacts leur butin et leurs récompenses. Cette générosité fut remarquable non seulement par son montant mais aussi parce qu'elle était présentée comme une récompense, et elle ne fut pas accueillie avec plus de plaisir par les débiteurs que par les créanciers, puisque le recouvrement et le paiement étaient également difficiles, pour les uns comme pour les autres. On dépensa vingt mille talents à ces frais.

Après avoir licencié les vétérans, il complète l'effectif de son armée avec de plus jeunes soldats. Mais ceux qui furent retenus, supportant mal le départ des vétérans, réclamaient eux aussi leur congé et exigeaient que l'on ne comptât pas leur âge mais le temps de service, estimant équitable que, puisqu'ils avaient été recrutés pour l'armée en même temps, ils soient délivrés de leur serment en même temps. Et ils n'employaient déjà plus les prières mais les invectives, exigeant qu'Alexandre entreprenne seul ses guerres avec son père Ammon, puisqu'il méprisait ses soldats. Il répondit à cette situation tantôt en châtiant ses soldats, tantôt en les engageant par de douces paroles à ne pas ternir leur service glorieux par des séditions. À la fin, comme il n'obtenait aucun résultat avec des paroles, il descendit lui-même d'un bond du tribunal au sein de l'assemblée armée, sans armes, pour saisir les auteurs de la sédition et, sans que personne ne l'en empêche, il en saisit treize de sa propre main et les conduisit lui-même au supplice, que ce soit pour eux la peur du roi qui leur inspirait une telle acceptation de la mort, ou pour lui la discipline militaire qui lui inspirait une telle fermeté à exiger le supplice.

XII. [1]Inde separatim auxilia Persarum in contione adloquitur. [2]Laudat perpetuam illorum cum in se tum in pristinos reges fidem ; sua in illos beneficia commemorat, ut numquam quasi uictos sed ueluti uictoriae socios habuerit, denique se in illorum, non illos in gentis suae morem transisse, adfinitatibus conubiorum uictos uictoribus miscuisse. [3]Hinc quoque ait custodiam corporis sui non Macedonibus tantum se uerum et illis crediturum, [4]atque ita mille ex his iuuenes in numerum satellitum legit auxiliorumque portionem formatam in disciplinam Macedonum exercitui suo miscet. [5]Quam rem aegre Macedones tulerunt, iactantes hostes suos in officium suum a rege subiectos. [6]Tunc uniuersi flentes regem adeunt ; orant suppliciis suis potius saturaret se quam contumeliis. [7]Qua modestia obtinuerunt ut undecim milia militum ueteranorum exauctoraret ; [8]sed et ex amicis dimissi senes Polypercon, Clitos, Gorgias, Polydamas, Amadas, Antigenes. [9]Dimissis Crateros praeponitur, iussus praeesse Macedonibus in Antipatri locum, Antipatrumque cum supplemento tironum in locum eius euocat. [10]Stipendia reuertentibus ueluti militantibus data. [11]Dum haec aguntur, unus ex amicis eius Hephaestion decedit, dotibus primo formae pueritiaeque, mox obsequiis regi percarus. [12]Quem contra decus regium Alexander diu luxit tumulumque ei duodecim milium talentum fecit eumque post mortem coli ut deum iussit.

XII, **1** in contione *AG V* : in contionem *P om. D* || **2** cum *A V P D* : tum *G* || reges *AG V D* : *om. P* || commemorat *AG V P* : memorat *D* || habuerit *AG P* : -erat *V* -isse *D* || miscuisse *P D* : -et *AG V* || **3** hinc *A* : nunc *G* hunc *V P* tum *D* || et (illis) *AG V P* : *om. D* || **4** incipit rursus *F* et *L* ab atque || iuuenes *P FL D* : -is *AG V* || auxiliorumque *AG V P FL* : - quoque *D* || formatam *AG V P L D* : -a *F* || disciplinam *AG V FL D* : -a *P* || **5** iactantes *AG V P FL* : actantes *D* || subiectos *G V P FL D* : -o *A* || **6** orant *AG V P FL* : *om. D* || suis *AG V P D* : *om. FL* || saturaret *AG V FL* : saturari *P* satiaret *D* || se *AG V P FL* : *om. D* || **7** modestia *AG V FL D* : modeste *P* || milia *AG V P FL* : *om. D* || **8** et *AG V P* : *om. FL D* || dimissi *AG V P FL* : retenti *D* || senes *AG V P FL* : senex *D* || amadas *AG V P FL* : *om. D* || **9** dimissis *AG FL* : - his *V* demsis *P* demissis *D* || crateros *AG V D* : cratereris *P* -us *FL* || macedonibus *AG V P FL* : macedoniae *D* || antipatrumque… uocat *AG V FL D* : *om. D* || euocat *AG V P FL* : uocat *D* || **11** primo *AG V P FL* : -e *D* || pueritiae *AG V P F D* : peritiae *L* || (pueritiae)que *AG P FL D* : quae *V* || **12** luxit *P FL D* : duxit *AG V* || ei *G V P FL D* : eo *A* || milium *A GV FL* : -ia *P* –ibus *D*

XII. Ensuite il s'adresse séparément aux troupes auxiliaires des Perses réunies en assemblée. Il loue leur loyauté ininterrompue, aussi bien envers lui qu'envers leurs rois précédents ; il rappelle les bienfaits qu'il leur a adressés, comment il ne les a jamais traités comme des vaincus mais comme des alliés de la victoire, enfin que c'est lui qui a adopté leur mode de vie et non eux qui ont adopté celui de son peuple, qu'il a mêlé les vaincus aux vainqueurs par les liens des mariages. Il affirme ensuite également que la protection de sa personne ne sera pas confiée qu'aux Macédoniens, mais à eux aussi ; il choisit ainsi parmi eux mille jeunes hommes à compter parmi ses gardes du corps, et il mêle à sa propre armée une partie des troupes auxiliaires formée à la discipline des Macédoniens.

Mais les Macédoniens supportèrent mal cette mesure, arguant que leurs ennemis avaient été mis à leur poste par le roi. Alors tous viennent en larmes trouver le roi ; ils le prient d'étancher sa colère par leurs supplices plutôt qu'en leur faisant outrage. Cette modération leur valut d'obtenir qu'il donnât leur congé à onze mille soldats vétérans ; mais également parmi ses amis, les plus âgés furent licenciés : Polypercon, Clitos, Gorgias, Polydamas, Amadas, Antigénès. Cratère est placé à la tête des soldats licenciés, avec pour ordre de commander aux Macédoniens à la place d'Antipater, et Alexandre appelle auprès de lui Antipater, accompagné d'un renfort de jeunes recrues. On donna leur solde à ceux qui rentraient comme s'ils étaient en service.

Pendant que l'on s'occupait de cela, un de ses amis, Héphestion, mourut ; en raison de ses qualités – sa beauté et sa jeunesse – d'abord, et de ses complaisances ensuite, il était très cher au roi. Or Alexandre, faisant fi de la bienséance royale, le pleura longtemps, lui fit élever un tombeau coûtant douze mille talents et ordonna qu'il fût après sa mort honoré comme un dieu.

XIII. [1]Ab ultimis litoribus Oceani Babyloniam reuertenti nuntiatur legationes Carthaginiensium ceterarumque Africae ciuitatium, sed et Hispaniarum, Siciliae, Galliae, Sardiniae, nonnullas quoque ex Italia aduentum eius Babylonae opperiri. [2]Adeo uniuersum terrarum orbem nominis eius terror inuaserat, ut cunctae uelut gentes destinato sibi regi adularentur. [3]Hac igitur ex causa Babylonam festinanti, uelut conuentum terrarum orbis acturo, quidam ex magis praedixit ne urbem introiret, testatus hunc locum ei fatalem fore. [4]Ob haec omissa Babylona in Borsipam, urbem trans Euphraten, desertam olim, concessit. [5]Ibi ab Anaxarcho philosopho conpulsus est rursus magorum praedicta contemnere ut falsa et incerta et, si fatis constent, ignota mortalibus, ac si naturae debeantur, inmutabilia. [6]Reuersus igitur Babylonam, multis diebus otio datis, intermissum olim conuiuium sollemniter instituit ; [7]totusque in laetitiam effusus cum diei noctem peruigilem iunxisset, recedentem iam e conuiuio Medius Thessalus instaurata comisatione et ipsum et sodales eius inuitat. [8]Accepto poculo, media potione, repente uelut telo confixus ingemuit [9]elatusque conuiuio semianimis tanto dolore cruciatus est, ut ferrum in remedia posceret tactumque hominum uelut uulnera indolesceret. [10]Amici causas morbi intemperiem ebrietatis disseminauerunt ; re autem uera insidiae fuerunt, quarum infamiam successorum potentia oppressit.

XIII, **1** litoribus *AG V P FL* : liquoribus *D* || reuertenti *AG V FL D* : -ibus *P* || nuntiatur *P F* : -ntur *AG V L D* || legationes *AG V FL D* : -is *P* || hispaniarum *FL D* : spaniarum *AG V* in - *P* || galliae *AG V P FL* : *om. D* || **2** uelut gentes *AG V P FL* : gentes ueluti *D* || destinato sibi *A P D* : destinatos ubi *G* ubi *del*. *V* destinato *F* destinatos *L* || **3** acturo *AG V P F* : aucturo *L D* || ex (magis) *AG V P F D* : ei *L* || magis *AG V P F* : magus *L* magnis *D* || **4** borsipam *arnaud-lindet* : bursiam *AG V FL* byrsiam *P* bresiam *D* || **5** debeantur *AG V P FL* : debeant *D* || **7** peruigilem *AG V P D* : peruigilando *FL* || iunxisset *AG V P FL* : coniunxisset *D* || **8** telo *AG V P FL* : gladio *D* || confixus *AG V P FL* : infixus *D* || **9** tanto dolore *P FL D* : *om. AG V* || cruciatus *P FL D* : recruciatus *AG V* || in (remedia) *AG V P D* : inter *FL* || indolesceret *AG V P D* : *om. FL* || **10** causas *AG V P FL* : -am *D*

XIII. Alors qu'Alexandre retourne vers Babylone depuis les rivages les plus éloignés de l'Océan, on lui annonce que des légations de Carthaginois et des autres cités d'Afrique, mais aussi des Espagnes, de Sicile, de Gaule, de Sardaigne, ainsi que quelques-unes venues d'Italie, attendent son arrivée à Babylone. La terreur que son nom inspirait avait à ce point envahi le monde entier que, pour ainsi dire, tous les peuples sans exception adulaient le roi qui leur était destiné. C'est donc pour cette raison qu'il accélérait sa marche vers Babylone, comme pour y tenir les assises du monde entier, quand un de ses mages l'avertit de ne pas entrer dans la ville, ayant affirmé que ce lieu lui serait fatal. Après avoir, pour cette raison, laissé Babylone, il se retira à Borsipa, une ville de l'autre côté de l'Euphrate, autrefois abandonnée. Là, il fut pressé par le philosophe Anaxarque de mépriser au contraire les prédictions des mages, en les tenant pour trompeuses, incertaines, inconnues des mortels si elles s'accordaient avec les destins, et immuables si elles étaient le fruit de la nature.

Étant donc retourné à Babylone, après avoir consacré de nombreuses journées au repos, il organisa un banquet selon la coutume autrefois interrompue ; et alors que, s'étant abandonné tout entier à la joie, il avait fait durer jusqu'au jour une nuit de veille, au moment où il quitte le banquet le Thessalien Médios l'invite, lui et ses compagnons, à une nouvelle orgie. Il prit une coupe et, au milieu du verre, soudain, comme s'il avait été percé d'un trait, poussa un gémissement et, emporté à moitié mort hors du banquet, il fut torturé par une douleur si grande qu'il réclamait une épée pour y remédier et que le contact des hommes le faisait souffrir comme des blessures.

Ses amis répandirent le bruit qu'une ivresse excessive était cause de sa maladie ; or ce fut en réalité un traquenard, dont le scandale fut étouffé par la puissance de ses successeurs.

XIV. [1]Auctor insidiarum Antipater fuit, qui cum carissimos amicos eius interfectos uideret, Alexandrum Lyncestarum, generum suum, occisum, [2]se magnis rebus in Graecia gestis non tam gratum apud regem quam inuidiosum esse, [3]a matre quoque eius Olympiade uariis se criminationibus uexatum. [4]Huc accedebant ante paucos dies supplicia in praefectos deuictarum nationum crudeliter habita. [5]Ex quibus rebus se quoque a Macedonia non ad societatem militiae, sed ad poenam uocatum arbitrabatur. [6]Igitur ad occupandum regem Cassandrum filium dato ueneno subornat, qui cum fratribus Philippo et Iolla ministrare regi solebat. [7]Cuius ueneni tanta uis fuit, ut non aere, non ferro, non testa contineretur, nec aliter ferri nisi in ungula equi potuerit. Praemonito filio, ne alii quam Thessalo et fratribus crederet, [8]hac igitur causa apud Thessalum paratum repetitumque conuiuium est. [9]Philippus et Iollas, praegustare ac temperare potum regis soliti, in aqua frigida uenenum habuerunt, quam praegustatae iam potioni supermiserunt.

XIV, **1** uideret *AG V FL D* : -erit *P* || generum *AG V P FL* : cognatum *D* || **2** graecia *FL D* : -am *AG V P* || **4** accedebant *AG V F D* : -bat *P L* || ante *AG V P L D* : *om. F* || paucos *AG V P F D* : perpaucos *L* || **5** uocatum *AG V P FL* : euocatum *D* || **6** ministrare *AG V P FL* : amm- *D* || **7** nec *AG V FL D* : non *P* || potuerit *P FL D* : poterat *A* poterit *G V* || alii quam *AG V P D* : aliquam *F* aliquo *L* || **8** causa *AG V P FL* : ex - *D* || **9** regis *AG V D* : -i *P FL* || quam *AG V FL D* : qua *P* || praegustatae G^2 *D* : praegustare AG^1 *V* -a *P* -am *FL* || iam *AG V P D* : etiam *FL*

XIV. L’instigateur du traquenard fut Antipater, qui voyait que les amis les plus chers d’Alexandre avaient été tués, qu’Alexandre des Lyncestes, son gendre, avait été exécuté, que lui-même, après avoir mené de grandes actions en Grèce, n’était pas tant objet de bienveillance que de jalousie aux yeux du roi, qu’il avait également été accablé de diverses accusations calomnieuses par sa mère Olympias. S’y ajoutaient les supplices exercés avec cruauté peu de jours avant contre les gouverneurs des nations vaincues. Et cela l’amenait à penser que lui aussi n’avait pas été appelé de Macédoine pour participer à l’expédition, mais pour être châtié.

Pour devancer le roi, il suborne donc son fils Cassandre après lui avoir confié le poison : il avait coutume de servir le roi à table avec ses frères Philippe et Iollas. Or la puissance de ce poison était si grande qu’il ne se conservait ni dans le bronze, ni dans le fer, ni dans l’argile, et qu’on ne pût le transporter dans un autre réceptacle qu’un sabot de cheval. Comme son fils avait été averti de n’avoir confiance en personne d’autre que le Thessalien et ses frères, c’est donc pour cette raison qu’on prépara et qu’on reprit le banquet chez le Thessalien. Philippe et Iollas, qui avaient coutume de goûter les premiers et de préparer le vin du roi, versèrent le poison dans l’eau froide qu’ils venaient de goûter.

XV. [1]Quarto die Alexander indubitatam mortem sentiens agnoscere se fatum domus maiorum suorum ait, nam plerosque Aeacidarum intra XXX annum defunctos. [2]Tumultuantes deinde milites insidiisque perire regem suspicantes ipse sedauit eosque omnes, cum prolatus in editissimum urbis locum esset, ad conspectum suum admisit osculandamque dexteram suam flentibus porrexit. [3]Cum lacrimarent omnes, ipse non sine lacrimis tantum, uerum sine ullo tristioris mentis argumento fuit, ut quosdam inpatientius dolentes consolatus sit, quibusdam mandata ad parentes eorum dederit : [4]adeo sicuti in hostem, ita et in mortem inuictus animus fuit. [5]Dimissis militibus, circumstantes amicos percontatur, uideanturne similem sibi reperturi regem. [6]Tacentibus cunctis, tum ipse ut hoc nesciat, ita illud scire uaticinarique se ac paene oculis uidere dixit, quantum sit in hoc certamine sanguinis fusura Macedonia, quantis caedibus, quo cruore mortuo sibi parentatura. [7]Ad postremum corpus suum in Hammonis templum condi iubet. [8]Cum deficere eum amici uiderent, quaerunt quem imperii faciat heredem. Respondit "dignissimum". [9]Tanta illi magnitudo animi fuit ut, cum Herculem filium, cum fratrem Arridaeum, cum Roxanem uxorem praegnantem relinqueret, oblitus necessitudinum dignissimum nuncuparit heredem, [10]prorsus quasi nefas esset uiro forti alium quam uirum fortem succedere, aut tanti regni opes aliis quam probatis relinqui. [11]Hac uoce ueluti bellicum inter amicos cecinisset aut malum Discordiae misisset, ita omnes in aemulationem consurgunt et ambitione uulgi tacitum fauorem militum quaerunt. [12]Sexta die, praeclusa uoce, exemptum digito anulum Perdiccae tradidit, quae res gliscentem amicorum dissensionem sedauit. [13]Nam etsi non uoce nuncupatus heres, iudicio tamen electus uidebatur.

XV, **2** (insidiis)que *AG V P FL* : *om. D* || perire *AG V P D* : perisse *FL* || sedauit *G V P FL D* : sedabat *A* || in editissimum *AG V P F D* : inde ditissimum *L* || **3** lacrimis *AG V FL D* : - fuit *P* || ut *AG V P F* : et *L om. D* || sit *AG V P* : *om. FL D* || quibusdam *P FL D* : quibus *AG V* || **4** hostem *A V P FL D* : -e *G* || mortem *A V P FL D* : -e *G* || **5** dimissis *P FL D* : demisis *AG V* || **6** ut *P FL D* : *om. AG V* || uaticinari *G V P FL D* : uaticinare *A* || fusura macedonia A^2 *V P FL D* : -am -am A^1G || parentatura *A V FL D* : -am *G* -ari *P* || **7** templum *AG V P FL* : -o *D* || **8** amici *AG V P FL* : iam *D* || faciat *P FL D* : -ant *AG V* || **9** ut *AG V P FL* : *om. D* || cum (herculem) *V P FL D* : *om. AG* || relinqueret *AG V FL D* : reliquerit *P* || nuncuparit *AG V FL* : -aret *P D* || **10** succedere *AG V FL D* : -eret *P* || **11** uulgi tacitum *AG P FL* : - tanti tunc *V* uulgata citum *D* || **12** sexta *AG V P FL* : -o *D* || tradidit *AG V FL D* : tradit *P* || **13** nuncupatus *AG V FL D* : - est *P* || electus *AG V FL D* : - esse *P*

XV. Le quatrième jour Alexandre, sentant que sa mort ne faisait plus de doute, dit qu'il reconnaissait le destin de la maison de ses ancêtres car la plupart des Éacides étaient morts avant leurs trente ans. Puis, comme ses soldats s'agitaient et soupçonnaient que le roi périssait victime d'un traquenard, il les apaisa lui-même et, alors qu'il s'était fait porter à l'endroit le plus élevé de la ville, il les laissa tous venir le voir et offrit sa main droite à baiser à ces hommes en pleurs. Bien que tous fussent en larmes, lui-même demeura non seulement sans larmes mais sans rien qui indiquât un esprit plus triste, de sorte qu'il en consola certains qui s'affligeaient sans montrer assez de résignation, qu'il confia à d'autres des commissions pour leurs parents : tout comme face à l'ennemi, face à la mort aussi son courage resta invaincu.

Une fois les soldats dispersés, il demande aux amis qui l'entourent s'ils pensent retrouver un roi qui lui serait semblable. Comme tous se taisaient, lui dit alors que s'il l'ignorait, du moins il savait, il prédisait, il voyait presque de ses yeux combien de sang la Macédoine verserait dans cette rivalité, par quels massacres, quel sang elle l'honorerait quand il serait mort. À la fin il ordonne que son corps soit enseveli dans le temple d'Hammon. Alors que ses amis le voyaient défaillir, ils demandent qui il fait héritier de l'empire. Il répond : « le plus digne ». Sa grandeur d'âme fut telle que, quand il laissait un fils, Hercule, un frère, Arrhidée, une femme enceinte, Roxane, il oublia les liens de la famille et désigna le plus digne pour son héritier, tout comme s'il était sacrilège qu'à un homme courageux succédât un autre qu'un homme courageux, ou que les ressources d'un si grand royaume soient abandonnées à d'autres qu'à des hommes estimés. Comme si, par cette parole, il avait donné le signal du combat entre ses amis ou leur avait lancé la pomme de Discorde, tous se dressent pour rivaliser les uns avec les autres et recherchent, en démarchant la foule, la faveur secrète des soldats.

Le sixième jour, alors que sa parole était empêchée, il confia à Perdiccas un anneau retiré de son doigt, geste qui apaisa la division croissante de ses amis. En effet, même si l'héritier ne fut pas désigné par la parole, il semblait pourtant avoir été choisi par la pensée.

XVI. [1]Decessit Alexander mense uno et annos tres et XXX natus, uir supra humanam potentiam magnitudine animi praeditus. [2]Qua nocte eum mater Olympias concepit, uisa per quietem est cum ingenti serpente uolutari, nec decepta somnio est : nam profecto maius humana mortalitate opus utero tulit. [3]Quam cum Aeacidarum gens ab ultima saeculorum memoria et regna patris, fratris, mariti ac deinceps maiorum omnium inlustrauerint, nullius tamen nomine quam filii clarior fuit. [4]Prodigia magnitudinis eius ipso ortu nonnulla apparuere. [5]Nam ea die qua natus est, duae aquilae tota die perpetes supra culmen domus patris eius sederunt, omen duplicis imperii, Europae Asiaeque, praeferentes. [6]Eadem quoque die nuntium pater eius duarum uictoriarum accepit, alterius belli Illyrici, alterius certaminis Olympici, in quod quadrigarum currus miserat, quod omen uniuersarum terrarum uictoriam infanti portendebat. [7]Puer acerrimis litterarum studiis eruditus fuit. [8]Exacta pueritia, per quinquennium sub Aristotele doctore, inclito omnium philosophorum, creuit. [9]Accepto deinde imperio, regem se terrarum omnium ac mundi appellari iussit [10]tantamque fiduciam sui militibus fecit ut, illo praesente, nullius hostis arma nec inermes timuerint. [11]Itaque cum nullo hostium umquam congressus quem non uicerit, nullam urbem obsedit quam non expugnauerit, nullam gentem adiit quam non calcauerit. [12]Victus denique ad postremum est non uirtute hostili, sed insidiis suorum et fraude ciuili.

XVI, **3** quam *AG*^{1} *V P FL D* : quia *G*^{2} || fratris *P FL D* : *om. AG V* || illustruerint *P FL D* : -erit *AG V* || **4** eius *AG V P FL* : in *D* || **6** alterius *D* : altera *AG V* alteriae *P* alterae *FL* || (in) quod *AG V FL D* : quo *P* || omen *G FL D* : omnem *A V* omnes *P* || uictoriam *AG V P FL* : -as *D* || infanti portendebat *G*^{2} *P FL D* : infantior cedebat *AG*^{1} infanti cedebat *V* || **9** accepto *A V P FL D* : at - *G* || **10** sui *AG FL* : suis *V P D* || hostis *AG V FL D* : -es *P* || timuerint *AG*^{2} *FL* : -erunt *G*^{1} *P D* || **11** hostium *AG V P FL* : -e *D* || congressus *AG V P* : - est *FL D* ||

XVI. Alexandre mourut à l'âge de trente-trois ans et un mois ; c'était un homme doté d'une grandeur d'âme qui dépassait les facultés humaines. La nuit où sa mère Olympias l'avait conçu, elle se vit pendant son sommeil enlacée par un serpent immense, et elle ne fut pas trompée par son rêve car elle porta assurément en son sein une œuvre surpassant la condition humaine des mortels. Et cette femme, alors que la famille des Éacides depuis les temps séculaires les plus reculés, ainsi que les règnes de ses père, frère, mari et de tous ses ancêtres à leur tour l'avaient auréolée de lumière, aucun nom ne la rendit cependant plus illustre que celui de son fils.

Un certain nombre de prodiges annonçant la grandeur d'Alexandre apparurent à sa naissance même. Le jour où il naquit en effet, deux aigles restèrent perchés toute la journée sans interruption sur le faîte de la maison de son père, qui portaient le présage de son double empire, de l'Europe et de l'Asie. Le même jour, son père reçut également la nouvelle de deux victoires, l'une concernant la guerre d'Illyrie, l'autre une épreuve olympique dans laquelle il avait envoyé des quadriges, présage qui annonçait au nouveau-né sa victoire sur toutes les terres.

Enfant, il fut formé par des études littéraires très poussées. Une fois passée l'enfance, il se développa en suivant l'enseignement d'Aristote, fameux entre tous les philosophes.

Après avoir par la suite reçu l'empire, il donna ordre d'être appelé roi de toutes les terres et du monde, et il inspira à ses soldats une si grande confiance en lui qu'ils ne craignirent en sa présence les armes d'aucun ennemi, même désarmés. C'est pourquoi il ne marcha contre aucun ennemi qu'il ne vainquît, il n'assiégea aucune ville qu'il ne prît, il n'aborda aucun peuple qu'il ne foulât aux pieds. Il fut vaincu enfin en dernier lieu non par la bravoure d'un ennemi, mais par un traquenard des siens et par la perfidie d'un sujet.

PREMIÈRE PARTIE : PRÉSENTATION DES HISTOIRES D'ALEXANDRE

I. Tour d'horizon des sources existantes

Il est un paradoxe souvent relevé à propos d'Alexandre : il fait partie des grandes figures de l'humanité ; il a, dans sa courte vie, conquis l'un des plus grands empires qui fût et nous ne possédons, pour la connaître, que des textes écrits plusieurs siècles après sa mort.

Si nous retraçons à grands traits la vie du conquérant pour mieux nous repérer, on peut citer quelques dates importantes : en 356 naît Alexandre, fils de Philippe de Macédoine ; en 336 il monte sur le trône à la suite de l'assassinat de son père ; en 334 il mène son armée en Asie Mineure pour livrer la guerre au roi perse Darius III ; en 331 Darius est défait à la bataille de Gaugamèles et mourra peu après : Alexandre est le maître de l'Asie et poussera en Inde son expédition ; en 323 il meurt à Babylone, alors à la tête d'un empire qui s'étend de la Grèce et de l'Égypte à l'Ouest jusqu'aux terres au-delà de l'Indus à l'Est, de l'Arménie et de la Sogdiane au Nord à la mer d'Arabie au Sud[1].

Or la première œuvre complète que nous possédions qui retrace ce destin exceptionnel est celle de Diodore de Sicile[2], le livre XVII de sa *Bibliothèque historique*, composée au I^er^ siècle avant notre ère, soit environ trois cents ans après la mort de l'homme dont elle retrace la vie. Diodore a consacré, comme il l'affirme lui-même dans sa préface, trente années à la rédaction de cette œuvre d'histoire universelle, allant des temps mythiques à la guerre des Gaules qui lui fut contemporaine.

Parmi les œuvres grecques consacrées à Alexandre, citons également celle de Plutarque, qui a composé une *Vie d'Alexandre* dans ses *Vies parallèles des hommes illustres*, mise en regard de celle de César. Ces *Vies parallèles* auraient été écrites à l'époque de Trajan, au début du deuxième siècle de notre ère, dans les vingt dernières années de la vie de Plutarque, entre 96 et 120.[3]

---

[1] Il existe de très nombreux ouvrages modernes consacrés à la vie d'Alexandre le Grand. Citons pour l'instant RADET 1931, GREEN 1991, BRIAND 2011[7], WORTHINGTON 2014.

[2] Sur Diodore, voir GIOVANELLI-JOUANNA & MAISONNEUVE 2011, surtout pp.140-143.

[3] Voir JONES 1966. Pour un compte rendu très utile sur la datation des *Vies* de Plutarque, voir HAMILTON 1969, XXXIV-XXXVII. J. R. HAMILTON conclut que la place des *Vies* d'Alexandre et de César ne peut être déterminée précisément, mais que celles-ci ne pouvaient pas être postérieures à la dix-huitième paire, et il évalue donc leur publication à une période allant de 110 à 115.

L'*Anabase* d'Arrien[4] fut quant à elle rédigée probablement à l'époque d'Hadrien, dont la faveur lui permit de mener une brillante carrière jusqu'au consulat, en 129 ou 130[5]. A. B. BOSWORTH (2008) développe même l'idée selon laquelle Arrien ne dissimule rien des défauts ou des mauvaises conduites d'Alexandre, tels que le port du costume perse ou sa volonté de conquête universelle, pour suggérer qu'Hadrien, dans la même position que lui, au sommet de la puissance, lui est supérieur[6].

Au nombre des textes grecs il faut encore ajouter le *Roman d'Alexandre*. Si cet ouvrage a connu une incroyable postérité, comme en attestent les nombreuses versions existantes, tant orientales qu'occidentales - dont celle en langue romane du XII^e^ siècle a donné son nom à notre alexandrin -, il est à la marge des autres œuvres développant l'histoire d'Alexandre. D'abord en raison justement de ce nombre important de versions, développées à partir d'un premier texte, sûrement du III^e^ siècle, écrit en grec ou en égyptien puisque le roman tend à faire d'Alexandre un héros égyptien, et d'Alexandrie la capitale du monde. Ce texte initial, dont l'auteur est inconnu et attribué pour cela à un Pseudo-Callisthène, a subi au fil des siècles des transformations, des ajouts, des suppressions. C'est donc une matière difficile à travailler. Marginal aussi, le *Roman d'Alexandre* l'est par le point de vue adopté. Si les digressions relevant davantage de la légende que de l'histoire ne manquent pas dans les autres œuvres consacrées au roi Macédonien, la légende prend ici largement le pas sur l'histoire.[7]

On compte en outre trois œuvres latines développant elles aussi la vie d'Alexandre.

Nous ne nous étendrons pas dans cette étude sur l'*Épitomé de Metz*[8], opuscule anonyme transmis par un unique manuscrit détruit en 1944, autrefois conservé à Metz. Ce texte, qui date du IV^e^ ou du V^e^ siècle de notre ère, est composé de deux parties : *Alexandri Magni Macedonis Epitomae rerum gestarum liber I* et *De Morte Testamentoque Alexandri Magni Liber*[9]. Ces deux parties sont d'origine différente. La première retrace le parcours d'Alexandre à la suite de la mort de Darius III jusqu'au terme de la descente de l'Acésinès, quand les navires arrivent à la mer. On y trouve de nombreuses similitudes avec d'autres historiens d'Alexandre, Diodore

[4] Sur la vie d'Arrien, voir GIOVANELLI-JOUANNA 2011, 48-49.

[5] Nous suivons ici l'interprétation judicieuse que fait P. VIDAL-NAQUET **(**1984**,** partic. 319-322**)** de l'« antipréambule » d'Arrien dans lequel il ne prend pas la peine de se présenter, contrairement à la tradition historiographique. P. VIDAL-NAQUET en conclut qu'il était donc déjà suffisamment connu pour se passer d'une telle présentation, ce qui rend impossible une datation haute de son œuvre.

[6] BOSWORTH 2008.

[7] Pour une mise au point de l'état des recherches sur le *Roman d'Alexandre* à la fois riche et claire, voir TALLET-BONVALOT 1994, introduction.

[8] Pour un compte-rendu de l'état des recherches et des orientations bibliographiques, GIOVANELLI-JOUANNA 2011.

[9] On trouvera la traduction anglaise de K. SOUNDY facilement accessible à l'adresse *https://sites.google.com/site/alexandersources/romance-and-other-sources***.**

de Sicile et Quinte-Curce, telles que le célèbre épisode des chiens de Spitaménès. Malgré quelques divergences, cette partie suit donc essentiellement la même source que ces deux auteurs. La seconde en revanche, qui raconte l'empoisonnement d'Alexandre et détaille les mesures de son testament, provient d'une tradition distincte dont elle serait le seul représentant. Elle montre notamment les régicides en action, leurs plans et la manière dont ils donnèrent à trois reprises du poison à Alexandre. On note cependant des similitudes entre cette partie et la fin du *Roman d'Alexandre*. On y retrouve ainsi des scènes identiques, telles que le moment où Iollas tente de faire vomir Alexandre malade au moyen d'une plume trempée préalablement dans le poison. La structure est aussi similaire, proposant une narration de la mort puis un prétendu testament destiné aux Rhodiens.

Autrement plus développées sont les *Histoires d'Alexandre le Grand* de Quinte-Curce, l'œuvre latine sans conteste la plus connue à ce sujet. Cet ouvrage composé de dix livres devait commencer avec l'accession au trône d'Alexandre et se termine par les divisions entre les généraux engendrées par la mort du roi. Cependant, seuls les livres III à X nous sont parvenus, émaillés de quelques lacunes parfois importantes. Le texte conservé débute ainsi à l'hiver 334, et l'on peut par la suite par exemple regretter, au livre X, la disparition de toute la narration de la fin de la mutinerie d'Opis, de la mort d'Héphestion et du début de la maladie d'Alexandre rentré à Babylone. On ne sait en outre rien de son auteur, et si l'on s'accorde aujourd'hui à dater l'écriture des *Histoires* du I^er^ siècle de notre ère, il n'est rien de définitif en la matière[10].

La dernière des œuvres en notre possession est celle de Justin, abréviateur[11] des *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée aujourd'hui perdues. Les livres XI et XII de ce texte présenté comme une histoire universelle sont consacrés à l'histoire d'Alexandre, depuis son accession au trône à sa mort.

[10] Quinte-Curce n'est cité par aucun des textes anciens conservés, et sa datation pose un vrai problème, au point qu'E. BAYNHAM (2009, 293) considère que les questions concernant l'identité et l'époque de l'auteur latin constituent des « *cruces* ». Concernant sa datation, I. YAKOUBOVITCH (2015, 7) dénombre pas moins de quinze hypothèses différentes, dont il fait le détail (note 22). Voir aussi BAYNHAM 1998, 201-219 et ATKINSON 2009, 2-9. Selon I. YAKOUBOVITCH, il faudrait dater l'œuvre du principat de Vespasien, et il égrène au fil de sa thèse divers arguments (tels l'importance du commerce avec l'Orient à cette époque, p.32). Citons également le raisonnement d'H. BARDON (1948, 424), pour lequel on ne peut trouver des éléments de datation que dans l'œuvre elle-même. S'appuyant sur la digression du livre X sur le redressement de Rome au bord de la guerre civile par un nouveau « princeps » (X, IX, 1-6) il tire des conclusions assez convaincantes qui font de cet empereur Claude et invitent à dater l'œuvre du début de son règne (41-54). Dans tous les cas, pour ce qui concerne notre étude, il faut effectivement considérer Quinte-Curce comme postérieur à Trogue Pompée.

[11] Nous utilisons pour l'instant les termes d'« abréviateur » et d'« abrégé » par souci de commodité, bien qu'ils ne correspondent pas exactement à la nature du travail de Justin sur l'œuvre de Trogue Pompée.

II. Trogue Pompée et les *Histoires philippiques*

1. Quelques précisions sur l'auteur

On trouve dans les sources antiques deux adjectifs pour qualifier Trogue Pompée : dans sa préface, Justin présente Trogue Pompée comme un « *uir priscae eloquentiae*[12] » (« un homme d'une éloquence antique »), tandis que Pline l'Ancien le désigne comme un « *auctor e seuerissimis*[13] » (« un auteur parmi les plus austères »). Dans les deux cas se retrouve l'idée d'un style sévère, éloquent mais sobre, dont on peut se faire une idée en lisant la suite du texte de Pline. Il cite en effet, après Aristote, directement un passage du traité de Trogue Pompée sur les animaux, un *De animalibus* aujourd'hui perdu, attesté par Charisius[14] :

Addidit morum quoque spectus simili modo apud nos Trogus, et ipse auctor e seuerissimis, quos uerbis eius subiciam : « Frons quibus est magna, segnem animum subesse significat ; quibus parua, mobilem ; quibus rotunda, iracundum, uelut hoc uestigio tumoris apparente. Supercilia quibus porriguntur in rectum, molles significant ; quibus iuxta nasum flexa sunt, austeros ; quibus iuxta tempora inflexa, derisores ; quibus in totum demissa, maliuolos et inuidos. Oculi quibus utrimque sunt longi, malificos moribus esse indicant ; qui carnosos a naribus angulos habent, malitiae notam praebent ; candida pars extenta notam inpudentiae habet ; qui identidem operiri solent, inconstantiae. Oricularum magnitudo loquacitatis et stultitiae nota est. » Hactenus Trogus.

D'une façon identique chez nous, Trogue Pompée, qui est lui aussi un auteur parmi les plus austères, a également ajouté des signes physiques signalant des caractères, dont voici les mots : « Un grand front indique qu'il y a dessous un esprit paresseux ; un petit front, un esprit actif ; un front proéminent, un esprit irascible, comme si la trace du gonflement de colère était apparente. Des sourcils longs et droits indiquent des personnes molles ; des sourcils courbés vers le nez, des personnes graves ; des sourcils recourbés vers les tempes, des personnes moqueuses ; des sourcils complètement tombants, des personnes malveillantes et envieuses. Les deux yeux allongés signalent que ce sont des personnes de mauvaises mœurs ; s'ils ont les coins charnus au niveau du nez, ils montrent un signe de méchanceté ; une large partie blanche porte un signe d'impudence ; s'ils clignent sans cesse, d'inconstance. De grandes oreilles sont le signe du bavardage et de la sottise. » Ainsi dit Trogue Pompée.[15]

Le passage en revue systématique des différentes parties du visage analysées (*frons*, *supercilia*, *oculi*, *oricularum*) et les jeux de parallélismes associant propositions relatives qui donnent des caractéristiques physiques et propositions principales qui relèvent un trait de

[12] Justin, praef., 1.
[13] Plin., *N.H.*, 11, 274.
[14] Charisius, *Grammatici antiqui*, I, 102, 4 et I, 137, 9. Pour retrouver ces références et toutes celles au *De animalibus* de Trogue Pompée, voir SEEL 1956.
[15] Plin., *N.H.*, 11, 274-276. Les traductions pour lesquelles n'est pas mentionné le traducteur sont personnelles.

caractère montrent la rigueur de ce développement sur la physiognomonie. Il s'agit certes là d'un texte scientifique, mais l'on ne saurait croire, au vu par ailleurs de l'expression de Justin, que cette sobriété du style et cette rigueur du développement ne se retrouvaient pas dans les textes historiques de Trogue Pompée. On peut d'ailleurs s'en rendre compte en citant une partie du discours de Mithridate à ses troupes, que Justin reprend *verbatim* dans son *Abrégé*[16] :

Optandum sibi fuisse ait ut de eo liceret consulere, bellumne sit cum Romanis an pax habenda ; quin uero sit resistendum inpugnantibus ne eos quidem dubitare, qui spe uictoriae careant ; quippe aduersus latronem, si nequeant pro salute, pro ultione tamen sua omnes ferrum stringere. Ceterum quia non id agitur, an liceat quiescere non tantum animo hostiliter, sed etiam proelio congressis, consulendum, qua ratione ac spe coepta bella sustineant. Esse autem sibi uictoriae fiduciam, si sit illis animus ; Romanosque uinci posse cognitum non sibi magis quam ipsis militibus qui et in Bithynia Aquilium et Malthinum in Cappadocia fuderint. Ac si quem aliena magis exempla quam sua experimenta moueant, audire se a Pyrro, rege Epiri, non amplius quinque milibus Macedonum instructo fusos tribus proeliis Romanos. Audire Hannibalem sedecim annis Italiae uictorem inmoratum, et quin ipsam caperet urbem, non Romanorum illi uires restitisse sed domesticae aemulationis atque inuidiae studium. Audire populos transalpinae Galliae Italiam ingressos maximis eam plurimisque urbibus possidere et latius aliquanto solum finium quam in Asia, quae dicatur inbellis, idem Galli occupauissent. […] Iam ipsam Italiam audire se numquam, ut Roma condita sit, satis illi pacatam, sed adsidue per omnes annos pro libertate alios, quosdam etiam pro uice imperii bellis continuis perseuerasse ; et a multis ciuitatibus Italiae deletos Romanorum exercitus ferri, a quibunsdam nouo contumeliae more sub iugum missos. Ac ne ueteribus inmoremur exemplis, hoc ipso tempore uniuersam Italiam bello Marsico consurrexisse, non iam libertatem, sed consortium imperii ciuitatisque poscentem ; nec grauius uicino Italiae bello quam domesticis principum factionibus urbem premi, multoque periculosius esse Italico ciuile bellum. Simul et a Germania Cimbros, inmensa milia ferorum atque inmitium populorum, more procellae inundasse Italiam ; quorum etsi singula bella sustinere Romani possent, uniuersis tamen obruantur ut ne uacaturos quidem bello suo putet.

Il dit qu'il aurait été souhaitable pour lui qu'il lui soit permis de délibérer s'il fallait faire la guerre ou la paix avec les Romains ; mais même ceux qui sont privés de l'espoir de la victoire ne doutent pas qu'il faille résister à des attaquants, et il est vrai que tous dégainent l'épée contre un brigand, au moins pour la vengeance, s'ils ne peuvent le faire pour leur salut. Au reste, puisqu'il ne s'agit pas de se demander s'il est permis de rester en repos pour des gens qui ne sont pas seulement en butte à des sentiments hostiles, mais qui sont de plus attaqués en bataille, il faut examiner par quelle méthode et avec quelle espérance ils soutiendraient la guerre commencée. Il a, quant à lui, confiance en la victoire si eux, ils ont du courage ; que les Romains puissent être vaincus, cela est connu aussi bien de lui que des soldats eux-mêmes qui ont mis en déroute Aquilius en Bithynie et Malthinus en Cappadoce.

[16] Comme il l'indique lui-même : « *Quam orationem dignam duxi cuius exemplum breuitati huius operis insererem* », 38-3.

Et si des témoignages étrangers frappent l'un d'eux plus que ses propres expériences, il a entendu raconter que les Romains ont été mis en déroute au cours de trois combats par le roi d'Épire Pyrrhos qui n'avait pas mis en ligne plus de cinq mille Macédoniens18. Il a entendu raconter qu'Hannibal était demeuré, vainqueur, en Italie pendant seize ans et que ce qui l'avait empêché de prendre la ville même, ce n'était pas la résistance des forces des Romains, mais l'ardeur de la rivalité et de la haine dans sa patrie. Il a entendu raconter que les peuples de Gaule Transalpine ayant envahi l'Italie y avaient été les maîtres de beaucoup de très grandes villes et d'un territoire notablement plus étendu que ces mêmes Gaulois n'en occupèrent en Asie, qui est dite pacifique.

[…] Il a entendu raconter que l'Italie elle-même, depuis que Rome avait été fondée, ne lui a jamais été bien soumise, mais que les Italiens ont poursuivi des guerres sans trêve pour leur liberté, certains même pour exercer le pouvoir à leur tour ; et que les armées des Romains ont été détruites, dit-on, par nombre de cités d'Italie, et envoyées sous le joug par certaines, dans un nouveau mode d'offense.

Mais, pour ne pas s'attarder à d'anciens témoignages, à cette époque même l'Italie entière s'était soulevée pour la guerre marse, ne réclamant plus désormais la liberté, mais une association au pouvoir et au droit de cité ; et la Ville n'était pas pressée plus durement par la guerre d'Italie dans son voisinage que par les factions des premiers citoyens, à l'intérieur, et la guerre civile était bien plus dangereuse que la guerre italienne. En même temps, depuis la Germanie les Cimbres, innombrables milliers de peuples sauvages et rudes, avait submergé l'Italie comme un ouragan; même si les Romains pouvaient soutenir la guerre contre ces ennemis, pris un par un, ils seraient cependant débordés par l'ensemble si bien qu'à son avis ils ne s'occuperaient pas même de sa guerre à lui.[17]

Bien sûr nous sommes ici dans un extrait de discours rapporté, qui répond donc à certaines règles. La première d'entre elles, essentielles selon Trogue Pompée, était l'usage du discours indirect, qu'il reproche à Salluste et Tite-Live d'avoir abandonné.[18]

Ainsi l'historien entend suivre les normes qui sont selon lui celles du genre historique (*modum historiae*), qui est aussi fondé sur l'éloquence de celui qui le compose : puisqu'il s'agit de son œuvre (*operi suo*), il doit aussi s'agir de son discours (*sua oratione*). Et si Trogue Pompée répond aux autres règles du discours rapporté, en l'occurrence en mettant dans la bouche de Mithridate des arguments pour convaincre ses hommes qu'ils peuvent défaire l'armée Romaine, ce qui est typique de ce type d'exhortation, il le fait à nouveau dans un style clair, de manière très organisée. Le début du discours cité montre ainsi trois temps de raisonnement, chacun appuyé sur trois arguments ou illustrations : d'abord la question de la guerre ou de la paix (*bellumne sit cum Romanis an pax habenda*), puis l'usage d'exemples étrangers (*aliena exempla*) de défaites de Rome, enfin l'énoncé de difficultés affrontées par Rome en Italie même (*ipsam Italiam*). Il répond à la première question par trois arguments

[17] Justin, XXXVIII, 4, 1-7 et 11-16. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET. Nous avons mis de côté un développement sur le fait que des Gaulois se trouvaient aux côtés de Mithridate. Le discours entier s'étend jusqu'en XXXVIII, 7.
[18] Justin, XXXVIII, 3 : « [*orationem*] *quam obliquam Pompeius Trogus exposuit, quoniam in Liuio et in Sallustio reprehendit quod contiones directas pro sua oratione operi suo inserendo historiae modum excesserint.* »

introduits par *uero*, *ceterum* et *autem* ; il développe sur le même rythme ensuite trois *exempla* de défaites des Romains dont la structure est évidente, chacun étant introduit par la proposition infinitive *audire se* (aussi réduite à un simple *audire*) et par le nom des vainqueurs de Rome : *Pyrrho*, *Hannibalem* et *populos transalpinae Galliae Italiam ingressos*. On notera que Pyrrhus a de plus remporté trois combats (*tribus proeliis*). Il indique enfin trois dangers qui fragilisent la puissance romaine en Italie à son époque (*ipso tempore*) : la guerre sociale (*bello Marsico*), la guerre civile opposant Marius et Sylla (*ciuile bellum*) et enfin les attaques aux frontières venues de Germanie[19] (*a Germania*). Même éloquence, même rigueur, même *seueritas*.

Les nombreux emprunts de Pline[20] à son traité sur les animaux, le fait que Justin a abrégé son œuvre historique, les reproches que Trogue Pompée adresse, comme on vient de le voir, à Salluste et Tite-Live dont il pouvait se juger à tout le moins l'égal, attestent en outre de son sérieux et de sa notoriété. Sa renommée se retrouve de fait dans d'autres témoignages, ceux de l'auteur de l'*Histoire Auguste*, qui associe par deux fois l'auteur des *Histoires philippiques* aux grands noms de l'historiographie latine[21].

Cependant, bien que Trogue Pompée fût célèbre chez les Anciens, on n'a conservé aucune de ses œuvres scientifiques et, de ses *Histoires philippiques*, que les résumés de chacun de leurs quarante-quatre livres, appelés *Prologues*, dont l'auteur et la date nous sont inconnus, et l'*Abrégé* qu'en fit Justin.

On ne sait en outre que peu de choses sur sa vie, encore certaines sont-elles sujettes à discussion. Ce que l'on en connaît est à tirer de l'abrégé de son œuvre. À la fin du livre XLIII, consacré à la Gaule, Trogue Pompée livre en effet une digression sur ses propres origines :

---

[19] On notera d'ailleurs qu'ici Trogue Pompée tord un peu la chronologie car, si la guerre sociale et la guerre civile datent à peu près de la même époque, de 91 à 89 pour la première, et de 88 à 81 pour la seconde, les attaques des Cimbres et des Teutons ont été repoussées par Marius bien avant, en 102-101.

[20] Voir aussi Plin., *N.H.*, 7, 33 ; 10, 100 ; 11, 229 ; 17, 58 ; 31, 131. Trogue Pompée est ainsi cité à propos de naissances gémellaires, d'oiseaux, de lièvres et d'éponges. La référence du livre 17, concernant les palmiers, est peut-être tirée d'un autre traité, également perdu, sur les plantes. Soulignons qu'alors Pline s'étonne que Trogue Pompée ait pu croire que les feuilles de palmier plantées pussent donner des arbres (*nam folia palmarum apud Babylonios seri atque ita arborem prouenire Trogum credidisse demiror*), ce qui montre à nouveau le caractère sérieux qu'il lui attribue généralement.

[21] Citons ainsi la *Vie d'Aurélien* : « Et, comme Tiberianus avançait que Pollion était souvent négligé, souvent incomplet, je répondis à cela, qu'en fait d'historiens, il n'y en avait pas un seul dont l'exactitude fût parfaite en tous points ; et je citai bien des passages de Tite-Live, de Salluste, de Cornelius Tacite, et de Trogue Pompée, où l'erreur est manifeste. » et la *Vie de Probus* : « Je tiens seulement à constater ici que je me suis borné à énoncer les faits, laissant à ceux qui le voudront le soin de les présenter dans un style plus élevé. En effet, mon but n'a point été d'imiter les Salluste, les Tite-Live, les Tacite, les Trogue Pompée, et tous ces éloquents historiens qui ont écrit la vie des princes ou tracé le tableau des mœurs de leurs temps, mais Marius Maximus, Suetonis Tranquillus, Fabius Marcellinus, Gargillius Martialis, Julius Capitolinus, Ælius Lampridius et autres dont les récits sont plus recommandables par la véracité que par l'élégance de la diction. » On remarquera que dans les deux cas, Trogue Pompée semble aux yeux de de l'auteur parfois léger sur l'exactitude historique. Son style est cependant mis en avant, et on ne peut assurément pas voir d'un mauvais œil son association à Salluste, Tite-Live et Tacite.

In postremo libro Trogus : maiores suos a Vocontiis originem ducere ; auum[22] suum Trogum Pompeium Sertoriano bello ciuitatem a Cn. Pompeio percepisse, patruum Mithridatico bello turmas equitum sub eodem Pompeio duxisse ; patrem quoque sub C. Caesare militasse epistularumque ac legationum, simul et anuli curam habuisse.

À la fin de son livre, Trogue déclare que ses ancêtres sont originaires du pays des Voconces ; son grand-père, Trogue Pompée, explique-t-il, avait reçu la citoyenneté de Cn. Pompée lors de la guerre contre Sertorius, son oncle paternel avait commandé des escadrons de cavaliers, sous les ordres du même Pompée, dans la guerre contre Mithridate, son père aussi avait servi sous C. César, avait occupé la charge de secrétaire, avait pris part à quelques ambassades, et avait eu la garde du sceau de César.[23]

Les indications les plus précises portent sur la famille de Trogue Pompée. On s'accorde ainsi à voir dans celle-ci une famille appartenant à l'élite Voconce, vivant certainement à Vaison-la-Romaine, capitale de ce peuple. Elle reçut la citoyenneté romaine accordée par Pompée lors de la guerre qu'il mena contre Sertorius en Espagne, soit entre 77 et 72, date de l'assassinat de l'ennemi de Rome. Deux opinions s'opposent cependant sur la question de la chronologie. Ainsi d'un côté, M.-P. ARNAUD-LINDET (2003) estime, suivant certains manuscrits, que ce n'est pas le grand-père mais l'arrière-grand-père (*proauum*) de Trogue Pompée qui reçut la citoyenneté ; son père aurait alors servi un C. César identifié comme le fils de Julie et d'Agrippa qu'Auguste avait adopté, et aurait été son secrétaire lors de son expédition en Orient entre la première année avant et la première année après le début de notre ère[24] ; Trogue Pompée aurait alors plutôt écrit sous Tibère. B. MINEO d'un autre côté pense qu'il s'agit bien de son grand-père (*auum*) ; que son père avait servi sous Jules César lors de la guerre des Gaules[25] ; que « Trogue Pompée aurait été un contemporain de Tite-Live, et aurait écrit sous Auguste puis sans doute sous Tibère. »[26] Le principal argument de B. MINEO réside dans la date à laquelle l'oncle paternel (*patruum*) de Trogue Pompée a servi Pompée dans la guerre contre Mithridate, qui s'acheva en 63. Comment imaginer en effet que le grand-père de cet homme ait servi sous le même général que lui, seulement dix ans avant ? Et que son frère, le père de notre auteur, ait quant à lui servi le fils adoptif d'Auguste plus de soixante ans après que lui-même avait servi Pompée ? La démonstration est tout à fait convaincante, et ne semble

[22] Sur le choix de *auum* sur *proavum* attesté par certains manuscrits, voir MINEO 2016, III-IV.
[23] Justin, XLIII, 5-11. Trad. MINEO
[24] Voir aussi BALLESTEROS PASTOR 2013, 2. Les *Histoires philippiques* dériveraient d'une source arméno-cappadocienne principale, que le père de Trogue-Pompée aurait pu recopier lors de cette expédition d'Orient.
[25] B. MINEO n'exclut d'ailleurs pas qu'il puisse s'agir du « Cn. Pompeium » évoqué par César à propos d'une entrevue entre son légat Titurius Sabinus et Ambiorix. Voir César, *B.G.*, V, 36.
[26] MINEO 2016, VIII.

pas souffrir de contradiction. Elle présente en outre l'avantage de s'accorder avec les hypothèses que B. MINEO fait sur la date de la mort de Trogue Pompée.

C'est toujours dans ce qui nous est parvenu de son œuvre qu'il faut rechercher les informations à ce propos. Or l'événement le plus tardif relaté semble être la chute des Sarauques en 6 ap. J. C., que l'on trouve dans le prologue du livre XLII. Ainsi, « la date de 9 AD donnée par l'auteur médiéval Madulfus de Diceto pour la mort de Trogue Pompée pourrait ne pas être très éloignée de la vérité. »[27]

Cette date de 9 de notre ère est aussi généralement retenue comme la date de la fin de la composition des *Histoires philippiques*. On s'appuie pour le supposer également sur les *Flores sententiarum* de Matthew of Westminster qui écrit : « *anno diuinae incarnationis nono, Caesare Augusto imperii sui quiquagesimum primum agente Trogus Pompeius Chronica sua terminauit*. » On ne sait cependant sur quelles preuves il se fonde, et il convient de garder sur ce sujet une grande prudence. O. SEEL (1972), suivi par M.-P. ARNAUD-LINDET, voit d'ailleurs quant à lui dans la comparaison du livre XLI entre le titre d'Arsace donné par les Parthes à leurs rois et ceux de César et d'Auguste donnés par les Romains à leurs princes, une preuve que la rédaction de cette œuvre avait dû se prolonger sous le règne de Tibère. Mais l'argument paraît fragile et l'on peut, comme B. MINEO, ne voir là qu'une intrusion de Justin dans le récit. J. C. YARDLEY observe quant à lui qu'on n'a commencé à considérer les termes de César et d'Auguste comme des titres qu'à partir du principat de Vespasien (69-79), et qu'ils ne devinrent conventionnels qu'à partir d'Antonin (138-161). Il propose quant à lui une datation autour du début de la première année de notre ère[28].

2. Quelques précisions sur l'œuvre

Le titre même de l'œuvre est disputé. Les manuscrits des familles τ et π transmettent *Liber Historiarum Philippicarum et totius mundi origines et terrae situs*, soit le *Livre des Histoires philippiques, les origines du monde entier et les régions de la terre*. C'est la forme du titre ainsi retenue la plupart du temps pour les *Prologues*, et c'est celui que commente par exemple M.-P. ARNAUD-LINDET (2003) dans son introduction. Trogue Pompée en effet, comme le montrent les *Prologues*, ne manque jamais une occasion de revenir dans des digressions (*in excursu*) aux origines de tel ou tel peuple[29]. D'un point de vue chronologique, il

[27] MINEO 2016, XIV.
[28] YARDLEY 1997, 5-6.
[29] Prenons-en pour exemple le *Prologue* du livre XI : *Vndecimo uolumine continentur res gestae Alexandri Magni usque ad interitum regis Persarum Darii, dictaeque in excessu origines et reges Cariae*.

remonte en outre à la plus haute Antiquité, depuis le légendaire Ninus (*a Nino rege* peut-on lire dans le *Prologue* du livre I), pour finir avec Auguste (*Caesar Augustus* est ainsi le dernier sujet de la dernière phrase de l'*Abrégé*). Certains cependant, tels que L. SANTI AMANTINI (1981, 24) ou B. MINEO (2016, 21), préfèrent le titre plus simple *Historicarum Philippicarum libri XLIV*. Il est vrai que le premier paraît inexact d'un point de vue géographique, puisque, même s'il est question de Rome, de la Gaule et de la péninsule ibérique à la fin de son œuvre, celle-ci se concentre essentiellement sur l'Orient et la partie orientale du monde méditerranéen. De même, on ne trouve que peu d'éléments relevant d'un développement sur les « régions de la terre » et, à moins de supposer que Justin les ait presque systématiquement évincés dans son *Abrégé*, ce qui n'est certes pas impossible, leur mention dans le titre même de l'ouvrage peut paraître à tout le moins excessif.

Quel que soit le titre choisi cependant, il semble évident qu'il mettait l'accent sur la notion d'« histoires philippiques ». Pour comprendre cette expression, il convient de citer ici la préface de Justin qui permet de cerner l'entreprise de Trogue Pompée :

Cum multi ex Romanis etiam consularis dignitatis uiri res Romanas Graeco peregrinoque sermone in historiam contulissent, seu aemulatione gloriae siue uarietate et nouitate operis delectatus uir priscae eloquentiae, Trogus Pompeius, Graecas et totius orbis historias Latino sermone conposuit, ut, cum nostra Graece, Graeca quoque nostra lingua legi possent : prorsus rem magni et animi et corporis adgressus ! Nam cum plerisque auctoribus singulorum regum uel populorum res gestas scribentibus opus suum ardui laboris uideatur, nonne nobis Pompeius herculea audacia orbem terrarum adgressus uideri debet, cuius libris omnium saeculorum, regum, nationum populorumque res gestae continentur ? Et quae historici Graecorum, prout commodum cuique fuit, inter se gratiose occupauerunt, omissis quae sine fructu erant, ea omnia Pompeius diuisa temporibus et serie rerum digesta conposuit. Horum igitur quattuor et quadraginta uoluminum - nam totidem edidit -, per otium quo in Vrbe uersabamur, cognitione quaeque dignissima excerpsi, et omissis his, quae nec cognoscendi uoluptate iucunda nec exemplo erant necessaria, breue ueluti florum corpusculum feci ut haberent et qui Graece didicissent, quo admonerentur, et qui non didicissent, quo instruerentur. Quod ad te non cognoscendi magis quam emendandi causa transmisi, simul ut otii mei, cuius et Cato reddendam operam putat, apud te ratio constaret. Sufficit enim mihi in tempore iudicium tuum : apud posteros, cum obtrectationis inuidia decesserit, industriae testimonium habituro.

Alors que de nombreux Romains, parfois même de rang consulaire, avaient déjà écrit l'histoire de Rome en grec, recourant ainsi à une langue qui leur était étrangère, Trogue Pompée, un auteur d'une éloquence antique, soit qu'il voulût rivaliser avec leur gloire soit qu'il eût été séduit par la nouveauté et l'originalité de ce projet, composa une histoire de la Grèce et du monde entier en latin, afin que l'on pût également lire dans notre langue les actions de la Grèce, tout comme on pouvait le faire des nôtres en grec, une entreprise requérant une très grande énergie de travail. De fait, quand la plupart des auteurs se limitant à écrire l'histoire d'un roi ou d'un peuple pensent réaliser là une tâche d'une extrême difficulté, ne devons-nous pas penser, pour notre part, que Pompée s'est attaqué

à l'univers avec une audace herculéenne, lui dont les livres contiennent le récit historique de tous les siècles, de tous les rois et de tous les peuples? Quant aux sujets que les historiens grecs ont traités à part, en procédant comme il convenait à chacun, en laissant de côté les faits sans conséquence, Pompée, lui, les a tous rassemblés en respectant les divisions chronologiques et en répartissant les séquences événementielles. Parmi donc ses quarante-quatre livres (c'est le nombre qu'il a publié), j'ai constitué à loisir, tandis que je séjournais à Rome, un recueil de tout ce qui se prêtait le mieux à l'instruction…[30]

On trouve ici développé un projet d'une histoire universelle, souligné dans plusieurs expressions telles que *orbem terrarum adgressus, cuius libris omnium saeculorum, regum, nationum populorumque res gestae continentur* et surtout *totius orbis historias*. Cependant, comme nous l'avons dit, ce projet n'est pas exactement celui qui a été mené, et Justin, dans l'éloge qu'il fait de l'entreprise de Trogue Pompée[31], exagère les dimensions que l'œuvre se donne. On pourrait d'ailleurs émettre l'hypothèse que c'est cette expression *totius orbis* qui fut reprise en *totius mundi* dans le titre donné par certains manuscrits. Mais si cette histoire n'est pas absolument universelle, il est vrai qu'elle couvre les actions de nombreux « siècles, rois, nations et peuples ». Cela renvoie à la structure même de l'œuvre et ainsi au projet exact de l'historien.

Celui-ci s'inscrit dans les traces d'histoires universelles centrées sur la Grèce, ce que montre bien l'expression apparemment paradoxale **«** *Graecas et totius orbis historias Latino sermone conposuit* ». Ainsi il marche sur les traces par exemple de Diodore de Sicile dont nous avons déjà évoqué l'œuvre, qui commence sa préface par un éloge de « ceux qui écrivent les histoires universelles »[32], avant d'affirmer vouloir lui-même aller plus loin que les historiens qui n'ont pas dépassé l'époque des Macédoniens[33], en écrivant une histoire allant des temps les plus reculés (ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων) jusqu'à sa propre époque (μέχρι τῶν καθ΄ αὑτὸν καιρῶν). Selon L. BALLESTEROS PASTOR (2013, 35), les livres XLIII et XLIV seraient même des ajouts de Trogue Pompée à sa source principale, ce qui exclut encore davantage l'Occident européen de cette histoire universelle. Même si l'on peut contester cet usage supposé d'une source principale, son argument témoigne à tout le moins de la singularité de ces derniers livres dans la cohérence de l'ouvrage. Ce recentrage sur les mondes grec et hellénistique permet

[30] Justin, *Praef.*, 1-6. Trad. B. MINEO.
[31] Pour souligner cette dimension élogieuse, il suffit sans doute de relever l'*herculea audacia* attribuée à Trogue Pompée.
[32] Les premiers mots sont ainsi « Τοῖς τὰς κοινὰς ἱστορίας πραγματευσαμένοις ».
[33] « οὐδεὶς προεβίβασε τὴν ἱστορίαν κατωτέρω τῶν Μακεδονικῶν καιρῶν· οἱ μὲν γὰρ εἰς τὰς Φιλίππου πράξεις, οἱ δ΄ εἰς τὰς Ἀλεξάνδρου, τινὲς δ΄ εἰς τοὺς διαδόχους ἢ τοὺς ἐπιγόνους κατέστρεψαν τὰς συντάξεις. » DS, Préface, I, 3. Notons que Diodore range sous le même titre de « Macédoniens » Philippe, Alexandre, les diadoques et les épigones.

de justifier en partie le titre *Historiarum philippicarum* par la référence à Philippe II de Macédoine, personnage évidemment important de l'histoire grecque. Dans cette mesure, le titre apparaît aussi comme un écho aux *Histoires Philippiques* de Théopompe, orateur et historien mort en 323 avant notre ère. Dans cet ouvrage en 58 livres, son propos ne se serait pas concentré sur Philippe II mais un goût prononcé de la digression l'aurait mené à considérer d'autres époques, d'autres personnages, d'autres lieux, au point de que son histoire fut considérée elle-même comme une histoire universelle.

Les références au monde entier, aux siècles, rois, nations et peuples tiennent d'une autre tradition historique : celle de la succession des empires, présente dès les *Histoires* d'Hérodote. Un empire laisse selon ce principe toujours sa place à un autre, et se sont ainsi succédé les empires assyrien, mède, perse, macédonien et romain.[34] Selon J. E. ATKINSON, cette idée se trouvait revitalisée lors des changements d'empire, et c'est à l'époque augustéenne, au moment où Trogue Pompée aurait écrit, que Rome serait apparue comme le successeur de l'empire macédonien et des monarchies hellénistiques qui lui ont survécu : « The annexation of Egypt ended the last of the Great Hellenistic kingdoms and confirmed Rome's position as the successor to the world empire created by Alexander. »[35] C'est parce que l'accent est mis sur cette *translatio imperii* que la chronologie de l'œuvre s'appuierait selon J. C. YARDLEY essentiellement sur la longueur des règnes et les temps qu'ont duré les empires[36].

Dans le cadre de cette structure, l'empire macédonien prend une importance capitale. De fait, si la succession des empires est nette, chacun n'est pas développé de manière égale. Le livre I à lui seul passe ainsi en revue les empires assyrien, mède et perse. Les livres II à VI quant à eux s'intéressent aux Scythes, à la Sicile et surtout à la Grèce et aux guerres médiques, ce qui assure la cohérence du projet de Trogue Pompée. Celui-ci en vient à la Macédoine au livre VII, de ses origines à la prise de Mothone par Philippe. C'est à ce roi que sont consacrés les livres VIII et IX. Leurs prologues donnent une idée de son importance dans l'œuvre :

[34] Ce principe est par exemple rappelé par Arrien avant la narration de la bataille d'Issos : « c'est qu'il était désormais fatal que les Perses se voient retirer l'hégémonie sur l'Asie au profit des Macédoniens, comme elle l'avait été aux Mèdes au profit des Perses, et encore auparavant aux Assyriens au profit des Mèdes. », *An.*, II, 6, 7. Trad. P. SAVINEL. Sur la *translatio imperii* de Trogue Pompée, voir ALONSO NÚÑEZ 1987, surtout pp. 62-64.

[35] ATKINSON 2000, 308. Un autre événement perçu comme un tournant historique majeur serait la fin de la guerre contre Mithridate et la victoire de Pompée sur ce dernier : « for many writers the relevant turning point in world history was marked by the death of Mithridates and Pompey's settlement of the east, which included the annexation of Syria as a Roman province. » (310)

[36] YARDLEY 1997, 56. Et d'ajouter des exemples, tels que le règne de Sémiramis qui dura 32 ans (I, 2, 10), celui de Cyrus 30 (I, 8, 14), celui de Philippe II 25 (IX, 8, 1), etc.

Dans le huitième volume sont contenus les exploits de Philippe le Grand après la prise de la ville de Mothone, à partir du début de la guerre de Phocide, appelée guerre sacrée, jusqu'à sa fin, et pendant cette dernière, la guerre que Philippe fit aux villes chalcidiennes, dont il détruisit la plus illustre, Olynthe.

Comment les rois d'Illyrie furent vaincus par Philippe, et comment furent soumises la Thrace et la Thessalie, et comment Alexandre fut donné comme roi à l'Épire, Arrybas en ayant été arraché, et comment Périnthe fut assiégée en vain.

Dans le neuvième volume est contenu ceci :

Comment Philippe dut lever le siège de Périnthe.

Les origines de Byzance : après avoir dû en lever le siège, Philippe entra en guerre contre la Scythie. De là, on revient sur l'histoire de la Scythie, depuis l'époque où ils (les Scythes) avaient terminé ces fameuses guerres d'antan, jusqu'à la guerre de Philippe contre Athéas, le roi de Scythie.

À son retour de là-bas, il entra en guerre contre la Grèce et, *(les Grecs)* ayant été vaincus à Chéronée, alors qu'il préparait les opérations contre les Perses, ayant envoyé en avant une flotte et des généraux, il fut tué par Pausanias qui avait profité de la presse des noces de la fille de Philippe, avant qu'il ne commence les opérations contre les Perses.

On revient sur l'histoire perse, depuis Darius Nothos, à qui succéda son fils Artaxerxès, surnommé Mnemon, qui, après sa victoire sur son frère Cyrus, une fois mise en déroute à Cnide, grâce à Conon, la flotte des Lacédémoniens, fit la guerre à Évagoras, le roi de Chypre.

L'auteur revient sur les origines de Chypre.[37]

Philippe apparaît en effet comme la figure du roi conquérant qui amorce la domination de la Macédoine sur le monde. Il permet d'unir les différents territoires abordés par Trogue Pompée et de serrer les nœuds de cette histoire universelle, d'abord avec la Grèce (Phocide, Thrace, Thessalie, bataille de Chéronée), mais aussi la Scythie déjà évoquée au livre II, et naturellement la Perse contre laquelle il projetait une guerre, ce qui donne lieu à un nouveau développement sur son histoire. Philippe est ainsi celui qui a posé les bases d'un nouvel empire et cet empire, ce sera son fils, Alexandre le Grand, qui le conquerra[38].

Cette conquête est l'objet des livres XI et XII, tandis que le livre X est consacré à la Perse, en miroir du livre VII sur la Macédoine, pour préparer l'affrontement d'Alexandre et de Darius III. Les livres XI et XII ont donc une place majeure dans les *Histoires philippiques* puisqu'ils sont ceux du changement de domination entre les empires perse et macédonien, et puisque le traitement des Macédoniens est particulièrement développé par rapport aux autres empires évoqués. Ces livres sont d'ailleurs, dans l'*Abrégé* laissé par Justin, les plus longs des quarante-quatre livres résumés après le livre II, et même si Justin a pu vouloir moins les réduire

[37] Trogue Pompée, *Prologues*, livres VIII et IX. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET.
[38] PRANDI 2016 (1), 7.

tant les faits qu'ils rapportent étaient célèbres, il n'est pas nécessaire de douter qu'il n'en était pas ainsi dans le texte d'origine. Si l'on ajoute à cela le fait que la plupart des livres suivants sont consacrés aux diadoques, aux épigones et aux royaumes hellénistiques[39], rejetons de l'immense empire créé par Alexandre, on comprend l'importance de l'empire macédonien dans l'œuvre. Il en est le centre, il en assure la cohérence, il y projette les nombreuses ramifications de sa descendance et ne disparaîtra qu'avec l'expansion de l'empire romain, évoqué à la toute fin de l'œuvre. Ainsi, puisque cet empire est d'abord dû à Philippe, le nom d'*Histoires philippiques* ne semble pas usurpé[40].

En plus d'insister sur la nouveauté que constitue pour lui cette histoire universelle, dont on vient de préciser les contours, Justin souligne aussi dans sa préface la diversité et la nouveauté de l'ouvrage (*uarietate et nouitate operis*). On la trouvera sûrement, pour ce qui est de la nouveauté, dans l'usage de la langue latine (*Latino sermone*), alors que l'histoire était d'abord écrite en Grec, même l'histoire de Rome. Pensons par exemple aux *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. Ici, il s'agit d'un ouvrage historique, en latin, centré sur la Grèce, comme Justin le souligne fortement au début de sa préface. Cela dit, comme le note B. MINEO (2016, XIV), ce n'est pas la première histoire universelle rédigée en latin, puisque Cornélius Népos en avait livré une dans ses *Chronica*. Celle-ci cependant était de dimension modeste, composée de seulement trois livres, et n'était sûrement pas centrée sur la Grèce. Ainsi, l'œuvre de Trogue Pompée est bien originale en ce qu'elle taille la part belle au monde grec et hellénistique, en langue latine.

C'est en cela qu'elle apparaît comme une sorte de pendant à l'*Histoire romaine* de Tite-Live, composée en latin, probablement, nous l'avons vu, à la même époque. C'est P. JAL qui le premier a formulé cette hypothèse : pour lui, la nouveauté de Trogue Pompée fut d'écrire en latin une œuvre ne développant pas les « *res Romanas* auxquelles, précisément, Tite-Live, comme il le répète avec insistance, voulait se limiter »[41] au point que notre auteur passe sous silence ce que l'historien padouan avait raconté. Récemment, B. MINEO a renforcé le lien entre les deux œuvres, celle de Trogue Pompée étant à ses yeux « parallèle » de celle de Tite-Live.

[39] Citons par exemple les livres XIII à XVII, portant sur toutes les dissensions et guerres entre les diadoques, où l'on retrouve bien des compagnons d'Alexandre comme Perdiccas, Ptolémée, Séleucos, Lysimaque, Démétrios… L'extrait de Diodore de Sicile cité à la note 31 montre aussi qu'il ne faut pas faire de distinction entre les royaumes macédoniens et hellénistiques. C'est ce que montre également P. JAL en s'appuyant notamment sur le fait que Justin désigne comme « empire macédonien » (*Macedonio imperio*) celui de Demétrius II Nicanor, roi de Syrie de 145 à 140, ce qui l'amène à conclure que « pour les contemporains, les termes *Histoires Philippiques* avaient un sens plus ou moins équivalent à ce que nous appellerions aujourd'hui "Histoire hellénistique." » Voir JAL 1987, 195 ; MINEO 2016, XVIII.

[40] LANDUCCI 2014, 242-244.

[41] JAL 1987, 203.

Et d'affirmer de manière tout à fait judicieuse : « Tite-Live décrit l'évolution du monde Romain jusqu'à Actium et au début du principat en restant centré sur Rome […]. Trogue Pompée fera du monde hellénistique le centre de son récit […]. Géographiquement les deux projets se complètent. »[42] J. C. YARDLEY affirme de même, en s'appuyant sur l'étude du langage des deux auteurs, qu'il y a des similarités trop proches pour relever de la coïncidence, et qu'ils durent s'influencer réciproquement[43].

3. Justin

A. Une grande part de flou

Pourtant nous ne lisons pas directement les mots de Trogue Pompée lorsque nous lisons les *Histoires philippiques*, mais ceux de Justin. Celui qui est souvent considéré comme son abréviateur est un personnage peu connu, à propos duquel une recherche active tente de lever certains mystères.

Son nom même n'est pas identifié de manière certaine. Seuls les manuscrits ***C*** et ***D*** donnent le nom de l'auteur, au génitif. Ainsi son nom serait Iunianus (ou Iunianius) Iustinus. Le manuscrit ***C*** ajoute le prénom Marcus. M.-P. ARNAUD-LINDET (2003) établit un parallèle entre ce nom et ceux de deux personnages de l'ordre sénatorial attestés par des inscriptions trouvées en Afrique : P. Iulius Iunianus Martialinus, consul entre 227 et 230, et son fils P. Iulius Iunianus Tironillianus. Ainsi, elle tire deux hypothèses : le nom complet de notre auteur pourrait être M. Iulius Iunianus Iustinus, et ce dernier pourrait être originaire d'Afrique.

Or son origine est elle aussi soumise à discussion, rien n'étant sûr à ce sujet. La seule chose qui semble certaine, c'est que Justin n'était pas Romain, mais qu'il a séjourné dans l'*Urbs* pendant quelque temps. Comme toujours, c'est dans le texte même des *Histoires philippiques* que l'on trouve les indications les moins soumises au doute. On lit en effet dans la préface que Justin a travaillé à son œuvre *per otium quo in Vrbe uersabamur* (pendant le temps de loisir que nous passions à Rome). On peut légitimement en tirer la conclusion qu'il n'y était que de passage, et qu'il appartenait à quelque délégation, d'où l'usage de la première personne du pluriel.

Mais alors d'où venait-il ? D'aucuns ont supposé, étant donné l'intérêt de l'œuvre pour la Gaule, surtout dans sa dernière partie, que Justin était Gaulois[44]. Mais c'est plus

[42] MINEO 2016, XXXIII.
[43] YARDLEY 1997, 6. On trouvera la liste de ces échos dans son ouvrage.
[44] Voir SCHANZ & HOSIUS 1967, 322.

probablement l'origine de Trogue Pompée qui justifie cette importance. Récemment, L. BALLESTEROS PASTOR (2015, 6-10) a développé l'idée selon laquelle Justin serait originaire des rives nord-ouest de la mer Noire, et s'appuie pour la justifier sur l'insistance portée dans l'œuvre sur les Scythes, et notamment sur l'expédition de Zopyrion, général d'Alexandre, jusqu'à la ville d'Olbia. Toutefois, comme l'a fait remarquer B. MINEO (2016, XLIV), les Scythes constituaient un peuple exotique susceptible d'intéresser les lecteurs, et beaucoup d'autres historiens se sont attardés sur leur civilisation avant Justin, à commencer par Hérodote. Par ailleurs, d'autres régions semblent aussi très importantes à ses yeux, telles que la Sicile ou la Parthie, et nous ne faisons pas pour autant de Justin un Sicilien ou un Parthe. Nous pourrions enfin ajouter, à propos de l'attention portée à Zopyrion, qu'elle provient plus vraisemblablement de l'œuvre de Trogue Pompée et qu'elle ne fut que transmise par Justin, comme nous le développerons plus tard. Au livre XII, cette transmission est d'ailleurs pour le moins rapide si on la compare à l'épisode d'Alexandre le Molosse qui la précède, tandis qu'il ne s'agit que de quelques mots dans les deux autres occurrences[45] : trois à quatre lignes dans cette œuvre imposante ne suffisent sans doute pas à justifier l'origine de son auteur.

L'hypothèse la plus solide, mais que l'on ne peut ériger en vérité, semble être celle qui fait de Justin un habitant d'Afrique du Nord, comme le suggère M.-P. ARNAUD-LINDET (2003). D'autres chercheurs ont développé d'autres arguments, qui trouvent toujours leurs contradicteurs[46]. Il convient donc d'observer la plus grande prudence, et peut-être de reconnaître, avec J.C YARDLEY (1997, 10) et B. MINEO (2016, XLV), notre ignorance sur ce sujet.

Dernier point de débat, peut-être le plus crucial : la question de la datation de l'œuvre, et ainsi de la période où vécut son auteur. Et à nouveau, la plus grande prudence est de mise. En effet, en l'absence de preuve définitive tirée du texte, de très nombreuses conjectures ont été formées, dont on trouvera le détail utile dans la préface à son édition de B. MINEO. Notons cependant un élément certain : la citation de Justin par Jérôme, la plus ancienne dont nous disposions[47]. Cet auteur ayant vécu entre 345 et 420, nous disposons d'un vague *terminus ante quem*. On trouve d'ailleurs à sa suite d'autres citations de Justin chez Augustin et Orose, datant donc du début du V^{e} siècle, à un moment où l'*Abrégé* semble avoir fait oublier l'œuvre originale de Trogue Pompée. M.-P. ARNAUD-LINDET voit quant à elle trois utilisations par Ammien

[45] Voir Justin, II, 3, 4 ; XII, 2, 16-17 ; XXXVII, 3, 2.
[46] Sur la question du style « africain » de Justin, voir LANCEL 1985 qui s'oppose à STEELE 1917 ; sur l'importance de Cyrène, voir ALONSO NUÑEZ 1995 qui s'oppose à GALDI 1922.
[47] Voir Jérôme, *Daniel*, prol., 25, 494 Migne.

Marcellin de l'œuvre de Justin sans que son nom soit cité[48], ce qui tend également à placer un *terminus ante quem* à la fin du IV^e^ siècle. Pour elle, on pourrait voir la date de rédaction de l'œuvre au moment du règne de Constance II (317-361) ou de ses successeurs, puisqu'elle s'inscrit dans la même veine que d'autres œuvres historiques courtes telles que le *Livre des Césars* d'Aurélius Victor ou le *Bréviaire* d'Eutrope et l'*Abrégé* de Festus écrits pour Valens.

Pourtant on a longtemps vu dans le début du livre XLI un autre *terminus ante quem* tout à fait crédible, qui place la date des *Histoires philippiques* de Justin près de deux siècles plus tôt. On peut en effet y lire : *Parthi, penes quos uelut diuisione orbis cum Romanis facta nunc Orientis imperium est*[49] (« Les Parthes, au pouvoir desquels est aujourd'hui l'empire d'Orient, comme si le monde avait été partagé avec les Romains »). Ainsi, comme le fait remarquer J. C. YARDLEY (1997, 11-13), cela poserait une datation antérieure à 226-227, date à laquelle les Sassanides font au détriment des Parthes un nouvel empire perse qui durera jusqu'en 651. S'appuyant en outre sur des influences de Suétone, Aulu-Gelle, Apulée et du Pseudo-Quintilien dans l'œuvre, il conclut : « we have enough to suggest a date towards the latter part of the second century (or, possibly, the early part of the third). » Ainsi selon lui, Justin serait un orateur, probablement originaire d'Afrique, de la fin du II^e^ siècle.

Cette théorie a cependant été remise en question récemment par G. ZECCHINI, qui fait remarquer que l'on ne peut tirer de conclusion si définitive du début du livre XLI, puisqu'il apparaît que, dans l'Antiquité tardive, les termes « *Parthes* » et « *Persae* » sont interchangeables[50]. Et de proposer une datation très proche du *terminus ante quem* déjà évoqué, entre 395 et 407[51].

On le voit, Justin reste un auteur très mystérieux, dont toutes les recherches, pour ingénieuses et sérieuses qu'elles soient, ne peuvent pour l'instant permettre de conclure de manière certaine ni l'origine, ni l'époque. La nature de son travail, elle, semble offrir davantage de certitudes.

[48] Ammien Marcellin, *Histoires*, 22, 15, 2 (Justin, II, 1) ; 23, 6, 5 (Justin, IV, 5, 8) et 26, 9, 3 (Justin, VII, 2, 8)
[49] Justin, XLI, 1.
[50] Voir *Histoire Auguste*, *Aurel*., 30, 5 ; *Prob*., 11, 9 ; 12, 4 ; 17, 4.
[51] On trouvera tous les arguments qu'il développe dans MINEO 2016, et plus précisément encore dans les notes historiques de cette édition qu'il a rédigées.

B. Son travail

Citons à nouveau sa préface où son projet est exposé :

Horum igitur quattuor et quadraginta uoluminum - nam totidem edidit -, per otium quo in Vrbe uersabamur, cognitione quaeque dignissima excerpsi, et omissis his, quae nec cognoscendi uoluptate iucunda nec exemplo erant necessaria, breue ueluti florum corpusculum feci ut haberent et qui Graece didicissent, quo admonerentur, et qui non didicissent, quo instruerentur. Quod ad te non cognoscendi magis quam emendandi causa transmisi, simul ut otii mei, cuius et Cato reddendam operam putat, apud te ratio constaret. Sufficit enim mihi in tempore iudicium tuum : apud posteros, cum obtrectationis inuidia decesserit, industriae testimonium habituro.

Donc, de ces quarante-quatre volumes — c'est en effet le nombre qu'il a publié —, j'ai extrait, au cours des loisirs que nous passions à Rome, ce qui était le plus digne d'être connu, et, ayant omis ce qui n'était ni attrayant à apprendre, ni indispensable comme exemple, j'ai fait un bref recueil, un florilège pour ainsi dire, afin que ceux qui avaient fait des études en grec l'aient pour se rafraîchir la mémoire, et que ceux qui n'ont pas fait ces études l'aient pour s'instruire. Ce recueil, je te l'ai fait remettre, non pas tant pour t'apprendre quelque chose que pour que tu le corriges, en même temps que pour établir auprès de toi le bilan de mes loisirs, ces loisirs dont Caton aussi pense qu'il faut rendre compte. Il me suffit en effet, pour le présent, de ton jugement : auprès des générations à venir, quand la malveillance de l'esprit de dénigrement aura disparu, j'aurai un témoignage de mon activité. [52]

La première remarque à faire porte sur la fin de la préface : Justin s'adresse au destinataire de son œuvre désigné par la deuxième personne, peut-être le patron dont il était le client, ou une autorité intellectuelle avec laquelle il entretenait des relations, pour lui rendre compte de la manière dont il a occupé son temps de loisir (*otium*), et pour lui donner les raisons pour lesquelles il lui envoie son texte : « non pas tant pour t'apprendre quelque chose que pour que tu le corriges ». Il reconnaît donc la culture de son lecteur, et lui demande des corrections (*emendandi causa*), preuve, s'il a pu commettre des erreurs qu'il conviendrait de corriger, qu'il a travaillé le texte de Trogue Pompée, et ne s'est pas livré à une simple compilation d'extraits.

C'est en effet pourtant ainsi qu'il tend à présenter au début son travail : il assure avoir fait des choix dans le texte des quarante-quatre livres de l'historien gaulois, choix assumés par l'usage de la première personne, conservant (*excerpsi*) certains passages, en retranchant (*omissis*) d'autres. L'image qu'il emploie lui-même et qui nous est aujourd'hui très familière, celle du petit florilège (*florum corpusculum*) est à ce titre également un peu trompeuse, comme l'a souligné P. JAL : nous n'avons pas affaire à une anthologie, à une compilation d'extraits jugés remarquables pour telle ou telle raison, alignés sans lien entre eux les uns après les autres,

[52] Justin, *Praef*., 4-6. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET.

mais bien à un texte continu, entièrement réécrit par Justin qui, comme nous l'avons déjà dit, annonce citer Trogue Pompée lorsqu'il le reprend *verbatim* au livre XXXVIII. Il s'agit ainsi d'« une sorte d'adaptation abrégée, une présentation raccourcie et (sans doute) fortement arrangée des *Histoires philippiques* de Trogue-Pompée.[53] »

Ce texte n'est pas un florilège, et pas non plus un abrégé, un résumé point par point des développements de Trogue Pompée. On observe en effet de grandes différences de longueur entre les différents livres, et Justin a pu passer sous silence des parties entières de certains livres jugés par lui de moindre intérêt, et si la taille importante des livres II, XI et XII atteste du fait que peu de matière a dû être retranchée, celle du livre XL réduit à une page et demi montre que la coupe fut claire dans le texte d'origine. Sans doute alors le terme d'épitomé serait le moins impropre pour rendre compte de la nature de l'œuvre de Justin.

Ce n'est ainsi pas pour rien que, pour lui, l'essentiel de son travail semble avoir consisté dans les choix qu'il a opérés. Il nous donne lui-même les critères qu'il s'était fixés : il garde le texte propre pour lui à créer une œuvre divertissante (*uoluptate iucunda*) et enrichissante (*exemplo, admonerentur, instruerentur*). On voit ainsi Justin animé du souci rhétorique traditionnel du *docere* et du *placere*.

Un autre moyen d'analyser ses choix est de mettre en regard le texte de Justin et les *Prologues* des *Histoires philippiques*[54]. On observe dès lors que notre auteur a mis de côté les digressions trop savantes, les événements jugés trop anciens, les données ethnographiques ou les histoires des peuples et des cités, de nombreux événements politiques et militaires estimés certainement de moindre intérêt. Ces sélections ont donc créé un certain déséquilibre dans l'œuvre originelle, puisqu'elles ont diminué la part des données sérieuses du travail historique, des analyses politiques, au profit de scènes aptes à émerveiller, apitoyer, horrifier les lecteurs, visiblement plus enclins à découvrir les perversions des différents acteurs de ces *Histoires* que d'approfondir les données géopolitiques de ces époques. Il en va ainsi d'Alexandre aux livres XI et XII, dont jamais n'est vraiment évoquée l'ambition politique et civilisationnelle, mais dont on connaît tous les vices et les actes cruels. Ainsi, selon B. MINEO (2016, L-LI), le lectorat de Justin n'est plus fait d'une seule élite, ce n'est plus le lectorat républicain, c'est un lectorat assez large, avide d'anecdotes exotiques, qui se plaît à voir couler le sang lors des jeux du cirque et qui recherche dans ses lectures des émotions de même nature.

Le prologue du livre XI atteste lui aussi ce type de sélection.

[53] JAL 1987, 197.
[54] Voir le tableau récapitulatif des omissions dans MINEO 2016, XLVII-XLIX.

Vndecimo uolumine continentur res gestae Alexandri Magni usque ad interitum regis Persarum Darii, dictaeque in excessu origines et reges Cariae.

Dans le onzième volume sont contenus les exploits d'Alexandre le Grand jusqu'à la mort du roi des Perses Darius, et on parle dans une digression des origines et des rois de la Carie.[55]

Dans ce livre, si les exploits d'Alexandre semblent avoir été conservés pour la plupart, offrant autant d'*exempla*, la digression (*excessu*) sur les rois de Carie a disparu : trop savante, trop ancienne pour appartenir au texte digne d'être connu, selon l'expression employée dans la préface (*cognitione quaeque dignissima*).

Le livre suivant ne suit cependant pas tout à fait cette logique.

Duodecimo uolumine continentur Alexandri magni bella Bactriana et Indica usque ad interitum eius, dictaeque in excessu res a praefecto eius Antipatro in Graecia gestae, et ab Archidamo, rege Lacedaemoniorum, Molossoque Alexandro in Italia, quorum ibi est uterque cum exercitu deletus. Additae his origines Italicae, Apulorum, Lucanorum, Samnitium, Sabinorum, et ut Zopyrion in Ponto cum exercitu periit.

Au douzième livre sont contenues les guerres d'Alexandre le Grand en Bactriane et en Inde jusqu'à sa mort, et furent rapportés dans une digression les exploits accomplis par son gouverneur Antipater en Grèce, et par Archidamus, roi des Lacédémoniens, ainsi que par Alexandre le Molosse en Italie : c'est là que l'un et l'autre d'entre eux furent anéantis avec leurs armées. Furent ajoutées à ces événements les origines italiennes des Apuliens, des Lucaniens, des Samnites, des Sabins, et comment Zopyrion périt dans le Pont avec son armée.[56]

Ont disparu dans l'œuvre de Justin, sans surprise, les actions d'Archidamos et les origines des peuples italiens. Pourtant, et c'est assez original pour être signalé, furent conservés l'essentiel de la digression (*excessu*), à savoir la partie concernant Antipater dans la guerre qu'il livra à Agis, la mort d'Alexandre d'Épire en Italie, et ainsi une autre parenthèse sur l'opposition ancienne entre Apuliens et Étoliens, ainsi que la perte de Zopyrion. Tout cela est rassemblé dans une lettre reçue par Alexandre au début du livre XII :

Sur ces entrefaites, on lui remet une lettre d'Antipater venant de Macédoine, où l'on traitait de la guerre d'Agis, roi des Spartiates, en Grèce, de la guerre d'Alexandre, roi d'Épire, en Italie, de la guerre de Zopyrion, son gouverneur, en Scythie.[57]

[55] Trogue Pompée, *Prologues*, XI.
[56] Trogue Pompée, *Prologues*, XII.
[57] Justin, XII, 1.

Il apparaît très clairement qu'il s'agit d'un procédé littéraire : des nouvelles sont données de toute l'Europe en même temps, d'événements datés des années 331-330 : la guerre menée par le roi de Sparte Agis III en Grèce contre Antipater, et plus précisément la bataille de Mégalopolis (octobre 331), l'expédition et la mort d'Alexandre le Molosse en Italie (331-330), l'expédition et l'anéantissement de Zopyrion en Scythie (difficile à dater), annoncés dans un beau parallélisme montrant le caractère organisé du propos. On ajoutera que ces événements, surtout la guerre contre Agis, sont rapportés tard, après la mort de Darius en juillet 330, soit dix mois après qu'elle se termina[58], quand Diodore, lui, rapporte cette bataille juste après celle de Gaugamèles qui eut lieu le 1er octobre 331 (XVII, 63). Cette démarche est chronologiquement bien plus cohérente, mais elle l'oblige à revenir ensuite à cet événement, au chapitre 73, pour donner les suites politiques de la défaite lacédémonienne. Notons que Quinte-Curce parle quant à lui de la campagne de Zopyrion au début du livre X, ce qui situerait sa mort à l'année 325.

La question qui se pose alors est celle de savoir à qui est dû ce procédé : est-ce un témoignage de l'esprit de synthèse de Trogue Pompée, voulant nettement dissocier les affaires européennes au début d'un livre des activités d'Alexandre en Asie, ou un moyen pour Justin d'abréger et de compresser dans une même lettre plusieurs passages de l'œuvre originelle ? C'est Quinte-Curce qui nous donne la réponse. Ce dernier connaît Trogue Pompée qu'il utilise plusieurs fois, et il fait à cet endroit le même choix narratif que lui : il ne rapporte qu'après la mort de Darius ce qui touche à l'Europe, sans doute en s'inspirant de son prédécesseur, car cela crée davantage de cohésion. Cependant celui-ci prévient de sa démarche afin de ne pas casser la cohérence chronologique de l'œuvre, précaution que Trogue Pompée avait sans doute également prise.

> Si je voulais rapporter à leur époque chacune des choses qui, pendant ce temps, s'accomplirent par les ordres et sous les auspices d'Alexandre, soit en Grèce, soit dans l'Illyrie et la Thrace, il me faudrait interrompre le fil des affaires d'Asie. Mais en offrir le spectacle complet jusqu'à la fuite et à la mort de Darius, et les rapprocher dans mon récit, comme elles se tiennent dans l'ordre des temps, paraîtra, sans doute, bien plus convenable. Je commencerai donc par raconter, avant tout, ce qui se rattache à la bataille d'Arbèles.[59]

[58] Pour des précisions chronologiques, voir E. N. BORZA (1972) qui tire la conclusion qu'Alexandre dut recevoir la nouvelle de la mort d'Agis entre le milieu du moi d'octobre et le milieu du mois de décembre 331. On notera cependant que la date de la mort d'Agis est soumise à débat. Si elle est le plus souvent située à la fin de l'année 331 (SANTI AMANTINI, 1981, 259 ; ARNAUD-LINDET, XII, 1, note 4), W. HECKEL (1997, 185) pense quant à lui qu'elle eut lieu au printemps 330, en s'appuyant notamment sur le fait que Diodore affirme qu'Agis avait régné « neuf ans » (XVII, 62, 1), ce qui correspondrait, en comptant et l'année de son arrivée sur le trône en 338 et celle de sa mort en 330. Cela atténuerait la torsion chronologique sans rien retirer à son travail de composition. On notera cependant que Diodore peut être aussi imprécis à propos de la durée de règne d'Agis, qu'il évalue à « quinze ans » à un autre endroit (XVI, 63, 2).

[59] Curt., V, 1. Trad. H. BARDON.

Deux conclusions s'imposent. Sur Trogue Pompée d'abord : il est prêt à faire des entorses à la chronologie pour assurer plus de cohérence à son œuvre. Il fait en cela davantage preuve de sens littéraire ou oratoire que de sens historique[60]. Sur Justin ensuite : il n'a pas apporté de correction ni n'a conservé quelque effet d'annonce, s'il existait, comme c'est le cas chez Quinte-Curce. Il semble donc suivre fidèlement Trogue Pompée sans chercher à l'amender, et ne pas se soucier excessivement de la valeur historique, à tout le moins de la cohérence chronologique, du propos. Surtout, sa volonté de conserver une partie de la digression paraît significative, si l'on considère attentivement les choix qu'il a faits dans le texte original.

Justin a en effet, comme nous l'avons dit, conservé les trois points importants de la lettre (Agis, Alexandre le Molosse et Zopyrion) mais pas les origines italiennes, si ce n'est un développement sur les relations entre les Étoliens et les Apuliens cités dans le Prologue. Quelles purent être les motivations de ces choix ?

Voici ce que Justin écrit à propos d'Agis, roi des Lacédémoniens :

Agis rex cum suos terga dantes uideret, dimissis satellitibus, ut Alexandro **felicitate**, non **uirtute** inferior uideretur, tantam stragem hostium edidit, ut agmina interdum fugaret. Ad postremum etsi a **multitudine uictus**, **gloria** tamen omnes **uicit**.

Le roi Agis, tandis qu'il voyait les siens qui tournaient les talons, après avoir congédié ses gardes du corps pour qu'il fût manifeste qu'il était inférieur à Alexandre en fortune, non pas en courage, fit un tel carnage chez les ennemis qu'il mit parfois les bataillons en fuite. À la fin, même s'il fut vaincu par le nombre, il les vainquit cependant tous par la gloire.[61]

Justin donne ainsi à lire un *exemplum* de bravoure militaire montrant un homme seul (*dimissis satellibus*) capable de commettre un massacre (*tantam stragem*), héroïque malgré la défaite, ce que souligne le parallélisme antithétique (*multitudine uictus – gloria uicit*). C'est aussi une occasion de montrer l'injustice du sort, thème rhétorique traditionnel, dans l'expression *felicitate, non uirtute inferior*. Quinte-Curce lui aussi reprendra cet épisode, et utilisera également cette image d'une victoire par la vaillance :

Cependant, parmi tous les Lacédémoniens, le roi se distinguait, non seulement par l'aspect de ses armes et de son corps, mais aussi par la grandeur de son courage, en quoi seulement il ne put être vaincu.[62]

[60] Pour un développement plus complet sur ce passage, le travail de Trogue Pompée et ses fonctions, voir p.277-286.
[61] Justin, XII, 1, 10-11.
[62] Curt., VI, 1, 3.

De même Diodore introduisait sa digression sur Agis en signalant τὶ ἴδιον (XVII, 63, 4) : une chose singulière, extraordinaire.

Passons au développement par Justin de l'histoire de Zopyrion, dont nous avons déjà évoqué la brièveté.

> Tandis que ces événements se déroulaient en Italie, Zopyrion également, qu'Alexandre le Grand avait laissé comme gouverneur du Pont, ayant estimé qu'il aurait été oisif s'il n'avait aussi lui-même rien accompli, après avoir rassemblé une armée de trente mille hommes, porta la guerre contre les Scythes et, massacré avec ses troupes, il paya le fait d'avoir sans réfléchir porté la guerre contre un peuple inoffensif.[63]

Les motivations, la campagne et la défaite du général Macédonien sont ainsi contenues dans une seule phrase qui s'encombre peu de détails. Ainsi Justin passe sous silence la guerre elle-même et les combats qui purent être menés avec une si grande troupe. Pourtant, il prend le temps de tirer un enseignement de cet épisode : il ne faut pas attaquer un peuple inoffensif et innocent. Ce traitement en fait un nouvel *exemplum*, cette fois-ci un *exemplum* d'erreur militaire.

Entre la digression sur Agis et celle sur Zopyrion s'insère celle sur Alexandre le Molosse. On y apprend que l'oracle de Dodone avait annoncé à cet Alexandre sa mort près de la ville de Pandosie et le fleuve Achéron. Comme ceux-ci sont en Épire, il profite du premier prétexte pour partir, en Italie donc, où les Tarentins lui demandaient son aide pour lutter contre les Bruttiens. Il ignorait qu'en Italie étaient aussi une ville nommée Pandosie et un fleuve Achéron, près desquels il mourut, réalisant alors la prophétie annoncée.

Cette digression est elle-même l'objet d'une digression intérieure sur les Apuliens, qui prirent la ville de Brindes aux Étoliens. Ils surent en effet profiter d'un oracle qui avait prédit à ces derniers que la ville appartiendrait éternellement à ceux qui l'auraient réclamée. Comme les Étoliens, après en avoir été chassés, avaient envoyé des ambassadeurs réclamer cette possession, les Apuliens les tuèrent et les inhumèrent dans la ville : ceux-ci la possédèrent ainsi comme leur éternel séjour.

Le chapitre 2 du livre XII propose ainsi deux cas d'oracles véridiques mais trompeurs. Si Alexandre le Molosse fut la victime du premier, les Apuliens, eux, surent profiter du second. Ces histoires répondent à la volonté de Justin de plaire aux lecteurs évoquée dans la Préface. Et l'on comprend que c'est le lien entre les deux qui justifie que seule la digression sur les Apuliens

[63] Justin, XII, 2, 16-17.

ait été conservée, parmi tout ce que Trogue Pompée devait signaler à propos des peuples italiens.

Pour tirer quelques conclusions sur les deux premiers chapitres du livre XII, on peut noter que Justin répond dans ses choix tout à fait à ce qu'il se proposait de faire dans sa préface. Il s'agit là d'*exempla* méritant à ses yeux, malgré leur statut de digression, de figurer dans son œuvre, ou bien d'épisodes offrant, sans tomber dans une érudition sèche qu'il refuse, du plaisir aux lecteurs. Il a donc conservé les passages qui lui semblaient nécessaires comme exemples (*exemplo necessaria*), et ceux dont la découverte procurait un plaisir agréable (*cognoscendi uoluptate iucunda*). Mais on peut aussi relever une construction frappante de ce que Justin a décidé de conserver du texte original, et il n'est pas à douter que cette structure eut aussi une influence sur ses choix. Cette construction assez serrée présente ces différents épisodes en les opposant entre eux, usant des procédés stylistiques de l'antithèse et du chiasme. La structure de ces chapitres apparaît en effet ainsi :

A - Exemplum guerrier positif : Agis
B - Première partie de la digression plaisante sur l'oracle d'Alexandre mal compris
B' - Digression sur l'oracle bien compris des Apuliens
B - Seconde partie de la digression plaisante sur l'oracle d'Alexandre mal compris
A' - Exemplum guerrier négatif : Zopyrion

On voit la construction rhétorique de ce passage, qui montre l'évident travail de Justin sur l'œuvre de Trogue Pompée : il s'agit bien là d'une œuvre à part entière, dont l'auteur est Justin, utilisant le texte de l'historien gaulois. Se remarque également le goût évident de Justin pour les *exempla*. Ce soin de la structure, ce goût des exemples, nous invitent à penser que Justin était certainement un orateur. Et c'est peut-être d'ailleurs certainement le talent oratoire de Trogue Pompée qui le toucha, davantage que son propos historique, puisqu'il le présente dans sa préface comme « un homme d'une éloquence ancienne » (*vir priscae eloquentiae*).

Nous rejoignons ainsi tout à fait dans leurs analyses des chercheurs tels que P. JAL et J. C. YARDLEY. Le premier affirme que Justin était « plus rhéteur qu'historien » et souligne notamment, dans une démonstration très convaincante[64], que Justin se prend régulièrement pour l'auteur des *Histoires philippiques*, par exemple parce qu'il emploie très fréquemment la

[64] JAL 1987, 199-200.

première personne[65], voulant manifestement écrire une œuvre qui fût autonome et qui fût reconnue comme la sienne (rappelons la fin de sa préface : « auprès des générations à venir, quand la malveillance de l'esprit de dénigrement aura disparu, j'aurai un témoignage de mon activité. »). P. JAL établit en outre une comparaison entre Florus et Justin, mettant en parallèle la volonté de Florus affirmée au paragraphe 3 de sa Préface d'user de la technique des peintres (*faciam quod solent qui terrarum situs pingunt*) et de condenser (*amplectar*) l'œuvre de Tite-Live « dans une sorte de petit tableau » (*in breui quasi tabella*), et celle de Justin qui, à partir de l'œuvre de Trogue Pompée, entend créer « comme un petit bouquet de fleurs » (*breue ueluti florum corpusculum*). Sa conclusion est digne d'être rapportée : « Avec Florus et Justin, nous avons affaire beaucoup moins à des "épitomateurs" qu'à des écrivains peintre et fleuriste, donc à des artistes ». J. C. YARDLEY va encore plus loin dans son analyse. En plus d'affirmer lui aussi le caractère autonome de l'œuvre de Justin, il pousse le lien avec Florus jusqu'à affirmer que son but était de faire avec le texte de Trogue Pompée, complémentaire comme on l'a vu du texte de Tite-Live, ce que Florus avait fait avec le texte de l'historien padouan quelques décennies avant lui[66]. Sa conclusion mérite elle aussi d'être citée, qui définit ainsi le travail de Justin : « reproduce, in his own words - but often reflecting his original, as was normal - the corpus of Trogus as an unified work, omitting what was not of interest to his readership and concentrating on items that would interest the orator ».

Son public était en effet probablement celui des écoles de rhétorique, avide d'exemples et d'anecdotes telles qu'on les trouve dans les *Histoires philippiques,* et qui devait trouver son plaisir dans le style travaillé de notre auteur.

C. Justin et l'écriture de l'histoire

Dès lors que l'on admet que Justin est un rhéteur, et non un historien, on comprend mieux le peu de cas qu'il fait de la chronologie, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'intéresse pas à des effets de structuration de son propos. Pour ce qui est des livres XI et XII, ils commencent juste après la mort de Philippe en 336, lorsqu'Alexandre monte sur le trône, à vingt ans (*erat hic annos XX natus***,** XI, 1) et se terminent à la mort d'Alexandre peu avant ses trente-trois ans (*decessit Alexander mense uno et annos tres et XXX natus*, XII, 16), avec une rapide conclusion sur sa grandeur. On cerne facilement la cohérence de l'ensemble, dont la durée totale s'étend

[65] Voir usage du « je » en III, 7, 16 ; XX, 1, 12 ; XXXVIII, 3, 11 ; et usage du « nous » en XX, 1, 15 ; 5, 1 ; XXIII, 3, 2, etc.

[66] YARDLEY 1997, 16-19. L'œuvre de Florus date des années 130-180 puisqu'il indique dans sa Préface (I, 8) écrire « deux cents ans après César Auguste. » Or cet auteur pense comme on l'a vu que Justin écrivit à la fin du II^e^ siècle.

sur près de treize années. Cette cohérence est accentuée par un changement de livre qui se fait après la mort de Darius (330), ce qui partage la vie d'Alexandre en deux grandes périodes : les actions menées en Grèce et la prise de l'empire Perse à Darius, puis la conquête de l'Inde et le retour à Babylone. On remarque le respect par Justin d'un principe d'écriture qu'il évoquait à propos de Trogue Pompée : *ea omnia Pompeius diuisa temporibus et serie rerum digesta conposuit* (« Pompée fit une composition de toute cette matière après l'avoir divisée selon les époques et ordonnée selon l'enchaînement des faits »). L'historien gaulois a un évident souci de la chronologie, mais jamais dans l'épitomé conservé n'apparaissent de dates, qu'il s'agisse de consulat ou d'olympiade, telles qu'on les trouve chez Diodore et qu'Orose, qui utilise l'œuvre de Justin, ajoutera. On trouve en revanche des notions de durée (de tel ou tel royaume, de tel ou tel règne) ou des âges de personnages importants, tels que nous venons de le voir pour ce qui concerne Alexandre[67]. En-dehors de ces deux âges extrêmes dans la vie d'Alexandre, correspondant donc au début et à la fin de son règne en raison de sa mort prématurée, on ne trouve dans les livres XI-XII aucune autre indication temporelle précise. Justin suit pourtant une progression chronologique, en balisant nettement les étapes du récit par des formules récurrentes. Observons par exemple les transitions qui structurent l'expédition d'Alexandre en Inde, entre les chapitres XII, 7 et XII, 9 :

- XII, 7 : Alexandre en Parthie : 330 :

- Indiam petit (« il gagne l'Inde »)
- cum ad Nysam uenisset (« alors qu'il était arrivé à Nysa »)
- inde montes Daedalos regnaque Cleophidis reginae petit (« de là, il gagne les monts Dédale et les royaumes de la reine Cléophis »)
- peragrata India (« après avoir parcouru l'Inde ») : Alexandre arrive au mont Aornus

- XII, 8 : à partir de la bataille d'Hydaspe : 326 :

- ibi (royaume de Poros) : fondation de Nycée et Bucéphale
- Inde Adrestas, Catheanos, Praesidas, Gangaridas, caesis eorum exercitibus, expugnat. (« À partir de là, il soumit les Adrestes, les Catènes, les Présides et les Gangarides, après avoir massacré leurs armées. »)
- cum ad Cufites uenisset (« alors qu'il était arrivé chez les Cufites »)

- XII, 9 : de la descente de l'Acésinès à l'embouchure de l'Indus

[67] YARDLEY 1997, 25-26.

- Inde ad amnem Acesinem pergit. Per hunc in Oceanum deuehitur. (« À partir de là, Alexandre se dirige vers le fleuve Acésine. Il descend en bateau sur ce dernier jusqu'à l'Océan. »)
- Ibi Agensonas Sibosque […] in deditionem accepit. (« Il reçut là la soumission des Agensones et des Sibes. »)
- Hinc in Mandros et Sugambros nauigat. (« De là, il navigue vers les Mandres et les Sugambres. ») : il quitte ensuite leur cité, Pattala, pour retourner à Babylone : 325.

Première remarque, évidente : ces trois chapitres ne comportent aucun marqueur temporel précis. Que ce soit Trogue Pompée qui n'en ait pas utilisé, ou Justin qui les ait fait disparaître n'a que peu d'importance : Justin en effet ne semble pas corrompre le texte de son prédécesseur s'il est le responsable de cette absence, ce qui signifie que ce type d'indications ne devait pas avoir une importance de premier plan dans le texte original. On remarque d'ailleurs une grande plasticité du temps, qui n'est pas le fait de Justin : celui-ci suit la structure du texte de Trogue Pompée. En effet, les événements contenus dans le chapitre XII, 7 s'étalent sur cinq années, alors que ceux qui figurent dans les chapitres XII, 8 et 9 réunis se déroulent sur moins de deux ans.

On note en outre un phénomène parfaitement compréhensible au vu de la nature de l'expédition d'Alexandre faite d'expansion territoriale : la progression spatiale devient en quelque sorte le premier marqueur de la progression temporelle. Ce phénomène est particulièrement visible par l'emploi répété de l'adverbe « inde » qu'il faut comprendre tant dans sa valeur spatiale que dans sa valeur temporelle (*inde ad amnem Acesinem pergit*), ou par l'usage de propositions circonstancielles au subjonctif introduites par *cum* qui mettent en avant une indication de lieu (*cum ad Nysam uenisset*). Les noms des peuples soumis eux aussi marquent autant la progression de la conquête qu'ils constituent par leurs énumérations régulières des vecteurs de la progression temporelle (*inde Adrestas, Catheanos, Praesidas, Gangaridas, caesis eorum exercitibus, expugnat*) : plus Alexandre avance dans l'espace, plus il conquiert de nouveaux territoires et soumet de nouveaux peuples, plus le temps passe. Ainsi Justin, certainement parce que le texte de Trogue Pompée l'y autorisait, ne se soucie pas du détail chronologique. Il ne travaille pas ses transitions entre les différentes étapes de la conquête d'Alexandre : il se contente de juxtaposer les fleurs au fur et à mesure qu'il les cueille dans le texte d'origine.

De la même manière, le fait que Justin n'est pas (et ne se veut pas) un historien permet de mieux comprendre comment tant d'erreurs historiques ou d'approximations ont pu

corrompre son texte, ce à quoi n'échappent pas les livres XI et XII, comme l'a montré J. C. YARDLEY (1997, 39-40) par un relevé de toutes les maladresses qu'il a mises à jour. Et de citer par exemple comment, chez Justin, Alexandre rencontre les Grecs mutilés après la prise de Persépolis plutôt qu'avant (XI, 14, 11) ou la confusion qu'il fait entre Lycus et Cydnus (XI, 14, 4). Sa liste est longue, et l'on pourrait ajouter d'autres erreurs encore, comme le fait que le trésor royal est dit être confié à Parménion plutôt qu'à Harpale (XII, 1, 3), ou l'affirmation selon laquelle Alexandre aurait soumis les Gangarides qu'il n'a jamais atteints (XII, 8, 9). Pourtant ce genre de listes, si elles peuvent renseigner l'historien contemporain et lui éviter de se laisser tromper, restent assez vaines en-dehors du fait qu'elles témoignent justement du fait que Justin portait assez peu d'importance aux détails historiques.

Plus intéressantes nous semblent les maladresses qui mettent en lumière la démarche d'écriture de Justin, et son rapport au texte de Trogue Pompée. Si l'on omet donc les confusions dans les noms propres, fréquentes et parfois assez dommageables pour la compréhension du texte, nous restent principalement des oublis par Justin de son propre travail de sélection, ou de légères incohérences qu'elles induisent. Cela permet souvent de retrouver des traces du texte primitif de Trogue Pompée. Trois exemples peuvent éclairer ce propos, et rendre compte d'une partie du travail de Justin.

À la fin du livre XII, Justin donne les raisons qui auraient poussé Antipater à faire éliminer Alexandre.

> L'instigateur du traquenard fut Antipater, qui voyait que les amis les plus chers d'Alexandre avaient été tués, qu'Alexandre des Lyncestes, son gendre, avait été exécuté, que lui-même, après avoir mené de grandes actions en Grèce, n'était pas tant objet de bienveillance que de jalousie aux yeux du roi, qu'il avait également été accablé de diverses accusations calomnieuses par sa mère Olympias.[68]

Antipater se serait donc senti menacé, et aurait voulu s'épargner le sort qui fut celui d'Alexandre des Lyncestes, lui aussi mis en cause par Olympias, la mère d'Alexandre, et mis à mort. Or Justin semble avoir intentionnellement passé sous silence cette exécution, peut-être jugée accessoire à la suite directe de celles, beaucoup plus importantes, de Philotas et de Parménion (XII, 5). Le fait qu'il l'évoque malgré tout à ce moment-là comme une chose connue témoigne d'un certain manque de rigueur de l'abréviateur. Cette incohérence nous permet cependant de penser que cette exécution devait figurer dans le texte original de Trogue Pompée, d'autant qu'on la retrouve chez Diodore (XVII, 80) et Quinte-Curce (VII, 1).

[68] Justin, XII, 14, 1-3.

De manière plus probante encore, considérons ce qu'écrit Justin après qu'Alexandre s'est emparé du camp de Darius, à la suite de la bataille d'Issos.

Post haec opes Darii diuitiarumque apparatum contemplatus, admiratione tantarum rerum capitur. Tunc primum luxuriosa conuiuia et magnificentiam epularum sectari, tunc et Barsinen captiuam diligere propter formae pulchritudinem coepit, a qua postea susceptum puerum Herculem uocauit.

Après quoi, ayant contemplé les trésors de Darius et le faste de ses richesses, il est pris d'admiration pour de telles merveilles. C'est alors qu'il se mit, pour la première fois, à fréquenter les copieux banquets et la splendeur des festins, alors aussi qu'il se mit à aimer, à cause de la beauté de ses formes, une prisonnière, Barsine, dont il eut plus tard un enfant qu'il appela Hercule.[69]

La corruption des richesses apparaît chez Justin dès leur premier contact : le connecteur temporel particulièrement lâche *post haec* fait plus ou moins référence à la bataille d'Issos qui précède et les *opes Darii diuitiarumque apparatum* doivent alors correspondre aux richesses qu'Alexandre a trouvées dans le camp (XI, 9 : *In castris Persarum multum auri ceterarumque opum inuentum*.) La corruption d'Alexandre est donc immédiate, dès la prise du camp et donc le premier contact avec les Perses, ce qui, comme nous le verrons[70], est une originalité de Trogue Pompée. Ce qui est étonnant concernant Justin, c'est qu'il ne parle pas de l'immense trésor de Darius dont Parménion s'empara à Damas, abandonné dans leur fuite par les Perses, selon Quinte-Curce qui écrit : « Les richesses du roi jonchaient la plaine entière : argent mis de côté pour des versements énormes aux troupes, parures de tant d'hommes de la noblesse, de tant de femmes de famille illustre, vaisselle d'or, freins d'or, tentes décorées avec une magnificence royale, de plus voitures abandonnées par les leurs et débordantes d'un luxe inouï : […] les pillards n'avaient pas assez de mains pour piller.[71] » Or les richesses corruptrices doivent être celles-ci plutôt que le simple luxe du camp perse, d'autant qu'Arrien nous apprend que les Macédoniens ne trouvèrent là que trois mille talents puisque le trésor perse avait justement été envoyé à Damas[72]. Justin mentionne en outre, précisément à ce moment-là, Barsine, première aventure amoureuse d'Alexandre en Perse, alors que celle-ci fut capturée en même temps que fut pris le trésor[73]. On comprend donc que Justin, ne désirant pas reproduire dans son texte la prise du trésor de Damas, sans doute car elle fut l'œuvre de Parménion et non

[69] Justin, XI, 10, 1-3.
[70] Voir p.249-251.
[71] Curt., III, 13, 10-11. Trad. H. BARDON. Voir aussi Arr., *An.*, II, 11, 10.
[72] Voir Arr., *An.*, II, 11, 10.
[73] Curt., III, 13, 14.

d'Alexandre, et qu'à ce titre il lui conférait un moindre intérêt, la passe sous silence, ce qui a pour effet de renforcer la cohérence du texte concentré sur le seul roi Macédonien. Pourtant il conserve deux points relatifs qu'il juge dignes d'être reproduits : l'amour d'Alexandre pour Barsine, et l'on comprend que les histoires de cœur du roi participent effectivement du souci de plaire aux lecteurs, et la corruption des richesses, car les vices des puissants sont aussi au centre de ses préoccupations. À ce titre il convient de noter que l'omission probable de l'expédition de Parménion sert aussi à Justin, dans son travail de réécriture, à rendre cette corruption encore plus immédiate qu'elle ne l'était chez Trogue Pompée, et *a fortiori* chez les autres historiens d'Alexandre. Son travail de sélection ne s'oppose donc pas à la perspective de son prédécesseur, mais au contraire tend à la renforcer.

Le troisième exemple peut paraître anecdotique, mais il permet de souligner une caractéristique du style de Justin. Lorsqu'Alexandre pénètre dans le sanctuaire de Jupiter Ammon, dont il était venu consulter l'oracle, on peut lire :

> Ingredientem templum statim antistites ut Hammonis filium salutant. Ille laetus dei adoptione hoc se patre censeri iubet. Rogat deinde an omnes interfectores parentis sui sit ultus. Respondetur patrem eius nec interfici posse nec mori ; regis Philippi plene peractam ultionem. Tertiam interrogationem poscenti uictoriam omnium bellorum possessionemque terrarum dari respondetur.
>
> Aussitôt qu'il entre dans le temple, les prêtres le saluent comme le fils d'Ammon. Lui, joyeux d'être adopté par le dieu, ordonne d'être considéré comme descendant de ce père. Il demande ensuite s'il s'est vengé de tous les assassins de son père. On lui répond que son père ne peut ni être tué, ni mourir ; que pour le roi Philippe, la vengeance a été menée à son dernier terme. Comme il pose une troisième question, on lui répond que la victoire à toutes les guerres et la possession du monde lui sont données.[74]

Alexandre pose deux questions aux prêtres, que l'on relève toutes chez Diodore (XVII, 51, 2-3), Quinte-Curce (IV, 7, 25-28) et Plutarque (27, 6) dans un ordre ou dans l'autre : Alexandre sera-t-il le maître de toute la terre ? A-t-il fait exécuter tous les meurtriers de son père ? Or Justin écrit qu'Alexandre pose une troisième question (*Tertiam interrogationem poscenti*) quand il ne s'agit que de la deuxième ; il n'y a aucune troisième question. Justin, voulant sûrement se détacher de la structure question d'Alexandre / réponse du prêtre, resserre le propos initial de Trogue Pompée en usant de la forme passive (*respondetur*), en faisant figurer la réponse, qui laisse aisément deviner quelle était la question, sous forme de proposition infinitive (*uictoriam omnium bellorum possessionemque terrarum dari*), et en donnant la parole

[74] Justin, XI, 11, 7-10.

à Alexandre dans un simple participe au datif (*poscenti*). C'est en éliminant ainsi de son texte concentré les propos du Macédonien qu'il laissa se glisser l'erreur, sûrement due au fait que, s'il ne s'agit que de la deuxième question, c'est la troisième fois qu'Alexandre prend la parole, après son ordre (*iubet*) d'être considéré comme le fils de Jupiter et sa question (*rogat deinde*) sur les assassins de Philippe. On voit ainsi que son travail d'abréviateur ne concerne pas que des choix de rendre compte ou non de tel ou tel épisode, mais aussi de réécrire le texte initial en en concentrant les informations, au prix parfois de légères incohérences comme celle-ci.

À propos du style de Justin, nous parlerions donc volontiers de compression narrative pour désigner non pas les ellipses, mais son attachement à donner le plus d'actions et d'informations possible en un minimum de mots.

Pour mieux en rendre compte, prenons un exemple connu, celui du nœud Gordien.

Igitur Alexander capta urbe, cum in templum Iouis uenisset, iugum plaustri requisiuit, quo exhibito, cum capita loramentorum intra nodos abscondita reperire non posset, uiolentius oraculo usus, gladio loramenta caedit atque ita resolutis nexibus latentia in nodis capita inuenit.

Donc Alexandre, après la prise de la ville, alors qu'il s'était rendu au temple de Jupiter, réclama le joug du chariot ; on le lui présente et, comme il ne parvenait pas à retrouver les extrémités des courroies cachées à l'intérieur des nœuds, il observe l'oracle de manière passablement violente, tranche de son glaive les courroies, et, une fois les nœuds ainsi défaits, trouve les extrémités dissimulées dans les nœuds.[75]

Les informations de ce court passage sont très nombreuses, en huit étapes, que l'on retrouve peu ou prou chez Quinte-Curce, pour citer l'autre auteur latin :

Circa regem erat et Phrygum turba et Macedonum, illa explicatione suspensa, haec sollicita ex temeraria regis fiducia, quippe series uinculorum ita adstricta, ut unde nexus inciperet quoue se conderet nec ratione nec uisu perspici posset ; soluere adgressus iniecerat curam ei ne in omen uerteretur irritum inceptum. Ille nequaquam diu luctatus cum latentibus nodis : "Nihil", inquit, "interest quomodo soluantur", gladioque ruptis omnibus loris oraculi sortem uel elusit uel impleuit.

Autour de lui se pressait une foule de Phrygiens et de Macédoniens, les uns tenus en suspens par l'attente, les autres inquiets de la téméraire confiance du roi. En effet, cette suite de nœuds était formée avec tant d'art, que ni l'œil ni l'esprit n'en pouvaient découvrir le commencement ou la fin ; et la résolution hardie de la dénouer risquait, en échouant, d'être tournée en un fâcheux présage. Après avoir lutté un instant contre cet entrelacement

[75] Justin, XI, 7, 15-16.

mystérieux : "N'importe, dit-il, comment on le défasse", et, rompant tous les liens avec son épée, il éluda ou accomplit le sens de l'oracle.[76]

Voici une comparaison des informations données dans ces deux extraits assez proches :

1) **Prise de la ville de Gordion :** capta urbe (Justin) / urbe in dicionem suam redacta (Quinte-Curce)
2) **Entrée dans le temple de Jupiter :** cum in templum Iovis venisset / Iovis templum intrat
3) **Requête :** Iugum plaustri requisivit / ø
4) **La découverte :** quo exhibito / vehiculum aspexit
5) **Les essais infructueux :** cum capita loramentorum […] reperire non posset / luctatus cum latentibus nodis
6) **La coupe :** gladio loramenta caedit ET resolutis nexibus / gladioque ruptis omnibus loris
7) **L'interprétation de l'oracle :** usus violentius oraculo / vel elusit vel implevit
8) **La découverte des liens :** invenit / ø

On observe ainsi un même déroulement de la scène, avec cependant plus d'informations du côté de Justin, et des redoublements, notamment pour la coupe du nœud, élément essentiel de cette anecdote. Or il est étonnant de constater que tout cela est exprimé en une seule phrase par Justin et en deux lignes et demi (contre deux phrases – sans tenir compte des paroles d'Alexandre – et quatre lignes et demi chez Quinte-Curce). Notre auteur fait appel à des procédés d'écriture qui lui sont habituels pour contracter son texte au maximum. On dénombre ainsi dans ces quelques mots et cette unique phrase trois ablatifs absolus, deux propositions circonstancielles au subjonctif introduites par *cum*, une proposition relative (dont le pronom relatif est qui plus est le sujet d'un des ablatifs absolus) et un participe apposé !

Cette compression des données se fait donc en passant par un style par endroit assez lourd, compact, et cet extrait chez Justin manque un peu d'ampleur, surtout si on le compare avec celui de Quinte-Curce qui dramatise son texte, en insistant de son côté sur le regard de l'assistance, sur les enjeux du dénouement du nœud, et en reproduisant les paroles d'Alexandre au discours direct.

[76] Curt., III, 1, 17-18. Trad. H. BARDON.

III. Les sources grecques originelles

Les témoignages que nous possédons sur la vie d'Alexandre le Grand sont donc, nécessairement, des témoignages de seconde main. Les historiens, grecs ou latins, que nous venons de citer, se sont appuyés sur des sources grecques plus anciennes, aujourd'hui presque complètement perdues[77].

1. Les sources officielles

Les Anciens avaient à leur disposition deux ouvrages officiels extrêmement précieux : les *Éphémérides royales* et les *Stathmoi*, journal des différentes étapes de l'expédition d'Alexandre rédigé par les Arpenteurs.

A. Les *Éphémérides royales*

À suivre Athénée[78], elles sont l'œuvre d'Eumène de Cardia et de Diodote d'Érythrée. Du second nous ne savons rien, mais le premier nous est plus familier. Plutarque lui a d'ailleurs consacré une de ses *Vies*. Eumène était le chef de la chancellerie royale, un ami intime d'Alexandre et le remplaçant de Perdiccas à la tête d'un des corps de cavalerie. On ne peut être sûr de l'authenticité des fragments qui nous sont parvenus, savoir s'ils sont de la main de ces deux personnages ou le fruit d'une réécriture plus tardive[79].

Les quelques extraits conservés de cette œuvre immense, qui devait consigner au jour le jour les événements importants de l'expédition et les occupations d'Alexandre, portent sur certaines habitudes du roi et surtout son goût pour la boisson[80]. Mais ce qui est le plus important et le plus marquant, c'est ce qu'elles consignèrent des derniers jours d'Alexandre et qu'ont rapporté et Arrien et Plutarque[81], l'un au style indirect, le second affirmant les reproduire textuellement. Ces témoignages concordent pour l'essentiel et doivent donc être issus de la même source. On découvre ici, jour après jour, datés, la montée de la fièvre, les bains et les moments de repos d'Alexandre, son extrême faiblesse, le défilé muet de ses soldats à son chevet, la mention de sa mort.

---

[77] On trouvera le recueil de tous les extraits conservés de ces auteurs dans JACOBY 1962, 618-828. Une édition bilingue de la plupart de ces fragments est proposée dans AUBERGER 2005.
[78] Ath., X, 44.
[79] D'après la *Souda*, un certain Strattis d'Olynthe avait fait au moins cinq livres de cet ouvrage qui devait être très important. Voir AUBERGER 2005, 31.
[80] Voir Élien, *Histoires variées*, III, 23 ; Ath., X, 44 ; Plut., *Propos de Table*, I, 6, 1.
[81] Arr., *An.*, VII, 25, 1 – 26, 3 ; Plut., *Alex*., 76-77.

B. Les Stathmoi

Nous sont parvenus les noms de quatre arpenteurs : Baitôn[82], Diognète[83], Philonidès[84] et Amyntas[85]. Ces hommes consignaient les distances parcourues dans l'immense empire que se faisait Alexandre, et ont ainsi beaucoup intéressé des géographes tels que Strabon[86].

Mais leur œuvre ne se limitait pas à de simples mesures. Ils ont aussi consigné des observations faites sur les peuples, les plantes ou les animaux croisés dans leurs explorations. En cela, des auteurs ethnographes et naturalistes y ont trouvé une grande source de connaissances[87].

La nature de leur travail semble cependant avoir été de peu d'intérêt pour les historiens antiques, qui n'y font guère référence, et ont trouvé dans les compagnons d'Alexandre des sources privilégiées.

2. Les Compagnons d'Alexandre

Les Compagnons d'Alexandre sont les hommes qui l'ont accompagné dans tout ou partie de son expédition, à des postes divers, à des degrés d'intimité variés, et qui laissèrent pour certains des témoignages sur leur roi. Une abondante littérature leur a été consacrée[88] et il ne va s'agir, ici, que d'en dresser rapidement les portraits et d'en évoquer les œuvres.

A. Callisthène d'Olynthe

Alexandre avait amené avec lui, pour écrire son histoire, le neveu d'Aristote, Callisthène d'Olynthe, né vers 370[89]. C'est à lui, comme nous l'avons dit, et preuve de sa renommée, que furent attribuées les légendes du *Roman d'Alexandre*, d'aucuns pensant encore aujourd'hui que les versions qui nous sont parvenues sont véritablement son texte maintes fois remanié[90]. Celui-ci était déjà un auteur reconnu lorsqu'il prit part à l'expédition d'Alexandre : ses *Helléniques*, qui retraçaient l'histoire de la Grèce depuis la paix d'Antalcidas (387) au début de la

[82] Ath., X, 442 b ; Plin., *N.H.*, VI, 61.
[83] Plin., *N.H.*, VI, 61.
[84] Plin., *N.H.*, V, 129.
[85] Ath., XI, 102.
[86] Voir par exemple XV, 2, 8.
[87] Voir par exemple le développement de Pline sur les Scythes anthropophages, *homines auersis post crura plantis* (*N.H.*, VII, 11) ou Élien sur les rats envahissant les rivages de la Caspienne (*De la personnalité des animaux*, XVII, 17).
[88] Parmi les ouvrages de référence, voir par exemple PEDECH 1984.
[89] Ce dernier n'était pas le seul historiographe officiel. Ils étaient très nombreux à en croire Cicéron, même si déjà à son époque la plupart de leurs œuvres avaient disparu : *Quam multos scriptores rerum suarum magnus ille Alexander secum habuisse dicitur*. *Pro Archia*, 24.
[90] Voir AUBERGER 2005, 69.

Guerre Sacrée (356) étaient reconnues dans le monde grec. Sa mission et son projet étaient donc d'écrire une œuvre racontant et valorisant les actions d'Alexandre. Son titre seul témoigne de cette ambition : Πράξεις Ἀλεξάνδρου, les *Exploits d'Alexandre*. Cette œuvre ne fut jamais achevée, puisque Callisthène fut convaincu de complot contre le roi. Lui qui avait refusé la proskynèse et par là l'adoration d'Alexandre comme un dieu fut associé au complot des Pages d'Hermolaüs, sans que l'on sût jamais s'il fut réellement coupable de trahison. Il meurt en 327, soit exécuté, soit de maladie pendant son emprisonnement.

F. JACOBY (1962) enregistre 59 fragments hérités de Callisthène, dont 12 sont de manière assurée tirés des *Exploits d'Alexandre*. L'extrait le plus long provient de Polybe, qui porte un jugement très négatif sur l'historien, et pointe les erreurs de sa narration de la bataille d'Issos[91]. On trouve également des mentions de son œuvre chez Plutarque, notamment à propos de la bataille de Gaugamèles, où point le peu de cas qu'il faisait de Parménion[92]. Mais c'est chez Strabon que l'on trouve le passage sans doute le plus intéressant et le plus instructif sur sa manière de présenter Alexandre :

> De là cet abandon presque complet dans lequel on laisse l'oracle d'Ammon lui-même, si vénéré pourtant autrefois, à en juger surtout par le témoignage des historiens d'Alexandre. Car parmi toutes les exagérations que leur inspire leur esprit de flatterie, ces historiens ne laissent pas de nous donner quelques renseignements dignes de foi. Tel est le cas, par exemple, de Callisthène, quand il nous dit que ce fut principalement par un sentiment d'ambitieuse émulation, et parce qu'il avait appris que Persée et Hercule y étaient montés avant lui, qu'Alexandre voulut pénétrer jusqu'à l'oracle d'Ammon, qu'il partit à cet effet de Paraetonium et s'opiniâtra en dépit des vents du sud qui l'avaient assailli ; que, s'étant égaré, il faillit être englouti sous des tourbillons de poussière, et qu'il ne dut son salut qu'à des pluies bienfaisantes et à la rencontre de deux corbeaux qui lui servirent de guide. Ici pourtant la flatterie perce déjà pour ne plus se démentir dans toute la suite du récit. Qu'ajoute en effet Callisthène ? Que le prêtre ne permit qu'au roi tout seul de franchir le seuil du temple dans son costume ordinaire, mais que toute sa suite dut changer d'habit au préalable, qu'elle dut également demeurer en dehors du sanctuaire pour entendre la réponse de l'oracle, Alexandre seul ayant été admis à l'entendre du dedans ; que l'oracle d'Ammon, différent en cela de l'oracle de Delphes et de celui des Branchides, ne s'exprimait pas au moyen de sons articulés, mais généralement au moyen de gestes et de signes analogues à ceux qu'Homère attribue à Jupiter :
>
> « Il dit, et de ses noirs sourcils le souverain des dieux fait un signe » (*Il.*, I, 528),
>
> le prophète, bien entendu, se substituant à Jupiter et jouant pour ainsi dire son rôle, que cette fois-ci pourtant le prophète répondit au roi de vive voix et très distinctement qu'il était fils de Jupiter. Et Callisthène ne s'en tient pas là : pour dramatiser encore plus les choses, il nous montre, tant d'années après qu'Apollon avait abandonné l'oracle

[91] Voir Polybe, *Histoire*, XII, 17-22, et XII, 12b où l'on peut lire de Callisthène qu'il est « un flatteur, pour avoir écrit comme il l'a fait, que nul n'était aussi étranger que lui à l'esprit scientifique, qu'il prêtait attention au vol des corbeaux et à des propos de femmes en proie au délire corybantique, et qu'il a bien mérité le châtiment que lui a fait infliger Alexandre, dont il avait perverti le caractère dans toute la mesure de ses moyens. » Trad. D. ROUSSEL.
[92] Plut., *Alex.*, 33. Sur Callisthène et l'usage qu'en fit Plutarque, voir HAMILTON 1969, LIII-LIV.

des Branchides en haine du sacrilège de ces amis de la Perse, de ces partisans de Xerxès devenus les spoliateurs du temple dont ils étaient les gardiens, tant d'années après que la fontaine fatidique avait cessé de couler, il nous montre cette fontaine jaillissant de nouveau et des députés milésiens apportant à Memphis force oracles qui non seulement proclamaient la naissance divine d'Alexandre, mais qui prédisaient la victoire d'Arbèles, la mort prochaine de Darius et jusqu'aux révolutions de Lacédémone. Il nous montre même Athénaïs d'Érythrée, soi-disant héritière de l'inspiration de l'antique sibylle érythréenne, se prononçant hautement sur l'illustre origine du héros macédonien. Et les autres historiens confirment ce que dit là Callisthène.[93]

Il s'agit bien pour Callisthène de faire l'apologie d'Alexandre, d'en faire le continuateur de héros mythiques, tels qu'Héraclès et Persée, qu'il voulait concurrencer. D'en faire aussi un demi-dieu, puisqu'il partage le même père qu'eux, comme le souligne son illustre origine souvent relevée. Alexandre est ainsi l'homme des exploits, favorisé par des prodiges dus aux dieux, ainsi des pluies et des corbeaux rencontrés salutairement en plein désert. La référence à Homère, elle non plus, n'est pas innocente. Ainsi pour P. PEDECH, « il était nourri de poésie épique ; il a su l'utiliser habilement pour embellir son récit, multiplier les allusions et les citations homériques, créer une idéalisation héroïque d'Alexandre. »[94]

Cet épisode relatif à la traversée du désert égyptien se retrouve aussi chez Diodore, Quinte-Curce, Plutarque et Arrien[95], preuve de la notoriété de l'œuvre de Callisthène, à tout le moins de certains passages, connue et utilisée par ces différents historiens. On notera son absence dans les *Histoires philippiques* telles qu'elles nous ont été transmises par Justin.

B. Charès de Mytilène

Plutarque, lorsqu'il établit la liste de tous les historiens qui n'ajoutent aucun crédit à la rencontre entre Alexandre et la reine des Amazones, cite Χάρης ὁ εἰσαγγελεύς[96]. Charès était donc le chambellan d'Alexandre, entré vraisemblablement à son service vers 330, à la mort de Darius au service duquel il officiait.

Si Charès s'inscrit en faux contre cette rencontre appartenant à l'idéalisation héroïque d'Alexandre, c'est sans doute qu'elle discréditait à ses yeux le prestige d'un roi dont la gloire n'avait pas besoin de pareils mensonges. L'œuvre de Charès est en effet très bienveillante à l'égard d'Alexandre[97], et n'a aucune fin politique ni de propagande, ce qui en fait l'originalité.

---

[93] Str., XII, 43. Trad. A. TARDIEU.
[94] PEDECH, 1984, 68.
[95] DS, XVII, 49 ; Curt., IV, 7 ; Plut., *Alex*., 27 ; Arr., *An*., III, 3. Arrien signale une variante à ce récit présente dans l'œuvre de Ptolémée, où ce sont deux serpents et non deux corbeaux qui guidèrent l'armée macédonienne. Mais l'essentiel, à savoir l'intervention des dieux, pour lui, persiste quel que soit l'animal retenu.
[96] Plut., *Alex*., 46.
[97] Ainsi par exemple, il affirme que Callisthène mourut d'obésité dans sa cellule (Plut., *Alex*., 55). Alexandre n'aurait donc pas ordonné son exécution.

S'il reprend des événements glorieux[98] pour que son *Histoire d'Alexandre* fût la plus riche possible, il s'intéresse davantage à l'homme qu'était le roi. En tant que chambellan, il fut en effet un observateur privilégié de la personnalité de cet homme. Il souligne ainsi par exemple sa jeunesse, dont témoigne le combat de pommes auquel il se livra rapporté par Athénée[99], ou son attachement à son cheval Bucéphale[100]. C'est ainsi que Plutarque, amoureux des anecdotes qui en disent pour lui plus long sur les hommes que de grands événements historiques, utilise abondamment Charès.

Il le fait aussi parce que la place de Charès au service d'Alexandre avait dû l'amener à organiser certains moments importants de son règne. Le plus important fut sans doute les noces de Suse. C'est dans une longue citation certainement textuelle de Charès que l'on trouve chez Athénée[101] que l'on a la plus longue description de cet événement majeur qui entendait consacrer l'alliance, et même le métissage des peuples macédonien et perse. On y apprend le nombre de chambres nuptiales préparées (quatre-vingt-douze !), les noms du rhapsode, des joueurs de cithare et de flûtes, des chanteurs qui égayèrent la fête, jusqu'au prix des couvertures ornant les couches. Un autre événement plus trivial est rapporté par Athénée et Plutarque[102] : un concours de boisson organisé à la suite de la mort de Calanos : Promachos le remporta en buvant quatre conges de vin pur, mais mourut peu après. Ce concours aurait fait plus de quarante morts.

C. Néarque de Crète

Néarque fut certainement, parmi les Compagnons qui rapportèrent son expédition, l'un des plus intimes amis d'Alexandre. C'est un ami d'enfance, lui qui fut exilé avec d'autres proches du jeune prince par Philippe : le père et le fils s'étaient en effet brouillés suite au mariage de Philippe avec Eurydice. Il sera ensuite rappelé par Alexandre qui lui confie la satrapie de Lycie-Pamphylie et les territoires jusqu'au Taurus[103].

Néarque participe ainsi naturellement à l'expédition de son ami et roi, et se verra attribuer une mission extrêmement importante et dangereuse après la descente de l'Indus. Devenu navarque, c'est-à-dire commandant en chef de toute la flotte d'Alexandre, il fut chargé « de contourner la côte depuis les Indes jusqu'au Golfe Persique », véritable mission de

[98] Plutarque le cite notamment à propos de deux événements survenus avant même que Charès fût entré au service d'Alexandre : la bataille d'Issos (*De la Vertu d'Alexandre*, II, 9) et la prise de Tyr (*Alex.*, 24). HAMILTON 1969, LV-LVI.
[99] Ath., VII, 4.
[100] Propos repris par Aulu-Gelle, V, 2, 1.
[101] Ath., XII, 54.
[102] Ath., X, 49 ; Plut., *Alex*., 70.
[103] Voir Arr., *An.*, VI, 5-6.

repérage car cette navigation avait pour but « qu'on reconnaisse les rivages durant tout le périple, les mouillages, les petites îles ; tous les golfes qu'on rencontrerait, il fallait les longer, toutes les cités le long de la mer, les terres fertiles, les régions désertiques. »[104] Arrien rapporte la discussion entre Alexandre et Néarque qui aboutit à cette décision : alors que le roi demandait conseil à son ami pour savoir qui serait le mieux placer pour endosser ces lourdes responsabilités, personne ne semblait convenir. Néarque se propose alors lui-même, mais Alexandre lui oppose un refus, ne voulant « pas jeter un de ses amis dans de telles épreuves et de tels dangers »[105]. Face à l'insistance de ce dernier, il céda et lui confia la mission avec enthousiasme. La scène paraît authentique et montre la complicité, l'attachement et la confiance qui unissaient les deux hommes.

On retrouve tout cela dans une autre scène racontée par Arrien, où pointe l'émotion. Au terme de sa traversée océanique, Néarque rejoignit Alexandre à Salmous. Il va au-devant de lui, accompagné de son fidèle Archias. Alexandre croit le reste de sa flotte perdu, et, ayant emmené Néarque à l'écart, lui adresse ces paroles : « Eh bien puisque tu nous reviens sain et sauf, avec Archias aussi, il m'est possible de supporter tout le malheur présent : mais les bateaux, l'armée, comment se sont-ils perdus ? »[106]

L'œuvre de Néarque devait ainsi permettre de voir apparaître un portrait intime et humain d'Alexandre. Toutefois, ce n'était pas là son objectif principal, et Néarque n'écrivit pas une histoire d'Alexandre, mais un ouvrage sur sa propre navigation, intitulée vraisemblablement Παράπλους, suivant le terme fréquemment employé par Arrien pour y faire référence[107]. Le succès de cette expédition fut d'ailleurs salué par Alexandre lui-même qui accorda à Néarque une couronne d'or en récompense[108].

Cet ouvrage nous est assez bien connu grâce à Strabon, qui le cite régulièrement dans les livres XV et XVI de sa *Géographie* consacrés l'un à l'Inde et la Perse, l'autre aux territoires de l'Assyrie à l'Arabie, et surtout grâce à Arrien qui l'utilise abondamment dans son ouvrage *L'Inde*, du premier chapitre au chapitre XLII, mais aussi au chapitre VI de l'*Anabase*. Ce passage porte notamment sur le combat d'Alexandre contre les Malles, et Arrien renvoie explicitement le lecteur à son précédent ouvrage à ce propos : « comment la flotte descendit les fleuves, quelles peuplades il soumit pendant l'expédition, comment il courut des risques chez

[104] Arr., *L'Inde*, XXX, 1 et XXXII, 11, Trad. J. AUBERGER.
[105] Arr., *L'Inde*, XXX, 6, Trad. J. AUBERGER.
[106] Arr., *L'Inde*, XXXV, 5, Trad. J. AUBERGER.
[107] Voir *L'Inde*, XVIII, 4 ; XXXII, 11 et surtout XIX, 9. Théophraste (*H.P.*, IV, 7.3) propose Ἀνάπλους, mais ne parle sûrement que de la dernière étape du périple : la remontée du Pasitigre vers Suse.
[108] Voir Arr., *An.*, VII, 5, 4-6 et *L'Inde*, XLII, 9.

les Malles, la blessure qu'il reçut chez eux, comment Peucestas et Léonnatus le protégèrent de leur bouclier lors de sa chute, tout cela je l'ai déjà consigné dans mon ouvrage écrit en attique »[109].

En s'appuyant sur ces témoignages, P. PEDECH a reconstitué le plan probable de cette *Navigation côtière*. Elle devait commencer par une introduction, servant à présenter l'Inde (par exemple sa faune et sa végétation exotiques) et les Indiens, par le détail de certaines de leurs coutumes. Tout cela est repris par Arrien dans les chapitres I à XVII de *L'Inde,* agrémenté de références à d'autres auteurs, comme il le dit lui-même au moment de sa transition avec le corps du sujet : « Cette description des Indiens me paraît suffisante. Les faits les plus notables ont été consignés par Néarque et Mégasthène, deux hommes dignes de grande estime. En fait mon but dans cet ouvrage n'était pas de consigner les mœurs des Indiens, mais bien de montrer comment la flotte d'Alexandre est passée d'Inde en Perse. »[110]

Ce cœur du sujet, la navigation proprement dite, devait être divisée en trois parties. D'abord, le lecteur devait trouver la narration de la descente des fleuves indiens, celle-là même qu'Arrien a rapportée, comme nous l'avons dit, au chapitre VI de l'*Anabase*. Ensuite était développée la navigation océanique, le cœur de l'expédition, qu'Arrien reprend du chapitre XVIII au chapitre XL de *L'Inde*. Enfin, la troisième partie devait concerner la remontée du Pasitigre jusqu'à Suse, passage de son œuvre que Néarque avouait lui-même avoir moins développé[111].

On le voit, cette œuvre fut précieuse pour Arrien et abondamment utilisée par ce dernier. Mais elle a également intéressé des auteurs plus scientifiques puisque Néarque, conformément à la mission confiée par Alexandre, consigna des données notamment géographiques, zoologiques ou ethnographiques dont usèrent Strabon et Pline[112]. Quinte-Curce quant à lui ne semble le connaître que par certaines histoires rapportées rapidement au moment où Néarque raconte son périple à Alexandre[113]. On y trouve ainsi par exemple l'épisode fameux de la rencontre des baleines qui s'éloignèrent des vaisseaux, effrayées par le bruit que firent les marins pour les mettre en fuite. Diodore quant à lui connaît aussi l'épisode des baleines[114], mais il situe comme Plutarque[115] la scène de retrouvailles dans un théâtre, où tous les spectateurs auraient applaudi à l'arrivée du navarque. Scène complètement invraisemblable, comme le

[109] Arr., *L'Inde*, XIX, 8. Trad. J. AUBERGER. Arrien fait référence à l'*Anabase*, VI, 1-20.
[110] Arr., *L'Inde*, XVII, 7. Trad. J. AUBERGER.
[111] Voir Arr., *L'Inde*, XL, 9.
[112] Voir par exemple Str., XV, 1, 44-45 et XV, 2, 14 et Plin., *N.H.*, VI, 107, 109 et 124.
[113] Curt., X, 1-10.
[114] DS, XVII, 106.
[115] Voir *Alex.*, 68.

souligne P. PEDECH, puisque les théâtres n'existaient pas dans cette région. Néarque est en revanche complètement absent des livres XI et XII des *Histoires philippiques*, et il n'est fait aucune remarque ni au départ de son expédition, ni au retour de l'ami d'Alexandre. Cette absence notable, si elle n'est pas due au travail de réécriture de Justin, souligne la volonté de Trogue Pompée (ou à tout le moins de Justin) de s'intéresser exclusivement à la figure d'Alexandre et non à ses compagnons, eussent-ils accompli des missions extraordinaires.

D. Onésicrite d'Astypalée

Diogène Laërce nous fournit des informations précieuses sur Onésicrite, en établissant un parallèle entre ce Compagnon d'Alexandre et Xénophon : « Il fut lui aussi un disciple célèbre de Diogène. Il semble avoir eu quelque ressemblance avec Xénophon. L'un combattit avec Cyrus, l'autre avec Alexandre. L'un écrivit la *Cyropédie*, l'autre *l'Alexandropédie.* L'un fit un éloge de Cyrus, l'autre un éloge d'Alexandre. Leur style est assez voisin, sauf cette réserve que la copie est inférieure à l'original.[116] »

Lors de l'expédition d'Alexandre, on lui connaît trois grandes missions : il fut le pilote du navire royal lors de la descente des fleuves indiens, tâche qui lui valut certainement de recevoir une couronne d'or[117] ; il accompagna en outre l'expédition de Néarque en tant que chef-pilote de la flotte[118]. Il était donc hiérarchiquement en-dessous de Néarque, auquel il a pu parfois s'opposer. Ainsi, dans le détroit d'Ormuz, Onésicrite voulut partir explorer les côtes d'Arabie quand Néarque décida de s'en tenir à sa mission[119]. Mais ce fut lui aussi, au royaume de Taxile, qui fut chargé d'aller à la rencontre des gymnosophistes, peut-être en raison de sa culture philosophique, lui qui fut disciple de Diogène. Cette rencontre est longuement rapportée par Strabon, qui abrège certainement l'œuvre d'Onésicrite à cet endroit. C'est ici notamment que se dessine la figure d'Alexandre comme un roi philosophe, puisque Mandanis, le plus sage des gymnosophistes déclare « qu'à ses yeux, le roi était digne de louange, parce qu'il était avide de sagesse bien qu'à la tête d'un immense pouvoir. Il le considérait comme le seul philosophe en armes. Ce serait bien la chose la plus utile d'entre toutes, si les hommes qui ont le pouvoir d'inciter les volontaires à avoir de l'esprit et à contraindre les autres étaient eux-mêmes des penseurs. »[120] On retrouve bien là l'image positive d'Alexandre évoquée par Diogène Laërce, qui transparaît dans d'autres extraits conservés. Alexandre, roi philosophe, est aussi un roi

[116] Diogène Laërce, *Vies et Doctrines des philosophes*, VI, 84. Trad. R. GENAILLE.
[117] Voir Arr., *An.*, VII, 5-6 ; *L'Inde*, XVIII, 9.
[118] Voir Str., XV, 2, 4 ; Plut., *Alex.*, 66, 3 ; *De la Fortune d'Alexandre*, I, 10.
[119] Voir Arr., *L'Inde*, 32, 9-13.
[120] Str., XV, 1, 64. Trad. J. AUBERGER. Sur cette vision d'Alexandre chez Onésicrite, et l'usage qu'en fit Plutarque, voir HAMILTON 1969, LVII.

civilisateur et humain, qui met par exemple un terme à la pratique barbare des Bactriens qui jettent en pâture à des chiens les hommes trop vieux ou malades[121]. C'est pour rehausser encore le portrait de son roi qu'Onésicrite n'hésita pas non plus à forger des histoires, telles que celle de la rencontre entre Thalestris, reine des Amazones, et Alexandre[122]. Plutarque cite en effet Onésicrite au nombre des auteurs rapportant cette anecdote avec Clitarque, Polycleitos, Antigénès et Istros. C'est parce qu'il écrivit avant Clitarque, et qu'on n'a gardé que peu de chose de l'œuvre de Polycleitos, et moins encore d'Antigénès et d'Istros, qu'on admet généralement Onésicrite comme l'inventeur de cette histoire.

Or il semble que l'imagination d'Onésicrite ait été très fertile, ce qui lui valut les critiques d'autres auteurs se voulant plus sérieux[123]. Et cette fantaisie porta notamment sur la description de pays extraordinaires qu'il a décrits, notamment celui de Mousicanus[124], sur les plantes ou les animaux qu'il aurait rencontrés[125], aspect naturaliste qui semble avoir occupé une partie importante de son œuvre.

Son œuvre fut ainsi reprise on le voit par Strabon et par des auteurs scientifiques tels que Pline l'Ancien[126]. Mais on trouve Onésicrite aussi régulièrement évoqué par Plutarque. On peut d'ailleurs, avec P. PEDECH, penser que les premiers chapitres de la *Vie d'Alexandre* consacrés à la jeunesse du prince macédonien, sont au moins en partie tirés de l'ouvrage d'Onésicrite au vu de son titre, puisque les autres histoires d'Alexandre commencent au début de son règne.

E. Ptolémée

Voici ce que l'on peut lire de Ptolémée dès le tout début de l'œuvre d'Arrien :

> Dans l'ouvrage qu'ils ont consacré chacun à Alexandre, fils de Philippe, il y a des passages où Ptolémée, fils de Lagos, et Aristobule, fils d'Aristobule, sont tous les deux d'accord : ces passages-là, je les suivrai dans mon récit comme entièrement véridiques […]. Ptolémée et Aristobule m'ont semblé les plus dignes de foi dans les exposés qu'ils ont faits, l'un, Aristobule, parce qu'il a pris part à l'expédition d'Alexandre, l'autre, Ptolémée, parce qu'il a non seulement pris part à l'expédition, mais parce que, roi lui-même, il était plus déshonorant pour lui que

[121] Voir Str., XI, 11, 3.
[122] Voir Plut., *Alex*., 46.
[123] Voir par exemple Str., II, 1, 9 et XV, 1, 28 ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IX, 4, 1-3.
[124] Voir Str., XV, 1, 21-24.
[125] Voir par exemple ses considérations sur les éléphants vivant jusqu'à cinq cents ans chez Strabon (XI, 1, 43) ou sur des serpents de 140 coudées (55 mètres !) chez Élien (*De la personnalité des animaux*, XVI, 39).
[126] Voir par exemple *N.H.*, II, 183 ou VII, 28.

pour un autre de mentir ; en outre, vu qu'ils ont écrit tous les deux après la mort d'Alexandre, déformer les faits n'était pour eux ni une nécessité ni une source de profit.[127]

On voit ici la très grande confiance qu'Arrien portait à Ptolémée, pour trois raisons : il fut un témoin direct de l'expédition, il était roi lorsqu'il écrivit[128], il écrivit après la mort d'Alexandre.

De fait, Ptolémée était très proche d'Alexandre. Il fit partie, avec Néarque, des jeunes nobles, amis d'Alexandre, exilés par Philippe lors de leur brouille et rappelés après sa mort. Il participa aux expéditions de pacification autour de la Macédoine, à la guerre contre Thèbes, à la bataille d'Issos dans la cavalerie ; il acquiert au fil de l'expédition de plus en plus de responsabilités et devient en 330 l'un des sept *somatophylaques* (gardes du corps) du roi, qui se verront octroyer une couronne d'or lors du retour à Suse ; il aura à différentes reprises des hommes sous ses ordres pour des expéditions plus ou moins périlleuses, comme lors de la prise du rocher de l'Aornus ou en Sogdiane où il dirige l'une des cinq colonnes devant soumettre la région et se réunir à Maracanda. Les autres colonnes sont dirigées par Héphestion, Perdiccas, Coinus et Alexandre : on voit ainsi le haut degré de confiance que le roi lui portait. Aux noces de Suse, il épouse ainsi Artacama, la fille d'Artabaze, seigneur perse tôt rallié à Alexandre.

Voilà un échantillon de ce que l'on peut lire chez Arrien qui a fait de Ptolémée une de ses sources principales, ce dernier étant très peu utilisé en revanche par les autres auteurs[129]. F. JACOBY dénombre 27 passages où son nom est cité[130], mais Arrien a utilisé son œuvre sans identifier systématiquement sa source et son influence fut sans doute plus grande encore. Dans tous les cas, il apparaît que Ptolémée, en tant qu'homme de guerre, qu'homme d'action, s'intéressait plus aux événements qu'à la psychologie, à la rencontre de nouveaux peuples, ou à la découverte de faunes ou flores exceptionnelles. C'est sans doute aussi en raison de cette stricte narration des faits qu'il parut à Arrien d'une si sincère objectivité. P. PEDECH la nuance quant à lui en notant les omissions volontaires de ce qui pouvait rabaisser son propre prestige, notamment les hauts-faits des autres généraux.

[127] Arr., *An.*, Préface. Trad. P. SAVINEL.
[128] On tire de cette information un élément de datation important : l'œuvre de Ptolémée fut rédigée après qu'il se fut donné ce titre, en 305. On a longtemps pensé que cette œuvre datait de la fin de son règne, entre 290 et 283. P. PEDECH (1984, 236) tire quant à lui la conclusion que l'ouvrage fut écrit dans les mois qui suivirent son accession au trône, avant que Lysimaque ne prît aussi ce titre.
[129] Plutarque ne le cite ainsi qu'une fois : *De la Vertu d'Alexandre*, I, 3.
[130] Par exemples *An.* I, 8 sur la prise de Thèbes ; II, 11, 8 sur la bataille d'Issos ; III, 26 sur les morts de Philotas et Parménion…

F. Aristobule de Cassendréia

Aristobule ne fut pas aussi proche d'Alexandre que le furent Ptolémée ou Néarque. Il le suivit pourtant durant toute son expédition et dut avoir des contacts réguliers avec lui, en tant qu'architecte ou ingénieur attaché à l'expédition. Son intérêt pour les constructions se retrouve en effet dans les fragments conservés, notamment chez Arrien qui rapporte que c'est à lui qu'Alexandre confia la tâche de restaurer le tombeau de Cyrus retrouvé profané[131]. Aristobule mourut à un âge avancé, à plus de quatre-vingt-dix ans selon Lucien, qui ajoute qu'il commença à rédiger son œuvre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, selon ce qu'il avait écrit dans sa préface[132]. P. PEDECH en tire la conclusion qu'il dut écrire entre 286 et 281.

Il est inutile de rappeler la préface d'Arrien où il affirme utiliser deux sources à ses yeux également fiables : Ptolémée et Aristobule. C'est ainsi chez lui que l'on trouve le plus gros contingent de fragments de cet auteur. Pourtant, son œuvre semble avoir eu une certaine notoriété, et est également largement utilisée par Strabon et Plutarque. F. JACOBY répertorie 62 fragments, mais l'on peut penser que chez Plutarque, quelque 13 passages en plus des 6 où il mentionne Aristobule comme sa source sont issus de son œuvre[133].

Aristobule, esprit scientifique, intéressa Strabon surtout pour les descriptions des paysages qu'il avait traversés. Chez lui aussi devaient être importantes les données géographiques, botaniques, zoologiques[134]. Certains de ces éléments furent repris également par Arrien.

Toutefois, le plus intéressant est certainement le portrait qu'Aristobule peignit d'Alexandre, et que l'on retrouve chez Plutarque et Arrien. Pour comprendre sa démarche, il faut se rappeler qu'il écrivit plusieurs décennies après la mort de son roi. Entre temps, des récits virulents, de véritables pamphlets avaient fleuri, qui présentaient, comme nous allons le voir, Alexandre comme un tyran cruel et avide de boisson. Telles semblent avoir été les œuvres d'Ephippus ou de Nicoboulé. Aristobule entreprend donc de laver la mémoire d'Alexandre. Il insiste ainsi sur son caractère généreux et, si l'on ose l'anachronisme, chevaleresque, comme dans l'épisode de Timocléia rapporté à deux reprises par Plutarque : Alexandre gracia cette Thébaine après qu'elle eut tué un Macédonien qui s'en prenait à elle[135]. De même, il tâche de

[131] Arr., *An.*, VI, 29, 4-11.
[132] Voir Lucien, *De la Longévité*, 22.
[133] Voir la liste de ces passages dans PEDECH 1984, 334-335.
[134] Voir Str., XI, 7, 2 sur les types d'arbre poussant en Hyrcanie ; 7, 3 sur les fleuves qui y coulent ; XV, 1, 17-19 sur la région de l'Hydaspe : ses montagnes, ses pluies, ses crues, ses cultures…
[135] Plut., *De la Vertu des femmes*, 259d-260d ; *Alex.*, 12, où sa source n'est pas citée. Sur Plutarque et Aristobule, voir HAMILTON 1969, LIV-LV.

lui retirer la responsabilité des crimes les plus horribles qui lui étaient imputés. Ainsi de Callisthène, présenté comme l'instigateur du complot des pages, et donc méritant son châtiment, et qui ne fut pas même selon lui exécuté par Alexandre mais mourut de maladie[136]. De la même manière on peut lire, à propos du meurtre de Clitos : « Aristobule ne donne pas les raisons de ces insultes d'ivrogne, mais rejette la faute sur Cleitos.[137] » Et Arrien de détailler à sa suite les raisons de cette responsabilité. Un dernier exemple, tout à fait significatif, fut le soin qu'Aristobule prit à détourner l'accusation d'ivrognerie d'Alexandre. Si ce dernier, peu avant sa mort, a bu, c'était à cause de la fièvre[138]. De fait « les beuveries, d'après Aristobule, il les allongeait non pas pour boire du vin – car Alexandre ne buvait pas beaucoup de vin -, mais par amitié pour ses Compagnons.[139] » Ce n'est pourtant pas ce que laissent penser même les *Éphémérides royales*, que l'on ne peut taxer de calomnie.

G. Les autres Compagnons

On le voit, qu'il se fût agi de faire d'Alexandre un héros à la hauteur d'Achille, comme pour Callisthène, un roi philosophe et civilisateur, comme pour Onésicrite, un grand chef de guerre, comme pour Ptolémée, un homme vertueux, comme pour Aristobule, aucune des sources issues des compagnons les plus proches d'Alexandre ne le présentait sous un jour sombre, et même ses évidents errements étaient gommés.

C'est très probablement le point de vue qui fut adopté par Médios de Larissa, qui écrivit lui aussi une *Histoire d'Alexandre*. Ce noble Thessalien jouissait dans l'Antiquité d'une piètre réputation, perçu comme « grand maître du chœur » des flatteurs selon les termes de Plutarque[140]. C'est en outre chez lui, lors d'un banquet où il avait invité Alexandre, que celui-ci tomba malade. La rumeur courut alors que Médios, amant d'Iollas, fils d'Antipater et frère de Cassandre, avait participé à l'empoisonnement du roi[141]. C'est d'ailleurs le point de vue de Justin : « Comme son fils [Cassandre] avait été averti de n'avoir confiance en personne d'autre que le Thessalien et ses frères, c'est donc pour cette raison qu'on prépara et qu'on reprit le banquet chez le Thessalien.[142] » On peut ainsi comprendre le besoin ressenti par Médios, qui s'était mis au service de Perdiccas puis d'Antigone, de livrer une histoire du défunt roi qui le lavât de tout soupçon. Quoi qu'il en soit, il ne nous reste qu'un seul long fragment de son œuvre,

[136] Voir Arr., *An.*, IV, 14, 1 et 4.
[137] Arr., *An.*, IV, 8. Trad. J. AUBERGER.
[138] Voir Plut., *Alex*., 75.
[139] Arr., *An.*, VII, 29, 4. Trad. J. AUBERGER.
[140] Plut., *Comment distinguer le flatteur de l'ami*, 24.
[141] Voir Arr., *An.*, VII, 27, 2 ; Curt., X, 10, 14-16.
[142] Justin, XII, 14.

où Médios s'emploie à faire des Arméniens et des Perses des descendants de Jason, donc des Thessaliens[143]. On peut regretter que rien d'autre n'ait survécu de son ouvrage.

Nous ne nous attarderons pas sur Marsyas de Pella, historien, frère d'Antigone selon la *Souda,* qui écrivit une *Histoire de la Macédoine* en dix livres et une *Histoire du règne d'Alexandre,* et un autre Marsyas, fils de Critophème de Philippes, tant les données biographiques les concernant sont douteuses et lacunaires, tout comme les fragments de leurs œuvres qui nous sont parvenus, au reste sans grand intérêt sur l'histoire d'Alexandre.

Polyclitus de Larissa présente un plus grand intérêt. On ne sait que peu de chose de lui, mais il est très probable qu'il participa à l'expédition, du moins en partie. Il semble en effet avoir vu Suse, et avoir été présent lors de l'ouverture au public des trésors des rois perses : il s'est en effet distingué dans l'Antiquité pour sa description d'un chandelier qui apparaissait comme un morceau de bravoure[144]. Il se livre en outre lui aussi à des digressions géographiques et naturalistes[145]. Strabon le blâme d'ailleurs d'avoir tenté d'agrandir le territoire réel conquis par Alexandre, en faisant de l'Iaxarte et du Tanaïs un seul et même fleuve et de la mer Caspienne un lac[146]. Ainsi toutes les terres entre la mer Noire et la mer Caspienne, qui ne furent pas explorées par le roi Macédonien, devenaient fictivement partie de son royaume qui s'étendait jusqu'à cette frontière de l'Iaxarte-Tanaïs. Polyclitus, même s'il n'est pas certain que cette erreur vînt de lui, en tout cas qu'elle fût volontaire, passe ainsi pour un nouveau thuriféraire d'Alexandre, lui qui par ailleurs fait partie des auteurs qui attestent la rencontre entre Alexandre et Thalestris, comme nous l'avons déjà dit. Cela dit, un extrait d'Athénée doit nous inviter à plus de prudence, puisqu'il nous présente la vie dissolue d'Alexandre, tombé dans les pièges du luxe et de l'ivrognerie : « Polycleitos de Larissa, dans le livre 8 de ses *Histoires*, dit qu'Alexandre dormait sur un lit en or ; que des joueurs et des joueuses de flûte le suivaient partout dans le camp, et qu'ils buvaient jusqu'à l'aube.[147] »

Les propos de Polyclitus ressemblent en effet alors bien davantage à ceux d'Éphippos d'Olynthe et de Nicoboulè, qui condamnent les mœurs d'Alexandre dans ce qui paraît avoir été de véritables pamphlets. Éphippos a participé à l'expédition d'Alexandre, à un poste d'un prestige assez limité, comme nous l'apprend Arrien : « L'Étolien Lycidas reçut le commandement des mercenaires dont l'administration échut au Compagnon Eugnoste, fils de

[143] Str., XI, 14, 12-15. Médios est alors cité en même temps que Cyrsilos, dont nous ne savons rien de plus.
[144] Pour Suse, voir Str., XV, 3, 2 ; sur la description du chandelier, voir Ath., V, 40.
[145] Par exemple sur l'Euphrate, voir Str., XVI, 1, 13 ; sur des lézards indiens, Élien, *De la personnalité des animaux*, XVI, 41.
[146] Voir Str., XI, 7, 4.
[147] Ath., XII, 55. Trad. J. AUBERGER. On pourrait tout aussi bien traduire πίνων par « qu'il buvait ».

Xénophante, et l'inspection à Eschyle et à Éphippos, fils de Chalcidée.[148] » Peut-être aigri par ce poste, peut-être animé d'un sentiment de rejet contre le fils de Philippe qui avait détruit sa cité, Olynthe, en 348, peut-être indigné par la mort de Callisthène originaire lui aussi de cette cité, peut-être encore pour plaire à un lectorat grec qui voulait goûter à nouveau la liberté après la mort du roi Macédonien, Éphippos écrivit une œuvre au titre bien attesté : *Sur la mort d'Alexandre et d'Héphestion* ou *Les funérailles d'Alexandre et d'Héphestion*. On y voit Alexandre dépenser cent mines chaque jour pour des dîners[149], où les Macédoniens, qui « ne savaient pas boire avec modération, […] usaient au contraire d'immenses libations dès le début du repas, si bien qu'ils étaient ivres quand le premier service était encore sur les tables et qu'ils ne pouvaient pas apprécier les mets.[150] » C'est d'ailleurs l'excès de boisson qui causa sa mort, puisqu'Alexandre s'écroula selon lui après avoir bu l'équivalent de deux conges dans une coupe prise des mains d'un certain Prôteas : « Alexandre s'en saisit et avala bravement, mais il ne tint pas le choc, il s'écroula sur son coussin et la coupe s'échappa de sa main. Par la suite il tomba malade et mourut parce que, selon Ephippos, "Dionysos lui en voulait d'avoir assiégé Thèbes, sa ville."[151] » Alexandre se perd ainsi dans l'ivrognerie propre aux Macédoniens, est puni pour avoir détruit une cité grecque, est abandonné par les dieux auxquels pourtant son orgueil le pousse à se comparer, en arborant tantôt la tenue d'Hermès, tantôt celle d'Artémis ou d'Héraclès, encouragé par une foule de flatteurs, comme le montre Athénée dans un long extrait. On y voit aussi Alexandre comme un homme tyrannique et cruel, en raison de sa mélancolie : « Une réserve religieuse et un silence craintif s'emparaient de tous ceux qui l'approchaient. Car il avait un tempérament emporté et sanguinaire. On le disait en fait de tempérament mélancolique.[152] »

Nicoboulè est en revanche un auteur moins connu. On suppose que ce nom, « Conseiller pour la victoire », est un pseudonyme, permettant au pamphlétaire de dresser avec plus de sécurité un portrait négatif d'Alexandre, dans la même veine que celui d'Éphippos. On voit ainsi dans un extrait le roi boire chez Médios à la santé d'une vingtaine de convives avant de quitter le banquet et mourir[153], et dans un autre des flatteurs qui « rivalisaient de zèle pour divertir le roi », tandis que, lors de son dernier repas, Alexandre « porta des toasts avec du vin

[148] Arr., *An.*, III, 5, 3. Trad. P. SAVINEL.
[149] Voir Ath., 27.
[150] Ath., III, 91. Trad. J. AUBERGER.
[151] Ath., X, 44. Trad. J. AUBERGER.
[152] Ath., XII, 53. Trad. J. AUBERGER.
[153] Ath., X, 44.

pur et força les autres à faire de même »[154], ce qui, comme le souligne justement J. AUBERGER, relève d'une *hybris* barbare puisque les Grecs boivent leur vin mélangé.

3. Clitarque et la *Vulgate*

A. Notoriété de son œuvre

Clitarque est sans doute l'historien d'Alexandre le plus connu dans le monde romain. Le plus net exemple que l'on peut donner de cette notoriété se trouve chez Cicéron, qui écrit à son ami Caelius Rufus, alors qu'il vient de remporter une victoire militaire contre les peuplades de l'Amanus, en Cilicie :

> Ainsi, comme ma victoire était complète, je fus sacré « imperator » près d'Issos, à l'endroit où, comme je l'ai souvent entendu de ta bouche, Clitarque a raconté pour toi que Darius avait été défait par Alexandre.[155]

Cet épisode était chez Clitarque si célèbre que l'on pense que la fameuse mosaïque de la Maison du Faune à Pompéi, aujourd'hui conservée au Musée Archéologique de Naples, qui montre Alexandre attaquant Darius sur son char, est directement inspirée de cet auteur. On sent par ailleurs l'attachement de Rufus dans le datif *tibi* à cet extrait de Clitarque, que Cicéron affirme très bien connaître également.

On peut aussi citer Pline l'Ancien qui, lorsqu'il évoque Dinon, l'auteur des *Persica*, le présente comme le père de Clitarque, sans doute plus célèbre que lui, par l'expression *Clitarchi celebrati auctoris pater*[156] (père du célèbre auteur Clitarque). De même Quintilien, dans un développement où il passe en revue les historiens et leurs qualités, cite, après entre autres Thucydide, Hérodote, Théopompe et Éphore, Clitarque, à propos duquel il affirme : *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur*[157] (« on vante l'esprit de Clitarque, on blâme son peu de crédit »).

Le reproche consistant au peu de foi à accorder aux propos de Clitarque se lit aussi chez Cicéron, à tel point qu'il fait de Clitarque davantage un rhéteur qu'un historien :

---

[154] Ath., XII, 53. Trad. J. AUBERGER.
[155] Cic., *Fam.*, II, 10, 3.
[156] Plin., *N.H.*, X, 136.
[157] Quint., *Institution oratoire*, X, 1, 74.

Et lui, en riant, dit : « À ton aise ; car on permet aux rhéteurs de mentir au sujet de l'histoire, pour qu'ils puissent parler avec plus de piquant. Comme tu le fais aujourd'hui avec Coriolan, Clitarque, Stratoclès ont arrangé les choses pour Thémistocle. »[158]

Le fait de le voir cité par Quintilien, par Cicéron dans son *Brutus*, mais aussi par Démétrios dans son *De elocutione* (304) ou Philodème de Gadara dans sa *Rhétorique* (IV, 1, 7 et IV, 1, 21) nous incite à penser que Clitarque devait figurer au programme des études, ce qui faisait de lui un auteur classique pour les Anciens, connu de tout homme cultivé.

Il n'est ainsi pas étonnant qu'il soit identifié comme la source la plus probable de la *Vulgate*. On a pu voir en effet, parmi les ouvrages conservés sur l'histoire d'Alexandre, qu'Arrien s'appuyait presque exclusivement sur les œuvres de Ptolémée et d'Aristobule, mais aussi de Néarque, tandis que Plutarque, au contraire, utilisait de nombreuses sources, telles que Callisthène, Charès ou Onésicrite[159]. Il fut remarqué par ailleurs, et ce depuis longtemps, que les textes de Diodore, de Quinte Curce et de Justin présentaient de grandes similitudes, tant dans les faits rapportés que dans leur ordonnancement, ce qui a amené à cette conclusion formulée par P. GOUKOWSKY : « Il faut donc admettre l'existence d'un ouvrage historique, aujourd'hui perdu, auquel se réfèrent, à des degrés divers, Diodore, Trogue-Pompée, Quinte-Curce[160] et le rédacteur de l'*Épitomé*, ouvrage historique à la base de ce que l'on a appelé la "*Vulgate*".[161] » Il conviendra donc de s'appuyer sur les concordances entre les œuvres de ces trois auteurs pour déterminer la place qu'occupait cette source dans l'œuvre de Trogue Pompée telle que nous l'a transmise Justin, ce qui sera notamment l'objet de la prochaine partie de cette étude.

L'influence de Clitarque, multipliée par les œuvres qui l'avaient pris pour source, était si grande que Plutarque, lui aussi, utilise cet auteur. On a ainsi déjà cité par exemple ce qu'il disait de l'épisode des Amazones, dont on sait grâce à lui qu'il se trouvait chez Clitarque. Quant à Arrien, il ne peut ignorer cette version de l'histoire d'Alexandre et ainsi la convoque de temps à autre dans son *Anabase*, mais souvent pour la mettre à distance de ce qu'il pense être la vérité historique. On sait par exemple que l'épisode de Nysa, colline où fut élevé Dionysos et sur

[158] Cic., *Brut.*, 43. L'épisode dont il est question concerne une supposée rencontre entre Thémistocle et Xerxès. Plutarque la mentionne également (*Thém.*, 27, 1) et met en lumière le peu de crédit à accorder à Clitarque sur ce sujet.
[159] Sur les sources de Plutarque, voir l'excellente liste de J. R. HAMILTON (1969, LII-LIII).
[160] Quinte-Curce s'est de fait appuyé sur Clitarque pour écrire la majeure partie de son œuvre, mais il usa aussi des ouvrages de Ptolémée, d'Onésicrite et même de Trogue Pompée selon les conclusions de J. E. ATKINSON (1980, 58-67).
[161] GOUKOWSKY 1976, 12-13. On trouvera dans ces pages des références à ces similitudes entre Diodore et Quinte-Curce.

laquelle s'est rendu Alexandre, où pousse étrangement le lierre inconnu par ailleurs dans cette région, fut développé par Clitarque, comme en atteste une scholie à Apollonios de Rhodes : « Que Dionysos ait fait la guerre contre les Indiens, Denys le dit, ainsi que Aristodème dans son premier livre *Des Thébains* ; Clitarque aussi dans ses *Histoires d'Alexandre*. Il raconte aussi que la Montagne Nysa est en Inde, et qu'il y pousse une plante assez semblable au lierre, qu'il appelle *skindapsos*. C'est aussi ce que raconte Charmeleiôn dans le livre 5 de *Sur l'Iliade*.[162] » Ce fait est rapporté par tous les auteurs, mais on trouve également chez Quinte-Curce et Justin le traitement d'une transe bacchique qui se serait emparée de tous les Compagnons d'Alexandre. Arrien la rapporte lui aussi mais en l'introduisant par une formule de distanciation qui lui est chère, et qui semble concerner particulièrement les emprunts à la *Vulgate,* et donc à Clitarque : « Certains ont même rapporté (si l'on peut ajouter foi à de telles histoires) que beaucoup de Macédoniens de haut rang qui entouraient Alexandre, une fois couronnés de lierre, et par l'effet de l'invocation au dieu, avaient été possédés par le dieu, l'avaient célébré par des "évohé", et avaient été pris de transports bacchiques. » Et d'ajouter, en prenant appui sur cette version de l'histoire, vraisemblablement tirée de la *Vulgate,* un long développement sur la crédibilité des sources, qui commence en ces termes : « Chacun peut ajouter foi ou non à ces récits, suivant ce qu'il juge acceptable. En ce qui me concerne, je ne suis pas totalement d'accord avec Ératosthène de Cyrène, qui dit que tout ce qui a été rapporté aux dieux par les Macédoniens l'a été pour faire plaisir à Alexandre, en accréditant les rumeurs flatteuses. » Il se termine par cette conclusion toute personnelle : « En ce qui me concerne, quand on en parle, j'estime qu'on doit rester neutre.[163] » Même neutralité observée par exemple à propos de la rencontre entre Alexandre et la famille de Darius, à la suite de la bataille d'Issos. Diodore et Quinte-Curce racontent comment la mère de Darius, Sisigambis, a confondu Héphestion et Alexandre, et s'est prosternée devant l'ami du roi, avant qu'on lui indiquât sa méprise. Alexandre, loin de s'offenser, relève et excuse la vieille femme en lui assurant qu'elle ne s'est pas trompée, Héphestion étant lui aussi Alexandre. Cette anecdote paraît donc assez probablement tirée de Clitarque, et Arrien ne peut s'empêcher de la rapporter, tant elle devait être célèbre. Il ajoute donc, après avoir donné les versions de ses propres sources : « Voilà ce que rapportent Ptolémée et Aristobule. Mais on dit aussi que, le lendemain, Alexandre était entré dans leur tente avec un seul Compagnon, Héphestion. » Il ajoute, après avoir raconté cette histoire, des indices du crédit qu'il lui accorde : « Personnellement, j'ai rapporté ces faits en ne les donnant ni pour vrais, ni pour complètement invraisemblables. Quoi qu'il en soit, si les

[162] Scholie à Apollonios de Rhodes, II, 904. Trad. J. AUBERGER.
[163] Arr., *An.*, V, 2, 7 ; 3, 1 ; 3, 4. Trad. P. SAVINEL.

choses se sont passées ainsi, je loue Alexandre de sa compassion pour ces femmes, et en même temps des marques de confiance et d'honneur données à son ami ; s'il semble vraisemblable à ses historiens qu'il ait pu agir et parler ainsi, je ne l'en félicite pas moins pour cela.[164] » Son jugement concernant la rencontre avec les Amazones est en revanche bien plus sévère, puisqu'il assure : « Cependant, il n'est fait aucune mention de cela ni chez Aristobule ni chez Ptolémée, ni chez aucun de ceux dont le témoignage est digne de foi en ces matières.[165] » Et l'on retrouve bien là le reproche adressé à Clitarque par Cicéron et Quintilien.

B. Éléments de datation

Quant aux dates de Clitarque, beaucoup a été écrit à ce sujet. Pline nous donne un premier indice de datation :

> Théophraste, qui le premier des étrangers, a écrit sur les Romains avec quelque attention – car Théopompe, avant lequel personne n'en a fait mention, s'est borné à dire que la ville avait été prise par les Gaulois, Clitarque, qui vient juste après lui, seulement qu'une délégation avait été envoyée à Alexandre - …[166]

Voilà qui place donc Clitarque juste après Théopompe, et avant Théophraste. Pour le premier, on fixe ses dates entre 378 et 323, et pour le second entre 371 et 288. La fourchette est large, mais permet de situer Clitarque, et notamment sa période d'écriture, au tournant du IV^e^ et du III^e^ siècle. P. GOUKOWSKY (1976, 23) en tire la conclusion qu'il dut écrire son œuvre en une vingtaine d'années (car le volume en était considérable, en douze livres[167]), peu après la mort d'Alexandre, soit peut-être de 320 à 300 / 295. Ce qui ne réduit pas tant que cela la fourchette de temps[168].

Une autre chose est certaine : c'est l'attachement de Clitarque à Ptolémée, à la cour duquel il est ordinairement admis qu'il vivait. Cet attachement se vérifie dans deux épisodes : celui de la flèche empoisonnée, où Ptolémée, blessé et tombé gravement malade, n'est sauvé que grâce à un remède apparu en rêve à Alexandre[169], et surtout celui de la bataille chez les Malles. On lit à ce propos chez Quinte-Curce :

---

[164] Arr., *An.*, II, 12, 6 et 8. Trad. P. SAVINEL.
[165] Arr., *An.*, VII, 13, 3. Trad. SAVINEL.
[166] Plin., *N.H.*, III, 57.
[167] Voir Diogène Laërce, I, 6 : « Dans son douzième livre Clitarque dit que les gymnosophistes méprisent la mort. » Trad. J. AUBERGER.
[168] F. SCHACHERMEYR (1970, 211 sq.) situe la date de composition entre 316 et 305. Il est admis que Clitarque n'a pas participé à l'expédition d'Alexandre (PEARSON 1960, 216 sq. ; PEDECH 1984, 9 sq. ; BAYNHAM 1998, 69). Pour une mise au point récente sur Clitarque et sa datation, et le relatif consensus sur une datation haute, voir PRANDI (2), 59.
[169] Voir DS, 103 ; Curt., IX, 8 et Justin, XII, 10.

Ptolémée, qui fut roi par la suite, était présent à cette bataille, d'après ce qu'affirment Clitarque et Timagène ; mais lui, qui naturellement n'a pas été l'ennemi de sa propre gloire, il a raconté qu'il n'y était pas : on l'avait envoyé en expédition. Tant il y eut d'indifférence, ou encore, ce qui ne vaut pas mieux, de crédulité chez ceux qui ont réuni les documents historiques des temps passés ![170]

Clitarque est donc la source qui, contre toute vraisemblance, et contre le témoignage de Ptolémée lui-même, faisait du futur monarque égyptien un participant à cette bataille. Arrien qui ne pouvait laisser passer une telle occasion de dire tout le mal qu'il pensait de cette tradition historique, affirme que Ptolémée y devient même le sauveur d'Alexandre, qu'il aurait protégé de son bouclier quand il était seul face à un peuple hostile : « Pourtant, la plus grave erreur commise par ceux qui ont écrit l'histoire d'Alexandre, c'est, de mon point de vue, la suivante : certains ont écrit que Ptolémée, fils de Lagos, est monté par l'échelle d'assaut en même temps qu'Alexandre et Peucestas, et que c'est lui qui l'a protégé de son bouclier tandis qu'il gisait au sol, et que c'est de là que lui est venu son surnom de Sauveur ; pourtant, Ptolémée lui-même a écrit qu'il n'était pas là au moment de cette action : il était à la tête de ses propres troupes, et livrait d'autres combats contres d'autres Barbares.[171] »

Concernant ces deux extraits, on ne s'arrêtera pas sur les critiques déjà évoquées sur les libertés de Clitarque prises avec l'histoire. Si ces extraits nous renseignent sur les dates de Clitarque, c'est parce que la volonté d'héroïser Ptolémée est ici évidente. Deux conclusions différentes en ont été tirées. Pour A. ZAMBRINI (2008, 216), Clitarque écrirait à une période troublée (vers 309-308), poussé par des rumeurs sur l'empoisonnement d'Alexandre, pour soutenir Ptolémée visé par un pamphlet[172]. L. PEARSON (1960, 212-242) tire quant à lui une conclusion toute différente : Clitarque n'aurait selon lui jamais pu se permettre d'écrire un mensonge, même valorisant, à propos de Ptolémée de son vivant. Cet écrit serait donc postérieur à la mort de ce dernier, donc à 280[173]. Cette datation a en outre le mérite de donner une explication à l'étrange ambassade envoyée à Babylone par les Romains, attestée chez Clitarque comme on l'a lu chez Pline, puisque la fin des années 280 et le début des années 270 avant notre ère furent marqués par la guerre entre Pyrrhus, roi d'Épire, et les Romains : ce serait là que Clitarque aurait tiré l'inspiration de cet étrange passage.

[170] Curt., IX, 5, 21. Trad. H. BARDON.
[171] Arr., *An.*, VI, 11, 8. Trad. P. SAVINEL.
[172] Pour une datation antérieure à la mort de Ptolémée, voir aussi HAMILTON 1961.
[173] Pour une datation postérieure à la mort de Ptolémée, voir aussi TARN 1948, II, 16-29.

En tout état de cause, on ne peut que conclure à une rédaction relativement tardive, intervenant après la rédaction de leurs histoires par les principaux Compagnons d'Alexandre, par un auteur qui, à Alexandrie, cherchait à valoriser le dynaste lagide.

C. Centres d'intérêts

Il suffit de lire les 36 fragments (non douteux) de Clitarque définis par F. JACOBY pour cerner les centres d'intérêt majeurs de cet auteur. Il se montre en effet surtout intéressé par ce qui relève de l'extraordinaire, et la plupart des fragments tiennent des *mirabilia*. Ainsi, Clitarque fut utilisé par Élien comme source d'informations à propos d'animaux indiens : des serpents de onze coudées de long, aux couleurs éclatantes et à la morsure mortelle, des singes imitant à ce point les gestes des hommes que les Indiens les capturent en leur proposant un maquillage à base de glu que les animaux s'appliquent eux-mêmes devant un miroir, d'oiseaux au chant si harmonieux qu'il imagine que ce pourrait être des Sirènes, d'une autre espèce « portée sur l'amour » appelée l'oriôn[174].

De la même manière, ses propos anthropologiques (du moins ceux qui nous sont parvenus) ne portent que sur des coutumes tout à fait exotiques, et propres à charmer un large lectorat. C'est le cas d'un peuple qu'il appelle les « Mandores » (*Mandorum*) selon Pline[175], qui, selon Agatharcidès, se nourrit de sauterelles et est particulièrement agile. De même Clitarque développe un propos sur les Orites (qu'il semble confondre avec les Icthyophages) apparemment tiré de Néarque qu'il a vraisemblablement lu : « Le fleuve Arabis sépare les Orites de l'Inde. Ils ne connaissent pas d'autres nourritures que le poisson, qu'ils ouvrent avec leurs ongles, laissent sécher au soleil et transforment en une sorte de pain, d'après ce que dit Clitarque.[176] » Relevons en dernier exemple la longue digression sur les sacrifices d'enfants au dieu Cronos pratiqués selon lui par les Phéniciens et les Carthaginois, décrits avec tous leurs horribles détails, jusqu'au sourire apparaissant sur leurs visages au moment où on les immolait[177].

Enfin, l'empire perse semble être un territoire assez connu de Clitarque, lui qui a pu être familier de cette région grâce à son père, Dinon, l'auteur des *Persica*. On le trouve ainsi cité à propos de l'âge de la mort de Sardanapale[178], des habitudes quant au port de la tiare[179], d'une

[174] Élien, *De la personnalité des animaux*, XVII, 2 ; 25 ; 23 ; 22. Strabon (XV, 1, 69) évoque lui aussi l'oriôn et le crateus qu'il a lu chez Clitarque.
[175] Plin., *N.H.*, VII, 29.
[176] Plin., *N.H.*, VII, 30. Trad. J. AUBERGER.
[177] Scholie à Platon, *République*, 357 a.
[178] Ath., XII, 39.
[179] Scholie à Aristophane, *Oiseaux*, 487.

cité fortifiée fondée par Sémiramis[180]… Clitarque s'attache également à donner des informations géographiques sur ce territoire, que Pline (*N.H.*, VI, 36) reprend par exemple à propos de la mer Caspienne, jugée par l'historien alexandrin au moins aussi large que la mer Noire. Strabon quant à lui, géographe particulièrement intransigeant, surtout sur les estimations de distances, porte un regard très sévère sur Clitarque. Ainsi, à propos de l'isthme formé par l'embouchure du Cyros, il estime que « ceux qui ont, comme Clitarque l'a fait, minimisé les dimensions de l'isthme en prétendant qu'il peut être inondé par chacune des deux mers, ces auteurs ne sont même pas dignes d'être mentionnés.[181] » À propos d'une anecdote rapportée par Clitarque sur des cavaliers qui avaient manqué de peu d'être rattrapés par la marée montante, son jugement est à nouveau sans appel : Οὐδὲ Κλείταρχος εὖ[182]. Même pour ce qui est de la géographie, le goût de Clitarque pour le spectaculaire et l'incroyable se fait sentir. Il paraît donc légitime de penser que l'on retrouvera cette tendance dans sa manière de présenter Alexandre le Grand, dont les exploits parlaient d'eux-mêmes.

D. L'Alexandre de Clitarque en débat

Mais à ce sujet encore, rien n'est si simple. Il suffit de regarder quelques conclusions de chercheurs de premier plan sur ce sujet pour s'en rendre compte.

P. GOUKOWSKY, s'appuyant sur le constat que les *Histoires d'Alexandre* de Clitarque sont favorables à Ptolémée, conclut que c'est Ptolémée lui-même qui aurait invité Clitarque à sa cour, à un moment où ce dernier n'était qu'au début de la rédaction de son œuvre. Le souverain égyptien aurait ainsi souhaité appuyer sa propagande, puisqu'il se présentait comme le successeur le plus légitime d'Alexandre, dès qu'il avait fait acheminer sa dépouille à Memphis. Or « sa propagande glorifiait un Alexandre divinisé, fils de Zeus Ammon, émule d'Héraclès et vainqueur des monstres de l'Inde. Une fois installé à Alexandrie, témoin de la vénération que la population vouait à la mémoire du héros fondateur, le protégé de Ptolémée ne pouvait manquer de prendre à son compte les principaux thèmes de cette fiction politique et d'accentuer, dans la seconde partie de son *Histoire*, les liens qui avaient uni Alexandre au plus fidèle de ses lieutenants encore vivants.[183] » Voilà donc Clitarque devenu le premier panégyriste d'Alexandre, tel que le souhaitait son soi-disant successeur, Ptolémée.

---

[180] DS, II, 7, 3-4.
[181] Str., XI, 1, 5.
[182] Str., VII, 2, 1.
[183] GOUKOWSKY 1976, 28-29. Sur la propagande de Ptolémée, lire l'intéressante analyse que P. GOUKOWSKY fournit alors à propos des tétradrachmes d'argent représentant au droit Alexandre portant les cornes d'Ammon et coiffé d'une peau d'éléphant, marquant sa filiation avec Zeus et reprenant l'image héracléenne du héros conquérant de l'Inde.

Au contraire, pour N. G. L. HAMMOND, qui s'est attaché à comparer les œuvres de Justin et de Diodore, Clitarque est animé par une profonde animosité à l'égard des Macédoniens, et s'emploie à présenter Alexandre comme un conquérant corrompu par le pouvoir[184]. Il part du principe que Diodore aurait utilisé comme source l'œuvre aujourd'hui perdue (et fort peu connue) de Dyillos, favorable à Alexandre, et que dès lors qu'un passage marque un écart entre les deux textes, ce serait que Clitarque serait à l'origine du texte de Trogue Pompée, et ainsi de Justin. Par conséquent, ce serait chez Clitarque que Trogue Pompée aurait trouvé la corruption d'Alexandre par les richesses dès la bataille d'Issos, pour reprendre un passage déjà évoqué, de même qu'il lui aurait emprunté l'épisode des lettres qu'Alexandre fait écrire à ses soldats pour mieux se séparer des mécontents, ainsi que l'épisode de la mutinerie d'Opis telle qu'on la découvre chez Justin[185], pour ne prendre que ces exemples qui, avec d'autres, font d'Alexandre un roi dépravé et autoritaire. Nous sommes alors très loin d'un Alexandre de propagande ptoléméenne !

Quant à A. ZAMBRINI (2008, 216-217), elle trouve chez Clitarque une vision moins hagiographique d'Alexandre que chez Néarque ou Onésicrite. Le roi aurait dans son œuvre de très bons aspects mais aussi d'autres traits particulièrement sombres, d'où le fait qu'il y serait la victime d'une mort violente par empoisonnement. Sa conclusion sur le fait que cet Alexandre fut alors du goût des Romains parce qu'ils le lisaient à une époque troublée, est tout à fait intéressante, mais ne justifie sans doute pas à elle seule de croire que Clitarque avait peint cet Alexandre entre héros et monstre[186]. Ce type de conclusion montre à quel point le sujet est complexe et témoigne de la nécessité qu'il y a, à nouveau, de se plonger directement et scrupuleusement dans les textes qui nous sont parvenus.

[184] HAMMOND 2007 (2), 114.
[185] Voir HAMMOND 2007 (2), 98, 103, 107.
[186] De la même manière, E. BAYNHAM (1998, 79) estime que Quinte-Curce développe dans son œuvre le regard ambivalent des Romains à l'égard d'Alexandre en utilisant en Clitarque une source « with a more balanced appraisal as opposed to the apologist accounts of Aristobulus and Ptolemy. »

DEUXIÈME PARTIE : LA QUESTION DES SOURCES DES LIVRES XI ET XII DES *HISTOIRES PHILIPPIQUES*

On l'a dit, on a depuis longtemps observé des points de convergence importants entre le livre XVII de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, les huit livres conservés des *Histoires d'Alexandre* de Quinte-Curce et les livres XI et XII des *Histoires philippiques* de Trogue Pompée, telles que Justin nous les a transmises. Pourtant, on ne peut identifier Clitarque comme étant l'auteur de la source première, la *Vulgate*, en s'en tenant à ce simple constat et il faut, pour les *Histoires philippiques* tout autant que pour les autres textes, rechercher avec précision ce qui provient de manière certaine de Clitarque et ce qui en provient probablement. Il faut aussi, par la comparaison systématique de cette œuvre avec celles des autres historiens d'Alexandre, tenter de trouver les traces d'autres sources éventuelles, pour comprendre quels furent les lectures, le travail et les choix de Trogue Pompée.

I. Clitarque comme source des *Histoires philippiques*

1. Clitarque comme source attestée

Quelques témoignages nous permettent donc de voir en Clitarque la source assurée de certains épisodes de l'histoire d'Alexandre le Grand. Si nous excluons volontairement les digressions zoologiques et la plupart des digressions anthropologiques, que nous jugeons peu pertinentes dans l'étude que nous faisons des livres XI et XII des *Histoires philippiques*, on compte quatre épisodes qui se retrouvent chez Justin et en même temps, sauf quand le texte qui nous est parvenu est lacunaire, chez Diodore et Quinte-Curce :

1) La rencontre avec Thalestris, reine des Amazones
2) Le mont Nysa
3) Le combat chez les Malles
4) L'ambassade romaine

Trois autres épisodes en revanche se trouvent bien développés par Diodore et Quinte-Curce, mais sont absents de l'œuvre de Justin :

1) L'intervention de Thaïs et l'incendie du palais de Persépolis
2) La guerre contre le roi Sambos
3) La digression sur les ichtyophages

Il convient de regarder chacun de ces épisodes, pour mieux comprendre la perspective de Clitarque, mais aussi pour tenter de comprendre les raisons qui les font figurer ou non dans le texte de Trogue Pompée / Justin.

A. Les épisodes communs aux auteurs de la *Vulgate*

a. La rencontre avec Thalestris, reine des Amazones

(Diodore XVII, 77 ; Quinte-Curce VI, 5 ; Justin XII, 3 ; voir aussi Plutarque 45 et Arrien VII, 13)

Rappelons d'abord le témoignage de Plutarque, qui permet de voir en Clitarque la source de cette anecdote chez nos trois auteurs :

> C'est là que l'Amazone vint le trouver, au dire de nombreux auteurs, parmi lesquels Cleitarchos, Polycleitos, Onésicrite, Antigénès et Istros ; mais Aristoboulos, Charès le chambellan, Ptolémée, Anticleidès, Philon de Thèbes, Philippe de Théangéla, et en outre Hécatée d'Erétrie, Philippe de Chalcis et Douris de Samos disent que c'est là pure invention. Alexandre semble témoigner en faveur de ces derniers : en effet, dans une lettre adressée à Antipatros, où il fait un récit circonstancié de tout ce qui s'était passé, il écrit que le roi des Scythes lui offrit sa fille en mariage, mais il ne parle pas de l'Amazone. On dit que, longtemps après, Onésicritos lut à Lysimaque, devenu roi, son quatrième livre, et que Lysimaque, en souriant doucement, lui demanda : « Et moi, où étais-je alors ? » Du reste, que l'on ajoute foi ou non à ce récit, l'admiration pour Alexandre n'en sera ni diminuée ni accrue.[187]

S'il convient de citer ce passage *in extenso*, c'est que les informations qu'il recèle sont extrêmement nombreuses. Plutarque semble s'être arrêté longuement sur cette anecdote en raison de sa notoriété, d'où cette liste apparemment exhaustive de sources (la plus longue dans la *Vie d'Alexandre*), opposant les auteurs qui ont rapporté cette histoire et ceux qui l'ont rejetée. Le fait que des auteurs de premier plan, tels qu'Aristobule, Ptolémée et Charès l'ont qualifiée de mensongère prouve en outre qu'elle fut célèbre dès sa parution. Or dans la mesure où, parmi les auteurs attestés, Onésicrite paraît avoir écrit le premier son *Histoire d'Alexandre*, on estime qu'il est l'inventeur de cette légende, ce que confirme l'anecdote finale de Plutarque, la lecture par Onésicrite de ce passage de son œuvre à Lysimaque. Clitarque, écrivant plusieurs décennies après lui, lecteur des historiens d'Alexandre qui l'avaient précédé, aurait alors reproduit dans son texte cet incroyable épisode, susceptible de plaire par son exotisme et sa référence aux mythiques Amazones à de nombreux lecteurs.

[187] Plut., *Alex.*, 46. Trad. R. FLACELIERE et É. CHAMBRY.

Voici ce que l'on peut lire de cette histoire chez Justin :

Ibi ei occurrit Thalestris, siue Minythyia, Amazonum regina, cum CCC mulieribus, XXXV dierum inter confertissimas gentes itinere confecto, ex rege liberos quaesitura ; cuius conspectus aduentusque admirationi omnibus fuit, et propter insolitum feminis habitum et propter expetitum concubitum. Ob hoc tredecim diebus otio a rege datis, ut est uisa uterum implesse, discessit.

Là [en Parthie] vint à sa rencontre Thalestris, ou Minythyia, reine des Amazones, avec trois cents femmes, après avoir accompli une route de trente-cinq jours au milieu de nations très peuplées, pour avoir des enfants du roi ; son aspect et son arrivée soulevèrent l'admiration de tous, tant en raison de sa tenue, inusitée chez les femmes, que de son désir de partager la couche d'Alexandre. Aussi treize jours de repos furent-ils accordés par le roi et elle se retira lorsqu'il lui sembla avoir fertilisé son ventre.[188]

Si l'on compare cette version à celle de Diodore (XVII, 77) et celle de Quinte-Curce (VI, 5), on n'observe que de légères différences : ces deux auteurs situent plus précisément l'endroit de la rencontre (en Hyrcanie), et révèlent ce qu'Alexandre offre à Thalestris, à savoir des cadeaux chez Diodore et une proposition d'alliance chez Quinte-Curce. À cela près, tout est semblable : le nom de Thalestris, son équipage de trois cents Amazones, sa tenue créant l'admiration, sa volonté de faire des enfants (Diodore, plus réaliste, ne parle que d'un seul enfant) avec le roi, les treize jours qu'ils passent ensemble. Nul doute que l'on est alors face à la version de Clitarque, attestée par Plutarque, reprise par les trois auteurs.

On peut en être d'autant plus certain que Trogue Pompée avait fait là un choix, celui de rapporter l'anecdote telle qu'il la lisait chez Clitarque dont il devait alors suivre la lecture, alors même qu'il en connaissait une autre version. On ne trouve en effet que chez Trogue Pompée / Justin le nom Minythyia donné comme une autre possibilité de celui de Thalestris (*Thalestris, siue Minythyia, Amazonum regina*). Or ce nom apparaît plus tôt dans l'œuvre, au livre II, qui porte sur les Scythes. Trogue Pompée passe alors en revue toutes les reines des Amazones, depuis les premières aux origines de la création de ce peuple étrange, Martesia et Lampeto, jusqu'à la dernière, Minithyia, appelée aussi Thalestris (*Harum Minithyia siue Thalestris regina*). Le fait que Trogue Pompée donne à chaque fois les deux noms, en usant de la conjonction de coordination *siue*, mais d'abord dans un sens, puis dans l'autre, montre qu'il met lui-même en relation l'histoire telle qu'il la rapporte au livre II, et telle qu'il la reprend

[188] Justin, XII, 3, 5-7.

d'une première source[189], et celle telle qu'il la rapporte au livre XII, et telle qu'il la reprend de Clitarque[190]. On ne peut en effet penser que Clitarque est la source du passage du livre II au vu de la manière dont ce dernier conclut une liste de nombreuses reines Amazones, vraisemblablement le fruit d'un autre historien, de la différence de nom et de ce qu'on y apprend sur cette reine, repris nulle part ailleurs, tant chez Quinte-Curce que chez Diodore.

Harum Minithyia siue Thalestris regina, concubitu Alexandri per dies tredecim ad subolem ex eo generandum obtento, reuersa in regnum breui tempore cum omni Amazonum nomine intercidit.

Leur reine Minithyia, appelée aussi Thalestris, ayant réussi à partager la couche d'Alexandre pendant treize jours pour qu'il lui fasse un enfant, périt peu de temps après être revenue dans son royaume, et avec elle périt toute la puissance des Amazones.[191]

Le fait que Trogue Pompée précise déjà, dès le livre II, le nom de Thalestris n'est alors selon nous qu'un témoignage à nouveau manifeste de la notoriété de cet épisode tel que le racontait Clitarque : notre auteur le connaissait et donne alors ce deuxième nom pour faire une référence connue à ses lecteurs.

Clitarque est en outre attesté ailleurs que chez Plutarque comme une source de cette rencontre entre Alexandre et les Amazones. C'est cette fois chez Strabon, où l'on peut lire ce commentaire :

Thémiscyra, les plaines autour du Thermodon et les montagnes qui les dominent, toutes ces régions sont nommées comme ayant appartenu aux Amazones qui en auraient été chassées. Où elles sont aujourd'hui, peu d'auteurs le révèlent, et encore sont-ils sans preuve et peu fiables. Ainsi Thalestria, souveraine des Amazones, dont on dit qu'elle rencontra Alexandre et s'unit à lui pour avoir un enfant : il n'y a pas unanimité sur elle. Au contraire, les écrivains qui se soucient le plus de la vérité n'en ont rien dit, les plus fiables ne mentionnent rien de tel et ceux qui en ont parlé ne disent pas les mêmes choses. Clitarque dit que Thalestria est partie des Portes Caspiennes et du Thermodon pour rejoindre Alexandre, mais il y a plus de 6000 stades (= 1110 km) entre la Caspienne et le Thermodon.[192]

[189] La source habituellement reconnue du livre II sur les Scythes est Éphore mais ce dernier n'a pas eu le temps d'achever son œuvre, qui devait avoir pour ambition de s'arrêter à la mort de Philippe (MAISONNEUVE 2011, 185). Il faut donc y voir une autre source.
[190] Sur Thalestris comme étant le nom de la reine Amazone donné par Clitarque, voir aussi HECKEL 1997, 200-201 et HAMMOND 2007 (2), 102. Quant aux deux noms utilisés relevant de deux traditions, voir aussi SANTI AMANTINI 18-1981, 262.
[191] Justin, II, 4, 33. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET.
[192] Str., XI, 5, 4. Trad. J. AUBERGER.

On voit ici encore de quelle réputation jouissait le pauvre Clitarque, notamment aux yeux de Strabon : il semble être le parfait représentant des auteurs peu fiables ! Mais ce que Strabon reproche le plus à Clitarque, c'est bien son incohérence en ce qui concerne les données géographiques, matière où il se trouvait bien plus expert que l'historien alexandrin. Pour repousser d'un revers de la main les propos de Clitarque, et ce faisant l'authenticité de cette rencontre, Strabon rappelle la distance très grande qui sépare le lieu de la rencontre, l'Hyrcanie, du pays d'où viendrait le peuple de guerrières, autour des « Portes Caspiennes et du Thermodon » (Diodore et Quinte-Curce écrivent eux aussi que Thalestris arrive d'une région s'étendant entre le Phase et le Thermodon), soit 1 110 kilomètres ! De fait, alors que l'Hyrcanie se situe au sud-est de la mer Caspienne, le Thermodon et le Phase (aujourd'hui le fleuve Rioni) se jettent quant à eux dans la mer Noire, au Sud pour le premier, à l'Est pour le second. On pourrait y voir là une simple inadvertance de Clitarque, or il cherche à un autre endroit à minimiser la distance qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne. Relisons alors le passage déjà évoqué concernant les critiques que Strabon porte à Clitarque au sujet du territoire s'étendant entre les deux mers :

> Cette région forme une sorte de péninsule, entourée à l'ouest par le Tanaïs et le lac Méotide, jusqu'au Bosphore et la côte du Pont-Euxin qui jouxte la Colchide. Au nord par l'Océan jusqu'aux bouches de la Mer Caspienne. Et à l'est par cette même mer jusqu'aux frontières de l'Albanie et de l'Arménie, là où se jettent les fleuves Cyros et Araxe, l'un traversant l'Arménie et l'autre, le Cyros, coulant à travers l'Ibérie et l'Albanie. Au sud, par la région qui s'étend de l'embouchure du Cyros jusqu'à la Colchide, ce qui fait à peu près 3000 stades de mer à mer, à travers les terres albanaises et ibériennes. Si bien qu'on peut l'assimiler à un isthme. Mais ceux qui ont, comme Clitarque l'a fait, minimisé les dimensions de l'isthme, en prétendant qu'il peut "être inondé par chacune des deux mers", ces auteurs ne sont même pas dignes d'être mentionnés.[193]

Affirmer que la région située entre les mers Noire et Caspienne pouvait être inondée par ces mers revient donc à minimiser considérablement la distance qui les sépare (le Cyros, aujourd'hui le fleuve Koura, marquant la limite sud, coule en effet sur 780 kilomètres). Or les Amazones vivant sur un territoire s'étendant au sud-ouest de ladite région, c'était pour Clitarque un nouveau moyen d'accréditer leur voyage, et donc la rencontre entre Alexandre et elles. Les deux « approximations » géographiques de Clitarque ne sont ainsi dues ni au hasard ni à une trop fâcheuse inattention, mais à une compression volontaire des distances.

Les libertés que l'historien prend avec la géographie relèvent donc en réalité d'un projet, celui de soutenir l'authenticité d'une union entre le roi des Macédoniens et la reine des

[193] Str., XI, 1, 5. Trad. J. AUBERGER.

Amazones. Et cette volonté tend évidemment à montrer d'Alexandre une image positive : il est élevé au rang des héros qui avaient eux-mêmes rencontré ce peuple mythique, ainsi de Thésée, et, plus encore, d'Héraclès et d'Achille dont il prétendait descendre, par son père et par sa mère. Clitarque doit être l'auteur qui, s'il n'en est pas l'inventeur, s'est le plus étendu sur l'anecdote, et l'a le plus popularisée. Sa place en tête de la liste effectuée par Plutarque des auteurs la rapportant, avant Onésicrite qui passe pour l'avoir créée[194], en atteste.

b. Le mont Nysa

(lacune chez Diodore ; Quinte-Curce VIII, 10 ; Justin XII, 7 ; voir aussi Plutarque 58 et Arrien V, 1-2)

On identifia derrière le mont Nysa Dionysopolis (Nagarahara) « near Jalalabad on the Kabul river in Afghanistan[195] ».

Nous avons déjà cité la scholie à Apollonios de Rhodes qui nous permet de faire remonter la parenté de la visite du mont Nysa par Alexandre et ses soldats à Clitarque. Voici ce que l'on peut en lire chez Justin :

> Alors qu'il était arrivé près de la ville de Nysa, comme ses citoyens n'opposaient pas de résistance, ayant confiance en le culte qu'ils rendaient à Liber Pater par lequel la ville avait été fondée, il ordonna qu'on les épargnât, heureux d'avoir suivi non seulement l'expédition du dieu, mais aussi ses traces. Il conduisit alors son armée contempler le mont sacré, recouvert d'une nature bienfaitrice, de vigne et de lierre, tout comme si elle avait été parée par la pratique de la culture et l'industrie des cultivateurs. Mais son armée, quand elle s'approcha du mont, excitée par un soudain élan de l'esprit à pousser les hurlements sacrés dus au dieu, courut en tous sens à la stupeur du roi, sans causer de dommage, de sorte qu'il comprit qu'il n'avait pas veillé tant aux intérêts des citoyens en les épargnant, qu'à ceux de sa propre armée.[196]

On retrouve ici, outre la présence du lierre, les éléments qu'exposait Arrien (V, 3, 7) pour mieux les rejeter : la possession par le dieu et les transports bacchiques des soldats (qui épargnent le roi). Ils sont également mentionnés par Quinte-Curce qui lui aussi prend quelque distance avec cette partie de l'histoire telle qu'il la rencontre dans sa source :

---

[194] M.-P. ARNAUD-LINDET n'exclut pas de son côté que les faits soient réels, et se soient produits en 330 avant notre ère (II, 4, note 28).
[195] EGGERMONT 1975, 178, qui suit TARN 1951, 159. L. SANTI AMANTINI (1981, 270) hésite entre cette hypothèse et Koh-i-Mor-Tal, de même que M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 7, note 50). Il pense que les habitants honoraient un dieu (peut-être Shiva) identifié à Dionysos. A. B. BOSWORTH (1995, 159-161) situe ce mont à l'est du Kunar.
[196] Justin, XII, 7, 6-8.

Sur toute la montagne poussent en abondance lierre et vigne ; en abondance, coulent des sources éternelles. De plus, les fruits y ont des sucs variés et salutaires, le sol nourrissant lui-même une végétation qui germe du hasard. Il y a sur ces rochers des lauriers et des baies, bref, une vaste forêt rustique. À mon avis, ce n'est pas une inspiration divine, mais l'allégresse, qui poussa les soldats à cueillir çà et là les feuilles du lierre et des vignes et, avec leur couronne de feuillage, à parcourir la forêt entière, telles des bacchantes. Les voix de tant de milliers d'hommes adorant le dieu, maître de ce bois, se répercutaient en écho sur les crêtes de la montagne et sur les collines, vu que ce dérèglement, qui n'émanait que de quelques-uns, avait subitement gagné, - comme il arrive en général, - tout le monde. Aussi, comme en pleine paix, ils s'étendaient sur l'herbe et sur des lits de feuillage. Sans s'offusquer de cet accès d'allégresse, le roi leur fournit des vins en abondance et, pendant dix jours, laissa l'armée se consacrer au culte de Liber le Vénérable.[197]

Enfin, même si on ne peut en être certain, il est vraisemblable que cette anecdote figurait également dans le texte de Diodore. Si une lacune nous a malheureusement fait perdre ce passage, le sommaire du deuxième tome indique bien que figuraient dans l'œuvre les « bienfaits accordés à la ville appelée Nyséenne, en raison de liens de parenté avec Dionysos[198] ». Or c'est à la suite de ces bienfaits (c'est-à-dire pour Alexandre le fait de n'avoir pas attaqué la ville et d'avoir laissé son roi, Acuphis, à sa tête) que le roi Macédonien s'était rendu avec ses troupes sur la colline sacrée.

On ne sait pas, s'il les a effectivement rapportés, quelle fut la position de Diodore face à de tels propos. La position d'Arrien, comme nous l'avons vu, n'a quant à elle rien d'étonnant au vu du scepticisme avec lequel il regarde souvent la *Vulgate*. Celle de Quinte-Curce, qui exprime un avis personnel sur la question (*credo equidem*) et remet en question une véritable transe divine (*diuino instinctu*) au profit d'une simple allégresse est plus rare dans son œuvre. Il semble ici se conformer à l'attitude qu'il expose dans une célèbre formule du livre IX, à propos des chiens du roi Sophitès. Alors que quatre de ces chiens étaient venus à bout d'un lion d'une taille exceptionnelle, et comme ils ne lâchaient pas leur proie tant ils étaient de nature opiniâtre, un serviteur du roi découpa petit à petit l'un des chiens de chasse qui finit par mourir, mais sans avoir retiré ses dents enfoncées dans la blessure du lion. À ce propos donc, Quinte-Curce affirme : *Equidem plura transcribo quam credo : nam nec adfirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, quae accepi*[199]. (« J'en rapporte certes plus que je n'en crois : car je ne peux ni me résoudre à donner comme certitude ce dont je doute, ni à retrancher ce que j'ai reçu de mes sources. »)

[197] Curt., VIII, 10, 13-18. Trad. H. BARDON.
[198] DS, Sommaire du deuxième tome. Trad. P. GOUKOWSKY.
[199] Curt., IX, 1, 34.

Ce scrupule de Quinte-Curce, ce déni d'Arrien, s'expliquent assez aisément par le caractère assez invraisemblable de l'aventure, où l'on voit des soldats en état de transe bacchique (*bacchantibus*), tels que l'on représente les Bacchantes entourant Dionysos dans son thiase. Dans tous les récits qui nous la rapportent, et donc dans le texte de Clitarque, Alexandre est épargné par cette folie ménadique, et apparaît de manière extrêmement positive : il est un roi avisé, qui s'inscrit sur les pas de Dionysos en foulant le sol qui l'a vu grandir, et qui a respecté le dieu en respectant son peuple, épargnant de fait à ses soldats la vengeance du fils de Zeus, comme le souligne Justin en mettant en avant un paradoxe tel qu'il les affectionne : *ut intellegeret non tam oppidanis se parcendo quam exercitui suo consuluisse.*

Cette anecdote, qui voit Alexandre respecter Dionysos[200] et Dionysos respecter Alexandre, peut ainsi être vue comme une réponse au pamphlet d'Éphippos cité par Athénée, où celui-ci assure que Dionysos en voulait à Alexandre d'avoir détruit sa ville natale, Thèbes. Plutarque nous apprend d'ailleurs qu'Alexandre lui-même pensait s'être ainsi attiré la colère du dieu. Il écrit en effet, à la suite de la destruction de la célèbre cité : « Au fond, l'attentat contre Cleitos, qu'il commit en état d'ivresse, et l'abandon des Macédoniens qui, aux Indes, en refusant de le suivre, laissèrent comme imparfaites son expédition et sa gloire, il attribua tout cela au ressentiment et à la vengeance de Dionysos.[201] » Ce passage donc, chez Clitarque, qu'il soit ou non l'inventeur de cette légende, montre à nouveau une grande bienveillance à l'égard d'Alexandre, considéré par Dionysos à qui il rend hommage, faisant ainsi oublier le ressentiment que le dieu aurait pu nourrir à son égard, et que d'autres auteurs moins bienveillants ne manquèrent pas de souligner.

Il est notable également que Justin, contrairement à Arrien et à Quinte-Curce (et d'une certaine manière à Putarque qui ne prend même pas la peine de rapporter cette histoire), ne marque aucune distance avec les propos rapportés. La question se pose alors de savoir si la raison en est que Trogue Pompée ne formulait aucun doute, ou que l'épitomateur l'a fait disparaître. En tout état de cause, il semble impossible de répondre à cette question pour l'instant.

[200] Sur le rapport d'Alexandre à Dionysos, voir GOUKOWSKY 1978-1981, II ; EDMUNDS 1971, 363 sq. et BARDON 1948, I, 28, note 1 ; FREDRICKSMEYER 2003, 264-265. L. SANTI AMANTINI (1981, 271) souligne la volonté d'Alexandre de marcher sur les traces de son divin prédécesseur.
[201] Plut., *Alex*, 13, 4. Trad. R. FLACELIERE.

c. Le combat chez les Malles

(Diodore 98 -100 ; Quinte-Curce IX, 4-5 ; Justin XII, 9; voir aussi Plutarque 63 et Arrien VI, 8-11)

C'est là l'une des plus héroïques actions d'Alexandre, dont il convient de rappeler la narration par Justin.

Inde Alexander ad amnem Acesinem pergit. Per hunc in Oceanum deuehitur. Ibi Agensonas Sibosque, quos Hercules condidit, in deditionem accepit. Hinc in Mandros et Sugambros nauigat ; quae gentes eum armatis, LXXX milibus peditum et LX milibus equitum, excipiunt. Cum proelio uictor esset, exercitum ad urbem eorum ducit. Quam desertam a defensoribus cum de muro, quem primus ceperat, animaduertisset, in urbis planitiem sine ullo satellite desiliit. Itaque cum eum hostes solum conspexissent, clamore edito, undique concurrunt, si possint in uno capite orbis bella finire et ultionem tot gentibus dare ; nec minus Alexander constanter restitit et unus aduersus tot milia proeliatur. Incredibile dictu est ut eum non multitudo hostium, non uis magna telorum, non tantus lacessentium clamor terruerit, solus tot milia ceciderit ac fugauerit ! Vbi uero obrui multitudine se uidit, trunco se, qui propter murum stabat, adplicuit, cuius auxilio tutus cum diu agmen sustinuisset, tandem cognito periculo eius amici ad eum desiliunt, ex quibus multi caesi, proeliumque tam diu anceps fuit, quoad omnis exercitus muris deiectis in auxilium ueniret.

In eo proelio sagitta sub mamma traiectus cum sanguinis fluxu deficeret, genu posito, tam diu proeliatus est, donec eum a quo uulneratus fuerat occideret. Curatio uulneris grauior ipso uulnere fuit.

À partir de là, Alexandre se dirige vers le fleuve Acésine. Il descend en bateau sur ce dernier jusqu'à l'Océan. Il reçut là la soumission des Agensones et des Sibes, nations qu'Hercule a fondées.

De là, il navigue vers les Mandres et les Sugambres ; ces peuples le reçoivent avec des hommes armés, quatre-vingts mille fantassins et soixante mille cavaliers. Comme il était vainqueur au combat, il conduit son armée vers leur ville. Et comme il avait remarqué depuis le rempart, qu'il avait gagné le premier, qu'elle avait été abandonnée par ses défenseurs, il sauta à terre dans la place de la ville sans aucun garde. Aussi, alors que ses ennemis s'étaient aperçu qu'il était seul, ils accourent de toutes parts en poussant une clameur, au cas où ils pourraient, avec une seule tête, mettre un terme aux guerres touchant le monde entier et venger tant de peuples ; Alexandre n'en résista pas moins opiniâtrement et il se bat, lui seul contre tant de milliers d'individus. C'est un récit incroyable, que ni le nombre des ennemis, ni la grande puissance des traits, ni la si forte clameur de ses assaillants ne l'effrayèrent, que seul il massacra et mit en fuite tant de milliers d'hommes ! Quand il vit qu'il était, en vérité, débordé par le nombre, il s'adossa à un tronc d'arbre qui se dressait à côté du rempart ; alors qu'il avait, à l'abri derrière la protection que celui-ci lui offrait, longtemps soutenu leur assaut, lorsqu'ils apprirent le danger ses amis, dont un grand nombre fut tué, le rejoignent d'un saut à terre, et le combat fut longtemps incertain jusqu'à ce que toute l'armée vînt à leur secours après avoir abattu les remparts.

Traversé par une flèche sous le sein au cours de ce combat, comme il défaillait en raison de la perte de son sang, il posa un genou à terre et combattit longtemps, jusqu'à ce qu'il tuât l'homme par lequel il avait été blessé. Le traitement de sa blessure fut plus pénible que la blessure elle-même.[202]

Diodore et Quinte-Curce racontent exactement la même chose, avec quelques éléments supplémentaires que Justin certainement n'a pas repris dans son œuvre. Outre la confusion entre l'Acésinès et l'Hydaspe, commune aux auteurs de la *Vulgate* et que W. HECKEL (1997, 255) a bien démontrée, et des divergences de noms dans le texte de Justin[203], on retrouve ainsi : la position d'Alexandre, seul sur les remparts[204], son saut dans la ville, la protection que l'arbre lui assure au côté droit, un éloge d'Alexandre, la flèche qu'il reçoit sous le sein, la mort de l'Indien qui l'a blessé, l'aide qu'il reçoit de certains amis, puis de toute l'armée, et enfin le long temps de soin que nécessita la blessure du roi.

En revanche, Diodore et Quinte-Curce rapportent quatre éléments qui ne figurent pas dans les *Histoires philippiques* : la mention d'un présage de blessure à cette bataille qu'Alexandre aurait méprisé, le fait que si les Macédoniens tardèrent tant à le rejoindre, c'est que leurs échelles avaient rompu sous leur poids, le massacre qui eut lieu dans la ville une fois que les Macédoniens furent parvenus à y entrer en nombre, mais aussi l'identité des hommes qui vinrent l'aider d'abord à l'intérieur de la ville : Peucestès chez les deux auteurs, puis Timée, Léonnatus et Aristonus chez Quinte-Curce uniquement, qui rapporte aussi la mort de Timée et les blessures des autres combattants.

On ne peut savoir si ces hommes sont ceux désignés par Justin comme *eius amici […] ex quibus multi caesi* ou si Quinte-Curce donne ici des informations différentes, lui qui semble refuser de suivre, comme nous l'avons déjà dit, des sources qui indiquent que Ptolémée faisait partie de la bataille, alors que le Lagide lui-même avait affirmé le contraire, et il critique alors les historiens coupables, à savoir Clitarque et Timagène, et leur *credulitas* (IX, 5, 21), passage qui permet de faire de Clitarque la source de nos auteurs. On peut noter cela dit que Quinte-Curce lui-même n'est pas exempt de crédulité, lui qui, tout en dénonçant Clitarque, reprend pourtant à son compte sa version des faits dans sa quasi-intégralité. Pour s'en rendre compte,

[202] Justin, XII, 9.

[203] Sur cette divergence, É. CHAMBRY et L. THELY-CHAMBRY (1936, 406, note 44) s'étonnent de voir le nom Sugambres qui est celui d'un peuple de Germanie, et pensent que c'est Justin ou un scribe qui l'a substitué par erreur à Sudraques (en sanskrit Xudraca). L. SANTI AMANTINI (1981, 274) suppose que des erreurs se sont produites au moment de la transcription de ces noms de peuples peu connus par Trogue Pompée, ce que soutient aussi M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 9, NOTE 60). Il précise que les Sudraques / Oxydraques et les Mardres / Malles sont des peuples belliqueux vivant au confluent des fleuves Sin-âb et Ravi. Pour s'y retrouver dans les noms des peuples autour de l'Hyphase, voir aussi HECKEL 1997, 257.

[204] Selon A. B. BOSWORTH (1989, 136), l'isolement d'Alexandre à ce moment était davantage dû au manque d'enthousiasme de ses troupes après leur mutinerie de l'Hyphase qu'à l'audace de leur roi.

on peut citer les variantes que l'on trouve chez Plutarque et Arrien, qui par opposition soulignent la cohérence des trois autres auteurs. Ainsi chez eux Alexandre s'appuie contre le rempart et non contre un arbre pour se protéger, et ces deux auteurs eux-mêmes ne s'accordent pas sur le nombre des *amici* venant au secours de leur roi : il y en eut deux selon Plutarque (Peucestès et Limnaios qui trouva alors la mort à la suite de de nombreuses blessures), trois selon Arrien (Peucestès[205], Léonnatus et un certain Abréas qui reçut une flèche au visage et mourut). On voit ainsi que Quinte-Curce ne suit pas lui-même Ptolémée qu'il cite en référence, puisqu'il parle d'un certain Timée, mort en raison de multiples blessures, et non d'Abréas ; or Arrien, comme il en a coutume, s'appuie vraisemblablement à cet endroit sur le Compagnon d'Alexandre, qu'il cite d'ailleurs comme source à propos de la blessure du roi (VI, 10, 2). Arrien souligne d'ailleurs lui-même le fait « qu'il existe beaucoup d'autres récits de ce malheur chez les historiens » (VI, 11, 2). Plus loin il dénonce « un bruit universellement admis, selon lequel ce malheur serait arrivé à Alexandre chez les Oxydraques » (VI, 11, 3). Plus loin encore il commente d'autres variantes de cet épisode : « Et également, au sujet de l'identité de ceux qui, dans ce danger, ont protégé Alexandre de leur bouclier, tout le monde est d'accord sur Peucestas, mais il n'y a plus d'accord sur Léonnatus, ni sur le double-solde Abréas. Et il y en a qui disent qu'Alexandre a reçu un coup de massue sur le casque, qui l'a étourdi et fait tomber, et que c'est au moment où il se relevait qu'il a été atteint d'une flèche qui perça sa cuirasse et pénétra dans la poitrine. Mais Ptolémée, fils de Lagos, affirme qu'il n'a reçu que cette blessure, celle à la poitrine. » (VI, 11, 7) Et d'ajouter enfin « la plus grave erreur commise par ceux qui ont écrit l'histoire d'Alexandre » (VI, 11, 8), à savoir la présence de Ptolémée qui serait monté sur le rempart avec Alexandre et l'aurait protégé de son bouclier quand lui-même avait écrit qu'« il était à la tête de ses propres troupes, et livrait d'autres combats contre d'autres barbares »[206], comme Quinte-Curce l'avait aussi indiqué. Toutes ces variantes montrent la notoriété de cet épisode, et ainsi l'on peut voir que Diodore, Quinte-Curce et Trogue Pompée / Justin semblent être restés fidèles à leur même source originelle, Clitarque.

Deux conclusions nous semblent devoir être tirées de cet épisode. La première concerne Clitarque qui, en tout état de cause, fournissait ici un passage tout entier dédié à la gloire d'Alexandre et où ne point aucune forme de critique. Les éloges partagés par les différents auteurs de la *Vulgate* attestent du caractère encomiastique de leur source, et c'est un héros davantage qu'un homme qui apparaît dans cet extrait, destiné à chanter sa gloire, sa force et son

[205] Le rôle de Peucestès est certain dans cet épisode, puisqu'il devint le huitième Somatophylax d'Alexandre pour lui avoir sauvé la vie. Voir Arr., *An*., VI, 28, 3-4 et HECKEL 1992, 263-267.
[206] Arr., *An.*, VI, 11, 8. Toutes ces traductions sont de P. SAVINEL.

courage. W. HECKEL (1997, 259) suggère même que la mort de l'Indien tué par Alexandre est une touche personnelle de Clitarque.

La seconde concerne Trogue Pompée et Justin. Si les versions des trois auteurs sont très proches, celle qui apparaît chez Justin semble cependant moins cohérente *a priori*. En effet, on ne comprend guère chez Justin pourquoi les Macédoniens ne viennent pas plus tôt secourir leur chef, puisque le détail des échelles cassées a disparu. Justin nous dit que des hommes vinrent à son secours, puis toute l'armée, « lorsqu'ils apprirent le danger » (*cognito periculo*), après une lutte déjà longue d'Alexandre, et alors que les ennemis avaient dès le début poussé un cri (*clamore edito*) en fondant sur le roi. Pourtant Justin (à la suite de Trogue Pompée ?) a fait un choix : celui de faire de ce passage un passage consacré au seul Alexandre, et c'est pourquoi les Macédoniens disparaissent complètement jusqu'à leur assaut final, pourquoi aussi, sans doute, les hommes qui défendent Alexandre restent anonymes et n'ont pas la chance de voir décrits leurs faits d'arme, par ailleurs vantés par tous les autres historiens, pourquoi enfin il n'est pas fait allusion au massacre qu'ils firent de l'ensemble des Malles. Ce parti pris est assumé au cœur de l'épisode : Justin montre Alexandre seul contre des milliers, et il insiste dessus à deux reprises : *unus aduersus tot milia*, et plus loin *solus tot milia*. Cette image devait plaire à notre abréviateur, qui y trouvait là un *mirabile* : comme il le souligne lui-même, cet épisode est *incredibile dictu* ! Mais également Justin y trouvait une représentation du paroxysme de la puissance d'Alexandre : seul alors à combattre des milliers d'hommes, il était aussi l'homme qui lui seul portait la guerre à tant de peuples et même, écrit Justin, au monde entier : *si possint in uno capite orbis bella finire et ultionem tot gentibus dare*. On voit ici le goût du contraste de notre rhéteur, opposant *uno capite* et *orbis bella*, contraste développé par la suite par la reprise de l'adjectif *unus*, et par celle de l'adverbe *tot* dans les expressions déjà relevées. Le combat physique devient une allégorie de la guerre universelle d'Alexandre perçu seul contre le reste du monde.

C'est ainsi également que tout ce qui a trait à la blessure d'Alexandre est reporté à la suite du combat, ce que nous avons choisi de traduire dans un nouveau paragraphe. Alors que les autres historiens parlent de cette blessure, et de la mort de l'Indien qui la suivit, au moment où elle eut lieu, c'est-à-dire avant l'arrivée des Compagnons, Justin ne l'évoque que plus tard avec une phrase concernant sa difficile guérison. Cette incongruité a un but : c'est certainement un autre moyen de ne pas perturber le tableau de ce roi luttant seul contre des milliers d'hommes par l'évocation de ce que ses ennemis lui ont fait subir, et surtout par le combat d'Alexandre contre l'Indien qui l'avait touché, bien qu'il en fût sorti victorieux, puisqu'il relevait quant à lui du simple face-à-face. Bien que Trogue Pompée soit lui aussi reconnu pour ses talents

rhétoriques, les maladresses engendrées par ces choix laissent à penser que la construction de l'ensemble de ce passage est plutôt l'œuvre de Justin, qui vit là un *exemplum* devant frapper les esprits.

d. L'ambassade romaine

(Diodore 113 ; lacune chez Quinte-Curce, Justin, XII, 13 ; voir aussi Arrien VII, 15)

Comme nous l'avons déjà dit, c'est chez Pline l'Ancien que l'on découvre que Clitarque est à l'origine de cette anecdote sur la venue d'une ambassade auprès d'Alexandre de retour à Babylone. Rappelons les mots de cet érudit : *Clitarchus […] legationem tantum ad Alexandrum missam (dixit)* [207] (« Clitarque a seulement dit qu'une délégation (romaine) avait été envoyée à Alexandre »). Il semble ainsi, par le terme *tantum* employé par Pline, qu'il n'y ait pas eu chez Clitarque une volonté d'exagération au sujet de cette ambassade, ce que le texte de Justin tend à confirmer :

> Alors qu'Alexandre retourne vers Babylone depuis les rivages les plus éloignés de l'Océan, on lui annonce que des légations de Carthaginois et des autres cités d'Afrique, mais aussi des Espagnes, de Sicile, de Gaule, de Sardaigne, ainsi que quelques-unes venues d'Italie (*nonnullas quoque ex Italia*), attendent son arrivée à Babylone. La terreur que son nom inspirait avait à ce point envahi le monde entier que, pour ainsi dire, tous les peuples sans exception adulaient le roi qui leur était destiné. C'est donc pour cette raison qu'il accélérait sa marche vers Babylone, comme pour y tenir les assises du monde entier, quand un de ses mages l'avertit de ne pas entrer dans la ville, ayant affirmé que ce lieu lui serait fatal.[208]

De fait comme on le voit, le nom de Rome n'est pas ici mentionné, mais est suggéré dans l'expression *nonnullas quoque ex Italia*. W. HECKEL (1997, 281) y voit une volonté de Trogue Pompée de préserver la fierté des Romains en occultant toute référence directe à Rome. Cette expression clôt dans tous les cas une liste de peuples européens, eux-mêmes ajoutés aux cités africaines : il s'agit bien davantage d'insister sur l'image d'un Alexandre devenu maître du monde, puisque tout l'Occident semble se soumettre alors qu'il vient de conquérir l'Orient, que de se concentrer sur le moment particulier de la rencontre avec les Romains. Chez Diodore non plus, les Romains ne sont pas davantage mis en avant que les autres cités concernées :

[207] Plin., *N.H.*, III, 57.
[208] Justin, XII, 13, 1-3.

En Afrique, les Carthaginois et les Libyphéniciens envoyèrent des ambassades, ainsi que tous les habitants du littoral jusqu'aux colonnes d'Héraclès ; en Europe, les cités grecques, les Macédoniens, les Illyriens firent de même, ainsi que la plupart des peuples riverains de l'Adriatique, les tribus thraces et celles de leurs voisins Galates, race avec laquelle les Grecs firent alors connaissance.[209]

Il n'y a donc guère que chez Arrien que les Romains ont un statut particulier au milieu des autres ambassades, mais on peut être sûr qu'il ne s'appuie pas ici sur Clitarque, puisqu'il donne ses sources :

Aristos et Asclépiade, parmi les historiens d'Alexandre, disent que même les Romains lui envoyèrent une ambassade et que, après l'entrevue accordée à leurs ambassadeurs, Alexandre pressentit ce que deviendrait par la suite la puissance des Romains en voyant leur discipline, leur ardeur au travail, leur fierté, et aussi d'après ce qu'il avait appris de leur Constitution.[210]

On ne sait rien d'Asclépiade, et d'Aristos on sait seulement, grâce à Strabon, qu'il vient de Salamine et vécut bien après Aristobule et Onésicrite (XIV, 3, 8 et 6, 3). On peut alors légitimement penser que ces auteurs ont eux-mêmes repris l'histoire de l'ambassade racontée par Clitarque, et développé le détail de la rencontre entre Alexandre et les Romains à un moment où leur cité gagnait en puissance, peut-être vers 150[211]. Il n'est cependant pas exclu que les ambassades aient bien eu lieu, et que les Romains aient préféré n'en jamais faire état puisqu'ils avaient échappé à la guerre par la mort prématurée d'Alexandre[212].

Quoi qu'il en soit, Arrien aussi a sans doute utilisé Clitarque dans son développement sur cette ambassade, événement qu'il ne juge « ni tout à fait certain ni tout à fait indigne de foi », même si « personne, parmi les Romains, n'a jamais fait mention d'une telle ambassade qui aurait été envoyée auprès d'Alexandre, ni parmi les historiens d'Alexandre sur lesquels je m'appuie principalement, à savoir Ptolémée, fils de Lagos, et Aristobule »[213], et de donner d'autres motifs de doute. On reconnaît ainsi la trace de Clitarque, jamais nommé dans l'*Anabase*, lorsqu'Arrien exclut de son propos ses deux sources principales. De fait, des points communs existent entre Diodore et lui, notamment sur la découverte par les Macédoniens de nouveaux peuples lors de cette entrevue, dont ils apprenaient les noms et découvraient les tenues. On en remarque d'autres entre Arrien et Justin, puisque les deux auteurs insistent sur le

[209] DS, 17, 113, 2. Trad. P. GOUKOWSKY.
[210] Arr., *An.*, VII, 15, 5. Trad. P. SAVINEL.
[211] Beaucoup soulignent que Clitarque a écrit trop tôt pour être influencé par la puissance plus tardive de Rome : HECKEL 1997, 281 ; BRUNT 1983, 498 ; BOSWORTH 1988, 88-93.
[212] HUMM 2006.
[213] Arr., *An.*, VII, 15, 6. Trad. P. SAVINEL.

fait que ces ambassades font d'Alexandre le maître du monde, et les expressions de Justin « tous les peuples sans exception adulaient le roi qui leur était destiné » et « comme pour y tenir les assises du monde entier » répondent parfaitement à ce qu'écrit Arrien : « c'est l'époque où, tant à ses yeux qu'à ceux de son entourage, Alexandre apparut le plus incontestablement comme le maître de toute la terre et de toutes les mers. »

Ainsi Clitarque semble avoir été l'inventeur d'une rencontre entre Alexandre et des ambassades venues de tout l'Occident, histoire qui eut un tel succès par la suite qu'elle fut reprise par d'autres historiens qui insistèrent sur la présence des Romains lors de cette ambassade. Son but était double : en plus de créer une scène étonnante où les Macédoniens rencontraient, même alors qu'ils étaient rentrés à Babylone, encore de nouveaux peuples, il s'agissait surtout de présenter Alexandre comme le maître de toutes les terres, du détroit de Gibraltar à l'Indus.

C'est cet aspect qui intéressa Trogue Pompée puis Justin, tant Alexandre apparaît ici au faîte de la puissance, peu avant sa mort. En outre, alors qu'il eût été pour eux extrêmement facile de développer la place des Romains au sein de ces ambassades et d'inventer une rencontre entre le peuple qui dominait leur monde et Alexandre qui dominait celui du IV^{e} siècle, ils s'en sont apparemment tenus, tout comme Diodore, à une grande fidélité à leur source[214], ce qui tend à nouveau à prouver que la recherche des effets marquants pour les lecteurs ne se fait pas au détriment du texte originel. En revanche, il ne sera pas fait mention de la rencontre effective entre Alexandre et les représentants de toutes ces cités, dont Diodore fait quant à lui état : le travail de coupe de Justin est sans nul doute ici à l'œuvre, qui ne vit pas un intérêt premier à relater les remises de présents et autres doléances portées au roi.

B. Les épisodes absents chez Justin

a. L'incendie du palais de Persépolis

(Diodore XVII, 72 ; Quinte-Curce V, 7 ; voir aussi Plutarque 38 et Arrien III, 18)

Alexandre est entré dans Persépolis en février 330, et en serait reparti en mai ou en juin[215]. La capitale de l'empire perse avait été fondée par Darius I^{er}, et développée par ses successeurs, à commencer par Xerxès, dont une statue s'élevait devant le palais[216].

[214] L. SANTI AMANTINI (1981, 279) estime de la même manière que le texte de Justin doit être très proche de celui de Trogue Pompée.
[215] ENGELS 1978, 73.
[216] Pour une étude des vestiges de la ville, voir notamment SCHMIDT 1953, 1957 et 1970 ; WILBERT 1989.

De nombreux auteurs paraissent avoir rapporté l'épisode de sa destruction, avec des versions différentes sur certains points. La particularité de Clitarque est d'avoir à son propos introduit un personnage féminin, celui de Thaïs, danseuse amie de Ptolémée[217], comme nous l'apprend Athénée :

Ὁ δὲ μέγας Ἀλέξανδρος οὐ Θαίδα εἶχε μεθ' ἑαυτοῦ τὴν Ἀττικὴν ἑταίραν; περὶ ἧς φησι Κλείταρχος ὡς αἰτίας γενομένης τοῦ ἐμπρησθῆναι τὰ ἐν Περσεπόλει βασίλεια.

Alexandre le Grand n'a-t-il pas gardé à ses côtés Thaïs, la courtisane de l'Attique ? Clitarque dit d'elle qu'elle est à l'origine de l'incendie du palais de Persépolis.[218]

On retrouve ainsi ce personnage dans les versions données par Diodore, Plutarque et Quinte-Curce, mais pas dans celle d'Arrien, ce qui tend à confirmer le fait que Clitarque soit à l'origine de son rôle dans cet événement. Les versions de Diodore et de Plutarque sont d'ailleurs particulièrement proches. Voici ce qu'écrit l'auteur de la *Bibliothèque historique* :

Ὁ δ'Ἀλέξανδρος ἐπινίκια τῶν κατορθωμάτων ἐπιτελῶν θυσίας τε μεγαλοπρεπεῖς τοῖς θεοῖς συνετέλεσεν καὶ τῶν φίλων λαμπρὰς ἑστιάσεις ἐποιήσατο. Καὶ δή ποτε τῶν ἑταίρων εὐωχουμένων καὶ τοῦ μὲν πότου προβαίνοντος, τῆς δὲ μέθης προϊούσης κατέσχε λύσσα ἐπὶ πολὺ τὰς ψυχὰς τῶν οἰνωμένων. Ὅτε δὴ καὶ μία τῶν παρουσῶν γυναικῶν, ὄνομα μὲν Θαΐς, Ἀττικὴ δὲ τὸ γένος, εἶπεν κάλλιστον Ἀλεξάνδρῳ τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πεπραγμένων ἔσεσθαι, ἐὰν κωμάσας μετ' αὐτῶν ἐμπρήσῃ τὰ βασίλεια καὶ τὰ Περσῶν περιβόητα γυναικῶν χεῖρες ἐν βραχεῖ καιρῷ ποιήσωσιν ἄφαντα. Τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς ἄνδρας νέους καὶ διὰ τὴν μέθην ἀλόγως μετεωριζομένους, ὡς εἰκός, ἄγειν τις ἀνεβόησε καὶ δᾷδας ἅπτειν καὶ τὴν εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων ἱερὰ παρανομίαν ἀμύνασθαι παρεκελεύετο. Συνεπευφημούντων δὲ καὶ ἄλλων καὶ λεγόντων μόνῳ τὴν πρᾶξιν ταύτην προσήκειν Ἀλεξάνδρῳ καὶ τοῦ βασιλέως συνεξαρθέντος τοῖς λόγοις πάντες ἀνεπήδησαν ἐκ τοῦ πότου καὶ τὸν ἐπινίκιον κῶμον ἄγειν Διονύσῳ παρήγγειλαν.

Ταχὺ δὲ πλήθους λαμπάδων ἀθροισθέντος καὶ γυναικῶν μουσουργῶν εἰς τὸν πότον παρειλημμένων μετ' ᾠδῆς καὶ αὐλῶν καὶ συρίγγων προῆγεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὸν κῶμον, καθηγουμένης τῆς πράξεως Θαΐδος τῆς ἑταίρας. Αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δᾷδα καιομένην ἠκόντισεν εἰς τὰ βασίλεια· καὶ τῶν ἄλλων ταὐτὰ πραξάντων ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασίλεια τόπος κατεφλέχθη διὰ τὸ μέγεθος τῆς φλογὸς καὶ τὸ πάντων παραδοξότατον, τὸ Ξέρξου

[217] P. GOUKOWSKY (1976, 223) pense que Clitarque a « exalté » le rôle de Thaïs par flagornerie envers Ptolémée. G. RADET (1931, 191) estime qu'en tant que danseuse, elle avait un rôle important dans les cérémonies religieuses.
[218] Ath., XIII, 37. Trad. J. AUBERGER.

τοῦ Περσῶν βασιλέως γενόμενον ἀσέβημα περὶ τὴν ἀκρόπολιν τῶν Ἀθηναίων μία γυνὴ πολῖτις τῶν ἀδικηθέντων ἐν παιδιᾷ πολλοῖς ὕστερον ἔτεσι μετῆλθε τοῖς αὐτοῖς πάθεσιν.

Célébrant ses succès par des fêtes triomphales, Alexandre offrit aux dieux de somptueux sacrifices et à ses Amis de splendides festins. Or, un jour que ses Compagnons festoyaient et que l'ivresse croissait à mesure que la beuverie avançait, un profond délire s'empara de ces hommes pris de boisson. Et l'une des femmes présentes – une Athénienne nommée Thaïs – déclara que le plus beau des hauts faits accomplis par Alexandre en Asie serait qu'il formât avec elle un cortège dionysiaque pour mettre le feu au palais et que des mains féminines anéantissent en un rien de temps ce qui faisait la gloire de la Perse. Comme ces paroles avaient été adressées à de jeunes hommes auxquels l'exaltation de l'ivresse avait ôté la raison, quelqu'un, comme de juste, cria de former le cortège et d'allumer les torches, exhortant chacun à tirer vengeance des crimes dont les Perses s'étaient rendus coupables envers les sanctuaires grecs. D'autres manifestaient eux aussi leur approbation par des applaudissements, disant que cette action ne convenait qu'au seul Alexandre, et, comme ces propos avaient communiqué au roi l'exaltation générale, tous bondirent hors de la salle du banquet et s'exhortèrent à former en l'honneur de Dionysos un cortège triomphal.

On rassembla rapidement une grande quantité de torches. Comme des musiciennes avaient été invitées au banquet, c'est au milieu des chants, au son des flûtes et des pipeaux, que le roi s'avança pour former le cortège : la courtisane Thaïs menait l'affaire. Elle fut la première, après le roi, à jeter sa torche enflammée contre le palais. Les autres firent de même et, vu l'ampleur de l'incendie, tout le site occupé par le palais fut rapidement ravagé par les flammes. Et le plus étonnant, c'est que le sacrilège dont le roi perse Xerxès s'était rendu coupable à l'encontre de l'Acropole d'Athènes fut vengé par une simple femme, concitoyenne des victimes, qui, par jeu, bien des années plus tard, infligea aux Perses un traitement identique ![219]

On ne lit chez Diodore aucun jugement négatif à propos de la destruction du palais. De fait, la fin de ce paragraphe montre bien qu'il s'agit là d'un juste retour des choses, l'incendie du palais de Persépolis étant la réponse des Grecs à la destruction par Xerxès de l'Acropole. C'est là la première fonction de Thaïs, qui apporte une justification à cet incendie, puisque, Athénienne (Ἀττικὴ δὲ τὸ γένος), elle fait entendre en cet endroit la voix des Athéniens.

Elle a encore une deuxième fonction : celle d'empêcher que cette destruction apparaisse comme une faute imputable à Alexandre. De fait ce dernier ne paraît pas responsable de ce qui se passe, alors même qu'il est le premier à jeter une torche enflammée dans le palais. C'est elle ainsi qui a cette idée (Θαΐς […] εἶπεν κάλλιστον Ἀλεξάνδρῳ τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πεπραγμένων ἔσεσθαι, ἐὰν κωμάσας μετ' αὐτῶν ἐμπρήσῃ τὰ βασίλεια καὶ τὰ Περσῶν περιβόητα γυναικῶν χεῖρες ἐν βραχεῖ καιρῷ ποιήσωσιν ἄφαντα), et non le roi Macédonien. Celui-ci d'ailleurs n'apparaît que comme la victime de l'exaltation générale, tant la scène est

[219] DS, VIII, 72. Trad. P. GOUKOWSKY.

dominée, en plus de Thaïs, par les Compagnons d'Alexandre (τῶν φίλων, τις, ἄλλων, πάντες) qui ont pour eux l'excuse d'être de jeunes hommes (ἄνδρας νέους) à ce moment-là particulièrement pris de boisson (λαμπρὰς ἑστιάσεις, τοῦ πότου, τῆς μέθης, τῶν οἰνωμένων, διὰ τὴν μέθην, ἐκ τοῦ πότου). Au moment même du passage à l'acte, Alexandre disparaît derrière le personnage de Thaïs (Αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δᾷδα καιομένην ἠκόντισεν εἰς τὰ βασίλεια).

Plutarque ne formule pas non plus de critique contre cet acte de destruction, et suit la même narration que Diodore. Il termine par ces mots :

Οἱ μὲν οὕτω ταῦτα γενέσθαι φασίν, οἱ δ΄ ἀπὸ γνώμης· ὅτι δ΄ οὖν μετενόησε ταχὺ καὶ κατασβέσαι προσέταξεν, ὁμολογεῖται.

C'est ainsi que les choses se passèrent, suivant certains auteurs ; suivant les autres, l'incendie avait été prémédité. En tout cas le roi s'en repentit bien vite et donna l'ordre d'éteindre le feu : sur ce point, tous sont d'accord.[220]

Qu'il faille reconnaître Clitarque derrière l'expression « οἱ μέν » ne fait guère de doute. On le voit, ce dernier avait rédigé une histoire de cet incendie qui épargnait l'image d'Alexandre, allant jusqu'à préciser, avec les autres, que le roi s'en était repenti. L'idée d'une destruction préméditée (ἀπὸ γνώμης) formulée par d'autres historiens (οἱ δέ), devait bien moins épargner le roi Macédonien.

On retrouve ces remords d'Alexandre chez Arrien, mais bien après que celui-ci eut raconté l'incendie du palais. C'est lorsqu'Alexandre revient à Persépolis, à la fin du livre VI, que ceux-ci apparaissent :

Il se dirigea alors vers le palais royal perse, auquel il avait antérieurement mis le feu, ce dont, lorsque je l'ai mentionné, je ne l'avais pas félicité ; mais, en revenant sur les lieux, Alexandre non plus n'était pas fier de ce qu'il avait fait.[221]

De fait, Arrien ne l'avait pas félicité, même s'il est passé assez vite sur cet épisode. Dans la narration qu'il en fait, le personnage de Thaïs n'apparaît pas, et c'est Alexandre lui-même qui est le porteur du message de vengeance à l'égard des Perses. Que la source d'Arrien soit ici

[220] Plut., *Alex*, 38, 8. Trad. R. FLACELIERE.
[221] Arr., *An.*, XXX, 1. Trad. P. SAVINEL.

Ptolémée ou Aristobule, il s'agit bien de l'un des auteurs présentant cet incendie comme ayant été prémédité[222]. Il n'y a plus de banquet, plus d'ivresse, plus de Compagnons pour entraîner Alexandre dans leur folie dionysiaque. Au contraire, on trouve Parménion, son modéré bras droit, qui apporte des arguments pour tenter de convaincre son roi de ne pas mettre le feu au palais :

> Il mit le feu au palais royal perse, bien que Parménion lui eût conseillé de le conserver, en particulier parce qu'il n'était pas judicieux de détruire des biens qui désormais lui appartenaient ; il ajoutait que ce n'était pas par ces procédés qu'il attirerait à lui les populations d'Asie, qui se diraient que, même lui, n'avait pas décidé de garder l'empire de l'Asie, mais qu'il se contentait de la parcourir en y remportant des victoires. Alexandre lui déclara qu'il voulait tirer vengeance des Perses, pour avoir, au cours de leur invasion de la Grèce, détruit de fond en comble la ville d'Athènes et incendié les temples, et que tous les autres maux qu'ils avaient fait subir aux Grecs, lui, Alexandre, les en punirait. Moi, personnellement, je pense qu'il n'a pas fait preuve de bon sens en agissant ainsi, et qu'il n'était pas possible de tirer vengeance des Perses des temps anciens.[223]

Chez Arrien, de même que chez la source que celui-ci a alors utilisée, l'image d'Alexandre se trouve bien davantage écornée que chez Clitarque tel qu'on le découvre chez Diodore et Plutarque.

Quant à Quinte-Curce, il présente une version où apparaît Thaïs et où l'ivresse est bien présente, mais ici c'est bien Alexandre qui est montré comme le premier responsable de l'incendie, et qui commet en cela une faute dégradant son image, comme le montre la phrase introduisant cet épisode :

> Mais ces étonnantes qualités d'âme, ce caractère qui le mit au-dessus de tous les rois, cette constance en face du danger, cette rapidité dans l'entreprise et la réalisation, cette loyauté envers qui se soumettait, cette clémence envers les prisonniers, cette retenue jusque dans les plaisirs permis et courants, il souilla tout cela par un goût inexcusable pour le vin.[224]

Et c'est alors en pleine ébriété qu'Alexandre s'écrie chez cet auteur, après que Thaïs l'a invité à mettre le feu, non pas au simple palais, mais à la ville entière : « Allons ! vengeons la Grèce, et jetons des torches dans la ville ! » Quinte-Curce s'appuie sur Clitarque, mais s'écarte de sa version des faits au profit d'une version plus sombre où Alexandre est présenté en homme

[222] Pour une chronologie de cet événement et pour découvrir l'intérêt stratégique de cette destruction, survenue bien après la prise de la ville, voir BORZA 1972 ; RADET 1927, 16 sq.. N. G. L. HAMMOND (1992), s'appuyant sur les recherches archéologiques, situe quant à lui la destruction du palais au moment du sac initial de la capitale.
[223] Arr., *An.*, III, 18, 11-12. Trad. P. SAVINEL.
[224] Curt., V, 7, 1, puis 2 et 9. Trad. H. BARDON.

aviné, détruisant de fond en comble non pas seulement un palais mais une ville entière dont il ne reste à cause de lui plus rien : « d'elle, on ne trouverait aucune trace, sans l'Araxe qui indique son emplacement ». On voit combien la légende d'Alexandre a pu s'en trouver flétrie.

De tous ces textes, on est amené à tirer une conclusion et à se poser une question. D'abord l'on conclut que Clitarque fait tout pour préserver l'image d'Alexandre, et Thaïs n'est pas tant un personnage important de cette scène pour flatter Ptolémée dont elle était l'amie, que pour justifier une destruction souvent jugée de manière négative, et pour en retirer la faute au roi, ce qui apparaît même dans le texte d'Athénée cité initialement (ὡς αἰτίας γενομένης τοῦ ἐμπρησθῆναι τὰ ἐν Περσεπόλει βασίλεια).

La question qui se pose à présent est celle de savoir pourquoi, alors même que ce sujet, traité par tous les autres historiens d'Alexandre, paraissait célèbre, et alors qu'il offrait, dans la version même de Clitarque, un intérêt certain, on ne le trouve que suggéré dans les *Histoires philippiques*. Le premier mouvement serait d'en imputer la faute à Justin qui, dans son travail de choix et de coupes, aurait passé sous silence cette anecdote jugée superflue. Mais l'on sent bien que le personnage de Thaïs, ce banquet où tous les participants étaient fin ivres, cette parade dionysiaque dans les rues de Persépolis, cet incendie incroyable, voire les regrets d'Alexandre, ne pouvaient pas ne pas attirer le rhéteur qu'était Justin, féru d'anecdotes fortes et d'images marquantes. Et pour terminer de s'en convaincre, le paradoxe relevé par Diodore (τὸ πάντων παραδοξότατον), le fait qu'une simple femme aurait permis la vengeance de tous les Athéniens contre la puissance perse, n'aurait pas manqué d'être relevé par Justin. Sauf à penser que notre épitomateur a fait preuve à cet endroit d'un remarquable relâchement, il convient plus vraisemblablement de voir en Trogue Pompée le responsable de cette absence, ou plus précisément de ce manque de développement : la chute de Persépolis apparaît en effet, mais dans le simple usage du terme *interitu*. Il convient de rappeler le contexte de cet emploi pour tenter d'en comprendre les raisons :

Hoc proelio Asiae imperium rapuit, quinto post acceptum regnum anno ; cuius tanta felicitas fuit ut post hoc nemo rebellare ausus sit patienterque Persae post imperium tot annorum iugum seruitutis acceperint.

Donatis refertisque militibus XXXIV diebus praedam recognouit. In urbe deinde Susa XL milia talentum inuenit. Expugnat et Persepolim, caput Persici regni, urbem multis annis inlustrem refertamque orbis terrarum spoliis quae in interitu eius primum apparuere. Inter haec octingenti admodum Graeci occurrunt Alexandro, qui poenam captiuitatis truncata corporis parte tulerant, rogantes ut sicuti Graeciam se quoque ab hostium crudelitate uindicaret. Data potestate redeundi agros accipere maluerunt, ne non tam gaudium parentibus quam detestandum sui conspectum reportarent.

Par ce combat, il ravit l'empire de l'Asie, la cinquième année après avoir accédé au trône ; et son bonheur en fut si grand qu'après cela personne n'osa se révolter et que les Perses, après un empire de tant d'années, acceptèrent patiemment le joug de la servitude.

Une fois ses soldats récompensés et comblés, il fit la revue du butin trente-quatre jours. Il trouve ensuite dans la ville de Suse quarante mille talents. Il prend aussi Persépolis, capitale du royaume persique, ville illustre depuis de nombreuses années et remplie des dépouilles du monde entier, qui ne furent visibles pour la première fois qu'à sa destruction. Sur ces entrefaites au moins huit cents Grecs, qui avaient enduré le tourment de la captivité après la mutilation d'une partie de leur corps, se présentent à Alexandre en lui demandant de les venger de la cruauté des ennemis comme il avait vengé la Grèce. Alors que leur fut donnée la possibilité de rentrer, ils préférèrent recevoir des terres, de peur de ne pas ramener à leurs parents tant de joie qu'une horrifiante image d'eux-mêmes.[225]

Le combat dont il est question (*hoc proelio*), c'est la bataille de Gaugamèles, qui vit s'enfuir, pour la dernière fois, Darius dont la mort sera exposée au chapitre suivant qui lui est consacré. C'est donc ici le dernier moment du livre XI qui traite d'Alexandre. Celui-ci apparaît alors comme le maître de l'Asie (*Asiae imperium rapuit*), et Trogue Pompée entend montrer une image de paix dans l'empire (*nemo rebellare ausus sit*). Or l'incendie du palais des Perses aurait déparé avec cette volonté conforme à son projet général, puisque le livre XI est consacré à la conquête de l'empire perse, arraché à Darius, le livre XII à celle de l'Inde, arrachée aux rois Indiens, et au retour à Babylone. La structure apparaît plus nettement sans être troublée par cet incendie inopportun[226], et l'idée que la conquête de la Perse est achevée est plus nette[227].

Un autre élément de structure générale se fait jour. Cette séquence est particulièrement positive pour Alexandre qui, héros de la bataille de Gaugamèles, se montre généreux avec ses soldats, prend deux villes capitales et se montre plein de commisération pour les Grecs mutilés. Or, comme nous le verrons par la suite, le livre XI est plutôt celui d'Alexandre présenté comme un bon roi, quand le livre XII tend à montrer sa décadence. À nouveau, l'incendie du palais, même en cachant Alexandre derrière le personnage de Thaïs, eût paru comme une fausse note dans cette fin élogieuse devant créer un contraste avec les scènes à venir. Ainsi, l'idée de voir Alexandre comme le vengeur de la Grèce a malgré tout été conservée par Trogue Pompée, mais il place cet éloge dans la bouche des malheureux Grecs rencontrés : *rogantes ut sicuti Graeciam se quoque ab hostium crudelitate uindicaret*. Cette expression paraît étrange dans la mesure où l'on ne voit pas contre qui cette vengeance devrait s'exercer, rien en ce sens n'étant d'ailleurs

[225] Justin, XI, 14, 6-12.
[226] M.-P. ARNAUD-LINDET souligne en outre qu'Alexandre avait ordonné le massacre de la population de la ville (XI, 14, note 68).
[227] La prise de la cité marque en effet, selon L. SANTI AMANTINI (1981, 255), que l'on pouvait considérer comme close la guerre de vengeance panhellénique à l'égard des Perses.

entrepris par la suite. Ce détail n'apparaît en outre ni chez Diodore, ni chez Quinte-Curce. Il peut à notre sens s'agir là d'un moyen pour Trogue Pompée (relayé par Justin) de faire apparaître une idée importante d'un passage qu'il a volontairement omis. Il utilise d'ailleurs un procédé semblable, comme nous le verrons par la suite, au moment de la mort de Callisthène[228]. Trogue Pompée avait lu l'idée de cette vengeance de la Grèce dans l'épisode de l'incendie du palais ; il la replace ici de manière à ce qu'Alexandre ne perde rien de son statut de vengeur des Hellènes, l'expression pouvant faire référence à la destruction de Persépolis (*eius interitu*), ou plus vraisemblablement à la bataille de Gaugamèles et à la fuite de Darius.

Enfin, on relève également un élément de structuration plus fine dans ce passage, qui se fait autour de l'accumulation des richesses. Au butin de Gaugamèles qui nécessita trente-quatre jours pour être inventorié[229] (*XXXIV diebus praedam recognouit*) s'ajoutent directement celui de Suse (*XL milia talentum*) et celui de Persépolis dans le détail duquel il semble impossible de rentrer[230], comme en témoigne l'hyperbole d'une cité *refertam […] orbis terrarum spoliis*. Justin ne peut d'ailleurs s'empêcher de développer à son propos un paradoxe (*quae in interitu eius primum apparuere*) dans la ligne rapide où est évoquée la destruction de la ville. C'est ainsi que cet effort de cohérence a mené à l'inversion des épisodes de la rencontre des Grecs mutilés et de la prise de Persépolis, puisque chez Diodore (XVII, 69) comme chez Quinte-Curce (V, 5), cette rencontre a lieu aux abords de la capitale perse, avant que les Macédoniens n'y pénètrent. Si l'on ajoute à cela le fait que la relation de la guerre menée en Grèce par Agis contre Antipater, contemporaine de la bataille de Gaugamèles, et mentionnée par Diodore dès les chapitres 62-63 a été transférée au début du livre XII dans un long exposé des affaires européennes, on se rend compte qu'il y a dans cette fin de livre XI, et certainement car il s'agissait de la fin du premier des deux livres consacrés à Alexandre, un effort de construction assez considérable de Trogue Pompée. Ces chapitres de fait apparaissent comme parfaitement cohérents, mais l'incendie du palais de Persépolis n'y trouvait pas sa place. Dans la fin du livre XI et le début du livre XII se détachent alors trois périodes :

- la bataille de Gaugamèles et la présentation positive d'un Alexandre victorieux de l'empire perse, arrivant triomphant dans sa capitale (XI, 14) : c'est la fin des conquêtes perses d'Alexandre

[228] Voir p.224-225.
[229] Diodore parle de 3000 talents d'argent (XVII, 64, 3), Quinte-Curce de 4000 (V, 1, 10).
[230] Diodore évoque la somme de 120 000 talents (XVII, 71, 1) ; voir WELLES 1963, 320 pour une estimation en argent et en or.

- le sort de Darius développé par la trahison de Bessus, ses dernières paroles et sa mort (XI, 15) : la page de l'affrontement des deux grands rois est définitivement tournée
- les affaires européennes (XII, 1-2) : les guerres d'Agis, d'Alexandre d'Épire et de Zopyrion

Ce passage célèbre de Clitarque, qui avait cherché à atténuer la faute d'Alexandre par la mise en valeur du personnage de Thaïs, a donc été selon nous volontairement écarté par Trogue Pompée au profit de la cohérence générale de son œuvre, contrairement à ce qu'avance W. HECKEL[231] (1997, 172). Le fait que Justin parle toutefois laconiquement de la destruction de la capitale perse invite malgré tout à penser que l'événement en lui-même dut être mentionné par l'auteur Gaulois, sans que celui-ci entrât dans le détail de cet incroyable incendie.

b. La destruction du royaume de Sambos

(Diodore XVII, 102 ; Quinte-Curce IX, 8 ; voir aussi Arrien VI, 16)

C'est là la dernière référence assurée à Clitarque que l'on trouve parmi les historiens d'Alexandre, en l'occurrence chez Diodore et Quinte-Curce.

À propos du royaume de Sambos[232], un roi Indien combattu lors de la descente du fleuve jusqu'à l'océan, Quinte-Curce écrit :

> Alexandre pénétra dans le royaume de Sambus ; après la reddition de nombreuses places, il prit la ville la plus puissante du pays grâce à une mine. Celle-ci parut une sorte de prodige aux Barbares, dépourvus de technique militaire : presque en pleine ville, des gens armés sortaient du sol, sans qu'il y ait eu trace auparavant d'une fosse creusée en profondeur. Clitarque soutient que quatre-vingt mille Indiens furent massacrés dans cette région, et que de nombreux prisonniers furent vendus à l'ancan.[233]

Diodore, s'il ne s'attarde pas sur la prise de la ville au moyen d'une mine, donne le même chiffre très important[234] et le même sort pour ces Indiens, et s'appuie donc lui aussi sur Clitarque :

---

[231] « Trogus' original doubtless described the sack of the city and the despoiling of the Persian women. […] Presumably Trogus also included the destruction of the palace through the agency of the courtesan Thaïs. »
[232] H. BARDON (1948, 381, note 1) précise qu'il faut l'identifier au prince indien Sambhu. P. GOUKOWSKY (1976, 259) indique qu'il « contrôlait les routes reliant le Sindh à l'Arachosie par les cols de Mullah et de Bolan. » Voir aussi note 341.
[233] Curt., IX, 8, 15. Trad. H. BARDON.
[234] Chiffre qui n'est pas nécessairement exagéré selon P. GOUKOWSKY (1976, 259) s'appuyant sur les travaux de G. KRISHNA GAIROLA (1955, 286).

Il saccagea ensuite le royaume de Sambos et réduisit en esclavage la population de la plupart des villes, qu'il détruisit de fond en comble, massacrant plus de quatre-vingt mille Barbares.[235]

Chez Arrien (VI, 16) au contraire, Sambos après avoir fui une première fois, ouvre grand les portes de sa ville à Alexandre, lui donne son trésor et ses éléphants. Il suit encore évidemment une autre source.

On peut certainement attribuer à Justin l'absence de cette guerre contre Sambos dans les *Histoires philippiques*, dont il ne retient qu'un épisode en particulier survenu après même que Sambos s'était rendu[236], la bataille contre une cité lors de laquelle Ptolémée et une partie des soldats d'Alexandre furent empoisonnés, dont le récit est certainement emprunté à Clitarque[237], ce qui éclaire à nouveau les choix de l'abréviateur.

Justin semble en effet ne retenir que deux épisodes importants survenus lors de la descente de l'Indus et de ses confluents : la bataille contre les Malles (XII, 9) où le roi se distingua, et celle où Ptolémée fut blessé par une flèche empoisonnée (XII, 10). À peine évoque-t-il au début du chapitre IX, comme pour mieux s'en débarrasser, la soumission des Sibes (*Ibi Agensonas Sibosque, quos Hercules condidit, in deditionem accepit*.) que l'on retrouve aussi chez Diodore (XVII, 96) et Quinte-Curce (IX, 4). Ainsi tout ce passage paraît avoir subi un travail de l'abréviateur qui cherche à le contenir dans deux chapitres laissant la part belle aux actions héroïques, et qu'il borne par des expressions relatives à ce voyage fluvial. Le chapitre IX commence ainsi par ces phrases :

À partir de là, Alexandre se dirige vers le fleuve Acésine. Il descend en bateau sur ce dernier jusqu'à l'Océan.[238]

Et l'on trouve dans le chapitre X, à la suite de la guérison de Ptolémée, la mention explicite de la fin du voyage en bateau :

Puis, après avoir soumis la ville et être revenu à son navire, il offrit des libations à l'Océan, en ayant demandé dans ses prières un retour heureux dans sa patrie ; et, comme un char qui a fait le tour de la borne, après avoir fixé les limites de son empire jusqu'où les déserts de la terre lui ont permis d'avancer ou bien jusqu'où la mer fut navigable, il est porté par un flot favorable jusqu'à l'embouchure du fleuve Indien. […]

À partir de là, décidé à faire route sur terre, […] il retourna à Babylone.[239]

[235] DS, XVII, 102, 6. Trad. P. GOUKOWSKY.
[236] Curt., IX, 15, 17.
[237] Voir p.189-190.
[238] Justin, XII, 9, 1.
[239] Justin, XII, 10, 4-5 et 7.

Voici la structure qui se dégage ainsi de ces deux chapitres :

- Alexandre se rend au fleuve Acésinès et prend le bateau
- Épisode du combat chez les Malles ; Alexandre est blessé et soigné
- Alexandre reprend le bateau
- Épisode du combat contre la cité dite du roi Ambiger ; Ptolémée est blessé et soigné
- Alexandre reprend le bateau, achève son voyage en allant jusqu'à l'Océan, et reprend la voie terrestre

On voit ainsi une cohérence forte de ces deux chapitres construits en chiasme et où les deux scènes de bataille se répondent parfaitement. Disparaissent dans cet effort d'autres combats, comme celui contre le roi Musicanos, et donc la guerre menée contre Sambos attestée chez Clitarque.

Outre cet aspect rhétorique marqué qui laisse à penser qu'il s'agit là d'une composition de Justin, un autre indice permet de lui attribuer la paternité de cette construction, et par là la responsabilité de la disparition de l'épisode raconté par Clitarque. Lorsqu'Alexandre remonte sur son navire après sa guérison, à ce moment charnière entre les deux chapitres et les deux combats, Justin écrit :

> Lui-même, après avoir embarqué sur des navires avec une troupe d'élite, longe les rivages de l'Océan.[240]

On ne peut que noter là une nouvelle incohérence de la part de l'abréviateur. Alexandre, en effet, n'est pas encore parvenu aux rivages de l'Océan puisqu'il quitte la cité des Malles, que celle d'Ambiger se situe elle aussi sur les bords de l'Indus, et qu'il ne parviendra à l'Océan qu'après l'avoir conquise, comme le disent Diodore, Quinte-Curce et Justin lui-même dans l'extrait suscité !

C. Premières conclusions

On le voit, en aucun des épisodes attestés de Clitarque présents chez les auteurs de la *Vulgate*, Alexandre n'est présenté de manière négative. Au contraire, que ce soit dans l'attachement de l'auteur alexandrin à appuyer sa rencontre avec Thalestris, dans la manière dont le roi semble réconcilié avec Dionysos sur le mont Nysa, dans son combat héroïque livré contre les Malles, dans son statut de maître du monde entier apparaissant dans l'épisode des ambassades et même dans l'intervention, sans doute inventée, de l'Athénienne Thaïs qui

[240] Justin, XII, 10, 1.

explique la ruine du palais de Persépolis, Alexandre apparaît grandi, hissé au niveau de la légende, et Clitarque porte sur lui un regard admiratif allant jusqu'à lui ôter la responsabilité de ce que d'autres avaient pu lui reprocher.

Pour ce qui est de Trogue Pompée, on note qu'il retranscrit avec une apparente fidélité les propos de sa source, sans même apparemment (si Justin ne les a pas fait disparaître) porter de jugements sur des scènes aussi invraisemblables que le délire bacchique du mont Nysa. Il semble ainsi que l'écrivain gaulois restait proche de ce qu'il lisait, ne s'écartant de ce texte que lorsqu'il le remaniait pour des raisons de structuration de ses propres écrits, ainsi de l'incendie de Persépolis. Il n'y avait alors pas sans doute de torsion du texte originel, mais sans doute un travail de réduction ou d'omission.

Pour ce qui est de Justin enfin, il semble avoir lui-même pris certains partis dans son travail sur le texte de Trogue Pompée, comme lors de la bataille des Malles ou dans la disparition de l'épisode du roi Sambos. Pourtant, si ce travail a pu donner lieu à certaines maladresses, on ne peut pas ne pas y voir une perspective, la volonté de construire un texte qui eût une valeur littéraire propre, qui peut à nos yeux excuser certaines approximations.

Telles sont les premières conclusions que l'on peut porter sur la présence assurée de Clitarque dans les *Histoires philippiques*. Un travail de comparaison des textes de la *Vulgate* pourra à présent nous permettre de poursuivre cette étude en recherchant les passages qui trouvent une origine probable chez l'auteur alexandrin.

2. Clitarque comme source supposée

Si l'on compare donc avec attention les textes de Diodore, de Quinte-Curce et de Justin, en regardant aussi attentivement celui de Plutarque qui a également fait usage de Clitarque, on remarque un certain nombre de passages présentant de grandes similitudes, et que l'on peut ainsi supposer dériver de l'auteur alexandrin, unique source commune connue de tous ces historiens.

On peut ainsi relever dans les *Histoires philippiques* une quinzaine d'épisodes dont la source première serait Clitarque bien qu'il ne soit pas attesté de manière certaine :

- avant le départ et l'arrivée en terre ennemie
- le nœud gordien
- la maladie d'Alexandre à Tarse
- la bataille d'Issos et les arguments d'Alexandre à ses soldats
- Alexandre et la famille de Darius

- Abdalonymos roi de Sidon
- le repos avant Gaugamèles
- la rencontre des Grecs mutilés
- la mort de Darius
- la remobilisation des troupes
- l'adoption des coutumes et costumes perses
- la création du bataillon des indisciplinés
- l'arrêt de la conquête de l'est
- l'empoisonnement de Ptolémée et le rêve d'Alexandre
- la mutinerie d'Opis
- le banquet chez Médios

À cette liste, il convient d'ajouter un épisode embarrassant, celui des ambassades de Darius à Alexandre, et un autre cas difficile, celui de la narration de la bataille du roi Lacédémonien Agis contre les troupes macédoniennes menées par Antipaer. Ces points seront traités plus loin, lorsque nous nous intéresserons au travail de composition de Trogue Pompée.

Ces différents passages permettent de préciser à leur tour la vision que Clitarque portait d'Alexandre le Grand.

A. Alexandre comme grand chef de guerre

a. Avant le départ et l'arrivée en terre ennemie

(Diodore, XVII, 17 ; Quinte-Curce : lacune ; Justin, XI, 5 ; voir aussi Plutarque 15 et Arrien I, 11)

La disparition des premiers livres de Quinte-Curce nous ôte une donnée importante pour la détermination des sources des débuts de l'histoire d'Alexandre. Toutefois, il nous semble cohérent de lier entre eux deux événements relatés par Justin au livre XI. Diodore et Plutarque, qui ont eux aussi utilisé Clitarque mais qui ont eux aussi fait des choix dans cette matière première, traitent pour leur part chacun un de ces deux épisodes. Il s'agit d'une des dernières dispositions d'Alexandre avant son voyage et de son arrivée en Asie :

> Il rassemble ensuite une armée et l'embarque sur des navires d'où l'on aperçoit l'Asie ; cette vue embrase son esprit d'une ardeur incroyable, et il décide d'élever, comme offrandes pour la réussite de la guerre, douze autels aux dieux.
>
> Tout le bien qu'il possédait en Macédoine et en Europe, il le partage entre ses amis, après avoir annoncé que l'Asie lui suffisait. […]

Comme ils avaient été poussés sur le continent, Alexandre le premier lança un javelot, comme sur une terre ennemie, et en armes sauta du navire, pareil à un homme qui danse, et ainsi il immole des victimes, après avoir prié pour que ces contrées éloignées ne l'accueillent pas comme leur roi à contrecœur. À Ilion aussi il fit des sacrifices, près des tombes de ceux qui étaient tombés lors de la guerre de Troie.[241]

Les Compagnons d'Alexandre sont définis par W. W. TARN (1948, II, 137) comme « the retinue of nobles who rode with the king in battle and formes his comitatus[242] ». Ce sont certainement ces intimes d'Alexandre qu'il faut trouver derrière le terme *amici*. La générosité du roi à leur égard ne s'est jamais démentie tout au long de son règne. Cet épisode en est ainsi l'un des premiers marqueurs. Plutarque l'a également raconté : il n'a pas manqué de développer une anecdote éclairant le caractère de son héros, et il le fait de manière bien plus longue que Justin en rapportant un échange entre Alexandre et Perdiccas[243]. Apparaissent là aussi les deux idées principales de la courte phrase de Justin : Alexandre a fait don de tout ce qu'il possédait en Macédoine, et il garde pour lui les trésors que lui promet l'Asie.

Mais ici ce n'est pas tant la générosité d'Alexandre qu'il faut à notre sens souligner que sa confiance absolue dans sa conquête, et donc dans les victoires qu'il se promettait. De fait, son arrivée sur le sol troyen, appartenant à l'empire de Darius, témoigne d'une prise de possession de cette terre : le chef de guerre qu'est Alexandre le Grand donne d'une main à ses amis pour prendre de l'autre à ses ennemis[244]. C'est là tout le symbole du lancer de javelot et du saut en armes d'Alexandre le premier sur la plage, ce que met en lumière P. GOUKOWSKY (1976, 178) : « En prenant pied le premier sur le sol d'Asie Alexandre imitait sans doute Protésilas[245]. Mais il affirmait surtout le caractère strictement personnel des conquêtes à venir. Planter sa lance dans le sol ennemi avait en effet pour les Macédoniens une valeur juridique et signifiait que le roi prenait possession de la *Chôra basiliké* en vertu du droit de conquête.[246] » Diodore de Sicile lui-même souligne bien cette image de la conquête :

---

[241] Justin, XI, 5, 5 et 10-11.

[242] Sur la tradition du Compagnonnage, voir aussi BATTISTINI 2004, 731-732 ; BILLOWS 1990, 19-21 ou HAMMOND 1989, 49 sqq.

[243] Plut., *Alex.*, 15, 3-6. On relèvera par exemple : « Comme déjà il avait dépensé pour cette liste de donations presque tous les biens du domaine royal, Perdiccas lui dit : "Mais pour toi, roi, que gardes-tu ? – L'espérance, répondit Alexandre." » Trad. R. FLACELIERE.

[244] Justin développe à nouveau cette idée au début du chapitre suivant : « De là, se dirigeant vers l'ennemi, il interdit à ses soldats de ravager l'Asie, ayant annoncé qu'ils devaient préserver leurs propres biens et ne pas détruire ce dont ils étaient venus s'emparer. » (XI, 6, 1)

[245] Sur ce lien avec Protésilas, le premier Grec à avoir mis un pied sur la terre d'Asie lors de la guerre de Troie, voir aussi HECKEL 1997, 109.

[246] P. GOUKOWKY suit ici W. SCHMITTHENER (1968). Il faut cependant noter que certains ne voient aucune signification juridique à ce lancer de javelot ; voir BOSWORTH 1989, 38. D'autres estiment que cette action rappelle une déclaration de guerre romaine ; voir BADIAN 1965 et M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 5, notes 30 et 31) qui voit dans le lancer de javelot un rappel du rituel romain des féciaux, et dans la danse exécutée par Alexandre une

Du navire, il jeta sa lance et, l'ayant fichée dans le sol, il fut le premier Macédonien à sauter à terre, déclarant recevoir l'Asie des Dieux comme un bien conquis à la pointe de la lance.[247]

Enfin l'on notera que ce passage, qui précède chez tous les auteurs la visite d'Alexandre au site de Troie et les sacrifices aux dieux et aux héros, est également développé par Arrien, même s'il tait le lancer du javelot :

On dit aussi qu'il fut le premier à sauter tout en armes du navire sur la terre d'Asie et que, à l'endroit où son expédition était partie d'Europe, comme là où il avait débarqué en Asie, il éleva des autels à Zeus Protecteur-des-débarquements, à Athéna et à Héraclès…[248]

L'expression « on dit aussi » (λέγουσι δέ), typique d'Arrien lorsque celui-ci évoque une autre source que Ptolémée et Aristobule, peut renvoyer à Clitarque. Dès lors, un lien pourrait être fait entre les autels élevés en Europe et en Asie dont il est ici question et les sacrifices évoqués par Justin juste avant le départ et dès le débarquement. On le voit, avant même les combats, Alexandre un est un chef de guerre faisant preuve d'assurance, de générosité et de piété.

b. La bataille d'Issos

(Diodore, XVII, 33-37 ; Quinte-Curce, III, 8-11 ; Justin, XI, 9 ; voir aussi Plutarque, 20 et Arrien, II, 7-11)

La bataille d'Issos est un moment particulièrement célèbre de l'histoire d'Alexandre[249] : c'est un combat exceptionnel, une grande victoire et la première rencontre entre Alexandre et Darius. Tous les historiens que nous avons conservés se sont donc longuement étendus sur sa narration, et l'on sait par Plutarque que Charès en avait parlé (20, 8), par Arrien que Ptolémée l'avait rapportée (II, 11, 8), par Polybe que Callisthène l'avait également racontée. Voici ce qu'il écrit pour introduire de nombreuses contradictions à ce qu'avait écrit le Compagnon d'Alexandre, par quoi on mesure la notoriété de cette bataille :

« allusion aux danses rituelles guerrières romaines ». Quoi qu'il en soit, l'acte a toujours valeur d'attaque des ennemis en vue d'appropriation de leur territoire.

[247] DS, XVII, 17, 2. Trad. P. GOUKOWSKY.

[248] Arr., *An.*, I, 11, 7. Trad. P. SAVINEL.

[249] La première grande bataille d'Alexandre contre les troupes ennemies eut lieu au Granique. Mais Justin la rapporte si rapidement (XI, 6) qu'il est difficile de tirer quelque conclusion que ce soit sur sa source. L. SANTI AMANTINI (1981, 246) rappelle que la bataille d'Issos eut lieu quant à elle sur la côte syrienne, à environ 12 km d'Issos, en octobre ou novembre 333. L'armée de Darius aurait compté 100 000 hommes.

Comme nous ne voulons pas avoir l'air de prétendre qu'on nous croie sur parole quand nous critiquons des auteurs aussi estimés, nous présenterons des observations sur une seule bataille, qui est à la fois célèbre entre toutes et point trop éloignée de nous dans le temps, une bataille aussi – c'est le point capital – à laquelle Callisthénès a assisté. Je veux parler de celle qu'Alexandre a livrée à Darius en Cilicie. Callisthénès nous dit[250]…

Voici comment Justin rapporte ce combat :

Interea Darius cum CCCC milibus peditum et centum milibus equitum in aciem procedit. Mouebat haec multitudo hostium respectu paucitatis suae Alexandrum, sed interdum reputabat quantas res cum ista paucitate gessisset quantosque populos fudisset. Itaque cum spes metum uinceret, periculosius differre bellum ratus, ne desperatio suis cresceret, circumuectus suos singulas gentes diuersa oratione adloquitur. Illyrios et Thracas opum ac diuitiarum ostentatione, Graecos ueterum bellorum memoria interneciuique cum Persis odii accendebat ; Macedonas autem nunc Europae uictae admonet, nunc Asiae expetitae, nec inuentos illis toto orbe pares uiros gloriatur ; ceterum et laborum finem hunc et gloriae cumulum fore. Atque inter haec identidem consistere aciem iubet, ut hac mora consuescant oculis turbam hostium sustinere.

Nec Darii segnis opera in ordinanda acie fuit ; quippe, omissis ducum officiis, ipse omnia circumire, singulos hortari, ueteris gloriae Persarum imperiique perpetuae a diis immortalibus datae possessionis admonere.

Post haec proelium ingentibus animis committitur. In eo uterque rex uulneratur. Tam diu certamen anceps fuit quoad fugeret Darius. Exinde caedes Persarum secuta est. Caesa sunt peditum sexaginta unum milia, equitum decem milia ; capta XL milia. Ex Macedonibus cecidere pedestres CXXX, equites CL.

Cependant Darius, avec quatre cent mille soldats fantassins et cent mille cavaliers, s'avance pour la bataille. Cette foule d'ennemis, au regard de la faiblesse de ses propres forces, ébranlait Alexandre, mais il songeait entre temps aux exploits qu'il avait accomplis avec ces faibles forces, et aux grands peuples qu'il avait renversés. Aussi, comme l'espoir vainquait la peur, ayant pensé qu'il était plus dangereux de différer la guerre de peur que l'abattement ne grandît chez les siens, il fait un à un le tour des peuples de son armée et leur adresse des harangues différentes. Les Illyriens et les Thraces, c'était par l'étalage des ressources et des richesses qu'il les enflammait ; les Grecs, par le souvenir des anciennes guerres et de leur haine mortelle à l'égard des Perses ; quant aux Macédoniens, il leur rappelle tantôt l'Europe vaincue, tantôt l'Asie convoitée, et il se vante de n'avoir pas trouvé d'hommes qui leur fussent égaux sur toute la terre ; du reste ce serait là aussi la fin de leurs fatigues et le comble de leur gloire. Et, pendant ces discours, il ordonne que sans cesse l'armée s'arrête en position, pour que les soldats s'habituent par ce retardement à soutenir la vue de la masse de leurs ennemis.

Et le soin de Darius à mettre son armée en ordre de bataille ne manqua pas d'énergie ; de fait, sans se reposer sur les devoirs de ses chefs, il fit lui-même le tour de tout, exhorta les soldats un à un, leur rappela la gloire ancienne des Perses et la possession éternelle de l'empire que les dieux immortels leur avaient accordée.

[250] Polybe, *Histoire*, XII, 10. Trad. D. ROUSSEL. C'est nous qui interrompons l'extrait par choix de ne pas exposer l'ensemble des arguments de Polybe contre Callisthène, peu utiles à notre propos.

Après quoi le combat est engagé de très grand cœur. Lors de celui-ci, l'un et l'autre roi sont blessés. La lutte fut longtemps incertaine, jusqu'à ce que Darius s'enfuie. Il s'ensuivit le massacre des Perses. Furent tués soixante-et-un mille fantassins, dix mille cavaliers ; furent capturés quarante mille hommes ; chez les Macédoniens tombèrent cent trente soldats à pied, cent cinquante cavaliers.[251]

Il convient de constater que sur cet épisode fameux, tous les auteurs (nous épargnerons davantage que Polybe le pauvre Callisthène) présentent de grandes similitudes. On trouve pour ainsi dire chez tous l'ensemble des éléments suivants : un discours d'Alexandre aux Macédoniens (*adloquitur*) ; des temps d'arrêt imposés par Alexandre dans la progression de son armée (*consistere aciem iubet*) ; une lutte difficile et incertaine (*diu certamen anceps fuit)* ; la focalisation d'Alexandre sur Darius ; la blessure d'Alexandre à la cuisse (*rex uulneratur*) ; la fuite du roi perse (*fugeret Darius*) ; le massacre des ennemis (*exinde caedes Persarum secuta est*).

On trouve également quelques différences, notamment à propos de la blessure d'Alexandre : Justin est le seul à écrire que les deux rois furent blessés (*uterque rex uulneratur*), alors que tous les autres auteurs ne parlent que de la blessure du roi Macédonien, Plutarque citant même Charès pour dire que Darius en fut l'auteur. On remarque en outre qu'il n'y a que chez Justin que n'apparaît pas le face à face des rois, le fait qu'Alexandre chercha à atteindre directement Darius. On peut toutefois estimer que l'expression « *uterque rex* » renvoie d'une certaine manière à ce duel. Enfin, les chiffres des morts du côté perse sont partout les mêmes, soit 110 000 hommes tombés, 100 000 fantassins et 10 000 cavaliers, sauf chez Justin qui parle de 61 000 fantassins. Il peut cependant s'agir d'une simple erreur de lecture ou de copie, imputable à Trogue Pompée ou à Justin, comme cela arrive assez souvent avec les chiffres. M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 9, note 46) estime quant à elle que les autres historiens ont sans doute additionné les morts et les prisonniers. De même, si Diodore, Quinte-Curce et Justin s'entendent sur le nombre de morts parmi les cavaliers macédoniens, à savoir 150, ils donnent trois chiffres différents concernant les fantassins, soit respectivement 300, 32 et 130.

Il paraît donc extrêmement difficile de voir l'influence précise de Clitarque dans un tel passage, même si l'on ne peut douter que celui-ci avait aussi fait une relation de cette bataille si célèbre. C'est dans les événements précédant la bataille (le combat lui-même étant réduit à assez peu de choses chez Justin), que l'on peut certainement trouver des traces originales de son texte.

[251] Justin, XI, 9.

Plus précisément, on voit des points communs très nets entre les paroles prononcées par Alexandre à ses soldats chez Justin et celles qu'il prononce chez Quinte-Curce où l'on lit :

Cumque agmini obequitaret, uaria oratione, ut cuiusque animis aptum erat, milites adloquebatur. Macedones, tot bellorum in Europa uictores, ad subigendam Asiam atque ultima Orientis non ipsius magis quam suo ductu profecti inueteratae uirtutis admonebantur : illos terrarum orbis liberatores emensosque olim Herculis et Liberi patris terminos non Persis modo, sed etiam omnibus gentibus inposituros iugum ; Macedonum prouincias Bactra et Indos fore ; minima esse, quae nunc intuerentur, sed omnia uictoria aperiri. Non in praeruptis petris Illyriorum et Thraciae saxis sterilem laborem fore : spolia totius Orientis offerri. Vix gladio futurum opus : totam aciem suo pauore fluctuantem umbonibus posse propelli. Victor ad haec Atheniensium Philippus pater inuocabatur ; domitaeque nuper Boeotiae et urbis in ea nobilissimae ad solum dirutae species repraesentabatur animis. Iam Granicum amnem, iam tot urbes aut expugnatas aut in fidem acceptas, omniaque quae post tergum erant, strata et pedibus ipsorum subiecta memorabat. Cum adierat Graecos, admonebat ab his gentibus inlata Graeciae bella, Darei prius, deinde Xerxis insolentia aquam ipsos terramque poscentium, ut neque fontium haustum nec solitos cibos relinquerent deditae : bis templa ruinis et ignibus esse deleta, urbes eorum expugnatas, foedera diuini humanique iuris uiolata referebat. Illyrios uero et Thracas, rapto uiuere adsuetos, aciem hostium auro purpuraque fulgentem intueri iubebat, praedam non arma gestantem : irent, et inbellibus feminis aurum uiri eriperent ; aspera montium suorum iuga nudasque calles et perpetuo rigentes gelu ditibus Persarum campis agrisque mutarent.

Chaque fois qu'il passait à cheval devant le front des troupes, il les haranguait, modifiant ses paroles selon le caractère de chaque nation. Aux Macédoniens, victorieux dans tant de guerre en Europe, partis à la conquête de l'Asie et de l'Extrême-Orient moins sous son impulsion que sous la leur propre, il rappelait leur antique valeur : « c'étaient eux, les libérateurs du monde ; un jour, ils dépasseraient les bornes d'Hercule et de Liber le Vénérable ; alors ils courberaient sous le joug non les Perses seuls, mais tous les peuples ; Bactres, l'Inde seraient des provinces de la Macédoine ; ce qu'ils avaient aujourd'hui sous les yeux n'était à peu près rien ; tout : voilà les perspectives de la victoire. Désormais, c'en était fini des peines stériles sur les parois abruptes d'Illyrie et les rocs de Thrace : les dépouilles de tout l'Orient s'offraient à eux. À peine aurait-on besoin de l'épée ; toute cette armée, ballottée par la peur, les bosses de leurs boucliers suffiraient à les mettre en fuite. » Il invoquait ensuite son père, Philippe, vainqueur d'Athènes, et il rappelait à leurs esprits l'image de la Béotie récemment domptée et de la ville illustre qu'ils y avaient rasée. Puis il évoquait le Granique, et tant de villes ou prises d'assaut ou faisant leur soumission, et tout, derrière eux, abattu et gisant à leurs pieds. S'il abordait des Grecs, il leur remémorait les invasions de la Grèce par ces peuples, quand l'insolence de Darius d'abord, puis de Xerxès, leur demandait la terre et l'eau, de sorte qu'après sa soumission il ne serait resté à leur pays ni une fontaine pour boire ni les aliments essentiels ; leurs temples, rappelait-il, avaient été deux fois anéantis par la destruction et par les flammes, leurs villes prises d'assaut, toutes les conventions du droit humain et divin violées. Aux Illyriens et aux Thraces, habitués à vivre de pillage, il faisait contempler la ligne ennemie dans l'éclat de l'or et de la pourpre et portant moins des armes qu'une proie : « en avant ! à eux d'arracher virilement leur or à ces lâches efféminés ! qu'ils changent les cimes abruptes de leurs

montagnes, leurs sentiers dénudés et durcis par les glaces éternelles contre la richesse des terres et des campagnes de Perse ! »[252]

On remarque aisément que l'annonce des discours d'Alexandre à ses hommes se fait de la même manière, en usant des mêmes mots, chez Justin et chez Quinte-Curce : au verbe *adloquitur* de l'un répond la forme *adloquebatur* de l'autre ; à l'expression *diuersa oratione* du premier répond l'expression *uaria oratione* du second. Ensuite l'on observe qu'Alexandre s'adresse aux mêmes peuples, mais dans des sens contraires : les Thraces et les Illyriens (*Illyrios et Thracas*), les Grecs (*Graecos*) et les Macédoniens (*Macedonas*) chez Justin, les Macédoniens (*Macedones*), les Grecs (*Graecos*) puis les Thraces et les Illyriens (*Illyrios et Thracas*, dans le même ordre que chez Justin) chez Quinte-Curce. L'un semble avoir choisi d'aller du peuple le moins proche d'Alexandre au peuple le plus proche de lui, l'autre de commencer au contraire par le peuple le plus concerné au peuple qui l'était le moins. Enfin, il apparaît que les arguments employés sont les mêmes chez les deux auteurs, même s'ils sont évidemment bien plus développés chez Quinte-Curce qui use même du discours indirect : pour les Thraces et les Illyriens, Alexandre leur fait miroiter le butin à venir (*opum ac diuitiarum ostentatione* chez Justin, *auro purpuraque et praedam* chez Quinte-Curce) ; pour les Grecs, c'est l'esprit de revanche qui prévaut, contre les guerres menées par Darius et Xerxès contre leurs cités (*ueterum bellorum memoria interneciuique cum Persis odii* chez Justin, *ab his gentibus inlata Graeciae bella* chez Quinte-Curce) ; pour les Macédoniens enfin, Alexandre met surtout en avant la gloire qui les attend (*gloriatur, gloriae cumulum* chez Justin, *inueteratae uirtutis* et la référence à deux fils de Zeus, *Herculis et Liberi patris*, chez Quinte-Curce), le fait qu'ils seront les vainqueurs et de l'Europe et de l'Asie (balancement présent chez les deux auteurs). Tant de similitudes, malgré la démarche de contraction de Justin, et au contraire le style prolifique de Quinte-Curce, ne peuvent être le fruit du hasard, et proviennent nécessairement d'une source commune. Dans la mesure où on trouve également chez Arrien (*An.*, II, 7, 3-7) un discours où sont distinguées les différentes nationalités de l'armée d'Alexandre, mais cette fois pour mettre en valeur les avantages que chacune présente face à l'armée de Darius, et où ce discours-ci doit être tiré de Ptolémée ou d'Aristobule, W. HECKEL (1997, 134) tire la conclusion assez sensée qu'une source commune devait exister (certainement Callisthène) que Clitarque a de son côté encore enjolivée.

[252] Curt., III, 10, 4-10. Traduction d'H. BARDON.

On pourrait cependant alléguer, non sans raison, que Quinte-Curce reprend peut-être là un développement trouvé dans Trogue Pompée, qu'il a lu, et qu'il aurait eu envie de faire figurer dans son propre texte, en l'aménageant à sa manière[253]. Cette hypothèse est vraisemblable. Pourtant, une source antérieure commune, en l'occurrence Clitarque, paraît être une meilleure explication, en raison du texte que propose Diodore. Celui-ci n'a pas repris à son compte tous ces discours qu'il aurait, selon notre théorie, lus chez Clitarque. Mais il relate le fait qu'Alexandre avait parlé à ses soldats en ces termes :

> Après avoir exhorté les soldats par des discours appropriés (τοῖς οἰκείοις λόγοις) à chacun en vue du dernier des combats, et après avoir disposé, de manière appropriée (οἰκείως) à la disposition des lieux, les corps d'infanterie et les troupes de cavalerie, il plaça la cavalerie devant toute l'armée et il ordonna que la phalange d'infanterie restât en réserve à l'arrière.[254]

S'il l'on comprend bien qu'ici Diodore cherche à montrer qu'Alexandre agit de la manière la plus appropriée aussi bien pour ce qui est de la prise en compte de ses soldats que de celle du terrain, par l'usage de l'adjectif οἰκείοις repris ensuite par l'adverbe οἰκείως, il ne faut pas négliger le sens de cet adjectif, qui signifie d'une chose qu'elle est appropriée à quelqu'un ou quelque chose, en tant qu'elle lui convient car elle lui est propre. Ainsi l'expression τοῖς οἰκείοις λόγοις, qui plus est au pluriel, fait sans nul doute référence aux différents discours tenus par Alexandre à ces différentes troupes, mettant en avant pour chacune les arguments les plus appropriés car les plus aptes à toucher chacune d'elles. Aussi l'on peut voir en Clitarque la source très probable de ce passage des *Histoires d'Alexandre* de Quinte-Curce et des *Histoires philippiques* de Justin qui, sensible au talent oratoire ici mis en œuvre, n'aura probablement qu'abrégé sans les couper les arguments retranscrits par Trogue Pompée.

c. Le repos avant Gaugamèles

(Diodore, XVII, 56 ; Quinte-Curce, IV, 13 ; Justin, XI, 13 ; voir aussi Plutarque, 32)

La troisième et dernière grande bataille d'Alexandre contre les Perses, et contre Darius lui-même, fut la bataille de Gaugamèles, livrée le 1er octobre 331, qui vit la fuite à nouveau du roi ennemi et une brillante victoire des Macédoniens. L'enjeu de ce combat était très important, puisque Darius avait rassemblé l'ensemble de ses forces. Ce n'est à nouveau pas tant dans le

[253] Voir la discussion à ce sujet dans ATKINSON 1980, 222-225 et BOSWORTH 1985, 204 sq.
[254] DS, XVII, 33, 1.

combat lui-même que l'on peut voir une influence nette de Clitarque, mais dans un épisode qui le précède, que l'on trouve chez Diodore (XVII, 56), Quinte-Curce (IV, 13), Justin (XI, 13), mais aussi chez Plutarque (32) : il s'agit du repos pris par Alexandre juste avant la bataille :

Postera die aciem producunt, cum repente ante proelium confectum curis Alexandrum somnus arripuit. Cum ad pugnam solus rex deesset, a Parmenione aegre excitatus ; quaerentibus somni causas omnibus inter pericula, cum etiam in otio semper parcior fuerit, magno se aestu liberatum ait, somnumque sibi a repentina securitate datum, quod liceat cum omnibus Darii copiis confligere ; ueritum se longam belli moram, si Persae exercitum diuisissent.

Le jour suivant, ils font avancer leur armée en ligne, quand soudain, avant le combat, le sommeil s'empare d'Alexandre épuisé par les soucis. Comme seul le roi manquait pour le combat, il fut réveillé à grand-peine par Paménion ; à tout le monde qui lui demande les raisons de son sommeil au cœur des dangers alors même qu'il a toujours été particulièrement économe de son repos, il dit qu'il a été libéré de sa violente agitation, et que son sommeil lui est venu d'une tranquillité soudaine, parce qu'il peut combattre toutes les troupes de Darius ; qu'il craignait un long enlisement de la guerre si les Perses avaient divisé leur armée.[255]

Ce texte est extrêmement proche de ceux que nous livrent les autres auteurs de la *Vulgate* : chez les trois autres auteurs, on lit en effet qu'Alexandre veille pendant la nuit, et s'endort au matin[256], à quoi correspond l'expression de Justin *repente ante proelium confectum curis Alexandrum somnus arripuit* ; chez Plutarque et Quinte-Curce également, c'est Parménion qui vient réveiller Alexandre (*a Parmenione aegre excitatus*), alors que chez Diodore il se contente de mettre les hommes en ordre, et ce sont les Compagnons qui réveillent leur roi ; le motif du sommeil est en revanche exactement le même chez Diodore et Justin[257] : les ennemis sont concentrés et l'issue apparaît proche (*ueritum se longam belli moram, si Persae exercitum diuisissent*), tandis qu'elle varie un peu chez Quinte-Curce et Plutarque, mais sans engager une compréhension réellement différente du texte, puisque ceux-ci écrivent qu'Alexandre se trouvait soulagé de ne plus avoir à poursuivre Darius et ses hommes.

On observe ainsi que ces quatre auteurs proposent une vision très proche de ce passage absent chez Arrien, où Alexandre fait preuve d'un esprit stratégique et d'une force d'âme

[255] Justin, XI, 13, 1-3.
[256] W. HECKEL (1997, 164) note justement que la version abrégée de Justin crée l'impression qu'Alexandre s'endort juste après avoir déployé ses troupes. Il les avait en fait déployées la veille, et il s'endort durant la nuit.
[257] On notera que Justin se contredit, puisqu'il affirmait dans un premier temps qu'Alexandre s'était endormi « épuisé par les soucis ». SONNY (1886) y voit une réminiscence de Virgile.

remarquables. Trogue Pompée est donc à nouveau très proche de sa source initiale, et Justin très proche de Trogue Pompée[258].

Ainsi Alexandre, pour ces deux grandes batailles, apparaît dans ces passages que l'on peut rattacher sans trop de crainte de se tromper à Clitarque, comme un chef de guerre faisant preuve de toutes les vertus essentielles : il sait analyser une situation, se dominer lui-même, parler à ses soldats, et naturellement dans la suite faire preuve d'un courage exceptionnel.

d. La remobilisation des troupes en Parthie

(Diodore, XVII, 3 ; Quinte-Curce, VI ; Justin, XII, 3)

Après la découverte de la dépouille de Darius, les Macédoniens crurent pour beaucoup la guerre terminée[259]. Les auteurs de la *Vulgate* sont alors les seuls, à la suite vraisemblablement de Clitarque, à montrer Alexandre redonnant de l'ardeur à ses troupes. On retrouve ici une des qualités essantielles des chefs, celle dont il avait fait preuve à Issos : la capacité à s'adresser à ses hommes.

> Puis alors que tous, comme si la guerre avait été menée à son terme, attendaient le retour dans leur patrie et déjà embrassaient en quelque sorte en pensée leurs femmes et leurs enfants, il convoque son armée en assemblée. Là, il dit que rien n'a été accompli par tant de combats remarquables si on laisse intacte la barbarie de l'Orient, qu'il n'a pas recherché le corps mais le royaume de Darius et qu'il faut poursuivre ceux qui ont fait défection au royaume. Comme ce discours avait pour ainsi dire rendu au moral des soldats son premier enthousiasme, il soumit l'Hyrcanie et les Mardes.[260]

On le voit, Alexandre sait comprendre ses hommes, leur adresse ici une série de trois arguments qui semblent faire mouche et ainsi emportent leur adhésion, moteur premier de ses victoires, comme le souligne l'évocation de la soumission de deux territoires.

Diodore ne développe pas les arguments en question, mais à nouveau use de l'expression λόγοις οἰκείοις pour montrer leur choix approprié. Quinte-Curce quant à lui profite de l'occasion pour prêter à Alexandre un long discours rapporté directement, où il développe notamment deux des trois arguments avancés chez Justin : le fait que l'empire n'est pas conquis si l'Orient reste insoumis ; la poursuite nécessaire de Bessus et de ses complices. Ainsi la source

[258] Ce que souligne aussi L. SANTI AMANTINI (1981, 254).
[259] D'autant, comme le note W. HECKEL (1997, 199), qu'Alexandre avait licencié les troupes alliées laissées à Ecbatane. M. A. LEVI (1977, 355-379) explique que la poursuite de la guerre a surtout pour but pour Alexandre le contrôle des routes commerciales de l'Extrême Orient.
[260] Justin, XII, 3, 2-4.

commune de ces trois passages ne fait guère de doute, et elle présente à nouveau Alexandre comme un bon chef de guerre qui sait entraîner ses troupes, comme on le lit également chez Quinte-Curce :

Ces paroles provoquèrent, de la part des soldats, le plus vif enthousiasme ; ils invitaient le roi à les mener où ils voudraient. Il ne retint pas leur élan ; après avoir, en trois jours, traversé la Parthiène, il atteint la frontière de l'Hyrcanie[261]…

e. L'écoute des plaintes des soldats en Inde

(Diodore, XVII, 94 ; Quinte-Curce, VI, 2-3 ; Justin, XII, 8 ; voir aussi Plutarque 62 et Arrien V, 25-29)

Plus tard en revanche, la démoralisation des soldats fut telle qu'Alexandre dut se résoudre à faire demi-tour et à abandonner les conquêtes. Après sa victoire sur le roi Indien Poros, Alexandre désirait franchir le Gange et combattre les Praésiens et les Gangarides[262]. Son armée, exténuée, manifesta son manque d'enthousiasme. Les cinq historiens rapportent cet épisode, et il est assez délicat de faire la part des choses à propos des sources utilisées. On peut cependant émettre certaines hypothèses.

Voici ce qu'écrit Justin :

Cum ad Cufites uenisset, ubi eum hostium CC milia equitum opperiebantur, exercitus omnis non minus uictoriarum numero quam laboribus fessus lacrimis eum deprecatur finem tandem bellis faceret, aliquando patriae reditusque meminisset, respiceret militum annos quibus uix aetas ad reditum sufficeret. Ostendere alius canitiem, alius uulnera, alius aetate consumpta corpora, alius cicatricibus exhausta : solos se esse qui duorum regum, Philippi Alexandrique, continuam militiam pertulerint. Tandem orare, ut reliquias saltim suas paternis sepulcris reddat, quorum non studiis deficiatur quam annis, ac, si non militibus, uel ipsi sibi parcat, ne fortunam suam nimis onerando fatiget. Motus his tam iustis precibus, uelut in finem uictoriae, castra solito magnificentiora fieri iussit, quorum molitionibus et hostis terreretur et posteris admiratio sui relinqueretur. Nullum opus laetius milites fecere. Itaque, caesis hostibus, cum gratulatione in eadem reuerterunt.

Alors qu'il était arrivé chez les Cufites, où deux cents mille cavaliers ennemis l'attendaient, toute son armée, épuisée non moins par le nombre des victoires que par ses peines, le supplie en larmes de mettre enfin un terme aux guerres, de se souvenir une bonne fois de la patrie et du retour, de considérer les ans de ses soldats pour lesquels le reste de leur vie suffirait à peine au retour. Et l'un de montrer ses cheveux blancs, un autre ses blessures, un autre son corps épuisé par l'âge, un autre le sien accablé de cicatrices : ils étaient les seuls à avoir supporté sans

[261] Curt., VI, 4, 1-2. Trad. H. BARDON.
[262] Sur ces peuples vivant sur la côte est du Gange, voir HECKEL 1997, 251 ; MCCRINDLE 1969², 364-366 ; TARN 1948, II, 275 sq.

s'arrêter la campagne ininterrompue de deux rois, Philippe et Alexandre. Ils le prient enfin de rendre à tout le moins leurs cendres aux tombeaux de leurs pères, eux dont ce n'est pas tant le zèle que les ans qui leur font défaut, et que, s'il n'épargne pas ses soldats, il épargne du moins sa propre personne de peur de fatiguer sa fortune en lui en demandant trop. Touché par de si légitimes prières, comme pour signifier la fin de la victoire, il ordonna de monter un camp plus imposant que d'habitude, en sorte que l'ennemi fût terrifié par sa construction, et que fût laissé à la postérité un sentiment d'admiration pour sa personne. Les soldats ne firent jamais aucun travail avec plus de joie. Aussi, après avoir massacré les ennemis, rentrèrent-ils dans ce même camp en se félicitant.[263]

Outre une erreur provenant certainement de l'abréviateur, puisqu'il s'agit selon toutes les autres sources de deux cents mille fantassins Gangarides[264], et non seulement de cavaliers, qui attendent les Macédoniens, on peut noter la tonalité pathétique de cet extrait, perceptible dans le défilé des vieux soldats, l'exposition de leurs blessures, leurs « larmes » (*lacrimis*) et leurs « si légitimes prières » (*tam iustis precibus*). Si Alexandre renonce ainsi à porter plus loin la guerre, c'est par pitié (*motus*), et le chef de guerre fait ici preuve d'une humanité qui l'honore. De manière assez insolite, c'est ici la version de l'événement la plus favorable à Alexandre que l'on peut lire chez les cinq auteurs qui la rapportent.

Diodore quant à lui évoque des pillages auxquels Alexandre convie ses hommes pour tenter de leur redonner de l'enthousiasme. Seuls Justin et lui évoquent alors des combats contre les ennemis. L'auteur de la *Bibliothèque historique* dresse aussi un tableau pathétique de la situation des Macédoniens, mais il insiste davantage sur leur sort pénible que sur leur vieillesse et leur accablement :

On avait en effet perdu beaucoup de soldats et on ne s'attendait nullement à voir la guerre prendre fin. Il se trouvait aussi que les marches incessantes avaient usé les sabots des chevaux, que la plupart des armes étaient émoussées à force de servir, et que les soldats, faute de costumes grecs de rechange, avaient été contraints d'utiliser des tissus barbares et de retailler les vêtements des Indiens. De plus, par un effet du hasard, des trombes d'eau s'abattirent pendant soixante-dix jours : il ne cessait de tonner et la foudre tombait continuellement.[265]

[263] Justin, XII, 8, 10-17.
[264] J. C. YARDLEY (1997) ajuste ainsi le texte : « 200,000 enemy < infantry and also 20,000> cavalry » pour le rapprocher des autres sources. W. HECKEL (1997, 253) impute la confusion au travail de compression de Justin. M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 8, note 57) refuse cette correction. De la même manière, à la suite de RUELH 1885, « Cufites » fut changé en « Sophites » et à la suite de SEEL 1935 en « <royaume de> Sophites » par de nombreux éditeurs. L. SANTI AMANTINI (1981, 272), qui choisit lui-même cette correction, note cependant qu'il s'agit d'une erreur de Justin puisque les troupes appartiennent au prince Xandrames. Force est de constater que le texte est ici contestable, peut-être à cause d'étourderies de Justin, mais que les corrections, assez abusives, n'apportent rien de pertinent.
[265] DS, XVII, 94, 2-3. Trad. P. GOUKOWSKY.

Diodore ne développe en revanche aucun argument formulé par Alexandre ou par ses soldats, et n'insiste pas non plus sur la pitié dont fut touché le roi. Il se contente ainsi d'écrire :

Quand les soldats furent de retour […] Alexandre les convoqua en assemblée générale et développa à propos de l'expédition contre les Gangarides un discours longuement médité. Mais, comme les Macédoniens n'étaient absolument pas d'accord, il renonça à son entreprise.[266]

Ce discours ou à tout le moins les éléments importants de ce discours devaient donc se trouver dans sa source originelle. Or, chez Quinte-Curce comme chez Arrien, la parole est directement et longuement donnée à Alexandre à cette occasion. Et l'on trouve en outre chez l'auteur Romain la même tonalité pathétique dans l'ensemble de ce passage. Ainsi, dans la bouche de Côènos parlant pour toute l'armée, on lit des propos semblables à ceux que l'on peut lire chez Justin et Diodore :

Intuere corpora exsanguia, tot perfossa uulneribus, tot cicatricibus putria. Iam tela hebetia sunt, iam arma deficiunt. Vestem Persicam induimus, quia domestica subuehi non potest ; in externum degenerauimus cultum. Quotocuique lorica est ? quis equum habet ? Iube quaeri, quam multos serui ipsorum persecuti sint, quid cuique supersit ex praeda. Omnium uictores omnium inopes sumus.

Regarde nos corps exsangues, labourés par tant de blessures, déformés par tant de cicatrices. Désormais les armes sont émoussées pour l'attaque, et nous font défaut pour la défense. Nous avons revêtu l'habit perse, parce qu'on ne peut en amener de chez nous ; nous nous sommes avilis à nous vêtir en étrangers. Combien d'entre nous ont une cuirasse ? qui possède un cheval ? Enquiers-toi du nombre de ceux qu'ont accompagné leurs esclaves et de ce que chacun conserve de son butin. Victoire totale, dénûment total.[267]

Si la fin de l'extrait est tout à fait proche de Diodore sur l'état misérable des hommes, accoutrés comme des étrangers, sans cheval, aux armes émoussées, la première phrase est tout à fait proche de ce qu'écrit Justin : les soldats demandent à leur roi de porter le regard (*ostendere* chez Justin, *intuere* chez Quinte-Curce) sur leurs corps (*corpora* chez les deux auteurs), leurs blessures (*uulnera* et *uulneribus*), leurs cicatrices (*cicatricibus*). Se retrouve également chez les auteurs latins une grande insistance sur les larmes versées par les soldats et par Alexandre lui-même, chez Quinte-Curce avant les paroles de Côènos :

[266] DS, XVII, 94, 5. Trad. P. GOUKOWSKY.
[267] Curt., IX, 3, 10-11. Trad. H. BARDON.

D'abord une rumeur spontanée, puis des plaintes aussi s'élevèrent, et peu à peu la douleur se manifesta avec plus de liberté, les pleurs coulèrent, au point que le roi, dont la colère se changeait en compassion, fut, lui aussi, en dépit de ses efforts, incapable de retenir ses larmes.[268]

Elles coulèrent à nouveau chez les hommes après le discours de leur porte-parole (IX, 3, 16). Ainsi chez Quinte-Curce se dessine aussi un tableau pathétique, porté par des soldats à bout de force vivant dans des conditions difficiles, excitant la compassion (*misericordia*) de leur roi. Tous ces éléments, communs aux trois auteurs, sont certainement hérités de Clitarque qui montre ainsi un roi capable de s'adapter à ses hommes, qui sait leur rendre leur enthousiasme quand cela est possible, et répondre à leurs besoins s'ils sont nécessaires. La description qui suit de l'édification d'un camp plus grand que les camps normaux, visant à impressionner les Indiens, commune à tous les auteurs, vient certainement alors de cette même source.

La difficulté de ce passage tient au fait que Quinte-Curce développe très longuement l'échange entre Alexandre et ses hommes d'une part, et d'autre part qu'il montre un autre sentiment chez le roi que la miséricorde, puisque celui-ci est si plein de colère qu'il s'enferme trois jours dans sa tente avant d'ordonner l'édification du camp et le retour. Il nous semble que Quinte-Curce ici mêle deux sources, Clitarque, dont nous venons de voir le contenu, et une source commune à Arrien qui suit exactement le même plan que l'auteur latin : discours d'Alexandre, silence de l'ensemble des hommes, discours de Cônos au nom de l'armée, colère d'Alexandre, retrait dans la tente. Cette colère est aussi évoquée par Plutarque. Ces trois auteurs suivent ici un autre historien d'Alexandre (Ptolémée, évoqué par Arrien à propos de sacrifices infructueux ?[269]), et dès lors la figure d'Alexandre dans ce passage apparaît chez Quinte-Curce assez confuse, entre compassion et colère. Cela expliquerait le caractère bien plus humain et positif d'Alexandre chez Justin : Trogue Pompée n'aurait utilisé que Clitarque, lui-même bienveillant à l'égard d'Alexandre dont il avait tu la colère.

f. La mutinerie d'Opis

(Diodore, XVII, 109 ; Quinte-Curce, X, 2-4 ; Justin, XII, 11-12 ; voir aussi Plutarque 71 et Arrien VII, 8-11)

[268] Curt., IX, 3, 2. Trad. H. BARDON.
[269] Arr., *An.*, V, 28, 4, mais il est alors étrange que Quinte-Curce, lui, n'en parle pas.

L'opposition la plus grande des soldats qu'Alexandre rencontra se situe à Opis[270]. Seul Arrien (VII, 8, 1) situe dans cette localité au nord-est de Babylone ce mouvement contestataire, quand les autres auteurs le placent à Suse[271], ce qui permet de juger qu'ils utilisent une source commune différente, à savoir Clitarque. Or le texte des autres auteurs de la *Vulgate* est extrêment proche de ce qu'écrit Justin :

> Après avoir licencié les vétérans, il complète l'effectif de son armée avec de plus jeunes soldats. Mais ceux qui furent retenus, supportant mal le départ des vétérans, réclamaient eux-mêmes également leur congé, et exigeaient que l'on ne comptât pas les années mais le temps de service, estimant équitable que, puisqu'ils avaient été recrutés pour l'armée en même temps, ils soient délivrés de leur serment en même temps. Et ils n'employaient déjà plus les prières, mais les invectives, exigeant qu'Alexandre entreprenne seul ses guerres avec son père Hammon, puisqu'il méprisait ses soldats. Et lui en face de tantôt châtier ses soldats, de tantôt les engager par de douces paroles à ne pas ternir leur service glorieux par des séditions. À la fin, comme il n'obtenait aucun résultat avec des paroles, il descendit lui-même d'un bond du tribunal au sein de l'assemblée armée, sans armes, pour saisir les auteurs de la sédition et, sans que personne ne l'en empêche, il en saisit treize de sa propre main et les conduisit lui-même au supplice. Si grande était pour eux l'acceptation de la mort qu'engendrait la crainte du roi, ou si grande était pour lui sa fermeté à exiger le supplice qu'engendrait la discipline militaire.[272]

L'attitude d'Alexandre paraît assez violente, et pourraît ternir l'image si belle que Clitarque chercherait à donner de lui. Pour autant, il faut considérer que l'attitude des soldats est elle aussi à mettre en cause. En effet, ceux-ci font preuve d'une grande ingratitude puisqu'Alexandre, dans les trois textes de la *Vulgate*, vient juste de rembourser l'ensemble de leurs dettes[273]. Cet acte de générosité est un peu antérieur chez Arrien[274] et dès lors paraît moins l'effet de contraste entre leur plaisir de voir disparaître leurs dettes et leurs mauvais sentiments à l'égard du roi. De plus, leurs critiques vont trop loin puisqu'ils tombent dans l'invective (*conuitio* chez Justin, καταβοώντων chez Diodore et *ferocius* chez Quinte-Curce). Leur attitude un peu plus tard, suppliant en pleurs Alexandre de les pardonner[275], montre bien le fait reconnu par eux-mêmes qu'ils avaient dépassé les bornes.

---

[270] Une mutinerie survint à l'été 324. Selon N. G. L. HAMMOND (2002, 222), s'appuyant notamment sur Arrien (*An.*, VII, 6, 2-7 et VII, 8, 2), elle viendrait d'une erreur de jugement d'Alexandre, qui n'avait pas compris l'amertume des soldats face à l'orientalisation des mœurs et du pouvoir. Sur cet épisode, voir aussi GREEN 1991, 453-457 ; HECKEL 1997, 272-273 ; GOUKOWSKY 1976, 267 ; CARNEY 1996.

[271] Voir HECKEL 273. P. GOUKOWSKY (1976, 267) y voit une indication que la mutinerie aurait eu lieu effectivement à Suse.

[272] Justin, XII, 11, 4-9.

[273] Pour une somme de vingt mille talents chez Justin (XII, 11, 3), de dix mille chez Diodore (XVII, 109, 2) et Quinte-Curce (X, 2, 10-11).

[274] Il le développe en VII, 5, 3, alors que la mutinerie est traitée en VII, 8.

[275] Voir Justin XII, 12, 5-7 ; DS, XVII, 109, 3 ; Plut., *Alex*., 71, 6 ; Arr., *An*., VII, 11, 4.

La réaction d'Alexandre est donc celle d'un chef qui sait faire preuve de l'autorité nécessaire au moment voulu. La remarque finale de Justin sur la « discipline militaire » en atteste. De même, chez Quinte-Curce, les Macédoniens ne réagissent pas face à Alexandre car ils sont frappés par « l'assurance d'un homme si énergique dans l'excercice de son pouvoir » (X, 3, 3). De fait, cette assurance incroyable du roi qui descend de son estrade et vient chercher lui-même les treize soldats les plus séditieux ne manque pas de panache, ce que le rapprochement entre *armatam* et *inermis* (traduit par « au sein de l'assemblée armée, sans armes ») exacerbe dans le texte de Justin. On retrouve la même scène chez Diodore (XVII, 109, 2, sans qu'apparaisse le nombre de soldats concernés) et Quinte-Curce (X, 2, 30). Chez Arrien, elle est un peu différente, et sans doute plus réaliste :

> À ces mots, Alexandre, […] sauta en bas de la tribune en même temps que les généraux qui l'entouraient, et ordonna de se saisir des principaux meneurs, désignant lui-même de la main aux hypaspistes ceux qu'il fallait arrêter : ils se trouvèrent être treize.[276]

Ainsi Clitarque, tout en ayant cherché à justifier la réaction vive d'Alexandre lors de la mutinerie d'Opis (qu'il situe à Suse), a montré Alexandre en chef responsable et courageux, qui n'a pas besoin de l'escorte de ses généraux, ni de l'intervention des hypaspistes[277] pour faire régner l'ordre dans son armée.

B. Alexandre comme un être généreux et exceptionnel

a. Les premiers pas d'Alexandre

(Diodore, XVII, 2 ; Justin, XI, 1-2)

Nous ne parlons pas ici de la guerre qu'Alexandre mena très rapidement contre les Illyriens et les Thraces et dont traitent également Plutarque (11) et Arrien (I, 1-6), mais des premiers actes d'Alexandre, accomplis juste après la mort de Philippe. Il est tout à fait notable en effet que les textes de Diodore et de Justin sont extrêmement proches à leur sujet, et il est fort regrettable que celui de Quinte-Curce à cet endroit ait disparu. Ainsi, la communauté de source ne fait pas de doute, de même que son identité[278]. Voici le texte de Justin :

[276] Arr., *An.*, VII, 8, 3. Trad. P. SAVINEL.
[277] Ils constituaient une sorte de police militaire. Voir HECKEL 1992, 304.
[278] Malgré ce que pense N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 51) qui voit en Diyllos la source de Diodore.

À tous ces maux, l'intervention d'Alexandre fut comme une sorte de remède : devant l'assemblée, il réconforta et exhorta si bien toute la foule au vu des circonstances, qu'il ôta la crainte à ceux qui avaient peur et qu'il inspira à tout le monde de l'espoir. Ce garçon avait vingt ans ; et à cet âge, il avait fait beaucoup de promesses qui l'engageaient avec tant de mesure qu'il était manifeste qu'il réservait des qualités plus nombreuses pour les épreuves à venir. Il accorda aux Macédoniens une dispense de toutes leurs charges, sauf l'exemption des charges militaires ; et par cette action il se ménagea si bien la sympathie de tous qu'ils disaient que c'était le corps de l'homme, non le génie du roi, qui avait changé.

Son premier soin fut d'organiser les funérailles paternelles lors desquelles, avant toute chose, il ordonna que l'on exécutât les complices du meurtre à côté du tombeau de son père.[279]

Citons en regard le texte de Diodore :

Cette année-là, Alexandre hérita du trône et commença par infliger aux meurtriers de son père le châtiment qu'ils méritaient. Puis, après avoir consacré tout le soin possible à la sépulture de l'auteur de ses jours, il régla les affaires du royaume beaucoup mieux que l'on ne s'y attendait généralement. Tout jeune encore, et méprisé par certains en raison de sa jeunesse, il se concilia d'abord la faveur du peuple par des déclarations appropriées. Il déclara en effet que seul le nom du roi avait changé et que les affaires ne seraient pas plus mal conduites qu'elles ne l'avaient été quand son père les administrait.[280]

Même si l'ordre des propos change légèrement, on retrouve les mêmes éléments. D'abord le soin porté à la sépulture de Philippe, ensuite l'exécution des meurtriers de son père, enfin la grande « sympathie de tous », que Diodore appelle la « faveur du peuple ». Or ces deux auteurs sont les seuls à en faire état. Il n'est pas jusqu'à l'image forte de la continuité du roi qui ne se retrouve chez Diodore et Justin, avec chez l'un un simple changement de nom (ὄνομα μόνον διηλλάχθαι βασιλέως), chez l'autre un simple changement de corps (*corpus hominis, non uirtutem regis mutasse se*).

Par ailleurs, les deux auteurs parlent bien de l'exécution de « meurtriers » (τοὺς φονεῖς) ou de « complices du meurtre » (*caedis conscios*), et ces pluriels sont porteurs de sens. En effet, dans la plupart des traditions relatant la mort de Philippe, un seul meurtrier est évoqué : il s'agit de Pausanias. C'est ce que rapporte Plutarque, ainsi que Diodore et Justin eux-mêmes[281] ! La conclusion qui s'impose alors est que Diodore et Trogue Pompée usent de sources différentes dans leurs livres consacrés à Philippe et dans les livres consacrés à Alexandre : ils se fient alors

[279] Justin, XI, 1, 7-10 – XI, 2, 1.
[280] DS, XVII, II, 1-.2. Trad. P. GOUKOWSKY.
[281] Voir Plut., *Alex*, 10, 6 ; DS, XVI, 93-94 ; Justin, IX, 6 ; HECKEL 1997, 73 ; BERVE 1926, II, 308. On notera d'ailleurs que chez Diodore, Pausanias est tué lors de sa capture par Perdiccas, Léonnatus et Attale. Justin quant à lui propose ensuite une autre théorie sur les instigateurs de la mort de Philippe, mais il s'agit alors d'Olympias et d'Alexandre lui-même.

à Clitarque qui propose une autre version des faits, celle d'un complot[282] dont Pausanias ne fut que la main et dont les complices furent tués à l'arrivée d'Alexandre sur le trône.

On voit ainsi Alexandre apparaître dès son entrée en fonction comme un personnage extrêmement responsable malgré sa jeunesse soulignée dans les deux textes : il prend des décisions politiques qui permettent de s'attirer la bienveillance des Macédoniens ; il assure la justice et punit les régicides ; il rend les derniers honneurs à Philippe, faisant ainsi preuve de piété filiale.

b. Le nœud gordien

(Quinte-Curce, III, 1 ; Justin XI, 7 ; voir aussi Plutarque 18 et Arrien III, 2)

Nous avons déjà cité le texte de cet épisode célèbre, dont la comparaison avec celui de Quinte-Curce montrait une grande similarité dans les faits racontés et leur succession. Nul doute alors que ces deux auteurs aient eu une source commune, et peu de doute également que cette source fût Clitarque[283].

Diodore a quant à lui fait le choix de ne pas rapporter l'événement, mais ce n'est pas le cas de Plutarque et d'Arrien. Ces deux auteurs racontent exactement la même chose en proposant de la même manière deux versions de cette histoire : celle de la plupart des auteurs (οί μὲν πολλοί chez Plutarque) ou de certains (οί μέν chez Arrien) d'abord, puis celle d'Aristobule (Ἀριστόβουλος δέ chez les deux auteurs). Voici ainsi ce que l'on peut lire, par exemple chez Plutarque :

> Il s'empara ensuite de la ville de Gordion, qui passe pour avoir été la capitale de l'antique Midas. Il y vit le fameux chariot, dont le joug était lié avec de l'écorce de cornouiller, et on lui apprit la tradition accréditée chez les barbares, selon laquelle celui qui dénouerait ce nœud deviendrait roi de l'univers. La plupart des auteurs disent que, les extrêmités de ces liens étant cachés parce qu'ils se trouvaient entrelacés plusieurs fois les uns dans les autres en de tortueux replis, Alexandre désespéra de dénouer le nœud et le trancha d'un coup d'épée qui fit apparaître les différentes extrêmités des liens. Aristobule affirme au contraire qu'il les dénoua très facilement en

[282] On retrouve ailleurs des traces de cette théorie du complot qui n'est pas une invention de Clitarque. Voir par exemple Arr., *An.*, I, 25, 1 : « Cet Alexandre [des Lyncestes] était, en outre, frère d'Héroménès et d'Arrabeos, qui avaient pris part à l'assassinat de Philippe. » Trad. P. SAVINEL. M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 2, note 5) relève d'ailleurs à propos de l'expression « *Alexandro Lyncestarum fratri* » que le pluriel « *Lyncestarum* » peut faire référence aux frères d'Alexandre des Lyncestes dont les noms auraient été donné par Trogue Pompée dans une liste énumérant les conjurés, mais que Justin n'aurait pas reprise. Tous ces éléments tendent à aller dans le même sens.

[283] N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 97) arrive aussi à cette conclusion mais par élimination de toutes les autres sources possibles pour cet épisode.

enlevant la pièce appelée cheville du timon, qui maintenait la courroie du joug, puis en détachant le joug de cette manière.[284]

Aristobule, source commune de Plutarque et d'Arrien, proposait donc une interprétation originale différant des versions traditionnelles, et que ces deux auteurs veulent faire entendre. Si l'on ne sait à quel historien remonte cette anecdote, il ne fait pas de doute que Clitarque l'avait prise à son compte, et à sa suite Trogue Pompée et Quinte-Curce. L'historien alexandrin ne pouvait manquer en effet une occasion de mettre Alexandre en valeur, dans un épisode où celui-ci paraît à la fois plus vif d'esprit que les autres hommes, mais aussi particulièrement déterminé, et enfin comme le futur maître de l'univers.

Une seule différence apparaît chez Justin par rapport à ces autres versions : chez lui seul Alexandre se rend à Gordion précisément pour délier ce nœud, et Gordion n'est donc pas une ville conquise sur son passage[285] où il aurait appris l'existence de cette légende :

Après quoi il gagne la ville de Gordion qui est située entre la grande et la petite Phrygie ; et ce n'est pas tant à cause du butin que lui prit l'envie de s'emparer de cette ville, mais parce qu'il avait entendu dire que c'était dans cette ville, dans le temple de Jupiter, que le joug de Gordius avait été déposé, et que d'antiques oracles avaient prédit que, si un homme en défaisait le nœud, celui-ci règnerait sur toute l'Asie.[286]

Parti pris de Trogue Pompée ? Mauvaise lecture de l'épitomateur[287] ? Influence d'une autre source ? Quelle que soit la raison de cette variante, il faut noter qu'elle n'altère en rien le portrait en action brillant d'Alexandre à ce moment.

c. La maladie d'Alexandre

(Diodore XVII, 31 ; Quinte-Curce III, 5-6 ; Justin XI, 8 ; voir aussi Plutarque 19 et Arrien II, 4)

Suivant directement l'épisode du nœud gordien[288] se trouve un épisode non moins célèbre : celui de la maladie d'Alexandre. Cette maladie fut tantôt interprétée comme une forme

[284] Plut., *Alex*, 18, 2-4. Trad. R. FLACELIERE.
[285] Notons d'ailleurs avec W. HECKEL (1997, 121-122) qu'Alexandre avait fait de Gordion un point de ralliement pour ses troupes, puisque Parménion doit l'y rejoindre (Arr., *An*., I, 29, 3), et que l'y retrouvent aussi Coênos et Méléagre (Arr., *An*., I, 29, 4).
[286] Justin, XI, 7, 3-4.
[287] E. MEDERER (1936, 10) estime qu'il s'agit d'une erreur de Justin, qui ne tenait pas compte de l'aspect stratégique de la ville.
[288] L'arrivée d'Alexandre à Tarse est située à la première semaine de septembre 333 par D. W. ENGELS (1978, 42), deux mois auparavant par A. B. BOSWORTH (1989, 54).

de malaria, tantôt comme une pneumonie[289]. Dans tous les cas, elle accabla fortement Alexandre et survint, selon Justin, à la suite d'un bain qu'il prit dans le Cydnus[290]. Cet épisode met en lumière le médecin le plus proche d'Alexandre, nommé Philippe d'Acarnanie[291] :

Tandis qu'il accomplit ces actions, on lui annonce que Darius approche avec une immense armée. C'est pourquoi, craignant les défilés, il franchit le Taurus à toute vitesse, et dans son empressement fit cinquante stades à la course. Comme il était arrivé à Tarse, séduit par le charme du Cydnus qui coule au milieu de la ville, après avoir lancé ses armes, plein de poussière et de sueur, il se lance dans l'onde glacée quand une raideur saisit soudain ses nerfs, si grande que, alors que sa voix était coupée, on ne trouvait non seulement pas d'espoir de remède, mais pas non plus de moyen de retarder le danger. Parmi ses médecins il n'y en avait qu'un, du nom de Philippe, qui seul proposât un remède ; mais une lettre de Parménion envoyée la veille de Cappadoce le rendait lui-même également suspect : celui-ci, qui n'était pas au courant de la maladie d'Alexandre, lui avait écrit de se défier de son médecin Philippe car il avait été corrompu par Darius contre une grosse somme d'argent. Alexandre estima cependant plus sûr de se fier à la loyauté douteuse de son médecin que de périr d'une maladie qui ne laissait pas de doutes. Il accepta donc la coupe et remit la lettre au médecin et ainsi, tout en buvant, dirigea ses regards sur le visage de ce dernier, pendant qu'il lisait. Comme il le vit calme, il se réjouit, et recouvra la santé le quatrième jour.[292]

Comme précédemment Aristobule s'oppose en partie à cette version des faits, et prétend, aux dires de Diodore, que c'est la fatigue et non le bain dans le fleuve montagneux qui valut sa maladie à Alexandre[293], ce que l'on découvre aussi à la lecture d'Arrien :

Là-dessus, Alexandre tomba malade : d'après Aristobule, c'était de fatigue ; mais, selon d'autres, il avait plongé et nagé dans le fleuve Cydnos : il éprouvait le besoin de se baigner parce qu'il était en sueur et accablé de chaleur.[294]

Plutarque naturellement fait aussi mention de cette version des faits sans préciser la source, tandis que Diodore n'indique que cette dernière, sans dire un mot du bain d'Alexandre. On ne trouve d'ailleurs pas non plus dans son texte de référence à la lettre de Parménion et à la

[289] Pour l'hypothèse de la malaria, voir ENGELS 1978 (2), 224-228 : on retrouve des symptômes identiques au moment de la mort d'Alexandre. Pour celle de la pneumonie, voir GREEN 1991, 220.
[290] C'est aujourd'hui la rivière de Berdan, où rivière de Tarse. La fraîcheur de ses eaux était bien connue dans l'Antiquité, comme le montre W. HECKEL (1997, 128) qui souligne qu'elle fut sans doute aussi la cause de la mort Frédéric I[er] Barberousse en 1190.
[291] Sur ce médecin qui avait dû être avant cela celui de Philippe, voir BERVE 1926, II, 388-9, note 788 et HECKEL 1988, 42.
[292] Justin, XI, 8.
[293] Voir ARNAUD-LINDET (XI, 8, note 42).
[294] Arr., *An.*, II, 2, 4, 7. Trad. P. SAVINEL.

prétendue tentative de corruption du médecin par Darius : il suit encore certainement sur ce point la version d'Aristobule.

Pour le reste, tous les autres auteurs mentionnent cet épisode fameux en suivant les mêmes grandes lignes : la chaleur, le bain du roi, la maladie, le renoncement des autres médecins, le remède de Philippe, la lettre de Parménion, la scène de la lecture de la lettre par le médecin pendant qu'Alexandre boit la potion, la guérison. Clitarque fait à coup sûr partie des « autres » auteurs mentionnés par Arrien, et c'est lui qui est ici suivi par Trogue Pompée puis Justin. C'est l'avis également de N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 97-98), même s'il considère étrangement qu'il n'y a pas de « preuve » pour le montrer. On remarque en effet encore d'autres liens qui unissent Justin à Quinte-Curce, et notamment les réflexions menées par Alexandre pour déterminer quelle devait être sa réaction face à cette situation (même si les pensées diffèrent alors sensiblement, le trouble du roi reste le même), ou encore le fait qu'Alexandre ne fut sur pied que quatre jours après être tombé malade.

Deux différences cependant, l'une assez mineure, l'autre assez notable.

La première concerne Parménion, dont Justin nous dit qu'il écrit sa lettre depuis la Cappadoce, quand les autres auteurs affirment qu'il est dans le camp[295]. Les deux versions étonnent : pourquoi Parménion, présent dans le camp, aurait-il envoyé une lettre à Alexandre tout près de lui ? Et pourquoi aurait-il été en Cappadoce, région que les Macédoniens venaient de soumettre sans grande difficulté, et vers laquelle Darius ne portait pas ses troupes ? S'appuyant sur les travaux de J. D. BING (1989) qui développent l'idée que Parménion avait été envoyé en mission pour occuper le col de Kara Kapu près de Castabalum à l'ouest d'Issos (ce qui est de fait plus probable), W. HECKEL (1997, 130), émet l'hypothèse que Justin ou un scribe a pu changer le nom de *Castabalum* par celui de *Cappadocia*. Dans tous les cas, cette différence ne change rien à la scène au cœur de l'épisode, et s'il faut admettre une erreur, il reste difficile de cerner avec certitude son origine et son auteur.

La seconde concerne le tête-à-tête entre le roi et son médecin. Chez Quinte-Curce, Alexandre fait lire la lettre à Philippe après avoir vidé la coupe d'un seul trait. Si c'est là un écart à la version de Clitarque, elle est cependant l'œuvre de Quinte-Curce et non de Trogue Pompée ou Justin[296] puisque Plutarque et Arrien relatent la même simultanéité entre lecture et absorption de la potion. C'est sans doute là une volonté de Quinte-Curce d'accentuer encore la confiance qu'Alexandre portait à ses amis.

[295] Curt. III, 6, 4 : Plut., *Alex.*, 19, 5 ; Arr., *An.*, II, 4, 9-11.
[296] L. SANTI AMANTINI (1981, 245) considère d'ailleurs ce passage comme un passage très proche du texte de Trogue Pompée.

Car c'est bien la qualité qui apparaît le plus dans cet épisode : Alexandre, au seuil de la mort, continue à se fier à ses proches, même si on lui enjoint de s'en défier ; il fait en outre preuve de courage et de sang-froid dans une situation critique. De plus, et Clitarque n'avait pas dû manquer d'exploiter cet aspect, la situation était hautement dramatique, dans le jeu de regards entre Alexandre buvant le remède et Philippe lisant la lettre de Parménion l'accusant de traîtrise, ce que n'a pas manqué de relever Plutarque :

> Ce fut un spectacle admirable et digne du théâtre : l'un lisait tandis que l'autre buvait, et tous deux ensuite se regardèrent, avec des expressions bien différentes : Alexandre laissait voir sur son visage épanoui et radieux son amitié et sa confiance envers Philippe, tandis que celui-ci, outré de la calomnie, tantôt invoquait les dieux en levant les bras au ciel, tantôt se jetait sur le lit du roi en le conjurant d'avoir bon espoir et de se fier à lui.[297]

d. La rencontre de la famille royale perse

(Diodore XVII, 36-38 et 114 ; Quinte-Curce III, 12 ; Justin XI, 9 ; voir aussi Plutarque 22 et Arrien II, 12 et IV, 20)

Après la bataille d'Issos, Alexandre a poursuivi Darius en vain et rentre au camp des Perses vaincus où ses hommes se livrent au pillage. Arrivé dans la tente de Darius qu'on lui avait réservée, il entend les gémissements des femmes de la famille de Darius (sa mère, sa femme et ses deux filles nubiles ; son jeune fils est là aussi[298]), et toutes les sources sont étonnamment parfaitement concordantes sur ce qu'il advint alors : les femmes croient Darius mort car ses attributs royaux furent aperçus dans le camp et pleurent ; touché par leurs plaintes, Alexandre envoie Léonnatus pour les rassurer : il doit leur dire que Darius est en vie et qu'Alexandre leur accorde à elles-mêmes de grands honneurs et de garder le nom de reines. Voici par exemple ce que l'on peut lire chez Arrien :

> Il ne négligea pas non plus la mère de Darius, ni sa femme, ni ses enfants : certains de ses biographes disent que, la nuit même où il était revenu après avoir poursuivi Darius, il était entré dans la tente de Darius, qu'il s'était fait réserver, et avait entendu les gémissements et autres bruits confus de voix de femmes, tout près de la tente ; il avait alors demandé ce que c'était que ces femmes, et la raison pour laquelle elles avaient été logées si près de lui. Alors quelqu'un lui avait donné l'explication : « Roi, lui avait-il dit, il s'agit de la mère et de la femme de Darius, ainsi que de ses enfants : comme on leur a annoncé que tu es en possession de l'arc de Darius, de sa robe royale et qu'on a rapporté son bouclier, elles poussent les gémissements rituels sur Darius qu'elles croient mort. » À ces mots, Alexandre leur avait délégué Léonnatos, un des Compagnons, avec mission de leur dire que Darius était vivant, que c'est en fuyant qu'il avait abandonné ses armes et sa robe royale dans son char, et que

[297] Plut., *Alex*, 19, 7-8. Trad. R. FLACELIERE.
[298] Ochus ; mais Justin omet de le mentionner.

c'était tout ce qu'Alexandre avait en sa possession. Léonnatos était alors entré dans leur tente, leur avait donné les nouvelles concernant Darius, et fait savoir qu'Alexandre leur accordait une suite royale, les attributs et le titre de reines, car ce n'était pas par haine personnelle de Darius qu'il faisait la guerre : c'était pour la domination de l'Asie qu'il poursuivait une guerre légitime. Voilà ce que rapportent Ptolémée et Aristobule.[299]

Nul doute qu'à ce moment Plutarque suit exactement la même version tant les textes sont proches, lui qui seul avec Arrien expose le dernier propos de Léonnatus, sur l'absence d'inimitié et le simple objectif de conquête. C'est donc vraisemblablement celle d'Aristobule qui est ici scrupuleusement observée. Peut-être Diodore, assez concis sur cette partie de l'épisode, suit-il aussi cette tradition.

Cet épisode extrêmement célèbre ne fut pas en revanche développé par les seuls Aristobule et Ptolémée. L'expression initiale d'Arrien, « certains de ses biographes » (τινες τῶν τὰ Ἀλεξάνδρου γραψάντων), laisse entendre que d'autres ont développé cette histoire, et Clitarque fut sans nul doute de ceux-là. Or on trouve chez Quinte-Curce et Justin trois éléments absents ailleurs : la peur des femmes à l'entrée des hommes en armes dans leur tente, la prosternation de la mère et de l'épouse de Darius, et la demande de Sisigambis d'ensevelir son fils. Ces trois traits pathétiques peuvent être la marque de l'auteur alexandrin. On lit ainsi chez Quinte-Curce :

Après un long temps passé sans qu'on l'introduisît, Léonnatus, que personne n'osait éconduire, laissa son escorte dans le vestibule, et pénètre dans la tente. Cela suffit à bouleverser ces femmes, qui le voyaient entrer brutalement, sans être admis. Aussi la mère et l'épouse, se jetant à ses pieds, se mirent-elles à le supplier de leur permettre, avant qu'on les tuât, d'ensevelir Darius selon le rite de son pays : quand elles auraient rendu au roi les derniers devoirs, elles mourraient sans faiblesse. Léonnatus leur dit que Darius était vivant, qu'elles ne risquaient rien et même seraient reines avec tout le reste de leur fortune passée. Alors, seulement, la mère de Darius se laissa relever.[300]

Qu'on juge de la proximité du passage écrit par Justin :

Dans le camp des Perses, on trouva beaucoup d'or et toutes les autres sortes de richesses. Parmi les prisonniers faits dans le camp, il y eut la mère de Darius, sa femme qui était aussi sa sœur, et ses deux filles. Alors qu'Alexandre était venu les voir et les encourager, à la vue des hommes en armes, elles s'embrassèrent mutuellement, comme si elles devaient mourir sur le champ, et poussèrent ensemble des lamentations. Puis, s'étant jetées aux genoux d'Alexandre, elles le supplient par leurs prières non pas de leur épargner la mort, mais de différer

[299] Arr., *An.*, II, 12, 3-6. Trad. R. SAVINEL.
[300] Curt., III, 12, 10-12.

leur mort, le temps qu'elles ensevelissent le corps de Darius. Touché par la piété si grande de ces femmes, Alexandre leur dit que Darius était en vie, ôta la peur de la mort à celles qui la craignaient, et prescrivit qu'on les considérât et saluât comme des reines ; les filles aussi, il les engagea à espérer un mariage qui ne fût pas plus méprisable que ce que leur valait la dignité de leur père.[301]

Et pourtant, un changement considérable s'est produit : ce n'est pas Léonnatus qui entre dans la tente des femmes, c'est Alexandre lui-même, et c'est lui qui porte les nouvelles[302]. Pourquoi un tel changement, qui est sans nul doute l'œuvre de Trogue Pompée ou de Justin, puisque la source originelle, Clitarque, faisait intervenir le personnage de Léonnatus à cet endroit ? C'est qu'un choix ici a été fait, et pour bien le comprendre, il faut regarder la suite de cette scène telle qu'on la trouve chez Diodore, Quinte-Curce et Arrien. À la suite de la référence que fait ce dernier à Ptolémée et Aristobule, Arrien ajoute :

Mais on dit aussi que, le lendemain, Alexandre était entré dans leur tente avec un seul Compagnon, Héphestion ; la mère de Darius, ne sachant pas qui des deux était le roi (car ils portaient tous les deux la même tenue), s'était approché d'Héphestion et s'était prosternée devant lui, parce que c'était lui qui paraissait le plus grand ; Héphestion s'était alors reculé et quelqu'un de sa suite avait montré Alexandre, et dit que c'était lui qui était le roi ; toute confuse de sa méprise, elle voulait s'en aller, mais Alexandre l'avait assurée qu'elle n'avait commis aucune faute, car Héphestion, lui avait-il dit, était un autre Alexandre.[303]

Cette rencontre est racontée exactement de la même manière par Diodore et Quinte-Curce, jusque dans les moindres détails (ainsi par exemple de la mention de la taille plus grande d'Héphestion ou des gestes du serviteur pour indiquer à Sisigambis son erreur). La formule initiale d'Arrien « mais on dit aussi que » (λόγος δὲ ἔχει καί), qui distingue cette tradition de celle d'Aristobule et de Ptolémée, montre l'usage d'une autre source. Étant donné que Diodore et Quinte-Curce utilisent principalement Clitarque, c'est lui qui semble être l'auteur de cette anecdote et Trogue Pompée, suivant à ce moment cet auteur, comme en témoigne l'épisode précédent, n'a donc pas manqué de la lire. Dans ce cas, il y a deux possibilités : ou bien Trogue Pompée, ne désirant pas faire apparaître cette rencontre où Héphestion est présent, a lui-même exclu ce passage de son œuvre et a donc, pour que la rencontre ait malgré tout lieu entre la famille de Darius et Alexandre, transformé Léonnatus en Alexandre lors de l'annonce de la survie de Darius, ou bien c'est Justin qui, dans son travail d'abréviation, a fait ces modifications.

[301] Justin, XI, 9, 11-16.
[302] Pour une comparaison des textes, voir aussi LYTTON 1973, 70 ; HECKEL 1997, 139.
[303] Arr., *An.*, II, 13, 6-7. Trad. P. SAVINEL.

En tout état de cause, s'il fallait faire un choix, nous opterions, à l'instar de L. SANTI AMANTINI (1981, 247) et W. HECKEL (1997, 138)[304], pour l'idée que Justin est l'auteur de ces transformations du texte originel de Clitarque. En effet, ce qui caractérise les livres XI et XII des *Histoires philippiques* telles qu'il nous les a transmis, c'est une grande unité autour du personnage d'Alexandre. Il y est fort peu question des Compagnons en général, alors même que ceux-ci jouent souvent des rôles extrêmement importants dans les autres traditions. Ce même Léonnatus, qui sauva la vie d'Alexandre lors de la bataille contre les Malles, n'y est alors même pas nommé. Héphestion, le bras droit et le meilleur ami d'Alexandre, n'est mentionné qu'au moment de sa mort et de ses funérailles (XII, 12). Et il n'est même pas question de lui directement lors des noces de Suse (XII, 10), alors qu'il épouse en même temps qu'Alexandre une autre fille de Darius. Ainsi, la présence d'Héphestion dans le texte de Trogue Pompée pouvait justifier d'autant plus les paroles « prophétiques » d'Alexandre, pour reprendre l'expression de M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 9, note 48), concernant le mariage des princesses royales. Ce passage, qui va plus loin que l'allusion de Diodore[305], est sans doute quant à lui une invention de Trogue Pompée, qui vit là l'occasion d'un bon mot, non dépourvu de significations, allant dans le sens de sa source[306].

Nous pouvons également remarquer à propos de Justin qu'à nouveau les modifications apportées ne changent rien à la manière dont Alexandre est perçu à ce moment : qu'il apporte lui-même ses décisions quant à la famille de Darius ou que Léonnatus le fasse, elles ont la même généreuse allure[307], et Alexandre apparaît empreint d'une humanité toute aussi grande, lui qui est dit « touché par la piété si grande de ces femmes ». Ainsi, il n'apparaît pas moins glorieux chez Justin, malgré les transformations, que chez tous les autres auteurs qui profitent de ce passage pour faire un éloge appuyé du héros Macédonien, dans la lignée de Clitarque qui, s'il ne le louait peut-être pas directement lui-même, avait développé des actions invitant à l'éloge du roi. Citons ainsi une phrase rapide de Diodore, rendant compte de l'unanime admiration d'Alexandre à cet endroit :

---

[304] Les deux auteurs lient justement ce changement à un esprit de concision qui avait fait oublier à Justin de préciser la raison pour laquelle la famille de Darius le croyait mort, à savoir la venue d'un serviteur portant sa tenue.

[305] « Il promit également de pourvoir à l'établissement des jeunes filles mieux que ne l'avait décidé Darius. » DS, XVII, 38, 1. Trad. P. GOUKOWSKY.

[306] Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois que Trogue Pompée insère un propos annonçant la suite de son œuvre. Ainsi par exemple au chapitre 15 du même livre XI, il affirme, lors de la capture de Darius par Bessus en Parthie : « les dieux immortels en [avaient décidé] ainsi, je crois, pour que ce soit sur la terre de ceux qui allaient succéder à leur empire que le règne des Perses prenne fin », développant ainsi le thème de l'enchaînement des empires qui lui est cher.

[307] A. B. BOSWORTH (1995², I, 221) note cependant que la famille de Darius avait aussi une importance politique, et W. HECKEL (1997, 137) qu'elle constituait des otages de premier ordre pour les échanges diplomatiques.

Bref, de toutes les belles actions accomplies par Alexandre, je crois pour ma part qu'il n'en est aucune qui soit plus grande ni plus digne d'être mentionnée et consignée dans un ouvrage historique que sa conduite en cette occurrence.[308]

On peut ainsi noter en conclusion que l'épisode des bonnes nouvelles apportées aux femmes par Léonnatus, commun à de nombreux historiens d'Alexandre, fut certainement développé par Clitarque, et que celui-ci ajoute une rencontre entre la famille de Darius et Alexandre, où le roi de Macédoine apparaît particulièrement humain et généreux. Cette partie de l'histoire ne fut pas reprise dans notre version des *Histoires philippiques*, certainement du fait de Justin ; le texte initial fut alors modifié, mais de manière cohérente puisque cette transformation renforce l'unité des deux livres sans corrompre l'image positive d'Alexandre que l'anecdote véhiculait.

e. Abdalonymos fait roi de Sidon

(Diodore, XVII, 47 ; Quinte-Curce, IV, 1 ; Justin, XI, 10)

L'histoire d'Abdalonymos, toute proche de la rencontre d'Alexandre et des femmes de Darius, semble avoir été traitée de la même manière. Celle-ci n'est pas reprise par Arrien, ni par Plutarque, du moins dans sa *Vie d'Alexandre*[309]. Ce simple fait invite à penser que Clitarque est encore ici la source commune des auteurs de la *Vulgate*. Voici ce que l'on peut en lire chez Justin :

Alors il part pour la Syrie, où vinrent à sa rencontre de nombreux rois d'Orient, avec leurs ornements sacrés. Parmi eux, en fonction des mérites de chacun, il reçut les uns dans son alliance, priva les autres de leur trône en nommant de nouveaux rois à leur place. Plus remarquable que les autres fut Abdalonymos, roi établi à Sidon par Alexandre : alors qu'il avait l'habitude de louer son travail pour tirer de l'eau au puits et arroser les jardins, Alexandre avait fait roi cet homme qui se maintenait en vie misérablement au mépris des nobles, pour éviter qu'ils pensent que ce bienfait venait de leur naissance, non de son donateur.[310]

Si l'on omet la confusion de Diodore qui fait d'Abdalonymos le roi de Tyr[311], l'essentiel est semblable dans les trois versions : alors que l'ancien roi de Sidon, Straton, fut démis de ses

[308] DS, XVII, 38, 4. Trad. P. GOUKOWSKY.
[309] Il en est en revanche question dans *Sur la Fortune d'Alexandre*, 2, 340 d-e, preuve que Plutarque connaissait cette tradition. Abdalonymos est en revanche alors fait roi de Paphos de Chypre.
[310] Justin, XI, 10, 6-9.
[311] Ce que ne met pas en cause G. RAWLINSON (1889, 529).

fonctions, un autre roi fut recherché et ce fut un homme appartenant à la famille royale, mais de manière éloignée, extrêmement pauvre et occupé pour survivre à l'entretien de jardins, qui fut désigné roi. Mais ici encore, le rôle d'Alexandre est normalement secondaire, puisque chez Diodore comme chez Quinte-Curce, c'est Héphestion qui doit choisir le nouveau roi. Il propose d'abord aux jeunes gens qui l'hébergent mais ceux-ci déclinent, n'étant pas de sang royal, et lui désignent Abdalonymos. Héphestion s'occupe ainsi de l'ensemble de cette affaire, même si Diodore et Quinte-Curce font tous deux en sorte de faire intervenir Alexandre dans l'épisode, le premier en affirmant (à tort[312]), qu'Abdalonymos deviendra l'un des Compagnons d'Alexandre (XVII, 67, 6), le second en racontant une rencontre entre les deux hommes où Alexandre se fit « une haute idée des qualités d'Abdolonyme » et lui accorda non seulement « le mobilier royal, mais même la plus grande partie du butin perse », avant de « soumettre à son autorité la région qui attenait à la ville. »[313]

Pourtant, aucun des deux auteurs n'est allé aussi loin que Justin, qui usa de son talent d'abréviateur pour faire disparaître le personnage d'Héphestion, comme il l'avait vraisemblablement fait précédemment. Dans la mesure où celui-ci agissait au nom d'Alexandre, on ne peut pas dire que Justin dénature le texte originel : c'est toujours l'autorité d'Alexandre qui est en jeu. Son mutisme sur l'action de son bras droit vaut malgré tout modification, mais avec toujours un souci de cohérence[314]. On retrouve ainsi la même volonté d'unité autour de la figure d'Alexandre, qui exclut les actions de ses lieutenants. En outre Justin ne s'écarte pas du ton de la source originelle, favorable au roi, puisqu'Alexandre apparaît ici plus qu'ailleurs comme un faiseur de roi et comme un être avisé, sachant dépasser les apparences et reconnaître la valeur des gens, comme il le fait, mais d'une autre manière, sans doute moins éloignée de la réalité historique[315], chez Quinte-Curce. Cette fois-ci donc, Justin, plus vraisemblablement que Trogue Pompée, s'est certainement montré plus favorable encore que Clitarque à la figure d'Alexandre.

f. La visite au sanctuaire de Jupiter Ammon

(Diodore 49-52 : Quinte-Curce IV, 7 ; Justin XI, 11 ; voir aussi Plutarque 27 et Arrien III, 4)

[312] Voir HECKEL 1997, 143 : seuls les frères d'Abdalonymos sont partis avec Alexandre.
[313] Curt., IV, 1, 26. Trad. H. BARDON.
[314] Il est cela dit un peu exagéré de voir avec L. SANTI AMANTINI (1981, 248) dans cet extrait un passage quasiment original de Trogue Pompée.
[315] Abdalonymos est aujourd'hui effectivement considéré avoir été roi de Sidon à partir de 333 ou de 332, et cette histoire reconnue comme vraisemblablement authentique. Il serait ainsi le commanditaire du fameux sarcophage de Sidon conservé au Musée de Constantinople, voir GRAEVE 1970.

Il faut distinguer deux parties dans cet épisode : la première, c'est la traversée du désert[316], terrible, et dont Alexandre et ses soldats ne sortirent indemnes que grâce à une pluie salutaire et à l'intervention de corbeaux ou de serpents leur indiquant le chemin, considérées par Plutarque et Arrien, et chez Diodore par Alexandre, comme des aides divines. De l'autre côté, il y a l'arrivée d'Alexandre au temple, sa rencontre avec les prêtres et sa désignation comme fils d'Ammon.

La première partie est absente des *Histoires philippiques*. Strabon[317] nous indique que la version sur les corbeaux vient de Callisthène, ainsi que Plutarque :

> Mais le plus merveilleux, aux dires de Callisthène, c'est [que les corbeaux] appelaient de leurs cris ceux qui s'égaraient pendant la nuit et qu'ils les remettaient sur le bon chemin.[318]

Cette version fut reprise par Aristobule, comme on le sait par Arrien, et correspond à « la version la plus répandue », tandis que Ptolémée, lui, affirmait qu'il ne s'agissait pas de deux corbeaux, mais que « deux serpents[319] avaient pris la tête de la colonne en poussant des cris [*sic*][320] ».

On peut ainsi se demander pourquoi cette partie de l'aventure égyptienne d'Alexandre ne figure pas dans notre œuvre, alors que sa célébrité semble ne pas faire de doute. Il y a trois possibilités : ou Clitarque ne l'a pas racontée, ou Trogue Pompée ne l'a pas reprise, ou c'est Justin qui l'a fait disparaître. Il est difficile de trancher entre elles trois. On imagine cependant mal Clitarque, auteur dressant un portrait, comme on ne cesse de le relever, particulièrement élogieux d'Alexandre, et amoureux des scènes faisant sensation, ne pas reprendre à son compte ce que tant d'historiens avant lui, qu'il connaissait[321], avaient raconté[322]. Toutefois, on ne peut exclure une volonté de se démarquer d'un auteur comme Callisthène qu'Alexandre avait fini par faire exécuter.

En revanche il est une chose notable dans les livres XI et XII des *Histoires philippiques*, à savoir l'absence de toute intervention divine ou de tout présage divin concernant Alexandre.

---

[316] Cette traversée est estimée à trois semaines (GREEN 1991, 274).
[317] Str., XII, 43
[318] Plut., *Alex* , 27, 4. Trad. R. FLACELIERE.
[319] Pour un compte rendu des raisons fournies à l'intervention de serpents, en lien avec le culte de Zeus Ammon, ou de Sérapis, ou comme rappel de la conception d'Alexandre, voir HAMILTON 1969, 71.
[320] Arr., *An.*, III, 4, 5. La référence à Aristobule est en III, 4, 6. Trad. P. SAVINEL.
[321] PRANDI 2016 (2), 60.
[322] J. E. ATKINSON (1980, 345-349) n'ose pas affirmer que Clitarque fut la source de Quinte-Curce dans ce passage, mais le suggère fortement, assurant qu'il utilise « a source that was sympathetic to Alexander, if not eulogistic », excluant qu'il puisse s'agir de Ptolémée et d'Aristobule, et montrant que certaines tournures indiqueraient « a Cleitarchean touch » (voir MEDERER 47, note 27).

Les seuls présages évoqués sont ceux adressés à Alexandre d'Épire, et qui le conduisirent à sa perte (XII, 1-2). Il faut attendre le dernier chapitre du livre XII (XII, 16), après la mort d'Alexandre, pour que l'on découvre les présages intervenus à sa naissance ! Une volonté de ne pas tenir compte de l'action des dieux pourrait justifier l'éviction de ce passage, et l'on pourrait y voir l'œuvre de Trogue Pompée, soucieux de ne pas conférer cette gloire divine à Alexandre. L'usage dans ce passage d'une autre source allant dans ce sens, et dont nous verrons par la suite la portée, tend à nous faire préférer cette hypothèse.

La seconde partie de la visite au sanctuaire d'Ammon[323] est en revanche relatée par Justin, alors qu'Arrien, lui, n'en dit rien et se contente d'un laconique « Alexandre admira le lieu et consulta le dieu. Après avoir entendu ce que son cœur désirait, à ce qu'il prétendit, il revint en Égypte.[324] » Ce n'est donc ni chez Aristobule ni chez Ptolémée que fut développée la longue scène entre Alexandre et les prêtres, que l'on trouve chez tous les auteurs de la *Vulgate* et chez Plutarque, et dont l'auteur doit par conséquent être Clitarque. Justin écrit ainsi :

> Aussitôt qu'il entre dans le temple, les prêtres le saluent comme le fils d'Ammon. Lui, joyeux d'être adopté par le dieu, ordonne d'être considéré comme descendant de ce père. Il demande ensuite s'il s'est vengé de tous les assassins de son père. On lui répond que son père ne peut ni être tué, ni mourir ; que pour le roi Philippe, la vengeance a été menée à son dernier terme. Comme il pose une troisième question, on lui répond que la victoire à toutes les guerres et la possession du monde lui sont données. À ses compagnons aussi cette réponse : qu'ils honorent Alexandre comme un dieu, non comme un roi.[325]

Si l'ordre des questions peut varier, si Diodore n'évoque pas la réponse faite aux Compagnons, tout le reste concorde. Ainsi c'est bien à Clitarque que l'on doit cet échange[326] qui confirme le caractère divin d'Alexandre et, comme à la suite du tranchement du nœud gordien, son futur empire sur le monde entier. On notera d'ores et déjà par ailleurs que Clitarque semble avoir voulu marquer que Zeus Ammon lui-même invitait les Macédoniens à honorer Alexandre comme un dieu, ce qui pourra donner plus de légitimité au roi au moment où il essaiera d'obtenir de ses hommes la proskynèse réservée aux dieux. Cependant, cette réponse

[323] Sur la divinité égyptienne et ses influences, voir RADET 1931, 110 ; le dieu aux cornes de bélier semble avoir été reconnu par les Grecs dès l'époque de Pindare (*Pyth*., 4, 16), par le biais de leur colonie de Cyrène (HECKEL 1997, 151 ; GOUKOWSKY 1948, 202-203, note 71). Sur l'oracle proprement dit, voir PARKE 1967, 202-221.
[324] Arr., *An.*, III, 4, 5. Trad. P. SAVINEL.
[325] Justin, XI, 11, 7-11.
[326] Voir aussi HAMMOND 2007 (2), 99 ; ATKINSON 1980, 355. E. MEDERER (1936, 58) s'appuie en outre sur la mention faite par Plutarque (*Alex*., 27, 8) du caractère secret des révélations faites à Alexandre pour supposer que cet échange est une pure invention de Clitarque. Arrien (*An*., III, 4, 5) affirme aussi que l'entrevue fut secrète.

aux Macédoniens n'apparaît que chez Quinte-Curce et Justin, et il faut rester prudent sur ce point.

Ainsi Clitarque, qu'il ait ou non repris l'histoire de la traversée du désert racontée en premier lieu par Callisthène, franchit ici un cap dans son projet, puisque loin de remettre pour sa part en cause l'origine divine d'Alexandre et le jugement des prêtres, il lui donne du relief et suggère peut-être même qu'Alexandre doit être adoré en conséquence.

Hormis Diodore, qui ne prend aucune distance avec le contenu du texte de Clitarque, les historiens furent embarrassés au moment de rendre compte de cette histoire. Si Arrien, qui devait la connaître, s'en débarrasse en ne l'évoquant même pas, Plutarque quant à lui la nuance, en présentant d'autres sources affirmant qu'Alexandre n'avait pas pris au sérieux le « lapsus » des prêtres, ce qui lui confère une grande modestie[327]. Quinte-Curce quant à lui évoque la volonté des prêtres de plaire à Alexandre (*in adulationem conpositus*, IV, 7, 26), et, s'il ne remet pas en cause la teneur des propos de sa source, il remet donc en cause la véracité des propos du prêtre et s'offre une digression moralisatrice pour condamner l'attitude d'Alexandre qui les prit pour argent comptant[328]. Trogue Pompée, quant à lui, alla plus loin en indiquant que c'est Alexandre lui-même qui avait corrompu les prêtres pour obtenir ces réponses, donnant une toute autre couleur au texte repris chez Clitarque, comme nous le verrons par la suite[329].

g. La rencontre des Grecs mutilés

(Diodore, XVII, 69 ; Quinte-Curce, V, 5 ; Justin, XI, 14)

Nous avons déjà évoqué et cité plus haut l'épisode de la rencontre des Grecs mutilés[330], placé après la prise de Persépolis, alors qu'il eut lieu avant, pour ne pas troubler la construction de la fin du livre XI, et nous avons déjà dit comment Alexandre apparaissait ici de manière positive puisqu'il offre aux Grecs en question la possibilité de rentrer chez eux, puis, devant leur refus, celle d'avoir des terres. Il est difficile de savoir si cette rencontre a eu lieu[331]. Quoi

[327] Plut., *Alex*, 27, 9-10. J. R. HAMILTON (1969, 73) note à ce sujet qu'un tel *lapsus linguae* constitue « a *favourable* invention » (c'est lui qui met en italique).

[328] « Qui eût estimé la bonne foi de l'oracle avec un jugement juste et sain aurait à coup sûr compris l'inanité foncière de ses réponses ; mais ceux que la fortune a pliés à ne croire qu'en elle, elle les rend en général plus avides de la gloire qu'aptes à la porter. » Curt., IV, 7, 29. Trad. H. BARDON. Sur l'aspect critique du texte de Quinte-Curce concernant l'oracle, voir YAKOUBOVITCH 2015, 109-111.

[329] Voir p.245-247.

[330] P. GOUKOWSKY (1976, 221) affirme que ces mutilations étaient fréquentes chez les Perses, s'appuyant sur Polybe (*Histoires*, VIII, 21, 3) et Ammien Marcellin (*Res gestae*, XXX, 8, 4).

[331] Pour G. RADET (1927, 7-8), l'épisode ne fait pas de doute, et les Grecs mutilés devaient être des bagnards ; pour P. GOUKOWSKY (1976, 221), il s'agit peut-être de malades macédoniens trouvés à Issos auxquels Darius a fait trancher les mains : Alexandre aurait pu rappeler cet épisode ; pour W. HECKEL (1997, 174), ces Grecs peuvent

qu'il en soit, tous ces éléments se retrouvent chez Diodore et Quinte-Curce, qui eux aussi suivent scrupuleusement leur source, d'autant plus qu'ils se livrent tous deux à un catalogue des mutilations subies par les Grecs et à un autre des cadeaux d'Alexandre à leur endroit (dans les deux cas, Alexandre leur donne en plus de l'argent, des vêtements et des bœufs), ce qu'ils ont dû lire chez Clitarque. Autant d'éléments que Justin a pu passer sous silence si Trogue Pompée les avait lui-même exposés. Quinte-Curce quant à lui, qui cherche ici à accentuer encore le pathétique de cette scène, affirme qu'il n'y avait pas 800 Grecs mutilés (comme Diodore et Justin), mais 4 000, et il imagine un long débat entre deux Grecs, Euctémon de Cymé affirmant qu'il ne faut pas pour eux rentrer en Grèce afin de cacher leur honte, et l'Athénien Théétète affirmant au contraire la nécessité de rentrer dans leur pays[332]. Quoi qu'il en soit, la grande proximité des trois textes à propos d'une anecdote présente uniquement chez les auteurs de la *Vulgate*, ne laisse pas de doute sur l'identité de leur source commune[333].

h. Les dernières paroles de Darius

(Diodore, XVII, 73 ; Quinte-Curce, V, 13, mais avec une lacune ; Justin, XI, 15 ; voir aussi Plutarque, 43 et Arrien III, 21)

Suit directement cet épisode chez Justin celui de la mort et des dernières paroles de Darius. Cet épisode est capital et fut développé par tous les historiens d'Alexandre. Chez Trogue Pompée, comme nous l'avons déjà dit, il joue en outre le rôle de pivot, puisqu'il constitue la fin du livre XI, perçu comme le livre de la conquête perse : celle-ci s'arrête après la mort du roi ennemi. Voici ce que Justin écrit à ce sujet :

Interea Darius in gratiam uictoris a cognatis suis aureis compedibus catenisque in uico Parthorum Thara uincitur, credo ita diis inmortalibus iudicantibus ut in terra eorum qui successuri imperio erant Persarum regnum finiretur. Alexander quoque citato cursu postera die superuenit. Ibi cognouit Darium clauso uehiculo per noctem exportatum. Iusso igitur exercitu subsequi cum sex milibus equitum fugientem insequitur. In itinere multa et periculosa proelia facit. Emensus deinde plura milia passuum cum nullum Darii indicium reperisset, respirandi equis data potestate, unus e militibus, dum ad fontem proximum pergit, in uehiculo Darium multis quidem

être un souvenir d'Érétriens, qui s'étaient, selon Xénophon (*HG*, III, 1, 6) installés en Asie Mineure : il les associe aux *Gortuae* évoqués par Quinte-Curce (IV, 12, 11) qui en parle comme d'un peuple de l'Eubée ayant complètement dégénéré de leur culture jusqu'à l'oublier. Cette dégénérescence aurait inspiré l'image de la mutilation.

[332] Sur cette invention de Quinte-Curce, voir ATKINSON 1994, 108. W. HECKEL (1997, 175) pense quant à lui qu'il peut s'agir d'une invention de Clitarque. Étrange alors que ni Justin ni Diodore ne les mentionnent.

[333] Voir aussi HAMMOND 2007 (2), 101 ; HECKEL 1980 et 1997, 174, où il insiste sur le fait que cette rencontre inventée par Clitarque lui permet de renforcer l'hostilité du lecteur à l'encontre des Perses.

uulneribus confossum, sed spirantem adhuc inuenit ; qui applicito captiuo cum ciuem ex uoce cognouisset, id saltim praesentis fortunae habere se solacium dixit, quod apud intellecturum locuturus esset, nec incassum postremas uoces emissurus. Perferri haec Alexandro iubet : se nullis in eum meritorum officiis maximorum illi debitorem mori, quod in matre liberisque suis regium eius, non hostilem animum expertus felicius hostem quam cognatos propinquosque sortitus sit ; quippe matri et liberis suis ab eodem hoste uitam datam, sibi a cognatis ereptam, quibus et uitam et regna dederit ; quamobrem gratiam illis eam futuram quam ipse uictor uolet ; Alexandro referre se, quam solam moriens potest, gratiam, precari superum inferumque numina et regales deos ut illi terrarum omnium uictori contingat imperium ; pro se iustam magis quam grauem sepulturae ueniam orare ; quod ad ultionem pertineat, iam non suam, sed exempli communemque omnium regum esse causam, quam neglegere illi et indecorum et periculosum esse, quippe cum in altero iustitiae eius, in altero etiam utilitatis causa uersetur ; in quam rem unicum pignus fidei regiae, dextram se ferendam Alexandro dare. Post haec porrecta manu expirauit.

Quae ubi Alexandro nuntiata sunt, uiso corpore defuncti, tam indignam illo fastigio mortem lacrimis prosecutus est corpusque regio more sepeliri et reliquias eius maiorum tumulis inferri iussit.

Pendant ce temps Darius, pour complaire au vainqueur, est chargé d'entraves et de chaînes d'or par ses propres parents, dans le village Parthe de Thara, les dieux immortels en décidant ainsi, je crois, pour que ce soit sur la terre de ceux qui allaient succéder à leur empire que le règne des Perses prenne fin. Alexandre arriva lui aussi en toute hâte le lendemain. Là il apprit que Darius avait été emmené pendant la nuit dans une voiture fermée. L'armée ayant reçu l'ordre de le suivre de près, il poursuit le fuyard avec six mille cavaliers. En chemin il livre de nombreux et dangereux combats. Puis, alors qu'il n'avait trouvé, après avoir parcouru plusieurs milliers de pas, aucune trace de Darius, comme on avait donné aux chevaux la possibilité de reprendre haleine, un de ses soldats, pendant qu'il va jusqu'à une source toute proche, trouve dans sa voiture Darius, percé certes de nombreuses blessures, mais respirant encore ; et celui-ci, comme un prisonnier avait été appelé près de lui, tandis qu'il avait reconnu à sa langue un concitoyen, dit qu'il avait au moins cette consolation dans sa situation d'alors qu'il parlerait auprès de quelqu'un qui le comprendrait, et qu'il ne prononcerait pas en vain ses dernières paroles. Il ordonne qu'on rapporte à Alexandre les propos suivants : qu'il meurt, sans lui avoir rendu aucun service, en lui étant redevable des très grands bienfaits qu'il lui a prodigués, parce qu'il a éprouvé à l'égard de sa mère et de ses enfants l'âme royale, et non ennemie d'Alexandre, et qu'il a eu plus de chance dans l'ennemi que dans les parents et les proches qu'il a obtenus de la destinés ; que de fait, pour sa mère et ses enfants, la vie fut accordée par ce même ennemi, alors que pour lui elle lui fut arrachée par des parents auxquels il avait donné leur vie et leurs royaumes ; que pour cette raison, leur récompense sera celle que voudra le vainqueur lui-même ; qu'il témoigne à Alexandre la seule reconnaissance qu'il peut témoigner en mourant : prier les divinités d'en haut et d'en bas, ainsi que les dieux qui veillent sur les rois, qu'il lui soit donné d'avoir, victorieux, l'empire de toutes les terres ; que pour lui-même il implorait de recevoir la grâce d'une sépulture, plus légitime qu'importune ; que pour ce qui concernait la vengeance, ce n'était désormais plus la sienne propre, mais qu'elle tenait de l'exemple et qu'il s'agissait de la cause commune de tous les rois : il était inconvenant et dangereux à Alexandre de la négliger, puisque de fait c'était d'un côté la question de sa justice, de l'autre celle de son intérêt aussi qui se posait ; qu'à cette fin il donne à Alexandre, comme unique gage de sa royale loyauté, sa dextre à lui apporter. Après quoi, sa main tendue, il expira.

Lorsque l'on eut annoncé cela à Alexandre, après avoir vu le cadavre du défunt, il accompagna de ses larmes une mort si indigne pour un tel rang, et ordonna que le cadavre fût enterré selon la coutume royale et que l'on portât ses restes aux tombeaux de ses ancêtres.[334]

Il convient de citer entièrement ce long passage, tant il nous paraît riche[335]. Précisons d'emblée que Diodore (XVII, 83, 3-4) ne suit pas ici la même source que les autres auteurs, puisqu'il prétend, dans une narration très rapide des faits, que c'est Alexandre lui-même qui découvrit Darius, soit déjà mort, soit, selon d'autres sources que l'historien ne précise pas, expirant[336]. Arrien, dans les deux lignes qu'il consacre à la mort du roi perse, semble d'ailleurs s'opposer à cette version des faits, lui qui écrit sobrement :

Bessus et ses complices avaient jusque-là emmené Darius avec eux en voiture couverte ; mais, comme Alexandre était déjà tout près, Satibarzanès et Barsaentès, après avoir blessé Darius de plusieurs coups, l'abandonnèrent sur place et prirent la fuite avec six cents cavaliers. Darius mourut peu après de ses blessures, avant qu'Alexandre eût pu le voir.[337]

C'est donc entre Quinte-Curce, Plutarque et Justin que se trouvent les points communs permettant de conclure qu'ils durent user de Clitarque dans la rédaction de cet épisode. Il convient de citer le texte de l'érudit grec :

τοὺς πρώτους ἐδίωκον, ὡς ἐν ἐκείνοις Δαρεῖον ὄντα. Μόλις δ΄ εὑρίσκεται πολλῶν ἀκοντισμάτων κατάπλεως τὸ σῶμα κείμενος ἐν ἁρμαμάξῃ, μικρὸν ἀπολείπων τοῦ τελευτᾶν· ὅμως δὲ καὶ πιεῖν ᾔτησε, καὶ πιὼν ὕδωρ ψυχρόν, εἶπε πρὸς τὸν δόντα Πολύστρατον· « Ὦ ἄνθρωπε, τοῦτό

[334] Justin, XI, 15.
[335] Nous nous intéresserons dans son traitement aux enseignements que l'on peut en tirer sur le travail de Trogue Pompée et de Justin. Notons, cela dit, que Justin est le seul à donner le nom d'une localité, à savoir le village de Thara, que W. HECKEL (1997, 176) pense être la ville de Choara, dont le nom aurait subi des modifications dues aux transcriptions de Trogue Pompée et de Justin. Sur la province parthe, à l'est des Portes Caspiennes, où se situe cette ville, voir HERZFELD 1968, 317. A. B. BOSWORTH (1995[2], I, 343) place cette cité à l'emplacement de l'actuelle Lasjerd, quand R. A. J. TALBERT (1985) la situe à une petite centaine de kilomètres au nord-est de cette localité, non loin de Semnan. Notons ensuite quelques autres informations précieuses que le texte délivre, concernant d'abord les individus qui ont capturé Darius, appelés ses « parents » (*cognatis suis*). Il s'agit de Bessus, Nabarzanès et Barsaentès (voir DS, XVII, 74, 1 ; Curt., V, 10, 1 ; Arr., *An*., III, 21, 1). On ignore la nature de leur parenté avec Darius mais A. B. BOSWORTH (1985, I, 343) note que d'éminents Achéménides furent souvent à la tête de la Bactriane et de la Sogdiane. Concernant les entraves d'or (*aureis compedibus catenisque*), W. HECKEL (1997, 177) montre qu'il s'agit là d'un traitement marquant le respect de la personne entravée, ce que l'on trouve ailleurs chez Justin (V, 11, 4) concernant Cyrus. Pour ce qui est de la voiture fermée (*clauso uehiculo*), enfin, il s'agit d'une *harmamaxa* / *armamaxa*, une litière fermée utilisée d'abord par les femmes perses. Voir CASSON 1974.
[336] P. GOUKOWSKY (1976, 223) relève qu'il suit en cela la même source que celle utilisée pour *le Roman d'Alexandre*.
[337] Arr., *An.*, III, 21, 10. Trad. P. SAVINEL.

μοι πέρας γέγονε δυστυχίας ἁπάσης, εὖ παθεῖν ἀμείψασθαι μὴ δυνάμενον· ἀλλ΄ Ἀλέξανδρος ἀποδώσει σοι τὴν χάριν, Ἀλεξάνδρῳ δ΄ οἱ θεοὶ τῆς εἰς μητέρα καὶ γυναῖκα καὶ παῖδας τοὺς ἐμοὺς ἐπιεικείας, ᾧ ταύτην δίδωμι τὴν δεξιὰν διὰ σοῦ ». Ταῦτ΄ εἰπὼν καὶ λαβόμενος τῆς τοῦ Πολυστράτου χειρός, ἐξέλιπεν. Ἀλέξανδρος δ΄ ὡς ἐπῆλθεν, ἀλγῶν τε τῷ πάθει φανερὸς ἦν, καὶ τὴν ἑαυτοῦ χλαμύδα λύσας ἐπέβαλε τῷ σώματι καὶ περιέστειλε. […] Τότε δὲ τοῦ Δαρείου τὸ μὲν σῶμα κεκοσμημένον βασιλικῶς πρὸς τὴν μητέρ΄ ἀπέστειλε, τὸν δ΄ ἀδελφὸν Ἐξάθρην εἰς τοὺς ἑταίρους ἀνέλαβεν.

[Les cavaliers] poussèrent jusqu'aux premiers rangs de l'armée, comptant y trouver Darios. Ils eurent de la peine à le découvrir, criblé de coups de javelots, étendu dans son chariot et sur le point de mourir. Cependant il demanda à boire, et, lorsqu'il eut bu de l'eau fraîche, il dit à Polystratos, qui la lui avait donnée : « Mon ami, c'est pour moi le comble du malheur de recevoir un service et de ne pouvoir le rendre ; mais tu en seras récompensé par Alexandre, et Alexandre le sera par les dieux pour sa clémence envers ma mère, ma femme et mes enfants. Je lui donne ma main droite par ton intermédiaire. » En disant ces mots, il prit la main de Polystratos, puis il expira. Quand Alexandre survint, il se montra visiblement affligé de l'événement. Il enleva sa chlamyde et la jeta sur le corps de façon à l'en couvrir. […] Mais, pour l'instant, il fit revêtir d'ornements royaux le corps de Darios et l'envoya à sa mère, puis il admit son frère Exarthès au nombre des Hétaïres.[338]

Outre la poursuite de Darius par les cavaliers, on retrouve la présence d'un soldat particulier (*unus e militibus*) ici appelé Polystratos (Πολύστρατον) qui découvre Darius sur le point de mourir mais encore apte à parler. Et c'est surtout dans les paroles de Darius que les similitudes apparaissent : celui-ci commence en regrettant de ne pouvoir rendre un service qu'on lui procure (mais si, chez Justin, l'expression *meritorum maximorum illi debitorem* est adressée à Alexandre, le verbe ἀμείψασθαι concerne Polystratos chez Plutarque), puis il salue Alexandre pour le soin avec lequel il s'est occupé de sa propre famille (*matri et liberis suis* chez Justin, μητέρα καὶ γυναῖκα καὶ παῖδας τοὺς ἐμοὺς chez Plutarque), enfin il lui donne sa dextre (*dextram* et τὴν δεξιὰν), pour symboliser le don de son empire. À la suite de cela, les deux auteurs insistent sur le chagrin d'Alexandre et sur les honneurs rendus à la dépouille de Darius, envoyée à Sisigambis (πρὸς τὴν μητέρα) chez Plutarque, ce qui doit correspondre à la mention de Justin des tombeaux des ancêtres (*eius maiorum tumulis*), la vieille femme étant *a priori* restée à Persépolis.

Ces deux récits très proches nous donnent une idée de celui que Quinte-Curce avait dû écrire, malheureusement aujourd'hui en grande partie disparu. Nous n'en possédons en effet

[338] Plut., *Alex*, 43, 2-5 et 7. Trad. R. FLACELIERE.

que le commencement, mais celui-ci permet de rattacher son texte à ceux de Justin et Plutarque. On retrouve en effet dans son œuvre (V, 13, 23-25) la présence d'un soldat, nommé Polystrate (*Polystratus*) comme chez Plutarque, qui, alors qu'il va chercher de l'eau comme chez Justin, découvre (le sens nous paraît clair même si le verbe est manquant) un homme à moitié mort (*semiuiui hominis*), comme chez les deux auteurs. Le livre V de Quinte-Curce s'achève là, mais l'on ne peut douter qu'il contenait lui aussi les dernières paroles de Darius profitant, pour les prononcer, du peu de vie qui lui restait.

Clitarque a donc certainement proposé dans ses *Histoires* un passage assez traditionnel[339] : celui des dernières paroles d'un grand personnage. Cela convient assez bien à son goût du pathétique. Ces paroles furent adressées à un soldat Macédonien se substituant à Alexandre à qui elles étaient adressées. Dans ces mots, Darius apparaît comme un personnage au caractère noble, soucieux de remercier même ses ennemis des grâces qu'ils lui firent, et particulièrement reconnaissant à Alexandre d'avoir pris soin de sa famille ; aussi lui confie-t-il son empire sans hésiter. C'est donc également l'éloge d'Alexandre qui se fait ici, d'autant plus précieux et riche de sens qu'il est prononcé par son propre ennemi. La noblesse du roi macédonien se verra aussi dans ses actions, dans les pleurs qu'il verse à la mort de son rival, et dans le faste des funérailles, respectant les traditions perses, qu'il lui accorde.

Il est tout à fait notable également que cet épisode soit traité plus longuement par Justin que par n'importe quel autre auteur (à la précision près qu'il ne faut pas oublier le caractère lacunaire du texte de Quinte-Curce), ce qui est un fait unique concernant les livres XI et XII des *Histoires philippiques*. Justin, en fin connaisseur de l'art oratoire, ne pouvait pas négliger la valeur des *ultima uerba* du roi perse. C'est pourquoi il tend à les dramatiser, notamment par la présence d'un compatriote de Darius pouvant comprendre ce qu'il disait, de sorte que ces paroles ne furent pas vaines : *nec incassum postremas uoces emissurus*. Elles sont donc très largement développées, plus que chez Plutarque, dans un discours indirect qui est de loin le plus long des deux livres consacrés à Alexandre. En plus des trois points communs aux textes de Justin et de Plutarque précédemment abordés, Justin trouvait en outre dans ces paroles des paradoxes dont il est friand : Darius a eu plus de chance dans son ennemi que dans sa famille d'une part, et de l'autre sa famille fut sauvée par son ennemi quand il fut quant à lui tué par sa

[339] À propos de Clitarque comme source de ce passage, voir aussi HAMMOND 2007 (1), 75 ; (2), 101, 133, 137 ; HECKEL 1997, 178-179. Ce dernier relève à propos de l'expression « En chemin il livre de nombreux et dangereux combats » qu'il s'agit d'une erreur de Justin, car ces combats ne sont pas autrement attestés et paraissent peu probables ; le travail de l'épitomateur se verrait aussi dans l'absence d'une description du camp de Darius que l'on trouve chez Plutarque (*Alex*., 43, 2), selon lui issue de Clitarque et reprise par Trogue Pompée. Cette omission volontaire ressemble assez en effet au travail de Justin, préférant relayer longuement une scène dramatique et des paroles éloquentes que s'attarder sur la description d'un décor.

famille. De même l'insistance sur les paroles du Grand Roi reconnaissant Alexandre comme le roi de l'univers rehausse encore la stature du Macédonien.

Au vu de la proximité de ce passage avec la source originelle, de l'élaboration de cet extrait par un long discours indirect, auquel nous savons par Justin que Trogue Pompée était attaché, de la longueur du passage tout à fait remarquable dans les *Histoires philippiques*, on peut supposer qu'ici Justin, qui reconnaissait le talent oratoire de Trogue Pompée, notamment pour ce qui est des discours (d'où la reprise *verbatim* de celui de Mithridate au livre XXXVIII), suit de très près l'auteur gaulois qui avait apporté un soin particulier à la fin du livre XI, ce que pense aussi N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 101). Par ce passage à la fois éloquent et émouvant, mettant en valeur la figure des deux rois autrefois ennemis et à ce moment réconciliés, se terminait la première partie de l'expédition d'Alexandre le Grand.

i. La blessure de Ptolémée et le songe d'Alexandre

(Diodore, XVII, 103 ; Quinte-Curce, IX, 8 ; Justin, XII, 10)

Le dernier passage dont nous supposons qu'il ait Clitarque pour source[340], et qui présente Alexandre de manière extrêmement positive, est celui de la blessure de Ptolémée lors du combat contre la tribu du roi Ambiger[341], dont nous avons déjà dit qu'elle avait une place importante dans notre œuvre puisqu'elle apparaît comme le pendant du combat contre les Malles, l'autre grand combat présent chez Justin dans le cadre de la descente du fleuve indien[342]. Voici ce que l'on peut lire à ce sujet dans les *Histoires philippiques* :

Cum uenisset ad urbem Ambigeri regis, oppidani inuictum ferro audientes sagittas ueneno armant atque, ita gemino mortis uulnere, hostem a muris submouentes plurimos interficiunt. Cum inter multos uulneratus etiam Ptolomeus esset moriturusque iam iamque uideretur, per quietem regi monstrata in remedia ueneni herba est, qua in potu accepta statim periculo liberatus est, maiorque pars exercitus hoc remedio seruata. Expugnata deinde urbe, reuersus in naues Oceano libamenta dedit, prosperum in patriam reditum precatus…

Alors qu'il était arrivé à la ville du roi Ambiger, les habitants, apprenant que le fer n'a pu le vaincre, empoisonnent leurs flèches et, comme une blessure était ainsi synonyme de mort, en repoussant l'ennemi loin de leurs murs, ils en tuent un très grand nombre. Alors que, parmi de nombreux hommes, Ptolémée aussi avait été

[340] O. SEEL (1956, F98c) attribue à tort ce passage à Trogue Pompée.
[341] Beaucoup d'éditeurs parlent plutôt du roi Ambus, voyant dans les manuscrits une altération de « *Ambi regis* ». Il est identifié au roi Sambus, à la tête d'un royaume au sud de l'Inde. Voir ARNAUD-LINDET 2003, XII, 10, note 62 ; SANTI AMANTINI 1981, 275 ; HECKEL 1997, 263. P. H. L. EGGERMONT (1975, 18-21) l'identifie au roi Samaxus.
[342] Voir p.150-152.

blessé et qu'il semblait devoir mourir d'un instant à l'autre, une herbe apparut au roi pendant son sommeil comme un remède au poison ; aussitôt qu'il la prit dans un breuvage, Ptolémée fut délivré du danger et la plus grande partie de l'armée fut sauvée par ce remède. Puis, après avoir soumis la ville et être revenu à son navire, il offrit des libations à l'Océan, en ayant demandé dans ses prières un retour heureux dans sa patrie…[343]

Ce passage montre particulièrement l'attachement de Clitarque au personnage de Ptolémée, héros avec Alexandre de cet épisode, et lié à lui par une apparition surnaturelle d'origine divine : ce sont les dieux qui sont naturellement apparus dans les rêves d'Alexandre pour sauver son général. De ce fait, les deux hommes se trouvent également glorifiés[344]. Mais il n'y a pas que cette valorisation de Ptolémée qui permette de voir en Clitarque la source de cet épisode. Celui-ci est en effet également repris par les seuls Diodore et Quinte-Curce, avec très peu de différences. En effet pour Diodore, la ville attaquée est celle des Brahmanes, alors que Quinte-Curce y voit celle de Sambos[345] ; les deux auteurs s'entendent en revanche pour dire que ce sont des épées qui ont été empoisonnées et non des flèches. De même ils exposent la ruse d'Alexandre afin de prendre la cité, et font un éloge de Ptolémée, ce que Justin, si ce n'est Trogue Pompée, aura fait disparaître pour ne conserver que l'essentiel de cette anecdote. De fait pour le reste, l'empoisonnement du général, le rêve du roi, la plante miraculeuse, la guérison du général et de tous les soldats empoisonnés, les sacrifices à l'Océan, tous s'entendent. On peut voir à nouveau ici l'esprit de synthèse de Justin qui ne conserve que les éléments essentiels à la trame narrative et à la qualité de l'anecdote, et ne s'encombre guère du reste : qu'importe le plan tactique d'Alexandre, quand l'intérêt de l'histoire porte sur son rêve salvateur !

Ainsi Trogue Pompée et Justin se montrent fidèles à la source originelle ici utilisée, Clitarque sans trop de doute, et présentent comme lui une figure d'Alexandre particulièrement favorable, tant par sa générosité, reconnue même par son ennemi, que par une relation privilégiée avec les divinités.

C. La mort d'Alexandre : Le banquet chez Médios

(Diodore, XVII, 117 ; Quinte-Curce, lacune ; Justin, XII, 13 ;
voir aussi Plutarque, 75 et Arrien VII, 24-27)

[343] Justin, XII, 10, 2-4.
[344] Pour cet aspect de propagande, voir notamment GOUKOWSKY 1969.
[345] Il y a beaucoup de confusion sur l'identité des personnes et des lieux de cet épisode. Voir une mise au point dans HECKEL 1997, 262-264.

Il est un point sur lequel toutes les sources anciennes semblent s'accorder à propos de la mort d'Alexandre, c'est que le héros Macédonien se sentit mal à la suite d'un banquet organisé par le Thessalien Médios[346], et qu'à partir de ce moment-là, sa santé ne fit que se dégrader jusqu'à son décès[347]. Nous avons déjà vu comment des pamphlétaires tels qu'Éphippos et Nicoboulè avaient insisté dans leur texte sur l'ivrognerie d'Alexandre, particulièrement marquée à cette occasion, allant jusqu'à prétendre qu'elle fut la cause de sa mort. Voyons ce qu'écrit Justin à ce sujet :

Reuersus igitur Babyloniam, multis diebus otio datis, intermissum olim conuiuium sollemniter instituit ; totusque in laetitiam effusus cum diei noctem peruigilem iunxisset, recedentem iam e conuiuio Medicus Thessalus instaurata comisatione et ipsum et sodales eius inuitat. Accepto poculo, media potione, repente uelut telo confixus ingemuit elatusque conuiuio semianimis tanto dolore cruciatus est, ut ferrum in remedia posceret tactumque hominum uelut uulnera indolesceret.

Étant donc retourné à Babylone, après avoir consacré de nombreuses journées au repos, il organisa un banquet selon la coutume autrefois interrompue ; et alors que, s'étant abandonné tout entier à la joie, il avait fait durer jusqu'au jour une nuit de veille, au moment où il quitte le banquet le Thessalien Médios l'invite, lui et ses compagnons, à une nouvelle orgie. Il prit une coupe et, au milieu du verre, soudain, comme s'il avait été percé d'un trait, poussa un gémissement et, emporté à moitié mort hors du banquet, il fut torturé par une douleur si grande qu'il réclamait une épée pour y remédier et que le contact des hommes le faisait souffrir comme des blessures.[348]

On retrouve tous ces éléments chez Diodore, à ceci près qu'Alexandre se trouvait avec des devins et non, déjà, à un banquet, lorsqu'il fut convié chez Médios.

Τούτων δὲ παρακελευομένων θυσίας ἐπιτελεῖν τοῖς θεοῖς μεγαλοπρεπεῖς μετὰ πάσης σπουδῆς παρεκλήθη πρός τινα τῶν φίλων Μήδιον τὸν Θετταλὸν ἐπὶ κῶμον ἐλθεῖν·κἀκεῖ πολὺν ἄκρατον ἐμφορηθεὶς ἐπὶ τελευτῆς Ἡρακλέους μέγα ποτήριον πληρώσας ἐξέπιεν. Ἄφνω δὲ ὥσπερ ὑπό τινος πληγῆς ἰσχυρᾶς πεπληγμένος ἀνεστέναξε μέγα βοήσας καὶ ὑπὸ τῶν φίλων ἀπηλλάττετο χειραγωγούμενος. Εὐθὺς δ' οἱ μὲν περὶ τὴν θεραπείαν ἐκδεξάμενοι κατέκλιναν αὐτὸν καὶ προσήδρευον ἐπιμελῶς.

[346] Sur Médios de Larissa, voir notre développement sur les sources. Pour plus d'informations, on se reportera utilement à SANTI AMANTINI 1981, 280 ; HECKEL 1988, 37-38 ; BILLOWS 1990, 400.
[347] La cause de la mort d'Alexandre crée encore débat aujourd'hui. Certains soutiennent que ce fut la maladie (voir ENGELS 1978 (2), 224-228) qui emporta le roi, d'autres son alcoolisme, allant dans le sens d'Éphippos ou de Nicoboulè (voir O'BRIEN 1980, 1992), d'autres encore se penchent sur la thèse de l'empoisonnement (MILNS 1968, 255-258 ; GREEN 1974, 476-477).
[348] Justin, XII, 13, 6-10.

Au moment où ceux-ci [les devins] lui recommandaient d'accomplir de somptueux sacrifices en l'honneur des dieux, le roi fut prié, avec la plus vive insistance, de venir assister à un banquet dionysiaque chez l'un de ces Amis, le Thessalien Médios. Et là, après avoir ingurgité beaucoup de vin pur, il finit par faire emplir une grande « coupe d'Héraclès » qu'il but jusqu'à la dernière goutte. Soudain, comme frappé d'un coup violent, il poussa un hurlement et se mit à gémir : ses Amis le firent sortir en le conduisant par la main. Dès que ses domestiques l'eurent pris en charge, ils le firent étendre sur un lit et le veillèrent soigneusement.[349]

Plutarque quant à lui reprend la version d'Aristobule, comme le fait Arrien (VII, 26, 3) qui indique également Ptolémée comme source. Rappelons que ces deux auteurs s'appuient également sur les *Éphémérides royales* pour raconter la mort du roi. Pourtant l'un comme l'autre ne peut s'empêcher de s'opposer à la version des faits relatée par Justin et Diodore, comme le montre bien le texte de Plutarque :

Ἑστιάσας δὲ λαμπρῶς τοὺς περὶ Νέαρχον, εἶτα λουσάμενος ὥσπερ εἰώθει μέλλων καθεύδειν, Μηδίου δεηθέντος ᾤχετο κωμασόμενος πρὸς αὐτόν· κἀκεῖ πιὼν ὅλην τὴν νύκτα καὶ τὴν ἐπιοῦσαν ἡμέραν, ἤρξατο πυρέττειν, οὔτε σκύφον Ἡρακλέους ἐκπιὼν οὔτ᾽ ἄφνω διαλγὴς γενόμενος τὸ μετάφρενον ὥσπερ λόγχῃ πεπληγώς, ἀλλὰ ταῦτά τινες ᾠοντο δεῖν γράφειν, ὥσπερ δράματος μεγάλου τραγικὸν ἐξόδιον καὶ περιπαθὲς πλάσαντες. Ἀριστόβουλος δέ φησιν αὐτὸν πυρέττοντα νεανικῶς, διψήσαντα δὲ σφόδρα, πιεῖν οἶνον· ἐκ τούτου δὲ φρενιτιᾶσαι καὶ τελευτῆσαι τριακάδι Δαισίου μηνός.

Il offrit à Néarque un magnifique banquet, après quoi il prit son bain, comme d'habitude, et s'apprêtait à dormir, lorsque, à la prière de Médios, il se rendit chez lui pour une partie de plaisir. Là, il but toute la nuit et le jour suivant, et il commença à avoir la fièvre. Ce ne fut point parce qu'il avait vidé la coupe d'Héraclès, ni parce qu'il fut soudain frappé d'une douleur dans le dos, comme d'un coup de lance : ces détails sont imaginés par certains auteurs, qui ont cru nécessaire d'inventer pour un grand drame un dénouement tragique et pathétique. Aristoboulos, lui, dit que, pris d'un fort accès de fièvre et ayant très soif, Alexandre but du vin, qu'il se mit alors à délirer et qu'il mourut le trente du mois Daesios.[350]

Plutarque et Arrien s'accordent avec Justin pour dire qu'Alexandre quittait un premier banquet quand il fut invité chez Médios. Pour le reste, on voit l'opposition de Plutarque à ce que racontent « certains auteurs » (τινες), notamment par les négations οὔτε. Il dément ainsi

[349] DS, XVII, 117, 1-2. Trad. P. GOUKOWSKY.
[350] Plut., *Alex*, 75, 4-6. Trad. R. FLACELIERE.

l'absorption par Alexandre d'une coupe d'Héraclès[351] et la douleur violente qui le prit soudainement. Or ce sont deux points sur lesquels Diodore et Justin se retrouvent parfaitement. Le refus de cette tradition soutenue par les deux autres auteurs est parfaitement perceptible dans le vocabulaire employé : à propos de la coupe, Diodore et Plutarque emploient peu ou prou les mêmes termes (῾Ηρακλέους μέγα ποτήριον ἐξέπιεν pour le premier ; σκύφον ῾Ηρακλέους ἐκπιὼν pour le second), tandis qu'en latin Justin emploie le terme *poculo*, sans affirmer quant à lui qu'Alexandre avait bu intégralement le contenu de la coupe, mais en précisant qu'il s'arrêta au milieu du verre (*media potione*), peut-être afin de rendre la scène plus dramatique encore ; à propos de la douleur, Plutarque et Diodore utilisent le même adverbe pour indiquer qu'elle fut soudaine (ἄφνω) alors que Justin emploie un adverbe équivalent en latin (*repente*), et les trois auteurs se retrouvent également sur la comparaison de cette douleur à un coup, ce qui se ressent à nouveau dans les similitudes du vocabulaire employé (ὥσπερ λόγχῃ πεπληγώς chez Plutarque ; ὥσπερ ὑπό τινος πληγῆς ἰσχυρᾶς πεπληγμένος chez Diodore et *uelut telo confixus* chez Justin).

Arrien (VII, 27, 2) n'emploie pas exactement les mêmes mots quand il reprend cette version des faits pour lui aussi s'y opposer, mais le sens reste le même : il parle également d'une vive douleur (ὀδύνην ὀξεῖαν) survenue à la suite de l'absorption de la coupe (ἐπὶ τῇ κύλικι), ayant conduit Alexandre à quitter l'orgie (ἀπαλλαγῆναι ἐκ τοῦ πότου). Toutefois Arrien critique peut-être ici une autre tradition encore que celle de Clitarque, comme nous le verrons lorsque nous aborderons la question de l'empoisonnement d'Alexandre.

En tout état de cause, il paraît cependant très probable que Clitarque ait présenté la mort d'Alexandre en situant les prémices de son mal au banquet de Médios, au cours d'une beuverie, sous la forme d'une violente douleur, même s'il ne fut (et les fragments d'Éphippos conservés en attestent) pas le seul à présenter cette version des faits. La proximité des textes de Diodore et de Justin va dans ce sens, de même que la distance prise par Arrien, et surtout Plutarque, qui lui préfèrent Aristobule. Comment ne pas reconnaître en outre l'historien alexandrin dans l'expression de Plutarque, jugeant que les auteurs ayant présenté cette version du mal d'Alexandre le firent pour offrir δράματος μεγάλου τραγικὸν ἐξόδιον καὶ περιπαθές ? Car c'est là aussi, à notre sens, la fonction de cette relation de la mort : lors des banquets, Alexandre va trop loin, lui qui boit du vin pur (chez Diodore), dans des coupes d'Héraclès, allant de banquet en banquet. Il n'est pas tant question ici de critiquer son ivrognerie, que de montrer un effet de

[351] Sur cette coupe utilisée pour célébrer la mort d'Héraclès lors de cérémonies sur le mont Oeta, en Thessalie, et donc connues du thessalien Médios, voir HECKEL 1997, 286 et WELLES 1963, 466.

démesure du personnage, voyant trop grand dans la boisson comme il voyait grand pour tout le reste dans sa vie. Alexandre est ainsi le roi qui ne connaît pas de limite, et qui finit par en mourir, d'où l'aspect tragique. Le pathétique quant à lui vient de cette dramatisation de la scène, qui se passe devant tous les Amis du roi[352], de la douleur comparée à un coup de lance, image particulièrement éloquente s'agissant de ce grand combattant, du cri poussé par le roi, de son retour très affaibli dans son palais. Diodore et Justin ne reprennent pas ici le texte d'un pamphlétaire, mais celui d'un historien qui s'appuie sur une tradition existante de la mort d'Alexandre, et qui cherche à lui donner une dimension littéraire et vivante, sans trop ternir l'image de son héros. Cet historien doit être Clitarque qui, s'il tend à présenter Alexandre de manière extrêmement positive, concède à ce qui lui apparaissait la réalité historique certains défauts au roi macédonien.

3. Alexandre pris en faute ?

On peut donc se demander si Alexandre n'était vu que de manière positive chez Clitarque, et si Trogue Pompée a dès lors relayé une vision peu favorable au roi trouvée dans cette source. Pour tenter de répondre à cette question, il semble pertinent de regarder de près une section particulière de l'histoire d'Alexandre où l'on trouve, chez tous les auteurs, des condamnations de l'attitude du roi. Cette section s'étend de l'arrivée d'Alexandre en Hyrcanie jusqu'à la mort de Callisthène.

A. Trois exemples négatifs où Clitarque est visible dans les *Histoires philippiques*

a. L'adoption des costumes et des mœurs perses

(Diodore, 77 ; Quinte-Curce VI, 2 et 6 ; Justin XII, 4 ; voir aussi Plutarque 45 et Arrien IV, 7)

Cette adoption des pratiques perses semble s'être faite après la mort de Darius. Elle est évoquée par l'ensemble des historiens, et sa condamnation, chez Justin, est très nette :

[352] W. HECKEL (1997, 285) fait la liste des compagnons présents, mentionnés par la plupart des sources, parmi lesquels notamment Perdiccas, Ptolémée, Léonnatus, Néarque, Peucestas, Méléagre, Pithon, Philotas, Eumène…

Après cela Alexandre fait siens la tenue des rois Perses et leur diadème, inusité auparavant chez les rois Macédoniens, comme s'il adoptait les lois de ceux qu'il avait vaincus. Et pour éviter que ces attributs ne soient regardés avec trop de jalousie sur lui seul, il ordonne que ses amis portent également la longue robe de pourpre et brodée d'or. Pour imiter aussi la débauche des Perses comme leur raffinement, il partagea ses nuits à tour de rôle entre les harems des favorites royales d'une beauté et d'une noblesse remarquables. À cela il ajouta une pompe somptueuse dans les festins, de peur que leur prodigalité ne parût mal pourvue et atténuée, et il rehausse le banquet de jeux répondant à la magnificence royale, oubliant tout à fait qu'on perd d'habitude par de telles mœurs de si grands empires, et qu'on ne les acquiert pas.

Pendant ce temps, tous dans le camp tout entier s'indignaient que ce héros ait dégénéré de son père Philippe au point de renier jusqu'au nom de sa patrie, et d'adopter les mœurs des Perses qu'il avait vaincus à cause de telles mœurs. Mais pour ne pas paraître être le seul à avoir succombé aux vices de ceux qu'il avait soumis par les armes, il permit aussi à ses soldats, s'ils étaient attachés par une liaison à quelques captives, de les épouser[353]…

On retrouve tous ces éléments chez Quinte-Curce et Diodore : ceux-ci soulignent, tout comme Plutarque, le fait que c'est l'inaction qui entraîna des changements chez Alexandre[354], puis égrènent ces mêmes changements : « banquets prolongés, attrait insensé des longues veilles, jeux, troupes de concubines[355] ». Quinte-Curce les développe de manière plus importante après la rencontre d'Alexandre et de Thalestris, à l'endroit où l'on trouve cette orientalisation du roi développée par Diodore et Justin :

Ainsi, il ceignit sa tête d'un diadème de pourpre broché de blanc, tel que Darius en avait eu un, adopta le vêtement des Perses, sans la moindre crainte du présage : il quittait une tenue de victoire pour un vêtement de défaite. […] Il avait imposé aux Amis et aux cavaliers, qui sont l'élite des soldats, le costume perse ; en dépit de leur répugnance, ils n'eurent pas l'audace de refuser. Trois cent soixante cinq concubines, tout autant qu'en avait eu Darius, remplissaient son palais ; elles avaient pour escorte une troupe d'eunuques, habitués, eux aussi, à servir de femmes. Les vétérans de Philippe, race inhabile aux voluptés, ne se cachaient pas pour maudire cette corruption due à la contagion des mœurs étrangères[356]…

Et chez Diodore aussi l'on trouve « le diadème perse » et « la tunique rayée de blanc, la ceinture et le reste de l'accoutrement perse », les « robes bordées de pourpre » destinées aux « Compagnons », ainsi que les « concubines », dont il précise également que leur « nombre n'était pas inférieur à celui des jours de l'année »[357].

[353] Justin, XII, 3, 8-12 et XII, 4, 1-2.
[354] Voir par exemple Quinte-Curce : « Alexandre, plus résistant aux travaux militaires qu'au repos et à l'inaction, écouta les invitations du plaisir » (VI, 2, 1 ; Trad. H. BARDON).
[355] *Ibid*.
[356] Curt., VI, 6, 4 et 7-9. Trad. H. BARDON.
[357] DS, XVII, 77, 5-6. Trad. P. GOUKOWSKY.

Si les propos tenus sont les mêmes, et sont très vraisemblablement hérités de Clitarque, les faits ne sont pas du tout exposés de la même manière. On ne trouve pas ainsi chez Diodore la mention de la contestation des Macédoniens à ce changement de pratique. On lit au contraire des atténuations importantes de ce qui peut scandaliser. Ainsi, le paragraphe consacré à ces mœurs dans la *Bibliothèque historique* se termine par ces mots :

> Alexandre, cependant, ne suivait que rarement ces usages, et demeurait le plus possible attaché aux pratiques antérieures, par crainte de choquer les Macédoniens.[358]

De même concernant les costumes, Diodore apporte une précision absente chez les auteurs latins : Alexandre revêtit la tenue perse « sauf les pantalons et le manteau à manches.[359] » Or chez Plutarque, on retrouve cette sorte de modération et les Macédoniens, s'ils furent mécontents, ne semblent pas avoir eu trop de mal à accepter ces changements :

> De là il se rendit chez les Parthes, et, se trouvant de loisir, il revêtit pour la première fois l'habit des barbares, soit qu'il voulût s'accomoder aux coutumes du pays, parce que la communauté d'habitudes et des mœurs est importante pour se concilier les hommes, soit qu'il essayât furtivement d'introduire la prosternation parmi les Macédoniens, en les accoutumant peu à peu à supporter le changement et la nouveauté de son genre de vie. Pourtant, il n'adopta pas le fameux costume des Mèdes, si barbare et si étrange ; il ne prit ni les larges pantalons, ni la robe de dessus, ni la tiare, mais il fit un judicieux mélange, qui tenait le milieu entre l'habillement des Perses et celui des Mèdes, moins fastueux que ce dernier, et plus majestueux que l'autre. Il porta ce costume d'abord dans ses relations avec les barbares et chez lui avec ses compagnons, puis il se montra ainsi vêtu en public, lorsqu'il sortait à cheval ou donnait audience. Ce spectacle choquait les Macédoniens qui, cependant, admirant par ailleurs tous ses mérites, croyaient devoir lui pardonner quelques satisfactions de plaisir et d'amour-propre.[360]

Ici donc la modération d'Alexandre est bien mise en avant, puisqu'il ne porte son costume d'abord que dans la sphère privée, avant de le porter en public, et surtout qu'il semble avoir travaillé avec beaucoup de goût cette nouvelle tenue, pour en retirer les attributs les plus « barbares ». Dans la mesure où Diodore en dit la même chose à peu près au même endroit (Plutarque évoque quant à lui ce changement de costume juste avant la rencontre entre Alexandre et la reine des Amazones), et que celui-ci paraît suivre Clitarque, on peut imaginer que Plutarque trouve aussi chez cet auteur ces nuances bienveillantes.

---

[358] DS, XVII, 77, 7. Trad. P. GOUKOWSKY.
[359] DS, XVII, 77, 5. Trad. P. GOUKOWSKY.
[360] Plut., *Alex*, 45, 1-4. Trad. R. FLACELIERE.

On peut imaginer sans peine en outre ce qui a pu pousser Quinte-Curce et Trogue Pompée à ne pas les reprendre[361]. Comment un Romain pourrait-il en effet imaginer que l'on puisse, vainqueur, prendre le vêtement du vaincu ? Y a-t-il des vêtements plus ou moins barbares du moment que l'on abandonne les siens propres ? Est-il utile de mentionner qu'Alexandre ne revêtit point de pantalons quand il abandonna la tenue macédonienne ? Dans l'extrait que nous avons cité de Quinte-Curce, il souligne le mauvais « présage » que l'adoption de la tenue des vaincus constituait ; Justin quant à lui souligne l'attitude paradoxale d'Alexandre qui adopte « les mœurs des Perses qu'il avait vaincus à cause de telles mœurs ». Pour eux, Alexandre apparaît dès lors comme un vaincu et non comme un vainqueur [362]: Justin écrit en effet qu'il se comporte « comme s'il adoptait les lois de ceux qu'il avait vaincus » tandis que Quinte-Curce affirme : « lui que les armes des Perses n'avaient pu réduire, il fut vaincu par leurs vices.[363] » Si cela n'est pas développé par les autres auteurs, c'est que cette problématique nous semble essentiellement romaine. La puissance de Rome s'est construite en effet par des vagues d'annexions à l'empire, et la force des Romains fut de se montrer ouverts tout en restant eux-mêmes, d'accepter les mœurs des autres peuples, tout en diffusant leur langue, leurs lois, leurs dieux. C'est ainsi que les vainqueurs agissent avec les vaincus. Or, lorsqu'on lit les propos de Quinte-Curce et de Justin sur Alexandre et les mœurs perses, comment ne pas penser à la relation toute ambiguë que les Romains ont entretenue avec les Grecs, qu'ils avaient pourtant vaincus et intégrés à leur empire, en 146 pour la province de Macédoine et en 27 avant notre ère pour celle d'Achaïe, mais dont beaucoup de Romains considéraient qu'ils avaient imposé à Rome leur culture ? Comment ne pas avoir en tête le si fameux vers d'Horace « *Graecia capta ferum uictorem cepit*[364] » ou ce qu'écrivait Cicéron au début des *Tusculanes* : « *Doctrina Graecia nos et omni litterarum genere superabat*[365] » ? Il nous semble ainsi que c'est un point de vue très Romain qui s'exprime à cet endroit, celui d'un peuple habitué aux problèmes de relations culturelles entre peuple occupant et peuple occupé[366], et qu'il est dès lors fort probable que, dans le ton et la présentation des faits, Diodore et Plutarque soient bien plus proches du

[361] L. SANTI AMANTINI (1981, 263) estime d'ailleurs que ce passage est proche du texte de Trogue Pompée, et W. HECKEL (1997, 205) relève que l'expression péjorative « *grex* » pour désigner le harem des femmes doit être héritée directement de cet auteur, puisqu'on la retrouve chez Quinte-Curce (III, 3, 23).
[362] Ainsi, pour I. YAKOUBOVITCH (2015, 79), « l'orientalisation d'Alexandre est donc une assimilation inversée où les vaincus imposent leurs normes et leurs valeurs aux vainqueurs : au contact de l'Orient, le roi, représentant par excellence la civilisation, est paradoxalement pris dans un processus involutif de dé-civilisation, synonyme de perte d'identité. » Ce commentaire portant sur le texte de Quinte-Curce vaut aussi parfaitement pour celui de Justin.
[363] Curt., VI, 2, 1. Trad. H. BARDON.
[364] Horace, *Épître à Auguste*, II, v.156.
[365] Cicéron, *Tusculanes*, I, 1-2
[366] Pour développer cette idée, voir DUPONT 2002, où est développée la notion d'« altérité incluse », ou comment Rome a construit son identité en s'opposant à la culture grecque qui lui était pourtant la plus proche.

texte de Clitarque que Trogue Pompée et Quinte-Curce. Ceux-ci soulignent en effet fortement le jugement négatif des Macédoniens sur leur chef pour mieux donner le leur, n'apportent pas de nuance aux « vices » d'Alexandre à cet endroit, pas d'excuse à cette « corruption » des mœurs, là où Plutarque au contraire avait compris l'intérêt politique du procédé, aujourd'hui parfaitement appréhendé et reconnu[367], lorsqu'il souligne « que la communauté d'habitudes et des mœurs est importante pour se concilier les hommes. »

Quant à Arrien, il n'évoque cette attitude d'Alexandre que bien plus tard, après la condamnation de Bessus dont il dit qu'Alexandre lui fit « trancher le nez et les oreilles ». Il fait un lien entre les deux événements et donne son avis sur Alexandre qu'il critique vertement, ce qui est tout à fait extraordinaire dans l'*Anabase* :

> Eh bien, moi, loin d'approuver ce châtiment excessif de Bessus, je juge barbare cette mutilation des extrêmités, et je reconnais qu'Alexandre s'est laissé entraîné à rivaliser avec la richesse des Mèdes et des Perses, et avec l'habitude des rois barbares de maintenir l'inégalité entre eux et leurs sujets, pour les rapports de tous les jours ; et je ne loue absolument pas le fait qu'étant un descendant d'Héraclès il ait adopté la tenue mède au lieu de la tenue macédonienne de ses ancêtres ; et qu'il n'ait pas eu honte d'échanger pour la tiare perse des vaincus les coiffures que lui, le vainqueur, portait depuis toujours, je ne vois là rien à louer ; au contraire, les hauts faits d'Alexandre, plus que toute autre chose, font la preuve, selon mon jugement, que ni la force physique, ni l'éclat de la race, ni des succès militaires continus [...], rien de tout cela n'est de quelque utilité pour le bonheur de l'homme, si l'homme qui a accompli des hauts faits, à ce qu'il semble, ne possède pas, en même temps, la maîtrise de ses passions.[368]

Arrien ne suit sans doute pas ici une source précise. Il semble plutôt qu'il profite de son jugement sur la mutilation de Bessus pour élargir son propos, et développer en un même paragraphe toutes les attitudes répréhensibles d'Alexandre à ses yeux, mêlant ainsi la barbarie de la torture, la trop grande attention portée au luxe, une référence à la proskynèse et enfin l'adoption du costume et de la tiare des Perses. Ce qui est tout à fait notable ici, c'est que, comme le font à notre sens Quinte-Curce et Justin sur le sujet du changement de vêtement, Arrien porte un jugement, et les termes qui y renvoient abondent ici plus que nulle part ailleurs. On voit que ces sujets sont polémiques, mais ce sont bien les historiens « récents » d'Alexandre, ici Trogue Pompée, Quinte-Curce et Arrien, qui donnent leur avis, selon leur propre culture, et non les sources qui se montrent nécessairement négatives, et il en va *a priori* ainsi de Clitarque.

[367] Voir par exemple HECKEL 1997, 205. Selon lui, cela pouvait être aussi une réponse à Bessus qui dans le même temps arborait la tiare royale. Mais il insiste : « If Alexander was to be accepted by the natives as the legitimate successor of Darius, he needed to look and act the part. »
[368] Arr., *An.*, IV, 7, 4-5. Trad. P. SAVINEL.

Ainsi Arrien, qui fut proconsul de Rome, adopte le même point de vue romain que les auteurs latins, en soulignant que le vainqueur adopte la tenue des vaincus, et celui qui fut l'élève d'Épictète termine son exposé en portant un regard stoïcien sur l'attitude d'Alexandre, incapable à ses yeux d'*apatheia*, et qui se laisse aller funestement à ses passions.

b. Le meurtre de Clitos

(Diodore, lacune ; Quinte-Curce VIII, 1-2 ; Justin XII, 6 ; voir aussi Plutarque 50-52 et Arrien IV, 8-9)

Arrien, comme il le dit lui-même, tord volontairement la chronologie[369] pour évoquer alors le meurtre de Clitos :

> À ce point de mon récit, et bien que les faits soient un peu postérieurs, je vais rapporter, sans sortir de mon propos, le malheur survenu à Clitus, fils de Dropidès, et la souffrance qui en résulta pour Alexandre.[370]

S'il ne sort pas de son propos, c'est que le meurtre de Clitos est une nouvelle action répréhensible d'Alexandre, qui, passablement enivré, tua un de ses plus loyaux généraux[371] parce que celui-ci louait son père. Voici ce que l'on peut lire chez Justin :

> Ces actions ainsi menées, il invite un jour de fête ses amis à un festin où, alors qu'une conversation était née entre les invités pris de vin sur les exploits de Philippe, il se mit lui-même à se placer au-dessus de son père, et à élever jusqu'au ciel la grandeur de ses propres exploits, tandis que la majeure partie des convives l'approuvait. Aussi, comme l'un des vieillards, Clitos, ayant confiance en l'amitié du roi dont il tenait la palme, défendait la mémoire de Philippe et louait ses exploits, il offensa le roi au point que celui-ci arracha un javelot à l'un de ses gardes du corps et le tua en plein festin. Tout excité par ce massacre, il reprocha au mort sa défense de Philippe et son éloge de l'esprit militaire de son père.
>
> Après que son âme, rassasiée par ce massacre, se fut reposée, et que la réflexion eut pris la place de la colère, considérant tantôt la personne du mort, tantôt la raison du meurtre, il commença à regretter son acte ; de fait il s'affligeait d'avoir accueilli les louanges à son père avec une colère qu'il n'aurait pas dû tant éprouver même contre des injures, et de ce qu'un ami, vieillard et innocent, eût été tué de sa main au milieu des mets et des coupes. Se plongeant donc dans le regret avec la même fureur qu'auparavant dans la colère, il voulut mourir. Et Alexandre, s'abandonnant aux pleurs, d'étreindre le mort, de toucher ses blessures, et de lui avouer sa démence comme s'il l'entendait ; il dirigea contre lui le javelot dont il s'était saisi et il serait passé à l'acte si ses amis n'étaient intervenus. Ce désir de mourir demeura aussi les jours suivants. Le souvenir de sa nourrice, sœur de Clitos, était en effet venu s'ajouter à son regret : penser à elle, même absente, lui inspirait une très grande honte : il la payait pour l'avoir nourri d'un salaire si ignominieux que, jeune et victorieux, il renvoyait à la femme dans les bras de laquelle il avait passé son enfance, pour prix de ses bienfaits, un cadavre.
>
> Il songeait ensuite combien il avait créé de fables et d'hostilité dans sa propre armée, chez les nations vaincues, combien de crainte et de haine il avait attiré contre lui chez tous ses autres amis, combien il avait rendu

[369] Le meurtre de Clitos eut lieu à la fin de l'été ou à l'automne 328, à Samarcande (voir SCHACHERMEYR 1973, 366) quand la mort de Darius se situe en juillet 330.
[370] Arr., *An.*, IV, 8, 1. Trad. P. SAVINEL.
[371] Sur Clitos le Noir, qui a servi sous Philippe, qui a sauvé la vie d'Alexandre à la bataille du Granique, qui s'est vu confier le commandement conjoint des Compagnons avec Héphestion, qui avait été juste placé à la tête de la Bactriane, voir HECKELL 1992, 34-37 et 1997, 223-225 ; BERVE 1926, II, 206-209.

son festin amer et funeste, lui qui ne fut pas plus terrible en armes au combat que dans un festin ! Alors Parménion et Philotas, alors son cousin Amyntas, alors sa belle-mère et ses frères qu'il avait fait tuer, alors Attale, Euryloque, Pausanias et les autres princes de Macédoine qu'il avait fait disparaître se pressèrent dans son esprit. Pour cela, il passa quatre jours à se priver de nourriture jusqu'à être fléchi par les prières de l'ensemble de son armée, qui le priait de ne pas s'affliger de la mort d'un seul au point de perdre l'ensemble de ses hommes qu'il abandonnait après les avoir menés jusqu'aux confins du monde barbare, au milieu de nations hostiles et irritées par la guerre. [372]

Il est assez difficile de cerner précisément les sources en présence dans le premier temps de cet épisode, concernant le meurtre de Clitos proprement dit, d'autant que la lacune du texte de Diodore à cet endroit ne facilite pas la tâche. Tous les auteurs s'accordent sur un certain nombre de points : l'excès de vin, la colère d'Alexandre, le fait qu'il a voulu se tuer avec l'arme ayant causé la mort de Clitos, les lamentations qui durèrent plusieurs jours. Dans le détail cependant, il n'est pas deux versions identiques : Plutarque et Quinte-Curce se rapprochent lorsqu'ils font prononcer à Clitos un vers d'Euripide exaspérant Alexandre ; Justin et Plutarque par le fait qu'Alexandre tua Clitos d'un coup de lance asséné au sommet de sa colère (même s'il n'intervient pas au même moment) ; Quinte-Curce et Arrien par le fait que les amis d'Alexandre l'empêchent une première fois de tuer son ami… Et face à cela, il n'y a que chez Plutarque que l'on voit d'abord Alexandre lancer dans sa fureur une pomme contre Clitos, que chez Quinte-Curce que l'on voit Alexandre tendre un piège à Clitos, une fois la fête finie, pour le tuer…

Arrien fournit une aide précieuse pour tenter de démêler tout cela, en tout cas en partie. Concernant le meurtre de Clitos, il écrit :

… [Alexandre] bondit et, d'après certains, arracha à un des gardes du corps sa javeline, dont il frappa Clitus à mort ; d'autres disent que c'est une sarisse qu'il prit à l'un des gardes. Mais Aristobule, qui ne donne pas la raison de cette beuverie, met toute la faute sur le compte de Clitus seul : quand Alexandre, fou de colère, bondit sur lui pour le tuer, Clitus avait été emmené par le garde du corps Ptolémée, fils de Lagos, à travers les portes, à l'extérieur, jusqu'au rempart et au fossé de la citadelle où cette scène avait eu lieu ; mais qu'il n'avait pu se maîtriser, était revenu sur ses pas, s'était heurté à Alexandre, qui appelait : « Clitus ! » ; et qu'il lui avait répondu : « Oui, Alexandre ! C'est moi, Clitus ! », et que, dans le même moment, il avait reçu le coup de sarisse qui l'avait tué.[373]

[372] Justin, XII, 6, 1-16.
[373] Arr., *An.*, IV, 8, 8-9. Trad. P. SAVINEL.

C'est la version d'Aristobule que paraît suivre Plutarque, au moins partiellement[374]. En effet celui-ci donne la plus grande part de responsablité à Clitos, qui est dit animé par un « mauvais génie », « ivre » et « dont la nature rude et fière le portait à la colère »[375]. Cette colère l'amène aussi à revenir dans la salle dont il avait été chassé, et à provoquer plus que de raison Alexandre qui ne put se contenir. Toutefois, c'est là que Plutarque situe la citation des vers d'Euripide, au lieu de l'échange évoqué par Arrien :

> Cleitos ne voulant pas se calmer, ses amis le poussèrent à grand-peine hors de la salle. Mais il s'efforça d'y rentrer par une autre porte en récitant avec autant d'impertinence que d'audace ces iambes de l'*Andromaque* d'Euripide :
>
> "Las ! Comme il règne en Grèce un usage funeste !"
>
> Alors Alexandre, saisissant la lance d'un de ses gardes, au moment où Cleitos approchait de lui en écartant le rideau tendu devant la porte, le perça de part en part.[376]

Ce changement peut être dû à une modification par Arrien de la version d'Aristobule : il utilise peut-être Ptolémée[377], présenté comme le garde du corps ayant eu la sagesse de faire sortir Clitos, beau rôle que le Lagide aurait pu s'attribuer dans son propre récit. Ou bien c'est ici Plutarque qui utilise une autre source, peut-être Charès. Dans tous les cas, pour ce qui est de la seconde partie de cette histoire, à savoir les remords d'Alexandre, Plutarque est le seul à ne pas mentionner son souvenir de sa nourrice, qui appartient donc à une autre tradition que celle(s) qu'il utilisait. Voici ce que l'on peut lire chez Arrien sur la réaction d'Alexandre à la suite de la mort de Clitos :

> Certains prétendent qu'il fixa la sarisse à la cloison, avec l'intention de se jeter dessus, parce qu'il était déshonorant pour lui de vivre après avoir assassiné son ami en état d'ivresse. Mais beaucoup d'historiens donnent une autre version : Alexandre avait gagné son lit, où il était resté à se lamenter, appelant Clitus par son nom, ainsi que la sœur de Clitus, Lanicé, fille de Dropidès, qui l'avait élevé : il s'était acquitté envers elle de ses frais d'éducation d'une façon vraiment remarquable, après avoir atteint l'âge d'homme ! Elle avait vu ses fils mourir en combattant pour lui, et il lui avait tué son frère de sa propre main ! Il ne cessait pas de se traiter d'assassin de ses amis, s'obstinant pendant trois jours à ne prendre ni nourriture ni boisson, et à refuser à son corps les autres soins nécessaires.[378]

---

[374] J. R. HAMILTON (1969, 139), s'appuyant sur E. KORNEMANN (1935, 249 sqq.) pense que la source de Plutarque ici est Charès. Il est aussi tout à fait possible que Plutarque ait utilisé plusieurs sources.
[375] Plut., *Alex*, 50, 2 et 9. Trad. R. FLACELIERE.
[376] Plut., *Alex*, 51, 8-9. Trad. R. FLACELIÈRE.
[377] PEARSON 1960, 170.
[378] Arr., *An.*, IV, 9, 3. Trad. P. SAVINEL.

Ce qu'Arrien appelle « une autre version » semble très proche de ce qu'écrit Justin : on retrouve le souvenir de la nourrice et les reproches qu'Alexandre s'adresse, le tourment intérieur, et les trois jours de jeûne, ce que développe également Quinte-Curce. Nul doute alors qu'il ne faille voir là la main de Clitarque. Or c'est cette image d'Alexandre, accablé de remords, prêt à mourir lui-même, qui fait sinon excuser, du moins diminuer son crime. Arrien d'ailleurs le présente ainsi, lui qui s'avoue touché par l'attitude du roi macédonien : s'il lui reproche d'avoir succombé à « deux vices » que sont « la colère et l'ivrognerie », il ajoute : « en revanche, pour ce qui a suivi, je loue Alexandre d'avoir sur-le-champ reconnu qu'il avait accompli un acte monstrueux.[379] »

Le texte d'Arrien permet de tirer une autre conclusion, en comparant les versions données à l'un et l'autre des deux grands temps de cet épisode. Dans un premier temps, Arrien distingue trois types de sources : celles qui affirment qu'Alexandre a tué Clitos avec une javeline arrachée à un garde ; celles qui affirment que ce fut avec une sarisse ; enfin Aristobule. Dans le second temps, il ne parle plus que de deux types de sources : celles qui affirment qu'Alexandre a voulu se tuer avec la sarisse fixée à la cloison ; celles qui développent le thème de la nourrice. Il ne parle plus ici d'Aristobule qui de fait, si Plutarque l'a bien suivi, n'évoque aucun de ces deux éléments. Or, si ce sont les mêmes auteurs qui racontent qu'Alexandre a tué Clitos par un coup de sarisse et qu'il voulut se tuer avec une sarisse fixée au mur, ce qui paraît logique, alors il est fort probable que c'est la même source qui montre Alexandre tuant le vieillard par un coup de javeline, puis se repentant en pensant à sa nourrice. Cette source serait fort probablement Clitarque. Et c'est précisément la version suivie par Justin, ce qui laisse à penser que Trogue Pompée dut lui être assez fidèle, plus fidèle en tout cas que ne lui fut Quinte-Curce en cet endroit[380].

Ainsi, on peut conclure que Trogue Pompée suivit sans doute d'assez près Clitarque, chez qui Alexandre fut poussé à bout par Clitos et le tua d'un coup de javeline dans un accès de colère. Il s'en repentit par la suite en voulant se tuer, puis en s'isolant, rongé par le remords, notamment à la pensée de sa nourrice, et en se privant de nourriture pendant trois jours. Ainsi, la version de Clitarque, historien qui ne pouvait passer sous silence cet acte violent d'Alexandre, paraît tout mettre en œuvre pour en diminuer la portée[381] : Alexandre est humanisé et perçu

[379] Arr., *An.*, IV, 9, 1-2. Trad. P. SAVINEL.

[380] W. HECKEL (1997, 225) estime aussi que les deux auteurs latins s'appuient sur Clitarque, mais que Quinte-Curce utilise dans ce passage une autre source qu'il tente de faire cohabiter avec le texte de l'historien alexandrin (voir CAUER 1894, 50 ; BAYNHAM 1998, 188). Pour N. G. L. HAMMOND, (2007 (2), 103-104), l'usage de Clitarque comme source par Trogue Pompée ne fait pas de doute non plus.

[381] Nous ne partageons ainsi pas l'avis de W. HECKEL (1997, 225) pour qui le « portrait négatif » d'Alexandre dans ce passage (il pense notamment à l'expression de l'âme « rassasiée par le massacre » d'Alexandre) est tiré

comme une victime de sa colère, suscitée par Clitos, et l'ampleur de son affliction le rend touchant aux yeux du lecteur qui peut, même en cette circonstance, lui trouver de la grandeur.

c. Le bataillon des indisciplinés

(Diodore, XVII, 80 ; Quinte-Curce, VII, 2 ; Justin, XII, 5)

On peut voir une autre action apparemment répréhensible d'Alexandre dans la création d'un bataillon spécial regroupant tous les soldats critiques à l'égard de leur roi, à la suite de la mort de Philotas et de Parménion. Cette mesure n'est mentionnée que chez les trois auteurs de la *Vulgate*, et paraît donc *a priori* héritée de Clitarque. Justin écrit à ce sujet :

> Fremere itaque omnes uniuersis castris coepere innoxii senis filiique casum miserantes, interdum se quoque non debere melius sperare dicentes. Quae cum nuntiata Alexandro essent, uerens ne haec opinio etiam in Macedoniam diuulgaretur et uictoriae gloria saeuitiae macula infuscaretur, simulat se ex amicis quosdam in patriam uictoriae nuntios missurum. Hortatur milites suis scribere, rariorem habituros occasionem propter militiam remotiorem. Datos fasces epistularum tacite ad se deferri iubet, ex quibus cognito de se singulorum iudicio, in unam cohortem eos qui de rege durius opinati fuerant contribuit, aut consumpturus eos aut in ultimis terris in colonias distributurus.
>
> C'est pourquoi tous se mirent à frémir dans l'ensemble du camp, s'apitoyant sur le sort de ce vieillard innocent et de son fils, disant parfois qu'eux non plus ne devaient pas espérer mieux. Or comme ces nouvelles avaient été annoncées à Alexandre, dans la crainte que ce bruit ne se répande jusqu'en Macédoine et que ne soit salie par une tache de cruauté la gloire de sa victoire, il feint de vouloir envoyer dans la patrie certains de ses amis comme messagers de la victoire. Il exhorte les soldats à écrire à leurs proches : les occasions seront plus rares à mesure que l'expédition sera plus lointaine. Il ordonne qu'on lui porte en secret les paquets de lettres qu'ils remirent ; il en tire la connaissance de l'opinion de chacun à son sujet et, ceux qui avaient eu un jugement trop sévère à l'égard du roi, il les incorpora dans une même cohorte, avec l'intention ou de les détruire ou de les répartir dans des colonies aux confins de la terre.[382]

Diodore dit à peu près la même chose, sans trop s'y arrêter, mais ne fait pas de lien aussi direct entre l'exécution de Parménion et l'écriture des lettres lues par Alexandre[383] :

---

des sources de Trogue Pompée, notamment Clitarque. D'autant qu'il ajoute lui-même que « Trogus' Alexander is clearly more bloodthirsty than the one found in other vulgate authors. » Il faut sans doute voir dans cette image plutôt l'oeuvre de Trogue Pompée lui-même.

[382] Justin, XII, 5, 4-8.

[383] La lecture des lettres est sujette à débat : si d'aucuns considèrent cet épisode comme réel (voir SCHACHERMEYR 1973, 333), d'autres le considèrent apocryphes (voir KAERST 1926, I, 428) tandis que d'autres restent prudents et ne se prononcent pas (voir BADIAN 1960, 335).

Alexandre procéda d'autre part à un tri parmi les Macédoniens : il enrôla dans une seule unité, qu'il nomma « Bataillon des Insdisciplinés », ceux qui tenaient contre lui des propos hostiles, ceux que la mort de Parménion avaient indignés, et, en outre (πρὸς δὲ τούτοις), ceux qui, dans les lettres expédiées en Macédoine, avaient écrit des choses contraires à l'intérêt du roi. Il ne voulait pas que la franchise déplacée de leur langage corrompît le reste de l'armée macédonienne.[384]

L'expression πρὸς δὲ τούτοις montre bien que le roi engloba dans cette unité deux groupes d'individus : les hommes critiques en général et ceux qui le sont sur la mort de Parménion en particulier d'un côté et de l'autre ceux qui s'étaient plaint dans leurs lettres. Et c'est ce qui apparaît aussi chez Quinte-Curce, chez qui l'écriture des lettres lues par Alexandre fut même antérieure à l'exécution de son bras-droit :

Estimant qu'il devait mettre à part du reste de l'armée ceux dont il avait la preuve qu'ils avaient déploré ouvertement la mort de Parménion, Alexandre les forma en une cohorte distincte ; il la mit sous les ordres de Léonidas, lui aussi lié autrefois à Parménion par une amitié intime. Presque tous étaient déjà mal vus du roi pour une autre raison ; en effet, désireux d'éprouver le moral des troupes, Alexandre avait engagé quiconque avait écrit aux siens en Macédoine à remettre les lettres à ses courriers personnels, qui les transmettraient loyalement. Sans malice, chacun avait écrit à ses proches ce qu'il pensait : le service pesait à quelques-uns, mais la majorité ne s'en plaignait pas. Le roi mit donc la main tant sur les lettres des bons esprits que sur celles des mécontents ; et ceux qui, au cours de leurs lettres, s'étaient plaint d'un service qui leur répugnait constituèrent une cohorte à part, qu'il marqua d'ignominie en l'obligeant à camper à l'écart des autres : il comptait utiliser son courage dans la guerre en éloignant d'oreilles crédules la liberté de ses propos. Et le projet n'était peut-être pas sans risques : car l'outrage avait irrité cette courageuse jeunesse ; mais, ici comme toujours, la chance du roi en tira parti. Il n'y eut rien de plus ardent qu'eux à la bataille ; leur valeur était stimulée par le désir d'effacer l'ignominie et parce que leur petit nombre mettait nécessairement leur bravoure en lumière.[385]

Ce qui surprend à la lecture de ces passages, c'est le fait qu'ils semblent proches, mais qu'ils ont en même temps des perspectives différentes. Leur unité est en effet très nette et consiste dans le regroupement dans un même corps d'armée de tous les mécontents, détectés notamment par la lecture des lettres, version qui en outre s'oppose à celle d'Arrien. Celui-ci relate bien au même moment de son récit une réorganisation de l'armée (III, 27, 4), mais qui n'a strictement rien à voir avec ce bataillon des indisciplinés, et parle moins encore de la lecture des lettres des soldats.

[384] DS, XVII, 80, 4. Trad. P. GOUKOWSKY.
[385] Curt., VII, 2, 35-38. Trad. H. BARDON.

La manière de présenter les faits en revanche est toute différente, et l'image d'Alexandre l'est en fonction. En effet, alors que chez Justin Alexandre se livre à une véritable mise en scène et monte un piège (*simulat, tacite*) pour véritablement se débarrasser des soldats qui pleurent Parménion, comme le montrent les deux participes futurs de la fin de l'extrait[386] (*aut consumpturus eos aut in ultimis terris in colonias distributurus*), chez Diodore et Quinte-Curce ne point aucune critique de son attitude. Au contraire, dans les deux cas est donnée une justification : Alexandre veut maintenir l'unité de son armée. Mieux encore chez l'auteur Romain, la stratégie risquée qu'il mit alors en place eut un effet des meilleurs, puisque les soldats concernés firent preuve d'un courage plus grand encore que le reste de l'armée pour retrouver la grâce de leur général ! C'est donc un succès complet de la stratégie d'Alexandre, qui lui vaut que Quinte-Curce souligne une nouvelle fois la *felicitas* du roi. En fait, comme le souligne très bien H. BARDON dans sa note, la création de ce régiment était une mesure parmi d'autres pour empêcher des dissensions dans l'armée à la suite de l'affaire Philotas et à l'exécution de Parménion : « Le procédé, dont se sert un [*sic*] Alexandre pour connaître les mécontents, fait plus d'honneur à son ingéniosité qu'à sa moralité ; les mesures disciplinaires contre ses soldats ne furent, d'ailleurs, pas maintenues longtemps. L'exécution d'Alexandre Lynceste rentre également parmi les énergiques mesures, qu'il prit pour écraser une opposition, que la mort de Parménion surexcitait. Ainsi l'énergie brutale d'Alexandre empêcha toute rébellion. »

Par conséquent, si le texte de Justin, bien qu'il soit vraisemblablement inspiré de Clitarque, montre une image négative d'Alexandre, ceux de Diodore et Quinte-Curce épargnent largement le roi Macédonien. Clitarque ne paraît pas avoir dressé d'Alexandre un portrait de fourbe, voire de tyran cherchant à éliminer une partie de ses hommes, mais plutôt celui d'un chef pragmatique réussissant, par la mise à l'écart d'une partie de ses hommes, à maintenir l'unité de l'essentiel de son armée dans un moment de trouble.

L'autre conclusion que l'on peut tirer de cet épisode concerne Trogue Pompée, dont on observe qu'il s'est ici manifestement éloigné du texte originel de Clitarque, pour donner d'Alexandre une autre image, négative au lieu de positive. Or, si l'on regarde plus loin dans le chapitre, on retrouve une mention de ces soldats mis à l'écart, mais qui n'a rien à voir avec le courage exacerbé de ces hommes évoqué par Quinte-Curce. Alors qu'il fonde une nouvelle Alexandrie, dite du Tanaïs en raison d'une confusion géographique, en réalité sur les bords du

[386] W. HECKEL (1997, 213) va jusqu'à parler de « paranoia » du roi.

fleuve Iaxarte (Syr-Daria)[387], on trouve selon les sources différentes sources de peuplement. Chez Justin, il s'agit des « séditieux », et donc certainement des hommes détectés peu avant comme mettant en cause leur chef et ses décisions :

> Et afin de laisser un nom à ces terres, il fonda la ville d'Alexandrie sur le fleuve Tanaïs : un rempart de six mille pieds avait été achevé en dix-sept jours, les peuples de trois cités que Cyrus avait fondées y avaient été transférés. Chez les Bactriens également ainsi que chez les Sogdiens, il fonda douze villes où il répartit tous les séditieux qu'il avait dans son armée.[388]

Les textes d'Arrien et de Quinte-Curce présentent quelques variations, mais si elles sont négligeables à propos du temps qu'il fallut pour bâtir les remparts (dix-sept jours également chez Quinte-Curce, vingt chez Arrien), elles sont plus importantes à propos des individus choisis pour peupler la cité (sans qu'il soit question des douze autres villes mentionnées par Justin) : il s'agit chez Arrien des « mercenaires grecs, ceux des Barbares du voisinage qui étaient volontaires pour s'y installer, et également certains Macédoniens du corps expéditionnaire désormais inaptes au service »[389], et chez Quinte-Curce « on peupla la ville nouvelle avec des prisonniers[390] ».

On peut ainsi penser que là encore Trogue Pompée[391], s'il lit le texte de Clitarque, ne dispose pas que de cette seule source, et la cohérence entre les deux passages, proches mais tout de même séparés, concernant les soldats indisciplinés, nous invite à penser que l'historien gaulois fait cohabiter deux versions de l'histoire d'Alexandre : la première, élogieuse, reprise par d'autres auteurs et en premier lieu ici Quinte-Curce, voit d'un bon œil la création de ce bataillon et même la lecture des lettres des soldats, relevant des décisions d'un bon chef de guerre pour maintenir l'ordre dans ses troupes, et donne comme peuplement d'une cité créée des prisonniers dont on peut penser qu'ils gagnent à être ainsi les premiers occupants d'une colonie ; une seconde, bien plus négative, montre un Alexandre autoritaire et cynique[392] qui cherche à écarter toute source de contestation parmi ses hommes, et qui abandonne les plus rebelles au bout du monde dans les villes qu'il a créées.

---

[387] Sur cette confusion, voir ci-dessus p.117 ; AUBERGER 2005, 111 ; HECKEL 1997, 219. Cette colonie fondée en 227 est sûrement la ville de Kodschent (SANTI AMANTINI 1981, 267 ; ARNAUD-LINDET XII, 5, note 33).
[388] Justin, XII, 5, 12-13.
[389] Arr., *An.*, IV, 4, 1. Trad. P. SAVINEL.
[390] Curt., VII, 6, 26-27. Trad. H. BARDON.
[391] Nous partageons l'avis de L. SANTI AMANTINI (1981, 266) qui estime que le texte de Justin est fidèle à celui de Trogue Pompée à cet endroit.
[392] Notons que N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 103) voit en Clitarque précisément la source de cette image d'Alexandre, s'appuyant sur le fait que Diodore, qui reprend le texte de Diyllos selon lui, ne développe pas ce portrait négatif.

Il convient par conséquent de regarder dans les livres XI et XII des *Histoires philippiques* si d'autres passages peuvent être issus d'une autre source que Clitarque, et s'ils donnent eux-mêmes d'Alexandre une image cohérente.

B. D'autres actions répréhensibles d'Alexandre

Or, si l'on regarde la même période de l'histoire d'Alexandre, on peut relever trois autres actions particulièrement criticables : la mise à mort de Philotas, et plus encore de son père Parménion, la tentative d'Alexandre d'imposer la proskynèse aux Macédoniens, et enfin l'exécution de Callisthène. Et deux points sont assez remarquables à leur sujet : d'abord, ces trois faits sont traités assez rapidement par Justin, là où les autres historiens s'attardent longuement ; ensuite, Justin ne donne pas les mêmes informations que les autres auteurs, ce qui invite à penser que là encore, une autre source peut être utilisée.

Toutefois, avant d'étudier ces variantes, il convient de terminer notre étude de Clitarque, et de voir si dans ces points-là l'historien alexandrin a modifié l'image qu'il donne d'Alexandre telle que nous l'avons vu élaborer, c'est-à-dire extrêmement positive, tout en tenant compte de faits historiques parfois difficiles à faire coïncider avec un portrait élogieux.

a. La mort de Philotas et Parménion

(Diodore, XVII, 79-80 ; Quinte-Curce, VI, 7-11 et VII, 2 ; Plutarque, 48-49 ; Arrien, III, 26 et Justin, XII, 5)

Pour ce qui est de la mort de Philotas[393] et de celle de son père Parménion, particulièrement marquante tant Parménion était un personnage respecté, général déjà sous Philippe, et second d'Alexandre dans la chaîne de commandement, d'une fidélité exemplaire, sur leur mort donc, tous les historiens s'accordent sur une certaine bienveillance à l'égard d'Alexandre.

Voici, brièvement, les faits : Philotas fut informé qu'un complot se tramait contre Alexandre, mais ne prévint pas le roi ; lorsque la nouvelle lui arriva, Alexandre chercha par des interrogatoires à connaître la vérité sur l'implication de Philotas qui nia faire partie de la conjuration ; il revint aux soldats de prononcer un jugement ; sous la torture, Philotas avoua les faits reprochés ; il fut condamné à mort ainsi que les autres conjurés, dont Parménion, son père,

[393] Sur Philotas, sa famille puissante, sa carrière militaire en tant que chef de la cavalerie, sa fierté et sa vie dissolue, voir par exemple HAMILTON 1969, 132.

qu'Alexandre fit exécuter par des émissaires (ce dernier était en effet en Médie dont il était le gouverneur)[394].

Or, devant ces faits extrêmement graves, aucun auteur ne blâme Alexandre[395]. Aucun non plus ne remet en doute la culpabilité de Philotas, dont la tête ne tomba pas du fait d'Alexandre, mais suite au jugement de ses hommes et de ses aveux. On peut penser que Diodore et Quinte-Curce suivent tous les deux la même source, probablement Clitarque, puisque leur narration des faits est proche, bien qu'elle soit assez rapide chez Diodore (chapitres 79 et 80, 1-2) et très longue chez Quinte-Curce (VI, 7-11 et VII, 2 pour la mort de Parménion). La démarche aussi est la même : Alexandre, même s'il prend la parole chez l'auteur latin pour accuser Philotas, et même s'il est l'objet des attaques de ce dernier dans sa réponse, apparaît comme au second plan : ce sont ainsi trois lieutenants de premier ordre d'Alexandre, Cratère, Héphestion et Coênos, qui obtiennent de torturer Philotas et qui lui extorquent ses aveux[396], ce sont les Macédoniens qui décident de la mise à mort de tous les conjurés :

> Pour sa part, tout en reconnaissant son insouciance, Philotas niait avoir pris part à la conspiration : le roi confia aux Macédoniens le soin de décider sur ce point.
>
> Plusieurs discours furent prononcés. Puis les Macédoniens condamnèrent à mort Philotas et ses co-inculpés. Parmi eux se trouvait Parménion, que l'on tenait pour le premier des Amis du roi : bien qu'il ne fût pas présent alors, on se figurait qu'il avait tramé cette conspiration par l'intermédiaire de son fils Philotas. Soumis à la torture, Philotas reconnut avoir conspiré : il fut exécuté selon la coutume macédonienne en compagnie des autres condamnés.[397]

Les derniers mots de Quinte-Curce sur cette affaire si longuement traitée par lui attestent bien, et de la culpabilité de Philotas, et de la justesse du châtiment rendu par les soldats :

> Alexandre se trouvait libéré à la fois d'un danger de mort et surtout d'un danger d'impopularité : car, si leur culpabilité n'avait pas été indiscutable, l'armée n'aurait pu voir, sans une indignation générale, la

[394] Voir par exemple GREEN 1991, 339-347.
[395] Les avis divergent sur la responsabilité d'Alexandre. Certains ont pensé qu'il voulait éliminer depuis longtemps Philotas et Parménion, et avait organisé un complot destiné à les perdre (BADIAN 1960, 324-338), ou qu'il avait saisi l'occasion offerte par le manquement de Philotas pour le faire (SCHACHERMEYR 1949, 266-275).
[396] Curt., VI, 11, 10-11. La lecture de cet épisode raconté par G. RADET (1931, 221-235), alors même que celui-ci croit en l'innocence de Philotas, montre cette position d'Alexandre qui subit les mauvais conseils de ses proches, et notamment de Cratère, animé d'une haine viscérale contre Philotas. Ainsi pour lui « Alexandre, entraîné dans le tourbillon, vit les choses telles que les lui travestît cette ligue d'exécration spontanée. Il s'égara. » (p.235) C'est aussi par exemple la position de J. R. HAMILTON (1969, 135). Cela rend compte de la présentation de ces événements par les auteurs anciens.
[397] DS, 79, 6 et 80, 1-2. Trad. P. GOUKOWSKY.

condamnation de Parménion et de Philotas, les premiers des Amis. Le point de vue sur la torture varie donc : tant qu'il nia le crime, on taxa le supplice de cruauté ; après l'aveu, même ses amis refusèrent à Philotas leur pitié.[398]

Quant à Parménion, Quinte-Curce fait son éloge au moment de sa mort, mais sans remettre en cause la décision de son exécution, juste l'authenticité des aveux fournis par Philotas sous la torture. Ainsi, dans ces événements terribles, l'image d'Alexandre ne paraît pas écornée par les sources qui nous les ont transmis[399]. Clitarque, source probable de Diodore et de Quinte-Curce, devait présenter les choses de la même manière, que résume bien la phrase introductive de Diodore :

Κατὰ δὲ τούτους τοὺς καιροὺς περιέπεσε πράξει μοχθηρᾷ καὶ τῆς ἰδίας χρηστότητος ἀλλοτρίᾳ.

Vers ces moments-là, [Alexandre] fut confronté à une action douloureuse et contraire à sa bonté naturelle.[400]

b. La proskynèse

(Diodore, lacune ; Quinte-Curce, VIII, 5 ; Plutarque, 54 ; Arrien, IV, 10-12 et Justin, XII, 7)

Concernant la tentative d'introduction de la proskynèse[401], et l'opposition farouche de Callisthène, la lacune du texte de Diodore et le fait que Justin est très rapide sur le sujet et qu'il s'écarte en partie des autres versions, rendent assez délicate la recherche de la part de Clitarque dans ce qu'écrivent Arrien et Quinte-Curce. Pour ce qui est de Plutarque, il donne sa source précisément : Charès de Mytilène[402]. C'est ainsi chez le chambellan d'Alexandre que l'on trouve l'anecdote selon laquelle les amis d'Alexandre burent à tour de rôle dans une coupe à laquelle avait bu le roi, se prosternèrent, et reçurent de lui un baiser, jusqu'à Callisthène qui but et s'avança vers le roi sans s'être prosterné. Comme un des convives l'avait indiqué à Alexandre qui refusa de ce fait de l'embrasser, Callisthène partit en déclarant : « Je m'en irai donc avec un baiser de moins. » C'est une version que donne aussi Arrien (IV, 12, 3-5).

[398] Curt., 11, 39. Trad. H. BARDON.
[399] La version d'Arrien (*An.*, III, 26), héritée de Ptolémée, va exactement dans le même sens.
[400] DS, XVII, 79, 1.
[401] La proskynèse était une pratique consistant notamment en une prosternation, due aux personnes de rang supérieur dans le monde perse, et donc en premier lieu au Grand Roi. Or les Grecs n'accordaient cette prosternation qu'aux dieux. Voir p.335-337.
[402] Voir Plut., *Alex*, 54, 4.

Celui-ci donne également une autre histoire, qui selon lui prévaut (κατέχει λόγος[403]), et qui n'est certainement pas issue des œuvres de Ptolémée ou d'Aristobule qu'il ne cite pas, d'autant que Plutarque n'en fait lui-même pas état. Selon cette version, Alexandre s'était mis d'accord avec un certain nombre des membres de son entourage pour lancer un débat sur la proskynèse devant les Macédoniens. C'est le philosophe Anaxarque qui développa des arguments sur la nécessité d'adorer Alexandre par cette révérence, auxquels répondit Callisthène. Alexandre en fut irrité, mais renonça à la prosternation, malgré quoi des Perses se prosternèrent les uns après les autres. Léonnatus se moqua de l'un d'eux, ce qui lui attira le ressentiment d'Alexandre qui se réconcilia par la suite avec lui.

Or cette version est très proche de celle de Quinte-Curce[404], qui fait état également du débat prévu à l'avance pour ou contre la proskynèse, du renoncement d'Alexandre, de la plaisanterie d'un des Macédoniens, de la colère et du pardon d'Alexandre. Mais il y a aussi des différences tout à fait notables qui empêchent de voir là une communauté précise de source, mais bien plutôt deux variantes d'une même tradition. En effet, ce n'est pas Anaxarque qui prend la parole et lance le débat, mais le flatteur Cléon, accompagné du poète Agis[405] ; le débat eut lieu en l'absence d'Alexandre, mais alors que celui-ci était dissimulé derrière un rideau et entendait les échanges ; ce n'est pas Léonnatus qui se moqua du Perse mais Polypercon, et la réaction d'Alexandre fut d'une rare violence :

> Le roi alors l'arrache de son lit, le jette à terre ; et comme l'autre était tombé sur le visage : « Eh bien, dit-il, tu as fait exactement ce dont tu t'es moqué à propos d'autrui. » Et, après avoir donné l'ordre de l'emprisonner, il mit fin au banquet.
>
> En vérité, Polypercon finit, après une longue punition, par obtenir son pardon[406]…

Ces versions sont-elles celles de Clitarque ? Si oui, laquelle ? Celle d'Arrien en effet, si elle ne met pas en valeur Alexandre, en tout cas ne ternit pas son image : il ne se dissimule pas, fait lancer un débat et se range à l'avis des Macédoniens, s'irrite certes mais accorde vite son pardon. Seule la colère qu'il ressent contre Callisthène reste tenace, mais Arrien estime que celui-ci l'a également méritée, et s'il blâme pour son compte Alexandre, il blâme plus encore Callisthène, certainement présenté peu à son avantage dans la source utilisée :

---

[403] Arr., *An.*, IV, 10, 5. L'anecdote est développée jusqu'en IV, 12, 2.
[404] Voir Curt., VIII, 6, 5, 5 à VIII, 6, 6, 1.
[405] Personnages peu connus ; H. BARDON (1948, 303) suppose que le premier était un chanteur d'hymnes, le second, originaire de Syracuse, peut-être l'auteur du traité Περί λιμένων.
[406] Curt., VIII, 6, 5, 24 - VIII, 6, 6, 1. Trad. H. BARDON.

Eh bien, moi, ces comportements, qui dénotent chez Alexandre de la démesure dans la circonstance présente, et chez Callisthène de la grossièreté, je ne les approuve absolument pas, et je soutiens qu'il suffit de faire preuve de modération, dans l'organisation de sa vie personnelle et, si l'on ne regarde pas comme indigne la fréquentation d'un roi, de glorifier de son mieux le pouvoir royal. Je considère donc qu'Alexandre n'a pas eu tort de prendre Callisthène en aversion pour sa liberté de langage déplacée et son sot orgueil[407]…

Il nous semble ainsi assez difficile de juger de ce qu'exposa Clitarque. Sans doute la trame lue chez Arrien et Quinte-Curce est-elle la sienne. Sans doute aussi Callisthène ne fut-il pas présenté à son avantage. On peut assez légitimement penser que Clitarque en cette circonstance adopta la démarche qui fut la sienne à propos de l'exécution de Philotas et de Parménion : une narration des faits qui laisse Alexandre en partie en-dehors du débat, tenu par un de ses proches et par Callisthène, et une image qui n'est pas négative du fait qu'il refusa la prosternation et entendit les protestations du philosophe, et à travers lui des Macédoniens, et du fait de sa clémence à l'égard du Compagnon qui s'était moqué du Perse prosterné. Mais ce n'est là, il faut le reconnaître, que conjectures. À tout le moins, si l'on ne peut affirmer que Clitarque a soutenu la proskynèse dans son œuvre, on ne peut non plus soutenir qu'il dénigra Alexandre à ce propos, comme le firent les historiens qui ont pu le prendre comme source.

c. Le complot des Pages et la mort de Callisthène

(Diodore, lacune ; Quinte-Curce, VIII, 6-8 ; Plutarque, 55 ; Arrien, IV, 13-14 et 22)

On retrouve l'affaire des Pages chez les trois mêmes auteurs, Quinte-Curcre, Plutarque et Arrien, et tous l'introduisent en faisant un rapport avec l'épisode raconté ci-dessus, puisqu'elle concerne Callisthène dont elle scella le destin.

Plutarque ne détaille pas le complot des Pages et se contente de l'évoquer. Arrien et Quinte-Curce, en revanche, le racontent dans le détail, et leurs versions sont en presque tous points concordantes : Hermolaüs, un jeune page, c'est-à-dire un jeune homme issu de la noblesse macédonienne attaché à la garde du roi[408], tua un sanglier qu'Alexandre poursuivait lors d'une partie de chasse. Il fut pour cela fouetté de verges et conçut un tel ressentiment pour Alexandre qu'il décida, poussé par son amant Sostratus, de le tuer[409]. Il s'entoura d'autres pages

[407] Arr., *An.*, IV, 12, 6-7. Trad. P. SAVINEL.
[408] Cette institution avait été créée par Philippe. Le devoir des pages était d'assister le roi dans ses chasses et de veiller sur lui la nuit (voir Arr., *An*., IV, 13, 1). Voir BERVE 1926, I, 37 sqq ; RINALDI, *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 844.
[409] Il y a débat sur les motivations des pages : ont-ils agi uniquement par vengeance, et sans arrière-pensée politique (TARN 1948, I, 81 ; BERVE 1926, II, 153), ou bien animés de la même farouche opposition à la politique

conjurés et tous décidèrent d'éliminer Alexandre un soir déterminé qu'ils étaient de garde, après son coucher. Mais le roi poussa le banquet jusqu'à l'aube, notamment car une prophétesse le lui avait conseillé alors qu'il partait se coucher. Le complot tomba ainsi à l'eau, et l'un des conjurés, Épiménès, se confia à son amant selon Arrien, à son frère Euryloque selon Quinte-Curce. Dans les deux cas c'est ce dernier, averti, qui alla trouver Ptolémée (Léonnatus chez Quinte-Curce), qui lui-même avertit le roi. Les jeunes gens avouèrent leurs crimes, « sous la torture » chez Arrien, lors d'une confrontation avec Alexandre, en présence de leurs pères, chez Quinte-Curce. Ils furent ainsi condamnés à être lapidés. Quant à Callisthène, que ces jeunes gens fréquentaient, il fut rattaché au complot malgré les dénégations des pages, emprisonné et, selon la plupart des historiens, exécuté.

La culpabilité des pages ne fait aucun doute chez aucun auteur, et leur châtiment paraît mérité[410]. Concernant Callisthène, les choses sont plus délicates. Il est certain qu'une certaine tradition favorable à Alexandre le présenta comme un complice, voire comme l'inspirateur de la conjuration, comme le relève Arrien :

> Selon Aristobule, [les pages] déclarèrent que c'était Callisthène qui les avait poussés à ce coup d'audace ; et Ptolémée dit la même chose, mais pas le plus grand nombre de ceux qui ont écrit.[411]

À leur propos d'ailleurs, Arrien met en évidence le fait qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de la mort de Callisthène :

> Quant à Callisthène, il fut, selon Aristobule, chargé de chaînes et mené partout à la ronde devant l'armée ; il mourut peu après de maladie ; mais d'après Ptolémée, il mourut par pendaison, après avoir été supplicié. Ainsi, même des gens dignes de foi dans leur récit, et qui étaient alors des familiers d'Alexandre, ne sont pas d'accord dans ce qu'il rapporte au sujet de faits connus de tous, et dont le déroulement ne pouvait leur échapper.[412]

---

d'Alexandre qu'avait évoquée Clitos, et en se considérant comme des « tyrannicides » (SCHACHERMEYR 1949, 315 sqq. ; HAMILTON 1969, 154-155) ?

[410] Ainsi chez Quinte-Curce : « sans hésiter, ils reconnurent leurs desseins. » (VIII, 7, 29 ; trad. H. BARDON) ou chez Plutarque : « quand Hermolaos conspira contre Alexandre et que les conjurés furent découverts… » (*Alex.*, 55, 3 ; trad. R. FLACELIÈRE).

[411] Arr., *An.*, IV, 14, 1. Trad. P. SAVINEL.

[412] Arr., *An.*, IV, 14, 3. Trad. P. SAVINEL. Ainsi les versions changent concernant la mort de Callisthène : selon Aristobule et Charès, il est mort de maladie, selon Ptolémée, il fut exécuté (voir Plut., *Alex*, 55, 9 ; Arr., *An*., IV, 14, 3). La vision de G. RADET (1931, 272) nous semble intéressante : « En réalité, l'ennemi de la Grande-Royauté d'Asie périt de mort violente. Quand Ptolémée nous dit qu'il fut mis à la torture et pendu, c'est sa version que nous devons tenir pour vraie ; car le Lagide, si soucieux du bon renom d'Alexandre, n'eût pas noirci de cette sorte la mémoire de son prince, s'il n'y avait été contraint par une répugnance trop naturelle à introduire un mensonge grossier dans son œuvre d'historien. » Sur cette question, voir aussi PEARSON 1960, 56, 171, 191 ; SCHACHERMEYR 1949, 321 ; BERVE 1926, II, 197 ; HAMILTON 1969, 156).

Quinte-Curce quant à lui affirme l'innocence de Callisthène, sans qu'il soit cependant possible de savoir s'il s'appuie là sur une source précise, s'il donne un avis personnel ou si, plus vraisemblablement, il s'appuie sur une conviction qui s'était établie de l'innocence de Callithène, que l'on retrouve par exemple clairement exprimée par Sénèque[413] :

> Callisthène aussi périt torturé : il était innocent du complot ourdi contre la vie du roi, mais il n'était pas fait pour les façons de la cour et des flatteurs. Aussi nul meurtre ne suscita chez les Grecs plus de haine contre Alexandre ; car cet homme, de mœurs et de culture parfaites, qui l'avait rappelé à la vie quand, après l'assassinat de Clitus, il s'obstinait à mourir, il ne lui avait pas suffi de le tuer, il l'avait mis à la torture, sans même le laisser se défendre : cruauté que suivit un tardif repentir.[414]

Quant aux sources utilisées par Quinte-Curce, on peut voir une influence probable d'Aristobule. En effet, alors qu'il rapporte les mêmes faits qu'Arrien concernant la femme prophétesse qui aurait invité Alexandre à retourner au banquet qu'il venait de quitter, Arrien nous apprend qu'il s'agit de « ce que rapporte Aristobule » (IV, 13, 5). On reconnaît en outre là la volonté de cet auteur de laver l'image d'Alexandre, et de le montrer ainsi comme favorisé par les dieux qui veillent sur lui ; ainsi Quinte-Curce souligne lui-même à cet endroit la *fortuna* du roi (VIII, 6, 14).

Pourtant, ce n'est pas là le seul auteur utilisé, puisque le texte de Quinte-Curce est aussi très proche de ce que rapportent, aux dires d'Arrien, d'autres sources que Ptolémée et Aristobule :

> Certains ont même affirmé qu'Hermolaos, amené devant les Macédoniens, avait reconnu avoir comploté, mais qu'il n'était plus possible à un homme libre de supporter la démesure d'Alexandre ; il avait énuméré tous les griefs : la fin injuste de Philotas, et celle encore plus monstrueuse de son père Parménion, ainsi que des autres condamnés qui moururent à ce moment ; l'assassinat en état d'ivresse de Clitus, l'adoption de la tenue des Mèdes, la prosternation envisagée et pas encore abandonnée, ses beuveries et ses sommeils : c'est parce qu'il ne pouvait plus supporter tout cela qu'il avait voulu se libérer et libérer les Macédoniens.[415]

On retrouve ici ainsi presque tous les griefs imputables à Alexandre que nous venons d'évoquer, dans cette période de son histoire située entre deux temps forts bien délimités que sont la prise du territoire de Darius jusqu'à sa mort, et la conquête de l'Inde. Or tous ces griefs

[413] Voir Sénèque, *Questions naturelles*, II, 23, 2-3, notamment : « [Callisthène] est pour Alexandre un reproche éternel que ne rachèteront jamais aucune vaillance, aucun bonheur à la guerre. » Trad. P. OLTRAMARE.
[414] Curt., VIII, 8, 21-23. Trad. H. BARDON.
[415] Arr., *An.*, IV, 14, 2. Trad. P. SAVINEL.

se retrouvent aussi dans la bouche d'Hermolaüs dans le texte de Quinte-Curce. Ainsi, ce dernier ouvre son propos par ces mots, avant d'entrer dans les détails des morts de tous ces Macédoniens :

> Combien y a-t-il de Macédoniens qui survivent à ta cruauté ? combien ? j'entends : à l'exclusion de la populace. Attale, Philotas, Parménion, Alexandre Lynceste et Clitus, pour ce qui est de l'ennemi, ils vivent, se battent à leur rang, te protègent de leur bouclier et reçoivent des blessures pour ta gloire, pour la victoire : tu les as merveilleusement récompensés.[416]

Pour ce qui est des mœurs des Perses adoptées par Alexandre, on peut lire plus loin :

> Le costume, la civilisation perse t'enchantent, tu as pris haine pour les mœurs de la patrie. Nous avons donc voulu tuer le roi des Perses, et non celui des Macédoniens.[417]

Quant à la proskynèse et au rejet qu'elle inspire à des hommes libres, voilà ce que déclare le jeune homme chez Quinte-Curce :

> C'est toi qui as voulu que les Macédoniens s'agenouillent devant toi et t'adores comme un dieu ; c'est toi qui désavoues Philippe pour ton père ; et si quelque dieu avait rang avant Jupiter, tu mépriserais même Jupiter ! Tu t'étonnes que ton orgueil nous soit insupportable, à nous, hommes libres ? […] Quant à toi, si tu peux te corriger, tu me dois beaucoup. Le premier en effet je t'ai enseigné ce que des hommes nés libres sont incapables de subir.[418]

Comment ne pas voir là, au vu de cette proximité, la main de Clitarque, qui serait dès lors de manière assez normale une autre source utilisée par Quinte-Curce avec Aristobule, et qui donne la parole aux pages pour justifier leur complot. Certes, peut-on penser, Alexandre ne sort guère grandi de cette présentation. Pourtant, il nous semble que c'est peut-être là l'intention de Clitarque : redorer son image. On n'apprend en effet rien de nouveau sur les actions d'Alexandre : cela n'est qu'une compilation de tous ses actes qui ont pu choquer le lecteur des *Histoires*. Mais l'on peut penser que Clitarque, tout comme le fait Quinte-Curce, donnait la parole à Alexandre pour répondre à ces accusations, et il n'y a guère lieu de penser que Quinte-Curce, si proche de sa source dans les paroles d'Hermolaüs, se soit éloigné de Clitarque dans

[416] Curt., VIII, 7, 4-5. Trad. H. BARDON.
[417] Curt., VIII, 7, 12. Trad. H. BARDON.
[418] Curt., VIII, 7, 13-15. Trad. H. BARDON.

la réponse d'Alexandre[419]. Cet épisode ainsi, par les discours échangés des personnages, en plus de revêtir une dimension dramatique, permet une dernière fois de justifier Alexandre, qui répond point par point à l'ensemble des griefs exposés. Les morts de Philotas, Parménion, Alexandre des Lyncestes et d'Attale ? Ce sont les morts justes d'ennemis d'Alexandre (VIII, 8, 5-7). Sur ses prétentions à la divinisation et à la proskynèse ? « Est-ce qu'aussi ce que répondent les dieux dépend de moi ? » (VIII, 8, 15) Et pour ce qui est de l'adoption des mœurs perses, la réponse d'Alexandre mérite d'être citée intégralement :

> Je suis venu en Asie, non pour détruire la structure des États, ni pour faire de la moitié du monde un désert, mais pour que ceux que j'ai soumis militairement n'aient pas à regretter ma victoire. Aussi se battent à vos côtés et, pour votre empire, répandent le sang des hommes qui, traités tyranniquement, se seraient révoltés. La possession n'est pas durable, où nous mène le glaive ; mais la reconnaissance des bienfaits est éternelle. Si nous voulons posséder l'Asie au lieu de la traverser simplement, ces gens-là doivent avoir leur part de clémence : c'est leur loyalisme qui assoiera mon empire pour l'éternité. […] Pourtant, dit-on, je communique les mœurs des vaincus aux Macédoniens. Certes je vois, en bien des nations, des coutumes qu'il n'y a pas à rougir d'imiter et, pour gouverner comme il faut un si grand empire, nul autre moyen que d'être à la fois leurs modèles et leurs disciples.[420]

Il est tout à fait notable que c'est la seule fois dans cette œuvre que des explications sont données à l'adoption des coutumes perses. On avait vu le jugement sévère du Romain qu'est Quinte-Curce lorsque celle-ci fut évoquée. Ici, certes, ces explications sont placées dans la bouche d'Alexandre, mais cela n'enlève rien à leur portée. D'autant que celle-ci est grande. On retrouve en effet les mêmes justifications qu'avait alors données Plutarque, et, au-delà de la simple volonté de travestissement, d'une envie d'apparaître par démesure avec les objets de la puissance perse, une véritable vision politique qui soutient cette démarche. Alexandre n'est plus un roi orgueilleux qui oublie sa patrie et devient un étranger à son propre peuple. Il est au contraire un homme clairvoyant sur ses propres pratiques, qui fait en sorte de se concilier l'appui des vaincus afin de construire un empire pérenne. Ainsi, s'il adopte les coutumes perses, c'est pour ne pas perdre ce qu'il leur a pris ; s'il protège le fruit de ses conquêtes, c'est parce qu'il lui appartient. H. BARDON (1947, 315) note à ce propos que Quinte-Curce, dans ce « développement politique […] a entrevu la pensée profonde d'Alexandre ». À notre sens, il ne fait là que rendre compte, comme il le faisait dans la réplique d'Hermolaüs, des écrits de

[419] Même s'il faut bien sûr considérer que Quinte-Curce use là de tout son talent rhétorique, comme l'a bien montré l'analyse d'E. BAYNHAM (1998, 197-199) du discours d'Alexandre, montrant que le Macédonien parvient à sauver son image face aux accusations : « The speech is one of the longest of Alexander's orations in the *Historiae*, and it is a tribute to Curtius' rhetorical skill and insight that he can present both an indictment and a defense of *regnum* that appears equally convincing. Alexander justifies himself in terms of *fides*, *clementia*, *uis*, and *fama*. »
[420] Curt., VIII, 8, 10-13. Trad. H. BARDON.

Clitarque[421]. On peut appuyer cette théorie en relevant le fait que l'on avait déjà pointé chez Justin une expression qui nous semblait provenir de l'historien alexandrin, et qui est très proche de ce qu'écrit Quinte-Curce au début de ce passage : « De là, se dirigeant vers l'ennemi, il interdit à ses soldats de ravager l'Asie, ayant annoncé qu'ils devaient préserver leurs propres biens et ne pas détruire ce dont ils étaient venus s'emparer.[422] »

Ainsi, pour tourner la page d'une séquence où les actions d'Alexandre pouvaient paraître répréhensibles, et bien qu'il eût déjà fait en sorte que le lecteur n'incriminât pas trop le roi macédonien, Clitarque profite de l'épisode du complot des Pages pour mettre dans la bouche d'un ennemi indiscutable d'Alexandre l'ensemble des griefs qu'on pouvait porter contre lui. Cela lui permet en effet de donner par la suite la parole à Alexandre qui s'explique sur tous les points et les justifie, de manière assez convaincante, notamment en évoquant la nature de son projet politique. Les incidents passés paraissent dès lors à nouveau justifiés, et la figure d'Alexandre préservée.

Quant à Callisthène, on ne peut dire ce que fut la position de Clitarque. S'il ne paraît pas avoir condamné le philosophe d'Olynthe, avec Aristobule et Ptolémée, il semble cependant dans ces circonstances peu problable qu'il ait cherché à noircir Alexandre par une exécution injuste. Il paraît plus raisonnable de penser qu'à nouveau ce dernier s'en sera tenu à la présentation neutre des faits, à savoir le démenti par Hermolaüs de la culpabilité de Callisthène[423]. Mais quel crédit porter à un jeune homme convaincu de trahison et dont tous les propos sont démentis par Alexandre ?

4. Conclusions sur Clitarque et son traitement dans les *Histoires philippiques*

Trogue Pompée utilisa, cela ne fait aucun doute, Clitarque comme source pour composer les livres XI et XII des *Histoires philippiques*. La proximité de son texte avec des passages attestés de l'historien alexandrin ne permet pas d'en douter. De même, la communauté de propos entre Diodore, Quinte-Curce et Justin, renforcée par la comparaison de leurs œuvres à celles de Plutarque et d'Arrien, eux aussi lecteurs de ses *Histoires d'Alexandre*, montre qu'il le

[421] Ce qui ne nous semble pas contradictoire avec la critique d'Alexandre et de son goût du luxe perse qu'I. YAKOUBOVITCH (2015, 75, note 476, 77, notes 484 et 485) décelle dans cet échange entre Hermolaüs et Alexandre : en se fondant sur la trame offerte par Clitarque, Quinte-Curce a pu insérer des développements propres.
[422] Justin, XI, 6, 1.
[423] Voir Curt., VIII, 7, 10 : « Or j'affirme qu'il n'a rien fait. Voici ceux qui, avec moi, ont eu ce projet magnifique : aucun ne saurait dire que Callisthène ait été notre complice… » Trad. H. BARDON.

prit pour source de très nombreux passages : Clitarque peut ainsi être considéré comme la source principale de ces deux livres, celle qui en assure la trame.

Or la lecture de ces textes montre que Clitarque faisait d'Alexandre un portrait cohérent et particulièrement élogieux. On ne compte plus les qualités humaines propres au roi macédonien : le respect de ses amis, que montrent par exemple les cadeaux qu'il leur fit avant son départ ou l'épisode de sa maladie de Tarse ; l'humanité et la générosité, perceptibles entre autres dans son traitement de la famille de Darius ou dans sa rencontre des Grecs mutilés ; l'intelligence et la détermination, qu'illustre notamment toutes deux l'anecdote du nœud gordien. Qualités militaires également : l'assurance, dont témoigne le lancer de javelot sur la terre de Darius ; l'art de parler aux troupes, ainsi à Issos pour les galvaniser ou en Hyrcanie pour les remobiliser après la mort de Darius ; la force d'âme, dont il fit preuve à Gaugamèles en trouvant le sommeil avant le combat ; le sens de l'écoute, lorsqu'il prit en compte la volonté des hommes de ne pas continuer leur campagne plus loin vers l'est ; enfin bien sûr le courage, dont le témoignage le plus éclatant est le combat qu'il mena seul dans la cité des Malles.

Ce n'est pas un homme, ce n'est pas même un roi, c'est bien un héros que Clitarque dépeint, et cette image héroïque est renforée par la bienveillance des dieux, comme à Nysa où Dionysos lui épargna la folie, ou lors de l'apparition en rêve du remède au poison dont mourait Ptolémée. À tel point que Clitarque montra sans ciller Alexandre lui-même comme le fils de Zeus lors de l'oracle d'Ammon, marchant sur les pas d'autres fils du dieu des dieux, ainsi d'Héraclès quand il s'unit à son tour à la reine des Amazones. Tous ces épisodes font entrer Alexandre dans la légende, lui qui, à plusieurs reprises, est montré comme le maître du monde entier, que ce soit dans les annonces des oracles de Gordion ou d'Ammon, ou dans la rencontre des ambassades à Babylone, peu avant sa mort.

Cette volonté de présenter Alexandre sous un jour si lumineux conduisit l'historien à clairement composer avec la réalité historique, ce qui lui valut les critiques acerbes de certains érudits tels que Strabon, notamment au sujet de la rencontre avec Thalestris. Pourtant Clitarque ne chercha pas dans le même temps à dissimuler des attitudes ou des actions d'Alexandre qui portèrent à la critique. En cela l'historien d'Alexandre semble avoir fait preuve d'une ceraine honnêteté. Cette démarche a pu troubler certains commentateurs modernes qui virent même en Clitarque une source hostile au Macédonien !

En réalité, Clitarque chercha systématiquement à minimiser le rôle d'Alexandre dans des actions si connues qu'il eût été vain de les taire. Il fait ainsi porter la responsabilité de certains actes répréhensibles sur d'autres personnes, comme l'incendie du palais de Persépolis imputé surtout à l'Athénienne Thaïs, la mort de Clitos dont ce dernier est le premier

responsable, ou la condamnation de conjurés, qu'il s'agisse de Philotas et Parménion ou des Pages, dont les complots sont systématiquement considérés comme avérés. Dans ces cas assez complexes, il semble que Clitarque s'en soit tenu à l'exposé des faits, supposés parler d'eux-mêmes. Alexandre peut même ainsi apparaître au second plan, derrière Thaïs qui met le feu au palais, derrière les Macédoniens qui condamnent Philotas et son père, derrière son entourage qui lance le débat sur la proskynèse. Face à cela, le roi fait preuve de modération : il retire les attributs les plus barbares du costume perse qu'il adopte et il renonce à la proskynèse. En plus de souligner cette qualité, Clitarque ne manque pas non plus de montrer les regrets exprimés par Alexandre face à certains drames : il regrettera vite l'incendie du palais et surtout sera rongé par le remords à la suite de la mort de Clitos, poursuivi par l'image de sa nourrice qui était la sœur du défunt. Il est enfin probable que Clitarque n'hésite pas pour défendre son image à s'appuyer sur la vision politique d'Alexandre d'échanges entre les peuples, surtout à propos de l'adoption du costume des vaincus. S'il n'élude donc pas ces sujets susceptibles de ternir l'image positive du roi, c'est pour mieux les corriger, en donner une vision favorable à ce dernier, ce qu'illustre notamment l'échange entre Hermolaüs et Alexandre suite au complot des pages, qui permet à l'historien de clore une séquence délicate pour l'image du roi, en donnant une justification à toute chose.

Enfin il faut noter, au sujet de Clitarque, son goût évident pour l'écriture d'anecdotes vivantes et touchantes pour le lecteur. Il n'est pas assez pour lui de chanter les exploits et les qualités d'Alexandre, quelque héroïques qu'ils fussent, il se plaît aussi à la description de scènes pathétiques, telles que celles des Grecs mutilés, de l'état misérable des soldats implorant à Alexandre de mettre un terme aux conquêtes, de la peur des femmes de la famille royale, enfermées dans leur tente après Issos. Cet épisode montre également le talent de Clitarque pour la narration : celle-ci offre des scènes travaillées particulièrement dramatiques, parmi lesquelles les dernières paroles de Darius ou la mort d'Alexandre.

On peut dès lors comprendre pourquoi Clitarque s'est imposé comme un historien de référence de l'histoire d'Alexandre, particulièrement dans le monde romain. Son œuvre longue et complète avait le mérite de chanter la geste d'Alexandre, sans omettre pour autant de parler des épisodes les plus fâcheux de cette histoire. En en atténuant la portée, l'œuvre conservait malgré tout sa cohérence. Il offrait enfin un texte exotique, parfois merveilleux, écrit avec talent, exploitant les ressources du pathétique et du dramatique.

C'est ainsi tout naturellement que Trogue Pompée, au moment d'écrire l'aventure d'Alexandre dans ses *Histoires philippiques*, a pris Clitarque comme source. De nombreux épisodes montrent la grande fidélité dont il fit preuve à son égard, par exemple lorsqu'il ne

cherche pas à mettre en avant les Romains lors de la rencontre des ambassades. Cela conduit même Trogue Pompée à montrer parfois une image d'Alexandre plus positive encore que d'autres auteurs de la *Vulgate* ; en témoigne la réaction d'Alexandre face à la demande de ses hommes de rebrousser chemin ou l'absence de doute exprimé lors de l'épisode de Nysa (si Justin ne l'a pas fait disparaître). Ainsi l'Alexandre de Trogue Pompée fait par endroits preuve des mêmes qualités que l'Alexandre de Clitarque.

Toutefois, Trogue Pompée prit parfois des libertés avec le texte de l'historien alexandrin. En premier lieu, il lui est arrivé de faire disparaître certains épisodes, ou à tout le moins de se contenter de les évoquer. Il en va ainsi de l'incendie du palais de Persépolis, dont l'éviction visait à la cohérence dans la structure de son œuvre propre. De plus, il arrive que l'auteur gaulois modifie le texte de Clitarque, en noircissant une image auparavant positive d'Alexandre, comme c'est le cas pour l'oracle d'Ammon ou pour le traitement des soldats séditieux à la suite de la mort de Parménion. Dans les deux cas, il fait alors intervenir une autre source dont nous allons à présent tenter de voir l'influence dans l'œuvre.

Enfin, à propos de Justin, il faut relever le fait que lui-même semble fidèle à Trogue Pompée, tout en restant dans la démarche d'épitomateur que nous avons développée. Ainsi, il passe certainement sous silence certains passages de l'œuvre pour se concentrer sur des points qui lui paraissent essentiels, développés de manière cohérente et structurée. L'exemple des deux seules batailles conservées lors de la descente du fleuve indien, au détriment des autres, illustre bien cette démarche. Quant aux épisodes développés, Justin s'en tient à l'essentiel dans sa narration, évacuant tout ce qui n'apporte rien à ses yeux à la qualité du propos, comme nous l'avons montré au sujet du nœud gordien ou de la blessure de Ptolémée. Toutefois, le goût de Justin pour l'art oratoire l'a sans doute amené à conservé un texte très proche de celui de Trogue Pompée au moment des dernières paroles de Darius, rapportées au discours indirect, comme le voulait l'historien gaulois.

Il est aussi probable que Justin ait apporté quelques modifications au texte originel. Celles-ci ne se firent en revanche jamais contre le sens de ce dernier, mais devaient avoir pour but de renforcer la cohérence des livres XI et XII autour de la seule figure d'Alexandre le Grand. Ainsi disparaissent tous ses lieutenants, dont les actions furent parfois mémorables, qu'il s'agisse de Léonnatus lors de l'épisode des Malles ou de la rencontre des femmes à Issos, ou d'Héphestion dans ce même épisode ou lors du sacre d'Abdalonymos à Sidon. Ces modifications purent d'ailleurs être sources de certaines maladresses, comme dans la narration du combat contre les Malles. Pourtant, si l'on peut lui reprocher de s'être ainsi éloigné de la

vérité historique, ou de ce qui était considéré comme tel, on ne peut accuser Justin d'avoir pour autant dénaturé le texte de Trogue Pompée.

II. Une autre source

La comparaison du texte de Justin avec ceux des autres historiens d'Alexandre a ainsi permis de mettre à jour une communauté de source, très importante, les auteurs de la *Vulgate* s'appuyant essentiellement sur Clitarque. Mais elle a aussi révélé la présence d'une autre source, originale, dont la voix n'est plus présente que dans l'œuvre de l'historien gallo-romain. Il faut donc à présent s'appliquer à relever tous les passages où cette voix originale se fait entendre, pour appréhender la vision d'Alexandre portée dans cette dernière.

1. Les passages concernés

Cette nouvelle source est clairement hostile à Alexandre. Cette hostilité se manifeste de deux façons : d'abord en diminuant les exploits guerriers du chef des Macédoniens, ensuite en le présentant comme un tyran.

A. Les passages diminuant la grandeur militaire d'Alexandre

a. La prise de Tyr

(Justin, XI, 10 ; Diodore, XVII, 40-46 ; Quinte-Curce, IV, 2-4 ; Plutarque, 24-25 ; Arrien II, 15-24)

La prise de Tyr apparaît comme l'un des faits d'arme les plus extraordinaires parmi toutes les batailles menées par Alexandre. Sur les circonstances ayant mené à la guerre, tous les auteurs (hors Plutarque qui ne s'attarde guère sur le sujet) s'accordent : Alexandre voulait sacrifier à Héraclès dans le temple de Tyr et s'en est vu refuser l'accès, ce qui alluma sa colère[424], comme on le lit chez Arrien :

C'est donc à cet Héraclès de Tyr qu'Alexandre déclara vouloir sacrifier. Mais quand cela eut été rapporté à Tyr par les ambassadeurs, il parut bon aux Tyriens de faire ce qu'exigerait Alexandre, sauf qu'on ne laisserait pénétrer dans la cité aucun Perse ni aucun Macédonien : cette attitude leur semblait la mieux appropriée pour se justifier, eu égard à la situation présente, et la plus sûre pour la décision qu'ils prendraient en ce qui concernait

[424] Tyr revêtait aussi une importance stratégique en tant que port d'attache d'une partie de la flotte de Darius : pour venir à bout de la flotte de son ennemi, Alexandre devait prendre la ville. Voir BOSWORTH 1989, 65 ; HECKEL 1997, 145.

l'issue, encore incertaine, de la guerre. Mais, lorsque cette réponse de Tyr fut rapportée à Alexandre, il renvoya les ambassadeurs en laissant libre accès à sa colère[425]…

Cette version, tout en insistant sur la grande prudence des Tyriens cherchant à rester neutres dans le conflit[426], est très proche de celle que relate Justin :

Comme la cité des Tyriens avait envoyé à Alexandre, par l'intermédiaire d'ambassadeurs, une couronne d'or de grand poids à titre de félicitations, une fois le présent reçu avec plaisir, il dit qu'il voulait aller à Tyr pour s'acquitter de vœux faits à Hercule. Comme les ambassadeurs lui disaient qu'il serait mieux qu'il le fît dans la vieille Tyr et dans un temple plus ancien, cherchant à empêcher son entrée dans leur ville, il s'échauffa au point de menacer la ville de destruction et, son armée aussitôt dirigée contre l'île, les Tyriens, sans être moins courageux, comptant sur les Carthaginois, c'est par une guerre qu'il est accueilli.[427]

La couronne envoyée par les Tyriens à Alexandre est également présente chez Quinte-Curce[428], et l'on trouve de même chez lui les raisons qui poussent Alexandre à aller sacrifier à Hercule (« un oracle l'avait même invité à offrir ce sacrifice », IV, 2, 3) ainsi que la proposition des Tyriens d'aller sacrifier dans un temple hors les murs. Les deux auteurs latins suivent dès lors une source commune, certainement Clitarque, très proche de la source d'Arrien. De même en effet, Alexandre n'accepte pas ce refus de la part des Tyriens chez Diodore et Quinte-Curce non plus[429].

Or le consensus se poursuit dans la suite du texte : Alexandre, pour prendre la ville, décide de construire une digue gigantesque entre la terre et l'île, construction qui se heurte aux attaques nombreuses des Tyriens usant notamment de machines de guerre terribles, sur lesquelles s'attarde longuement Diodore, qui utilise certainement ici d'autres sources en plus de Clitarque. Finalement, après un siège particulièrement éprouvant pour l'armée macédonienne, qui dura sept mois, Alexandre décide d'attaquer la cité par la mer, en faisant ériger des tours et autres machines de guerre entre des navires assemblés deux à deux[430]. Et se produit alors un exploit militaire remarquable d'Alexandre, raconté et salué comme un acte

[425] Arr., *An.*, II, 16, 7-8. Trad. P. SAVINEL.
[426] Sur les échanges diplomatiques entre Tyr et Alexandre, et l'importance que revêtait la visite de ce dernier au temple d'Héraclès – Melqart, voir GREEN 1991, 247-248.
[427] Justin, XI, 10, 10-12.
[428] J. E. ATKINSON (1980, 294) note qu'une couronne d'or, « whilst it denoted gratitude or a desire to strengthen a bond, […] did not connote submission nor a sense of weakness. »
[429] On notera par exemple les expressions Τοῦ δ' Ἀλεξάνδρου χαλεπῶς ἐνέγκαντος (XVII, 40, 3) et chez Quinte-Curce *non tenuit iram Alexander* (IX, 2, 5).
[430] Pour une narration très efficace de ces événements, voir GREEN 1991, 252-254.

d'héroïsme par Diodore et Quinte-Curce, qui suivent à n'en pas douter la tradition encomiastique de Clitarque. Voici, à titre d'exemple, la version de Diodore[431] :

Ayant remarqué que le rempart était plus faible du côté des arsenaux, il fit approcher de ce côté-là les trières qui, amarrées deux à deux, transportaient les machines de guerre les plus considérables. C'est à cet endroit qu'il osa accomplir une action à laquelle les spectateurs eux-mêmes ne pouvaient croire : depuis la tour de bois, il fit lancer une passerelle sur le rempart de la ville. Par cette passerelle, il monta seul sur le rempart, sans redouter l'envie de la Fortune ni s'effrayer de la furie guerrière des Tyriens. Ayant pour spectatrice de sa bravoure l'armée qui avait vaincu les Perses, il ordonna aux autres Macédoniens de le suivre et leur montra le chemin. Il tuait les ennemis qui venaient à sa portée, frappant les uns de sa lance, les autres de son sabre, renversant même certains avec le rebord de son bouclier, si bien qu'il calma la grande témérité de l'adversaire.[432]

Arrien est à nouveau très proche, même si chez lui c'est un dénommé Admète qui prend le premier pied sur le rempart et est tué, après quoi « Alexandre le suivit et s'empara du rempart avec les Compagnons.[433] » Quant à Plutarque, même s'il ne s'attarde pas sur le sujet, il parle néanmoins d'une attaque menée « avec plus de force qu'Alexandre ne l'avait imaginé au début.[434] »

Ainsi, même si l'action précise du roi varie, tous s'accordent pour parler d'une prise par la force de la cité, où le roi tint un rôle essentiel. Et Trogue Pompée, suivant Clitarque, aurait pu, comme au moment de l'épisode des Malles, faire ainsi que Diodore et Quinte-Curce et chanter la geste d'Alexandre à cet instant. Pourtant, voici ce que l'on peut lire chez Justin :

Amota igitur inbelli aetate et ex Carthagine arcessitis mox auxiliis, non magno post tempore per proditionem capiuntur.

[Les Tyriens] éloignent donc ceux qui n'étaient pas en âge de combattre, font bientôt venir des secours de Carthage, et sont pris peu de temps après par trahison.[435]

Aucune mention du siège, de la construction de la digue ou du combat final. L'expression *non magno post tempore* ne laisse guère imaginer qu'il y eut sept longs mois d'efforts infructueux pour les Macédoniens, et la mention de la trahison (*per proditionem*), dont

[431] Quant à Quinte-Curce, il suffit de relever l'expression *ingenti animo, periculo maiore* (IV, 4, 10) pour montrer son admiration face à la bravoure du roi.
[432] DS, XVII, 46, 1-2. Trad. P. GOUKOWSKY.
[433] Arr., *An.*, II, 23, 6. Trad. P. SAVINEL.
[434] Plut., *Alex*, 25, 2.
[435] Justin, XI, 10, 14.

on ne sait à quoi la rattacher, ne laisse aucune place à l'héroïsme ni des soldats, ni encore moins d'Alexandre.

La différence de traitement de cet épisode est si nette, sa formulation si laconique, qu'elle mena même à une remise en cause du travail de Justin. Ainsi N. G. L. HAMMOND écrit que « Justin must have disregarded whole chapters in Trogus to reduce the long siege to his own silly sentence.[436] » Ce dernier note malgré tout beaucoup de points d'accord entre Diodore (qu'il affirme également suivre Clitarque) et Justin, notamment à propos de l'évacuation des femmes et des enfants et de la confiance portée par les Tyriens en Carthage. On peut ainsi se demander pourquoi Justin suivrait fidèlement Trogue Pompée, lui-même suivant Clitarque, pour tout un développement somme toute assez secondaire sur l'attitude des Tyriens, et se débarrasserait de la partie du texte qui devait le plus l'intéresser, à savoir la prise héroïque de la cité par Alexandre. De plus, c'est faire peu de mérite à son travail d'épitomateur dont nous avons pu à plusieurs reprises remarquer que, s'il manquait parfois de rigueur et n'était pas à l'abri d'approximations, voire qu'il apportait parfois certaines modifications, il s'attachait cependant à ne jamais dénaturer le sens du texte ou sa portée.

N. G. L. HAMMOND relève en outre, comme preuve de son opinion, le fait que Justin contredit sa « phrase stupide » au livre XVIII (XVIII, 3, 18). C'est d'ailleurs en se fondant sur ce point que W. HECKEL incrimine également le travail de Justin à cet endroit[437]. On y lit en effet à propos de la prise de la ville l'ablatif absolu « *expugnata urbe* », qui renvoie bien à une prise par la force. Cependant, ce ne serait pas le seul endroit des *Histoires philippiques* où se niche une contradiction. Dans la mesure où Trogue Pompée utilise des sources variées pour les différentes parties de son œuvre, et parfois plusieurs sources pour certains livres de son histoire universelle, des versions différentes d'un même fait peuvent être présentés. C'est ainsi par exemple que, concernant la mort de Callisthène, on lit simplement au livre XII que son opposition à la proskynèse « causa sa perte et celle de nombreux princes Macédoniens, puisque tous furent tués sous prétexte de complot.[438] » Or, au sujet de cette même mort, on lit au livre XV, dont la source reconnue est Hieronymos de Cardia[439] :

Pour preuve, alors qu'Alexandre le Grand, enflammé de colère, avait imaginé que le philosophe Callisthène, à cause de son opposition à l'usage de la prosternation perse, avait été au courant des embûches qui

[436] HAMMOND 2007 (2), 98.
[437] HECKEL 1997, 149. Relevons notamment la phrase : "In fact, this claim is contradicted at 18.3.18-19, where Justin correctly follows Trogus […] : the error is clearly of Justin's own making." Voir aussi SANTI AMANTINI 1981, 249.
[438] Justin, XII, 7, 2.
[439] BRIANT 1982, 14.

lui avaient été préparées, et qu'il en avait fait un spectacle hideux et pitoyable : tous les membres cruellement mutilés, les oreilles, le nez et les lèvres coupés, et que, en plus, il le faisait promener, enfermé dans une cage avec un chien, pour la terreur des autres, à ce moment Lysimaque, habitué à écouter Callisthène et à recevoir de lui les préceptes de la vertu, ayant pris pitié d'un si grand homme payant le prix, non d'un crime, mais de la liberté, lui donna du poison en remède à sa détresse. Et Alexandre le prit si mal qu'il ordonna de jeter Lysimaque à un lion très féroce.[440]

Qu'il soit ici fait allusion au rôle de Callisthène dans le complot des pages alors qu'il ne s'agissait que d'un prétexte auparavant pourrait passer à nouveau pour une erreur de Justin. Que le sort affreux et humiliant de Callisthène n'ait pas été évoqué au livre XII pourrait être une volonté de Trogue Pompée de ne pas se répéter (mais alors pourquoi ne pas l'avoir développé au moment le plus opportun, quand l'attention était portée sur le philosophe ?). Mais que la mort de Callisthène soit ici l'œuvre de Lysimaque, même s'il s'agit d'un geste d'amitié, quand on lit auparavant qu'il fut tué avec d'autres nobles sans distinction, cela ne peut relever que de l'incohérence. On voit bien ici que Trogue Pompée a utilisé deux sources différentes, et que celles-ci ne s'entendent guère. Et l'on peut, nous semble-t-il, difficilement imputer ici la faute à Justin. Aussi sommes-nous tentés de suivre le même raisonnement pour ce qui est de cette « trahison ». Trogue Pompée s'appuie ici sur une source qui n'est pas la même que celle du livre XVIII (probablement Timée), qui cherche manifestement à justifier l'attitude féroce d'Alexandre à l'égard des Tyriens, dont il tua entre six mille âmes (selon Diodore) et huit mille (selon Arrien), en rappelant le passé de la cité :

Là, harcelés par les guerres des Perses pendant longtemps et de manière variée, ils furent certes vainqueurs mais, leurs troupes étant épuisées, ils subirent de la part de leurs esclaves, qui abondaient en multitude, d'indignes supplices ; ayant fait une conspiration, les esclaves assassinent toute la population libre, avec leurs maîtres, et ainsi en possession de la ville, ils occupent les foyers de leurs maîtres, s'emparent de l'état, prennent des épouses et engendrent des hommes libres, ce qu'eux-mêmes n'étaient pas. [...]

Ce forfait des esclaves fut célèbre et un exemple redoutable dans le monde entier. De ce fait, alors que, du temps s'étant passé, Alexandre le Grand faisait la guerre en Orient, en tant que vengeur de la sécurité publique il fit mettre en croix, après la prise de leur ville [*expugnata urbe*], tous ceux qui avaient survécu au combat, en mémoire de l'ancien massacre.[441]

Si l'on fait de Justin l'auteur bien léger de la version concernant la trahison de la cité de Tyr, sous le prétexte sous-entendu que Trogue Pompée n'aurait pu lui-même se contredire, il

[440] Justin, XV, 3, 3-7. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET.
[441] Justin, XVIII, 3, 6-7 et 17-18. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET.

faut alors faire de ce même Justin l'inventeur ou bien de tout ce qui justifie la prise de Tyr au livre XII, ou de ce qui la justifie au livre XV. Et l'on en profitera pour faire de lui également l'auteur de l'incohérence concernant Callisthène dont nous venons de parler, et tout ce qui peut participer de ce phénomène dans l'œuvre (et nous pourrons en observer d'autres manifestations à l'intérieur des seuls livres XI et XII). Il semble préférable d'admettre que la tradition analystique des *Histoires philippiques*, qui repose sur l'idée fondamentale que Trogue Pompée avait écrit une œuvre parfaite corrompue par un abréviateur extrêmement négligeant, n'est plus de mise. Au vu d'ailleurs du travail titanesque de l'auteur gallo-romain, usant d'un grand nombre de sources dans un ouvrage colossal, on ne peut lui reprocher ces incohérences, preuves plutôt de son érudition que de son manque de rigueur. Rien n'interdit d'ailleurs de penser que Trogue Pompée pouvait citer ses sources pour expliquer ces variations.

Enfin nous noterons que cette variante du texte justinien par rapport aux autres historiens d'Alexandre n'étant pas isolée, il convient de toutes les traiter avec attention comme des indices importants de l'écriture de l'œuvre plutôt que de les balayer d'un revers de la main, sous le prétexte qu'elles ne seraient que les marques de paresse d'un épitomateur las de lire l'œuvre qu'il réécrivait.

b. La prise de Massaga et le rôle de Cléophis

(Diodore, 84 ; Quinte-Curce, VIII, 10 ; Justin, XII, 7 ; Arrien : IV, 26-27)

Il n'est pas deux versions identiques de ce passage parmi les historiens qui le relate. Plutarque n'en dit rien, et une lacune nous prive de la majeure partie du texte de Diodore.

Pourtant, sur la prise de la cité, il est des similitudes entre les textes de Quinte-Curce et d'Arrien. Dans les deux cas, il est signalé que la ville de Massaga est particulièrement bien fortifiée[442]. Dans les deux cas, Alexandre doit avoir recours à des machines de siège. Dans les deux cas, il est blessé par une flèche lancée depuis le rempart, qui l'atteint « à la cheville, ne le blessant que légèrement[443] » chez Arrien, au mollet chez Quinte-Curce. Celui-ci ajoute qu'Alexandre, après avoir retiré le fer, ne fit pas bander sa blessure. Ainsi « comme la jambe blessée restait pendante, et que les caillots de sang refroidissaient la plaie et en aggravaient la

[442] Elle est la capitale des Assacéniens, située dans la région du Swat et du Panjkora, au col du Katgala, dans le nord-ouest de l'actuel Pakistan. Voir AMANINI 1981, 271 ; HECKEL 1997, 241 ; WORTHINGTON 2014, 238.
[443] Arr., *An.*, IV, 25, 4.

douleur, d'après la tradition [*fertur*] il dit que, si on le prétendait fils de Jupiter, il n'en ressentait pas moins la souffrance physique.[444] »

En outre Diodore et Arrien mentionnent le cas de mercenaires ayant farouchement combattu contre Alexandre dans la défense de la cité. Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir tué leur chef que la ville se rendit chez Arrien. Ceux-ci furent autorisés à quitter la cité, après quoi Alexandre les massacra, motivé par la haine qu'il leur portait chez Diodore, par le fait qu'il avait appris qu'ils comptaient fuir au lieu d'incorporer son armée comme ils s'y étaient engagés chez Arrien[445]. On trouve de fait ici une tradition différente de celle de Quinte-Curce.

Enfin, concernant la reine Cléophis, il n'en est pas une fois question dans le texte d'Arrien. Dans celui de Diodore, on apprend que

> … Une fois ces conditions acceptées sous serment, pleine d'admiration pour la grandeur d'âme d'Alexandre, la reine envoya à ce dernier des présents de très grande valeur et promit d'exécuter tous ses commandements.[446]

Quinte-Curce mentionne aussi son rôle : après qu'Alexandre eut accordé son pardon à la cité, « la reine vint, escortée d'une foule de femmes nobles, qui offraient, en libation, du vin dans des patères d'or. Elle approcha son jeune fils des genoux du roi et, outre sa grâce, elle obtint les honneurs de sa fortune ancienne[447]… »

Au vu de toutes ces versions différentes, nous serions tentés de voir en Clitarque la source naturelle de Quint-Curce. L'expression *fertur* établissant une tradition communément admise au sujet de la blessure d'Alexandre, et de son mot célèbre parfaitement dans le genre dramatique de l'auteur alexandrin. De même, le tableau de la reine Cléophis posant son enfant sur les genoux du roi après sa reddition, et obtenant par là de grands honneurs, nous semble appartenir à la même tradition. Diodore quant à lui, même si la lacune ne permet d'en juger de manière définitive, suit certainement Clitarque sur le rôle de la reine, les « présents » évoqués dans son texte étant sans doute à mettre en lien avec les « patères en or » de celui de Quinte-Curce. En revanche, il s'appuie sur une autre tradition pour évoquer le sort des mercenaires, peut-être la même qu'Arrien, et donc probablement Aristobule qui constitua une des sources communes des deux auteurs.

---

[444] Curt., VIII, 10, 29. Trad. H. BARDON.
[445] P. GREEN (1991, 383), relayant le chiffre de 7000 mercenaires massacrés, note que ce massacre est aujourd'hui considéré comme une tâche majeure de l'histoire d'Alexandre par les historiens Indiens actuels.
[446] DS, XVII, 84, 1. Trad. P. GOUKOWSKY.
[447] Curt., VIII, 10, 34-35. Trad. H. BARDON.

Quoi qu'il en soit, le texte de Justin ne nous permet pas de dire que Trogue Pompée suivit aucune de ces sources. Voici ce que l'on peut en effet lire à ce sujet dans les *Histoires philippiques* :

Inde montes Daedalos regnaque Cleophidis reginae petit. Quae cum se dedidisset ei, concubitu redemptum regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta, quod armis non poterat ; filiumque ab eo genitum Alexandrum nominauit, qui postea regno Indorum potitus est. Cleophis regina propter prostratam pudicitiam scortum regium ab Indis exinde appellata est.

De là il gagne les monts Dédale et les royaumes de la reine Cléophis. Cette dernière, alors qu'elle s'était rendue à lui, reçut d'Alexandre son royaume racheté par des rapports amoureux : elle obtint par ses appâts ce qu'elle n'aurait pu obtenir par les armes ; et elle appela Alexandre son fils né de lui, qui fut par la suite maître du royaume des Indes. La reine Cléophis, pour avoir prostitué sa pudeur, fut à partir de là surnommée par les Indiens la catin royale.[448]

Justin passe sous silence la prise difficile de la ville, ainsi que la blessure d'Alexandre. L'expression *se dedidisset* peut renvoyer à une capitulation après affrontement ou à une soumission volontaire. Que les combats aient figuré ou non dans le texte de Trogue Pompée, Justin se trouve quant à lui beaucoup plus intéressé par les relations amoureuses entre Alexandre et Cléophis. Or ces relations sont vues de manière extrêmement négative, comme une sorte de marchandage entre le vainqueur et la vaincue, comme en témoignent les expressions *concubito redemptum regum* et l'opposition entre *illecebris* et *armis*. D'où cette idée fort malveillante de prostitution, sur laquelle Justin insiste lourdement en parlant de la pudeur prostituée (*prostratam pudicitiam*) de la reine et de son terrible surnom (*scortum regium*). J. N. ADAMS (1983, 325-326) explique que *scortum* « was the more pejorative word », en comparaison à *meretrix*, bien qu'il ne soit pas vulgaire, mais qu'il s'emploie souvent chez les historiens « in contexts of condemanation ».

Dans cette mesure, si l'image de Cléophis est particulièrement écornée dans cette version des faits, et évoque, comme nous le verrons, celle de Cléopâtre[449], l'image d'Alexandre pâtit également de cet épisode, où il n'apparaît que comme le client d'une prostituée, bradant un royaume pour les charmes d'une femme.

On notera enfin que Cléophis est chez Justin très éloignée du portrait qui en est fait chez Quinte-Curce. Chez ce dernier, elle apparaît en majesté, entourée de femmes nobles ; elle

[448] Justin, XII, 7, 9-11.
[449] Voir p.376-377.

apparaît comme pieuse par ses libations ; elle apparaît comme une mère douce. Dans ces conditions, il met en doute, sans l'évoquer directement, la possibilité d'une relation entre la reine et Alexandre :

> … elle eut son titre de reine, et certains crurent [*credidere quidam*] que la beauté y eut plus de part que la piété. Et, en tout cas, elle eut un enfant par la suite ; quel que fût le père, il eut pour nom Alexandre.[450]

Ce passage paraît comme un ajout à la source suivie par Quinte-Curce par l'expression « *credidere quidam* », et un ajout avec lequel il prend manifestement de la distance, posant un doute même sur la paternité de l'enfant né de Cléophis. C'est donc une autre vision que celle de Clitarque, et le développement fort circonspect de celle utilisée par Trogue Pompée. Il ne fait guère de doute qu'ici Quinte-Curce, qui n'utilise pas ailleurs cette source, répond au texte de son prédécesseur gallo-romain, comme l'affirme W. HECKEL (1997, 242) : « Curtius agrees that she [Cléophis] subsequently bore a son, named Alexander, but stops short of Trogus' affirmation that Alexander himself was the father ; 8. 10. 35 may refer directly to Trogus » et par conséquent à la source différente que lui-même suivait alors.

c. La bataille contre Poros

(Diodore, XVII, 87-89 ; Quinte-Curce, VIII, 13-14 ; Justin, XII, 8 ; Plutarque, 60 ; Arrien, V, 8-79)

Poros[451] est sans doute le plus grand roi indien vaincu par Alexandre : grand par sa puissance, par sa taille[452], et par sa sagesse, ce que chacun des historiens d'Alexandre, tout comme Justin, reconnaît. Une autre spécificité de ce roi est la taille incroyable de son armée, qui comptait notamment de très nombreux éléphants, qui tinrent un rôle capital dans la bataille. Quinte-Curce indique qu'il y en avait quatre-vingt-cinq (VIII, 13, 6), Diodore cent trente (XVII, 88, 2) et Arrien deux cents (V, 15, 4). Enfin, tous les auteurs s'entendent sur le déroulement du combat, quelque source qu'ils suivent[453], et notamment sur le talent stratégique d'Alexandre qui, après avoir traversé le fleuve qui le séparait de Poros pendant la nuit, et défait une première

[450] Curt., VIII, 10, 35-36. Trad. H. BARDON.
[451] Porus est plus un titre (« rajeh de Paurava ») qu'un nom. Il était le roi du Penjab, entre l'Hydaspe et l'Acésinès. La bataille eut lieu à un endroit incertain, en mai-juin 326. Voir SANTI AMANTINI 1981, 271-272 ; HECKEL 1997, 245.
[452] Sur sa taille, Diodore (XVII, 88, 4) indique ainsi que Poros faisait cinq coudées (plus de 2m20) de haut, Plutarque moins de cinq coudées (60, 6) et Arrien plus de cinq coudées (V, 19, 1).
[453] Plutarque cite ainsi Onésicrite (60, 6) et une lettre d'Alexandre (60, 11), tandis qu'Arrien insiste sur le fait qu'il utilise Ptolémée (voir par exemple V, 14, 5 et 6 ; V, 15, 1). Dans tous les cas, les récits sont très proches les uns des autres et les traditions varient peu.

troupe qui fondit sur lui, se retrouva face à l'immense armée indienne[454]. Il décida alors d'attaquer ses deux ailes, lui attaquant l'aile gauche, Coênos s'en prenant à l'aile droite[455], dans la mesure où les éléphants étaient groupés au centre, puis de blesser ces bêtes afin de leur faire peur. Citons ainsi Quinte-Curce qui, dans des paroles brillantes d'Alexandre, expose bien les lignes de cette stratégie dont le déroulé fait l'unanimité :

> D'où ces paroles d'Alexandre, quand il eut examiné le roi et la ligne des Indiens : « Je vois enfin un danger à la taille de mon génie : nous avons affaire en même temps à des bêtes et à des hommes hors de l'ordre. » Et, regardant Côènos, il lui dit : « Quand, accompagné de Ptolémée, de Perdiccas et d'Héphestion, j'aurai foncé sur l'aile gauche de l'ennemi et que tu me verras en plein dans l'ardeur de la mêlée, ébranle leur aile droite et enfonce leurs rangs en désordre. Toi, Antigène, toi, Léonnatus, ainsi que Tauron, vous donnerez l'assaut à leur centre et presserez leur ligne de front. La meilleure utilisation possible de nos lances, qui sont fort longues et solides, sera contre les bêtes et leurs conducteurs : délogez ceux qu'elles portent ; elles, percez-les de coups. Elles sont un soutien hasardeux et c'est surtout contre les leurs que leur violence se déchaîne. Un commandement les pousse contre l'ennemi, l'épouvante contre les leurs. »
>
> Sur ces mots, il lance son cheval, sans attendre.[456]

Enfin, pour obtenir la reddition de Poros, hormis chez Arrien où il est question de messagers qui lui sont envoyés, Alexandre invite à attaquer directement le roi indien qui résistait vaillamment, jusqu'à ce qu'il descendît gravement blessé de son éléphant. Tous s'accordent alors sur la noblesse du personnage, Plutarque et Arrien rapportant sa volonté d'être traité « en roi »[457], par quoi Alexandre vit la hauteur de son âme, ainsi que la bienveillance dont il fit preuve son égard, en le renvoyant dans son royaume dont il agrandit encore le territoire.

S'il ne fait pas état du supplément de territoire, Justin évoque lui aussi un bon traitement du roi indien. Mais que l'on juge de la manière dont apparaît Alexandre dans sa narration du combat :

> Parmi les rois des Indiens, il y en avait un, du nom de Poros, également remarquable par ses forces physiques et sa grandeur d'âme, qui, ayant entendu parler depuis quelque temps déjà de la réputation d'Alexandre, préparait la guerre contre son arrivée. C'est pourquoi, une fois le combat engagé, il ordonne que sa propre armée attaque les Macédoniens, réclame de rencontrer leur roi comme un ennemi personnel, et Alexandre ne retarda pas le combat ; mais, son cheval blessé au premier assaut, alors qu'il était tombé la tête la première, il est sauvé par ses gardes du corps qui étaient accourus. Poros, couvert de multiples blessures, est fait prisonnier. Et il fut à ce

[454] Voir la narration de cette bataille, mettant en avant la stratégie d'Alexandre, dans WORTHINGTON 2014, 243-248. M.-P. ARNAUD LINDET (XII, 8, note 54) qualifie cette stratégie de « déloyale ».
[455] Voir Curt., VIII, 14, 15, Plut., *Alex*, 60, 10 et Arrien, *An.*, *V*, 16, 2-3.
[456] Curt., VIII, 14-17. Trad. H. BARDON.
[457] Voir Plut., *Alex*, 60, 14 et Arrien, *An.*, V, 19, 2.

point affligé d'avoir été vaincu que, bien que son ennemi lui eût fait grâce, il ne voulut pas prendre de nourriture ni ne souffrit que l'on soignât ses blessures, et l'on obtint avec peine qu'il veuille rester en vie. Alors Alexandre, en honneur de son courage, le renvoya sain et sauf dans son royaume. Il y fonda deux villes : il appela l'une Nicée, l'autre Bucéphale du nom de son cheval.[458]

On le voit, il n'est pas dit un mot de la manière dont Alexandre est passé habilement de l'autre côté du fleuve. Cela pourrait cependant être un choix de Justin. Pas un mot non plus du premier combat contre les troupes envoyées par Poros. La même raison pourrait être avancée. Pas un mot enfin des éléphants[459], ce qui est beaucoup plus étonnant, tant ils sont la spécificité essentielle de cette bataille, ce qui la distingue de toutes les autres, et dans la mesure où ils constituent l'arme première de Poros qu'Alexandre parvint à retourner contre lui. C'est d'autant plus étonnant que Justin, dans les goûts que nous lui connaissons, n'aurait sans doute pas manqué de le relater, d'autant que pour les autres grandes batailles d'Alexandre il avait indiqué précisément les troupes en présence[460].

Ce qui est pourtant le plus étonnant, c'est la manière dont est présenté Alexandre. On est très loin de l'Alexandre énergique et stratège, à nouveau en première ligne au combat ! Au contraire, on trouve un général défaillant, tombant de son cheval et ne devant la vie qu'à ses gardes du corps ! Cette version des faits est la seule de cette nature. On notera cependant que chez Quinte-Curce aussi Bucéphale est blessé, mais ce n'est qu'à la toute fin de la bataille, alors qu'Alexandre poursuit Poros en fuite, et l'image qui en est donnée est bien différente :

Alexandre le poursuit, mais son cheval, accablé de blessures et défaillant, se coucha sur le sol, déposant le roi au lieu de le désarçonner.[461]

Chez Arrien une version différente de celle de Ptolémée est donnée, plus proche de celle proposée par Justin. On lit en effet, à propos de la première attaque des Indiens :

D'autres disent que les Indiens, arrivés avec le fils de Porus, livrèrent bataille à Alexandre et à sa cavalerie pendant le débarquement ; que le fils de Porus était en effet venu avec une force plus considérable, qu'Alexandre avait été blessé de sa main et son cheval tué, ce Bucéphale qu'il aimait tant, et lui aussi d'un coup porté par le fils de Porus.[462]

[458] Justin, *XII*, 8, 1-8.
[459] Sur l'omission par Justin de tous les éléments significatifs de cette bataille, voir notamment FULLER 1958, 180 sqq.
[460] Pour la bataille du Granique, voir XI, 6, 2 et 11 ; pour Issos voir XI, 9, 1 ; pour Gaugamèles, voir XI, 13, 5 : même s'il ne donne pas de chiffre, il indique la *multitudinem* des ennemis.
[461] Curt., VIII, 14, 34. Trad. H. BARDON.
[462] Arrien, *An.*, V, 14, 4. Trad. P. SAVINEL.

Pourtant, si cette narration des faits semble plus proche, et si la référence aux « autres » historiens pourrait faire penser à Clitarque, comme nous l'avons souvent rencontré, il n'en reste pas moins qu'il serait étrange que seul Trogue Pompée ait suivi alors cet auteur, Quinte-Curce et Diodore ne faisant aucune référence à ces événements, et que Justin ou lui ait apporté tant de modifications à ce qui aurait été le texte initial : en effet, rien n'est dit sur le moment de l'attaque, à savoir le débarquement, rien non plus sur le fils de Poros sur lequel insiste pourtant lourdement Arrien, et surtout, aucune mention de la blessure d'Alexandre dans le texte de Justin, ni de la mort de Bucéphale qui n'est dit que blessé, pas même lorsque l'on apprend qu'Alexandre fonde une ville à son nom. Dans le même temps, on ne trouve pas mention chez Arrien du rôle des Compagnons qui ont secouru leur roi. Il faut donc bien conclure que la source de Trogue Pompée à cet endroit est à nouveau une source originale[463], qui refuse à Alexandre toute gloire dans ce passage, en le présentant au contraire comme défaillant. Le vrai héros de ce combat est dès lors Poros, dont le sens de l'honneur le poussa à refuser tout soin et toute nourriture, dans le désir de ne pas survivre à sa défaite. Encore une fois, cette donnée n'apparaît que dans les *Histoires philippiques*, et contribue à grandir encore ce roi, ce qui fait plus d'ombre encore à la figure d'Alexandre[464].

d. La traversée du désert de Gédrosie

(Diodore, 104-105 ; Quinte-Curce, IX, 10 ; Justin, XII, 10 ; Plutarque 66 ; Arrien VI, 21-26)

L'une des plus terribles épreuves que rencontra Alexandre n'est pas à proprement parler militaire : il ne s'agit pas d'un combat, mais d'un déplacement de son armée. À la suite de sa descente de l'Indus, après avoir passé l'hiver dans la ville de Pattala située à son embouchure, Alexandre entreprit un retour vers Babylone avec ses troupes. Néarque et Onésicrite, commandant la flotte, furent envoyés en mission le long des côtes de l'Océan, tandis que lui rentrait par voie de terre. Tous les auteurs[465] s'accordent sur les maux rencontrés alors par l'armée d'Alexandre durant les soixante jours de marche dans le désert qui le menèrent à Pura, capitale de la Gédrosie, située à l'ouest de la province[466]. Le texte de Plutarque en donne une idée :

[463] Même N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 105) en convient, sans pour autant s'attarder sur son apparition.
[464] On est ainsi bien loin par exemple du texte de Quinte-Curce, où Porus déclare à Alexandre : « tu es le plus fort : c'est la leçon des événements. Mais même maintenant je ne suis pas à plaindre, étant le second après toi. » (VIII, 14, 42. Trad. H. BARDON)
[465] Voir Plut., *Alex*, 66, 7 et Arrien, *An*., VI, 24, 1. Ou la narration qu'en fait P. GREEN (1991, 433-436).
[466] De septembre ou octobre à novembre ou décembre 225. Voir ENGELS 1978, 135 ; SANTI AMANTINI 1981, 276. Sur la route suivie par Alexandre, certainement partant du lac Siranda jusqu'à Pasni, dans la province pakistanaise

Quant à lui, il s'engagea par terre dans le pays des Oréites, où il fut réduit à une extrême disette, et où il perdit tant de monde qu'il ne ramena même pas de l'Inde le quart de ses forces combattantes, qui montaient à cent vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers. Des maladies graves, un mauvais régime de vie, des chaleurs torrides et surtout la famine les firent périr[467]…

Famine, maladie, hécatombe des hommes se retrouvent partout. Arrien et Quinte-Curce dressent ainsi un tableau pathétique de cette traversée :

Les plaines étaient donc jonchées de semi-vivants plus encore que de cadavres ; même les malades légers étaient incapables de suivre […]. Ceux qui lâchaient, suppliaient donc les autres, connus ou inconnus, de les relever ; mais il n'y avait pas de transports pour les emmener, les hommes valides avaient peine à porter leurs armes et, de plus, ils avaient sous les yeux l'image du malheur qui les menaçaient eux aussi. C'est pourquoi, malgré l'insistance des appels, ils n'avaient pas le courage de tourner la tête vers leurs compagnons : la pitié s'était muée en appréhension. Les autres, abandonnés, invoquaient en pleurant le témoignage des dieux[468]…

Aussi Arrien écrit-il, sans doute sans exagération :

Et la plupart des historiens d'Alexandre disent que même la somme des épreuves que son armée a endurées en Asie ne peuvent soutenir la comparaison avec les souffrances qu'elle a endurées dans cette région.[469]

On ne peut douter que Clitarque faisait partie de ces historiens-là. On sait de manière certaine en effet qu'il avait parlé dans son œuvre des Ichtyophages, peuplade particulièrement pauvre habitant sur les côtes de ce territoire inhospitalier, comme en atteste un extrait de Pline l'Ancien :

Le fleuve Arabis sépare les Orites de l'Inde. Ils ne connaissent pas d'autre nourriture que le poisson, qu'ils ouvrent avec leurs ongles, laissent sécher au soleil et transforment en une sorte de pain, d'après ce que dit Clitarque.[470]

On retrouve d'ailleurs une description de ce peuple chez Diodore (105, 3-5) et Quinte-Curce (IX, 10, 8-10), qui insistent eux aussi notamment sur les ongles des Ichtyophages qu'ils

actuelle du Baloutchistan, puis allant au nord jusqu'à Bampur, puis à l'ouest jusqu'à Kahnu et Tepe Yahya, en Iran, voir STEIN 1943, 193-227 ; ENGELS 1978, 137-143 et le résumé qu'en fait W. HECKEL (1997, 267-268).

[467] Plut., *Alex*, 66, 4-6. Trad. R. FLACELIERE. Plutarque confond cependant le pays des Orites, lui-même aride, et le désert de Gédrosie dont il est ici question.

[468] Curt., IX, 10, 14-16. Trad. H. BARDON.

[469] Arrien, *An.*, VI, 24, 1. Trad. P. SAVINEL.

[470] Plin., *N.H.*, VII, 30. Trad. J. AUBERGER. On note par ailleurs chez Pline une confusion entre les Orites (vivant dans les terres) et les Ichtyophages (vivant sur la côte).

ne coupent jamais, tout comme leurs cheveux, et sur leur nourriture faite du poisson, voire des baleines, échoué sur la grève. Les deux auteurs paraissent donc suivre Clitarque, et c'est ainsi ce dernier qui dut attirer l'attention des lecteurs sur les sentiments d'Alexandre au moment de cette terrible épreuve, en soulignant son chagrin et son anxiété que l'on trouve liés entre eux aussi bien dans le texte de l'historien grec que de l'historien latin. En effet l'expression de Quinte-Curce « *Rex, dolore simula ac pudore anxius* » est particulièrement proche de celle de Diodore, où Alexandre ressent : « τὴν τυχοῦσαν λύπην τε καὶ φροντίδα.[471] » La pitié d'Alexandre pour ses hommes et le souci qu'il a d'eux humanisent une fois encore ce chef de guerre proche de ses soldats, comme nous l'avons souvent relevé.

La lecture de la traversée de ce désert chez Justin, réduite à une simple phrase, suffira ainsi à montrer que Trogue Pompée n'utilise pas ici sa source habituelle :

> À partir de là, decidé à faire route sur terre, alors qu'on lui annonçait des lieux arides en cours de route, il ordonna que l'on creusât des puits à des endroits appropriés grâce auxquels, comme on trouva une grande quantité d'eau douce, il retourna à Babylone.[472]

Point de famine, pas de maladie, aucune hécatombe. Le retour se fait ici sans le moindre encombre. On ne peut suivre une nouvelle fois N. G. L. HAMMOND (2007, 106) qui justifie ce caractère extrêmement succinct par le fait que, selon lui « Cleitarchus too made relatively little of troubles in the Gedrosian desert », s'appuyant sur le fait très contestable que Diodore n'en parle que peu, après quoi, toujours selon lui, Justin aurait encore minimisé l'épisode. Or Diodore n'a pas l'habitude de s'attarder sur les tableaux pathétiques comme peut le faire Quinte-Curce, et l'on voit mal pourquoi Justin aurait quant à lui voulu à ce point minimiser un épisode aussi dramatique. Enfin, il faut soulever la raison qui aurait permis à Alexandre de traverser le désert sans difficulté, à savoir le creusage de puits le long de la route.

Ces puits ne semblent au demeurant pas être une invention de la source ici utilisée. Quinte-Curce[473] indique qu'Alexandre, séjournant à Pattala, avait envoyé Léonnatus en avant-garde pour les forer, mais n'en fait par la suite plus mention. Arrien les évoque également, mais seulement jusqu'au pays des Orites[474]. On notera d'ailleurs que, si Alexandre fait alors creuser des puits, c'est davantage pour soutenir l'expédition maritime de Néarque que pour assurer sa

[471] Curt., IX, 10, 17 et DS, 105, 6.
[472] Justin, XII, 10, 7.
[473] Curt., IX, 10, 2.
[474] Arrien, *An.*, VI, 21, 3 : « Il obliqua vers la gauche, en direction de la mer, pour creuser des puits, afin de fournir de l'eau en abondance à l'armée qui allait longer la côte par la mer durant sa navigation côtière, et aussi pour fondre à l'improviste sur les Orites. » Trad. P. SAVINEL.

subsistance propre. En Gédrosie en revanche, s'il a le projet d'en creuser de nouveaux, la nature désertique du pays l'en empêche :

> Alexandre désirait vivement parcourir la région côtière, voir quels ports il y avait, et au passage les préparatifs que l'on pouvait faire pour la flotte, soit en creusant des puits, soit en prévoyant un marché à tel endroit, ou un mouillage ; mais la région côtière de Gédrosie était entièrement désertique.[475]

Arrien est d'ailleurs l'auteur qui insiste le plus sur le « manque d'eau » (VI, 24, 4 et 5) qui décime l'armée macédonienne. Il profite même de cet épisode pour grandir Alexandre en y insérant la scène où le roi renverse le peu d'eau qu'on avait pu trouver et qui lui avait été donnée pour être à l'égal de son armée[476] (VI, 26, 2-3).

Or les puits dont il est question dans le texte de Justin peuvent également faire référence à la découverte d'une source d'eau pure par Alexandre lui-même, qui permit à l'armée de venir à bout de sa terrible traversée. Voici quelle fut l'action d'Alexandre, alors que ses guides lui avaient avoué que les repères avaient été effacés par le vent et le sable, et que l'armée était perdue :

> Alors, Alexandre, ayant compris qu'il fallait infléchir la marche vers la gauche, partit en avant avec quelques cavaliers ; et, lorsque leurs chevaux commencèrent à donner des signes de fatigue du fait de la chaleur, il laissa derrière lui la plupart d'entre eux et, avec cinq cavaliers en tout, partit en avant et trouva la mer ; ayant creusé sur la grève le sable mêlé de galets, il tomba sur une eau douce et pure, et ainsi toute l'armée se transporta à cet endroit ; puis, pendant sept jours, elle fit route le long de la mer, tirant son eau du rivage.[477]

Il est tout à fait possible en effet que la mention des « *puteos* » chez Justin renvoie aussi à ces puits de fortune (le *puteus* étant d'abord un « trou[478] ») et que l'expression « *opportunis locis* » fasse référence à la source qu'il avait découverte le long de la grève, sans le préciser. Difficile toutefois de voir dans le rapprochement des puits prévus avant le départ et de ceux qui furent forés à la suite de cette heureuse découverte le travail de la source première, de Trogue Pompée ou de Justin.

---

[475] Arrien, *An.,* VI, 23, 1-2. Trad. P. SAVINEL.

[476] Cette scène se trouve chez Plutarque avant l'arrivée d'Alexandre à Ecbatane en Perse (*Alex.,* 42) et Arrien l'introduit ainsi : « À ce point de mon récit, il m'a semblé que je ne devais pas passer sous silence une belle action d'Alexandre, s'il en fut, et qui se place, ou dans ce pays ou, selon d'autres historiens, antérieurement, chez les Paramisades. » (*An.,* VI, 23, 1-2. Trad. P. SAVINEL.)

[477] Arr., *An*., VI, 26, 5. Trad. P. SAVINEL. Ce passage est aussi développé par Strabon dans les mêmes termes (XV, 2, 6).

[478] Et F. GAFFIOT relève chez Cicéron (*Nat*., 2, 25) l'expression « *putei iuges* », renvoyant à des « puits d'eau vive ».

On comprend dans tous les cas que la source utilisée par Trogue Pompée, si elle s'appuie sur des faits réels, à savoir le creusage de plusieurs puits, s'éloigne de leur fonction et exagère les bienfaits qu'ils fournirent à l'armée d'Alexandre. Ainsi disparaît une épreuve très importante pour les Macédoniens, et par conséquent pour le roi, qui ne tire dans cette version aucun prestige de cet épisode, ni par l'endurance dont il fit lui-même preuve, ni par l'humanité qu'il put montrer, encore moins par les actions glorieuses qu'il accomplit selon certains[479].

Un autre élément vient appuyer l'idée que Trogue Pompée utilise ici une source différente de Clitarque. La traversée de la Gédrosie est suivie par l'arrivée des troupes en Carmanie, où la nature est luxuriante et où les hommes trouvèrent le repos et l'abondance qui leur avaient tant fait défaut. C'est alors qu'Alexandre se serait livré à une curieuse bacchanale pendant sept jours, le temps de traverser ce territoire, dont rendent compte tous les autres auteurs[480], et derrière lequel on ne peut s'empêcher de voir l'œuvre de Clitarque. Arrien en effet rejette son authenticité en ces termes :

> C'est à ce moment que certains historiens placent les faits suivants (mais je n'accorde aucun crédit à leur récit) : ils disent qu'Alexandre, ayant fait assembler deux voitures couvertes de grand luxe, y passait le temps couché, avec les Compagnons, au son de la flûte, conduisant ainsi son armée à travers la Carmanie ; les soldats suivaient couronne en tête, et en faisant des jeux ; ils trouvaient sur le bord de la route, déposés par les Carmaniens, des provisions de tout ce qui est nécessaire à la volupté : tout cela avait été imaginé par Alexandre en imitation de la bacchanale de Dionysos […]. Mais ni Ptolémée, fils de Lagos, ni Aristobule, fils d'Aristobule, ne mentionnent ces faits, ni aucun des historiens qu'on pourrait considérer comme dignes de foi.[481]

Or cet épisode vraisemblablement inventé[482] ne se comprend que par l'opposition entre la « volupté » et l'abondance des « provisions » d'un côté, et la souffrance et la disette de l'autre, la Carmanie étant le contrepoint direct de la Gédrosie. Alexandre est ainsi comparé à Dionysos sur les pas duquel il marchait, lui qui est parvenu, comme le dieu, à faire revenir son armée de l'Inde qu'il avait conquise, ce qui serait tout à fait conforme à la vision idéalisée d'Alexandre portée par Clitarque. Or Trogue Pompée, qui s'était appuyé sur une autre source qui avait fait disparaître les difficultés du désert de la Gédrosie, ne reprit pas dans son récit les

[479] Nous sommes loin chez Justin de la vision véhiculée par Arrien où, selon J. AUBERGER (2005, 416-417) : « Alexandre accomplit ici deux gestes qui font de lui un chef exceptionnel : il se prive d'eau pour donner l'exemple de la tempérance à ses hommes, et il retrouve le chemin de la mer quand les guides se sont égarés. Deux actes qui signent son talent de chef au cours d'une épreuve où il partagea à égalité les souffrances de tous. »
[480] Voir DS, XVII, 106 ; Plut., *Alex*, 67 ; Curt., IX, 10 et Arr., *An.*, VI, 28.
[481] Arr., *An.*, VI, 28, 1-2. Trad. P. SAVINEL.
[482] Selon P. GREEN (1991, 438), Alexandre appréciait comme son père ces festivités religieuses, et pour lui cette scène « is by no means incredible ».

plaisirs de la Carmanie qui n'avaient plus lieu d'être. Cette disparition, comme celle de l'incendie du palais, atteste à nouveau de la cohérence de la construction des livres XI et XII des *Histoires philippiques* par l'historien gallo-romain, et renforce l'idée que Trogue Pompée cherche à faire cohabiter deux sources.

Cette seconde source, si elle s'emploie à diminuer le prestige militaire d'Alexandre, a un autre angle d'attaque à l'encontre du roi macédonien : elle s'applique en effet à le présenter comme un personnage tyrannique.

B. Les passages faisant d'Alexandre un tyran

a. La destruction de Thèbes

(Justin, XI, 3-4 ; Diodore, XVII, 4 ; Quinte-Curce, lacune ; Plutarque, 11-13 ; Arrien II, I, 7-9)

La destruction de Thèbes fut un choc sans précédent dans les consciences grecques[483]. Les chiffres donnés par Diodore, Plutarque et Élien, qui parlent tous les trois de six mille morts et de trente mille prisonniers[484], montrent l'ampleur du massacre. Seul Plutarque émet l'avis qu'il pouvait s'agir là d'une stratégie d'Alexandre visant à s'assurer la docilité des cités grecques :

> Au fond, l'intention d'Alexandre était de frapper les Grecs par un si grand désastre, dans l'espoir qu'ils prendraient peur et se tiendraient tranquilles, mais de plus il se donna l'apparence d'agir ainsi pour satisfaire aux griefs de ses alliés, et en effet les Phocidiens et les Platéens avaient fait valoir leurs accusations contre les Thébains.[485]

Or ce sont réellement ces cités, durement touchées par le passé dans des conflits qui les avaient opposées à Thèbes, qui chez les autres auteurs demandent et obtiennent contre leur ennemi un sort si cruel[486]. Chez Diodore et Justin, on note une très grande proximité des textes, qui laisse à penser qu'ils utilisent une source commune. Cette source est à n'en pas douter

---

[483] Citons P. GREEN (1991, 149) : « No previous disaster of this sort had ever struck the Greek world with quite such horror and amazement as the annihilation of Thebes. »
[484] Voir DS, XVII, 14, 1 ; Plut., *Alex*, 11, 12 et Élien, *Histoires variées*, XIII, 7.
[485] Plut., *Alex*, 11, 11. Trad. R. FLACELIERE.
[486] Voir par exemple Arr., *An.*, I, 9, 9 : « Les alliés qui avaient participé à l'action, et à qui Alexandre avait confié le soin de régler le sort de Thèbes, décidèrent d'imposer une garnison à la Cadmée mais de raser la ville et de répartir son territoire entre eux, sauf les emplacements consacrés ; de réduire en esclavage les enfants, les femmes et tous les Thébains survivants… » Trad. P. SAVINEL. Sur la brutalité de Thèbes à l'égard de ces cités grecques, détruites dans les années 370 et 360 (à l'exception de Platée détruite par Thèbes au début de la Guerre du Péloponnèse, en 480-479), voir BUCKLER 1980.

Clitarque, d'abord en raison du fait que les deux auteurs de la *Vulgate* ont l'habitude de la partager, ensuite car un chiffre donné par Diodore, celui d'un butin de quatre cent quarante talents, provenant de la vente des prisonniers, se retrouve aussi dans un passage attesté de Clitarque[487]. Il convient de citer intégralement le texte de l'historien sicilien à cet endroit :

> Le roi fit ensevelir les morts macédoniens, qui étaient plus de cinq cents. Puis il réunit les délégués des Grecs et confia au Conseil fédéral le soin de décider quel traitement on devait faire subir à Thèbes. La délibération s'engagea donc et certains, mal disposés à l'égard des Thébains, entreprirent de faire prévaloir l'opinion qu'il fallait leur infliger un châtiment inexorable, en démontrant qu'ils avaient, contre les Grecs, servi les intérêts des Barbares : « au temps de Xerxès, n'avaient-ils pas combattu aux côtés des Perses et fait campagne contre la Grèce ? Seuls d'entre les Grecs, n'étaient-ils pas honorés comme des bienfaiteurs à la cour de Perse où, devant le Grand Roi, on disposait des fauteuils pour les ambassadeurs thébains ? » Passant en revue d'autres exemples similaires, ils excitèrent contre les Thébains l'esprit des délégués qui finirent par décréter « que l'on détruirait la ville de fond en comble, que l'on vendrait les prisonniers, que dans la Grèce entière les Thébains en exil seraient passibles d'extradition, qu'aucun Grec n'accorderait asile à un Thébain. » Conformément à la décision du Conseil, le roi détruisit la ville de fond en comble, terrorisant ainsi les Grecs qui voulaient se révolter. Il mit également en vente les prisonniers de guerre et réunit ainsi une somme de quatre cent quarante talents.[488]

On remarque la grande cohérence de ce passage : le roi convoque le Conseil des Grecs[489], celui-ci demande un traitement exemplaire à l'encontre des Thébains, fournit pour cela l'argument de leur entente, passée et présente avec la Perse, et d'autres similaires, demande la destruction de la cité et la réduction en esclavage des habitants, ce qu'Alexandre exécute. Cette version des faits permet de souligner la responsabilité des Grecs dans le sort réservé à la cité et aux Thébains, et d'en dédouaner Alexandre qui ne fait qu'accomplir ce que les Grecs lui demandaient d'accomplir : il n'agit ainsi que « conformément à la décision du Conseil. »

Tout cela se retrouve chez Justin, qu'il faut également citer *in extenso* :

> Alors que l'on discutait en conseil de la destruction de la ville, les Phocéens, les Platéens, les Thespiens et les Orchoméniens, qui étaient les alliés d'Alexandre et avaient participé à la victoire, rappelaient la destruction de leurs propres villes et la cruauté des Thébains, leur reprochant leur dévouement pour les Perses, contre la liberté de la Grèce, non seulement actuel, mais aussi ancien ; c'est pourquoi ils étaient un objet d'exécration pour tous les peuples, ce que révélait notamment le serment par lequel ils s'étaient tous liés de détruire Thèbes, une fois les

[487] Voir Ath., IV, 30 : « Considérant cela, on peut rendre hommage à la pauvreté grecque, en examinant aussi les repas des Thébains, dont a discuté Clitarque dans son premier livre de l'*Histoire d'Alexandre*, quand toute leur richesse, après la destruction de leur cité par Alexandre, se résumait à moins de quatre cent quarante talents. » Trad. J. AUBERGER. Même si l'origine du profit diffère un peu, la proximité des chiffres invite de fait à rapprocher les deux textes.
[488] DS, XVII, 14, 1-4. Trad. P. GOUKOWSKY.
[489] Peut-être le conseil de la Ligue de Corinthe. Voir WILCKEN 1967, 73 sq. ; HAMILTON 1968, 30 sq.

Perses vaincus. Ils ajoutent encore les fables de leurs crimes antérieurs dont ils avaient rempli toutes les scènes de théâtre, afin que ce ne soit pas seulement pour leur perfidie actuelle, mais aussi pour leur infamie ancienne qu'ils soient détestés.

Alors Cléadas, l'un des prisonniers, à qui l'on avait accordé le droit de s'exprimer, avança que ce n'était pas au roi, dont ils avaient entendu dire qu'il avait été tué, que les Thébains avaient fait défection, mais aux héritiers du roi ; que tout ce qu'ils avaient fait contre lui était la faute de leur crédulité, non de leur perfidie, et ils l'avaient déjà expiée par de grands supplices, puisque leur jeunesse avait été détruite ; qu'il ne restait à présent qu'une foule de vieillards et de femmes, aussi inoffensive qu'innocente, qui avait elle-même été tant accablée de violences et d'outrages qu'ils n'avaient jamais subi sort plus pénible ; et que ce n'était plus pour les citoyens, dont il était resté un si petit nombre, qu'il plaidait, mais pour le sol innocent de sa patrie et pour sa ville, qui avait vu naître non seulement des hommes, mais aussi des dieux. Il va jusqu'à supplier le roi au nom du culte qu'il porte personnellement à Hercule, né chez eux, duquel la famille des Éacides tire son origine, et rappelle l'enfance que son père a passée à Thèbes. Il lui demande d'épargner la ville, qui adore en tant que dieux nés chez elle une partie de ses ancêtres, qui a vu y être élevée une autre partie, des rois de la plus haute majesté.

Mais la colère s'avéra plus puissante que les prières. Aussi la ville est-elle détruite, sa campagne partagée entre les vainqueurs, ses prisonniers vendus à l'encan, dont le prix augmente non pas en fonction de l'avantage qu'en tirent les acheteurs, mais de la haine que leur portent leurs ennemis.[490]

Ce sont les mêmes Grecs qui discutent du sort de Thèbes : Diodore avaient évoqué plus haut ceux qui « faisaient campagne aux côtés du roi : les Thespiens, les Platéens, les Orchoméniens.[491] » C'est la même haine de ces cités contre Thèbes. Ce sont les mêmes arguments sur les liens anciens et actuels avec la Perse. Sans doute dès lors les « crimes antérieurs » sont-ils les « exemples similaires » évoqués par Diodore sans les expliciter. C'est enfin la même destruction et le même esclavage, rendu plus cruel encore par une haine personnelle des Grecs contre les Thébains, dont Diodore avait lui aussi fait état[492].

Pourtant, l'impression laissée par les deux auteurs sur le sort de Thèbes et sur Alexandre est très différente. Le roi est, nous l'avons dit, relativement épargné chez Diodore, alors que la cité grecque semble subir une punition somme toute méritée, à tout le moins explicable, par son comportement. Chez Justin, l'insertion de l'intervention de Cléadas change complètement les perspectives. Ce personnage a-t-il vraiment existé ? Le fait est qu'il n'apparaît que chez Justin, et qu'aucun autre auteur ne fait mention ni de lui, ni d'une quelconque intervention d'un prisonnier thébain[493]. Qu'apporte son intervention ? Elle permet de donner la parole aux

[490] Justin, XI, 3, 8 – XI, 4, 8.
[491] DS, XVII, 13, 5.
[492] Voir XVII, 13, 6.
[493] Pour M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 4, note 16), il pourrait s'agir d'un « artifice rhétorique de la source de Trogue Pompée (Clitarque?), ou de Trogue Pompée lui-même. » L. SANTI AMANTINI (1981, 238) parle quant à lui d'un « morceau de bravoure » rhétorique.

Thébains, qui peuvent alors se justifier, et apportent comme raison de leur attitude le fait qu'ils pensaient qu'Alexandre était mort. Elle permet surtout de montrer qu'ils ont déjà assez payé pour leur « crédulité » en présentant le tableau de la « jeunesse détruite », « de femmes et de vieillards » déjà outragés, d'une population réduite à « un si petit nombre ». Et de faire appel enfin à la piété pour une cité qui a vu naître des dieux. Thèbes n'est plus alors la cité criminelle de toute éternité, mais une cité déjà brisée, pour laquelle un surcroît de malheurs n'apparaît pas indispensable. Surtout, les paroles de Cléadas permettent de remettre Alexandre sur le devant de la scène. Le pauvre Thébain s'adresse en effet directement à lui, et lui rappelle les liens qui l'unissent « personnellement » à sa cité, tant par le culte d'Hercule, considéré par Alexandre comme son ancêtre[494], et qui est né à Thèbes, que par son père, qui y vécut en tant qu'otage dans ses jeunes années[495]. C'est bien à Alexandre enfin qu'il demande « d'épargner la ville », et c'est donc Alexandre qui devient responsable de sa destruction, méprisant la piété, la famille, les prières d'une cité qui avait déjà assez souffert.

L'absence du texte de Quinte-Curce à cet endroit est un écueil pour prouver que Cléadas et son intervention n'étaient pas présents dans le texte de Clitarque, ce qu'affirme N. G. L. HAMMOND (2007, 95) pour qui « the sensational and pathetic tone is typical of Cleitarchus[496] ». Pourtant, le fait qu'il ne soit mentionné nulle part ailleurs peut en soi mettre en doute cette hypothèse.

Surtout, la grande ressemblance des textes de Diodore et de Justin nous invite à voir pour le reste du passage l'usage de Clitarque comme source commune. Dans ce cas, deux possibilités se présentent : ou Diodore a retranché l'intervention de Cléadas, ou Trogue Pompée l'a ajoutée. Or on a relevé la très grande cohérence du texte de l'auteur de la *Bibliothèque historique*. Cette cohérence se fait tant du point de vue de la narration que de la présentation d'Alexandre, simple exécuteur des ordres des Grecs, et à ce titre épargné par la cruauté de la destruction et du sort réservé au peuple thébain, ce qui est tout à fait conforme à la vision apologétique de l'œuvre. D'un autre côté, lorsque l'on regarde le texte de Justin, on est fort surpris de cette intervention d'un prisonnier thébain, intervenant au milieu du Conseil des Grecs, puisque c'est de cela qu'il s'agit, avant la prise finale de la décision. L'extrait paraît ainsi

[494] Sur Alexandre en émule d'Héraclès, voir notamment EDMUNDS 1971, 374-376 ; SANTI AMANTINI 1981, 238. Les monnaies associaient également le roi et la divinité (voir par exemple ATKINSON 1980, 466-469). Rappelons en outre qu'il eut avec Barsine un fils qu'il nomma Héraclès (voir Justin, XI, 10, 3).
[495] Voir BUCKLER 1980, 118 ; AYMARD 1954, 15-36.
[496] W. HECKEL (1997, 97) pense aussi le croire, même s'il l'affirme avec moins de force : « Cleitarchus may have used Cleadas ».

moins ferme dans son déroulement que celui de Diodore, et surtout l'image d'Alexandre qui y est véhiculée beaucoup moins proche de ce que l'on peut attendre de Clitarque.

Enfin, il faut relever un élément capital dans la défense de Cléadas : le fait que les Thébains pensaient qu'Alexandre étaient mort, et que ce n'était donc pas à lui qu'ils s'opposaient. Or nulle part chez Diodore il n'en est fait état. Ce fait n'est pas non plus une invention de Trogue Pompée ou de sa source, puisqu'on le retrouve chez Élien[497] et Arrien. Celui-ci explique en effet que des bannis thébains avaient apporté dans leur cité cette nouvelle, en exhortant leurs compatriotes à prendre les armes contre la Macédoine :

> Puis ils se présentèrent devant l'Assemblée du peuple et excitèrent les Thébains à se révolter contre Alexandre, en invoquant la liberté et l'autonomie, expressions antiques et glorieuses, et à se débarrasser sans plus tarder de l'oppresseur macédonien. Ils persuadèrent d'autant mieux la foule qu'ils soutenaient qu'Alexandre était mort en Illyrie.[498]

On voit ici comment, comme nous l'avions déjà relevé sur la question des puits pour la traversée de la Gédrosie, cette source utilise une donnée réelle, mais l'utilise à son profit dans le seul but de noircir Alexandre. En effet, alors que de cette manière les Thébains sont en partie excusables, et ne montrent aucune inimitié à l'égard d'Alexandre, puisqu'ils ne paraissent s'être défiés que des « héritiers du roi » justement car ce n'était plus lui qui gouvernait la Macédoine, Alexandre quant à lui manifeste une absence totale de compassion pour un peuple qui ne pensait pas s'opposer à lui.

Ainsi l'on peut conclure que dans ce passage Trogue Pompée s'est appuyé sur Clitarque, comme l'avait fait Diodore en le suivant sans doute d'assez près, mais a inséré un passage dû à une autre source, l'intervention de Cléadas, qui faisait d'Alexandre le responsable de la destruction de Thèbes[499], bafouant ce faisant des vertus élémentaires de piété et d'humanité.

---

[497] Élien, *V.H.*, XII, 57.

[498] Arr., *An.*, I, 7, 2. Trad. P. SAVINEL.

[499] Ce faisant, cette source était plus proche de la réalité que Clitarque : la destruction de Thèbes doit en effet être imputée à Alexandre lui-même, ce que démontre W. HECKEL (1997, 94) en développant trois arguments : la volonté du Macédonien de soumettre par la peur les cités grecques ; le fait que seules les cités les plus hostiles à Thèbes avaient demandé un châtiment si sévère, contre l'avis des autres cités ; l'émoi créé à la nouvelle de la destruction de Thèbes chez les Athéniens, qui montre qu'ils n'étaient pas au courant de ces dispositions.

b. L'éviction des rivaux

(Justin, XI, 2 et 5 ; Diodore, XVII, 2, 3 et 5).

Proficiscens ad Persicum bellum omnes nouercae suae cognatos, quos Philippus in excelsiorem dignitatis locum prouehens imperiis praefecerat, interfecit. Sed nec suis, qui apti regno uidebantur, pepercit ne qua materia seditionis procul se agente in Macedonia remaneret, et reges stipendiarios conspectioris ingenii ad commilitium secum trahit, segniores ad tutelam regni relinquit.

Partant pour la guerre contre les Perses, il fit tuer tous les parents de sa belle-mère auxquels Philippe, les portant à un niveau plus élevé de dignité, avait confié des commandements militaires. Mais il n'épargna pas non plus ceux des siens qui lui paraissaient aptes à régner, pour qu'il ne restât pas en Macédoine de sujet de sédition tandis qu'il agirait au loin ; et il entraîne avec lui au combat les rois tributaires d'un talent plus notable, laisse les plus apathiques à la garde du royaume.[500]

Voilà une donnée que l'on ne trouve à nouveau nulle part ailleurs que chez Justin, même s'il faut rappeler que le texte de Quinte-Curce manque à cet endroit. En effet, lui seul évoque cette stratégie d'Alexandre consistant à emmener avec lui tous les hommes de talent, susceptibles de vouloir prendre le pouvoir en son absence. On peut certes reconnaître en eux des hommes tels qu'Ariston de Péonie qu'évoque par exemple Quinte-Curce[501], mais cette volonté de ne laisser derrière lui que des hommes apathiques (*segniores*) est propre à notre auteur.

De même, on ne peut dire exactement à quoi renvoie l'expression « *suis, qui apti regno uidebantur* », sinon peut-être qu'il s'agit d'Amyntas IV[502], cousin d'Alexandre et prétendant légitime au titre de roi : fils du roi Philippe II, il n'avait en effet que cinq ans quand son père, Perdiccas III, mourut, et c'est son oncle Philippe qui prit la régence avant de s'approprier le trône. Alexandre le fit bien mettre à mort[503], mais à la suite d'un complot que celui-ci avait fomenté, comme nous l'apprenons par exemple de Quinte-Curce lors du procès de Philotas : « Mais Philotas est dénoncé par sa vie même. C'est lui qui fut l'allié et le complice de mon cousin Amyntas, quand celui-ci machina, en Macédoine, un complot criminel contre ma

[500] Justin, XI, 5, 1-3.
[501] Celui-ci, présenté comme le « préfet des cavaliers péoniens » s'est rendu célèbre pour avoir décapité au combat Satropatès, préfet de cavalerie perse. Voir Curt., IX, 4, 24-25. W. HECKEL (1997, 103) note qu'il s'agit plutôt de parents des rois emmenés comme otages, et dresse une liste potentielle de ces derniers. L. SANTI AMANTINI (1981, 240) parle quant à lui d'un tribut des nations vaincues lors des guerres thraces et illyriennes.
[502] Selon P. GREEN (1991, 141), Alexandre avait envoyé des lettres à Olympias pour qu'elle s'occupât de la mort de ses deux rivaux dynastiques : Amyntas et l'enfant de Cléopâtre.
[503] Son nom apparaît d'ailleurs parmi les morts qui hantent l'esprit d'Alexandre à la suite de l'exécution de Clitos (XII, 6, 14). On y trouve aussi celui d'Attale, dont il est également question dans ce passage.

personne.[504] » Cela ne justifie cependant pas le pluriel du pronom « *suis* », et l'oubli volontaire de la mention du complot noircit considérablement l'image d'Alexandre.

Enfin, on s'étonne moins dans un premier temps du meurtre de « tous les parents de sa belle-mère », *nouerca* désignant dans l'œuvre une des belles-mères en particulier d'Alexandre, la reine Cléopâtre, dernière épouse de Philippe. On ne peut voir là en effet que l'oncle de cette dernière, Attale, qu'Alexandre fit exécuter comme nous l'apprend aussi Diodore :

> Ayant d'autre part un compétiteur possible en la personne d'Attale, le frère de cette Cléopâtre que Philippe avait épousé en secondes noces, il décida de lui ôter la vie. C'est qu'il était né de Cléopâtre un petit enfant, qu'elle avait donné à Philippe quelques jours avant la mort du roi. Attale avait été dépêché en Asie avec l'avant-garde, pour assurer le commandement des troupes aux côtés de Parménion. Aimant y rendre service et gagnant la sympathie des soldats par son abord affable, il jouissait d'une grande popularité dans l'armée. Aussi Alexandre avait-il raison de prendre garde qu'il ne lui disputât un jour le pouvoir, avec le soutien de la fraction de la Grèce qui lui était hostile.[505]

Attale est donc bien un parent de Cléopâtre (même si Diodore, comme Justin[506], se trompe en voyant en lui le frère de la reine), auquel Philippe a confié des responsabilités, et un rival pour Alexandre. Cependant, on notera que ce meurtre n'intervient pas au même moment chez Diodore et Justin : il a lieu juste après la prise en mains du royaume par Alexandre chez le premier, avant le départ pour la Perse chez l'autre. De même, seul Attale est tué chez Diodore, quand il y a plusieurs victimes chez Justin, qui insiste : « *omnes nouercae suae cognatos* ». Chez Diodore figurent de nombreuses explications justifiant la mort d'Attale, suggérées dans notre extrait par son lien avec une partie de la Grèce : l'historien de Sicile développe en effet par la suite son lien avec Démosthène, opposant acharné d'Alexandre (III, 1-2 et V, 1). Elles sont absentes chez Justin. Par ailleurs, on peut s'étonner du fait que le nom d'Attale n'y est pas cité. C'est pourtant un personnage connu dans les *Histoires philippiques*, puisque c'est à cause de lui que Pausanias, le meurtrier de Philippe, avait conçu du ressentiment contre le roi, et Justin rappelle aussi l'altercation violente qu'il avait eue avec Alexandre lors du mariage de Philippe et de Cléopâtre[507].

Tout cela nous invite à voir là une autre source que Clitarque : Alexandre est présenté comme un politique cynique et cruel, s'assurant notamment par des meurtres massifs la tranquillité de son esprit et une liberté d'agir hors de Grèce. C'est une vision cohérente, qui lie

[504] Curt., VI, 9, 16-17. Trad. H. BARDON.
[505] DS, XVII, 3-4. Trad. P. GOUKOWSKY.
[506] Voir Justin, IX, 5, 7.
[507] Voir Justin, IX, 6, 5-6 et IX, 7, 3-4.

entre eux, qui plus est en les généralisant, des événements donnés de manière éparse par les autres historiens, voire souvent oubliés. Diodore quant à lui ne mentionne que le cas d'Attale et suit en cela vraisemblablement Clitarque. Ce passage se situe en effet juste après les premiers actes d'Alexandre pour lesquels nous avons vu la proximité de son texte avec celui de Justin. Celui-ci trouve ainsi de nombreuses raisons ayant légitimement poussé Alexandre à cette élimination, ainsi excusée : la collusion d'Attale avec Démosthène, la position importante qu'il avait dans l'armée et l'affection de ses soldats, et enfin la naissance d'un enfant quelques jours avant la mort de Philippe, né de sa nièce Cléopâtre.

Cet enfant pose d'ailleurs question. On peut penser qu'il s'agirait d'un fils, qui constituerait dès lors une menace réelle pour le pouvoir d'Alexandre, son grand oncle Attale ayant une bonne raison de vouloir le hisser sur le trône de la Macédoine. Mais Diodore ne le précise pas, utilisant le terme neutre παιδίον, et la tradition parle au contraire d'une petite fille appelée Europe[508], tuée avec sa mère. Pausanias parle quant à lui d'un garçon[509], mais sa version de la mort de la mère et de l'enfant diffère de celle avancée par Justin au livre IX. Il est dur ainsi de se forger des certitudes.

De plus, Justin évoque quant à lui la mort d'un des demi-frères d'Alexandre, au même endroit que celui où Diodore mentionne cet enfant, soit après les funérailles de Philippe et la prise en main du royaume par Alexandre :

> Aemulum quoque imperii, Caranum, fratrem ex nouerca susceptum, interfici curauit.
>
> Son rival pour le trône également, Caranos, son frère né de sa belle-mère, il prit soin qu'on le tuât.[510]

Est-ce dès lors l'enfant dont parle Diodore[511] ? Ce serait assez logique, le terme *nouerca* renvoyant alors encore à Cléopâtre. Mais alors, pourquoi Diodore ne mentionne-t-il pas sa mort ? Est-ce un autre demi-frère né d'une autre épouse de Philippe, puisqu'il en avait sept[512] ? Cela ne peut être tout à fait exclu. Est-ce comme le suggère W. HECKEL (1997, 82) un personnage inventé, « unhistorical »[513] ? Dans les trois cas, qu'il est difficile de trancher, on est tenté de rattacher la mort de ce frère énigmatique au passage qui nous intéresse, et à la politique

[508] Voir par exemple Justin, IX, 7, 12 ou Satyros cité par Ath., XIII, 5.
[509] Pausanias, *Le tour de la Grèce*, VIII, 7, 7.
[510] Justin, XI, 2, 3.
[511] GREEN 1991, 141.
[512] Hypothèse formulée par M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 2, note 6) : « Caranos pouvait être un autre enfant de la reine Cléopâtre, ou le rejeton d'une des nombreuses épouses ou concubines de Philippe. »
[513] Position que soutient aussi L. SANTI AMANTINI (1981, 235).

d'exécution systématique de ses rivaux (*aemulum imperii*) par Alexandre, et donc à cette source différente, Justin étant à nouveau le seul historien à évoquer une telle mise à mort. Mais nous ne sommes réduits sur ce point qu'à émettre une hypothèse.

c. L'oracle d'Ammon

(Justin, XI, 11 ; Diodore, XVII, 49-52 ; Quinte-Curce, IV, 7 ; Plutarque, 27 ; Arrien, III, 4)

Nous avons déjà vu plus haut[514] comment la rencontre entre Alexandre et les prêtres, les questions qui étaient posées, les réponses de ces derniers, étaient issues de Clitarque cherchant manifestement à faire du roi le fils d'un dieu dans ce passage.

Or Justin se distingue dans cet extrait des autres historiens de plusieurs manières. D'abord en donnant les raisons[515] qui poussèrent Alexandre à se rendre au sanctuaire :

> Il se rend ensuite directement au temple de Jupiter Ammon, pour le consulter tant sur ce qu'allait donner l'avenir que sur sa propre origine. Sa mère Olympias avait en effet avoué à son mari, Philippe, que ce n'était point avec lui mais avec un serpent d'une taille immense qu'elle avait conçu Alexandre. Enfin Philippe, presque au dernier moment de sa vie, avait publiquement déclaré qu'il n'était pas son fils. Et c'était pour cette raison qu'il avait renvoyé et répudié Olympias, comme convaincue d'adultère.
>
> Alexandre donc, désirant s'attribuer en surcroît une origine divine et en même temps délivrer sa mère de l'infamie, suborne les prêtres par l'intermédiaire d'émissaires et leur fait savoir la réponse qu'il désire recevoir.[516]

C'est ici le seul endroit, dans l'ensemble des œuvres des historiens d'Alexandre, où est mentionnée cette double volonté sur la consultation de l'oracle, concernant à la fois une vision prospective et une vision rétrospective, portant sur ce que devait être le futur et ce qu'était l'origine d'Alexandre. Passons vite sur la vision prospective : il va de soi qu'il était de bon ton pour Alexandre d'être reconnu comme le futur maître universel. On notera toutefois que la raison ici avancée est la même que celle qui avait amené Alexandre à faire le détour par Gordion, afin de pouvoir se montrer comme le futur maître de l'Asie en venant à bout du

[514] Voir p.180-183.

[515] Sur les raisons qui poussèrent Alexandre à faire le détour par le sancutaire de Siwah de Zeus Ammon, les auteurs anciens restent très flous. Quinte-Curce parle d'une *ingens cupido* (IV, 7, 8), que l'on peut lire selon J. E. ATKINSON (1980, 345) de manière négative en voyant Alexandre comme le jouet de caprices irrépressibles, ou au contraire de manière positive : Alexandre serait un homme « driven to extend the bounds of human knowledge and achievement. » Pour une lecture stimulante concernant le regard négatif porté par Quinte-Curce sur la *cupido noscendi*, voir YAKOUBOVITCH 2015, 26-28 : selon lui, pour le Romain pétri des valeurs morales traditionnelles de sa cité, « il n'y a qu'un pas de la *cupido noscendi* aux *cupidines*, aux *cupiditates* et aux *libidines* ». On peut bien sûr penser qu'Alexandre était trop pragmatique pour ne pas voir l'intérêt qu'il pouvait tirer de son passage dans ce sanctuaire (voir BERVE 1926, II, 379 sq. et HAMILTON 1969, 345).

[516] Justin, XI, 11, 2-6.

nœud[517]. Ainsi, on voit chez Alexandre un désir d'utiliser les oracles à ses propres fins, et d'affirmer par ce biais son pouvoir tout en légitimant ses velléités de conquête.

Justin donne plus d'importance à la question de l'origine d'Alexandre (le terme *origo* apparaît deux fois), la visite au sanctuaire lui permettant d'accréditer les allégations de sa mère sur son ascendance divine[518]. Trogue Pompée ici lie ces mensonges à la répudiation d'Olympias, et donc à la dispute d'Alexandre avec son père au sujet de la remarque d'Attale : celui-ci attendait un héritier légitime pour le trône de Macédoine du mariage de Philippe avec sa nièce Cléopâtre (Justin, IX, 7, 3). Il est donc possible qu'il s'appuie sur Statyros[519], cité ainsi par Athénée :

> Ce n'est pas tout : malgré toutes ses femmes, il [Philippe] épousa encore Cléopâtre, dont il était tombé éperdument amoureux. C'était la sœur d'Hippostrate et la nièce d'Attale. Toutefois, en amenant celle-ci au palais pour supplanter Olympias, sa vie entière bascula dans une incroyable confusion. En effet, pendant la célébration de son mariage, Attale lui aurait dit : « Désormais, il naîtra des princes légitimes et non plus des bâtards. » À peine l'avait-il entendu qu'Alexandre jeta sur Attale le gobelet qu'il tenait dans sa main ; après quoi, Attale lui répliqua en lui jetant sa propre coupe. Peu après, Olympias s'enfuit chez les Molosses, tandis qu'Alexandre trouva refuge en Illyrie. Cléopâtre, à son tour, donna à Philippe une fille appelée Europa[520].

Il est peut-être un peu hâtif au vu de ce texte d'affirmer que Satyros faisait un lien entre les propos d'Olympias, le manque de légitimité d'Alexandre au trône et l'exil de sa mère, vu comme une répudiation. Toutefois, cette lecture est assez convaincante. Plusieurs possibilités semblent ainsi également possibles : Trogue Pompée peut avoir repris ici de Statyros un élément développé au livre IX, faisant un pont entre ses livres comme nous l'avons déjà vu faire à propos du nom de la reine des Amazones[521] ; il peut aussi avoir établi lui-même ici un rapport entre cette légende et la répudiation ; il peut enfin s'être inspiré d'une autre source qui l'avait fait avant lui.

---

[517] Voir p.172.

[518] Olympias prétendait en effet avoir conçu Alexandre avec un serpent géant, et donc avec un dieu (voir Plut., *Alex*., 3, 1-4 ; Gell., *Nuits Attiques*, XIII, 4, 1-3 ; Cic., *Div*., II, 135). J. E. HAMILTON (1969, 5) estime, à propos de l'identité de ce dieu : « it is not impossible that a woman like Olympias may have believed that the god (Dionysus) in the shape of a snake (cf Eur. *Bacch*. 1017-18) was the father of Alexander and perhaps even said so. » Mais W. HECKEL (1997, 154) pointe que la remarque d'Olympias qui craindrait de se fâcher avec Héra (que l'on trouve chez Plutarque et Aulu-Gelle) montre que c'est bien Zeus qui aurait pris selon elle cette apparence serpentine. Arrien (*An*., IV, 10, 2) évoque lui aussi, dans la bouche de Callisthène, les « mensonges » forgés par Olympias sur la naissance d'Alexandre.

[519] Comme le suggère W. HECKEL (1997, 154). Sur Satyros comme source de cette anecdote, voir HAMMOND 2007 (2), 87-90.

[520] Ath., XIII, 557d.

[521] Voir p.130-131.

Dans tous les cas, il faut noter que le lien qui est ainsi fait permet de montrer Alexandre sur le point de faire d'une pierre deux coups en se rendant à Siwah : réhabiliter sa mère et devenir fils de dieu, ce que montre bien le balancement : « *Alexander, cupiens originem diuinitatis adquirere, simul et matrem infamia liberare*[522] ». Cela accentue à nouveau la nature cynique du personnage. Or pour que ce plan fonctionne, et qu'en même temps on lui annonce la maîtrise du monde entier, il faut que la réponse des prêtres lui soit favorable. Et c'est là que la cohérence du texte de Trogue Pompée dans le portrait qui est dressé d'Alexandre est très nette, puisqu'on ne trouve que chez Justin la mention de la corruption des prêtres[523]. C'est là la deuxième différence majeure avec les autres textes de la *Vulgate*, et l'on voit qu'elle fait sens avec la précédente.

Aussi Alexandre use-t-il de procédés immoraux et mesquins pour parvenir à ses fins : il méprise le sacré, il méprise son père Philippe, pour justifier ses conquêtes, réhabiliter sa mère et se montrer comme le fils d'un dieu. Il pèche ici, comme à Thèbes, par manque de piété, envers les dieux et envers sa famille. Et ajoute à présent l'*hybris* démesurée d'un héros qui se prend pour un dieu.

III. Le travail de Trogue Pompée sur ses sources

1. Un travail d'insertion

L'exemple de la destruction de Thèbes que nous avons développé est tout à fait révélateur de la manière dont Trogue Pompée a travaillé ses sources. Il suit sa source majeure, à savoir Clitarque, et mêle à cette trame des données de sa deuxième source, en l'occurrence les propos de Cléadas. Ainsi, pour le faire apparaître clairement, voici le texte de ce passage, dans lequel apparaît en écriture normale les passages hérités de Clitarque, en gras celui provenant de la deuxième source :

Sed Thebani armis non precibus nec deprecatione usi sunt : itaque uicti grauissima quaeque supplicia miserrimae captiuitatis experti sunt. Cum in consilio de excidio urbis deliberaretur, Phocenses et Plataeenses et Thespienses et Orchomenii, Alexandri socii uictoriaeque participes, excidia urbium suarum crudelitatemque Thebanorum referebant, studia in Persas non praesentia tantum, uerum et uetera aduersus Graeciae libertatem

[522] Justin, XI, 11, 6.
[523] L. SANTI AMANTINI (1981, 250) et W. HECKEL (1997, 154) notent que cette corruption n'est pas invraisemblable. Le fait que seul Justin l'évoque cependant, et cela au service d'un projet plus général sur la vision d'Alexandre mérite d'être à notre sens davantage souligné. L. SANTI AMANTINI estime en outre que ce passage doit être proche du texte de Trogue Pompée, avis que nous partageons.

increpantes, quam ob rem odium eos omnium populorum esse ; quod uel ex eo manifestari, quod iure iurando se omnes obstrinxerint, ut uictis Persis Thebas diruerent. Adiciunt et scelerum priorum fabulas, quibus omnes scaenas repleuerint, ut non praesenti tantum perfidia, uerum et uetere infamia inuisi forent.

Tunc Cleadas, unus ex captiuis, data potestate dicendi : non a rege se defecisse, quem interfectum audierint, sed a regis heredibus ; quicquid in eo sit admissum, credulitatis, non perfidiae culpam esse, cuius tamen iam magna se supplicia pependisse deleta iuuentute. Nunc senum feminarumque sicuti infirmum, ita innoxium restare uulgus, quod ipsum stupris contumeliisque ita uexatum esse ut nihil amarius umquam sint passi ; nec iam pro ciuibus se, qui tam pauci remanserint, orare, sed pro innoxio patriae solo et pro urbe, quae non uiros tantum, uerum et deos genuerit. Priuata etiam regem superstitione deprecatur geniti apud ipsos Herculis, unde originem gens Aeacidarum trahat, actaeque Thebis a patre eius Philippo pueritiae ; rogat urbi parcat, quae maiores eius partim apud se genitos deos adoret, partim educatos summae maiestatis reges uiderit. *Sed potentior fuit ira quam preces. Itaque urbs diruitur ; agri inter uictores diuiduntur ; captiui sub corona uenduntur, quorum pretium non ex mentium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur.* Miseranda res Atheniensibus uisa ; itaque portas refugis profugorum contra interdictum regis aperuere. Quam rem ita grauiter tulit Alexander ut secunda legatione denuo bellum deprecantibus ita demum remiserit ut oratores et duces, quorum fiducia totiens rebellent, sibi dedantur ; paratisque Atheniensibus, ne cogantur, subire bellum, eo res deducta est ut retentis oratoribus duces in exilium agerentur qui ex continenti ad Darium profecti non mediocre momentum Persarum uiribus accessere. [524]

Le passage en italique sert en quelque sorte de transition et est difficile à authentifier : on retrouve des données du texte de Clitarque, mais sont en même temps mis en avant l'*ira* et l'*odium* chers à la deuxième source. C'est là sans doute une marque du travail de Trogue Pompée soucieux de lier entre elles ses deux sources, et qu'a suivi Justin.

Ce travail d'insertion peut également avoir été mené sur des passages plus longs. Ainsi, si l'on reprend nos analyses concernant les chapitres 10 et 11, depuis la nomination d'Abdalonymos comme roi de Sidon jusqu'à la visite du sanctuaire d'Ammon, on observe trois grands temps liant des épisodes différents :

1) Le nomination d'Abdalonymos en tant que roi de Sidon et les raisons ayant mené à la guerre contre Tyr : la source est Clitarque
2) La prise de Tyr par trahison et les raisons ayant poussé Alexandre à se rendre à Siwah ainsi que la corruption des prêtres : une autre source est utilisée
3) L'entretien d'Alexandre avec les prêtres d'Ammon : la source est à nouveau Clitarque[525]

[524] Justin, XI, 3, 7 – 4, 11.

[525] Respectivement X, 5 – X, 12 ; X, 13 – XI, 6 ; XI, 7 – 11. Les propos sur Didon tenus en X, 13, n'apparaissant pas ailleurs et précédant un extrait original, nous semblent devoir être rattachés à la seconde source. Quant à la courte phrase relative à la prise de Rhodes, de l'Égypte et de la Cilicie (XI, 1), elle peut être un autre retour au texte de Clitarque, comme le suggère la parenté que W. HECKEL (1997, 151) établit avec le texte de Quinte-Curce (IV, 5, 9). La Cilicie étant de fait déjà en possession d'Alexandre, sa mention ici pose problème, au point que R. H. LYTTON (1973, 78) a proposé de corrigé « *Cilicia* » en « *Coelesyria* ». Dans tous les cas, il ne faut pas perdre

Ce qui est frappant alors, c'est que le travail d'insertion auquel se livre Trogue Pompée lui permet de transformer considérablement l'image d'Alexandre qui est celle de sa source première : dans le cas de Thèbes, le Macédonien prend, animé par la colère, la responsabilité de la destruction de la ville, et n'est plus l'exécutant des volontés du Conseil des Grecs ; dans le cas de Tyr lui est refusée la noblesse d'une attaque courageurse contre la cité et il n'est plus un héros militaire ; dans le cas de Siwah, on découvre un personnage animé par la démesure et maître en manipulation au lieu du fils d'un dieu.

En utilisant une source négative, Trogue Pompée sape ainsi la vision enchomiastique de l'œuvre de Clitarque, pour donner une vision d'Alexandre qu'il construit selon un projet déterminé[526].

2. Une répétition

Ce travail gigantesque (il ne faut pas oublier que l'œuvre de Clitarque que Trogue Pompée lui-même reprenait comportait douze livres) a donné lieu, parfois, à quelques maladresses, que nous devons à notre sens imputer davantage à Trogue Pompée qu'à Justin.

Il en va ainsi d'un phénomène de répétition.

Dans le texte de Trogue Pompée, la corruption d'Alexandre par les richesses intervient très tôt, dès le chapitre 10 du livre XI, après la bataille d'Issos[527]. C'est là un élément original du texte de l'historien gallo-romain.

Chez Plutarque en effet, si le trésor de Damas peut aussi apparaître corrupteur, il ne corrompt pas Alexandre mais les soldats Macédoniens.[528] On retrouvera d'ailleurs plus tard chez cet auteur une opposition entre la sobriété d'Alexandre et le goût du luxe ayant corrompu ses Compagnons (41, 1). Dans le texte de Quinte-Curce, les Macédoniens se livrent au pillage de ces richesses abandonnées par les Perses dans leur fuite, et l'auteur en fait un tableau

---

de vue que nous avons affaire ici à l'œuvre abrégée de Justin, dans laquelle des approximations ont pu être commises et des épisodes retranchés, comme c'est certainement le cas de celui de la prise de Gaza intervenant à ce moment-là.

[526] Voir notre troisième partie.

[527] Rappelons que ces richesses apparaissent dans l'épitomé de Justin comme étant celles du camp perse, alors qu'il devait s'agir du trésor de Damas sur lequel Parménion avait mis la main. HECKEL 1997, 140.

[528] « Ceux qui en tirèrent le plus de profit [du trésor de Damas] furent les cavaliers thessaliens : comme ils s'étaient montrés supérieurement braves au combat, il leur avait confié cette mission à dessein pour les enrichir. Cependant, le reste de l'armée fut aussi comblée de butin. Dès lors, les Macédoniens, qui venaient de goûter pour la première fois à l'or, à l'argent, aux femmes et au genre de vie des barbares, se ruèrent comme des chiens sur la trace qu'ils ont flairée, et se mirent à chercher et à dépister la richesse des Perses. » Plut., *Alex.*, 24, 1-.3. Trad. R. FLACELIERE. Sur le rôle des 2000 cavaliers thessaliens à la bataille d'Issos, et leur juste récompense accordée par Alexandre, voir HAMILTON 1969, 61.

saisissant[529]. Pour autant, il n'est question que de la rapacité (oserions-nous dire traditionnelle ?) des pillards, et non de l'influence perverse de l'or et de l'argent. La corruption des richesses ne se fait ressentir qu'à Babylone, mais c'est l'armée d'Alexandre qui y perd sa « discipline militaire » et Quinte-Curce ne reproche alors au roi que d'y avoir séjourné trop longtemps[530]. Quant à Diodore, il ne dit pas un mot du trésor de Damas ; l'évocation de celui de Suse (66) ne donne lieu à aucun commentaire ; pour les richesses de Persépolis, elles sont pillées par les Macédoniens[531] (70), tandis que le trésor incroyable de la ville est transféré dans d'autres cités (71) : on ne trouve à nouveau aucune trace de la corruption d'Alexandre. Chez Arrien enfin, la prise des trésors de Damas (II, 11), de Babylone, Suse ou Persépolis (III, 16 et 18) ne donne lieu à aucun commentaire.

Nous sommes alors, chez tous ces auteurs, loin du texte de Justin, ce qui nous conduit à penser que Trogue Pompée a utilisé ici une autre source que Clitarque, dénonçant l'« admiration » (*admiratione*) d'Alexandre pour les richesses (*diuitiarum*), et son abandon aux délices des banquets (*luxuriosa conuiuia et magnificentiam epularum*) et aux beautés de Barsine (*propter formae pulchritudinem*).

Or ce sont les mêmes reproches qui lui sont faits en Hyrcanie, au moment de l'adoption des mœurs perses, selon la tradition clitarquéenne. Plutarque (45), Quinte-Curce (VI, 2 et 6) et Diodore (77), avec des perspectives différentes, tantôt bienveillantes, tantôt accablantes, font mention à ce même endroit de cette attitude du roi.

Ainsi Trogue Pompée, en s'appuyant sur deux sources différentes, développe deux fois cette corruption d'Alexandre par le luxe perse, et le texte porte la trace de cette maladresse[532]. En effet, alors que le texte de Justin nous montre une insistance au livre XI sur la nouveauté que constituent pour le roi les banquets somptueux (***Tunc primum*** *luxuriosa conuiuia et*

[529] Curt., III, 13, 10-11. J. E. ATKINSON (1980, 263-266) estime que Quinte-Curce suit une autre source que Clitarque (que suivrait Diodore) dans cette expédition de Parménion à Damas. Il estime en outre, comme nous le faisons nous aussi, que Trogue Pompée utilise lui aussi une source différente, et conclut « Curtius and Trogus followed related, if not the same sources, and again it is possible that Curtius read Trogus' *Philippica*. » Il reste cependant assez difficile, le texte de la prise du trésor de Damas, si elle existait chez Trogue Pompée, ayant disparu dans le texte de Justin, d'assurer une telle filiation entre les auteurs latins. Si c'est cependant le cas, il faut noter que Quinte-Curce aurait alors mis l'accent sur d'autres données que celles développées par Trogue Pompée et retenues par Justin : au lieu de décrire la corruption des mœurs d'Alexandre par les richesses perses, il aurait insisté sur la geste de Parménion et sur la prise dramatique du trésor de Damas que l'on peut penser, avec J. E. ATKINSON, « due to his own creativity ».

[530] Voir le tableau de Babylone et son effet sur les soldats : Curt., V, 1, 36-39. Relevons l'expression *nihil urbis eius corruptius moribus* bien représentative de cette ville que I. YAKOUBOVITCH (2015, 73) compare « à la vision de Babylone, Sodome et Gomorrhe dans la Bible et la littérature chrétienne antique. »

[531] On retrouve les mêmes scènes de pillage chez Quinte-Curce, qui est très proche (V, 6, 3-9).

[532] Elle est aussi relevée par W. HECKEL (1997, 140).

magnificentiam epularum sectari[533]), ces mêmes banquets paraissent au livre XII encore une fois tout à fait nouveaux (*His rebus ingentes epularum apparatus **adicit**, ne ieiuna et destructa luxuria uideretur, conuiuiumque iuxta regiam magnificentiam ludis exornat*[534]). On relève en outre l'usage du même vocabulaire du banquet (*epularum* et *conuiuium* dans chaque texte) et de la magnificence (*luxuriosa* et *luxuria*, *magnificentiam* par deux fois).

Ces répétitions sont intéressantes en ce qu'elles sont elles aussi révélatrices du projet de Trogue Pompée : s'il a choisi de développer ce même aspect, emprunté à deux sources différentes, à deux moments différents, quitte à commettre une maladresse dans son écriture, c'est que cette donnée, la corruption des mœurs macédoniennes, lui paraissait fondamentale. Par ailleurs, alors même que la première source devait présenter l'adoption des coutumes perses avec un regard négatif, Clitarque quant à lui, le faisait avec son regard à tout le moins bienveillant : Trogue Pompée, par son travail sur le texte originel, a cependant su éviter la contradiction.

3. Deux autres problèmes

Le travail de Trogue Pompée sur ses sources a cependant pu l'amener à commettre précisément une contradiction à l'intérieur des livres XI et XII.

Rappelons en premier lieu qu'au gré de son travail sur un grand nombre de sources, à l'échelle des *Histoires philippiques*, Trogue Pompée a pu laisser s'introduire des contradictions. Nous avons déjà cité celle qui concerne la mort de Callisthène et celle qui porte sur le nombre des meurtriers de Philippe. Justin n'est donc pas nécessairement à incriminer dans ce genre de maladresses.

Or Trogue Pompée semble se contredire à propos de l'arrestation et de l'exécution d'Alexandre le Lynceste. Selon la tradition vraisemblablement héritée de Clitarque, alors que ses frères Hermoenès et Arrhebaeos avaient été convaincus de complicité du crime perpétré contre Philippe[535], Alexandre lui avait laissé la vie sauve en raison du fait qu'il l'avait le premier appelé « roi »[536]. De fait, il entama une brillante carrière auprès d'Alexandre dont il devint un

[533] Justin XI, 10, 2 : « C'est **alors** qu'il se mit, **pour la première fois**, à fréquenter les copieux banquets et la splendeur des festins » ; c'est nous qui mettons en gras.
[534] Justin, XII, 3, 11 : « À cela **il ajouta** une pompe somptueuse dans les festins, de peur que leur prodigalité ne parût mal pourvue et atténuée, et il rehausse le banquet de jeux répondant à la magnificence royale » ; c'est nous qui mettons en gras.

[535] Voir Arr., *An.*, I, 25, 1. M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 2, note 5) suggère que Trogue Pompée avait pu faire la liste des conjurés dans un passage que n'aurait pas repris Justin. Pour une bibliographie sur le sujet, voir HECKEL 1997, 80-81.
[536] Justin, XI, 2, 2.

appui précieux, se voyant attribuer de nombreuses responsabilités prestigieuses (il fut notamment chef de la cavalerie thessalienne), et épousa, certainement après l'assassinat de Philippe, une fille d'Antipater[537].

Pourtant des soupçons le firent arrêter dès l'année 333. Selon Justin, c'est un prisonnier qui dénonça un complot :

> Sur ces entrefaites, on lui rapporte pendant ce temps, d'après la révélation d'un prisonnier, qu'un complot est ourdi contre lui par Alexandre des Lyncestes, gendre d'Antipater qui avait été mis à la tête de la Macédoine. Craignant pour cette raison que, s'il le faisait tuer, un soulèvement ne naquît en Macédoine, il le tint dans les fers.[538]

Ce prisonnier pourrait être Sisinès, dans la mesure où la version de Justin est semblable à celle d'Arrien qui le nomme ainsi : Parménion avait selon lui envoyé à Alexandre ce prisonnier perse ; ce dernier avait été chargé par Darius de proposer à Alexandre le Lynceste, à la suite d'une offre de service qu'il avait faite au roi perse, d'assassiner Alexandre le Grand contre récompense[539]. Quinte-Curce évoque lui aussi un Sisinès, mais qui ne semble pas être le même que celui d'Arrien (et donc Justin), et comme l'a bien démontré J. E. ATKINSON (1980, 183-184), « Arrian's reference to Sisines is more likely historical. » Malheureusement, le récit de l'arrestation de cet Alexandre par Quinte-Curce a été perdu avec le livre II de ses *Histoires d'Alexandre le Grand*[540].

Reste Diodore, puisque Plutarque n'évoque pas ces événements. Chez l'historien Sicilien, cette arrestation a lieu plus tard, après l'épisode de la maladie de Tarse, soit plusieurs mois après la version de Justin / Arrien[541]. Ce n'est alors pas un prisonnier qui dénonce le Lynceste, c'est Olympias qui le fait dans une lettre[542]. Or, une telle accusation d'Olympias à

---

[537] Sur Alexandre le Lynceste, voir HECKEL 1997, 81-82 et 120 ; 1992, 357-358 ; BERVE 1926, II, 17-19 ; SANTI AMANTINI 1981, 235.
[538] Justin, XI, 7, 1-2.
[539] Arrien, *An.*, I, 25, 3-4.
[540] Notons toutefois que lors de l'exécution d'Alexandre le Lynceste (absente des *Histoires philippiques*), à la suite de celles de Philotas et Parménion, Quinte-Curce revient brièvement sur cette arrestation. S'il semble alors suivre la même source que Diodore, en affirmant que le procès a lieu trois ans après son emprisonnement (Diodore, 80, 2 ; Curt., VII, 1, 6), il s'en éloigne en affirmant que ce sont deux témoins (*duobus inidcibus*) qui ont révélé le complot. J. E. ATKINSON (1980, 186) conlut que Quinte-Curce dut utiliser plusieurs sources, tandis que P. A. BRUNT (1976, 521) estime que les deux témoins étaient d'une part Sisinès et d'autre part Olympias cherchant à mettre son fils en garde contre le gendre d'Antipater. Si tel est le cas, Quinte-Curce tente, assez maladroitement, de lier la source de Diodore, et celle de de Trogue Pompée et d'Arrien.
[541] L'épisode d'Alexandre le Lynceste se situe avant l'arrivée à Gordion, soit au printemps 333 ; Alexandre n'arrive à Tarse qu'à l'automne. Voir ENGELS 1978, 37 et 42.
[542] « La mère du roi écrivit à Alexandre, entre autres choses utiles, qu'il eût à se méfier d'Alexandre le Lynceste. […] Mais comme cette accusation s'appuyait sur tout un concours de vraisemblances, il fut arrêté et mis aux fers sous bonne garde, en attendant d'être jugé. » DS, XVII, 32, 1-2. Trad. P. GOUKOWSKY.

l'encontre d'Alexandre le Lynceste apparaît également dans les *Histoires philippiques*, au moment de la théorie sur l'empoisonnement d'Alexandre, où l'on lit qu'Antipater a voulu tuer Alexandre en considérant « qu'Alexandre des Lyncestes, son gendre, avait été exécuté, que lui-même, après avoir mené de grandes actions en Grèce, n'était pas tant objet de bienveillance que de jalousie aux yeux du roi, qu'il avait également été accablé de diverses accusations calomnieuses par sa mère Olympias.[543] » Or l'averbe « *quoque* » montre bien qu'Antipater se voit comme victime des accusations d'Olympias, ainsi que le fut son gendre avant lui. Ainsi, cette phrase fait référence à une autre tradition que celle qui est suivie au chapitre 7 du livre XI. Cette tradition-ci, qui voit la mère d'Alexandre comme la responsable de l'arrestation du Lynceste, est très vraisemblablement celle de Clitarque, puisqu'elle est suivie par Diodore, mais pas par Arrien[544]. Trogue Pompée, suivant au livre XI une première source, donna Sisinès comme auteur de la dénonciation ; au livre XII, suivant Clitarque, il fit une référence à la lettre d'Olympias pour le même motif.

Ce travail de Trogue Pompée sur les sources a également pu donner lieu à une imprécision chronologique, et ce d'autant plus qu'elle se situe à un moment charnière, à savoir au tout début du livre XII. On peut en effet y lire :

> Alexandre fit ensevelir les soldats qu'il avait perdus en poursuivant Darius dans des funérailles à grands frais, partagea treize mille talents entre les compagnons de son expédition qui restaient. La plus grande partie des chevaux fut perdue en raison de la chaleur, même ceux qui avaient survécu devinrent inutilisables. Tout l'argent, cent-quatre-vingt-dix mille talents, fut amassé à Ectabane, et Parménion fut préposé à sa garde.[545]

Ce court extrait se situe entre la mort de Darius et la réception de la lettre d'Antipater sur les trois nouvelles européennes. Or le dépôt du trésor royal perse à Ecbatane[546] eut lieu lors de l'arrivée d'Alexandre dans la ville que venait de quitter Darius en fuite, qui n'était donc pas encore mort à ce moment[547]. Si l'incohérence chronologique de ce passage nous semble provenir du travail de Trogue Pompée sur ses sources, c'est parce que, parmi les auteurs de la

---

[543] « *Alexandrum Lyncestarum, generum suum, occisum, se magnis rebus in Graecia gestis non tam gratum apud regem quam inuidiosum esse, a matre quoque eius Olympiade uariis se criminationibus uexatum.* » Justin, XII, 14, 1-3.

[544] Nous nous éloignons cependant de l'interprétation de W. HECKEL (1997, 119), pour lequel c'est Sisinès qui est le dénonciateur du Lynceste dans la *Vulgate*. Sur le développement concernant l'empoisonnement d'Alexandre issu de Clitarque, voir HECKEL 1997, 287.

[545] Justin, XII, 1, 1-3.

[546] Actuelle ville d'Hamadan. C'est l'ancienne capitale des Mèdes, et la ville restait l'une des quatre cités royales, avec Suse, Persépolis et Babylone. Voir SANTI AMANTINI 1981, 255 ; HECKEL 1997, 182.

[547] Selon W. ENGELS (1978, 76) Alexandre atteignit Ecbatane en mai-juin 330. La mort de Darius date de juillet.

Vulgate, il est le seul à affirmer que le trésor fut déposé à Ecbatane. Or, à ce sujet, deux sources se font face, comme en témoigne ce passage de Strabon :

> Alexandre recueillit toutes les richesses de la Perse et les fit transporter à Suse, pour les réunir aux trésors et aux monuments dont cette ville était déjà pleine. Mais il n'en fit pas pour cela sa capitale : il lui préféra Babylone, dont il avait dès longtemps projeté la restauration et qui contenait elle-même de riches trésors. On assure qu'en dehors de ces trésors de Babylone et du trésor pris dans le camp de [Gaugamèle], les trésors de Suse et ceux de la Perse représentaient une valeur réelle de 40 à 50 000 talents. Suivant d'autres témoignages, tous les trésors recueillis dans les différentes parties de l'empire avaient été dirigés sur Ecbatane et montaient ensemble à la somme de 180 000 talents.[548]

Une tradition donne donc Suse comme la ville royale ayant accueilli le trésor de Darius. Or c'est la version donnée à la fois par Diodore (XVII, 71, 1-2) et Quinte-Curce (V, 6, 9), les deux auteurs indiquant que ce trésor s'élevait à 120 000 talents. Autant de liens font penser que ces auteurs partagent la même source, et que cette source est Clitarque[549].

Justin suit quant à lui une autre tradition[550], relayée également par Strabon, en indiquant un chiffre de 190 000 talents très proche des 180 000 talents donnés par le géographe. Or il est notable que Justin n'est pas le seul à faire d'Ecbatane le réceptacle des trésors perses, puisque c'est aussi la version d'Arrien :

> Il chargea Parménion d'entreposer dans la citadelle d'Ecbatane le trésor amené de Perse, et de le remettre à Harpale ; il laissa Harpale en effet comme responsable de ce trésor, dont la garde était assurée par quelque six mille Macédoniens, de la cavalerie et un peu d'infanterie légère.[551]

On remarque en outre le rôle joué par Parménion concernant le transport du trésor d'un côté, sa garde de l'autre. Or cette variation n'est pas illégitime, dans la mesure où Parménion dut rester à Ecbatane alors qu'Alexandre partit à la poursuite de Darius vers le nord. Ce peut donc être une simplification due à Trogue Pompée, ou assez vraisemblablement à Justin.

Par ailleurs, d'autres similitudes peuvent être relevées entre les textes de Justin et d'Arrien : à propos des hommes épuisés et des chevaux qui périrent à cause de la chaleur, Arrien

[548] Str., XV, 3, 9. Trad. A. TARDIEU.
[549] C'est aussi l'avis de W. HECKEL (1997, 183).
[550] Selon N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 102), la source de cet extrait est impossible à identifier.
[551] Arr., *An.*, III, 19, 7. Trad. P. SAVINEL.

indique également à propos de la poursuite de Darius[552] qui suivit le départ d'Ecbatane : « En cours de route, vu qu'il [Alexandre] avançait à toute vitesse, beaucoup de soldats furent laissés en arrière, épuisés, et beaucoup de chevaux mouraient.[553] » De la même manière, chez Arrien également, Alexandre paie ses troupes, en l'occurrence les cavaliers thessaliens et les troupes alliées[554]. Enfin, l'expression de Justin « entre les compagnons de son expédition qui restaient » (*reliquis expeditionis eius sociis*) peut évoquer le jeu de licenciement des troupes et de réintégration volontaire de la plupart des soldats dont parle Arrien (III, 19, 5-6).

Ainsi, ce qui apparaît comme deux maladresses de Trogue Pompée, qui d'une part se contredit légèrement, et de l'autre ne respecte pas la chronologie des faits, est dû à son travail sur les sources. Elles sont dès lors elles aussi révélatrices de l'usage d'une autre source que Clitarque.

Ces maladresses sont en outre très riches d'enseignement, dans la mesure où, par deux fois, elles montrent une proximité entre la version de Justin et la version d'Arrien, contre les autres historiens d'Alexandre. Or ce ne sont pas là les premiers cas d'une telle proximité que nous avons rencontrés. Avant la destruction de Thèbes en effet, Cléadas affirmait que les Thébains croyaient qu'Alexandre était mort (XI, 4, 1), ce qu'indique aussi Arrien (I, 7, 2). La traversée du désert de Gédrosie également, qui se faisait chez Justin sans encombre en raison du forage de puits sur la route (XII, 10, 7), pouvait être mise en lien avec le texte d'Arrien, qui insistait sur leur creusage dans le pays des Orites (VI, 21, 3) mais indiquait que celui-ci était impossible en Gédrosie (VI, 23, 1-2). Même si Quinte-Curce lui aussi évoque ces puits (IX, 10, 2), il le fait bien avant la traversée, en s'appuyant peut-être sur cette source commune, avant de les oublier et de n'en plus parler, en s'attachant probablement au texte de Clitarque.

On pourrait enfin évoquer le cas du départ de Polypercon et de Cratère, renvoyés avec les troupes licenciées en Macédoine par Alexandre. Cratère devait y remplacer Antipater à la tête du pays[555]. C'est une donnée que l'on ne trouve à nouveau que dans le texte d'Arrien (VII, 12, 4) qui précise que Polypercon, le second de Cratère, doit prendre le commandement à sa

[552] Comme l'indique W. HECKEL (1997, 182), les hommes perdus dont il est question dans le texte de Justin sont ceux morts d'épuisement dans la poursuite de Darius plus vraisemblablement que des victimes des combats inventés par Justin dans cette course (XI, 15, 4).
[553] Arr., *An.*, III, XX, 1. Trad. P. SAVINEL.
[554] Aucun chiffre global n'est annoncé, mais Arrien parle du paiement normal de sa solde à chacun, et de deux mille talents supplémentaires partagés entre les hommes. On notera que Diodore aussi évoque ce paiement des troupes (XVII, 74, 4), en donnant les chiffres de 8 000 talents répartis, plus des biens pour une somme de 13 000 talents.
[555] « Mais également parmi ses amis, les plus âgés furent licenciés : Polypercon, Clitos, Gorgias, Polydamas, Amadas, Antigénès. Cratère est placé à la tête des soldats licenciés, avec pour ordre de commander aux Macédoniens à la place d'Antipater. » Justin, XII, 12, 8-9.

place si celui-ci, en mauvaise santé, venait à mourir. Cependant, une lacune du texte de Quinte-Curce à cet endroit doit nous obliger à la prudence.

La conclusion qui dès lors semble s'imposer, c'est que la seconde source employée par Trogue Pompée connaissait une des sources d'Arrien dont elle a utilisé certains éléments, parfois pour noircir l'image d'Alexandre (en donnant des prétextes de leur conduite aux Thébains ou en minimisant la traversée de la Gédrosie). Malheureusement, Arrien n'indique de source déterminée dans aucun des passages mentionnés. Toutefois, Aristobule est cité deux fois lors de la longue description du désert de Gédrosie (VI, 22, 4 et 7), et l'on sait que l'ingénieur a participé à cette marche dont la narration lui est généralement attribuée[556]. Rien d'étonnant non plus à ce que le forage de puits l'ait intéressé au vu de ses fonctions. Rien d'étonnant non plus dans la vision très positive qui ressort alors d'Alexandre[557], de la part de ce grand défenseur du Conquérant. Ainsi, dans la mesure où cette œuvre connut un certain succès, nous sommes tentés de conclure que cette source avait lu Aristobule. Cette indication peut dès lors être une aide à son identification.

4. Tentative d'identification

En effet, la question qui se pose à présent est celle de l'identification de cette autre source. Ce projet est assez malaisé en raison de l'aspect extrêmement lacunaire de la plupart des historiens d'Alexandre, dont nous ne possédons le plus souvent que quelques fragments, voire simplement les noms[558].

Si l'on suit les conclusions précédemment tirées, un nom peut cependant être proposé, celui d'Hégésias de Magnésie.

D'un point de vue chronologique, d'abord, ce que nous savons de cet auteur ne va pas à l'encontre de cette hypothèse. En effet, on date traditionnellement son œuvre de la première moitié du III^e^ siècle[559], soit quelques décennies après l'écriture de ses *Histoires* par

[556] JACOBY 1962 (Fr. 49) ; J. AUBERGER (2015, 414) précise « On sent qu'Aristobule a vécu ce calvaire que fut la traversée du désert de Gédrosie. Il donne des détails que les autres historiens ne donnent pas. »
[557] Voir p.116-117.
[558] Ainsi par exemple d'Antigénès et Istros, cités par Plutarque (*Alex*., 46, 1) et qui accréditent l'histoire de l'Amazone ; ainsi de Nicanor, cité par une scholie à Platon (*Phèdre*, 244b) et par Lactance (*Institutions Divines*, I, 6, 8) à propos des Sibylles ; ainsi encore par exemple du rhéteur Potâmon de Mytilène, cité par Plutarque (*Alex*., 61, 3) ; ainsi encore d'un certain Dorothéos, cité par Athénée (VII, 4), qui nous apprend qu'Alexandre et Philippe étaient amateurs de pommes. Voir JACOBY 1962 ; AUBERGER 2005. Pour les historiens les plus connus, voir p.107-120.
[559] Voir PEARSON 1960, 247 ; CROISET 1899, 89 : « Il était postérieur à Charisios, dont il suivait les exemples (Cicéron, *Brutus*, 83), et antérieur à l'école de Pergame, qui réagit contre son influence. » J. AUBERGER (2005, 457) précise que Charisios fut actif entre 310 et 270.

Aristobule[560], si les œuvres ne furent pas quasi contemporaines. Par ailleurs, nous savons qu'il était connu et lu au I^er^ siècle avant notre ère, à l'époque où Trogue Pompée composa ses *Histoires philippiques*, et que les œuvres de sa main conservées étaient alors nombreuses[561]. Aussi Strabon le présente-t-il en ces termes peu élogieux : « Il y a eu des hommes célèbres nés à Magnésie : l'orateur Hégésias, qui initia mieux que quiconque le style asiatique, en corrompant le style attique en usage jusqu'à lui.[562] » Même jugement terrible de Denys d'Halicarnasse : « La manière du Magnésien est juste bonne pour les femmes, ou pour des individus de bas étage, et encore, qui ne parleraient pas sérieusement, qui voudraient simplement rire et plaisanter.[563] » Cicéron quant à lui, s'il a des mots assez durs, montre plus de bienveillance : « Puis voici Hégésias qui veut ressembler à Charisius, et qui se croit si attique que les Attiques d'origine, il les considère, comparés à lui-même, comme des rustres. Or qu'y a-t-il de plus hâché, de plus désarticulé, de plus puéril que cette recherche d'une certaine élégance, où il réussit d'ailleurs malgré tout ?[564] » Et c'est d'ailleurs par lui que l'on connaît l'admiration que Varron portait à Hégésias[565]. Ces jugements traitent tous, non des qualités d'historien du Magnésien, mais de ses qualités (en l'occurrence surtout ses défauts) oratoires. De fait, « on disait dans l'antiquité qu'Hégésias de Magnésie aurait été le premier à corrompre le bon style attique et à lancer le mouvement asiatique[566] », et c'est à ce titre qu'il était célèbre. On ne s'étonne pas ainsi de le voir repris dans la traduction par Rutilius Lupus du traité de Gorgias le Jeune sur les figures de style, ou de le voir étrillé par Denys d'Halicarnasse dans *De la Composition stylistique* ou par Agatharcide qui, dans son ouvrage *De la Mer Érythrée*, a la cruauté de citer des phrases d'Hégésias pour faire apparaître leur emphase et leurs jeux de langage, au détriment d'un langage clair qu'il appelle de ses vœux. C'est ainsi qu'Hégésias, bien qu'il soit peu connu, a subi une mauvaise réputation même auprès des critiques

[560] Entre 286 et 281 selon P. PEDECH.
[561] DH, *Comp*., VI, 18, 23.
[562] Str., XIV, 1, 46. Trad. J. AUBERGER.
[563] DH, *Comp*., VI, 18, 26. Trad. G. AUJAC & M. LEBEL. Ce n'est là qu'une des nombreuses invectives de Denys adressées à l'encontre d'Hégésias.
[564] Cic., *Brut*., 286-287. Trad. J. MARTHA. Dans l'*Orateur*, Cicéron indique qu'Hégésias veut imiter Lysias, et son propos est plus sévère : « aussi son style est-il sautillant, avec de petites phrases coupées. Ses pensées ne valent pas mieux que son style, et, quand on le connaît, on n'a plus à chercher le type des mauvais écrivains. » Et d'indiquer plus loin qu'Hégésias a introduit ce vice de la forme dans l'éloquence : « Chez d'autres, surtout des Asiatiques, esclaves du nombre, on trouve des mots vides de sens introduits de force comme pour compléter le rythme. Il est même des écrivains qui donnent dans le défaut, dont l'origine remonte surtout à Hégésias : ils brisent et coupent les périodes ryhtmiques et tombent ainsi à une sorte de style maigre, qui ressemble à de méchants vers. » (Cicéron, *Or*., 226 et 230. Trad. H. BORNECQUE.)
[565] Cic., *Att*., XII, 6, 1.
[566] WOOTEN 1975, 96. Ce jugement sera d'ailleurs nuancé par l'auteur qui montre qu'Hégésias se conforme à un mouvement initié par Charisios et Cléocharès.

modernes[567]. Quoi qu'il en soit, il est fort probable que Trogue Pompée, comme ses contemporains, connaissait les œuvres de cet orateur – historien du III^e^ siècle, et il ne serait pas étonnant que cet homme d'une « éloquence ancienne », pour reprendre l'expression de Justin, se fût servi d'une telle source.

Sur le plan des références, ensuite, on peut relever des liens entre le texte de Justin et quelques fragments conservés d'Hégésias.

C'est à nouveau l'intervention de Cléadas qui est la plus riche d'indices, car elle offre un point de comparaison unique avec quelques phrases de l'auteur asiatique. Agatharcide[568] en effet, au début du livre V de son ouvrage, entend montrer qu'il est difficile de rendre compte de grands malheurs, et il prend pour cela les exemples des destructions d'Olynthe et de Thèbes. Il compare alors en les commentant les propos d'écrivains qui « ont parlé de tels objets de manière allégorique dans le tour, et, dans le langage, à ce qu'il semble, de manière excessive » et ceux qui l'ont fait « avec plus de puissance, sans s'écarter, dans ces sujets terribles, de l'emploi de mots ordinaires et utilisés dans leur sens propre.[569] » Alors qu'il cite comme exemples de ces derniers auteurs Stratoclès, Eschine et Démosthène, qu'il couvre de louanges, Hégésias est le principal représentant, avec Hermesianax, de la « manière allégorique ». Agatharcide n'a pas contre lui de mots assez durs, puisqu'il le qualifie tour à tour de grossier (εὐθελής), de non convenable (οὐκ εὐσχήμονος), de sot (εὐηθείας), en soulignant qu'il manque de clarté et de vigueur (τοῦ σαφοῦς ἀπολέλειπται καὶ τῆς ἐναργείας).

Agatharcide cite ainsi quelques phrases d'Hégésias sans citer les œuvres d'où il les tire, mais l'on peut sans doute reconnaître ses *Histoires* d'Alexandre derrière les références à Thèbes. Dans l'ensemble des citations, deux nous semblent devoir être rattachées à la destruction d'Olynthe : la première (« Nous avons acquis un nom en abandonnant une cité. ») et la troisième (« J'ai quitté une cité riche en hommes, mais, quand je me suis retourné, je ne l'ai plus vue. »), pour la raison que cette dernière est annoncée comme un retour à ce sujet (πάλιν ἐπ' Ὀλυνθίων) après une citation portant sur Thèbes en lien avec la première, et annoncée comme telle (« puis [Hégésias] tient un propos semblable sur Thèbes : "car le lieu qui

[567] A. CROISET (1899, 90) en parle ainsi comme d'un « écrivain prétencieux, un bel esprit vide d'idées et de sentiments, riche de mots affectés, de métaphores bizarres, de tours recherchés, de jeux de mots et de pointes, de rythmes sautillants et incongrus. C'était une sorte de Trissotin. » Ce regard a cependant un peu changé : C. WOOTEN (1975, 97) montre que le style asiatique se rattache « aux meilleures traditions oratoires du IV^e^ siècle » ; J.-A. de FOUCAULT (1972, 202) estime, à propos des critiques que Denys d'Halicarnasse porte sur Polybe en même temps qu'Hégésias et d'autres, qu'il faut aussi remettre en cause le jugement même de l'auteur des *Antiquités romaines*.

[568] Agatharcide de Cnide fut le protégé de deux personnages politiques de premier plan en Égypte dans la première moitié du II^e^ siècle avant notre ère. Son ouvrage *De la Mer Érythrée* est inachevé, et aurait été entrepris avant une période d'exil, en 145 ou 132. Voir BURSTEIN 1989, 14-16.

[569] Agatharch., *Rubr. m.*, V, 21. Toutes les citations d'Agatharcide seront tirées de ce paragraphe.

faisait le plus entendre sa voix, le malheur lui a ôté la voix." »). La quatrième citation comporte quant à elle une référence à Alexandre et à Épaminondas, qui ne laisse aucun doute sur l'identification de la cité béotienne. Les autres citations étant ensuite simplement introduites par les mots ἄλλο ou ἕτερον sans qu'Agatharcide précise à quel événement elles font référence, elles doivent porter toutes sur la destruction de Thèbes.

Or certaines d'entre elles peuvent être directement rapprochées du discours de Cléadas présent chez Justin[570]. Ainsi par exemple la quatrième citation : « Alexandre, imagine aussi Épaminondas, voyant les ruines de la ville, m'accompagnant dans mes supplications. » Hégésias avait donc imaginé les paroles d'un Thébain adressées à Alexandre, et ce Thébain peut dès lors être Cléadas suppliant le Macédonien.

Ces paroles par ailleurs devaient elles aussi donner de la cité une image pitoyable, comme le montre ce qu'Agatharcide présente comme une péroraison maladroite[571] : « Tu as fait la même chose, Alexandre, en détruisant Thèbes, que Zeus écartant la lune de sa place dans le ciel ; je réserve en effet le soleil à Athènes. Ces deux cités étaient les yeux de la Grèce. C'est pourquoi j'ai peur pour l'autre, car un œil sur les deux, la cité des Thébains, a été arraché. » Par ailleurs, les références aux « dix mille Thébains tombés dans le combat contre les Macédoniens », aux souffrances que les Olynthiens et eux « ont endurées en mourant dans leurs cités », le bilan terrible qui est dressé (« Après la destruction de la cité, les hommes subirent les malheurs de leurs enfants, les femmes furent déportées en Macédoine, après avoir, d'une certaine façon, rendu les honneurs funèbres à leur cité. »), tous ces éléments, s'ils n'appartiennent peut-être pas directement au discours du Thébain inventé par Hégésias, en tout cas montrent quelle fut sa perspective consistant à susciter la pitié face au sort de la cité et de ses habitants, ce que l'on retrouve chez Trogue Pompée et Justin.

Enfin l'on peut, avec W. HECKEL (1997, 97), faire un rapprochement entre une expression étrange de Justin et un jeu de mots d'Hégésias. On trouve chez le premier une sorte de personnification du sol et de la ville, dans les supplications de Cléadas « pour le sol innocent de sa patrie et pour sa ville, qui avait fait naître non seulement des hommes, mais aussi des dieux.[572] » On peut voir là une référence aux *Spartoi*, les « hommes semés », premiers habitants de Thèbes nés des dents du dragons plantés dans la terre par Cadmos[573]. Or Hégésias y faisait lui aussi référence en écrivant :

---

[570] Sur Hégésias comme source de ce passage, voir aussi MÜLLER 1870, fr.2 ; JACOBY 1962, F6-17 et II, « Kommentar », p.530 ; BERVE 1926, II, 204.
[571] « Il semble chercher comment terminer son discours au plus vite ».
[572] « *pro innoxio patriae solo et pro urbe, quae non uiros tantum, uerum et deos genuerit.* » Justin, XI, 4, 4.
[573] Voir par exemple Eur., *H. f.*, 5 sq. ; Nonn., *Dionysiaques*, 428-464 ; Paus., VIII, 11, 8 et IX, 5, 2-3.

Δεινὸν τὴν χώραν ἄσπορον εἶναι τὴν τοὺς Σπαρτοὺς τεκοῦσαν.

C'est terrible qu'une terre dépourvue de spores ait enfanté les Spartes.[574]

Tous ces éléments font sans trop de doute possible du discours de Cléadas, présent chez Trogue Pompée et Justin, un emprunt à Hégésias de Magnésie.

Ce n'est pas là la seule référence que l'on peut trouver dans les *Histoires philippiques* à l'œuvre d'Hégésias. À la fin du livre XII, Trogue Pompée, après avoir donné l'âge d'Alexandre à sa mort, revient en effet curieusement sur sa naissance et relève un certain nombre d'oracles devant annoncer son illustre parcours et sa domination sur le monde. Voici ce qu'il écrit :

Alexandre mourut à l'âge de trente-trois ans et un mois. […]

Un certain nombre de prodiges annonçant la grandeur d'Alexandre apparurent à sa naissance même. Le jour où il naquit en effet, deux aigles restèrent perchés toute la journée sans interruption sur le faîte de la maison de son père, qui portaient le présage de son double empire, de l'Europe et de l'Asie. Le même jour, son père reçut également la nouvelle de deux victoires, l'une concernant la guerre d'Illyrie, l'autre une épreuve olympique dans laquelle il avait envoyé des quadriges, présage qui annonçait au nouveau-né sa victoire sur toutes les terres.[575]

Or ce passage est à rapprocher d'un extrait du début de la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, qu'il convient de citer *in extenso* :

Quoi qu'il en soit, Alexandre naquit le six du mois Hécatombaion, que les Macédoniens appellent Lôios, le jour même où fut incendié le temple d'Artémis d'Éphèse. Hégésias de Magnésie fait à ce propos une remarque capable par sa froideur d'éteindre cet incendie : « Il n'est pas étonnant, dit-il, que le temple ait entièrement brûlé, Artémis étant alors occupée à mettre au monde Alexandre. » Tous les mages qui se trouvaient en séjour à Éphèse, voyant dans la destruction du temple le présage d'un autre malheur, couraient çà et là en se frappant le visage et en criant que ce jour avait engendré un fléau et une calamité de grande importance pour l'Asie. Cependant Philippe, qui venait de prendre Potidée, reçut trois nouvelles presque en même temps : il apprit que les Illyriens avaient été vaincus par Parménion dans une grande bataille, qu'il avait eu un cheval de course vainqueur à Olympie, et qu'un fils, Alexandre, lui était né. Tout cela lui causa naturellement beaucoup de joie, et son exaltation fut encore augmentée par les devins, selon qui l'enfant dont la naissance coïncidait avec trois victoires serait invincible.[576]

[574] Il est difficile de rendre le jeu de mots induit par le rapprochement entre ἄσπορον et Σπαρτοὺς. Cette tentative s'inspire de celle de J. AUBERGER (2005, 464).
[575] Justin, XII, 16, 1 & 4-6.
[576] Plut., *Alex.*, 3, 5-9. Trad. R. FLACELIERE.

La communauté de source entre Trogue Pompée et Plutarque ne fait guère de doute. Si la mention de la victoire de Philippe à Potidée[577] a disparu (du fait de Trogue Pompée ? de Justin ?) le même lien est fait entre la victoire de Parménion sur les Illyriens et la victoire aux jeux olympiques. Or, comme le relève J. R. HAMILTON (1969, 7) : « The synchronism is […] very approximate. » De fait, si Alexandre est né le 20 juin 356, la victoire de Parménion eut lieu en août, de même que les jeux olympiques, qui durent se terminer le 28 de ce mois[578]. Ainsi les deux auteurs n'auraient pas pu avoir tous les deux l'idée de rapprocher ces événements, s'ils n'avaient suivi une même source.

On pourra toutefois relever une légère différence concernant l'épreuve olympique victorieuse : alors que Plutarque parle de la victoire d'un cheval de course (ἵππῳ κέλητι), Justin évoque quant à lui la victoire d'un quadrige (*quadrigarum currus*). N. G. L. HAMMOND (1978, 337) relève la présence des harnachements de quatre chevaux sur la tombe de Vergina qui serait celle de Philippe. Cependant, une monnaie fait plutôt penser qu'il s'agit effectivement d'une course de chevaux montés : on y voit un cavalier nu portant les attributs du vainqueur[579]. W. HECKEL (1997, 296) pense quant à lui qu'il s'agit là de l'association, volontaire ou non, par Trogue Pompée ou par Justin, de deux présages : celui des jeux olympiques et de la victoire à l'épreuve de chevaux montés d'une part, et celui que mentionne Valère Maxime, provenant selon lui des *Histoires philippiques*, invitant Philippe à se méfier du « quadrige »[580]. Quoi qu'il en soit, cette différence ne semble pas devoir remettre en question l'unicité de la source des deux auteurs. Par ailleurs, W. HECKEL (1997, 296) relève que la mention par Justin d'un « présage qui annonçait au nouveau-né sa victoire sur toutes les terres » est à mettre en lien avec la fin du chapitre de Plutarque, concernant l'invincibilité d'Alexandre[581], nouvelle preuve d'une source commune[582].

Établir que Trogue Pompée et Plutarque utilisent la même source ne suffit cependant pas à prouver que l'historien gaulois a utilisé Hégésias. Celui-ci est en effet cité par Plutarque

[577] Au printemps 356.
[578] Voir les explications de J. R. HAMILTON (1969, 7 et 8) reprises par W. HECKEL (1997, 295).
[579] Voir SELTMAN, 200 et pl. 46, n^os^ 11-14 ; HILL, p.80 sq., interprétations suivies par HAMILTON (1969, 9), FLACELIERE & CHAMBRY (1975, 224).
[580] « Le même oracle ayant averti Philippe, le roi de Macédoine, d'avoir à se garder de la violence d'un quadrige, pour assurer sa sécurité, dans tout son royaume, il fit dételer les chars et il évita toujours l'endroit qui, en Béotie, s'appelle le Quadrige. Sans échapper pourtant au type de danger qui lui avait été signalé. Car Pausanias se trouva avoir, sur la poignée de l'épée avec laquelle il le tua, l'image ciselée d'un quadrige. » Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, I, 8, *ext*. 9. Trad. R. COMBES.
[581] Le présage en question est celui que la Pythie aurait rendu à Alexandre à Delphes, en le disant « ἀνίκητον » (Plut., *Alex*., 3, 9). Même si cet oracle ne semble pas être authentique, la question pose débat : voir W. W. TARN (1948, II, 338 sq.) qui y voit une réalité historique, à quoi s'oppose J. R. HAMILTON (1969, 34-35) suivi par W. HECKEL (1997, 296).
[582] Il suit en cela l'avis de F. PFISTER (1964, 39), qui suggère que cette source pourrait être Timagène.

au sujet de son mot sur l'incendie du temple d'Artémis à Éphèse avant que ne soit mentionné ce triple présage. Ainsi, si F. JACOBY (1962, 807) estime, en le faisant figurer dans le même fragment (*F. Gr. Hist*. 2B), qu'il s'agit là dans l'extrait tout entier d'un emprunt de Plutarque à Hégésias, J. R. HAMILTON (1969, 8) émet quant à lui de sérieux doutes : passée la remarque sur Artémis, il s'agirait d'une autre source.

C'est un passage de Cicéron qui peut permettre de sortir de cette impasse. La suite du texte de Plutarque évoque en effet les mages « criant que ce jour avait engendré un fléau et une calamité de grande importance pour l'Asie ». Or on retrouve chez Cicéron la même configuration des faits, dans le rapprochement de l'incendie et de la naissance d'Alexandre, puis dans l'attitude des mages :

> Cela se réalisa effectivement : Alexandre mourut quelques jours après à Babylone. Je m'éloigne un moment des songes (je vais y revenir tout de suite) : il est établi que la nuit où le temple de Diane à Éphèse brûla, Alexandre naquit d'Olympias et qu'au point du jour les mages dirent à grands cris que cette nuit-là étaient nés un fléau et une ruine pour l'Asie.[583]

Le lien entre les textes se fait par les faits racontés, mais aussi par le style : comment ne pas rapprocher le doublon de Cicéron « le fléau et la ruine pour l'Asie » (*pestem ac perniciem Asiae*) de celui de Plutarque (ἄτην ἅμα καὶ συμφορὰν μεγάλην τῇ Ἀσίᾳ) évoqué dans le même cri (*clamitasse* et βοῶντες) des mages ? Plutarque d'ailleurs relie par un simple δέ l'incendie et cette réaction des mages ; de même, c'est par un δέ qu'il introduit ensuite les nouvelles apprises par Philippe : la syntaxe tend ainsi à rapprocher tous ces éléments. Par ailleurs, il est notable que Cicéron, alors qu'il ne fait à cet endroit qu'évoquer la mort d'Alexandre dans un propos portant sur les dernières paroles de Calanos, s'offre une digression sur la naissance du roi Macédonien et sur le présage des prêtres. Ne peut-on pas voir là une réminiscence d'Hégésias qui aurait développé l'histoire de l'incendie du temple après avoir raconté la mort du roi ? Ainsi, Hégésias aurait souligné que toute la destinée du Macédonien avait consisté en la destruction de l'Asie, dès sa naissance par la disparition du célèbre temple dont il était indirectement responsable, occupant Artémis au loin, et à l'âge adulte par les guerres qu'il y avait menées, annoncées par les paroles des mages. On retrouverait là la vision négative que nous avons maintes fois soulignée de cette source, et cela permettrait de justifier l'étonnant catalogue d'oracles présents à la fin du livre XII de Trogue Pompée, alors qu'ils sont absents du reste des livres consacrés à Alexandre : après la mort du roi macédonien, il s'appuie sur Hégésias.

[583] Cic., *Diu*., I, 47. Trad. G. FREYBURGER et J. SCHEID.

Notons enfin une remarque faite par M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 16, note 94) à propos de l'usage du mot « *opus* » par Justin pour désigner l'enfant né d'Olympias[584], juste avant l'évocation de ces prodiges. Elle note avec raison : « Le terme latin *opus* est bizarre pour signifier *enfant*, même si cet enfant est considéré comme un chef-d'œuvre. La source grecque pouvait porter τέχνον et Trogue Pompée a fait une confusion avec τέχνην, ou alors il y avait un jeu de mot voulu par la source entre τέχνον et τέχνην que Trogue Pompée n'a pas pu, ou pas su rendre. » Un tel jeu de mot pourrait ne pas être étranger à un auteur tel qu'Hégésias.

Si l'hypothèse d'un usage d'Hégésias comme source au dernier chapitre du livre XII est bonne, alors on peut en conclure un goût de cet orateur pour les présages, puisqu'il en aurait compilé ici un certain nombre. Or on trouve dans le texte de Trogue Pompée tel que Justin nous l'a transmis, l'explication unique dans les textes conservés de l'origine de l'oracle de Gordion, elle-même reposant sur une série de plusieurs oracles :

> Voici quelle en fut la cause et l'origine. Comme Gordius était en train de labourer en ces contrées avec des bœufs qu'il avait loués, des oiseaux de toute espèce se mirent à voler tout autour de lui. Parti consulter les augures de la ville voisine, il rencontra à la porte une jeune fille d'une beauté remarquable ; il lui demanda quel augure consulter de préférence ; après avoir entendu la raison de la consultation, maîtrisant cet art grâce à l'enseignement de ses parents, elle lui répond que le trône lui est annoncé et lui propose de se lier à lui par le mariage et le partage de son espérance. Un si beau parti semblait le premier bonheur du trône. Après les noces naquit une sédition entre les Phrygiens. À ceux qui les consultaient sur la fin des discordes, les oracles répondirent que, dans les discordes, on avait besoin d'un roi. À ceux qui, une seconde fois, demandaient l'identité du roi, il est ordonné d'honorer comme leur roi le premier homme qu'à leur retour ils auraient trouvé en train de se rendre en chariot au temple de Jupiter. Ils rencontrèrent Gordius, et aussitôt le saluent tous du nom de roi. Ce héros plaça le chariot qui le transportait quand le trône lui avait été confié dans le temple de Jupiter, et le consacre à la majesté royale. Après lui régna son fils Midas qui, initié par Orphée aux cérémonies solennelles des rites, remplit la Phrygie de cultes grâce auxquels il fut plus en sécurité toute sa vie que par les armes.[585]

Une telle digression n'est pas surprenante de la part de Trogue Pompée, qui en avait le goût[586], et l'on peut se réjouir que Justin n'ait pas jugé bon de la faire disparaître. Ce passage ne paraît pas hérité de Clitarque, puisque ni Diodore, ni Quinte-Curce ne s'en font l'écho. On

---

[584] « *Qua nocte eum mater Olympias concepit, uisa per quietem est cum ingenti serpente uolutari, nec decepta somnio est : nam profecto maius humana mortalitate opus utero tulit.* » Justin, XII, 16, 2 : « La nuit où sa mère Olympias l'a conçu, elle se vit pendant son sommeil enroulée avec un serpent immense, et elle ne fut pas trompée par son rêve car elle porta sans conteste en son ventre une œuvre plus grande que la condition mortelle des hommes. »

[585] Justin, XI, 7, 5-14.

[586] W. HECKEL (1997, 123) établit une liste des *Prologues* et de certains passages de Justin montrant l'intérêt de Trogue Pompée pour les histoires locales et l'étiologie. Il suggère que l'expression « *causa et origo* », fréquente chez Justin, pourrait avoir été utilisée primitivement par Trogue Pompée.

trouve chez Arrien également une explication à la présence du char de Gordion dans le temple[587]. S'il se trouve un certain nombre de points communs entre les deux versions (la pauvreté de Gordion cultivant avec des bœufs, la volonté d'aller consulter des augures, la rencontre d'une jeune femme de la famille des devins, leur mariage, la guerre entre Phrygiens, l'oracle qu'ils reçurent de faire roi la première personne arrivant sur son char), les différences sont assez nombreuses : Gordion est propriétaire de ses bœufs ; ce n'est pas une nuée d'oiseaux différents qu'il vit, mais un aigle qui resta perché une journée sur le joug de ses bêtes ; la jeune fille n'était pas sur le pas de sa porte, mais allait puiser de l'eau ; elle lui proposa de faire un sacrifice à Zeus là où l'aigle s'était posé, et elle l'accompagna ; les Phrygiens ne reçoivent qu'un seul oracle ; surtout, ce n'est pas Gordion qui devient roi, c'est Midas, fils qu'il eut de la jeune femme, et c'est lui qui place le chariot dans le temple de Zeus. Par conséquent, si le fond de la légende est le même, il est peu probable que Trogue Pompée et Arrien ait utilisé la même source. Ainsi, la version des *Histoires philippiques* porte certainement des traces de la légende phrygienne sur le char[588]. Or cette légende était semble-t-il très connue localement, comme le montre le début de la digression d'Arrien : « À propos de ce char, il existe un récit très répandu chez les indigènes, d'après lequel Gordios[589]… » Hégésias, originaire de Magnésie, en Lydie, région voisine de la Phrygie, ne pouvait donc pas l'ignorer. Et ce d'autant plus que la légende ne concernait pas que la Phrygie, mais presque toute l'Anatolie. En effet, on lit chez Justin que Gordion va consulter les oracles de « la ville voisine », mais chez Arrien, il part consulter les devins de Telmessos[590], très réputés, qu'il s'agisse des Telmessiens de Carie ou de ceux de Lycie, deux villes portant ce nom. Ainsi, c'est chez Hégésias, natif de la région au sens large, que Trogue Pompée aurait pu trouver l'histoire de l'origine de l'oracle de Gordion, que son goût l'aurait porté à retranscrire dans ses *Histoires philippiques*.

Enfin, et c'est peut-être là le point le plus important, c'est l'image que paraît avoir donnée Hégésias d'Alexandre qui peut permettre de penser que Trogue Pompée l'a utilisé comme source. En effet, cette seconde source, on l'a vu, dresse un portrait particulièrement noir du roi Macédonien. Or nous ne connaissons que peu d'auteurs ayant pris ce parti[591]. Et Hégésias est sans nul doute l'un d'entre eux. Les fragments tirés d'Agatharcide et que nous avons cités

[587] Arr., *An.*, II, 2-6.
[588] Voir par exemple de FREI 1972 ; ROLLER 1984, 268 sq. L. E. ROLLER (1984, 256 et 266) relève notamment que les oiseaux, et notamment les faucons, sont associés au culte de Cybèle, de même que l'image de la jeune femme à la porte. Or Cybèle était la divinité principale de la région, et elle aurait été remplacée par Zeus dans les traditions ultérieures, notamment rapportées par les Grecs. Voir aussi SANTI AMANTINI 1981, 244.
[589] Arr., *An.*, II, 3, 2. Trad. P. SAVINEL.
[590] Arr., *An.*, II, 3, 3-4.
[591] Sur Éphippos et Nicoboulè, voir p.117-120. Ces auteurs cependant semblent n'avoir pas écrit des histoires sur toute la vie d'Alexandre, seulement sur sa mort.

révèlent déjà la volonté de faire tomber sur Alexandre la responsabilité de la destruction pitoyable de la cité. Il en est encore un autre qui montre cette image négative :

> S'étant heurtée à la démence du roi, la cité est devenue plus pitoyable qu'une tragédie.[592]

S'il s'agit bien d'Alexandre et de la destruction de Thèbes, alors ce roi tombe dans une folie (μανία), cause de l'anéantissement de la cité grecque. C'est à peu près le même reproche que l'on peut trouver dans l'épanalepse citée par Rutilius Lupus dans sa traduction latine :

> De même, d'Hégésias : « Mais une folie furieuse, excitée par la colère, poussait le cœur de la foule à porter la guerre ; la folie furieuse, dis-je, non la raison, sans laquelle jamais aucun peuple n'a rien fait avec bon sens. »[593]

On serait assez tenté de voir là les suites des discours de mobilisation contre la Perse qu'Alexandre, jeune roi de Macédoine, avait adressés à son peuple (*multitudinis*, *populus*)[594]. Ce qui engage à lier entre eux les deux extraits, c'est que l'on y retrouve la même folie, le concept romain du *furor* (c'est sur ce mot que porte l'épanalepse) devant vraisemblablement être une traduction du grec μανία.

Mais c'est à Denys d'Halicarnasse que l'on doit le plus large extrait conservé d'Hégésias[595], qu'il cite pour mieux le critiquer, notamment en comparant le texte de l'orateur, consacré au traitement infligé à Baitis, à celui d'Homère racontant le sort d'Hector (*Iliade*, XXII, 395-411)[596] :

---

[592] Agatarch., *De la Mer Érythrée*, V.
[593] Rut.-Lup., *De figuris sententiarum et elocutionum*, I, 11.
[594] Voir par exemple Justin, XI, 1, 8.
[595] On lui doit aussi cette phrase d'Hégésias, ici critiqué pour donner à ses mots un ordre qui n'est pas naturel : « Après une belle fête, belle nous en faisons une autre. » (DH, *Comp*., 4, 11) dont on ne saurait dire avec certitude de quelle œuvre elle est tirée. Dans la mesure où le large extrait qui suit est tiré des *Histoires* qu'il fit d'Alexandre, on peut penser que c'est aussi le cas de cette citation, qui pourrait dès lors montrer qu'Hégésias insistait sur le goût des banquets et de la boisson d'Alexandre, dans la même ligne qu'un Éphippos.
[596] Voici comment Denys introduit cet extrait : « Je vais donner un exemple, en utilisant un extrait de son *Histoire*, afin de bien montrer, face à cette comparaison, la dignité qui émane d'un rythme plein de noblesse, et l'effet honteux que donne un rythme vulgaire. Voici le sujet dont traite notre rhéteur : Alexandre assiégeait Gaza, une position syrienne très bien fortifiée, et il fut blessé pendant l'assaut. Au bout d'un certain temps il s'empare de la ville. Emporté par la colère il massacre tous les prisonniers, et il donne la permission à ses Macédoniens de tuer le premier venu. Ayant fait prisonnier leur chef, un homme de grande condition et de belle apparence, il ordonna qu'il soit attaché vivant à un char de guerre et il le tua ainsi, en lançant les chevaux au grand galop, à la vue de tous. Personne ne peut imaginer souffrances plus horribles à raconter, plus effrayantes à voir. Alors comment notre sophiste a-t-il dévoilé la scène ? D'une manière digne et relevée ou d'une façon humiliante et ridicule ? Il vaut la peine d'y regarder. » DH, *Comp*., VI, 18, 22-26. Trad. J. AUBERGER. Denys tire du texte même qu'il va citer ce résumé.

« Le roi avança, menant son contingent. Et les dirigeants ennemis avaient en quelque sorte élaboré un plan, alors qu'il s'approchait d'eux. Ils savaient bien qu'en tuant un homme, ils les vaincraient tous. Cet espoir les poussait à la plus grande audace, si bien que jamais Alexandre n'avait affronté un tel danger. Un ennemi tomba à genoux, et Alexandre crut qu'il demandait merci. Il le laissa s'approcher, mais il évita de peu l'épée qu'il portait sous les éléments mobiles de sa cuirasse, la blessure fut donc sans gravité. Alexandre tua lui-même l'ennemi d'un coup de cimeterre sur la tête, mais une rage spontanée enflamma les autres. La folie, l'audace effacèrent toute pitié en chacun des soldats qui avaient vu ou entendu l'incident, si bien que six mille soldats furent massacrés au son de la trompette. Cependant, Baitis fut amené vivant par Léonnatos et Philotas. En le voyant si corpulent, si grand, avec un air si sauvage (il avait aussi la peau noire), Alexandre se mit à haïr son apparence autant que ses mauvaises intentions à son égard. Il ordonna qu'on liât ses pieds avec une chaîne de bronze et le fit traîner en rond, nu. Déchiqueté par tous les accidents du terrain, il poussait des hurlements. Et c'est ce détail, je l'affirme, qui rameutait les hommes. Ses souffrances augmentaient et il hurlait en langue barbare, suppliant son maître. Et son langage les faisait rire. Sa corpulence, son embonpoint faisaient penser à une sorte de créature, une grosse bête babylonienne. La foule s'amusait donc, outrageant d'une *hybris* typique de la soldatesque un ennemi hideux d'apparence et grossier dans ses manières. »[597]

Il ne nous revient pas ici de juger le style tant critiqué d'Hégésias. En revanche, concernant Alexandre, on peut noter que l'historien ne dit rien de ce qui fit la notoriété de cet épisode, malheureusement absent chez Justin, à savoir les présages interprétés par le devin Aristandros, qui selon Arrien annonça à Alexandre : « Roi, tu t'empareras de la ville, mais tu dois prendre garde à toi en ce jour.[598] » Pas un mot donc des combats où Alexandre fut blessé, une fois selon Arrien et Plutarque, deux fois selon Quinte-Curce[599]. Pas un mot donc de son héroïsme à ce moment, que l'auteur de l'*Anabase* relève en soulignant qu'Alexandre désobéit à l'oracle pour venir au secours de Macédoniens accablés, et dont l'auteur latin lui aussi rend compte à de nombreuses occasions : ainsi, lors du danger encouru par ses compagnons, Alexandre « ne se rappela plus le danger prédit ; pourtant, sur les instances de ses amis, il prit sa cuirasse, qu'il revêtait rarement, et il arriva en première ligne » ; ainsi, lors de sa première blessure, Alexandre, touché grièvement à l'épaule et perdant beaucoup de sang, « sans même que son visage changeât de couleur, […] fit arrêter le sang et lier la plaie. Longtemps il se tint debout, devant les étendards, dissimulant sa douleur, ou triomphant d'elle » ; enfin cette conclusion : « quant au siège, il doit sa célébrité moins à l'illustration de la ville qu'au double péril du roi.[600] » Pas un mot enfin des machines de guerre, des remblais, des mines posées sous

[597] DH, *Comp*., VI, 18, 26. Trad. J. AUBERGER.
[598] Arr., *An*., II, 26, 4. Trad. P. SAVINEL. Voir aussi Curt., IV, 6, 11-12 ; Plut., *Alex*., 25, 4.
[599] Voir Curt., IV, 6, 17-19 et 23 ; Arr., *An*., II, 27, 2 ; Plut., *Alex*., 25, 5 : « L'interprétation qu'Aristandros donna de ce signe fut vérifié par l'événement, car Alexandre fut blessé à l'épaule, mais il prit la ville. » Trad. R. FLACELIERE.
[600] Curt., respectivement IV, 6, 14, 18-19 et 30. Trad. H. BARDON.

les remparts de la cité, et qui permirent à Alexandre d'en venir à bout après deux mois de siège[601].

Chez Hégésias, l'attention se porte sur le rapport d'Alexandre à deux hommes : celui qui tente de le tuer par ruse, et Baitis (aussi appelé Bétis ou Batis)[602]. Et ce qui domine chez lui, ce n'est pas le courage, ce n'est pas l'intelligence stratégique, ce ne sont pas les présages envoyés par les dieux pour prévenir le roi du danger, ce sont la rage (ὀργή), la folie (ἀπόνοια), la haine (μισήσας), l'*hybris* (ὕβριν ὑβρίζων). Ce qui domine, c'est la cruauté, dans les souffrances (πιλούμενος, πόνος) atroces endurées par l'homme à la peau noire, qui hurle de douleur. Ce qui domine, ce sont les rires (γελᾶν, ἐνέπαιζε) des Macédoniens se réjouissant de ce spectacle ignominieux. Dans ce sinistre tableau, la barbarie d'Alexandre se confond avec celle de ses hommes, comme par contamination : ils sont les spectateurs avides du spectacle offert par leur roi ; ils deviennent l'image même d'Alexandre.

Seul Quinte-Curce rapporte lui aussi ces deux rencontres. La première est très proche du texte du rhéteur, si ce n'est qu'Alexandre coupe la main de l'Arabe au lieu de lui enfoncer son cimeterre dans la tête[603]. Elle s'accorde assez bien avec le reste de la narration, puisque les réactions de rage n'apparaissent pas : le texte passe en effet à la blessure d'Alexandre. Quant à la rencontre avec Baitis, proche également du texte d'Hégésias, elle ternit étrangement Alexandre à la fin de l'épisode :

> **** quand on le lui mena, Alexandre se laissa aller aux excès d'une joie juvénile, lui qui, d'autres fois, avait admiré la valeur même chez l'ennemi : « Tu ne mourras pas, dit-il, comme tu l'aurais voulu ; songe que tu subiras tout ce qu'on peut inventer contre un prisonnier. » Bétis dirigea vers le roi un regard où il y avait non pas de la crainte, mais de la fierté, et ne répondit pas un mot à ses menaces. Alors Alexandre : « Vous le voyez, obstiné à se taire ? dit-il ; a-t-il fléchi le genou ? a-t-il émis une parole de supplication ? mais je vaincrai son silence, et, si je ne puis faire autrement, je le briserai de ses gémissements. » Puis sa colère se tourna en rage ; dès ce temps-là ; sa fortune nouvelle adoptait des mœurs étrangères. On traversa avec des courroies les talons de Bétis qui respirait encore, on l'attacha à un char, et des chevaux le traînèrent autour de la ville ; le roi, en punissant ainsi un ennemi, se faisait gloire d'avoir imité Achille dont il descendait.[604]

[601] Voir DS, XVII, 48, 7. Le siège eut lieu en septembre et octobre 332 (voir ENGELS 1978, 57-60 : le siège posa « the most difficult logistic problem Alexander had faced so far », notamment pour les questions d'approvisionnement en eau.)
[602] Sur les questions posées par le nom et la fonction du personnage, qu'Arrien seul dit être un eunuque (*An.*, II, 25, 4), voir ATKINSON 1980, 334-336 ; TARN 1948, II, 265-269 ; ALTHEIM & STIEHL 1964, 635-638.
[603] Curt., IV, 6, 15-16.
[604] Curt., IV, 6, 26-29. Trad. H. BARDON.

Cet épisode qui présente si négativement Alexandre, et que l'on ne trouve ni chez Diodore, ni chez Plutarque, ni chez Arrien qui aurait pu vouloir en contester l'authenticité, n'est certainement pas issu de Clitarque. Par ailleurs, on voit comment Quinte-Curce a pu vouloir dramatiser la scène en usant, comme à son habitude, du discours direct. Restent alors les éléments présents chez Hégésias, moins la description du corps de Baitis et le rire des soldats. Cependant, on retrouve l'importance des gémissements (*gemitu*) qu'Alexandre veut arracher au prisonnier. On retrouve également la joie de jeune homme (*gaudio iuuenis*) d'Alexandre, qui rappelle l'atmosphère de moquerie du texte rapporté par Denys. Et, de la même façon que l'auteur de la *Composition stylistique*, qui met en lien le texte d'Hégésias avec celui d'Homère tant le parallèle qu'il porte est net, Quinte-Curce « donne l'explication "épique"[605] » de cette scène. On peut ainsi penser que ce dernier, qui n'utilise ni Clitarque, ni *a fortiori* des sources telles que Ptolémée ou Aristobule, utilise ici Trogue Pompée[606], qui lui-même aurait repris ces passages d'Hégésias[607].

Osons enfin un dernier argument pour appuyer cette théorie. Dans ce long extrait cité d'Hégésias, une phrase en particulier peut retenir l'attention :

[605] BARDON 1948, 71. I. YAKOUBOVITCH (2015, 45) relève quant à lui, de manière intéressante, que déjà cet épisode, centré sur Alexandre, est développé « dans une perspective moralisante qui met en relief son orientalisation. »

[606] Sur l'utilisation de Trogue Pompée par Quinte-Curce, voir la mise au point et les arguments formulés par J. E. ATKINSON (1980, 59-61) et E. BAYNHAM (1998, 30-35).

[607] Pour J. E. ATKINSON (1980, 343-344), pour ce qui est de la narration du siège, Quinte-Curce aurait assez considérablement « embelli » sa source initiale, à propos de laquelle il ajoute « there is nothing to prove that Curtius and Arrian did not share a common source. » Pour ce qui est de la mort de Baitis, il suggère que Quinte-Curce suit une autre source qu'Hégésias, suivant l'idée qu'il y aurait eu plusieurs versions de cette histoire (voir aussi BAYNHAM 1998, 157 ; HAMMOND 2007 (2), 127-128 ; PERRIN 1895).

Τοῦτο γὰρ ἔγνωστο, κρατήσασιν ένὸς συνεκβαλεῖν καὶ τὸ πλῆθος.

Car ils savaient qu'en vaincant un seul homme, ils repousseraient en même temps toute la troupe.[608]

Or, si la prise de Gaza n'apparaît pas dans le texte de Justin, on retrouve une expression très proche lors de la bataille contre les Mardres. Après qu'Alexandre a sauté seul dans la cité, on lit en effet :

Itaque cum eum hostes solum conspexissent, clamore edito, undique concurrunt, si possint in uno capite orbis bella finire et ultionem tot gentibus dare.

Aussi, alors que ses ennemis s'étaient apercu qu'il était seul, ils accourent de toutes parts en poussant une clameur, au cas où ils pourraient, avec une seule tête, mettre un terme aux guerres touchant le monde entier et venger tant de peuples.[609]

On retrouve ainsi la même volonté des ennemis, de s'attaquer au seul Alexandre, et par une mort (ένός, *uno*) obtenir un effet général (τὸ πλῆθος, *tot*). Cette phrase développant l'idée d'Hégésias pourrait ainsi venir directement de Trogue Pompée qui se souvenait de sa narration de la prise de Gaza, ou être une reprise par Justin à cet endroit d'une phrase des *Histoires philippiques* qu'il n'avait pas conservée.

Ainsi, Trogue Pompée pourrait avoir utilisé comme deuxième source Hégésias de Magnésie. Cet orateur, historien d'Alexandre, devait être connu de l'historien gaulois. Les liens que l'on peut faire entre certains passages des *Histoires philippiques* et les quelques fragments conservés de ce dernier vont dans ce sens. Surtout, c'est l'image négative d'Alexandre dans cette œuvre qui a fourni à Trogue Pompée une matière pour noircir le roi de Macédoine, comme dans la narration du sort de Baitis, qui devait apparaître dans l'œuvre, et que Quinte-Curce a reprise.

[608] DH, *Comp*., VI, 18, 26.
[609] Justin, XII, 9, 6.

Conclusion

Le travail sur les sources constitue un pan essentiel de l'écriture historique dans l'Antiquité. Les historiens s'appuient en effet sur des écrits antérieurs, qui leur servent de point de départ pour la composition de leur œuvre. Cette recherche est particulièrement importante pour un auteur comme Trogue Pompée, dans la mesure où ses *Histoires philippiques* touchent une très large période chronologique, et portent sur de nombreux empires. Ses sources sont dès lors nombreuses.

Concernant les livres XI et XII, son attention portée à l'histoire d'Alexandre le Grand l'a conduit à utiliser une source particulièrement célèbre à son époque, l'œuvre de Clitarque, un historien qui n'a pas participé à l'expédition d'Alexandre, mais qui écrivit vraisemblablement ses *Histoires* à la cour de Ptolémée, en Égypte. Son œuvre portait une vision méliorative d'Alexandre, grand chef de guerre et roi généreux, le nouveau fils de Zeus. S'il ne tut pas les événements tragiques qui flétrirent la vie de son héros, il chercha à en atténuer la portée, ou à en ôter sa part de responsabilité. C'est ainsi que les *Histoires philippiques* présentent souvent un visage d'Alexandre digne d'éloges. Par ailleurs, le fait que Clitarque fut utilisé par d'autres auteurs, tels que Diodore de Sicile et Quinte-Curce, permet parfois d'avoir une idée précise du texte perdu qu'il avait composé. Par ce biais, il est possible de voir la grande fidélité de Trogue Pompée par rapport à sa source, et dans ces cas-là de Justin à Trogue Pompée. Ainsi, il convient de noter que l'épitomateur n'est pas le dilettante si souvent condamné, qui aurait corrompu sans vergogne le texte de son illustre prédécesseur.

Si Clitarque est la source principale de l'historien gaulois, il n'est pas sa source unique. En effet, à de nombreuses reprises, son texte diffère des autres œuvres de la *Vulgate*, et laisse paraître un Alexandre bien plus noir, un chef militaire moins glorieux, un roi qui devient un tyran. On peut à ces endroits vraisemblablement voir la marque d'Hégésias de Magnésie, orateur et historien de III^{e} siècle, que Trogue Pompée devait connaître, et qui avait consacré à Alexandre des *Histoires* soulignant sa cruauté et son *hybris*. Cette explication permet à nouveau de retirer à Justin la responsabilité des nombreuses variantes contenues dans les *Histoires philippiques* : ce ne sont pas sa paresse et son inattention qui les justifient.

Ainsi, le premier travail de Trogue Pompée fut de tenir compte de ces deux sources et de les fusionner en un texte cohérent, par l'insertion d'extraits d'Hégésias à l'intérieur d'une trame fournie par l'œuvre de Clitarque, le plus souvent suivie, ce qui put donner lieu à de légères maladresses.

On comprend donc qu'il est indispensable de repérer et de comprendre les sources utilisées par Trogue Pompée pour appréhender son œuvre, dans la mesure où elles en constituent la matière première.

Pourtant, la tache de l'historien ne réside pas seulement dans la lecture et la compilation de sources. Il n'écrit pas en les suivant ligne à ligne sans recul, mais il cherche à avoir une vision plus générale de son œuvre et, par la composition de son texte elle-même, à donner une perspective singulière du sujet traité. Autrement dit, si Trogue Pompée reprend des sources, qu'il suit même fidèlement, c'est à seule fin d'écrire un texte qui lui est propre.

TROISIÈME PARTIE : L'IMAGE QUE TROGUE POMPEE VEUT DONNER D'ALEXANDRE

Trogue Pompée n'est pas qu'un compilateur. Il suit son projet propre en écrivant les *Histoires philippiques*, et les livres XI et XII en sont une parfaite illustration. Ainsi l'écriture de l'auteur gaulois rend bien compte d'un réel travail sur les sources utilisées, qui témoigne à la fois de sa volonté de synthèse et de la vision d'Alexandre le Grand qu'il entendait porter.

I. Une vision globale du texte dans sa construction

Justin avait perçu ce travail de son prédécesseur, et l'avait exposé en ces termes :

Et quae historici Graecorum, prout commodum cuique fuit inter se segregatio, occupauerunt, omissis quae sine fructu erant, ea omnia Pompeius diuisa temporibus et serie rerum digesta conposuit.

Quant aux sujets que les historiens grecs furent les premiers à traiter, en se répartissant les sujets selon les centres d'intérêt de chacun, en laissant de côté les faits sans conséquence, Pompée, lui, les a tous rassemblés en respectant les divisions chronologiques et en répartissant les séquences événementielles.[610]

L'œuvre de Trogue Pompée fut ainsi une œuvre de collection de faits, tirés de différents historiens grecs, mais aussi une œuvre de composition. Le verbe « *conposuit* », que B. MINEO a traduit par « a rassemblés » pour rendre compte de cette tache première, comporte bien aussi l'idée de mise en ordre et d'arrangement de ces faits, ce qu'appuient nettement les participes « *diuisa* » et « *digesta* ».

1. Le travail de synthèse des faits

Deux exemples illustrent la manière dont Trogue Pompée a su composer un texte qui lui fût propre, et qui répondît à son esprit de synthèse. Ces extraits constituent de ce fait des preuves d'un travail de l'historien sur ses sources qu'il appréhendait dans leur globalité.

[610] Justin, « Praef. », 3. Trad. B. MINEO.

A. Les ambassades

Justin et Quinte-Curce parlent tous les deux de trois ambassades de Darius à Alexandre, et de trois propositions de paix, toutes rejetées par le Macédonien.

Darius, alors qu'il s'était réfugié à Babylone, prie par lettres Alexandre de lui accorder la possibilité de racheter ses prisonnières, et il lui promet pour cela une grande somme d'argent. Mais Alexandre, pour prix des prisonnières, demande tout le royaume, non de l'argent. Quelque temps après, une autre lettre de Darius est apportée à Alexandre, par laquelle un mariage avec sa fille et une part du royaume lui sont offerts. Mais Alexandre écrivit en retour qu'on lui donnait ce qui était à lui, et il lui ordonna de venir en suppliant, et de laisser au vainqueur les décisions à prendre pour le royaume. Alors, comme tout espoir de paix était perdu, Darius prépare de nouveau la guerre, et c'est avec quatre cent mille soldats, cent mille cavaliers, qu'il marche contre Alexandre.

En chemin on lui annonce que sa femme est morte du contre-coup d'une fausse-couche, qu'Alexandre a pleuré sa mort, qu'il a suivi avec bonté le convoi funèbre, et qu'il l'a fait non par amour, mais par humanité : Alexandre ne l'avait en effet vue qu'une fois seulement, alors qu'il allait souvent réconforter sa mère et ses toutes jeunes filles. Alors Darius pensa qu'il était vraiment vaincu, puisqu'il était encore, après l'avoir été dans les combats, surpassé par son ennemi en bienfaits, et qu'il lui était agréable que, s'il ne pouvait le vaincre, il fût à tout le moins vaincu par un tel homme. Aussi écrit-il encore une troisième lettre et remercie-t-il Alexandre de n'avoir rien fait d'hostile contre les siens. Il lui offre ensuite une plus grande partie du royaume, jusqu'à l'Euphrate, ainsi que son autre fille, trente mille talents pour le reste des prisonnières.

À cela Alexandre répondit que les remerciements sont superflus de la part d'un ennemi ; qu'il n'a rien fait pour flatter son ennemi, rien qui cherchât des moyens pour lui plaire en vue des issues incertaines de la guerre ou des conditions de la paix, mais que c'était grandeur d'âme, par laquelle il avait appris à lutter contre les forces des ennemis, non contre leurs malheurs ; et il promet qu'il garantira cela à Darius s'il accepte d'être tenu pour son second, non pour son égal ; au reste l'univers ne pouvait être dirigé par deux soleils, ni le monde avoir deux autorités suprêmes tout en gardant ses terres bien ancrées ; par conséquent, qu'il prépare ou la capitulation en ce jour, ou son armée pour le lendemain, et qu'il ne se promette pas d'autre victoire que celle dont il a déjà fait l'expérience.[611]

Si Justin reste assez flou sur la chronologie (*interiecto tempore*), insistant davantage sur l'avancée des négociations dans le temps (*tunc*, par deux fois), et sur le va-et-vient des courriers entre les deux rois (*Darius… per epistolas… sed Alexander… ; epistolae Darii… sed Alexander… ; Darius… tertias epistolas… ad haec Alexander…*), le texte de Quinte-Curce permet de mieux cerner les moments précis de ces échanges.

La première lettre est envoyée alors qu'Alexandre est à Marathos[612], après la bataille d'Issos, d'où l'expression de Justin « *Darius cum Babyloniam perfugisset* ». Elle date donc de

[611] Justin, XI, 12.
[612] Curt. IV, 1, 6 ; Arr., *An.*, II, 14, 1-3.

la fin de l'année 333. Alexandre a reçu la seconde lettre lors du siège de Tyr[613], et donc entre janvier et l'été 332. Darius envoya enfin une ambassade de dix hommes faire une dernière offre à Alexandre avant la bataille de Gaugamèles[614] (voir Justin *in itinere*), soit à l'été 331.

Seuls Quinte-Curce et Justin s'accordent sur ces trois ambassades, et sur les propositions de Darius à chacune d'entre elles. Il est dès lors évident qu'ils suivent la même source, voire que Quinte-Curce utilise ici Trogue Pompée, comme peuvent le laisser suggérer certaines expressions semblant reprises de son prédécesseur[615]. Cette source doit être Clitarque, comme l'affirme par exemple N. G. L. HAMMOND (2007 (2), 100).

Diodore suit lui aussi Clitarque, mais seulement en partie. En effet celui-ci ne mentionne que deux lettres[616], et il montre Alexandre lisant une fausse lettre de Darius au Conseil à la réception du premier courrier, afin que ses compagnons ne soient pas tentés d'accepter la proposition du roi perse. Nous tendrions donc à penser qu'il utilise pour cette ambassade une autre source que Clitarque, et il est aussi possible que Diodore ait traité en une seule les deux premières ambassades, puisqu'elles reprennent les propositions des deux premières de Justin et Quinte-Curce (argent et une partie du territoire)[617]. L'épisode de l'autre lettre en revanche présente de grandes similitudes avec la troisième lettre chez Justin : Darius propose exactement le même marché (la direction de tout le territoire jusqu'à l'Euphrate, trente mille talents et l'une de ses filles en mariage), et surtout la réponse d'Alexandre est identique, développant la même image du soleil unique pour éclairer le monde :

> Il répondit aux ambassadeurs que, « s'il y avait deux soleils, le monde ne saurait garder la belle ordonnance de son agencement, et que la terre habitée, si deux rois exerçaient le pouvoir suprême, ne pourrait demeurer longtemps sans être troublée de séditions. »[618]

Le rapport étroit en la circonstance impose de voir là une communauté de source, et la main de l'auteur alexandrin[619].

---

[613] Curt., IV, 1, 8 ; DS, XVII, 39, 1.
[614] Curt., IV, 11, 1.
[615] Voir ATKINSON 1980, 277-278, particulièrement l'un des enseignements tirés de ce passage : « this reinforces our conclusion from other passages that Curtius was familiar with Trogus' account ».
[616] DS, XVII, 39, 1-2 et 54, 1-6.
[617] Voir HAMILTON 1969, 76 ; HECKEL 1997, 158. P. GOUKOWSKY (1976, 208-210) estime au contraire que Diodore suit la version de Clitarque et qu'il n'y eut que deux ambassades. Il suppose que ce serait Trogue Pompée qui aurait inventé la troisième ambassade, et que Quinte-Curce l'aurait suivi. Cette invention de l'auteur des *Histoires philippiques* nous semble plutôt improbable.
[618] DS, XVII, 54, 5. Trad. P. GOUKOWSKY.
[619] J. E. ATKINSON (1980, 278), repris par W. HECKEL (1997, 163), invite cependant à se méfier de ce rapprochement en ce que ces propos pourraient être des lieux communs d'exercices rhétoriques, et de renvoyer à

Ainsi l'on voit la manière dont la source de Trogue Pompée, Clitarque, avait présenté les ambassades. Elles étaient au nombre de trois, et à chaque fois les propositions de Darius, de plus en plus en difficulté, croissaient : d'abord simplement de l'argent ; puis de l'argent (dix mille talents selon Quinte-Curce, IV, 5, 1), le royaume jusqu'à l'Halys[620] et la main d'une de ses filles ; enfin trente mille talents, le royaume jusqu'à l'Euphrate et toujours la promesse d'un mariage princier. On voit ici le caractère dramatique que l'auteur alexandrin avait donné à ces échanges entre les deux rois, et qu'a bien relevé M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 12, note 62). Par ailleurs, la manière dont Alexandre se compare au soleil met en valeur le dirigeant macédonien qui s'inscrit déjà dans la vision universaliste du pouvoir achéménide[621].

Quant à Arrien et Plutarque, ils rapportent la même version des faits[622], si ce n'est que chez Arrien, Alexandre reçoit aussi l'ambassade de Marathos dont Plutarque ne parle pas (il a pu cela dit, suivant son projet de s'intéresser plus au caractère d'Alexandre qu'à la narration historique, ne conserver que l'ambassade la plus marquante). Chez les deux auteurs, Darius propose à Alexandre dix mille talents, le territoire jusqu'à l'Euphrate et la main d'une de ses filles, ce qu'il refuse. Il est dès lors possible que les auteurs aient mêlé les deux dernières ambassades[623], mais qu'ils aient retenu un moment différent pour l'exposer : Arrien en parle lors du siège de Tyr (comme la seconde ambassade de Justin), Plutarque après le retour en Phénicie à la suite de l'expédition d'Égypte (comme la troisième ambassade de Justin).

Plutarque en outre rapporte cette ambassade avant de traiter de la mort de Stateira, la femme de Darius (*Alex*., 30), qu'Arrien ne mentionne pas. C'est ce que fait aussi Diodore, mais celui-ci ne l'évoque que rapidement, et use d'une chronologie très imprécise (Ἅμα δὲ τούτοις πραττομένοις, XVII, 54, 7), qui laisse à penser que sa source est assez floue sur le sujet. Or c'est peut-être ce flou qui a autorisé Trogue Pompée (peut-être suivi par Quinte-Curce[624]) à situer la mort de Stateira entre les deux dernières ambassades, et de faire de l'attitude d'Alexandre à cette occasion la raison de l'envoi de la troisième offre de paix par Darius. Placer cette ambassade après la mort de Stateira était en effet propre à créer un « effet dramatique » pour reprendre l'expression de W. HECKEL (1997, 158).

---

l'emploi de Plutarque de cette image (*Mor*. 180b). Toutefois, nous ne pensons pas qu'il faille voir là une simple coïncidence.

620 Sur l'Halys comme frontière, voir ATKINSON 1980, 321.

621 Voir EDDY 1961, 32 et 42 et la mise au point de P. GOUKOWSKY (1976, 210-211).

622 Arr., *An*., II, 25, 1-3 ; Plut., *Alex*., 29, 7-9.

623 C'est l'avis de W. HECKEL (1997, 158).

624 Chez Quinte-Curce aussi Darius envoie une nouvelle ambassade à Alexandre à la suite de cette nouvelle, « *uictus continentia hostis* » (Curt., IV, 11, 1). J. E. ATKINSON (1980, 392) note que chez l'historien romain, Darius reçoit la nouvelle de la mort de sa femme « *iter facienti* » (IV, 10, 18), ce qui reprend à son sens l'expression que l'on trouve sous la forme « *in itiniere* » chez Justin (XI, 12, 6). Ainsi Quinte-Curce aurait selon lui suivi Trogue Pompée.

Ainsi, ce passage paraît riche d'enseignements sur la méthode de travail de Trogue Pompée. En effet, alors qu'il s'appuie bel et bien sur Clitarque comme source, il n'hésite pas à traiter ensemble trois événements de nature proche, les trois ambassades, quitte à tordre la chronologie puisqu'ils s'étalent à eux trois sur plus d'une année. Il montre ainsi son esprit de synthèse. Par ailleurs, le flou certainement présent dans l'œuvre de Clitarque sur le moment de la troisième ambassade a poussé Trogue Pompée à se montrer audacieux et à faire intervenir la mort de Stateira avant cette dernière, quand Diodore et Plutarque n'en parlent qu'après, suivant la tradition. Il montre ainsi son souci de donner un caractère dramatique à son écrit.

Or ce ne sont pas les seuls effets obtenus par ces choix d'écriture. De fait, en égrenant à la suite les trois ambassades, Trogue Pompée souligne la volonté sincère de Darius d'arriver à un accord, et cette sincérité est renforcée par la nouvelle qu'il apprend au sujet de la noble attitude d'Alexandre à l'égard de sa défunte épouse. Ainsi Darius apparaît dans ce passage comme un homme de conciliation et de paix, ce que montre par exemple bien la phrase « *Tunc, spe pacis amissa, bellum Darius reparat* » (XI, 12, 5). L'antithèse *pacis* / *bellum* fait voir, à l'opposé, Alexandre comme l'homme de la guerre, ce que marque particulèrement sa réponse très dure face à la dernière généreuse proposition de Darius, contrastant avec les bons sentiments du roi perse à son égard : en quelques lignes, le terme *hostis* est répété trois fois, aux côtés de *belli* et *acies*.

Par ses refus successifs, Alexandre s'oppose au caractère raisonnable de Darius[625]. Il apparaît dès lors comme un éternel insatisfait, poussé par une ambition démesurée. Dans ce passage, malgré la grandeur d'âme dont il fait preuve à l'égard de Stateira, c'est surtout cette *hybris* qui se révèle, d'autant que ces événements sont rapportés juste après la visite d'Alexandre au sanctuaire d'Ammon où elle était déjà apparue : les vices du roi semblent ainsi aller croissants. Dans ce contexte, l'image d'Alexandre se comparant au soleil prend une toute autre perspective et la bienveillance de Clitarque se trouve détournée. Ainsi Trogue Pompée, tout en restant fidèle dans le texte à sa source, transforme en partie l'image d'Alexandre qu'elle véhiculait en rassemblant en un même endroit trois épisodes auparavant séparés. Il poursuit ainsi son projet de noircissement de la figure du Macédonien par les choix qu'il adopte dans la composition de ses *Histoires*[626].

[625] I. YAKOUBOVITCH (2015, 147) relève chez Quinte-Curce également la « *moderatio* » de Darius, à laquelle s'oppose l'*hybris* d'Alexandre, voulant toujours plus de territoires.
[626] On ne doit pas à notre avis attribuer à Justin cette synthèse si lourde de sens des trois ambassades, comme le fait L. SANTI AMANTINI (1981, 251).

B. La lettre européenne

Au début du livre XII, Justin développe longuement le contenu d'une lettre qu'Antipater aurait envoyée d'Europe à Alexandre. Nous avons déjà évoqué la possible incohérence chronologique qui place la réception de cette lettre après la mort de Darius, soit après juillet 330, quand la mort d'Agis et la fin de la révolte spartiate, nouvelles de premier ordre, durent être annoncées à Alexandre dès la fin de l'année 331[627]. Trogue Pompée a donc tordu l'ordre des événements pour constituer ce bloc assez important au début du livre XII, ce qui constitue un nouveau témoignage de son esprit et de sa volonté de synthèse, comme le note par exemple M.-P. ARNAUD-LINDET : « Par un artifice de composition, Trogue Pompée regroupe les événements marquants qui se sont déroulés en Occident depuis le départ d'Alexandre et qui ne sont pas exactement contemporains.[628] » Il convient donc de s'interroger plus précisément sur le travail qu'il mena dans ce passage, et sur les conséquences qu'il peut avoir sur l'image d'Alexandre.

Rappelons d'abord les événements rapportés dans le texte de Justin. On trouve en premier lieu la révolte d'une partie de la Grèce rangée derrière Agis III, roi des Spartiates :

> Après le départ d'Alexandre en effet, presque toute la Grèce avait couru ensemble aux armes pour saisir l'occasion de reprendre leur liberté, et avait suivi l'exemple des Lacédémoniens qui avaient été les seuls à mépriser la paix de Philippe et d'Alexandre et à rejeter leurs lois ; le chef de cette guerre fut Agis, roi des Lacédémoniens. Mais Antipater, après avoir rassemblé des soldats, étouffa dans l'œuf ce soulèvement.[629]

L'expression « presque toute la Grèce » (*Graecia ferme omnis*) est exagérée. W. HECKEL (1997, 187) liste ainsi derrière Agis les alliés traditionnels de Sparte[630] : les Éléens, les cités d'Achaïe à l'exception de Pellène et celles d'Arcadie à l'exception de Mégalopolis dont il faisait le siège lorsqu'Antipater vint lui livrer bataille. Arrien (II, 13, 4-6 et III, 6, 3) étrangement ne mentionne que quelques événements concernant le roi de Sparte antérieurs à la guerre qu'il mena, et Plutarque est sur ce sujet absolument silencieux dans la *Vie d'Alexandre*. On trouve en revanche une narration de cette guerre, et plus précisément de la bataille de Mégalopolis et de la mort d'Agis, aussi chez Diodore et Quinte-Curce. On ne peut pas ne pas voir ici la même source, à savoir Clitarque, dans la mesure où ces trois auteurs traitent eux seuls de ce sujet, en s'attardant sur la mort héroïque d'Agis, et en situant tous ce passage à un moment

[627] Voir p.94.
[628] XII, 1, note 3.
[629] Justin XII, 1, 6-8.
[630] Voir aussi MC QUEEN 1978, 40-51.

charnière de leur œuvre[631]. Par ailleurs, lorsque Diodore revient pour la seconde fois sur cette guerre et son issue, il affirme qu'Antipater « prit comme otage les cinquante Spartiates les plus éminents ». Or ces otages sont aussi évoqués par Eschine dans le *Contre Ctésiphon* (133), et l'on lit chez Harpocration (*sv. Homèreuontas*) : « Chez Eschine, dans son *Contre Ctésiphon*, au sujet des Lacédémoniens envoyés auprès d'Alexandre. Clitarque, dans le livre 5 (?) dit que c'étaient des otages livrés par les Lacédémoniens.[632] » Clitarque avait donc développé cet épisode de la guerre d'Agis, assez vraisemblablement à la suite de la bataille de Gaugamèles, et fut suivi par les trois auteurs de la *Vulgate* qui purent prendre des libertés avec le moment de cette narration, puisque cet épisode n'avait pas de prise directe sur le cours de la conquête macédonienne dans l'empire perse.

Le deuxième événement est l'expédition d'Alexandre le Molosse en Italie, à la demande des Tarentins malmenés par leurs voisins, notamment les Bruttiens, et la mort de ce dernier (XII, 2, 1-15). Cet épisode est également rapporté par Tite-Live (VIII, 24), qui affirme que le début de l'expédition fut contemporain de la fondation d'Alexandrie (soit 332), mais la chronologie de Tite-Live pose ici problème. On fixe plutôt la date de l'arrivée en Italie à 334 ou 333, et la mort d'Alexandre d'Épire à 330[633]. Malgré les liens entre Tite-Live et Justin, puisque les deux font notamment état de l'oracle qui invitait Alexandre à se méfier de l'Achéron et de la ville de Pandosie, de sa décision ainsi de quitter l'Épire pour l'Italie, de sa mort là-bas conformément à l'oracle puisqu'il y avait là aussi l'Achéron et une ville du même nom, il semble très difficile d'affirmer que Trogue Pompée s'est servi de ce dernier comme source. Ainsi par exemple cette variante importante : alors que chez Justin on lit qu'Alexandre « fut tué, sans avoir appris le nom du lieu fatal avant de périr » (XII, 2, 14), Tite-Live affirme au contraire qu'il est mort transpercé par un javelot en traversant le fleuve, mais après avoir entendu un soldat s'écrirer « *iure Acheros uocaris* », ce qui l'avait jeté dans le trouble. Il faut donc convenir que la source de Trogue Pompée n'est pas ici Clitarque, et qu'il est impossible de savoir s'il utilise Tite-Live, la tradition annalistique romaine ou une source grecque[634].

Enfin, le troisième épisode est celui de la débâcle de Zopyrion, général d'Alexandre. Il s'agit de l'attaque d'un général d'Alexandre, gouverneur de la Thrace et du Pont, contre les

[631] Chez Diodore à la suite de la bataille de Gaugamèles (XVII, 62-63), à la fin de la première partie du livre XVII ; chez Quinte-Curce au début du livre VI, à la suite de la mort de Darius. Il suivait vraisemblablement Trogue Pompée dans ce choix et assume un « flashback » (BADIAN 1967, 191 ; BAYNHAM 1998, 166-167).
[632] *Fr. Gr. Hist.* 137 fr. 4. Trad. J. AUBERGER.
[633] Pour ces questions de date, voir WERNER 1987, 352 et 360-367 ; HECKEL 1997, 192 et 196.
[634] Nous suivons ici les conlusions d'O. SEEL (1955, 79, n. 94a) repris par W. HECKEL (1997, 189). M. MAHE-SIMON (2006, 205-206) conclut quant à elle que Tite-Live et Trogue Pompée ont utilisé « une source grecque […] contaminée par une notice annalistique », ce qui pose problème pour identifier la nature des relations entre les Romains et Alexandre le Molosse.

Scythes d'Europe, et de son anéantissement avec ses trente mille hommes[635]. À ce sujet, Justin parle bien d'un massacre (*caesus*) de Zopyrion et de ses troupes. Ce n'est pas la version de Quinte-Curce, qui attribue la mort du général et de ses hommes à des événements climatiques :

> Zopyrion, le gouverneur de Thrace, alors qu'il menait une expédition contre les Gètes, comme des tempêtes et des tornades s'étaient levées soudainement, avait été surpris (*oppressus erat*) avec toute son armée.[636]

Les deux auteurs n'emploient de ce fait pas la même source, et celle de Trogue Pompée est sûrement plus proche de celle de Macrobe, qui affirme aussi de son côté qu'il y eut une résistance de la part de la population[637]. Ainsi il est probable que Trogue Pompée utilise ici un autre auteur que Clitarque, et donc une troisième source pour rédiger le contenu de la lettre d'Antipater.

Les données concernant l'épisode de Zopyrion étant très réduites, il est difficile de donner une date à cet événement. H. BARDON (1948, 401), dans son édition de Quinte-Curce, indique que l'auteur latin se trompe en plaçant au livre X cette expédition, dans la mesure où elle fut « contemporaine de la révolte d'Agis. » Il se fonde sans doute, pour affirmer cela, sur le fait que Quinte-Curce se contredit lui-même, dans la mesure où il attribue à une lettre de Côènos cette nouvelle (X, 1, 43) alors que celui-ci est mort dans le livre précédent (IX, 3, 20), et surtout sur le texte de Justin lui-même qui évoque ces faits au même moment[638]. Il est cependant généralement admis que cette déroute eut lieu en 325 ou 324[639].

Cette datation a le mérite en effet de tenir compte du moment où Alexandre reçoit la nouvelle chez Quinte-Curce, et du fait que Zopyrion n'était pas gouverneur de Thrace en 331-330, date à laquelle Justin situe sa mort. En effet, c'était alors Memnon qui dirigeait la région, et l'on sait qu'à cette période-là il s'était soulevé contre Antipater avant de certainement conclure avec lui un accord[640]. Il partit rejoindre Alexandre avec des renforts alors qu'il était

---

[635] Justin, XII, 2, 16-17. Le chiffre est certainement exagéré.
[636] Curt., X, I, 14.
[637] « Les Borysthéniens, face à l'attaque de Zopyrion, affranchirent les esclaves, donnèrent le droit de cité aux étrangers, abolirent les dettes, et purent ainsi résister à l'ennemi. » Macr., *Sat.*, I, 11, 33.
[638] F. LANDUCCI GATTINONI (1992, 95 sq.) juge également crédible la chronologie de Justin, coïncidant avec la volonté d'Alexandre de faire une voie de communication entre le Bactriane et la mer Noire à travers le Caucase. Voir aussi DROYSEN 2003, 221-222.
[639] BERVE 1926, II, 164 ; SANTI AMANTINI 1981, 262 ; HECKEL 2006, 162 et 273 ; BALLESTEROS PASTOR 2013, 142 ; ARNAUD-LINDET, XII, 2, note 19. J. E. ATKINSON (2009, 104) ajoute que cette datation fait également sens avec la décision prise par Alexandre à Opis d'envoyer Cratère prendre la direction de la Macédoine et de la Thrace.
[640] « Une révolte survenue en Thrace vers le même moment incitait également les Grecs à faire défection. Le stratège de Thrace Memnon (un homme résolu disposant d'une armée) avait soulevé les barbares et s'était rebellé contre Alexandre. Il fut vite en possession d'une grande armée et il préparait ouvertement la guerre. C'est pourquoi Antipatros et toute son armée avait traversé la Macédoine pour gagner la Thrace, où ils guerroyaient contre

sur les rives de l'Hydaspe, en 328[641]. C'est donc à ce moment-là que Zopyrion dut prendre sa place en tant que gouverneur de la Thrace, et un peu plus tard qu'il lança son offensive contre les Scythes.

Pour W. HECKEL (1997, 197), la présence à cet endroit de l'épisode de Zopyrion, et l'erreur chronologique qu'elle impliquerait, s'expliqueraient par le fait que Trogue Pompée aurait rapporté, comme Diodore, le soulèvement de Memnon. Puis « Trogus may have appended the story of Zopyrion's later disaster to his account of Memnon's revolt. » Ainsi l'erreur de chronologie viendrait de Justin, qui aurait fait disparaître la révolte de Memnon mais pas l'épisode de Zopyrion.

Pour L. BALLESTEROS PASTOR (2013, 142-143), cette place serait aussi due à Justin, mais celui-ci aurait volontairement changé la place de l'épisode afin de montrer l'attitude hypocrite d'Alexandre face à cette nouvelle. De plus, il voit dans le texte de Justin un décalage avec le prologue du livre XII qui situerait selon lui à part la digression sur Zopyrion.

Il convient donc de revenir sur ces deux extraits.

En premier lieu, la réception des trois nouvelles dans le texte de Justin donne effectivement lieu à une réaction d'Alexandre qui ne lui fait pas honneur : « Les nouvelles le touchèrent de manière différente ; il ressentit cependant plus de joie à l'annonce de la mort de deux rois rivaux que de douleur à la perte de Zopyrion avec son armée.[642] » Cette phrase pourrait être de fait une intervention forte de Justin dans le texte de Trogue Pompée, mais elle ne nous paraît pas s'éloigner de l'esprit du texte de Trogue Pompée[643]. Par ailleurs, elle rend de fait concomittantes les morts d'Agis, d'Alexandre le Molosse et de Zopyrion, ce qui met à mal l'hypothèse de W. HECKEL.

De plus, si l'on rappelle le prologue du livre XII, on constate qu'il est étonnamment complet :

> Au douzième livre sont contenues les guerres d'Alexandre le Grand en Bactriane et en Inde jusqu'à sa mort, et furent rapportés dans une digression les exploits accomplis par son gouverneur Antipater en Grèce, et par Archidamus, roi des Lacédémoniens, ainsi que par Alexandre le Molosse en Italie : c'est là que l'un et l'autre d'entre eux furent anéantis avec leurs armées. Furent ajoutées à ces événements (*additae his*) les origines

Memnon. » DS, XVII, 62, 5-6. On conclut de l'absence de conflit armé prolongé l'existence de cet accord. Voir HECKEL 1997, 197.

641 Curt., IX, 3, 21. H. BERVE (1926, II, 164 et 254) avance quant à lui la date de 327 ou 326.

642 Justin, XII, 1, 5.

643 L'intérêt de Justin pour Zopyrion, pouvant légitimer une telle intervention, pourrait provenir selon L. BALLESTEROS PASTOR (2013, 10) du fait qu'il viendrait lui-même d'Olbia, où le général fut défait.

italiennes des Apuliens, des Lucaniens, des Samnites, des Sabins, et comment Zopyrion périt dans le Pont avec son armée.[644]

Ce prologue reprend en effet davantage les éléments de cette « digression » initiale que le parcours d'Alexandre lui-même. Tout semble ainsi avoir été repris, et les éléments que l'on retrouve chez Justin (guerre menée par Antipater contre Agis, sort d'Alexandre en Italie, origine des Apuliens, sort de Zopyrion) et d'autres qui ont disparu (sort d'Archidamos, origine des Lucaniens, des Samnites et des Sabins). On imagine mal alors que la révolte de Memnon ait été passée sous silence, et nous ne pensons pas qu'il faille la lire derrière la mention des actes d'Antipater, le prologue précisant bien « en Grèce », et Zopyrion étant mentionné bien après quand il devrait suivre directement cette mention selon la théorie de W. Heckel. De même, la catastrophe de Scythie ne paraît pas faire l'objet d'une digression à part, dont Justin aurait extrait le sort de Zopyrion pour l'intégrer à la lettre. L'expression « *additae his* » montre bien que les origines des peuples italiens sont développées avec l'expédition d'Alexandre le Molosse (et d'Archidamos) en Italie, ce qui est très logique, et ainsi Zopyrion devait appartenir à la même digression que le reste dans le texte de Trogue Pompée.

Ainsi le prologue paraît résumer fidèlement l'ensemble du livre XII : les chapitres 3 à 15 reprennent bien « les guerres d'Alexandre le Grand en Bactriane et en Inde jusqu'à sa mort », tandis que les chapitres 1 et 2, par l'intermédiaire de la lettre, constituent bien une « digression » (*excessu*), détaillée par une série d'éléments développés pour la plupart dans l'ordre par Justin[645] :

- **Exploits d'Antipater en Grèce**
- Archidamos en Italie
- **Alexandre en Italie**
- **Origines des Apuliens**, des Lucaniens, des Samnites, des Sabins
- **Zopyrion en Scythie**

Ainsi le prologue apparaît parfaitement fidèle au texte laissé par Justin. Par ailleurs, on retrouve le principe selon lequel Justin ne corrompt pas le texte de Trogue Pompée. Cependant, il a fait ici des choix suivant une structure propre pour lui donner un nouveau sens, autour de trois *exempla* et de deux oracles.

Le problème qui se pose est que l'on a du mal à admettre l'idée que Trogue Pompée ait pu volontairement tordre la chronologie, si l'on admet que l'épisode de Zopyrion s'est déroulé

[644] Trogue Pompée, *Prologues*, XII.
[645] Les éléments repris par Justin apparaissent en gras dans la liste suivante.

en 325. Pourtant, si c'est le cas, il est possible également que Trogue Pompée n'en ait pas eu une conscience exacte. L'auteur gaulois parle en effet une première fois de Zopyrion au livre II, à propos des Scythes et de leurs exploits (II, 3, 4)[646], après avoir évoqué leurs mœurs, et avant d'en venir aux Amazones. C'est alors qu'il évoque comme la dernière de leurs reines Minithyia, également appelée Thalestris. Or on retrouve la mention de Thalestris, également appelée Minithyia, peu après celle de Zopyrion que nous étudions, au chapitre qui suit (XII, 3, 5). Ainsi il est possible que Trogue Pompée ait usé pour cet épisode de la même source portant sur les Scythes qu'il avait utilisée au livre II tant Zopyrion et Minithyia semblent liés. Cette source, générale, pouvait ne pas être précise sur la date de cette déroute devant Olbia. Et même si elle le fut, la connaissance de cet épisode pouvait amener Trogue Pompée à tordre la chronologie, tant il semble avoir voulu, dans cette lettre, créer un ensemble uni et cohérent.

En effet, avant que Justin ne s'applique à créer son propre texte à partir du matériau troguien, l'historien gaulois avait conçu un texte particulièrement bien organisé, et ce autour de quatre grandes figures : Agis, Archidamos, Alexandre d'Épire et Zopyrion. Archidamos fut probablement passé sous silence par Justin car il n'avait pas de rapport avec l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, celui-ci étant mort, à en croire Diodore (XVI, 88, 3), dans une bataille contre les Lucaniens, le même jour qu'eut lieu la bataille de Chéronée, en 338. Or ce roi n'était autre que le père d'Agis, qui prit le pouvoir à sa suite[647]. Par ailleurs, Archidamos lorsqu'il mourut combattait aux côtés des Tarentins. Tarente, colonie lacédémonienne, avait en effet appelé à l'aide les Spartiates pour lutter contre leurs voisins. C'est ainsi exactement ce que fit Alexandre d'Épire quelques années plus tard, parallèle relevé par exemple par Strabon[648]. Il est dès lors évident, et la formulation du prologue en rend compte, que l'évocation d'Archidamos, digression chronologique dans la digression géographique que constitue la lettre, permettait de faire un lien entre les personnages et les sorts d'Agis et d'Alexandre d'Épire, renforçant l'unité du passage.

Par ailleurs, cette unité se fait également par la similitude des sorts des quatre personnages évoqués. Qu'il s'agisse des rois (Agis, Archidamos, Alexandre d'Épire) ou du général d'Alexandre Zopyrion, tous connaissent une fin tragique en portant la guerre.

---

[646] « Ils éloignèrent de Scythie, dans une fuite honteuse, le roi des Perses Darius, ils exterminèrent Cyrus avec toute son armée, ils détruisirent avec la même efficacité le général d'Alexandre, Zopyrion, avec l'ensemble de ses troupes**.** » Justin, II, 2-4. Trad. M.-P. ARNAUD-LINDET. Zopyrion vaincu apparaît comme le symbole de la puissance des Scythes, de même que Cyrus, ce qui sera repris au chapitre 37, 3, 2.

[647] DS, XVI, 88, 4.

[648] « ἓν δὲ τῶν φαύλων πολιτευμάτων τεκμήριόν ἐστι τὸ ξενικοῖς στρατηγοῖς χρῆσθαι: καὶ γὰρ τὸν Μολοττὸν Ἀλέξανδρον μετεπέμψαντο ἐπὶ Μεσσαπίους καὶ Λευκανούς, καὶ ἔτι πρότερον Ἀρχίδαμον τὸν Ἀγησιλάου… » Strabon, VI, 3, 4.

Or la mort d'Agis est présentée comme un acte de bravoure, et apparaît chez Justin comme un *exemplum* extrêmement positif[649]. Et il est assez vraisemblable que la mort d'Archidamos, si elle ne comporta peut-être pas une dimension aussi héroïque, fût elle-même auréolée d'une certaine gloire, dans la mesure où le père d'Agis mourut après un combat tout aussi éclatant si l'on en croit Diodore, qui use d'expressions similaires pour parler des deux chefs, insistant sur l'adverbe λαμπρῶς[650].

En parallèle, et de manière antithétique, Alexandre d'Épire et Zopyrion apparaissent comme des *exempla* négatifs, l'un et l'autre parce qu'ils portèrent la guerre sans réflexion, poussés par une sorte d'*hybris* (*cupide*) guerrière particulièrement nette pour ce qui est du roi Molosse : « Quant à Alexandre, roi d'Épire, appelé en Italie par les Tarentins qui imploraient son aide contre les Bruttiens, il était parti avec autant d'empressement que si, dans un partage du monde, l'Orient avait été accordé par le sort à Alexandre, le fils de sa propre sœur, et l'Occident à lui-même, qui devait n'avoir pas en Italie, en Afrique et en Sicile matière à conquête plus petite que ce dernier en Asie et chez les Perses.[651] » Zopyrion quant à lui a agi sans faire preuve de discernement (*temere*), en s'en prenant à un peuple qui ne méritait pas qu'on le combattît (*genti innoxiae*)[652].

Ainsi la lettre montre une structure claire et forte : il s'agit de quatre morts de chefs de guerre s'opposant deux à deux : deux rois spartiates, des Grecs, meurent glorieusement, tandis que les deux proches d'Alexandre, Macédoniens, meurent victimes de leur démesure et de leur précipitation, dans une sorte de gradation inversée des prestiges.

De plus, et c'est peut-être là le plus important, Justin, sans doute à la suite de Trogue Pompée, nous invite à faire un lien entre deux de ces rois et Alexandre le Grand lui-même. Ainsi à propos d'Alexandre d'Épire, il associe l'expédition qu'il mène à l'ouest et celle d'Alexandre le Grand à l'est, selon le thème traditionnel du partage du monde. Or c'est sans doute là une pensée propre à Trogue Pompée, qui emploie à une autre reprise l'expression

---

[649] Citons pour rappel les termes « *uirtute* » et « *gloria* » qui le caractérisent. Voir également la mort de ce dernier chez Quinte-Curce (VI, 1, 1-16) ou chez Diodore (XVII, 63, 4) qui écrit : « Il arriva quelque chose de particulier à l'occasion de la mort d'Agis. Il avait en effet splendidement combattu et, atteint de nombreuses blessures reçues par devant, il était emporté vers Sparte par ses soldats. Mais, enveloppé de toute part et reconnaissant qu'il était dans une situation désespérée, il ordonna aux soldats de partir au plus vite et de sauver leurs personnes pour le service de la patrie. Quant à lui, ayant revêtu ses armes et s'étant relevé sur un genou, il repoussa les ennemis ! Après en avoir tué quelques-uns, il mourut percé d'un coup de javeline, après un règne de neuf ans. » Trad. P. GOUKOWSKY.

[650] À propos d'Archidamos, il écrit ainsi qu'il mourut « διαγωνισάμενος λαμπρῶς » (XVI, 63, 1) et à propos d'Agis « ἀγωνισάμενος λαμπρῶς » (XVII, 63, 4).

[651] Justin, XII, 2, 1-2. W. HECKEL (1997, 190) estime que le groupe Italie-Sicile-Afrique peut avoir été influencé par les activités de Pyrrhus.

[652] Justin, XII, 2, 16. Les Scythes d'Europe en effet ne souffrent pas d'une mauvaise réputation, comme le montre I. YAKOUBOVITCH (2015, par exemple p.191).

« *diuisione orbis*[653] » : il cherche ainsi manifestement à mettre les deux rois sur le même plan. Il insiste sur ce lien en affirmant par la suite que les deux hommes ont appris un oracle les invitant à se méfier de leur propre terre (à tort, pour Alexandre d'Épire) : « À cela s'ajoutait le fait que, de même que l'oracle de Delphes avait prédit à Alexandre le Grand des embûches (*insidias*) en Macédoine, de même la réponse du Jupiter de Dodone lui avait prédit pour embûches la ville de Pandosie et le fleuve Achéron.[654] » L'oracle auquel il fait allusion ici, concernant Alexandre III, ne nous est pas connu. Selon W. HECKEL (1997, 191), il pourrait s'agir d'une confusion de Justin qui aurait appliqué à Alexandre un oracle concernant Philippe et sa mort[655]. La chose semble cependant assez difficile à imaginer au vu de la place du propos. R. H. LYTTON (1973, 116) suggère quant à lui de manière peut-être plus convaincante que cet oracle appartient à la « tradition surrounding Alexander's death by poisoning. » Quoi qu'il en soit, cet oracle énigmatique permet de renforcer le lien entre les deux Alexandre. Ainsi Alexandre III se trouve en quelque sorte contaminé par l'image négative d'Alexandre d'Épire ; l'*hybris* de l'un déteint sur l'*hybris* de l'autre ; la mort du premier annonce la mort du second. Il n'est dès lors pas anodin que cette lettre apparaisse au début du livre XII : elle évoque en effet sa fin. Se trouve annoncé par ce biais un élément capital : Alexandre meurt en raison d'un piège tendu contre lui, sinon en Macédoine, du moins par un Macédonien, et la reprise du terme « *insidiae* » entre le chapitre 2 et les chapitres 13 et 14[656] appuie sur cet effet d'annonce.

Le second lien établi avec Alexandre le Grand concerne Agis. J. E. ATKINSON (1994, 164) affirme qu'en comparaison de Quinte-Curce, « Trogus appears to have made more of Agis' final solo action, heroising Agis as second to Alexander in *felicitas*, but not in *uirtus*. » Il est vrai que l'expression de Justin « *ut Alexandro felicitate, non uirtute inferior uideretur* » (XII, 1, 10) est particulièrement forte. Mais il faut sans doute y voir bien plus qu'une simple opposition, assez traditionnelle, entre *felicitas* et *uirtus*. En effet, Agis dans cet extrait devient l'image même du roi guerrier, qui connaît la gloire (*gloria*) par sa mort au combat. Cet épisode constitue une *aristeia* : le roi, seul, s'oppose aux ennemis qu'il parvient même dans un premier temps à mettre en fuite, comme le montre l'hyperbole : « *tantam stragem hostium edidit, ut agmina interdum fugaret* » (XII, 1, 10). Ainsi, dans l'expression « *gloria omnes uicit* » (XII, 1, 11) qui clôt cet épisode, si l'indéfini *omnes* renvoie évidemment aux ennemis venant

[653] Justin, XLI, 1, 1. Voir aussi XXX, 4, 15. Sur cette idée du partage du monde, voir SEEL 1972, *Eine römische Weltgeschichte,* 204 sq. et HECKEL 1997, 190.
[654] Justin, XII, 2, 3.
[655] Et que l'on trouve chez Valère Maxime. Voir p.261-262.
[656] Justin, XII, 13, 10 et XII, 14, 1 : « *Auctor insidiarum Antipater fuit* ».

de le mettre à terre[657], il peut aussi être compris de manière plus large. Agis, supérieur à Alexandre par sa *uirtus*, ne le fut-il pas en effet aussi par sa *gloria* ? De la même manière que pour la mort d'Alexandre d'Épire, il semble en effet que Trogue Pompée nous invite, par la comparaison avec Alexandre le Grand, à faire un lien entre Agis et le roi Macédonien. Ainsi s'éclaire la toute dernière phrase du livre XII : « *Victus denique ad postremum est non uirtute hostili, sed insidiis suorum et fraude ciuili.* » (XII, 16, 12 : « Il fut vaincu enfin en dernier lieu non par la bravoure d'un ennemi, mais par un traquenard des siens et par la perfidie d'un sujet. ») À nouveau, Alexandre n'est pas du côté de la *uirtus*, il n'est pas mort du fait d'un ennemi (*hostili*) mais d'un citoyen (*ciuili*), ce que souligne le parallélisme antithétique. Autrement dit, Alexandre, contrairement à Agis, est mort sans gloire, du fait du piège des Macédoniens (*insidiis suorum*). La conclusion du livre XII reprend ainsi aussi le présage évoqué au chapitre 2. Ce livre s'ouvre avec la mort glorieuse d'un roi tué par ses ennemis, il se ferme avec la mort honteuse d'un autre tué par ses sujets.

L'unité thématique de la lettre se double donc d'effets d'annonce concertés. Alexandre, bien qu'il ne soit évoqué que par le biais de deux comparaisons, apparaît au début du livre XII comme un homme d'*hybris*, comme un chef à qui échappe la gloire d'une belle mort, et surtout comme un roi qui n'a pas su se montrer digne des Macédoniens, dont il sera finalement la victime. Les événements européens compilés dans cette lettre fictive montrent d'ailleurs le profond désintérêt d'Alexandre pour tout ce qui se passe dans son propre royaume. La phrase qui les annonce est en cela particulièrement révélatrice : « Les nouvelles le touchèrent de manière différente ; il ressentit cependant plus de joie (*laetitiae*) à l'annonce de la mort de deux rois rivaux que de douleur (*doloris*) à la perte de Zopyrion avec son armée. » (XII, 1, 5) L'absence de douleur à l'hécatombe de son général et de trente mille hommes est une chose, la joie (et *laetitia* est un terme fort) à l'annonce de la disparition de deux rois en est une autre, d'autant qu'Alexandre le Molosse est à la fois son oncle, frère d'Olympias, et son beau-frère, mari de Cléopâtre[658]. Or cette attitude face à la mort d'un roi grec et du roi épirote, en plus de révéler un cynisme politique prononcé, contraste avec la réaction d'Alexandre face à la mort de Darius, qui fut décrite à la toute fin du livre XI, et donc juste avant qu'il ne reçût la lettre : « Lorsque l'on eut annoncé cela à Alexandre, après avoir vu le cadavre du défunt, il accompagna de ses larmes une mort si indigne pour un tel rang, et ordonna que le cadavre fût

[657] Grammaticalement cependant, il y a rupture dans la phrase, puisqu'il faut comprendre *omnes* (sous-entendu *hostes*) à partir du singulier *multitudine* (sous-entendu *hostium*) : « *Ad postremum etsi a multitudine uictus, gloria tamen omnes uicit.* » Cette rupture renforce l'ouverture de sens de l'indéfini.

[658] Plus loin, à propos de sa mort, Justin précise qu'Alexandre feint le chagrin (« *simulato maerore* », XII, 3, 1), ajoutant la dissimulation au manque de cœur.

enterré selon la coutume royale et que l'on portât ses restes aux tombeaux de ses ancêtres. » (XI, 15, 14) Si Alexandre avait un rival, c'était bien Darius plutôt que son oncle ; si Alexandre avait un ennemi, c'était bien le barbare lâche qu'était Darius, plus que le valeureux grec qu'était Agis. Trogue Pompée à nouveau, comme il le fait ailleurs par l'insertion de passages de sa seconde source qu'est probablement Hégésias, détourne le caractère noble des actions d'Alexandre telles qu'il les tient de Clitarque. Les larmes du roi versées pour Darius ne sont plus magnanimes dès lors qu'elles déparent avec la joie qu'il ressent en apprenant la mort des siens. Par cette lettre qui ouvre le livre XII, Trogue Pompée poursuit et accentue son projet, qui sera amplifié jusqu'à la mort d'Alexandre : montrer que le roi des Macédoniens n'est plus un Macédonien.

2. La construction d'un moment de bascule

A. L'Alexandre du livre XI

Au sein du livre XI, Alexandre commet un certain nombre d'actions répréhensibles (meurtre de Caranos, destruction de Thèbes…), en particulier à partir de sa visite au sanctuaire d'Ammon (XI, 11). Ces actions sont autant d'indices de l'évolution du roi déjà en marche, et sans doute de sa véritable nature qui se révèlera pleinement dans le livre suivant. De fait, malgré tout cela, son image reste globalement positive jusqu'à la mort de Darius.

Dès les premiers chapitres sont développés les motifs d'éloge essentiels au sujet d'Alexandre : c'est un roi respecté, un chef militaire exceptionnel, un homme aux qualités hors du commun.

Alexandre prend le pouvoir, après la mort de son père, dans une situation de crise pour le royaume macédonien. Le portrait qui est alors dressé de lui, inspiré de Clitarque[659], est particulièrement flatteur : Alexandre est un remède (*medela*), qui ôte la peur (*metum*) aux Macédoniens, en leur inspirant espoir (*spem*) et sympathie (*fauorem*). Mais c'est sans doute cette phrase (XI, 1, 9) qui est la plus éloquente :

Erat hic annos XX natus, in qua aetate ita moderate de se multa pollicitus erat, ut appareret plura eum experimentis reseruare.

Ce jeune homme avait vingt ans ; et à cet âge, il avait fait beaucoup de promesses qui l'engageaient avec tant de mesure qu'il était manifeste qu'il réservait des qualités plus nombreuses pour les épreuves à venir.

[659] Justin, XI, 1, 7-10. Voir p.169-171.

On y trouve un lien fort entre le jeune âge d'Alexandre et ses qualités personnelles. Le comparatif *plura* souligne une supériorité à venir du jeune homme. Cette jeunesse (*pueritiam*) sera louée également par les Athéniens comme un gage de valeur (*uirtutem*) et de supériorité (*supra*) :

> Or les Athéniens, tout comme ils avaient été les premiers à faire défection, furent les premiers à commencer à se repentir, changeant leur mépris de l'ennemi en admiration, et élevant la jeunesse d'Alexandre, auparavant dédaignée, au-dessus de la valeur de leurs anciens chefs.[660]

Mais cette jeunesse ne se double de réelles qualités que parce qu'elle est « modérée ». La référence à la « *moderatio* » par Trogue Pompée n'est pas anodine. Les tout premiers mots des *Histoires philippiques*, dans les termes transmis par Justin, font de cette qualité le fondement de la monarchie, et par là du bon roi[661] :

> À l'origine, le gouvernement des peuples et des nations était aux mains de rois qu'hissait au faîte de cette dignité non pas la recherche du suffrage populaire, mais la modération (*moderatio*) reconnue entre les gens de bien.[662]

Cette modération apparaît ainsi dans son premier discours ; aussi R. H. LYTTON (1973, 21) note-t-il une contradiction avec la fin du livre IX où Justin, comparant Philippe et Alexandre, affirme : « *Verbis atque oratione Philippus, hic rebus moderatior*. » (IX, 8, 19 : « Philippe était plus mesuré dans ses paroles et discours, celui-ci dans ses actions. ») Cependant cette qualité est effective dans l'une des premières décisions d'Alexandre, qui, face à leurs supplications, ne fait pas la guerre aux Athéniens qui avaient fait défection[663].

Ainsi Alexandre devient le *rex* (XI, 1, 10) naturel des Macédoniens qui confortent son statut lors de la *contio* convoquée au tout début de sa prise de pouvoir[664]. Mais sa légitimité est encore par deux fois affirmée, d'abord en tant que « *dux* » (XI, 2, 5) de la ligue de Corinthe,

---

[660] Justin, XI, 3, 3. Sur les railleries de Démosthène sur la jeunesse d'Alexandre, voir Plut., *Alex*., 11, 6 et *Démosth*., 23, 2. J. R. HAMILTON (1969, 29) pense que Démosthène se moque de la volonté d'Alexandre de rivaliser avec Achille.

[661] Pour d'autres (rares) exemples de *moderatio* dans les *Histoires philippiques*, voir HECKEL 1997, 78.

[662] Justin, I, 1, 1.

[663] XI, 3, 5. Alexandre voulait faire preuve de la même *indulgentia* à l'égard de Thèbes, mais il oublia face à leur attitude ses projets modérés.

[664] XI, 1, 8. R. M. ERRINGTON (1978, 88 sq.) a montré qu'il s'agissait d'une assemblée consultative, constituée des Macédoniens les plus éminents.

puis en tant que « *dux* » (XI, 3, 2) de tout le peuple thessalien[665]. Ainsi, lors de son départ pour la Perse, il apparaît bel et bien comme le « *Graeciae ultor*[666] » (XI, 5, 6), et le chef légitime de l'ensemble des terres dirigées par son père à sa mort.

La vision éminemment positive d'Alexandre en tant qu'homme de guerre s'inscrit dans la droite ligne du portrait qu'en brossait Clitarque, en reprenant certains des passages de son œuvre.

En tant que chef militaire, Alexandre fait d'abord preuve d'une incroyable réactivité, marquée par la rapidité des mouvements de son armée, et ce dès ses premiers pas. Au deuxième chapitre, l'expression « *citato gradu*[667] » montre sa célérité à gagner la Grèce après avoir éteint les révoltes illyrienne et thrace pour devenir *hegemon* de la ligue de Corinthe.

Mais ce pas rapide du roi semble n'être rien en comparaison de son retour en Grèce alors que les Athéniens et les Lacédémoniens font défection[668] :

> Quibus motibus occursurus tanta celeritate, instructo paratoque exercitu, Graeciam oppressit, ut, quem uenire non senserant, uidere se uix crederent.
>
> Pour faire face à ces mouvements, l'armée est mise en ordre de marche et préparée, et Alexandre tomba sur la Grèce avec une telle rapidité que, celui que les Grecs n'avaient pas senti arriver, ils croyaient à peine le voir.[669]

L'hyperbole « *quem uenire non senserant, uidere se uix crederent* » est le plus éclatant témoignage de cette « *celeritas* » d'Alexandre, probablement à mettre en lien avec sa jeunesse et son énergie.

Sans doute faut-il y voir comme autre conséquence son audace : « Avec une si petite troupe, le plus admirable est-il qu'il ait vaincu le monde entier ou qu'il ait osé l'attaquer, on ne le sait. » (XI, 6, 3) Le fait de mettre sur le même plan sa conquête effective du monde, et son

---

[665] Le terme latin « *dux* » recouvre ici plusieurs aspects. À Corinthe, Alexandre put être désigné *hegemon* de la ligue et / ou *strategos autokrator*, c'est-à-dire comme le chef de l'expédition de revanche contre les Perses. Pour un développement sur le sujet, voir BOSWORTH 1980, 46-49 ; 1989, 187 sq. Quant à la Thessalie, Alexandre y fut en réalité désigné archonte. Voir sur ce point WESTLAKE 1935, 196 sq., et pour une riche bibliographie HECKEL 1997, 91. L'usage d'un même mot par Justin, et peut-être Trogue Pompée avant lui, peut servir à montrer le pouvoir général d'Alexandre sur toutes les parties de la Grèce se rangeant derrière lui.

[666] W. HECKEL (1997, 108) note que cette expression n'apparaît ailleurs qu'une fois chez Quinte-Curce (V, 5, 8). Trogue Pompée / Justin accentuent ici la légitimité d'Alexandre.

[667] XI, 2, 5. Cette expression suit directement un parallélisme soulignant l'efficacité de la gestion des révoltes naissantes par Alexandre et son armée : « *Inter initia multas gentes rebellantes conpescuit, orientes nonnullas seditiones extinxit.* »

[668] Alexandre trouve d'ailleurs le temps de s'arrêter en plus sur son chemin en Thessalie (« *in transitu* », XI, 3, 1) pour recevoir sa soumission. Justin (ou Trogue Pompée) tord alors la chronologie puisque cet arrêt eut lieu lors du premier voyage d'Alexandre en Grèce.

[669] Justin, XI, 2, 10.

attaque malgré de faibles forces exclut tout procès en témérité. Alexandre suscite alors bien l'admiration (*admirabilius*) comme il l'avait fait auprès des Athéniens (*admirationem*, XI, 3, 4). Cette audace est à ranger derrière son extraordinaire confiance en lui-même : dès son départ, il se projette en tant que maître de l'Asie. Le repos qu'il prit avant Gaugamèles en est une autre illustration[670].

Cette énergie du jeune chef se manifeste également bien sûr dans son exceptionnel courage. Si Justin ne développe pas cet aspect lors des batailles du Granique et d'Issos[671], le combat qu'il livre à Gaugamèles permet de le mesurer :

> Alexander autem periculosissima quaeque adgrediebatur, et ubi confertissimos hostes acerrime pugnare conspexisset, eo se semper mergebat periculaque sua esse, non militis uolebat. Hoc proelio Asiae imperium rapuit, quinto post acceptum regnum anno…
>
> Alexandre cependant s'attaquait à tout ce qui était le plus dangereux et, où il avait remarqué que les ennemis, en formation très serrée, combattaient avec le plus d'acharnement, c'était là toujours qu'il se plongeait, et il voulait que les dangers soient les siens, non pas réservés aux soldats. Par ce combat, il ravit l'empire de l'Asie, la cinquième année après avoir accédé au trône…[672]

Le regard porté sur le seul Alexandre (« *Alexander autem* ») au cœur de cette bataille et l'emploi successif de trois superlatifs (*periculosissima*, *confertissimos*, *acerrime*) font de lui le héros de cet affrontement, et il ne semble devoir qu'à lui-même la conquête de la Perse selon l'expression « *hoc proelio Asiae imperium rapuit* ». À nouveau, son jeune âge et son efficacité sont mis en avant dans cet exploit (« *quinto post acceptum regnum anno* »)[673].

La manière dont Alexandre se porte au devant des dangers aux côtés de ses hommes est une autre qualité de ce chef de guerre hors du commun. Il prend soin de ses soldats pendant la bataille, mais il sait aussi trouver les mots pour les engager au combat. Justin rend ainsi compte de ses paroles avant la bataille d'Issos, rapportées en suivant la tradition de Clitarque[674], et avant celle de Gaugamèles :

---

[670] Sur ces passages tirés de Clitarque, voir p.154-156 et 161-163.
[671] À Issos cependant, l'expression « *proelium ingentibus animis committitur* » (XI, 9, 9) souligne certainement la bravoure du roi Alexandre, puisque la phrase est suivie d'une focalisation sur sa personne et celle de Darius : « *In eo uterque rex uulneratur.* »
[672] Justin, XI, 14, 5-6.
[673] L. SANTI AMANTINI (1981, 254) précise qu'Alexandre profita de cette victoire pour se faire déclarer « roi de l'Asie » (Plut., *Alex*., 34).
[674] Voir p.156-161.

Alexandre avertissait les Macédoniens de ne pas se laisser impressionner par la multitude des ennemis, ni la taille de leurs corps ou l'étrangeté de leur couleur ; il leur ordonne de se souvenir seulement que c'est la troisième fois qu'ils combattent contre les mêmes ennemis ; et qu'ils ne pensent pas qu'ils ont été rendus meilleurs par la fuite, alors qu'ils apportent avec eux sur la ligne de front le si sombre souvenir des massacres qu'ils ont subis et de tant de sang versé en deux combats ; et que, de même que Darius avait une plus grande foule d'individus, de même il avait lui une plus grande foule d'hommes.[675]

Alexandre ici se met à la place de ses hommes. Il est un bon chef car il comprend l'importance de l'aspect psychologique dans la bataille. Il fait de ses soldats des vainqueurs et des ennemis des vaincus ; les uns doivent avoir en tête leurs victoires, les autres doivent être hantés par les précédents massacres ; les Perses sont des « individus » (*hominum*), les Macédoniens sont des « hommes » (*uirorum*). Surtout, il insiste sur ce qui fait la force de l'armée adverse, à savoir son nombre, afin que ses soldats ne se laissent pas « impressionner » (« *ne multitudine hostium […] mouerentur* »). Déjà à Issos, Alexandre avait pris garde que la vue des soldats innombrables de Darius ne décourageât pas ses hommes, en les faisant s'arrêter régulièrement pour s'habituer à leur vue (XI, 9, 7). Comprenant la stratégie de Darius, misant sur le nombre[676], Alexandre développe la sienne propre, misant sur la valeur de ses hommes.

C'est ainsi que se révèle la dernière qualité militaire du roi Macédonien, qui montre une intelligence stratégique à la fois aux moments cruciaux des combats, et dans son appréhension de l'évolution de la guerre, comme on le voit avant Gaugamèles lorsqu'Alexandre affirme « qu'il a été libéré de sa violente agitation, et que son sommeil lui est venu d'une tranquillité soudaine, parce qu'il peut combattre toutes les troupes de Darius ; qu'il craignait un long enlisement de la guerre si les Perses avaient divisé leur armée. » (XI, 13, 2-3)

Quant aux qualités personnelles d'Alexandre, elles tiennent en quatre points plus ou moins développés : sa générosité, sa piété, sa magnanimité et le respect de sa famille. À nouveau, Trogue Pompée s'appuie là sur le portrait élogieux du roi de Macédoine peint par Clitarque.

Concernant sa générosité, elle est perceptible dès le début dans sa libéralité à l'égard des Macédoniens à qui il accorde des exemptions d'impôts, et de ses amis à qui il abandonne tous ses biens en Macédoine[677]. On la retrouve après la bataille du Granique : on apprend qu'Alexandre « fit mettre en terre somptueusement, avec des statues équestres » ceux qui

[675] Justin, XI, 13, 8-10.
[676] À ses hommes, « Darius disait que, si l'on faisait la division, un ennemi à peine rencontrait dix Arméniens » (XI, 14, 7).
[677] XI, 1, 10 et XI, 5, 5. Ces deux passages viennent de Clitarque.

étaient tombés au combat, « aux parents desquels il accorda des exemptions d'impôts. » (XI, 6, 12) Justin précise que ces inhumations splendides avaient pour but de consoler les autres soldats (« *ad ceterorum solacia* »), ce que l'on peut mettre en lien avec le texte de Diodore, affirmant qu'« après la combat, le roi accorda aux morts de magnifiques funérailles : par ces honneurs, il cherchait à rendre ses soldats plus ardents à affronter les périls des batailles.[678] » Cependant on ne peut suspecter ici Alexandre de rechercher uniquement un profit dans cette générosité. Toutes les sources mentionnent cet acte bienveillant, notamment Aristobule cité par Plutarque (*Alex*., 16, 16), selon lequel les statues équestres étaient en bronze et furent commandées à Lysippe pour l'ensemble des trente-quatre morts macédoniens. Arrien (*An*., I, 16, 4) appuie le fait que la réalisation des statues fut confiée à Lysippe, mais n'en compte que vingt-cinq, réservées aux Compagnons tombés ; il ajoute qu'elles furent érigées à Dion[679]. Dans tous les cas, le geste d'Alexandre, confiant la réalisation de plus d'une vingtaine de statues équestres à son sculpteur attitré[680], témoigne de sa libéralité à cet instant.

Sa piété quant à elle se révèle en trois endroits du livre XI, tous au même chapitre, avant le départ de Grèce et à l'arrivée sur le sol ennemi. Avant le départ « il décide d'élever, comme offrandes pour la réussite de la guerre, douze autels aux dieux[681] » (XI, 5, 4). Une fois l'Hellespont traversé, « il immole des victimes » (XI, 5, 10) et se rend à Ilion où « il fit aussi des sacrifices, près des tombes de ceux qui étaient tombés lors de la guerre de Troie » (XI, 5, 11). Trogue Pompée suit vraisemblablement Clitarque à cet endroit[682]. Quoi qu'il en soit, le texte de Justin insiste ici sur la volonté d'Alexandre de s'attirer la faveur des dieux au moment de son expédition, et de marcher sur les traces des anciens héros grecs auxquels il témoigne son respect[683]. La piété d'Alexandre semble s'être effectivement particulièrement manifestée lors de cette séquence. Arrien (*An*., I, 11, 5-8) mentionne de son côté un sacrifice à Éléonte, le port de départ, en l'honneur de Protésilas ; un autre au milieu du détroit, en l'honneur de Poséidon et des Néréides ; un troisième à Zeus Apobaterios (Protecteur des Débarquements), Athéna et Héraclès au point d'arrivée de la traversée ; un autre encore à Athéna à Ilion ; un dernier enfin à Priam sur l'autel de Zeus.

---

[678] DS, XVII, 21, 6. Trad. P. GOUKOWSKY.
[679] En 146 avant notre ère, elles furent emportées à Rome par Q. Metellus Macedonius. Voir Vell., *Historia Romana*, I, 11, 3-5 ; Plin., *N.H*., XXXIV, 64 ; STEWART 1993, 123-130 ; HECKEL 1997, 117.
[680] Voir Plut., *Alex*., 4, 1 ; POLLITT 1990, 98 sq.
[681] Pour un récapitulatif des édifications d'autels par Alexandre, voir HECKEL 1997, 107.
[682] Voir p.154-156.
[683] M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 5, note 32) précise d'ailleurs que la tentation fut grande pour certains éditeurs, à la suite de Sebisius, de corriger « le texte des mss *ad tumulus* ***eorum*** en *ad tumulus* ***heroum*** (près des tombeaux des héros), ce qui est plus expressif, mais sans doute pas ce que Justin a écrit ».

La noblesse de cœur d'Alexandre apparaît pour la première fois un peu plus tard, lors de sa rencontre avec les membres de la famille de Darius : sa mère, Sisigambis, sa femme, ses deux filles et son petit garçon. Cette scène extrêmement célèbre est reprise de Clitarque[684] et montre un Alexandre extrêmement bienveillant à l'égard des reines et princesses ennemies auxquelles il promet notamment le respect et la conservation de leur rang.

Plus tard, le roi macédonien lui-même parle à Darius de sa « grandeur d'âme » (« *animi magnitudinem* », XI, 12, 13) à propos de son attitude face à la mort de Stateira, l'épouse du roi perse. Voici ce que l'on lit à ce sujet chez Justin :

> En chemin on lui annonce que sa femme est morte du contre coup d'une fausse-couche, qu'Alexandre a pleuré sa mort, qu'il a suivi avec bonté le convoi funèbre, et qu'il l'a fait non par amour, mais par humanité : Alexandre ne l'avait en effet vue qu'une fois seulement, alors qu'il allait souvent réconforter sa mère et ses toutes jeunes filles. Alors Darius pensa qu'il était vraiment vaincu, puisqu'il était encore, après l'avoir été dans les combats, surpassé par son ennemi en bienfaits, et qu'il lui était agréable que, s'il ne pouvait le vaincre, il fût à tout le moins vaincu par un tel homme.[685]

Que Trogue Pompée, imité par Quinte Curce, ait ou non déplacé le moment de cet épisode[686] importe peu. L'essentiel est qu'il ait suivi ici (et Justin après lui) fidèlement sa source, sans trop de doute possible Clitarque, puisque l'on retrouve la plupart des mêmes éléments chez Quinte-Curce et Plutarque, Diodore étant particulièrement laconique sur ce sujet. Ainsi dans les trois cas, la narration de cet épisode se fait par une focalisation sur le personnage de Darius qui apprend la nouvelle (*nuntiatur*). Quinte-Curce et Plutarque précisent quant à eux que le messager est un eunuque attaché à la suite des femmes perses, et qui s'était échappé[687]. Dans les trois cas l'on retrouve également les pleurs (*inlacrimatum*) d'Alexandre[688] et de superbes funérailles[689] accordées à la défunte. Quinte-Curce et Plutarque évoquent quant à eux un quiproquo, probablement écarté par Justin : Darius, incrédule face aux propos de l'eunuque, l'accuse de mensonge avant d'être convaincu par sa réponse sur la grandeur d'Alexandre. Car c'est bien là tout l'enjeu de ce passage, visant à la glorification des qualités humaines du Conquérant : quand Justin évoque son humanité (*humanitatis*), Quinte-Curce insiste aussi bien

[684] Voir p.175-179.
[685] Justin, XI, 12, 6-8.
[686] Voir p.277.
[687] Curt., IV, 10, 18 et Plut., *Alex*., 30, 2. Quinte-Curce nomme cet esclave Tyriotès, Plutarque Tiréos.
[688] Plutarque évoque « les larmes des ennemis » (*Alex*., 30, 5) tandis que Quinte-Curce insiste beaucoup sur les pleurs d'Alexandre (IV, 10, 20 et 23).
[689] Justin évoque seulement un convoi funèbre (*exequias*). Il faut cependant sûrement l'imaginer doté de la pompe extraordinaire évoquée par Quinte-Curce (IV, 10, 23) et Plutarque (*Alex*., 30, 1).

sur sa mansuétude (*mansuetudinis*) et sa retenue (*continentia*) que sur sa gloire (*gloriae*)[690], tandis que Plutarque pointe le fait qu'« Alexandre est aussi généreux (χρηστός) après la victoire qu'il est terrible au combat.[691] »

Ainsi Alexandre s'attire-t-il un éloge de la bouche de Darius lui-même, qui chez les trois auteurs revêt la même forme : on y voit Darius vaincu par la bonté d'Alexandre et par ses bienfaits (*beneficiis* chez Justin, χάριτας chez Plutarque), implorant les dieux que, s'il doit être vaincu, il le soit par Alexandre[692].

On retrouve enfin, chez Justin et chez Plutarque, un nouvel éloge d'Alexandre prononcé par Darius au moment de sa mort, dans ses propos adressés au soldat qui l'a découvert gravement blessé[693]. À nouveau Trogue Pompée suit le texte de Clitarque. Les deux scènes d'éloge sont d'ailleurs très proches et semblent avoir été pensées en lien l'une avec l'autre : Darius fait à nouveau état des « très grands bienfaits » (« *meritorum maximorum* », XI, 15, 7) d'Alexandre à son égard, concernant sa famille (« *in matre liberisque suis* »)[694], et alors qu'il faisait de lui son successeur auparavant par ses paroles, il le fait son successeur par son geste de tendre sa main droite (« *unicum pignus fidei regiae, dextram se ferendam Alexandro dare* », XI, 15, 13). Enfin, comme pour clore cette séquence de magnanimité du roi macédonien par

[690] Curt., IV, 10, 23-24. I. YAKOUBOVITCH (2015, 350-351) note que le récit de l'esclave permet « une surenchère dans la *continentia* », si bien qu'« avec la mort de Stateira […] Alexandre montre une *continentia* qui semble vouée à durer jusqu'à sa mort. » Ajoutons que chez Quinte-Curce, Stateira ne meurt pas d'une fausse couche, comme chez Justin (XI, 12, 6) ou Plutarque (*Alex*., 30, 1) mais d'épuisement (IV, 10, 19), ce qui est, selon J. E. ATKINSON (1980, 392), un changement de Quinte-Curce lui-même visant à ne pas éveiller de doute sur le respect qu'Alexandre eut pour les femmes perses.

[691] Plut., *Alex*., 30, 6. Trad. R. FLACELIERE.

[692] Cette apostrophe a disparu dans l'épitomé de Justin mais devait être présente dans l'œuvre de Trogue Pompée tant les textes sont proches entre Quinte-Curce et Plutarque développant la même scène que lui. Quinte-Curce écrit (IV, 10, 34) : « Dieux de ma patrie, dit-il, consolidez d'abord mon trône ; et puis, si mon sort est désormais réglé, faites, je vous en supplie, que la royauté de l'Asie revienne de préférence à un ennemi si juste, à un vainqueur si compatissant ! » Trad. H. BARDON. Quant à Plutarque (*Alex*., 30, 12-13), il attribue au roi ces paroles : « Dieux de ma famille et de mon royaume, accordez-moi avant tout de redresser l'empire des Perses et de le transmettre dans la prospérité où je l'ai reçu, pour que la victoire me permette de rendre à Alexandre les bienfaits qu'après ma défaite j'ai reçus de sa générosité envers ce que j'ai de plus cher ! Mais s'il est venu, le temps fatidique d'acquitter notre dette à Némésis et à la Fortune changeante, et de voir la fin de la grandeur perse, qu'aucun autre homme qu'Alexandre ne s'assoie sur le trône de Cyrus ! » Trad. R. FLACELIERE. H. BARDON (1948, 87) voit à juste titre dans ce passage un témoignage du goût des historiens alexandrins (nous dirions Clitarque en l'occurrence) « pour la scène émouvante » : ils s'étaient ainsi plu à cette attitude de Darius « désarmé par la bonté de son vainqueur ». De fait, ce passage devait être particulièrement célèbre, au point qu'on le retrouve également chez Arrien mais dans un autre contexte. Celui-ci situe cette rencontre entre Darius et l'eunuque à la suite de la bataille d'Issos, et le Grand Roi n'est pas touché par les bontés d'Alexandre dans le contexte de la mort de sa femme, mais de la capture de sa famille. On retrouve les doutes de Darius sur la pureté préservée de sa femme et une apostrophe à Zeus-Roi, se terminant par cette prière : « Mais, si je ne suis plus du tout pour toi le souverain de l'Asie, ne transmets mon pouvoir à personne d'autre qu'à Alexandre ! » (IV, 20, 3. Trad. P. SAVINEL)

[693] Voir p.184-189.

[694] On note d'ailleurs que Darius chez Plutarque espérait dans un premier temps pouvoir rendre ses bienfaits à Alexandre (*Alex*., 30, 12), alors que chez Justin il regrette à sa mort de n'avoir pu lui rendre ses services, et de mourir en « débiteur des très grands bienfaits » qu'Alexandre lui a prodigués (XI, 15, 7). Ne peut-on pas voir là un effet de composition de Clitarque, qu'aucun des deux auteurs n'aura repris dans son ensemble ?

ces jeux d'échos savamment orchestrés, Alexandre réagit à la mort de Darius de la même manière qu'à la mort de Stateira, versant des pleurs (*lacrimis*, XI, 15, 14) devant le cadavre du défunt et lui octroyant des funérailles royales (*regio more*)[695].

La dernière qualité d'Alexandre nettement visible dans le livre XI, et particulièrement au début, est sa piété filiale. Elle s'observe d'abord par les funérailles de son père, présentées comme son « premier souci » (« *prima cura* ») : « Son premier soin fut d'organiser les funérailles paternelles lors desquelles, avant toute chose, il ordonna que l'on exécutât les complices du meurtre à côté du tombeau de son père. » (XI, 2, 1). On trouve, comme le fait remarquer W. HECKEL (1997, 79), une formulation proche chez Diodore, mais inversée[696]. On peut dès lors voir là une volonté d'accentuer la piété filiale d'Alexandre, qui se soucie de la dépouille de son père avant de s'occuper de ses meurtriers.

Celle-ci s'oberve également dans la fierté que le jeune homme tire de son ascendance, comme le montre les arguments formulés face aux Thessaliens : « Au passage, il avait exhorté les Thessaliens et leur avait rappelé les bienfaits de Philippe, son père, et du côté de sa propre mère, descendante de la famille des Éacides, la parenté qui l'unissait à eux.[697] » (XI, 3, 1)

Enfin, l'on voit une volonté assez nette d'inscrire Alexandre dans la continuité de son père. Dès le début, celle-ci se manifeste par l'expression particulièrement forte : « c'était le corps de l'homme, non le génie du roi, qui avait changé. » (XI, 1, 10) Cette dernière suit certainement le texte de Clitarque[698], mais puisque Diodore ne mentionne quant à lui qu'un changement de « nom » entre les deux rois, il est possible que Trogue Pompée, repris par Justin, ait encore accentué le lien entre le père et le fils. De la même manière, le lecteur cerne aisément la manière dont Alexandre entend marcher dans les pas de Philippe. La présence à deux reprises de l'expression « *exemplo patris* » (XI, 2, 5 et XI, 3, 2), lorsqu'il prend la tête de la ligue de Corinthe, puis lorsque les Thessaliens se rangent derrière lui, fonctionne comme autant de balises. C'est ainsi naturellement que, comme Alexandre suit les mêmes étapes que son père dans sa domination de la Grèce, il reprend à son compte ses projets concernant la Perse[699], où

[695] Ces funérailles sont attestées par tous les auteurs : DS, XVII, 73, 3 ; Arr., *An*., III, 22, 1. Plutarque (*Alex*., 43, 7) dit que le corps fut envoyé à Sisigambis ; ainsi R. H. LYTTON (1973, 105) suppose que le corps fut porté à Suse auprès de la vieille femme pour être ensuite convoyé jusqu'à Persépolis.

[696] « Cette année-là, Alexandre hérita du trône et commença par infliger aux meurtriers de son père le châtiment qu'ils méritaient. Puis, avoir consacré tout le soin possible à la sépulture de l'auteur de ses jours, il régla les affaires du royaume beaucoup mieux que l'on ne s'y attendait généralement. » DS, XVII, 2, 1. Trad. P. GOUKOWSKY.

[697] Olympias appartenaît à la famille des Molosse, prétendant descendre de Molossos, fils de Néoptolème, lui-même fils d'Achille, et d'Andromaque (Plut., *Alex*., 2, 1 ; Arr., An., I, 11, 8 ; *DS*, XVII, 1, 5). Voir HECKEL 1981, 79 sq. ; 1997, 90.

[698] Voir p.169-171.

[699] « *Inchoatum deinde a patre Persicum bellum adgreditur* », XI, 2, 6. W. HECKEL (1997, 86) relève que Trogue Pompée entend ici parler de la campagne contre les Triballes, dont il est question plus loin (XI, 2, 8). Mais évoquer

il débarque avec des hommes « qui avaient servi sous son père et ses oncles » (XI, 6, 4). Même génie, même parcours, même projet, même armée : Alexandre semble bien prendre son père pour modèle.

B. La bascule du livre XII

Ainsi le livre XI tend à montrer une image apparemment positive d'Alexandre. Toutefois, quelques épisodes annoncent que cette image est vouée à évoluer, et que le roi de Macédoine porte déjà en lui tous les défauts qui se révèleront pleinement au livre suivant. Cette évolution est annoncée lors de l'épisode de l'oasis de Siwah. Ce dernier est construit en suivant deux sources : l'une positive (Clitarque), une autre négative (probablement Hégésias de Magnésie)[700]. Cette construction permet à Trogue Pompée de saper la vision enchomiastique de l'historien alexandrin et de ternir l'image du monarque. Toutefois, la phrase la plus terrible concernant Alexandre, qui intervient comme une conclusion de cet épisode, est certainement une réflexion de Trogue Pompée lui-même :

> Hinc illi aucta insolentia mirusque animo increuit tumor, exempta comitate quam et Graecorum litteris et Macedonum institutis didicerat.
>
> Son arrogance en fut accrue et un orgueil extraordinaire grandit dans son âme, tandis qu'était supprimée l'affabilité qu'il avait apprise des lettres grecques et des institutions macédoniennes.[701]

Cette phrase en effet est l'annonce des évolutions qui attendent Alexandre, et apparaît comme programmatique. L'antithèse entre *aucta* et *increuit* d'un côté et *exempta* de l'autre montre le changement irrémédiable du caractère d'Alexandre. D'une part ses défauts (*insolentia, mirus tumor*) grandissent. On remarque que ceux-ci n'apparaissent pas à ce moment-là, qu'ils ne naissent pas dans un moment d'*hybris*, mais qu'ils prennent plus de place dans la personnalité d'Alexandre : Trogue Pompée et Justin sont logiques, et ils respectent en cela le fait que ces défauts étaient déjà présents en germe dans les chapitres antérieurs. D'autre part, des données importantes qui définissaient Alexandre disparaissent complètement. La *comitas* renvoie à la *moderatio* dont Alexandre avait su faire preuve. La suppression de cette

---

tout de suite la guerre contre la Perse n'est-il pas un moyen d'insister justement sur la continuité de projet très précoce entre Alexandre et son père ?

[700] Voir p.180-183 et 245-247.

[701] Justin, XI, 11, 12. L. PRANDI (2016 (1), 8) note également qu'à la suite d'un certain nombre d'épisodes visant à « lodare la generosità di Alessandro », l'épisode du sanctuaire d'Ammon vient briser cette image, et elle relève cette phrase comme « una klimax descendente nella degenerazione della sua indole. »

qualité indique que c'est notamment dans son rapport aux autres qu'Alexandre va changer. En soulignant que cette *comitas* provenait de l'étude des lettres et du respect des intitutions (*litteris* et *institutis*), Trogue Pompée montre qu'Alexandre changera en tant qu'homme, dans sa culture, et en tant que roi, dans son rapport au pouvoir. Enfin les génitifs *Graecorum* et *Macedonum* désignent ceux qui seront les victimes de cette évolution : un fossé semble devoir se creuser entre ces hommes héritiers du monde qu'ils ont laissé et le nouvel Alexandre, devenu le représentant du monde qu'ils sont en train conquérir.

Les livres XI et XII marquent ainsi une nette dichotomie qu'a clairement mise en exergue G. CRESCI MARRONE (1993, 41), selon lequel le livre XI présente Alexandre comme un monarque universel grec, et le livre XII comme un despote oriental. Cependant, il faut bien tenir compte du fait que Trogue Pompée a préparé cette évolution, et qu'il a créé une structure fine pour amener ce changement. À ce titre, le début du livre XII joue un rôle prédominant, et surtout les chapitres 3 à 7. Ceux-ci développent les actions les plus terribles d'Alexandre, telles que le meurtre de Clitos ou l'exécution de Callisthène. Mais Trogue Pompée leur donne une organisation et une couleur originale pour soutenir son projet, et s'éloigne en cela des autres historiens d'Alexandre.

La lettre d'Antipater venue d'Europe n'est ainsi pas la seule nouveauté en ce début de livre. Voici les points principaux traités à sa suite par l'historien gaulois, jusqu'au départ du Conquérant pour l'Inde, qui peuvent d'ores et déjà donner un aperçu des évolutions à venir du personnage d'Alexandre, et dont les parties en gras témoignent d'un traitement propre à Trogue Pompée :

XII, 3 :

- **Réaction d'Alexandre à la mort d'Alexandre d'Épire**
- Remobilisation des troupes
- Rencontre avec Thalestris
- Adoption des mœurs perses

XII, 4 :

- **Les épigones**
- Andragoras devient gouverneur des Perses

XII, 5 :

- **Exécution de Philotas et Parménion**
- **Création du bataillon des Indisciplinés**
- Capture et châtiment de Bessus

- Création de l'Alexandrie du Tanaïs **où sont abandonnés les Indisciplinés**

XII, 6 :

- **Meurtre de Clitos**
- **Remords d'Alexandre**

XII, 7 :

- Tentative d'introduction de la proskynèse
- **Exécution de Callisthène**

C'est par cette succession d'épisodes que Trogue Pompée construit l'image d'un Alexandre qui n'est plus un Macédonien, mais qui est devenu un Perse.

II. Alexandre le Perse

1. Les oublis et reniements d'Alexandre

A. Sa patrie

La lettre européenne permet de montrer, au début du livre XII, l'oubli complet d'Alexandre pour la Macédoine, pour sa propre patrie. Cet oubli est si profond et manifeste que ses hommes l'accusent « de renier jusqu'au nom de sa patrie » (« *ut etiam patriae nomen eiuraret* », XII, 4, 1) et d'« avoir bouleversé les mœurs […] de la patrie » (« *patriae[…] mores subuertisse* », XII, 5, 1). Ainsi, lorsqu'ils prient pour la dernière fois Alexandre de rentrer en Macédoine, après sa victoire sur Poros, ils lui demandent « de se souvenir une bonne fois de la patrie et du retour » (« *aliquando patriae reditusque meminisset* », XII, 8, 11). Trogue Pompée et Justin qualifient cette demande et les autres qui l'accompagnent de « légitimes » (« *iustis precibus* », XII, 8, 16), et se rangent naturellement derrière ces soldats condamnant l'amnésie de leur chef pour sa terre natale.

Alexandre cependant évoque encore parfois cette patrie qu'il a abandonnée. Ainsi, il justifie la création des épigones par le fait que ces jeunes hommes permettraient de « moins épuiser la Macédoine » (XII, 4, 5) qui serait moins mise à contribution par l'envoi de recrues. Mais l'on voit bien que l'argument vaut davantage pour convaincre ses hommes que son projet est bon que comme un souci réel du pays. Il refuse en effet à cette même patrie le retour des

Macédoniens combattants à ses côtés[702]. Celle-ci apparaît davantage comme un véritable obstacle puisqu'Alexandre veut que « diminue » chez ses hommes « le désir de retourner dans leur patrie » (XII, 4, 3). L'évocation de la Macédoine devient même un moyen de les piéger, en jouant sur leur attachement. On voit en effet Alexandre récidiver peu après : alors qu'il désire que ses soldats écrivent des lettres, pour connaître ce qu'ils pensent par la lecture de ces écrits, il mentionne à nouveau leur pays : « Il feint de vouloir envoyer dans la patrie certains de ses amis comme messagers de la victoire. Il exhorte les soldats à écrire à leurs proches : les occasions seront plus rares à mesure que l'expédition sera plus lointaine » (XII, 5, 5-6). Tout en reconnaissant qu'il compte s'éloigner toujours plus de la Macédoine, il fait appel à l'évocation de cette dernière pour obtenir de ses hommes les preuves qui les compromettront.

Mais ce cynisme du roi est secondaire. Il n'est qu'une manifestation du peu de cas qu'Alexandre fait de sa patrie. Ses paroles elles-mêmes en témoignent. Pour remobiliser (avec succès) ses hommes songeant au retour après la mort de Darius, il leur ascène « qu'il n'a pas recherché le corps mais le royaume de Darius et qu'il faut poursuivre ceux qui ont fait défection au royaume » (XII, 3, 3), à savoir Bessus et ses complices. Ainsi le projet de vengeance de la Grèce, qui devait être le moteur de l'expédition, a disparu[703] : alors que toutes les villes royales sont tombées, que le roi de Perse est mort, Alexandre dévoile son véritable projet. Il n'a pas franchi l'Hellespont en souvenir des guerres médiques, il l'a fait pour remporter un royaume (*regnum*). C'est pour légitimer ce projet aux yeux de ses propres soldats qu'il est allé à Gordion et au sanctuaire d'Ammon : il s'agissait pour lui de se montrer comme le maître de l'Asie et du monde, et non plus comme le souverain de la Macédoine[704].

Aussi, comme le note très justement L. SANTI AMANTINI (1981, 242), dès lors que Darius est mort, il s'est senti comme « il legittimo succesore degli Achemenidi », et le royaume perse est devenu de fait son royaume, les ennemis de Darius sont devenus ses ennemis. Or la recherche assumée par Alexandre d'un nouveau royaume amène elle aussi à s'interroger sur son intérêt pour son pays, et à relire peut-être sous un autre angle certains de ses gestes. Ainsi lorsqu'il quitte son pays, le don à ses amis de tous les biens qu'il possède en Macédoine, et la

[702] L'argument lui-même peut témoigner du manque d'intérêt d'Alexandre pour la Macédoine qu'il n'hésite pour lors pas à « épuiser » pour mener à bien sa propre expédition. Voir BOSWORTH 1986, 1-12 ; *contra* HAMMOND 1989, *Casualties*, 65-68.

[703] W. HECKEL (1997, 207) note en effet : « after the death of Darius, it beacame increasingly difficult for Alexander to justify the continuation of the campaign. » Selon Quinte-Curce (VI, 2, 15-17), une rumeur circulait parmi les soldats selon laquelle l'heure du retour était venue après la mort de Darius ; Diodore (XVII, 74, 3) indique même que des soldats préparaient leur paquetage pour rentrer chez eux.

[704] N. G. L. HAMMOND (1997, 145) voit ces oracles comme autant de témoignages de la faveur des dieux à faire d'Alexandre le maître de l'Asie, si bien que pour lui « Alexandre avait accepté l'Asie comme un cadeau des dieux. » Trogue Pompée les voyait plutôt comme une manœuvre politique.

déclaration que « l'Asie lui suffisait » (XI, 5, 5) n'apparaît plus vraiment comme un acte de générosité, mais comme un abandon de sa patrie au profit d'un nouveau territoire. De même, la prière qu'il adresse aux dieux, aussitôt après avoir mis le pied sur le sol ennemi, « que ces contrées éloignées ne l'accueillent pas comme leur roi à contrecœur » (XI, 5, 11) montre qu'il se voit déjà davantage comme le nouveau roi perse que comme le roi de Macédoine. Ainsi Trogue Pompée, en appuyant au début du livre XII sur le manque d'intérêt d'Alexandre pour sa propre patrie, allant jusqu'au reniement, invite à lire différemment des données héritées de Clitarque, qui se voulaient très positives dans le texte de l'historien alexandrin.

L'auteur gaulois va même encore plus loin. Dans le chapitre consacré aux Épigones, on voit Alexandre poursuivre un double objectif : diminuer chez ses hommes le désir de rentrer chez eux, dès lors qu'ils auraient « dans le camp une sorte de reproduction de maison et de foyer domestique » (XII, 4, 3) et bénéficier de nouveaux soldats « plus constants s'ils avaient dans le camp même non seulement leur apprentissage militaire, mais aussi leur jeune enfance » (XII, 4, 6), ce qui advint effectivement selon Trogue Pompée, puisque ces épigones ne regardèrent pas « leur camp autrement que comme leur patrie » (XII, 4, 10). Ainsi Alexandre entend-il créer des hommes ayant une patrie qui lui convienne, à savoir leur propre camp (le mot *castra* est sans cesse répété). Il veut ainsi tuer la notion même de patrie, de territoire natal, pour avoir des soldats moins rétifs que les siens obsédés par le retour. Sa volonté sans cesse accrue de conquête le conduit à la création d'une patrie sans sol, sans fondations, sans histoire, sans temples, sans tombeaux, se déplaçant au gré des expéditions du roi[705] ; dans les faits, Alexandre veut créer des apatrides.

La patrie étant le territoire des pères d'un peuple, lorsqu'Alexandre rompt avec sa patrie, il rompt aussi avec son père.

B. Son père

Si Alexandre dans les débuts du livre XI semble marcher sur les traces de son père et le prendre comme modèle de sa propre action, une rupture se crée lors de la visite au sanctuaire d'Ammon. C'est le revers de sa volonté de reconnaissance en tant que fils de dieu : il ne peut plus être le fils d'un homme, il ne peut plus être le fils de Philippe. Aussitôt que les prêtres l'ont salué du nom de « fils d'Ammon », Alexandre, « joyeux d'être adopté par le dieu, ordonne d'être considéré comme descendant de ce père » (XI, 11, 8). La joie (*laetus*) du Macédonien est

[705] Sans affirmer bien sûr qu'Alexandre cherche à abolir la notion de patrie, P. BRIANT (2011[7], 63) développe l'idée d'un « État en création permanente », d'un « État itinérant au gré des déplacements de l'armée de conquête. »

grande et ne se retrouve guère dans les textes de Diodore, Quinte-Curce et Plutarque qui racontent aussi la scène. Elle témoigne de l'absence totale de considération d'Alexandre pour Philippe, tout comme sa précipitation à se faire considérer comme le descendant d'un autre père[706]. Ainsi, la question du jeune roi reprise de Clitarque, consistant à savoir si Alexandre avait bien tué tous les meurtriers de son père, et la réponse du prêtre, opposant « son père » qui « ne peut ni être tué, ni mourir » et « le roi Philippe », pour lequel « la vengeance a été menée à son dernier terme » (XI, 11, 9) devient une nouvelle manière pour Alexandre, qui avait chez Trogue Pompée prémédité son action en corrompant les prêtres et en leur indiquant les réponses qu'il voulait recevoir, de se détacher sciemment de Philippe. Ainsi le texte de Clitarque se trouve encore un peu plus dénaturé. Et il l'est d'autant plus que cette lecture est appuyée par l'attitude d'Alexandre dans les premiers chapitres du livre XII.

Alexandre en effet « a dégénéré de son père » (XII, 4, 1), « a bouleversé les mœurs de son père Philippe » (XII, 5, 2). Ces propos sont très forts. Ils construisent l'image d'un Alexandre qui s'éloigne de Philippe, reconnu comme son père véritable par Trogue Pompée et Justin, comme l'indique la répétition de *pater*, au profit d'Ammon. Lors de la mutinerie d'Opis, les soldats lui lancent par la suite qu'il devrait entreprendre « seul ses guerres avec son père Ammon » (XII, 11, 6). On voit l'ironie de leur propos, qui marque bien le fait qu'Alexandre avait conservé, depuis l'oracle de Siwah, cette volonté d'être considéré comme le fils de ce dieu, et non plus comme le fils de Philippe[707].

Mais c'est lors du meurtre de Clitos que se manifeste le plus clairement le rejet du père. Rappelons le texte de Justin :

> Ces actions ainsi menées, il invite un jour de fête ses amis à un festin où, alors qu'une conversation était née entre les invités pris de vin sur les exploits de Philippe, il se mit lui-même à se placer au-dessus de son père, et à élever jusqu'au ciel la grandeur de ses propres exploits, tandis que la majeure partie des convives l'approuvait. Aussi, comme l'un des vieillards, Clitos, ayant confiance en l'amitié du roi dont il tenait la palme, défendait la mémoire de Philippe et louait ses exploits, il offensa le roi au point que celui-ci arracha un javelot à l'un de ses gardes du corps et le tua en plein festin. Tout excité par ce massacre, il reprocha au mort sa défense de Philippe et son éloge de l'esprit militaire de son père.[708]

[706] En cela, le texte de Justin affiche davantage la volonté d'Alexandre que ceux des autres historiens. Chez Quinte-Curce, c'est l'oracle lui-même qui ordonne cette vénération, non Alexandre. Voir BOSWORTH 1977, 60 ; HECKEL 1997, 155.
[707] Voir également à ce propos le discours d'Hégéloque chez Quinte-Curce (VI, 11, 22-24) et celui de Clitos chez Plutarque (*Alex*., 50, 11). Sur le rejet de Philippe par Alexandre au profit d'Ammon, voir FREDERICKSMEYER 1990, 305 sq. ; HAMILTON 1953 ; HECKEL 1997, 212.
[708] Justin, XII, 6, 1-4.

Ce qui est notable, c'est la place très importante de Philippe dans cet épisode. Il est de fait la cause de la discorde entre Alexandre et Clitos, et ainsi la raison du meurtre de ce dernier. Le point de départ de la dispute se trouve être en effet la vanité d'Alexandre, et la comparaison qu'il établit entre son père et lui, en s'affirmant supérieur. Clitos s'oppose ensuite au roi, et apparaît de son côté comme le défenseur de l'œuvre de son père. Enfin, après avoir tué Citos, Alexandre lui reproche « sa défense de Philippe ». Ce passage est ainsi extrêmement cohérent et se construit, non pas tant autour de la figure de Clitos, comme chez les autres historiens, que de celle de Philippe. Aussi, dans ces trois phrases, le nom de « *Philippus* » revient-il trois fois, aux côtés du nom « *pater* » et de l'adjectif « *paternus* » : l'image du feu roi occupe tout l'espace. Celui de « *Clitus* », en regard, n'apparaît qu'une seule fois, avant d'être repris par « *eundem* » et « *mortuo* ».

En plus du mépris de Philippe affiché par Alexandre, la violence de la réaction à l'égard de Clitos semble être révélatrice du rapport compliqué qu'il entretient avec l'image de son père. Alexandre agit en effet de manière irrationnelle lorsqu'il s'adresse au corps mort de Clitos pour lui parler de Philippe ; de même, lors des remords qui le rongeront par la suite, il se reproche « la raison du meurtre » (XII, 6, 5), et il s'afflige « d'avoir accueilli les louanges à son père avec une colère qu'il n'aurait pas dû tant éprouver même contre des injures » (XII, 6, 6). Trogue Pompée semble avoir proposé ici un récit révélant une fine lecture psychologique du personnage d'Alexandre, qui, lorsqu'il tue Clitos, semble en réalité tuer son propre père auquel l'ancien général de Philippe ressemble, lui qui est présenté comme « *unus e senibus* ».

Il est notable que seul Justin accorde cette place prédominante à Philippe dans cet extrait. Plutarque n'en fait pas la cause de la dispute, et son nom n'apparaît que dans le reproche de Clitos à Alexandre d'avoir abandonné son père au profit d'Ammon (*Alex.*, 50, 11). Chez Arrien, Philippe est la cause de la dispute, mais ce n'est pas Alexandre qui le dénigre, ce sont les flatteurs qui l'entourent[709].

Le texte de Quinte-Curce est dès lors le plus proche de celui de Justin. On retrouve en effet les mêmes propos vaniteux d'Alexandre (VIII, 1, 22) et une critique de Philippe. D'une manière encore plus marquée que chez Justin, qui oppose « la majeure partie des convives » approuvant le discours d'Alexandre, et Clitos, représentant les « vieillards », Quinte-Curce

[709] « Comme certains mentionnaient les hauts faits de Philippe, en soutenant, au mépris de toute justice, qu'ils n'avaient rien de grand ni d'admirable, et cela pour complaire à Alexandre, Clitus, qui, dès ce moment, ne se contenait plus, fit l'éloge des hauts faits de Philippe, et rabaissa Alexandre et ses propres prouesses. » Arr., *An.*, IV, 8, 6. Trad. P. SAVINEL.

insiste sur cette opposition et crée un véritable conflit de génération[710]. Enfin, de la même manière que dans les *Histoires philippiques*, « Clitus, peu à peu, élève la voix, et vante les actions de Philippe et ses campagnes en Grèce, leur donnant toujours la préférence sur le présent.[711] » Pourtant l'objectif de Quinte-Curce dans ce passage ne semble pas être le même que celui de Trogue Pompée. Si la figure de Philippe est bel et bien présente, d'autres « anciens » apparaissent également dans le discours du général macédonien. Ainsi Clitos convoque-t-il aussi celle de Parménion (VIII, 1, 33), à propos duquel Quinte-Curce affirme d'ailleurs : « Des critiques irréfléchies et inconsidérées, dont il le criblait, aucune n'avait blessé Alexandre plus que l'allusion à Parménion, faite en termes élogieux.[712] » Ainsi c'est bien l'opposition entre les deux âges qui entouraient Alexandre qui intéresse Quinte-Curce, et non le rapport entre Alexandre et son père. Il n'est par conséquent pas question dans son texte des regrets d'Alexandre sur la raison du meurtre et les louanges à Philippe, pas question non plus de reproches faits au cadavre de Clitos, mais Alexandre lance néanmoins à sa victime : « Rejoins à présent Philippe, Parménion et Attale ! » (VIII, 1, 52), le rangeant ainsi à jamais dans cette vieille génération. Le traitement de cet épisode par Trogue Pompée paraît bien de la sorte original.

Toutefois, on ne peut nier un lien entre les textes de Quinte-Curce et de Justin. Or le premier paraît avoir travaillé ce passage en usant de plusieurs sources, créant ainsi un texte « composite[713] ». Il est ainsi possible qu'il ait emprunté au texte de Trogue Pompée cette partie de l'épisode, à savoir les griefs contre le feu roi de Macédoine comme point de départ de la dispute[714]. Les propos d'Alexandre particulièrement durs à l'égard de Philippe que l'on trouve chez Quinte-Curce seraient dès lors une reprise du texte de l'historien gaulois, qui aurait lui-même développé le fait qu'Alexandre « se vanta que l'illustre victoire de Chéronée fut son œuvre » (VIII, 1, 23), que Philippe avait alors reçu une blessure lors d'une altercation entre soldats macédoniens et mercenaires grecs et était resté à faire le mort par sécurité (VIII, 1, 24). Cette opposition entre la pleutrerie de l'un, blessé par ses propres hommes, et la vaillance de l'autre, qui protégea son père de son bouclier pendant le combat, et plus tard mata les Illyriens sans Philippe (VIII, 1, 25), pourrait correspondre au résumé de Justin qui écrit « il se mit lui-

[710] « Les hommes jeunes eurent plaisir à entendre ces propos et d'autres analogues ; mais leurs aînés en souffraient, surtout à cause de Philippe, sous qui ils avaient vécu plus longtemps. » Curt., VIII, 1, 27. Trad. H. BARDON. Voir HECKEL 1997, 223.
[711] Curt., VIII, 1, 30. Trad. H. BARDON.
[712] Curt., VIII, 1, 38. Trad. H. BARDON.
[713] Pour reprendre le mot d'E. BAYNHAM (1998, 188). Voir p.200-204.
[714] C'est ce que pense W. HECKEL (1997, 224), s'appuyant sur l'origine de la blessure de Philippe, qu'il aurait reçue à Chéronée dans le texte de Quinte-Curce (VIII, 1, 23-24), contrairement aux autres traditions (Plut., *Alex.*, 9, 2 ; DS, XVI, 86).

même à se placer au-dessus de son père, et à élever jusqu'au ciel la grandeur de ses propres exploits ». Enfin de la même manière, Alexandre refuse chez Quinte-Curce toute gloire à Philippe : « La gloire ? en étaient dignes non ceux qui assistaient aux initiations de Samothrace, à l'heure où il fallait brûler et dévaster l'Asie, mais ceux dont on avait peine à croire les exploits.[715] » Ainsi Alexandre se vante bien d'avoir dépassé son père, en accomplissant ce que lui n'avait osé accomplir.

W. HECKEL (1997, 224) note que si Quinte-Curce, comme il est tout à fait vraisemblable, s'appuie bien sur Trogue Pompée dans ce passage, alors « it is difficult to determine whether it was the latter's own invention or the work of a Hellenistic intermediary. » Nous serions pour notre part tentés de croire que Trogue Pompée a construit ici un texte en s'appuyant effectivement sur deux sources, Clitarque (notamment pour les regrets exprimés plus tard par Alexandre) et une deuxième, certainement Hégésias de Magnésie, plaçant dans la bouche d'Alexandre de cruelles critiques à l'encontre de son propre père. Cette seconde source présentait ainsi de manière négative à la fois Philippe et Alexandre, ce qui correspond bien à la vision que portent d'eux les *Histoires philippiques*. Cependant l'historien gaulois a su gagner en hauteur, et faire de ce passage non seulement un moment de critique, mais un moment de rejet total, allant jusqu'au meurtre symbolique, du père. Cette élimination de la figure paternelle est concommittante de celle de l'image (voire de la notion) de la patrie, dans ce début du livre XII. Celui-ci porte enfin un dernier rejet : l'ensemble des proches d'Alexandre.

C. Les siens

Lorsqu'Alexandre tue Clitos de sa propre main, il ne s'en prend pas à n'importe quel membre de son entourage. Justin le présente comme l'un de ses plus proches amis, assurant qu'il « tenait la palme » (XII, 6, 3) de l'amitié du roi. Quinte-Curce rappelle aussi que Clitos avait sauvé la vie d'Alexandre au Granique[716], et que le roi avait confié « à sa loyauté et à sa gouvernance la partie la plus solide de l'empire[717] » (VIII, 1, 20 et 21), ce que Trogue Pompée devait aussi développer[718]. De plus, un lien supplémentaire existait entre Alexandre et Clitos.

[715] Curt., VIII, 1, 26. Trad. H. BARDON. E. BAYNHAM (1998, 187) note que cette initiation reste mystérieuse, mais qu'il pouvait s'agir pour Philippe de se concilier les dieux pour réussir la campagne d'Asie qu'il projetait.
[716] Cet épisode est également relaté, parfois avec des nuances, par Didore (XVII, 20, 6-7), Plutarque (*Alex*., 16, 11) et Arrien (*An*., I, 15, 7-8).
[717] C'est-à-dire la Bactriane, suite au retrait d'Artabaze, voir RINALDI, *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 644. Sur la carrière militaire de Clitos et ses différentes promotions, voir CARNEY 1981, 149-152.
[718] HECKEL 1997, 225.

Sa propre nourrice avait en effet été la sœur de ce dernier[719], comme Justin le souligne lors des remords qui rongent le roi après son triste geste : « Le souvenir de sa nourrice, sœur de Clitos, était en effet venu s'ajouter à son regret : penser à elle, même absente, lui inspirait une très grande honte : il la payait pour l'avoir nourri d'un salaire si ignominieux que, jeune et victorieux, il renvoyait à la femme dans les bras de laquelle il avait passé son enfance, pour prix de ses bienfaits, un cadavre.[720] » Le crime est dès lors d'autant plus monstrueux qu'il touche à la famille, au sens large du terme, d'Alexandre.

Par ailleurs, cette mort intervient dans une séquence très travaillée par Trogue Pompée, qui s'ouvrait par la mort de deux autres proches d'Alexandre, son oncle et beau-frère, Alexandre d'Épire, ainsi que son général Zopyrion[721]. Or, s'il fut indifférent à la mort de son général, Alexandre ressentit même de la « joie » (*laetitiae*, XII, 1, 5) à l'annonce de la mort de son parent. Justin reprend ensuite sa narration des actions d'Alexandre le Grand en évoquant son attitude face à l'annonce de la mort d'Alexandre d'Épire :

> Comme ces nouvelles étaient arrivées à Alexandre en Parthie, celui-ci, feignant une profonde affliction en raison de sa parenté avec Alexandre, imposa à son armée un deuil de trois jours.[722]

Cette version est unique parmi les historiens d'Alexandre. Trogue Pompée paraît s'être appuyé sur une donnée de la *Vulgate,* indiquant effectivement une pause à Hécatompyles, à la suite de la poursuite harassante de Darius[723], pour en faire une période de deuil. Il s'appuie peut-être sur la même source que celle où il avait trouvé l'histoire de la fin tragique du roi Molosse. Quoi qu'il en soit, cela ouvre la période de changement radical d'Alexandre d'une manière tout à fait claire. En plus de sa plus parfaite hypocrisie qui transperce à travers sa simulation de chagrin (« *simulato maerore* »), cet épisode montre ce qu'était à tout le moins l'indifférence totale d'Alexandre pour ce membre de sa famille[724].

---

[719] Voir aussi Arrien (*An*., IV, 9, 3) qui l'appelle Lanikè et Quinte-Curce (VIII, 1, 21) qui l'appelle Hellanikè. Deux de ses fils étaient déjà morts au combat en suivant Alexandre (Arr., *An*., IV, 9, 4 ; Curt., VIII, 2, 8). Sur la famille de Clitos le Noir, voir CARNEY 1981, 153.
[720] Justin, XII, 6, 10-11.
[721] XII, 1-3.
[722] Justin, XII, 3, 1.
[723] Diodore (XVII, 75, 1) parle d'une pause sans en préciser la durée, tandis que Quinte-Curce (VI, 4, 2) indique que les Macédoniens quittèrent Hécatompyles au bout de trois jours. Mais ni l'un ni l'autre n'évoquent de deuil pour justifier cet arrêt.
[724] Bien qu'Alexandre d'Épire fût le frère d'Olympias, et qu'il se fût marié en 336 à Cléopâtre, la sœur d'Alexandre III, les relations qu'entretenaient les deux hommes ne sont pas bien connues. On peut cependant imaginer, au vu du texte de Justin, qu'elles n'étaient pas bonnes. La remarque de R. WERNER (1987, 354) qui observe que Tauriscus, après avoir fui du camp d'Alexandre le Grand (Arr., *An*., III, 6, 7), s'était réfugié auprès d'Alexandre d'Épire en espérant recevoir un accueil amical, va également dans ce sens. De même W. HECKEL (1997, 198) pointe le fait que, s'il ne s'agit pas que de propagande romaine, la remarque du Molosse affirmant que

La séquence du début du livre XII se poursuit avec l'exécution de Parménion et de Philotas[725] (*interficitur*, XII, 5, 3). Comme Clitos, Parménion est désigné comme « *senex* ». Comme lui, il jouit d'une place privilégiée auprès d'Alexandre, comme l'indique le superlatif « *dignitate regi proximus* »[726]. Quant à Philotas, fils de Parménion, bien que Justin passe ce point sous silence, il était un ami d'enfance d'Alexandre et le chef de la cavalerie des hétaïres depuis le début de l'expédition[727].

Enfin, cette séquence se clôt avec la mort de Callisthène[728], exécuté avec « de nombreux princes macédoniens » (XII, 7, 2). De la même manière que pour Parménion et Clitos, Callisthène est présenté comme un intime d'Alexandre, et ce depuis l'enfance : « il lui était lié de manière intime pour avoir suivi avec lui les leçons d'Aristote » (XII, 6, 17). En cela, Justin, sans doute à la suite de Trogue Pompée, exagère la réalité. S'il est vrai que Callisthène a suivi lui aussi l'enseignement d'Aristote, qui était son grand-oncle[729], il le fit plutôt en ayant été élevé chez lui (Plut., *Alex*., 55, 8) en qualité de parent, plutôt qu'en ayant suivi l'enseignement dispensé par le philosophe dans le nymphée de Mieza à Alexandre et ses camarades macédoniens. Le but de Trogue Pompée / Justin est ici de renforcer les liens entre les deux hommes, afin de montrer qu'Alexandre s'attaque une fois encore à l'un de ceux qui sont le plus proches de lui[730].

Enfin, ce sont ses proches au sens large, à savoir les Macédoniens qui l'accompagnent dans son expédition, ses propres soldats, qui ont à subir le rejet cruel d'Alexandre. C'est en effet dans ce début du livre XII qu'est créé le bataillon des Indisciplinés (XII, 5). La création de cette troupe, où Alexandre incorpore, à la suite de la lecture de leurs lettres, tous les soldats qui pensaient du mal de lui, suit la tradition de Clitarque, mais sans doute aussi une autre

---

lui combattait en Italie contre des hommes, tandis que son neveu combattait en Perse contre des femmes (Curt., VIII, 1, 37 ; Liv., IX, 19, 10-11), serait une autre preuve de cette acrimonie.

[725] Voir p.208-210.

[726] Sur la carrière glorieuse de Parménion, et son rôle de premier plan auprès d'Alexandre, voir BERVE 1926, 298-306 ; GOUKOWSKY *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 854-855 ; HECKEL 1992, 13-23 ; 1997, 212.

[727] Voir GOUKOWSKY 1976, 243 ; BERVE 1926, II, n°802. Arrien (*An*. III, 26, 1) rapporte que d'après Aristobule et Ptolémée, Alexandre n'avait d'ailleurs pas cru en l'existence d'un complot mené par Philotas qui lui avait déjà été rapporté en Égypte, « à cause de leur vieille amitié, des honneurs qu'il avait accordés à Parménion, et de la confiance qu'il avait en Philotas lui-même. » Trad. P. SAVINEL.

[728] Sur Callisthène, voir PEDECH 1984, 15-69 ; BERVE 1926, II, 191-199 ; AUBERGER 2005, 69.

[729] Voir Plut., *Alex*., 55, 8 ; Sén., *Suas*., I, 5 ; DL, V, 4-5. La *Souda* (*s.v.* Καλλισθένης Δημοτίνου) définit le compagnon d'Alexandre comme ἀνεψιαδοῦς d'Aristote.

[730] Selon W. HECKEL (1997, 230) cependant, le terme « *condiscipulatus* » utilisé par Justin ne signifie pas qu'Alexandre et Callisthène suivirent en même temps l'enseignement d'Aristote, simplement qu'ils eurent le même enseignement. Ce terme peu employé semble pourtant insister au contraire sur le partage d'une même « classe ». Par ailleurs, ce sont ces études qui rendirent Callisthène « intime », à savoir « *familiaris* ». Or cet adjectif porte bien l'idée de fréquentation soutenue, à l'origine par le fait d'habiter dans la même maison. Par ailleurs, ce ne serait pas la seule exagération au sujet des relations entretenues entre Alexandre et Callisthène, puisque d'autres auteurs tels que Sénèque le Rhéteur (*Suas*., I, 5) allèrent jusqu'à faire du petit neveu d'Aristote le professeur d'Alexandre.

source[731]. Cette dernière (Hégésias ?) permet de montrer Alexandre qui se sépare de ses hommes (XII, 5, 13) en les abandonnant dans des colonies lointaines de Bactriane et de Sogdiane. Il suit en cela la version de son plan la plus clémente, puisqu'il projetait « de les détruire ou de les répartir dans des colonies aux confins de la terre » (XII, 5, 8). À nouveau cet épisode rejoint dans le travail qui en est fait le projet plus général de Trogue Pompée, celui de l'écartement successif de tous ceux qui entourent le roi, que ce soit par la mort ou une forme d'exil. Cet épisode est par ailleurs annonciateur d'un autre concernant les soldats, celui de la mutinerie d'Opis (XII, 11, 11-12), où Alexandre enverra de ses propres mains à la mort treize de ses hommes. Trogue Pompée suit de manière fidèle Clitarque dans cet épisode, qui cherche à tourner en faveur d'Alexandre son attitude potentiellement négative, en le montrant comme un chef courageux sachant faire preuve d'autorité quand il en est besoin[732]. Toutefois, les sinistres projets et décisions d'Alexandre à l'égard de ses soldats lors de l'épisode des Indisciplinés déteint sur celui de la mutinerie d'Opis. Au-delà d'une marque d'autorité, le lecteur est dès lors amené à voir dans la réaction d'Alexandre aux griefs de ses hommes un nouveau moyen d'éliminer autour de lui des Macédoniens dont il ne semble pas tenir la vie en haute estime.

Ce qui est tout à fait notable, c'est que l'épisode des Indisciplinés, avec celui de la mort de Clitos, ne sont pas les seuls dans cette séquence du début du livre XII à jouir d'un traitement original. Ainsi, Trogue Pompée semble avoir fait un autre choix majeur, celui de ne pas traiter longuement du complot des pages, concernant également Callisthène[733]. Dans le texte de Justin, il se résume à une ligne :

> Quae res et illi et multis principibus Macedonum exitio fuit, siquidem sub specie insidiarum omnes interfecti.
>
> Cette attitude causa sa perte et celle de nombreux princes Macédoniens, puisque tous furent tués sous prétexte de complot.[734]

L'expression « *sub specie insidiarum* » montre que Justin n'accorde pas de crédit au complot invoqué par Alexandre pour éliminer ceux qui lui apparaissent comme des ennemis. Ainsi, sa version est originale en comparaison des textes de Quinte-Curce, Arrien ou Plutarque.

[731] Voir p.204-208.
[732] Voir p.167-169.
[733] Voir p.212-217.
[734] Justin, XII, 7, 2. L'attitude de Callisthène concerne la proskynèse.

Plutarque en effet, s'il adopte la même attitude que Justin en ne s'attardant pas sur le cas d'Hermolaüs et de ses complices, et en se concentrant sur Callisthène, refuse la participation de ce dernier à la conjuration, mais il ne remet pas en doute son existence :

> Aussi, quand Hermolaos conspira contre Alexandre et que les conjurés furent découverts, les accusations que ses détracteurs portèrent contre Callisthène parurent vraisemblables.[735]

De leurs côtés, Quinte-Curce et Arrien racontent avec une grande précision les causes, le déroulement et l'issue du complot[736] , qui apparaît dès lors comme un fait avéré.

Doit-on voir dans cette différence un résumé fautif de Justin ? Au vu de la cohérence du texte qu'il nous livre, centré sur la figure de Callisthène, allant de son intervention auprès d'Alexandre rongé par le remords suite au meurtre de Clitos (XII, 6, 17) à sa mort (XII, 7, 3) causée par son refus de la proskynèse (XII, 7, 1-2), cela paraît peu probable. Par ailleurs, ne pas faire du complot un fait considéré comme véridique permet de renvoyer à nouveau Alexandre à sa folie destructrice dirigée contre ses proches, qu'il s'agisse de Callisthène ou des « nombreux nobles Macédoniens ». Cette expression, qu'elle soit due à Trogue Pompée ou à Justin, qui ferait là preuve d'une compréhension fine du texte, permet de ne pas rentrer dans le détail des Pages et de ne pas circonscrire les exécutions à une poignée de jeunes gens trop fougueux[737]. Ici le pluriel *multis* semble étendre davantage le champ des exécutions ; le terme *principibus* montre qu'Alexandre s'attaque à son entourage le plus éminent ; le génitif *Macedonum* insiste à nouveau sur son rejet de la patrie et de tous ceux qui la lui rappellent.

Enfin, ce qui plaide pour un effort de reconstruction cohérent de Trogue Pompée, c'est l'insertion plus avant dans son texte d'un passage qu'il avait dû voir traité chez Clitarque, dans l'épisode du complot qu'il passa sous silence. Les textes d'Arrien et de Quinte-Curce conviennent en effet d'un même fait : Hermolaüs, invité à se défendre et à expliquer sa tentative de régicide, se justifie en énumérant, selon Arrien (*An*., IV, 14, 2) : « la fin injuste de Philotas, et celle encore plus monstrueuse de Parménion, ainsi que des autres condamnés qui moururent à ce moment ; l'assassinat en état d'ivresse de Clitos[738]… » Quinte-Curce ajoute encore d'autres noms, lorsqu'Hermolaüs entend montrer la situation cruelle des Macédoniens :

---

[735] Plut., *Alex*., 55, 4.
[736] Arr., *An*., IV, 13-14 ; Curt., VIII, 6-8.
[737] Ne furent concernés par le complot que les Pages Hermolaüs, Sostratus, Épiménès, Antipater, Anticlès et Philotas (Arr., *An*., IV, 13, 3-4). Quinte-Curce (VIII, 6, 8-9) donne trois autres noms qui apparaissent comme des corruptions (voir HECKEL 1997, 235).
[738] Trad. P. SAVINEL.

Combien y a-t-il de Macédoniens qui survivent à ta cruauté ? combien ? j'entends : à l'exclusion de la populace. Attale, Philotas, Parménion, Alexandre Lynceste et Clitus, pour ce qui est de l'ennemi, ils vivent, se battent à leur rang, te protège de leurs boucliers et reçoivent des blessures pour ta gloire, pour la victoire : tu les as merveilleusement récompensés.[739]

Or tous ces noms, et d'autres encore, se retrouvent dans le texte de Justin juste après la mort de Citos, lors des remords d'Alexandre. Après avoir pensé à sa nourrice, ce que l'on retrouve dans toute la tradition historique, il imagine l'ensemble des proches qu'il a fait mourir :

Alors Parménion et Philotas, alors son cousin Amyntas, alors sa belle-mère et ses frères qu'il avait fait tuer, alors Attale, Euryloque, Pausanias et les autres princes de Macédoine qu'il avait fait disparaître se pressèrent dans son esprit. Pour cela, il passa quatre jours à se priver de nourriture[740]…

Cette liste des morts est unique à cet endroit, et ce sont ces fantômes qui conduisent Alexandre à jeûner, et non le seul meurtre de Clitos. Trogue Pompée a pu développer à cet endroit la liste présente dans le discours d'Hermolaüs de sa source principale, telle qu'on la trouve chez Quinte-Curce. Faisant disparaître ce passage dans son propre ouvrage, mais cette énumération servant son propos, il l'aurait avec habileté insérée peu avant, au moment des remords du roi, pour parfaire son image d'Alexandre comme bourreau de ses proches.

On trouve là en effet une récapitulation de l'ensemble des exécutions auxquelles s'est livré le Conquérant depuis les premiers chapitres du livre XI. Ainsi, si le début du livre XII confirme ce portrait négatif d'Alexandre, celui-ci est en germe depuis le tout début, et l'on ne peut par conséquent attribuer à rien d'autre qu'à sa propre nature cette volonté d'élimination des siens. Dans la liste des victimes, Parménion et Philotas sont les seuls dont la mort fut traitée au livre XII (XII, 5, 3). On trouve la mention de l'exécution de tous les autres au livre XI, à l'exception de celle d'Euryloque[741], dont on peut penser qu'elle fut omise par Justin.

La mort de Pausanias fut quant à elle la première évoquée par Justin, s'il s'agit bien du meurtrier de Philippe[742]. En effet, le doute est permis puisque, de manière assez logique, son nom aurait dû être donné plus tôt dans la liste. Surtout, Justin relate au début du livre XI la mort

[739] Curt., VIII, 7, 4-5. Trad. H. BARDON.
[740] Justin, XII, 6, 14-15.
[741] Selon H. BERVE (1926, II, 329), il s'agirait du général qui avait participé à une mission diplomatique en Grèce en 346 et aurait commandé en Eubée en 342. Au vu de sa place importante dans l'état-major macédonien, il aurait fait les frais de la lutte de pouvoir qui suivit le décès de Philippe. Cette hypothèse est suivie par M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 6, note 42) et par W. HECKEL (1997, 228) qui précise que selon une autre théorie moins probable, Justin aurait pu placer là par erreur le nom du page Euryloque qui a dénoncé la conjuration traitée peu après.
[742] Comme le pense W. HECKEL (1997, 229) qui précise : « it is wrong, however, to blame his death on Alexander ».

« des complices du meurtre » (XI, 2, 1), et non du seul Pausanias[743]. Il pourrait également s'agir du commandant de la forteresse de Sardes en 334 évoqué par Arrien (I, 17, 7)[744], mais nous n'avons pas connaissance par ailleurs qu'Alexandre l'aurait fait exécuter.

Toutes les autres victimes étaient des rivaux potentiels, éliminés lors de l'accession au trône d'Alexandre (XI, 2, 3 ; XI, 5, 1-2)[745]. Il en va ainsi de son cousin Amyntas, fils de Perdiccas III, le frère de Philippe qui régna avant lui. Il en va ainsi également de Cléopâtre, désignée sous le terme *nouerca*[746] et de son oncle Attale avec lequel Alexandre était en conflit. Le terme « *fratres* » doit quant à lui renvoyer à Caranos, rival qu'Alexandre avait selon Justin fait tuer parmi ses toutes premières mesures. On pourrait voir alors avec W. HECKEL (1997, 227) l'usage d'un « pluriel rhétorique[747] ». Celui-ci viendrait grossir le nombre des personnes exécutées dans l'entourage d'Alexandre.

La liste des morts se clôt par un autre groupe généralisant les victimes : « *alii Macedoniae extincti principes* », rappelant encore une fois que ce sont les Macédoniens qui sont frappés les premiers.

L. PRANDI (2016 (1), 10) relève en effet que dès le livre XI (XI, 5, 2) « la frase … *nec suis… pepercit…* introduce il tema di una violenza applicata anche all'interno dell'*ethnos* macedone ». De fait, le pronom possessif *suus* renvoie dans l'ouvrage à cet *ethnos* victime de son roi. On le retrouve de manière très nette au début du livre XII : *saeuire in suos coepit*[748]. Et ce thème était annoncé de manière programmatique dès le livre IX : *Alexander non in hostem, sed in suos saeuiebat* (IX, 8, 15).

Ainsi Alexandre n'est plus un Macédonien car il renie sa patrie, son père et l'ensemble des siens, comme si le seul fait d'appartenir au peuple de Macédoine devenait pour lui une tare passible de mort. Toutefois, ces différents rejets ne se font que dans la mesure où Alexandre trouve en Perse matière à remplacer ce qu'il repousse et détruit.

---

[743] Sur ce changement par rapport au livre IX, voir p.170.
[744] ARNAUD-LINDET (XII, 6, note 43) ; SANTI AMANTINI (1981, 269).
[745] Voir p.242-245.
[746] M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 6, note 39) et W. HECKEL (1997, 227) relèvent à juste titre que c'est Olympias qui est responsable de la mort de Cléopâtre et de son enfant (Justin, IX, 7, 12). Cette torsion vise à insister sur l'abondance des morts pesant sur les épaules d'Alexandre.
[747] Ce pluriel pose cependant un peu problème. D'aucuns (UNZ 1985) estiment qu'Alexandre avait de nombreux frères dont les noms sont ignorés. A. B. BOSWORTH (1989, 19) estime que Justin pourrait faire référence aux frères de Cléopâtre, ce qui est grammaticalement possible. W. HECKEL (1997, 228) suggère enfin que le terme *fratres* pourrait renvoyer aux « cousins » d'Alexandre.
[748] XII, 5, 1. W. HECKEL (1997, 211) relève d'ailleurs que « this view of Alexander is stronger in Justin / Trogus than in other extant Alexander historians. »

2. Les adoptions d'Alexandre

A. Des hommes nouveaux

Au début du livre XII, encore une fois, on voit Alexandre qui s'entoure d'hommes nouveaux, susceptibles de remplacer les siens dans leurs fonctions, proches ou soldats.

Il est ainsi notable que la seule fois qu'un nom de gouverneur choisi par Alexandre est donné dans les *Histoires philippiques*, il s'agisse d'un perse.

> Ensuite, une fois les Parthes vaincus, on nomme leur gouverneur Andragoras, choisi parmi les nobles Perses. C'est de là que les rois Parthes tirèrent par la suite leur origine.[749]

Certes, ce qui paraît intéresser ici Trogue Pompée, c'est l'annonce de l'émergence des Parthes qui est traitée au livre XLI[750], ce qui correspond parfaitement au projet de son histoire universelle et au principe de la succession des empires. Justin paraît d'ailleurs s'être embrouillé lors de son résumé en donnant le nom d'Andragoras[751]. Quoi qu'il en soit, et si l'on peut admettre que le nom d'un gouverneur d'Alexandre a été conservé (même avec une erreur) par Justin en raison de cet effet d'annonce, il n'en reste pas moins qu'une autre donnée paraît particulièrement importante dans cette phrase : Alexandre a choisi le gouverneur d'une région puissante et stratégique « parmi les nobles perses » (*ex nobilibus Persarum*) et non parmi ses amis, parmi les Macédoniens.

Or, si l'on excepte le cas de la Carie, confiée à la vieille Ada qui avait reconnu Alexandre comme son fils (Arrien, *An.*, I, 23) et celui de l'Égypte[752], les satrapies[753] furent toutes confiées à des Macédoniens jusqu'à l'arrivée d'Alexandre à Babylone et la reddition de Mazée, noble

---

[749] Justin, XII, 4, 12.

[750] HECKEL 1997, 209. Sur la manière dont Quinte-Curce (V, 7, 9 et V, 8, 1) partage cet intérêt, voir ATKINSON 1994, 131.

[751] W. HECKEL (1997, 209-210) relève qu'Andragoras est un nom grec, et dans la mesure où l'épitomateur mentionne (XLI, 4, 7) un autre gouverneur de Parthie du nom d'Andragoras, tué par Arsacès en 256, il pense que « Justin appears to have garbled the details of Trogus' original, confusing the Seleucid satrap with Alexander's Persian appointees. » L. SANTI AMANTINI (1981, 265) estime quant à lui que ce second Andragoras pouvait être le fils du premier, et émet une autre théorie selon lui plus plausible selon laquelle le premier Andragoras ne fut pas un personnage historique, contrairement au second.

[752] Confiée toute entière selon Arrien (*An.*, III, 5, 2) au Perse Doloapsis, après que Patisis eut décliné l'offre d'en être l'un des deux nomarques. Mais les commandements militaires incombaient à de nombreux Macédoniens (Arrien, *An.*, III, 5, 3 ; Curt., IV, 8, 4) et c'est le Grec Cléomène qui devint plus tard satrape de la région.

[753] Les satrapes étaient les représentants de l'autorité royale d'Alexandre. Ils avaient conservé les mêmes pouvoirs que sous l'ère achéménide, comme le note P. BRIANT (1982, 48) : « Après la conquête, comme après la mort du roi, le satrape est à la fois responsable de l'administration générale, de la justice, de la perception du tribut et de la surveillance des cités ». Sur l'administration satrapique, voir BOSWORTH 1989, 229-241 ; BRIANT 1982, 44-49 ; 2011[7], 60-66 ; BATTISTINI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 947-948.

perse qu'Alexandre mit pour la première fois à la tête d'une satrapie juste conquise[754]. La caste aristocratique perse se rangeait alors peu à peu derrière Alexandre pour garder ses privilèges et sa puissance[755]. « Dès lors, d'autres représentants de l'ancienne classe dominante furent appelés en grand nombre, que ce soit à Suse, à Persépolis ou dans les satrapies du plateau iranien. Sur les 12 satrapies conquises et organisées entre 331 et 327, une seule, l'Arachosie, échut à un Macédonien (Ménès) : toutes les autres, au début du moins, furent attribuées à des Iraniens.[756] » Ainsi la nomination par Alexandre de nombreux satrapes perses, dès la fin du livre XI et dans les débuts du livre XII, devait être relevée par Trogue Pompée. Celui-ci devait montrer Alexandre s'entourant de nouveaux hommes de confiance issus de l'aristocratie locale au détriment des Macédoniens. Parmi eux, en raison d'un développement sur l'empire parthe probablement mal résumé, Justin n'a conservé que celui de Parthiène dont le nom fait question.

La mise au pouvoir d'Andragoras intervient dans le texte de Justin juste après le développement sur les Épigones. Or celui-ci témoigne lui aussi de la volonté d'Alexandre de s'entourer d'hommes nouveaux, non plus à l'échelle des responsables, mais à celle de ses soldats. Justin leur donne un nom : *Epigoni* (XII, 4, 11).

Voici ce qu'écrit Plutarque à propos des Épigones :

> C'est pourquoi il choisit trente mille enfants, ordonnant qu'on leur enseignât le grec et qu'on leur donnât l'éducation militaire des Macédoniens ; il préposa beaucoup d'instructeurs à cette tâche.[757]

On retrouve ce chiffre de trente mille et cette éducation macédonienne chez Diodore (XVII, 108, 1-3), Arrien (*An.*, VII, 6, 1) et Quinte-Curce qui précise que les jeunes gens levés parmi les Perses seraient pour Alexandre « des otages en même temps que des soldats » (VIII, 5, 1). Cette levée de jeunes gens a lieu avant le départ d'Alexandre en Inde, et Quinte-Curce la situe après le mariage du roi avec Roxane, et avant son arrivée à Bactres. Le but d'Alexandre était donc à la fois de prévenir tout soulèvement dans les régions qu'il laissait derrière lui et en même temps de se constituer une nouvelle force capable de remplacer le moment venu les Macédoniens de plus en plus récalcitrants[758].

Or cela ne ressemble guère aux Épigones tels que les décrits Justin :

---

[754] Arr., *An.*, III, 8, 6 ; 16, 4 ; Curt. V, 1, 44.
[755] Sur l'attitude de l'aristocratie de l'ancien royaume achéménide face à Alexandre, voir BRIANT 1996, 872-884 ; 2011[7], 95-99.
[756] BRIANT 2011[7], 97.
[757] Plut., *Alex.*, 47, 6. Trad. R. FLACELIERE.
[758] Sur ces épigones, voir HAMMOND 2002, 154 et 220 ; 1989, 123 et 229 ; GREEN 1991, 371372 ; BRIANT 2011[7], 100 et 112 ; BATTISTINI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 689-690 ; HECKEL 1997 ; 208.

Mais pour ne pas paraître être le seul à avoir succombé aux vices de ceux qu'il avait soumis par les armes, il permit aussi à ses soldats, s'ils étaient attachés par une liaison à quelques captives, de les épouser, estimant que le désir de retourner dans leur patrie diminuerait chez ceux qui auraient dans le camp une sorte de reproduction de maison et de foyer domestique ; qu'en même temps les fatigues de leur service militaire seraient aussi adoucies par la douceur de leurs épouses ; que pour recruter des soldats, on pourrait aussi moins épuiser la Macédoine si les fils prenaient la relève de leurs pères vétérans comme recrues qui serviraient dans le retranchement où ils seraient nés, et qui seraient plus constants s'ils avaient ancré dans le camp même non seulement leur apprentissage militaire, mais aussi leur jeune enfance. Et cette coutume demeura chez les successeurs d'Alexandre également. On accorda donc aux enfants de la nourriture, on donna aux jeunes hommes leur équipement en armes et en chevaux, et on accorda aux pères des récompenses en fonction du nombre de leurs fils. Si les pères de certains avaient péri, les enfants mineurs n'en touchaient pas moins la solde de leurs pères, et leur enfance était un service militaire accompli au cours d'expéditions diverses. C'est pourquoi, endurcis dès leur plus jeune âge aux fatigues et aux dangers, ils formèrent une armée invincible et ils ne regardèrent ni leur camp autrement que comme leur patrie, ni jamais une bataille comme autre chose qu'une victoire. Ces enfants eurent pour nom les Épigones.[759]

Ce passage est extrêmement déclicat. Certaines données font effectivement penser aux Épigones, comme le don d'un « équipement en armes et en chevaux » ou le fait de passer leur enfance à « l'apprentissage militaire ». Cependant, ces jeunes recrues ne sont pas levées parmi les Perses, mais sont les fruits des unions des Macédoniens et des captives. Or Alexandre a aussi pris des mesures concernant ces enfants, en proposant aux Macédoniens de veiller à leur éducation, comme nous l'apprennent Diodore (XVII, 110, 3) et Arrien[760]. Bien que ces deux auteurs placent ces mesures juste avant la mutinerie d'Opis, en 324, et donc bien après le développement de Justin, on ne peut que se ranger à la vision de W. HECKEL (1997, 208) qui voit une confusion de Justin entre les Épigones et ces enfants[761]. À cela s'ajoute encore une complexité, relevée par N. G. L. HAMMOND, selon lequel ce passage serait contaminé par une vision romaine des mœurs militaires. Le passage développerait ainsi la pratique romaine

[759] Justin, XII, 4, 2-10.

[760] « Il invita ceux d'entre eux [les soldats rentrant en Macédoine] qui avaient eu des enfants de femmes asiatiques à les lui laisser, pour ne pas provoquer en Macédoine de conflits entre des enfants étrangers, nés de femmes barbares, et les enfants qu'ils avaient laissés à la maison, ainsi que leurs mères ; il leur dit qu'il s'occuperait personnellement de les faire élever à la macédonienne, en particulier en ce qui concernait l'instruction militaire, et que, lorsqu'ils seraient devenus hommes, il les conduirait en Macédoine et les confierait à leurs pères. » Arr., *An*., VII, 12, 2. Trad. P. SAVINEL. P. GOUKOWSKY (1976, 268) note qu'il s'agit aussi de donner un statut juridique à ces enfants.

[761] Voir aussi BRIANT 1982, 52-53. La confusion peut venir d'une mauvaise lecture étymologique. Le surnom Ἐπίγονοι donné par Alexandre lui-même (Arrien, *An*., VII, 6, 1) signifie « ceux qui sont nés après », mais peut désigner des « descendants » (Pd, *P*., 8, 44), alors qu'il est ici à entendre au sens de « successeurs » (voir GREEN 1991, 371).

d'accueil des fils de soldats dans les légions, et de récompense des pères permettant le recrutement de plusieurs enfants[762].

Quoi qu'il en soit, pour qu'il y ait eu une confusion de Justin, c'est que Trogue Pompée avait dû traiter des deux phénomènes, les Épigones et les enfants de soldats, au même moment, au début du livre XII[763]. Cela correspond bien à son esprit de synthèse, à sa volonté de construction forte de ce passage, et au soulignement affirmé du changement s'opérant chez Alexandre.

Ainsi, on peut aussi penser que, comme chez Quinte-Curce, le recrutement des Épigones survint après les noces d'Alexandre avec Roxane et la désignation de son père Oxyartès comme satrape des Parapamisades[764]. Les deux événements sont liés en effet dans la volonté d'Alexandre de s'attirer la bienveillance des Perses[765]. Il est assez étonnant que les *Histoires philippiques* ne mentionnent pas ce mariage, ce qui doit provenir d'une omission de Justin. Mais il n'est pas interdit de penser que le traitement des Épigones / fils de soldats ait fait à la suite de la narration de l'union d'Alexandre et de la princesse perse.

De fait, la confusion de Justin a pu également être provoquée par la mention liminaire des mariages des soldats d'Alexandre avec les captives auxquelles ils étaient attachés. Or il est possible que les noces du roi aient été accompagnées, de la même manière que ce qui se fera par la suite à Suse, de l'union d'autres Macédoniens avec d'autres femmes perses. Ainsi Justin a pu passer sous silence le mariage du roi pour développer davantage ceux des soldats et leurs conséquences dans ce long passage. Trogue Pompée aurait alors antéposé[766] cet épisode avant les meurtres de Philotas et de Parménion, consacrant les chapitres 3 et 4 aux changements d'Alexandre (ses mœurs, son mariage, la création des Épigones), et les chapitres 5 à 7 aux réactions suscitées dans son entourage.

---

[762] HAMMOND 2007(2) 102. La conclusion donnée au sujet de ce passage (« the whole of 12.4 is a historically worthless example of anachronistic interpretation by Roman writers ») est cependant sans doute excessive. C'est Auguste qui fit interdire, à une date indéterminée de son principat, les mariages des soldats et l'accompagnement de leurs familles pour les officiers. Voir KEPPIE 1984, 148.

[763] Il n'est pas non plus impossible que la confusion soit l'œuvre, volontaire, de Trogue Pompée lui-même. Dans le texte de Justin, s'il est, comme le pense L. SANTI AMANTINI (1981, 264), fidèle à celui de son prédécesseur, les Épigones sont des enfants macédoniens par leurs pères, qui ne connaissent pas de véritable patrie. Cette vision est plus cohérente avec le projet global de Trogue Pompée que celle d'enfants perses élevés à la macédonienne, comme le furent les véritables Épigones. Dans le premier cas, l'oubli d'Alexandre de sa patrie et de ses mœurs est en effet bien plus visible.

[764] Arrien, *An.*, IV, 20, 4 ; Curt., VIII, 4, 21-30.

[765] Selon P. BRIANT (2011[7], 100), Alexandre n'avait cependant pas l'intention de s'identifier à la noblesse iranienne, et les choix qu'il fit alors, pour politiques qu'ils fussent dans le sens de la conciliation à l'égard des Perses, veillaient à ne pas froisser les Macédoniens.

[766] Il n'y a pas d'accord sur la date de la levée des hommes, certains plaidant pour 329 (HAMMOND 2002, 154 ; BATTISTINI 2004, 689) d'autres pour 327 (BRIANT 2011[7], 112 ; TARN 1948, I, 77 ; GREEN 1991, 371).

Ces Épigones rejoindront après leur formation Alexandre à Suse en 324[767], et ce sont eux qui provoqueront l'ire des Macédoniens conduisant à la mutinerie d'Opis.

Suite au début de révolte qui souleva ses hommes, Alexandre décida de tenir les Macédoniens à l'écart et de renforcer le rôle des Perses dans l'organisation de l'armée, à leur détriment. Ainsi, « il s'adresse séparément aux troupes auxiliaires des Perses réunies en assemblée » (XII, 12, 1). L'adverbe *separatim* montre l'exclusion de ses troupes macédoniennes, tandis que l'usage de la *contio*, l'assemblée dans laquelle il les convoquait jadis[768], souligne que les nouvelles recrues étrangères sont considérées comme leurs égales. Or la mesure qu'il prend devant eux est spectaculaire, puisqu'il leur accorde des places capitales dans son armée :

> Il affirme ensuite également que la protection de sa personne ne sera pas confiée qu'aux Macédoniens, mais à eux aussi ; il choisit ainsi parmi eux mille jeunes hommes à compter parmi ses gardes du corps, et il mêle à sa propre armée une partie des troupes auxiliaires formée à la discipline des Macédoniens.[769]

La protection du roi (*custodia corporis*) était en effet traditionnellement confiée à des membres de l'élite macédonienne, qu'il s'agisse des Pages, des somatophylaques ou certainement des hypaspistes[770]. Et il n'est pas que l'élite macédonienne qui soit concernée par cette fusion des troupes. Les Perses semblent avoir intégré l'ensemble des corps de l'armée : ils ne constituent plus des « troupes auxiliaires », mais deviennent des *pezhetairoi* ou des *asthetairoi*, au même titre que les Macédoniens, en intégrant la phalange[771]. Arrien montre bien l'ampleur de l'intégration des Perses et des Mèdes, évoquant « les commandements donnés aux Perses, les forces barbares incorporées dans les compagnies, un corps d'élite perse recevant une dénomination macédonienne, la création de Compagnons d'infanterie perses, de Compagnons

[767] DS, XVII, 108, 1-3 ; Plut., *Alex.*, 71, 1 ; Arr., *An.*, VII, 6, 1-2. Justin se contente d'indiquer qu'Alexandre « après avoir licencié les vétérans, complète l'effectif de son armée avec de plus jeunes soldats » (XII, 11, 4) sans préciser qu'il s'agit des Épigones. Il a pu omettre cette précision par souci de cohérence : si pour lui les Épigones sont les enfants des soldats nés en 329 ou 327, ils ont alors entre cinq et sept ans ! Par ailleurs, ce n'est pas tant l'arrivée de ces nouveaux soldats qui crée les troubles dans l'armée que le départ des vétérans (XII, 11, 5). Sur ce point voir BRIANT 1982, 55-57.

[768] XI, 1, 8 ; XII, 3, 2 ; XII, 11, 1.

[769] Justin, XII, 12, 3-4.

[770] Sur les pages, voir p.212-213. Sur les somatophylaques, la garde rapprochée par excellence du roi, dont certains des membres (Ptolémée, Lysimaque, Peithon, Héphestion…) sont parmi les plus proches du roi, voir BATTISTINI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 966-967 ; HECKEL 1997, 198. Sur les hypaspistes, gardes porteurs de boucliers, au nombre de 3 000, choisis par Alexandre dont ils assurent la protection et sur lesquels il s'appuie dans toutes les missions difficiles, voir BATTISTINI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 738-740 ; HECKEL 1992, 237-306.

[771] Sur cette intégration et l'équivalence créée entre les soldats perses et macédoniens, voir HAMMOND 1989, 230 ; BRIANT 2011[7], 112 ; GREEN 1991, 446. P. BRIANT (1982, 51-55) montre que si les épigones ont rejoint Alexandre et son armée à Suse en 324, la fusion de ces corps ne se fit qu'en 323 à Babylone.

d'infanterie d'autres nationalités, d'un bataillon de "Boucliers d'argent" perse, de Compagnons de cavalerie perses, fournissant aussi une autre garde royale[772] ».

Par ce biais, Alexandre avait atteint deux objectifs. Le premier était d'avoir obtenu, par le biais d'un « chantage psychologique[773] » non seulement la fin de rébellion, mais même un retour dans son giron des Macédoniens venus le trouver « en larmes », qui « le prient d'étancher sa colère par leurs supplices plutôt qu'en leur faisant outrage » (XII, 12, 6)[774] et prêts à tout accepter de leur roi. Le second, par le licenciement qui s'ensuivit de « onze mille soldats vétérans », au nombre desquels, selon Justin, se trouvaient « les plus âgés » de ses amis (XII, 12, 7-8), était un rééquilibrage complet de ses forces[775]. Les Macédoniens historiques, ceux de la vieille garde de Philippe[776], partaient, et se trouvaient remplacés par de nouvelles recrues, jeunes et issues de l'empire qu'Alexandre avait conquis. Ainsi « en deux ans (324-323), Alexandre avait réussi à mettre sur pied une armée toute nouvelle, où se trouvaient intimement mêlés Macédoniens et Iraniens.[777] »

Les causes et les conséquences de la mutinerie d'Opis relèvent donc d'un extraordinaire changement au sein de l'armée d'Alexandre, qui n'est plus une armée macédonienne. Trogue Pompée se sert ainsi de cet épisode comme point culminant de l'ensemble des remplacements effectués par le Conquérant. Voici le discours tenu face aux troupes auxiliaires perses, tel que nous l'a transmis Justin :

---

[772] Arr., *An*., VII, 11, 3. Trad. P. SAVINEL. Voir aussi Plut., *Alex*., 71, 4 ; DS, XVII, 109, 3.
[773] Expression de P. BRIANT (2011[7], 113). Sur la manière dont Alexandre a su piéger les Macédoniens dans « leurs contradictions machiavéliquement préparées », en leur faisant penser qu'il pourrait se passer d'eux grâce aux troupes perses, voir BRIANT (1982, 56-58).
[774] Sur ces larmes et ces prières, voir aussi Arr., *An*., VII, 11, 4-5 ; Plut., *Alex*., 71, 6-8 ; DS, XVII, 109, 3.
[775] À l'année 324, N. G. L. HAMMOND (2002, 219) compte 23 000 fantassins, 2 000 cavaliers et 1 400 hommes impropres au service dans l'armée macédonienne. Pour R. D. MILNS (1975, 127-128), Alexandre ne dispose alors plus que de 3 000 *pezhetairoi* macédoniens, amenant la phalange à un rapport d'un Macédonien pour quatre Perses.
[776] Justin liste ainsi « Polypercon, Clitos, Gorgias, Polydamas, Antigénès » (XII, 12, 8) tous mis sous la direction de Cratère (XII, 12, 9). Polyperchon fut commandant en chef de l'infanterie ; il seconde Cratère dans le rapatriement des hommes et doit le remplacer s'il meurt en route (voir BERVE 1926, II, 325-226 ; HECKEL 1992, 188-204 ; BATTISTINI 2004, 904). Clitos est dit « le Blanc », par distinction à Clitos le Noir assassiné par Alexandre. Il fut taxiarque puis hipparque (voir BERVE 1926, II, 209 ; HECKEL 1992, 185-187 ; BATTISTINI 2004, 643). Gorgias était taxiarque, commandant de troupes rattachées à Cratère (voir BERVE 1926, II, 113 ; HECKEL 1992, 326-327). Polydamas fut l'ami de Parménion, et c'est lui qu'Alexandre envoya pour l'assassiner (voir HECKEL 1992, 359-361 ; BATTISTINI 2004, 903-904). Antigénès fut l'un des commandants des *argyraspides* (voir BERVE 1926, II, 41 ; BATTISTINI 2004, 537). Cratère, sensiblement plus âgé qu'Alexandre était l'un de ses plus proches amis, et avec Héphestion l'un de ses commandants les plus importants. Il devait, une fois rentré au pays, « commander aux Macédoniens à la place d'Antipater » (Justin XII, 12, 9). Sur Cratère voir BERVE 1926, II, 220-227 ; HECKEL 1992, 107-133 ; GOUKOWSKY *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 652-653.
[777] BRIANT 2011[7], 114.

Laudat perpetuam illorum cum in se tum in pristinos reges fidem ; sua in illos beneficia commemorat, ut numquam quasi uictos sed ueluti uictoriae socios habuerit, denique se in illorum, non illos in gentis suae morem transisse, adfinitatibus conubiorum uictos uictoribus miscuisse.

Il loue leur loyauté ininterrompue, aussi bien envers lui qu'envers leurs rois précédents ; il rappelle les bienfaits qu'il leur a adressés, comment il ne les a jamais traités comme des vaincus mais comme des alliés de la victoire, enfin que c'est lui qui a adopté leur mode de vie et non eux qui ont adopté celui de son peuple, qu'il a mêlé les vaincus aux vainqueurs par les liens des mariages.[778]

Par le fait de louer la « loyauté ininterrompue » (*perpetuam fidem*) des Perses, il les met au-dessus des Macédoniens avec lesquels il était alors en plein conflit. Lorsqu'il fait d'eux les « alliés de la victoire » (*uictoriae socios*), et non des vaincus, il rappelle les charges importantes confiées à certains d'entre eux, à la tête notamment d'un grand nombre de satrapies. Ainsi il avait écarté ses propres amis. Il avoue de même avoir « adopté leur mode de vie » (*se in illorum morem transisse*) et revient sans s'en cacher sur la manière dont il a délaissé les coutumes macédoniennes au profit des mœurs perses. Ainsi il avait oublié sa patrie. Enfin, dernier point de sa politique révolutionnaire, il évoque les mariages (*conubiorum*) qui créèrent pour lui une nouvelle famille.

Trogue Pompée développe donc l'ensemble des écarts d'Alexandre présentés par lui comme une stratégie assumée et pro-perse[779]. Il avait parfaitement compris les desseins d'Alexandre qu'il présente comme un grand « mélange », diluant l'identité macédonienne dans l'identité orientale. Ainsi les soldats perses sont mêlés (*miscet*, XII, 12, 4) aux soldats macédoniens[780] ; ainsi les vainqueurs sont mêlés (*miscuisse*, XII, 12, 2) aux vaincus par le biais des mariages. Et c'est toute la Macédoine qui semble s'abâtardir.

B. Une famille nouvelle

Le mariage fut donc un moyen important d'assimilation des peuples pour Alexandre. La première fois qu'il en fit usage, ce fut avec Roxane, la fille d'Oxyartès, en 327, après la prise

[778] Justin, XII, 12, 2.
[779] Quinte-Curce (X, 3, 10-14) semble avoir repris le discours d'Alexandre présent chez Trogue Pompée. Il évoque lui aussi « l'obéissance » et le « sens de la hiérarchie » des Perses, les « liens du mariage » par lequel Alexandre s'est uni à des femmes perses en encourageant ses hommes à en faire autant, sa volonté « d'abolir toute différence entre vaincu et vainqueur », et enfin le mélange des coutumes : « Il n'est pas inconvenant ni pour les Perses de calquer les coutumes des Macédémoniens, ni pour les Macédoniens d'imiter les Perses. » Trad. H. BARDON.
[780] Pour R. D. MILNS (1975, 129), la phalange « mixte » était une « monstruosité », à la fois sans utilité et impossible à manœuvrer ; pour H. BERVE (1926, I, 121), elle signait « das Ende der makedonischen Truppe der Pezhetairen » ; *contra* FULLER 1958, 142-143.

du Roc-de-Sogdiane[781]. Bien que les auteurs anciens parlent tous d'un coup de foudre d'Alexandre pour la jeune femme[782], dont le nom évoque le caractère éclatant, et le fait qu'il ne voulut pas la toucher avant de l'avoir épousée[783], ce mariage avait aussi un évident caractère politique dont les Anciens ne furent pas dupes. Le texte de Plutarque montre parfaitement les deux aspects :

> En ce qui concerne Roxane, il agit par amour, car il l'avait trouvée belle et fraîche en la voyant dans un chœur de danse après un festin ; mais son mariage avec elle n'en parut pas moins approprié à ses desseins, car les barbares, mis en confiance par l'union du roi avec un des leurs, conçurent pour lui une affection extrême, d'autant qu'en cette occasion il montra la plus grande continence, même à l'égard de la seule femme qui l'eût soumis à son empire, et qu'il ne voulut point toucher avant de l'avoir légalement épousée.[784]

La portée politique du mariage est ainsi unanimement reconnue, depuis J. G. DROYSEN qui en fit même le moyen de « sceller la paix avec le pays[785] ». Certains vont même jusqu'à contester le fait qu'Alexandre ait pu être effectivement amoureux de Roxane[786].

Quoi qu'il en soit, le mariage avec Roxane devenant une étape décisive dans l'intégration de la noblesse perse à l'entourage d'Alexandre et à l'assimilation des deux peuples, il est probable que son propre mariage ait été accompagné d'autres de même nature entre ses hommes et d'autres femmes perses. C'est d'ailleurs le sens du propos que Quinte-Curce fait tenir au roi macédonien, qui déclare « essentiels pour affermir son empire des mariages entre Perses et Macédoniens[787] ». De tels mariages sont d'ailleurs rapportés par l'*Épitomé de Metz* (I, 31 : « Il conduisit ses amis à leur mariage avec les jeunes filles qui dansaient au banquet »), de sorte qu'ils sont souvent considérés comme avérés[788].

---

[781] Arr., *An*., IV, 18, 4. Mais les sources anciennes ne sont pas d'accord sur la date précise du mariage, d'autres le situant, comme le fait Strabon (XI, 11, 4), à la suite de la prise du Rocher-de-Choriénès (Arr., *An*., IV, 21, 1). Voir HAMILTON 1969, 129 ; BAYNHAM 1998, 191.

[782] Arr., *An*., IV, 19, 5 ; Curt., VIII, 4, 24-25 ; Plut., *Alex*., 47, 7 ; *Sur la fortune d'Alexandre*, II, 6.

[783] Plutarque (*Sur la fortune d'Alexandre*, I, 11) assure ainsi qu'il l'épousa « en philosophe ».

[784] Plut., *Alex*., 47, 7-8. Trad. R. FLACELIERE. Quinte-Curce (VIII, 4, 23) évoque également le banquet où Alexandre aurait rencontré Roxane. Pour N. G. L. HAMMOND (2007(2), 146), la scène provient de Clitarque et ne présente guère d'intérêt.

[785] DROYSEN 2003, 264. Sur cette portée politique, voir également BARDON 1948, 301 ; HAMMOND 2002, 179 ; BRIANT 2011[7], 99-100.

[786] TARN 1948, II, 319 sq. et Appendix 18 « Alexander's attitude to sex », suivi par GREEN 1991, 369. Les deux auteurs formulent notamment l'argument que Roxane ne tomba enceinte que l'année précédant la mort d'Alexandre pour prouver son manque de passion.

[787] Curt., VIII, 4, 25. Trad. H. BARDON.

[788] BRIANT 2011[7], 99 ; SANTI AMANTINI 1981, 264. A. B. BOSWORTH (1980, 10) estime que les hommes qui épousèrent des femmes perses furent ceux qu'Alexandre laissa derrière lui pour gouverner en son absence la Bactriane et la Sogdiane.

Or, dans la mesure où le mariage avec Roxane est absent des *Histoires philippiques*, et qu'il est certain qu'il devait y figurer, ne serait-ce que parce que Roxane est plus tard présentée comme l'épouse d'Alexandre[789], on peut émettre l'hypothèse qu'il était développé au chapitre 4 du livre XII, avant que le roi ne « perm[î]t aussi à ses soldats, s'ils étaient attachés par une liaison à quelques captives, de les épouser[790] ». L'adverbe *quoque* alors ne renverrait pas de manière large aux vices auxquels succombait Alexandre, mais à son mariage avec la fille d'Oxyartès passé sous silence[791]. De même, le terme *captiuas* renverrait aux jeunes filles du banquet, présentées comme des prisonnières par les auteurs anciens[792] pour magnifier le geste d'Alexandre d'en prendre une pour épouse.

On ne peut dès lors que regretter la négligence de Justin qui les a fait disparaître car les noces d'Alexandre et Roxane, placées par Trogue Pompée à cet endroit capital du début du livre XII, sont lourdes de sens.

En effet, elles interviennent comme le point d'orgue de la licence d'Alexandre, qui se laisse aller dans les bras de femmes barbares. Ainsi, après s'être livré à la reine des Amazones, Thalestris[793] (XII, 3, 5-7), Alexandre s'est abandonné à la débauche dans les anciens harems de Darius :

Vt luxum quoque sicut cultum Persarum imitaretur, inter paelicum regiarum greges electae pulchritudinis nobilitatisque noctium uices diuidit.

Pour imiter aussi la débauche des Perses comme leur raffinement, il partagea ses nuits à tour de rôle entre les harems des favorites royales d'une beauté et d'une noblesse remarquables.[794]

Or, si Quinte-Curce (VI, 2, 2 et VI, 6, 8) et Diodore (XVII, 77, 6-7) évoquent eux aussi ces harems, qui devaient compter 365 jeunes femmes, autant que les jours de l'année, choisies dans toute l'Asie pour leur beauté, aucun des deux auteurs ne va jusqu'à parler de la débauche (*luxum*) d'Alexandre. Si elle est suggérée par Quinte-Curce, Diodore va même jusqu'à indiquer qu'Alexandre profitait rarement du service de ces belles jeunes femmes !

[789] « *Roxanem uxorem* », XII, 15, 9.
[790] *militibus quoque suis permisit, si quarum captiuarum consuetudine tenerentur, ducere uxores*, XII, 4, 2.
[791] Pour Justin, l'invitation aux mariages de ces hommes a en effet pour but de « ne pas paraître être le seul à avoir succombé aux vices de ceux qu'il avait soumis par les armes » (XII, 4, 2), expression très proche de l'explication donnée à cette même invitation lors des noces de Suse : « pour que fût allégée l'accusation portée contre le roi par le partage de sa conduite. » (XII, 10, 9).
[792] Arr., *An.*, IV, 18, 4-5 et 19, 4 ; chez Quinte-Curce (VIII, 4, 26), Alexandre se compare à Achille, qui « s'était uni avec une captive » (*cum captiua coisse*).
[793] Voir p.129-133.
[794] Justin, XII, 3, 10.

Il y a bien ainsi une volonté de Trogue Pompée de salir Alexandre, roi oublieux de la *continentia*, s'oubliant dans les bras de prostituées à quoi sont assimilés les membres du harem royal par l'emploi du terme *greges*[795]. Le roi récidivera par ailleurs dans les bras de la reine Cléophis (XII, 7, 9-11), elle-même traitée de « catin » (*scortum*). Le terme employé pour parler de son union avec Cléophis, *concubitus*[796], est d'ailleurs le même que celui employé pour désigner celle qu'il eut avec Thalestris.

Dans ce contexte, le mariage d'Alexandre avec Roxane montre que le roi, cédant à ses pulsions face aux femmes barbares, ne se contente plus de rapports charnels avec elles, mais va jusqu'à les épouser. Cet épisode devait également faire écho à la rencontre d'Alexandre et Barsine au livre XI :

> …Barsinen captiuam diligere propter formae pulchritudinem coepit, a qua postea susceptum puerum Herculem uocauit.

> … il se mit à aimer, à cause de la beauté de ses formes, une prisonnière, Barsine, dont il eut plus tard un enfant qu'il appela Hercule.[797]

Seul Plutarque rapporte également les amours d'Alexandre et Barsine[798]. Mais son approche est très différente. Alors que ce dernier fait de la haute naissance et de la culture grecque de la jeune femme les causes de l'amour qu'Alexandre lui porta[799], Justin insiste sur sa beauté physique (*propter formae pulchritudinem*) et donc sur le désir sensuel d'Alexandre. La ressemblance des deux scènes de rencontre entre Alexandre et Barsine d'un côté, et Alexandre et Roxane de l'autre, l'amour né de la beauté de la femme, l'attachement du roi à une prisonnière (*captiuam*) peut être l'une des explications de l'omission par Justin de la seconde union.

Quoi qu'il en soit, si l'épisode d'Alexandre et Barsine ressemble au très probable épisode d'Alexandre et Roxane dans l'œuvre de Trogue Pompée, une différence majeure s'opère. En effet, Alexandre n'alla pas jusqu'à épouser sa prisonnière dans le premier cas[800].

---

[795] Voir HECKEL 1997, 205.
[796] Sur le renvoi de ce mot par métonymie à l'acte sexuel, voir ADAMS 1990[3], 177.
[797] Justin, XI, 10, 2-3.
[798] Veuve de deux stratèges perses : Mentor, qu'elle épousa très jeune, et Memnon, son frère. Elle fut capturée par Parménion près de Damas (Plut., *Alex*., 21, 7 ; Curt., III, 13, 14) puis présentée à Alexandre. Sur Barsine, voir BERVE 1926, II, 102-104 ; HECKEL 1997, 141 ; RINALDI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 588-589.
[799] « Comme elle avait reçu une éducation grecque, qu'elle avait des mœurs agréables et qu'elle avait pour père Artabaze, né d'une fille de roi, elle devint la maîtresse d'Alexandre. » Plut., *Alex*., 21, 9.
[800] Malgré les conseils de Parménion qui l'y avait incité selon Aristobule, cité par Plutarque (*Alex*., 21, 7-9 ; *FGrH* 139, F 11). Voir HAMMOND 2002, 179 ; RINALDI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 589.
Barsine et Alexandre eurent cependant bien un fils nommé Héraclès comme l'indique Justin. Il naquit vraisemblablement en 327, alors même qu'Alexandre se liait à Roxane. Voir HAMMOND 2002, 179.

Le fait qu'il s'unisse à Roxane devait ainsi montrer l'évolution majeure du roi face aux barbares, qu'il rattachait dès lors à sa famille.

Centrale, l'union avec Roxane annonçait de plus un autre événement, tout à fait majeur, celui des noces de Suse[801] :

> Après cela il épousa la fille du roi Darius, Stateira, mais il donna également aux meilleurs des Macédoniens les plus nobles jeunes filles, choisies dans tous les peuples, pour que fût allégée l'accusation portée contre le roi par le partage de sa conduite.[802]

Ces noces sont également rapportées par Plutarque (*Alex*., 70, 3) et Diodore (107, 6) dont le texte est très proche de la version de Justin. Athénée (XII, 4 ; *FGrH* 125 F4) livre aussi la version de Charès, qui eut certainement à organiser l'immense cérémonie[803]. Mais c'est le texte d'Arrien (*An*., VII, 4, 4-8) qui permet le mieux de connaître l'ampleur et le détail de ces noces. Elles concernèrent à la fois Alexandre qui épousa, selon Aristobule, Stateira[804], fille de Darius, et Parysatis, fille d'Ochos, Héphestion qui se maria avec Drypétis, cadette de Stateira, la plupart de ses plus proches Compagnons[805], ainsi que quatre-vingts hommes de son entourage[806].

Ces noces constituent donc un « véritable pacte de gouvernement[807] » par l'union des plus nobles Macédoniens avec les femmes perses issues des familles les plus notables. Ainsi Alexandre créait une aristocratie mixte, comme il devait créer une armée mixte.

Pour Trogue Pompée, et l'allusion à l'« accusation » portée contre le roi ne permet pas d'en douter, il s'agissait d'un nouveau pas dans la dégradation de l'identité macédonienne, ce qui prévaut sur le caractère politique du mariage avec la fille de Darius.

---

[801] Sur le lien entre les noces de Bactriane et celles de Suse, voir BRIANT 2011[7], 110 ; HECKEL 1997, 271. W. HECKEL note à fort juste titre que la principale différence entre les deux cérémonies, en-dehors de l'échelle, fut que la première fut célébrée selon le rite macédonien, la seconde selon la coutume perse, nouvelle preuve de l'évolution des mœurs d'Alexandre.

[802] Justin, XII, 10, 9.

[803] Voir p.109-110.

[804] Une erreur est ici commise par Aristobule (et reprise par Arrien) qui appelle Stateira Barsine. À moins qu'il ne s'agisse de son nom de jeune fille et qu'elle n'ait pris le nom de sa mère qu'à la suite de son mariage. Voir RINALDI *in* BATTISTINI & CHARVET 2004, 589.

[805] Arrien liste ainsi : « à Cratère, il donna Amastrine, fille d'Oxyartès, le frère de Darius ; à Perdiccas, la fille d'Atropatès, satrape de Médie ; à Ptolémée, des gardes du corps, et à Eumène, secrétaire du roi, les filles d'Artabaze, à l'un Artacama, à l'autre Artonis ; à Néarque, la fille de Barsine et de Mentor ; à Séleucus, la fille du Bactrien Spitaménès » (*An*., VII, 4, 5-6. Trad. P. SAVINEL). W. W. TARN (1951, 111) note qu'hormis Séleucus, les Compagnons eurent tendance à répudier ces épouses après la mort d'Alexandre.

[806] Charès (*FGrH* 125 F4) évoque la préparation de 92 couches nuptiales ; Plut. (*Mor*., 329e) parle d'une centaine d'unions et Élien (*V.H*., 8, 7) de 90.

[807] L'expression est de P. BRIANT (2011[7], 111). Voir aussi BATTISTINI 2004, 981. Pour P. GREEN (1991, 447), « the king's high-handed, not to say dictatorial, efforts to enforce top-level integration reached a climax with the famous Susa mass-marriages. »

Par ce mariage surtout, Alexandre achève un processus entamé depuis longtemps : il devient pleinement un membre de la famille achéménide.

Ce mariage avait été suggéré par Alexandre, selon une invention de Trogue Pompée[808], dès sa rencontre avec la petite Stateira dans le camp d'Issos, après la fuite de son père. C'est ainsi la preuve que l'historien gaulois avait lors de son écriture la conscience de l'évolution à venir d'Alexandre, et qu'il l'inscrivait dans son propre projet d'historien. Ainsi, toutes les marques de générosité d'Alexandre à l'égard de la famille royale perse sont à relire sous un autre angle : lorsqu'Alexandre ordonne que l'on considère les femmes de la famille de Darius comme des « reines » (XI, 9, 15), lorsqu'il pleure sincèrement à la mort de Stateira, épouse de Darius, et suit son convoi funèbre (XI, 12, 6), lorsqu'enfin il verse des larmes sur le cadavre de Darius et ordonne qu'on l'enterre avec les honneurs royaux dans le tombeau de ses ancêtres (XI, 15, 14), il n'agit pas comme un ennemi, même généreux, mais bel et bien comme un membre de la famille[809]. Ce rapprochement d'Alexandre de la famille Achéménide est d'autant plus net que dans le même temps, depuis surtout sa visite au sanctuaire d'Ammon (XI, 11), il se détache de la figure de Philippe et la rejette.

Darius de son côté, au moment de sa mort, fait d'Alexandre son successeur et prie pour lui « les divinités d'en haut et d'en bas, ainsi que les dieux qui veillent sur les rois, qu'il lui soit donné d'avoir, victorieux, l'empire de toutes les terres » (XI, 15, 10). En plus de faire d'Alexandre son héritier, il lui rend grâce à deux reprises de sa conduite envers « sa mère et ses enfants », et il relève ce paradoxe :

…quippe matri et liberis suis ab eodem hoste uitam datam, sibi a cognatis ereptam, quibus et uitam et regna dederit.

… pour sa mère et ses enfants, la vie fut accordée par ce même ennemi, alors que pour lui elle lui fut arrachée par des parents auxquels il avait donné leur vie et leurs royaumes.[810]

Le parallélisme antithétique (*matri et liberi / ab hoste / uitam datam // sibi / a cognatis / ereptam*) est lourd de sens : alors que les parents sont devenus des ennemis, l'ennemi est devenu un parent, en ayant accordé la vie à la famille de Darius. La fin de la séquence va encore

[808] XI, 9, 16.
[809] À propos de la réaction d'Alexandre face à la mort de « l'épouse de son ennemi juré » chez Quinte-Curce, I. YAKOUBOVITCH (2015, 3549) fait la même remarque : par ses larmes et ses gémissements, Alexandre « montre qu'il la considère comme une parente, que la famille de Darius est *sa* famille » (c'est lui qui met en italique).
[810] Justin, XI, 15, 8. Ce paradoxe développe une pensée juste formulée par Darius : « *in matre liberisque suis regium eius, non hostilem animum expertus felicius hostem quam cognatos propinquosque sortitus sit* » (XI, 15, 7).

plus loin : donner la vie, c'est précisément ce que Darius avait fait à ses parents ; ainsi Alexandre marche sur ses traces et le remplace. De la sorte, le roi mourant fait d'Alexandre un véritable membre de sa famille, et c'est la position que ce dernier adoptera.

De fait, à la suite de la mort de Darius, Alexandre se prend pour l'héritier légitime et pour le nouveau roi Achéménide[811]. Il considère ainsi Bessus et ses complices comme des traîtres et invite les Macédoniens à faire la chasse à « ceux qui ont fait défection au royaume » (XII, 3, 3)[812]. Le début du livre XII cristallise ainsi le changement de statut d'Alexandre, notamment au moment de la capture de Bessus :

> Pendant ce temps l'un des amis de Darius, Bessus, lui est amené enchaîné, lui qui avait non seulement trahi son roi mais qui l'avait aussi tué. Pour tirer vengeance de sa perfidie, il le livre au frère de Darius afin qu'il le torture, en se disant que Darius n'avait pas tant été son ennemi que l'ami de celui par lequel il avait été tué.[813]

Alexandre ne considère pas Darius comme un ennemi, et entend le venger. Or pour ce faire, il s'intègre à nouveau au sein de la famille du feu roi, en confiant le criminel à son frère[814]. Et il laisse la justice perse s'exercer : Bessus se verra, selon la coutume en vigueur dans l'empire, couper les oreilles et le nez selon Arrien (*An.*, IV, 7, 3-4) qui juge « barbare » cette mutilation et condamne Alexandre de l'avoir permise[815].

Ainsi, le mariage d'Alexandre et de Stateira n'est que la conclusion de ce long processus qui voit Alexandre se montrer proche de la mère de Darius et de ses enfants, de sa femme, de Darius lui-même, et de son frère, se comportant tout comme un membre de la famille, partageant les mêmes ennemis, tandis que dans le même temps il renie son père et s'acharne contre les siens.

---

[811] BRIANT 2003, 150, 263 ; SANTI AMANTINI 1981, 262 ; HECKEL 1997, 218. P. BRIANT (1996, 889) indique que « si les Perses constituent une communauté ethno-culturelle très homogène, ils ne sont pas constitués en nation. Leur loyauté à l'égard du Grand Roi est fondée sur des rapports d'homme à homme, qui peuvent se transférer sur un autre personnage, doué du prestige de la victoire. » Ainsi, à la suite de la victoire d'Alexandre sur Darius, il fut considéré comme le nouveau Grand Roi par une grande partie de l'élite perse qui se rangea à ses côtés, à commencer par Mazée. C'est ainsi qu'Alexandre devient, selon lui, le « dernier achéménide » (1077).

[812] En présentant Bessus comme un traître au pouvoir dont Alexandre héritait, la propagande macédonienne permettait de légitimer la poursuite de la guerre. Voir BRIANT 2003, 263.

[813] Justin, XII, 5, 10-11.

[814] Oxathrès ou Oxyathrès. Il avait combattu courageusement à la bataille d'Issos (Curt., III, 11, 8 ; DS, XVII, 24, 2-3) et, une fois tombé à la merci d'Alexandre, fut traité honorablement par le roi macédonien qui fit de lui un Compagnon (Curt., VI, 2, 11 ; Plut., *Alex*., 43, 7). Sur Oxathrès voir BERVE 1926, II, 291-292 ; HECKEL 1997, 218 ; BATTISTINI 2004, 842.

[815] Plutarque (*Alex*., 43, 6) quant à lui parle d'un écartèlement rappelant le sort réservé à Sinis par Thésée ; Diodore (XVII, 83, 9) évoque de son côté toute une série de mauvais traitements se terminant par la découpe du corps de Bessus en petits morceaux dispersés avec des frondes.

Ce changement de famille sera souligné par Trogue Pompée au début du livre XIII. La mère de Darius en effet, « à l'annonce du décès d'Alexandre, se donna elle-même la mort, non parce qu'elle avait préféré un ennemi à son fils, mais parce qu'elle avait trouvé la tendresse d'un fils dans l'homme qu'elle avait craint comme son ennemi.[816] » Nouveau fils de Sisigambis, époux d'une nouvelle Stateira, Alexandre apparaît en tout point comme un nouveau Darius, devenant par ailleurs le « père » (*parentem*, XIII, 1, 4) des « peuples barbares » qui pleurèrent sa mort.

C. Des mœurs nouvelles

Si les barbares pleurèrent la mort d'Alexandre, c'est que, dans l'esprit de Trogue Pompée, il était devenu un barbare lui-même. Et si ceux-ci le reconnaissaient comme un des leurs, ce n'était pas seulement parce qu'Alexandre s'était entouré de Perses, pas non plus seulement parce qu'il les avait intégrés à son armée, ce n'était pas juste parce qu'il s'était uni à des femmes de leur peuple et avait invité ses hommes à en faire autant, pas juste parce qu'il avait adopté la famille de Darius qu'il remplaçait à la tête de l'empire, mais aussi, et surtout, parce qu'il se conduisait comme l'un d'entre eux, qu'il avait adopté leurs mœurs, qu'il n'était dès lors plus un Macédonien.

L'adoption des mœurs perses semble avoir été un point capital pour l'historien gaulois. Le fait qu'il s'empare du sujet, certainement en suivant une autre source que Clitarque, dès la prise des richesses du camp d'Issos et du trésor de Damas, et cela au risque d'une redondance avec les chapitres suivants[817], en atteste.

C'est cependant, encore une fois, au début du livre XII, entre les chapitres 3 et 7 construits comme ceux de la rupture dans l'image d'Alexandre, que l'orientalisation du roi est le plus abondamment traitée. Et Justin ne perd pas une occasion de la rappeler, suivant sûrement en cela de très près Trogue Pompée. Ainsi, après avoir consacré un long passage à l'adoption des tenues et de certaines pratiques perses (*his moribus*, XII, 3, 8-11), Justin répète qu'Alexandre a fait siennes les mœurs perses (*mores Persarum*, XII, 4, 1) et abandonné celles de son pays (*patris Philippi patriaeque mores subuertisse*, XII, 5, 1), avant d'aborder la proskynèse, empruntée à « la coutume perse » (*more Persico*, XII, 7, 1). Si le développement de ce thème est commun à l'ensemble des historiens d'Alexandre, cette insistance, pour ne pas

[816] « *Audita morte Alexandri mortem sibi ipsa consciuit, 6 non quod hostem filio praeferret, sed quod pietatem filii in eo quem ut hostem timuerat, experta esset*. » Justin, XIII, 1, 5-6. On retrouve à nouveau le jeu d'oppositions cher à Trogue Pompée / Justin entre l'ennemi (*hostem*) devenu l'égal d'un fils (*filii*).
[817] Voir p.249-251.

dire cette obsession, est propre à Trogue Pompée et Justin[818]. Sa place en début de chapitre donne le sentiment que le changement de mœurs est à l'origine de tout nouvel épisode traité, et donc la source de tous les maux.

Si aujourd'hui la politique iranienne d'Alexandre est comprise par tous[819] comme une nécessité, ce dernier devant passer par l'adoption des coutumes auliques achéménides pour se concilier l'aristocratie locale, imposer sa domination sur un si large territoire, et pouvoir poursuivre son expédition, le traitement qu'en fait Trogue Pompée méconnaît ces impératifs politiques[820]. Il se livre ainsi à un catalogue des nouveautés introduites par le roi, qui montre son irrémédiable évolution.

a. Le luxe et ses conséquences

L'orientalisation d'Alexandre semble avoir une source première : le luxe et le contact des richesses dont les Macédoniens s'emparent. C'est ainsi que le tout premier passage concernant la corruption des mœurs d'Alexandre, sans doute hérité d'Hégésias, se situe juste après la prise du trésor de Damas, et Justin donne ce préalable au changement d'attitude d'Alexandre : « Après quoi, ayant contemplé les trésors de Darius et le faste de ses richesses, il est pris d'admiration pour de telles merveilles » (XI, 10, 1).

À propos de merveilles, Alexandre avait trouvé, dans le camp perse, « une grande quantité d'or et de toutes les autres richesses » (*multum auri ceterarumque opum*, XI, 9, 11). Et Quinte-Curce livre de son côté un inventaire incroyable du butin que Parménion fit à Damas, et que Trogue Pompée avait dû rapporter : « il y avait là une somme d'argent monnayé de deux mille six cents talents ; le poids de l'argent travaillé en représentait cinq cents : en outre, on prit trente mille hommes, ainsi que sept mille bêtes de somme avec les charges qu'elles portaient sur le dos.[821] »

---

[818] Diodore (XVII, 77, 4-7), Plutarque (*Alex*., 45, 2-3), Arrien (*An*., IV, 7, 4) n'en parlent qu'une seule fois. Quinte-Curce, extrêmement sensible aussi à cette question, développe également à plusieurs reprises cette orientalisation, la première fois dès l'après Gaugamèles (VI, 2, 1-4), la seconde, comme Diodore et Justin, après la rencontre avec Thalestris (VI, 6, 1-10), mais il n'y revient pas de manière aussi systématique que l'auteur des *Histoires philippiques*. Sur les différents contextes et places de l'orientalisation d'Alexandre chez les auteurs de la *Vulgate*, voir BAYNHAM 1998, 169.

[819] Voir par exemple BRIANT 1996, 889 ; 2003, 249 ; DELAYGUE-MASSON 2008, 174-175 ; HAMMOND 2002, 219.

[820] Ce qui n'est pas le cas d'autres auteurs anciens. Ainsi Plutarque souligne qu'Alexandre « pour son genre de vie, s'assimilait davantage encore aux gens du pays, tout en visant à rapprocher ceux-ci des coutumes macédoniennes. Il pensait que la bienveillance née de ce mélange et de cette communauté de mœurs l'aiderait plus que la violence à rendre son pouvoir stable, quand il serait parti au loin. » *Alex*., 47, 5. Trad. R. FLACELIERE. Voir aussi Arr., *An*., VII, 29, 4.

[821] Curt., III, 13, 16. Trad. H. BARDON.

Justin développe encore ce thème peu après en indiquant que « les gouverneurs de Darius se livraient eux-mêmes avec une grande quantité d'or, se soumirent au pouvoir des vainqueurs » (XI, 10, 5). Si Diodore (XVII, 40, 2) parle lui aussi de manière vague de redditions de cités phéniciennes, si Arrien et Quinte-Curce évoquent les soumissions d'Arados, Marathos et Sigon (*An*., II, 13, 8 et IV, 1, 5-6) ainsi que de Byblos (*An*., II, 15, 6 et IV, 1, 15), aucun d'eux ne mentionne la remise d'une grande quantité d'or (*cum pondere auri magno*) comme on la rencontre dans les *Histoires philippiques*. Et Justin d'en rajouter en évoquant quelques lignes plus tard la remise par les Tyriens d'une « couronne d'or d'un grand poids » (*coronam auream magni ponderis*, XI, 10, 10), dont Quinte-Curce (IV, 2, 2) rapporte également le don, mais sans rien dire de son poids.

Ainsi l'Orient apparaît comme le monde du luxe et de la profusion. Trogue Pompée n'avait pas attendu les premières victoires d'Alexandre pour le montrer. Avant même son départ, on apprenaît qu'à Athènes l'orateur Démosthène avait été corrompu par les Perses « avec une grande quantitié d'or » (*magno auri pondere*, XI, 2, 7). L'or est partout, et partout en grande quantité, comme le montre la triple occurrence de l'expression « *magnum pondus* ». Il n'est pas jusqu'aux chaînes qui entravent Darius prisonnier de Bessus qui ne soient en or[822] (*aureis compedibus catenisque*, XI, 15, 1) !

Cette débauche de richesses est également visible après la bataille de Gaugamèles, lors du paiement des soldats, et surtout des prises de Suse et de Persépolis, dont les Macédoniens découvrent les trésors :

> Une fois ses soldats récompensés et comblés, il fit la revue du butin trente-quatre jours. Il trouve ensuite dans la ville de Suse quarante mille talents. Il prend aussi Persépolis, capitale du royaume persique, ville illustre depuis de nombreuses années et remplie des dépouilles du monde entier, qui ne furent visibles pour la première fois qu'à sa destruction.[823]

Les Macédoniens s'emparent de butins de plus en plus précieux, dans un mouvement de gradation bien conduit par Justin, depuis celui de Gaugamèles jusqu'à celui de Persépolis, dont il semble impossible de rendre compte[824]. Plus la conquête avance, plus Alexandre et ses hommes se retrouvent maîtres de richesses inimaginables. Ce point semblait crucial pour

[822] W. HECKEL (1997, 177) relève la même expression « aureis conpedibus » chez Quinte-Curce (V, 12, 20), et estime qu'elle doit être empruntée à Trogue Pompée. Il voit dans ces chaînes d'or une marque de respect malgré la situation. J. E. ATKINSON (1994, 153) fait un lien avec l'usage d'entraves en argent par les Sassanides (Amm., 27, 12, 3).
[823] Justin, XI, 14, 8-10.
[824] Voir p.149.

Trogue Pompée (et pour Justin qui conserva dans son texte l'ensemble de ces prises de guerre), si bien qu'il fut le seul auteur de la *Vulgate* à faire état du transfert de cette incroyable fortune à Ecbatane (XII, 1, 3)[825], ce qui lui permet d'ouvrir le livre XII en imposant cette thématique majeure.

La richesse des rois perses était connue des Grecs, et elle les fascinait. Athénée va ainsi jusqu'à affirmer :

> Διαβόητοι δὲ ἐπὶ τρυφῇ ἐγένοντο πρῶτοι πάντων ἀνθρώπων Πέρσαι.
>
> Les premiers de tous les hommes à s'être illustrés par leur luxe furent les Perses.[826]

Et pour preuve, il cite de nombreux auteurs à en avoir rendu compte : Dinon, Héraclide de Cumes, Cléarchos de Soles, Charès de Mitylène, Amyntas, Agathoclès et Xénophon, faisant tour à tour état de la préciosité des parfums, du tabouret et du trône royal, des vases et cratères, jusqu'à l'oreiller du roi, pour ne rien dire de la célèbre Vigne d'or[827], et sans oublier les cortèges d'eunuques et de concubines[828].

On ne s'étonne dès lors pas que, au moment de partir à la guerre contre ce pays, les richesses de l'Orient constituent la principale motivation des soldats :

> De fait tous oubliaient leurs femmes, leurs enfants et l'expédition militaire loin de chez eux, et regardaient l'or perse et les ressources de tout l'Orient déjà comme leur propre butin, et ce n'était pas à la guerre et aux dangers, mais aux richesses qu'ils songeaient.[829]

Aurum, opes, diuitiarum : voilà ce qui obsède les hommes au point d'oublier les leurs. C'est ainsi tout naturellement qu'Alexandre, pour donner du cœur à une partie de ses troupes avant la bataille d'Issos, évoque « l'étalage des ressources et des richesses » (*opum ac diuitiarum ostentatione,* XI, 9, 4) dont ils pourront se faire un butin, en usant du même vocabulaire.

---

[825] Voir p.254.
[826] Ath., XII, 513 e-f.
[827] Don d'un Lydien à Darius en 513 (Hdt., VII, 27), évoqué aussi par Xénophon (*Hell*., VII, 1, 38). Athénée en rapporte la description par Charès et Amyntas. Selon Diodore (XIX, 48, 6), l'arbre en or et les objets précieux trouvés par Antigone le Borgne dans la chambre du Grand Roi à Suse valaient 15 000 talents. Voir BRIANT 1996, 248.
[828] Ath., XII, 514 a-f.
[829] Justin, XI, 5, 9.

Lors de leur lecture, les Romains n'étaient d'ailleurs pas non plus étonnés de la profusion d'or, d'argent et d'objets précieux évoqués par les textes. L'Orient est resté attaché à cette abondance et à ce luxe dans les esprits[830]. Ainsi par exemple, c'est suite au triomphe de Manlius Vulso en 187 avant notre ère, par le retour de l'armée d'Asie, que Tite-Live estime que « le luxe des nations étrangères » (« *luxuriae peregrinae* », XXXIV, 6, 7) est entré dans Rome ; ainsi les témoignages de Pline sur les importations de produits de luxe perse[831] sont éloquents, et les font remonter notamment à l'époque de Pompée.[832]

Quoi qu'il en soit, la richesse extraordinaire des Grands Rois était bien réelle. Ce luxe (τρυφή) remarqué par Athénée et les autres auteurs qu'il cite est constitutif du pouvoir monarchique perse. Avec les règles protocolaires strictes, il est l'un des moyens par lesquels « quoi qu'il fasse (marcher, dormir, manger, chasser, faire l'amour, etc.), le Grand Roi se distingue et veut se distinguer du commun des mortels » en tant qu'« être à part, auquel on doit un respect et une soumission sans limite.[833] » Ainsi Alexandre, pour s'imposer comme le nouveau Grand Roi légitime, devait faire sien ce luxe hérité des Achéménides[834], cette « magnificence royale » (*regiam magnificentiam*, XII, 3, 11).

Ce luxe ostentatoire commence au livre XII par l'adoption du costume perse (*habitum regum Persarum*, XII, 3, 8), qui comporte un diadème (*diadema*) et une « longue robe de pourpre et brodée d'or » (*longam uestem auratam purpureamque*, XII, 3, 9), dont les matériaux soulignent la valeur. Ces insignes de la royauté sont attestés dans nombre de représentations de l'art achéménide[835] ainsi que dans les textes[836]. C'est Quinte-Curce qui nous livre le témoignage le plus précis sur la *kandys*, la robe royale :

> Le vêtement du roi se distinguait par une somptuosité extraordinaire : une broderie blanche occupait le milieu d'une tunique de pourpre ; des éperviers d'or, qui paraissaient s'attaquer du bec, rehaussaient la beauté d'un

[830] BRIANT 2003, 260-261 ; EDWARDS 1993, 92-93.
[831] Sur ce commerce du luxe perse, voir YAKOUBOVITCH 2015, 30-31.
[832] Voir notamment *N.H.*, VI, 101, 162, et surtout XXXVII, 12-15, où Pline établit que « cette victoire de Pompée [sur Mithridate] commença à faire pencher le goût vers les perles et les gemmes », et fait un impressionnant inventaire des éléments luxueux que Pompée fit porter « lors de son troisième triomphe, qu'il célébra sur les pirates, l'Asie, le Pont » et d'autres nations. Et de relever en dernier : « Il y avait aussi un portait de Cn. Pompée en perles : cette figure agréable, avec sa mèche en arrière, ce visage honnête, qui suscitait la vénération de toutes les nations, se retrouvait en perles ! C'était bien là l'austérité qui était vaincue, et plutôt le luxe qui triomphait ! » Trad. S. SCHMITT.
[833] BRIANT 1996, 313.
[834] Voir GOUKOWSKY *in* BATTISTINI et CHARVET 2004, 787-788. W. HECKEL (1997, 203) voit en outre pour Alexandre une urgence à adopter les signes extérieurs de la monarchie perse, dans la mesure où Bessus avait commencé à porter la tiare royale.
[835] Comme le relief de Behistoun que P. BRIANT (1996, 137) décrit ainsi : « Gravé sur une face polie de 3m sur 5,50m, le relief représente Darius, le corps tourné vers la droite, vêtu de la robe perse et la tête surmontée d'un diadème crénelé. »
[836] Voir par exemple *Le livre d'Esther*, VI, 1-9.

manteau broché d'or ; à une ceinture d'or, nouée à la façon des femmes, était suspendu un cimeterre dont le fourreau n'était qu'une gemme. Le diadème, insigne royal, s'appelait en Perse *cidaris* ; c'était un turban outremer à nuances blanches, qui ceinturait la tête.[837]

L'épisode de l'abandon par Darius de sa robe lors de sa fuite loin du champ de bataille d'Issos, qui a pour conséquence la conviction de sa famille que celui-ci est mort, témoigne de l'importance de cette marque majeure de la royauté, qu'un monarque digne de ce nom n'aurait pas dû abandonner[838].

Pour atténuer l'orientalisation d'Alexandre, Plutarque (*Alex*., 45, 2) et Diodore (XVII, 47, 5) soulignent que ce dernier n'a pas adopté l'ensemble du costume du roi perse[839]. Justin, lui, n'en dit rien. Son texte évoquant l'injonction adressée « aussi » (*quoque*, XII, 3, 9) à ses hommes de porter la tenue d'or et de pourpre[840] peut cependant faire douter qu'il désignait par cette expression la *kandys*.

Quant au diadème arboré par Alexandre, il est le plus souvent associé à la tiare[841], que seul le Grand Roi peut porter droite[842] et qu'il venait enserrer. Il existe à son sujet de nombreux débats, dans la mesure où le diadème seul ne semble pas être réservé uniquement au Grand Roi.[843] Ainsi Alexandre aurait pu refuser de prendre pour lui un des insignes royaux. Le fait qu'Arrien (IV, 7, 4) assure qu'Alexandre arborait une tiare ne vaudrait pas comme une preuve, car ce passage serait de son invention[844] et porteur ainsi d'une erreur de sa part. Et cette orientalisation serait encore atténuée par le fait qu'Alexandre aurait porté ce diadème par-dessus la *kausia*, couvre-chef macédonien[845].

---

[837] Curt., III, 3, 17-18. Trad. H. BARDON. P. BRIANT (1996, 229) relève que les trois couleurs présentes dans la tenue royale se retrouvent sur les monuments de Perséopolis, ou dans la description qu'en fait Xénophon (*Cyr*., VIII, 3, 13). Pour G. DUMEZIL (1985), ces couleurs renvoient dans la tradition indo-iranienne aux trois catégories du corps social : le blanc aux prêtres ; le rouge aux soldats ; le bleu aux agriculteurs. Ainsi sont représentées sur le vêtement l'ensemble du corps social, dont le roi est l'expression. Voir aussi BRIANT 2003, 531.

[838] « Roi, lui avait-il dit, il s'agit de la mère et de la femme de Darius, ainsi que de ses enfants : comme on leur a annoncé que tu es en possession de l'arc de Darius, de sa robe royale et qu'on a rapporté son bouclier, elles poussent les gémissements rituels sur Darius, qu'elles croient mort. » Arr., *An*., II, 12, 4. Trad. P. SAVINEL. Pour une étude de ce passage, voir BRIANT 2003, 328-329.

[839] Voir p.194-199.

[840] Diodore (XVII, 47, 5) évoque quant à lui pour les Compagnons une tenue « bordée de pourpre » (παραπορφύρους). Selon Athénée (XII, 539 f), cinq cents amis furent autorisés à porter une telle tenue. Voir GOUKOWSKY 1976, 230.

[841] Polyen (*Poliorcétique des Grecs*, VII, 11, 12) évoque par exemple, à propos de Darius, sa robe royale (*kandys*), sa tiare et son diadème qu'il dépose pour se livrer à un rite faisant tomber la pluie. Voir HAMILTON 1969, 121.

[842] Plut. *Mor*., 340b.

[843] C'est aussi le cas des parents du roi, voir BRIANT 1996, 321.

[844] BRUNT 1983, I, 533 ; HAMMOND 2007 (1), 240.

[845] HECKEL 1997, 204, se fondant sur Éphippos (*FGrH* 126 F5 = Ath. XII, 537e-538b) qui affirme qu'Alexandre avait créé un habit mixte, conservant la chlamyde et la *kausia* macédoniennes. Sur ce chapeau et son origine, voir FREDRICKSMEYER 1986.

Si ce débat est intéressant pour ce qui est du projet d'Alexandre et de la nature réelle de son orientalisation, il n'en est pas besoin pour éclairer le texte de Justin. Ainsi, que la robe pourpre soit ou non la *kandys*, que Justin ait voulu évoquer la tiare en parlant du diadème ou qu'il ait considéré ou non le didadème comme l'un des insignes royaux, cela importe peu. C'est par le luxe de ces attributs qu'Alexandre imite le Grand Roi, et le diadème et l'or constituent pour le lecteur des symboles de puissance suffisants. Quant à la question de l'orientalisation, elle est totale pour Trogue Pompée et son épitomateur qui précise, à propos du diadème, qu'il « n'était pas utilisé auparavant par les rois macédoniens » (XII, 3, 8).

L'orientalisation d'Alexandre se fait ensuite par ses nouvelles mœurs sexuelles :

> Vt luxum quoque sicut cultum Persarum imitaretur, inter paelicum regiarum greges electae pulchritudinis nobilitatisque noctium uices diuidit.
>
> Pour imiter aussi la débauche des Perses comme leur raffinement, il partagea ses nuits à tour de rôle entre les harems des favorites royales d'une beauté et d'une noblesse remarquables.[846]

Justin fait un parallèle (*ut… sicut*…) entre la richesse du vêtement et les objets de débauche d'Alexandre. Une fois encore, la nouveauté vient de la profusion, comme le montrent les pluriels *greges* et *paelicum*, mais aussi l'expression « *noctium uices diuidit* » qui doit faire référence au fait qu'Alexandre disposait, selon certaines sources, d'une maîtresse pour chaque nuit de l'année.[847] Le luxe se distingue également par la qualité des maîtresses, « *electae pulchritudinis nobilitatisque* ». À nouveau, les concubines royales sont, comme les vêtements et parures du Grand Roi, une marque de sa splendeur royale[848] ; mais Justin, à la suite des auteurs grecs[849], n'y voit que « débauche » (*luxum*) dans les bras de prostituées, auxquelles renvoie clairement le terme *paelicum*[850].

---

[846] Justin, XII, 3, 10.

[847] P. BRIANT (1996, 292-293) rappelle que le chiffre de 360 concubines, de nombreuses fois attesté (Plut., *Art.*, 27, 1 ; DS, XVII, 77, 5 ; Curt., III, 3, 24 et VI, 6, 8 ; Ath. XIII, 557b), est certes symbolique dans les écrits grecs, mais qu'il renvoie aussi au calendrier solaire babylonien, comptant 360 jours et 5 jours épagomènes. Ainsi « en sélectionnant 360 concubines, on donnait une nouvelle fois du Grand Roi l'image d'un homme au-dessus d'un homme, en raison d'une adéquation parfaite entre son rythme propre et le rythme cultuel. Il s'agit donc d'abord d'un chiffre qui ressortit du caractère sacral de la royauté achéménide. »

[848] BRIANT 2003, 354-357 ; 1996, 289-297.

[849] Voir par exemple Ath., XII, 545f ou Élien (*N.A.* I, 10).

[850] *Paelex* renvoie d'abord à une femme installée comme rivale d'une épouse, mais finit par désigner une prostituée, de manière équivalente à *meretrix*. Voir ADAMS 1983, 355.

Enfin, ce sont les banquets auxquels participe Alexandre qui se parent de la splendeur perse[851].

His rebus ingentes epularum apparatus adicit, ne ieiuna et destructa luxuria uideretur, conuiuiumque iuxta regiam magnificentiam ludis exornat…

À cela il ajouta une pompe somptueuse dans les festins, de peur que leur prodigalité ne parût mal pourvue et atténuée, et il rehausse le banquet de jeux répondant à la magnificence royale[852]…

La pratique du banquet est normale pour un Macédonien, tout comme un Grec. Ce n'est donc pas le fait de participer à des banquets qui est choquant, mais à nouveau le luxe qui y est apporté, et qui dépare avec la frugalité dont faisait par exemple preuve Philippe[853].

Ainsi le luxe inouï des banquets perses[854] se répand dans le texte de Justin, dès le livre XI où il est question des « banquets fastueux » (« *luxuriosa conuiuia* », XI, 10, 2) et au livre XII, lorsqu'il évoque la « pompe somptueuse des festins » (« *ingentes epularum apparatus* », XII, 3, 11) ainsi que la « magnificence royale » (« *regiam magnificentiam* », XII, 3, 11). Ce faste démesuré était parfaitement connu des Grecs, qui s'en sont quelquefois emparé, et les auteurs en ont souvent fait état, tels Ménandre cité par Athénée qui se livre à un véritable catalogue des différentes coupes présentes sur les tables des banquets[855]. Le texte de Quinte-Curce en donne également de nombreuses illustrations, comme pour ce qui est du trésor de Damas[856].

La magnificence des banquets ne consiste pas seulement dans le luxe du mobilier et de la vaisselle. Justin note qu'Alexandre « la relève par des jeux » (« *ludis exornat* », XII, 3, 11). Ces « jeux » correspondent sans doute à toutes les animations qui agrémentaient les festins de

[851] Sur le lien entre plaisir des corps sensuels et plaisirs des banquets, voir SISSIA 2011², 82-86.
[852] Justin, XII, 3, 11.
[853] « *Frugalitati pater, luxuriae filius magis deditus erat*. » Justin, IX, 8, 20. Sur cette opposition entre le père et le fils voir PRANDI 2016 (1), 9.
[854] BRIANT 1996, 307-309 ; 2003, 347-357. Sur le lien entre luxe et repas, voir NADEAU 2010, 364-398, surtout 366 ; SCHMITT PANTEL 1992, 430-431, 434. R. NADEAU (2010, 157-158) note en outre qu'avec l'afflux des richesses de l'Orient dû à Alexandre le Grand, « la surenchère est inévitable ; la magnificence est mise au service du prestige social et politique ». Ainsi les richesses firent évoluer les mœurs.
[855] Ath., XI, 464a. Toujours chez Athénée (II, 48f), citons l'exemple du lit de banquet donné, entre autres présents, par Artaxerxès II au Crétois Entimos : « Il lui envoya aussi un lit à pieds d'argent, une couverture à fleurs, une tente à ciel constellé, un fauteuil d'argent, un parasol brodé d'or, vingt coupes d'or incrustées de pierres précieuses, et de plus cent grandes d'argent, cent cratères d'argent aussi, et cent servantes et cent esclaves, et six mille pièces d'or, en dehors de ce qui lui avait été donné pour les besoins de chaque jour. » Trad. A. M. DESROUSSEAUX.
[856] « Les richesses du roi jonchaient la plaine entière : argent mis de côté pour des versements énormes aux troupes, parures de tant d'hommes de la noblesse, de tant de femmes de famille illustre, vaisselle d'or, freins d'or, tentes décorées avec une magnificence royale (*regali magnificentia*), de plus voitures abandonnées par les leurs et débordantes d'un luxe inouï. » Curt., III, 13, 10-11. Trad. H. BARDON.

la cour perse. En effet, dans la mesure où le banquet constituait « une manifestation sociale et politique d'une valeur symbolique bien marquée », il devenait « un lieu éminent de la redistribution et de la largesse royale. En d'autres termes, en Perse comme ailleurs, le banquet est une fête[857] » où l'on voit s'animer autour des convives des musiciennes, mais aussi, selon Athénée, des rhapsodes, des flûtistes, des harpistes, des chanteurs et danseurs, et même, aux noces de Suse, des jongleurs indiens[858] !

Les musiciennes sont probablement les concubines royales qui « jouaient de divers instruments » d'après la *Lettre de Parménion* rapportée par Athénée[859], qu'il convient de citer. On y découvre un inventaire du butin fait par le général d'Alexandre à Damas, qui rend compte de la richesse excessive des banquets perses :

> Dans sa récapitulation du butin pris sur les Perses dans ses lettres à Alexandre, Parménion écrit : « Coupes en or, d'un poids de soixante-treize talents babyloniens, et cinquante-deux mines ; coupes ornées de pierres précieuses, d'un poids de cinquante-six talents babyloniens et trente-quatre mines.
>
> Même les rois ont manifesté un grand intérêt pour les musiciennes (*mousorgoi*), comme le relève la lettre envoyée par Parménion à Alexandre après la capture de Damas, quand il prit possession des bagages (*aposkeuè*) de Darius. Ayant fait procéder à un inventaire des prises de guerre, il écrit aussi ce qui suit : « J'ai découvert, au nombre de 329, des concubines royales qui jouaient divers instruments de musique (*pallakidai mousorgoi*) ; des tresseurs de couronnes, au nombre de 46 ; des cuisiniers, au nombre de 277 ; des marmitons, au nombre de 29 ; des cuisiniers spécialisés dans les mets au laitage, au nombre de 13 ; des préparateurs de boissons, au nombre de 17 ; des filtreurs de vin au nombre de 70 ; des fabricants de parfum, au nombre de 14. »[860]

Cette lettre révèle enfin le dernier aspect, assez attendu, de ce luxe démesuré : la prodigalité des mets[861]. Justin la relève lui aussi lorsqu'il évoque la « magnificence des mets » (« *magnificentiam epularum* », XI, 10, 2), et la peur d'Alexandre que « leur prodigalité ne parût mal pourvue et atténuée » (« *ne ieiuna et destructa luxuria uideretur* », XII, 3, 11) lorsqu'il adopte la coutume des repas perses. Lorsque le roi tue de sa main Clitos, il regrette d'ailleurs de l'avoir fait périr « au milieu des mets et des coupes » (« *inter epulas et pocula* », XII, 6, 6).

Deux banquets sont développés dans le livre XII des *Histoires philippiques* : celui qui vit mourir Clitos et celui où Alexandre fut atteint d'un mal devant le mener à la mort. Or ces tristes épisodes sont tous les deux liés à la prodigalité des repas, non pas en nourriture, mais en

[857] BRIANT 1996, 306.
[858] Ath., XII, 538e-f.
[859] Voir aussi Ath., IV, 145d.
[860] Ath., XIII, 607f-608a. Trad. P. BRIANT in BRIANT 2003, 354.
[861] BRIANT 1996, 297-306. Selon Dinon et Ctésias cités par Athénée (IV, 14c), la table du Grand Roi nourrissait chaque jour 15 000 personnes !

boisson. Le premier se déroule à un « banquet » (« *conuiuium* », XII, 6, 1), et part d'une conversation « entre convives pris de vin » (« *inter ebrios* », XII, 6, 2)[862]. L'ivrognerie d'Alexandre est plus mise en valeur encore dans le second, lorsque le roi « organisa un banquet selon la coutume autrefois interrompue » (XII, 13, 6) pour fêter le succès de l'expédition maritime de Néarque[863]. L'excès apparaît surtout dans le temps consacré à la fête. Ainsi, alors que le premier banquet (« *conuiuium* », XII, 13, 6) se prolonge toute la nuit jusqu'au jour (XII, 13, 7), il retourne à une nouvelle orgie (« *comisatione* », XII, 13, 7) organisée chez Médios[864]. La vision d'Alexandre pris d'une affreuse douleur au milieu de l'absorption d'une coupe[865] (« *media potione* », XII, 13, 9), et la rumeur selon laquelle sa mort serait due à une « ivresse excessive » (« *intemperiem ebrietatis* », XII, 13, 10) parachèvent le tableau d'un Alexandre ivrogne, conforme à la vision pamphlétaire véhiculée par Éphippos et Nicoboulè[866].

Ces excès dévoient ainsi complètement la nature du banquet tel que les Grecs l'imaginaient. C'est ainsi par exemple que, dans *Le Banquet*, sur les conseils d'Éryximaque, « tout le monde fut d'accord de ne point passer la présente réunion à s'enivrer et de ne boire qu'à plaisir. » Et Éryximaque de surenchérir : « Puisqu'on a décidé que chacun boirait à sa guise et sans contrainte, je propose d'envoyer promener la joueuse de flûte qui vient d'entrer ; qu'elle joue pour elle-même ou, si elle veut, pour les femmes à l'intérieur ; pour nous, passons le temps aujourd'hui à causer ensemble ; si vous voulez, je vais vous proposer un sujet d'entretien. [867] »

Refus de l'ivresse, refus de la musique d'une jeune femme : le banquet idéal voulu par Platon[868] est bien loin des coupes d'Héraclès et des centaines de courtisanes joueuses de flûte qui entourent Alexandre dans ses agapes ! Surtout, le banquet doit être le lieu de l'échange, où chaque convive a un droit de parole égal à celui des autres, de sorte que « le banquet *était* une

[862] Voir aussi Plut., *Alex*., 50, 8 ; Curt., VIII, I, 22, et surtout Arrien (*An*., IV, 8, 2) qui associe l'ivrognerie d'Alexandre et l'adoption des coutumes perses : « Et comme la beuverie se prolongeait (en effet désormais, en matière de beuverie aussi, Alexandre prenait des habitudes nouvelles et tout à fait dignes des Barbares), on en vint, en buvant, à discuter des Dioscures… » Trad. P. SAVINEL.

[863] Plut., *Alex*., 75, 4.

[864] La chronologie n'est pas la même que chez Plutarque (*Alex*., 75, 5), où c'est le banquet de Médios qui se prolonge jusqu'au jour. Ainsi, le texte de Justin appuie le caractère excessif de l'ivrognerie d'Alexandre, qui ne semble jamais avoir assez bu.

[865] Sur cette coupe qui devait être une « coupe d'Héraclès », voir p.192.

[866] Voir p.117-120. Sur une vision opposée d'un Alexandre au contraire modéré dans son rapport à la boisson, voir Plut., *Alex*., 23 ; HAMILTON 1969, 59.

[867] Plat., *Conv*., 176e. Trad. É. CHAMBRY.

[868] Notons que cette vision n'est pas propre à Platon. Ainsi Plutarque estime que le président du banquet doit « maintenir une atmosphère agréable » et ne pas le laisser « se transformer en assemblée populaire, tantôt en école de sophiste, ou même en tripot, voire en scène et en orchestra. » *Propos de Table*, I, 4, *Mor*., 621 B. Trad. F. FUHRMANN. Sur le rapport du banquet aux plaisirs jusqu'à l'avénement du « banquet philosophique », voir DUPONT 1977, 19-39, surtout 36-39.

assemblée délibérante.[869] » Plutarque affirme d'ailleurs que cette conception du banquet était partagée par les Grecs et les Perses[870]. Or Alexandre ne laisse pas libre la parole de Clitos[871] et le banquet, au lieu d'être un lieu d'échanges, est devenu un champ de bataille, ce que soulignent ses remords :

> Il songeait […] combien il avait rendu son festin amer et funeste, lui qui ne fut pas plus terrible en armes au combat que dans un festin ![872]

L'adoption des mœurs perses met ainsi en avant des évolutions sensibles du caractère d'Alexandre. Voilà un roi qui a abandonné certaines qualités éminentes, à commencer par sa *continentia* et sa *moderatio*, pour succomber à la *mollitia* et à la *lasciuia*[873] sous les effets du luxe, de la profusion, de la facilité[874]. Or ces défauts sont ceux qui justifient précisément la défaite de Darius, comme le note Justin dans un propos général et moralisant affirmant « qu'on perd d'habitude par de telles mœurs de si grands empires, et qu'on ne les acquiert pas.[875] »

Il est un exemple qui témoigne bien du rapport entre luxe et *mollitia* et qui touche au domaine militaire. Avant la bataille de Gaugamèles, Justin décrit des soldats macédoniens admirant « la multitude des hommes, la taille de leurs corps, la beauté de leurs armes » (XI, 13, 5) tandis qu'« Alexandre avertissait les Macédoniens de ne pas se laisser impressionner par la

---

[869] L'expression est de C. ORFANOS (2003, 205). C'est lui qui met en italique. Sur cette équivalence entre banquet et assemblée, voir aussi l'analyse du vocabulaire politique utilisé dans le *Banquet* par Platon pour définir les règles du banquet dans BATTISTINI 2004, 587-588. Dans le *Banquet* de Xénophon, les différentes interruptions liées aux spectacles proposés aux convives n'empêchent pas non plus la discussion entre eux. Voir ANDRISANO 2003, 291.

[870] Plut., *Propos de Table*, 8, 9, *Mor*., 714 A 10. Maxime de Tyr (22, d-f) affirme même que dans les banquets perses, il existait une loi réprimant l'ivresse, ce qui garantissait la qualité des débats par opposition aux frasques de l'assemblée athénienne. Mais Xénophon (*Cyr*., VIII, 8, 10) dans son chapitre sur la décadence perse, laisse à voir une autre image des Perses, emportés loin des banquets pour pouvoir se soulager.

[871] R. NADEAU (2010, 246-252) développe ainsi l'idée d'un banquet où règne « une égalité relative des convives afin qu'ils puissent librement exprimer leurs opinions », qui constitue « avant tout un lieu des plaisirs intellectuels et de l'amitié ». Il prend ainsi comme exemple (246, note 510) le cas d'Alexandre qui, « entretenant normalement des rapports égalitaires avec ses compères macédoniens mais de domination envers ses sujets orientaux, est pris de colère lorsque Cleitos exprime ouvertement son opinion. » La nature du banquet se trouvait ainsi dévoyée par l'orientalisation du roi.

[872] Justin, XII, 6, 12-13.

[873] Voir BAYNHAM 1998, 171 ; YAKOUBOVITCH 2015, 71-79, et notamment ce commentaire portant sur l'Alexandre de Quinte-Curce, mais pouvant également éclairer celui de Trogue Pompée : « Si la propension du Macédonien à s'abandonner aux excès de la boisson est un *topos*, ces excès ont changé de nature : des débordements d'un jeune homme impétueux, on passe aux manifestations d'une dégénérescence morale indissociable de la nature même des régions traversées et révélatrice d'une transgression des normes sociales. Alexandre n'est plus qu'un roi indien parmi d'autres… ».

[874] Sur la manière dont les Romains voyaient la *mollitia* comme une dégénérescence de l'homme, dur à l'origine et efféminé, amolli par les contacts d'une « vie aisée » et du « raffinement gastronomique, joints aux délices érotiques », autrement dit tous les vices adoptés par Alexandre, voir SISSA 2011², 256-261, surtout 258.

[875] Justin, XII, 3, 12. Voir aussi XII, 4, 1. Quinte-Curce (V, 1, 6) place dans la bouche de Darius un raisonnement similaire.

multitude des ennemis, ni la taille de leurs corps ou l'étrangeté de leur couleur » (XI, 13, 8). De fait, Darius a réuni des forces venant de toutes les parties de son empire, et une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes[876]. Ainsi l'étonnement des Macédoniens provient bien du nombre des ennemis, mais tout autant, si ce n'est plus, de leur richesse éclatante, qui apparaît dans « la beauté des armes » (*armorum pulchritudinem*) et dans « l'étrangeté de leur couleur[877] » (*coloris nouitate*). Enfin, Alexandre engage ses hommes en leur clamant que :

> … quemadmodum Dario maiorem turbam hominum esse, sic uirorum sibi. Hortatur, spernant illam aciem auro et argento fulgentem, in qua plus praedae quam periculi sit, cum uictoria non ornamentorum decore, sed ferri uirtute quaeratur.
>
> … de même que Darius avait une plus grande foule d'individus, de même il avait lui une plus grande foule d'hommes. Il exhorte à mépriser cette armée rangée qui brille d'or et d'argent, dans laquelle se trouve plus de butin que de danger, puisque la victoire ne s'acquiert pas à la parure des armures mais à la valeur du fer.[878]

Ainsi se retrouvent des emprunts à des traditions à la fois grecque et romaine. Les Grecs en effet avait raillé la décadence de l'armée perse, dont « la richesse et le luxe (*tryphè*) conduisent inexorablement les peuples à se féminiser et à abandonner leurs vertus guerrières traditionnelles.[879] » C'est ainsi que Justin, dans un texte certainement proche de celui de Trogue Pompée[880], oppose les Perses en tant qu'« *hominum* » et les Macédoniens en tant que « *uirorum* ». Or ce qui différencie pour les Romains un homme *uir* d'un homme *homo*, c'est sa qualité intrinsèque de *uirtus*, de courage autant que de vertu[881]. Ainsi les soldats de Darius, Perses ou Indiens, se voient retirer leur qualité d'hommes et sont féminisés : ils ne constituent plus un danger (*periculi*) mais deviennent un butin (*praedae*), tels les femmes capturées comme trophées des vainqueurs[882]. Enfin, dans ce jeu d'antithèses, Justin oppose « l'or et l'argent » de

[876] Sur la composition de l'armée, voir Arr., *An*., III, 11, 3-7 ; BRIANT 1996, 815-820.
[877] M.-P. ARNAUD-LINDET (XI, 13, note 66) explique judicieusement que « Le *color* peut être le teint (*color* comme le grec χρώμα) des soldats indiens de l'armée perse qui combattent à l'aile gauche avec le Roi (Diodore, 17,59,4), mais aussi la couleur des vêtements, harnachements, enseignes…, c'est-à-dire l'aspect très coloré de l'armée de Darius. »
[878] Justin, XI, 13, 10-11.
[879] BRIANT 1996, 807.
[880] SANTI AMANTINI 1981, 254.
[881] Voir DUPONT et ÉLOI 2001, 267 ; YAKOUBOVITCH 2015, 75.
[882] C'est là un lieu commun développé également par Valère-Maxime (IX, 1, ext.4), Tite-Live (IX, 17), Quinte-Curce (V, 1, 6).

leurs armures (*auro et argento*) au « fer » (*ferri*), arme du vrai guerrier, arme des hommes, dont il vante la *uirtus* (*uirtute*)[883].

Ainsi, les défaites de l'armée de Darius se justifient en partie par la *mollitia* dans laquelle elle est tombée. Or la dernière mesure prise par Alexandre avant son départ pour l'Inde, intervenant à la fin du moment de transition nette dans son orientalisation, est celle de la création des argyraspides :

> Après quoi il gagne l'Inde, pour borner son empire à l'Océan et à la limite de l'Orient. Et afin que même les équipements de l'armée s'accordent à cette gloire, il fait recouvrir d'argent les phalères des chevaux ainsi que les armes des soldats, et appela sa propre armée les Argyraspides en raison de ses boucliers d'argent.[884]

Ainsi, Alexandre lui-même fait abandonner le fer à son armée, et lui fait adopter une matière précieuse, l'argent (*argento, argenteis clipeis*), au point que ses hommes furent appelés du nom de ce matériau, puisque le terme Ἀργύρασπιδες est formé sur ἀργύρεος (d'argent) et ἀσπίς (bouclier). La troupe d'élite[885] d'Alexandre, en raison de sa vanité et de l'illustration qu'il désire pour sa propre gloire (*gloriae*) reproduit donc les vices de l'armée vaincue[886].

b. La proskynèse

Juste avant de s'intéresser au départ pour l'Inde et à cette mesure d'Alexandre, Justin développe sa tentative d'introduction de la proskynèse, épisode majeur chez tous les historiens d'Alexandre[887].

---

[883] Ce type d'oppositions, entre une armée d'hommes usant du fer, et une armée corrompue par les richesses, perdant sa virilité, est également abondamment développé par Quinte-Curce (III, 2, 12-15 ; 3, 26-28…). Voir BRIANT 2008, 350-351.

[884] Justin, XII, 7, 4-5.

[885] Diodore (XVII, 57, 2) et Quinte-Curce (IV, 1, 27) évoquent la présence de cette troupe dès la bataille de Gaugamèles. Mais il doit s'agir d'une confusion avec les hypaspistes due à leur source (Clitarque ?). Justin semble être ici l'historien le plus fiable, et les hypaspistes durent devenir les Argyraspides effectivement en 327, avant le départ pour l'Inde. Quinte-Curce (VIII, 5, 4) évoque d'ailleurs lui aussi à ce moment l'ajout de parures aux armures, et s'est peut-être appuyé alors sur le texte de Trogue Pompée. Celui-ci serait allé plus loin sur le luxe apporté que n'en rend compte l'épitomé : « Aussi, pour n'être inférieur à aucun égard [aux Indiens], lui qui l'emportait à tous autres points de vue, Alexandre fit-il ajouter aux boucliers macédoniens des lames d'argent, aux chevaux des freins d'or ; les cuirasses furent ornées les unes d'or, les autres d'argent… » Trad. H. BARDON. Sur les Argyraspides, voir BATTISTINI 2004, 549-550 ; BERVE 1926, I, 128 ; HECKEL 1997, 237-238.

[886] Les Argyraspides apparaîtront de nouveau au livre XIV, sous un jour qui ne les honore pas : convaincus par Eumène de se ranger derrière lui, ils subissent une défaite contre Antigone (XIV, 3, 2), puis trahissent leur général qu'ils livrent à l'ennemi avec toutes les dépouilles acquises lors de l'expédition d'Alexandre (XIV, 4, 16-17), d'où cette terrible conclusion de Justin : « Cette victoire fut plus belle pour Antigone que ne le furent toutes celles d'Alexandre, puisque, quand l'un avait vaincu l'Orient, l'autre avait triomphé de ceux même par lesquels l'Orient avait été vaincu. » XIV, 4, 19. Voir ROISMAN 2011.

[887] Voir p.210-212.

Dein, quod primo ex Persico superbiae regiae more distulerat ne omnia pariter inuidiosiora essent, non salutari sed adorari se iubet. Acerrimus inter recusantes Callisthenes fuit. Quae res et illi et multis principibus Macedonum exitio fuit, siquidem sub specie insidiarum omnes interfecti. Retentus tamen est a Macedonibus modus salutandi regis, explosa adoratione.

Ensuite, chose qu'il avait différé dans un premier temps d'emprunter à la coutume perse de l'orgueil royal, pour éviter que toutes, adoptées en même temps, fussent trop révoltantes, il ordonne d'être non pas salué, mais adoré. Le plus acharné parmi les opposants fut Callisthène. Cette attitude causa sa perte et celle de nombreux princes Macédoniens, puisque tous furent tués sous prétexte de complot. Pourtant leur façon de saluer le roi fut conservée par les Macédoniens, après le mauvais accueil fait à l'adoration.[888]

Par les termes « *adorari* » et « *adoratione* », Justin fait référence à la proskynèse. Il s'agit d'une pratique perse consistant à l'origine en l'envoi d'un baiser de la main droite à une personne de rang supérieur, à quoi s'est ajoutée une prosternation sur un genou, notamment si « l'un est de naissance beaucoup plus basse[889] ». Tous les Perses étaient donc soumis à cette proskynèse devant leur roi[890]. C'était là une marque de déférence sociale, et non une marque de reconnaissance de quelque divinisation de ce dernier[891]. Or les Grecs et les Macédoniens n'accordaient quant à eux cette prosternation qu'aux dieux[892] et purent voir ce cérémonial comme une preuve d'adoration religieuse du souverain[893].

La question de savoir quelles étaient les intentions réelles d'Alexandre en cherchant à imposer la proskynèse fait encore débat[894]. Ainsi pour A. B. BOSWORTH (1989, 287) par exemple, Alexandre « now believed firmly in his godhead », et cherchait à se faire vénérer comme un dieu ; pour H. BARDON (1948, 302), il voulait marcher sur les pas de Cyrus qui « avait été divinisé ». Pour d'autres, il s'agissait uniquement d'établir un rituel aulique, de faire en sorte que Perses, Grecs et Macédoniens usassent du même protocole face à lui[895]. Enfin, certains donnent à cette tentative uniquement une raison politique : la proskynèse serait la dernière pièce de sa politique de fusion[896].

[888] Justin, XII, 7, 1-3.
[889] Hdt, I, 134.
[890] Sur cette pratique, voir BALSDON 1950, partic. 372-375 ; BRIANT 1996, 234-236.
[891] BRIANT 2003, 107. M. A. LEVI (1977, 139 sq.) précise même que cette forme de monarchie au rituel analogue à un rituel religieux, fut mal acceptée par une certaine aristocratie iranienne.
[892] Voir par exemple Isocr., *Pan.*, 151 ; Xén., *An.*, III, 2, 13 ; voir aussi le refus de Conon d'« adorer » le Grand Roi chez Justin (VI, 2, 13) : « On l'empêcha de le voir et de s'entretenir avec lui, parce qu'il ne voulait pas l'adorer selon la coutume perse » (*more Persarum adorare nollet*).
[893] GREEN 1991, 373.
[894] Pour un bon compte-rendu de cette querelle, voir HAMILTON 1969, 150-152 ; YAKOUBOVITCH 2015, 102-103.
[895] BALSDON 1950, 376-378 ; HECKEL 1997, 233 ; BRIANT 2003, 108.
[896] BATTISTINI 2004, 922-927 ; TARN 1948, I, 79-80.

Ce qui intéresse surtout Justin dans ce passage, ce n'est pas tant la proskynèse en tant qu'adoration, mais en tant que « coutume perse » (*more Persico*), à mettre sur le même plan que le port du costume perse et du diadème, que le fait de s'entourer de concubines et de se livrer aux banquets fastueux de l'ancienne cour achéménide, toutes ces mesures étant mêlées dans le même indéfini « *omnia* ». Il oppose ainsi « *adorari* » et « *salutari* », soit le fait de saluer à la mode perse et à la mode macédonienne, ce que l'on retrouve en un parallélisme au dénouement de l'épisode : « *a Macedonibus modus salutandi regis, explosa adoratione* ».

Si son traitement par Justin lui donne moins de force que celui qu'en fait Quinte-Curce[897], il prend ici davantage sa place dans la perspective d'orientalisation du roi Macédonien, et parachève l'image d'Alexandre comme un nouveau roi perse, adoptant l'ensemble des coutumes et des vices des monarques barbares. Après la *mollitia* et la *lasciuia*, Alexandre succombe ici à la *superbia* propre à sa nouvelle fonction, comme le montre l'expression « *Persico superbiae regiae more* ».

Cependant la proskynèse dut être rapidement abandonnée par Alexandre devant l'opposition des Macédoniens (*recusantes*) et notamment de Callisthène. Pour eux, toutes les mesures prises par Alexandre faisant de lui un Perse ne pouvaient que susciter un profond rejet (*inuidiosiora*).

D. En conclusion : contestations des Macédoniens et réactions d'Alexandre

Callisthène apparaît ainsi dans cet épisode comme le porte-voix des Macédoniens qui acceptèrent mal la politique particulièrement difficile d'union des peuples entreprise par Alexandre[898]. La mutinerie d'Opis s'avère être une sorte de point d'orgue à un mécontentement qui n'avait cessé de gonfler jusqu'à cette rupture[899].

Justin rend compte, dans les pas de Trogue Pompée, du rejet grandissant d'Alexandre par ses hommes, dans cette première moitié du livre XII.

Ainsi dès le début du chapitre 3, il relève :

Inter haec indignatio omnium totis castris erat, a Philippo illum patre tantum degenerasse, ut etiam patriae nomen eiuraret moresque Persarum adsumeret, quos propter tales mores uicerat.

[897] À propos du débat sur la proskynèse chez Quinte-Curce, voir BAYNHAM 1998, 192-195.
[898] BRIANT 2003, 106-108 ; DELAYGUE-MASSON 2008, 175-178 ; HAMMOND 2002, 159-160.
[899] « À cette date en effet, l'opposition se manifestait non pas tant, à mon sens, entre les Macédoniens et les Orientaux, qu'entre les Macédoniens et leur roi. » BRIANT, 1982, 55.

Pendant ce temps, tous dans le camp tout entier s'indignaient que ce héros ait dégénéré de son père Philippe au point de renier jusqu'au nom de sa patrie, et d'adopter les mœurs des Perses qu'il avait vaincus à cause de telles mœurs.[900]

Justin et Trogue Pompée certainement avant lui cherchent à créer un effet de masse, par le rapprochement de « *omnium* » et de « *totis castris* ». Les sentiments développés relèvent donc de l'unanimité et isolent Alexandre dans son entreprise d'orientalisation. Les Macédoniens ressentent ainsi un sentiment d'indignation (*indignatio*) collectif en voyant la manière dont Alexandre oublie père et patrie. Ils relèvent en outre le caractère absurde de cette décision, dans la mesure où Alexandre adopte les mœurs des Perses qu'il a vaincus en raison de ces mœurs. Justin met dès lors dans leur bouche un écho direct au jugement moral que lui-même vient d'énoncer[901], justifiant la défaite des ennemis par leur *mollitia*. Les Macédoniens apparaissent dès lors comme les représentants de Trogue Pompée et de Justin dans l'œuvre, porteurs des mêmes valeurs[902].

Dans une forme de gradation, l'expression de leur « *indignatio* » se mue en reproches, voire en harcèlement selon Alexandre qui « s'indignait surtout d'être harcelé (*carpi*) par les propos de ses proches affirmant qu'il avait bouleversé les mœurs de son père Philippe et de sa patrie » (XII, 5, 2). Enfin, Alexandre devient un objet « de fables et d'hostilité dans sa propre armée » (« *quantum in exercitu suo […] fabularum atque inuidiae* »), et même de « crainte et de haine » (« *metum et odium* », XII, 6, 12) chez ses amis.

Face à son attitude et son isolement, Alexandre usa de plusieurs procédés, tous à mettre à son discrédit, et relevant tous d'un traitement original de Trogue Pompée.

Le premier est la corruption de ses hommes. De la même manière que lui-même a été corrompu par le luxe et les mœurs de l'Orient, il devient, en Oriental qu'il est désormais, la source de corruption de ses soldats et de ses proches. Cet élément apparaît à maintes reprises dans l'œuvre, que ce soit à propos du costume perse[903]ou du rapport aux femmes[904], dans des expressions très proches, et très particulièrement à l'occasion des noces de Suse[905], ce à quoi l'on peut ajouter la contamination de l'armée au luxe par la création des Argyraspides

[900] Justin, XII, 4, 1.
[901] XII, 3, 12.
[902] Voir p.374-384.
[903] « … pour éviter que ces attributs ne soient regardés avec trop de jalousie sur lui seul, il ordonne que ses amis portent également la longue robe de pourpre et brodée d'or », XII, 3, 9.
[904] « … pour ne pas paraître être le seul à avoir succombé aux vices de ceux qu'il avait soumis par les armes, il permit aussi à ses soldats, s'ils étaient attachés par une liaison à quelques captives, de les épouser », XII, 4, 2.
[905] « … mais il donna également aux meilleurs des Macédoniens les plus nobles jeunes filles, choisies dans tous les peuples, pour que fût allégée l'accusation portée contre le roi par le partage de sa conduite. », XII, 10, 9.

(XII, 7, 5). Ainsi, la volonté d'Alexandre de mêler les mœurs des Macédoniens et des Perses, l'ensemble de sa perspective politique sont réduits dans la vision qu'en a Trogue Pompée à une stratégie cynique du roi visant à n'être plus « seul » (« *uno* », XII, 3, 9 ; « *solus* », XII, 3, 2) dans sa dégénérescence, et à faire accepter ses propres déviances. Aucun autre historien d'Alexandre ne va aussi loin dans ce sens.

Cette attitude cynique d'Alexandre se retrouve avec plus de violence dans sa stratégie d'élimination des récalcitrants. C'est ainsi qu'il met en place le piège des lettres qu'il invite ses soldats à écrire pour mieux connaître leur avis sur lui, avant de les abandonner dans une colonie lointaine. C'est ainsi aussi qu'il fait mine de se séparer des Macédoniens en ne se tournant plus que vers les Perses lors de la mutinerie d'Opis. Si le second épisode s'accorde à la version des autres historiens, l'abandon effectif des Indisciplinés dans l'Alexandrie du Tanaïs est original et propre à Trogue Pompée.

Enfin, et ce sont sans doute les actions d'Alexandre les plus répréhensibles, le roi procède à l'élimination pure et simple de la contestation par l'élimination de ses meneurs. C'est ce qu'il fait de manière théâtrale lors de la mutinerie d'Opis (XII, 11), en allant lui-même chercher ceux qu'il considère comme des fauteurs de trouble pour les livrer au bourreau, mais Alexandre ne fait alors mettre à mort que des anonymes, et Trogue Pompée ne s'écarte pas là de la tradition. Cette exécution de ses propres hommes, qui souhaitaient simplement retourner dans leur patrie, est la dernière d'une longue série.

Avant eux, c'est Callisthène qui avait fait les frais de la colère du roi face à son attitude. Or la mort du neveu d'Aristote, dans les *Histoires philippiques*, n'est aucunement liée à quelque complot que ce soit, sans qu'il soit nécessaire d'accuser Justin et une prétendue incompétence. En taisant le complot des Pages, dont il reprend certains éléments d'attaque contre Alexandre lors de la mort de Clitos, Trogue Pompée ôtait toute légitimité à l'exécution de Callisthène et des « nobles macédoniens », condamnés pour l'unique raison qu'ils s'opposaient à la proskynèse et, partant, à la politique d'orientalisation du roi de Macédoine.

Enfin, et surtout, c'est la mort de Parménion qui ouvre cette série d'éliminations violentes, et qui est, chez Trogue Pompée, la marque la plus visible de l'intransigeance du roi face à la contestation de sa propre évolution. En effet chez Justin, aucune allusion au complot de certains de ses hommes, au procès de Philotas, au jugement de ses soldats de le mettre à mort, ou à quelque autre raison pouvant justifier, de la même façon que pour Callisthène, l'exécution du père et du fils. Encore une fois, ce n'est pas là sans doute la faute de l'épitomateur : la raison invoquée pour leur mort, tout à fait originale, est trop cohérente avec l'ensemble du livre XII, et surtout parfaitement à sa place dans ses premiers chapitres :

Il s'indignait surtout d'être harcelé par les propos de ses proches affirmant qu'il avait bouleversé les mœurs de son père Philippe et de sa patrie. Et c'est pour ces griefs que le vieillard Parménion aussi, le plus proche du roi en dignité, est exécuté avec son fils Philotas, après qu'on les eut l'un et l'autre soumis à la question.

C'est pourquoi tous se mirent à frémir dans l'ensemble du camp, s'apitoyant sur le sort de ce vieillard innocent et de son fils, disant parfois qu'eux non plus ne devaient pas espérer mieux.[906]

Ainsi le « crime » (*propter quae crimina*) de Parménion consiste seulement en la dénonciation du changement de mœurs d'Alexandre, ce pour quoi les Macédoniens, et à travers eux Trogue Pompée puis Justin, le jugent « innocent » (*innoxii*). Par ailleurs, comme le relève très justement R. H. LYTTON (1973, 129), Parménion devient dans le texte de Justin « the primary figure ». C'est sur lui que semblent d'abord reposer les raisons de l'exécution, et non sur Philotas, alors même que c'est le contraire qui s'est produit : Parménion était à Ecbatane lorsque Philotas fut condamné à mort et exécuté, puis des émissaires partirent le mettre lui aussi à mort[907]. Cela concorde en outre avec une autre distorsion (et exclut sans doute toute maladresse de Justin par la cohérence qui se dégage de l'extrait) : contrairement à ce que rapporte l'épitomé, « l'un et l'autre » (*utroque*) ne furent pas torturés, mais seulement Philotas.

Parménion devient ainsi une sorte de symbole[908], tout comme le sera Clitos au chapitre suivant. Les deux *senes* se sont tous les deux opposés à Alexandre, le premier pour avoir contesté le changement de ses mœurs, et par là son oubli de sa propre patrie, le second pour avoir osé faire l'éloge de Philippe, et avoir ainsi dénoncé face à lui son oubli de son propre père. Ils furent pour cela tous les deux mis à mort.

La question qui se pose alors est de celle de la provenance de tant d'originalités dans le texte de Justin, qu'il s'agisse des morts de Parménion, de Clitos et de Callisthène, mais aussi de la réaction du roi à la nouvelle de la disparition d'Alexandre d'Épire, ou encore des développements sur les Épigones / enfants de soldats et sur les Argyraspides. Il semble à notre avis certain qu'il faille abandonner l'idée d'une accumulation d'erreurs ou de maladresses de l'épitomateur, dans la mesure où le texte final présente une grande cohérence. L'effort de construction constamment mis en œuvre dans ces premiers chapitres du livre XII tendent tous à accentuer l'orientalisation d'Alexandre : tout revient toujours à montrer son oubli de sa patrie et de ses mœurs, de sa famille et des siens, au profit de nouvelles coutumes, d'une nouvelle famille, de nouveaux proches, malgré les protestations des Macédoniens. Tout cela nous semble

[906] Justin, XII, 5, 2-4.
[907] Pour le traitement de cet épisode chez les autres historiens que Justin, voir p.208-210.
[908] Sur le débat concernant l'image de Parménion dans les *Histoires philippiques*, positive selon nous, voir Annexe 1.

relever d'un choix clair et cohérent de Trogue Pompée. A-t-il pour cela usé d'une autre source, peut-être Hégésias de Magnésie ? Certains éléments peuvent le laisser penser, tels la création des Argyraspides que l'on ne retrouve pas dans le reste de la *Vulgate* à cet endroit. A-t-il pu aussi délibérément changer l'optique de certains épisodes, comme la mort de Parménion et de Philotas ? Il est, en tout état de cause, difficile d'en juger.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître le travail de composition de l'auteur des *Histoires philippiques* à cet endroit. Les chapitres 3 à 7 du livre XII livrent en effet une vision originale et fortement négative de l'orientalisation d'Alexandre le Grand[909], qui apparaît comme l'aboutissement d'un long processus commencé à la fin du livre précédent.

Au chapitre 11 du livre XI, avec sa visite au sanctuaire d'Ammon, Alexandre se détournait de son père et de sa culture gréco-macédonienne. C'est là un point de rupture essentiel.

---

[909] Les épisodes relatés dans ces chapitres se retrouvent peu ou prou dans la *Vie d'Alexandre* de Plutarque. On y découvre, à de rares omissions près, comme la lecture des lettres ou la fondation de la cité du Tanaïs, les mêmes événements que ceux relatés par Justin, mais avec une lecture complètement différente : là où Trogue Pompée fait d'Alexandre un véritable Perse qui oublie les Macédoniens, et qui les punit pour leur contestation, Plutarque atténue cette opposition et excuse Alexandre systématiquement. Celui-ci change de costume (45) ? Ce dernier est un mélange de goût entre culture macédonienne et culture perse, et est accepté par les Macédoniens qui pardonnent cet écart à leur roi au vu de sa grandeur. Alexandre crée les épigones (47) ? Il s'agit là d'un grand projet politique. Il met à mort Philotas (48-49) ? C'est qu'il est coupable d'avoir participé à un complot contre le roi. Il tue Clitos en plein banquet (50-51) ? C'est que ce dernier est allé trop loin dans ses propos tenus au fils de Philippe et dans son attitude. Callisthène subit-il un sort terrible (53-56) ? C'est qu'il s'est mis lui-même dans une mauvaise position par sa grossièreté et son manque de bon sens. On le voit, la perspective de Plutarque est radicalement différente de celle que l'on trouve chez Justin (voir HAMILTON 1969, 120-157). Ce qui est étonnant dans cette séquence de l'enfant de Chéronée, c'est surtout le chapitre 47 qui comporte, en plus d'un développement sur les épigones, une phrase sur les bienfaits de la politique d'orientalisation d'Alexandre (47, 5), un propos sur le mariage du roi et de Roxane (47, 7), et un autre sur Héphestion et Cratère (47, 9-12), les deux plus proches amis du Conquérant dont il dit que si l'un aimait Alexandre, l'autre aimait le roi. Ce paragraphe est intéressant parce qu'il apparaît comme une interruption de la trame narrative, et comme une série d'anecdotes sans ordre chronologique (HAMILTON 1969, XL, suivi par HECKEL 1997, 208). Or le point sur les épigones et sur Roxane, *a priori* antéposé par rapport à leur date réelle, certainement 327, après les morts de Philotas, Parménion et Clitos, se retrouve ici à la même place que chez Justin, et donc chez Trogue Pompée (si l'on admet que celui-ci traitait du mariage de Roxane à ce moment-là). Par ailleurs, le développement sur Héphestion et Cratère trouve ici une justification si on le considère comme une réponse à la vision de Trogue Pompée opposant Alexandre et l'ensemble des Macédoniens, et tentant de mettre en évidence son isolement. Ce faisant, Plutarque montre que le roi avait le soutien à la fois d'un homme, Héphestion, qui « l'approuvait et s'habillait comme lui », et d'un autre, Cratère, qui « restait fidèle aux coutumes de sa patrie » (47, 9 ; trad. P. FLACELIERE). Les deux hommes deviennent ainsi les symboles de la réussite de la politique de fusion d'Alexandre. Tout cela peut relever de la coïncidence, mais il est un autre point troublant. J. R. HAMILTON voit dans les paragraphes 21 et suivants, situés après la rencontre entre Alexandre et les reines et princesses perses, une autre digression du même type. Cette digression exalte la frugalité d'Alexandre (22) et sa modération pour la boisson (23), au moment même où Trogue Pompée était le seul à faire état d'une première corruption d'Alexandre à la suite de la découverte des richesses perses, en se laissant aller au luxe des banquets de la culture achéménide. Plutarque de son côté n'évoque pas même alors une telle découverte du faste et de la prodigalité pour faire ce commentaire sur Alexandre, dont l'à-propos n'est pas évident. Ainsi si les richesses de Damas, qui devaient être mentionnées par Trogue Pompée, pervertissent Alexandre (XI, 10), elles n'affectent que les Macédoniens chez Plutarque (24), et pas leur roi. Il serait donc assez tentant de considérer ces deux extrapolations de Plutarque comme une sorte de réponse au texte original de Trogue Pompée à ces endroits cruciaux. Cependant, ce n'est là qu'une simple hypothèse dont la vérification, si toutefois elle est possible, dépasserait de très loin le cadre de cette étude.

Les chapitres 12 à 15, par le jeu des ambassades, la mort de Stateira, la mort de Darius, montraient Alexandre qui entrait peu à peu dans la famille achéménide.

Les premiers chapitres du livre XII, par le développement de la lettre européenne, faisaient voir un roi qui s'était éloigné de sa patrie (qui fut en lutte contre Agis sans qu'il se sentît visiblement concerné), de sa famille (avec la mort d'Alexandre d'Épire) et de ses hommes (avec la mort de Zopyrion et de ses 30 000 combattants).

Tout semblait prêt alors pour qu'Alexandre devînt véritablement un perse, ce qu'il fit dans les chapitres 3 à 7 en changeant définitivement de mœurs, de famille et d'armée.

Il dut pour cela faire face à la résistance des Macédoniens et de certains des plus éminents d'entre eux. Il réagit à cette opposition avec le cynisme et la cruauté d'un tyran, révélant ainsi sa vraie nature.

III. La construction du tyran

La fin du livre IX se termine par un portrait moral de Philippe qui se fait en deux temps : une première partie est consacrée au caractère de Philippe lui-même (IX, 8, 1-10), et dans une seconde (IX, 8, 11-21), Philippe est comparé à Alexandre[910], qui le « surpassa par sa vertu et ses vices » (*uirtute et uitiis maior*). Cette comparaison des rois tourne à l'avantage de Philippe. Elle sert en effet, pour reprendre le propos de L. PRANDI (2016 (1), 8) à valoriser Philippe *ex post*, et à stigmatiser Alexandre *a priori*[911]. Cela donne d'emblée une vision négative d'Alexandre et comporte une évidente valeur programmatique pour les livres XI et XII. Si la *uirtus* au combat d'Alexandre dépassa effectivement celle de Philippe (IX, 8, 12), les *uitia* du fils sont nombreux, et montrent la manière dont Alexandre a dégénéré de son père Philippe[912] au point de salir son titre de roi. Car si Alexandre est devenu un Perse, il est aussi devenu un tyran.

1. Le roi et ses Amis

Ce qui semble principalement opposer Philippe et Alexandre, c'est le rapport qu'ils entretiennent avec leurs amis : « L'un ne voulait pas se comporter en roi avec ses amis ; l'autre

[910] L. SANTI AMANTINI (1981, 230) note que le contraste des portraits suit la technique de Salluste, et doit être proche du texte original de Trogue Pompée. Sur le rôle de ces portraits comparés et sur l'image de Philippe, « favorevole » au livre VII, « meno favorevole » au livre VIII et « sostanzialmente faverole » au livre IX des *Histoires philippiques*, voir LANDUCCI 1994, 235-241.

[911] Sur la comparaison volontaire de Philippe et d'Alexandre servant à la valorisation de Philippe, tant chez Diodore que chez Justin, voir aussi WORTHINGTON 2010.

[912] « *a Philippo illum patre tantum degenerasse* », XII, 4, 1. Sur cette dégénérescence, voir BRIANT 2003, 258.

exerçait son autorité royale sur ses amis.[913] » Ainsi Philippe apparaît comme un roi simple, sachant considérer ses amis comme des égaux et s'appuyer sur eux, selon la coutume macédonienne du compagnonnage[914]. Alexandre quant à lui se conduit en monarque, au sens fort du terme. Il ne demande jamais conseil à ses proches, et sanctionne même de mort toute opposition à ses idées, comme en témoigne le sort des malheureux Parménion, Clitos et Callisthène. C'est un homme isolé.

À ce titre, le rapprochement établi par I. YAKOUBOVITCH (2015, 278-280) entre les Amis d'Alexandre chez Quinte-Curce et ses Compagnons dans les sources grecques est digne d'intérêt. Il relève que la traduction du terme grec « ἑταῖροι » par « *amici* » permet à Quinte-Curce de renvoyer à la fois à la tradition macédonienne et hellénistique du compagnonnage, et en même temps à l'organisation romaine contemporaine du *Consilium principis*[915]. Ainsi selon lui, cela mettrait en lumière le questionnement de l'historien sur « le problème de la collégialité dans l'exercice du pouvoir », le Sénat ayant perdu dans la second moitié du premier siècle de notre ère sa prééminence dans le jeu politique, ainsi que sur le « choix des conseillers du prince, qui reflète ses vertus ou au contraire ses vices. »

Lorsque Trogue Pompée, avant Quinte-Curce, fait le choix de traduire « ἑταῖροι » par « *amici* », il ne fait sans doute pas référence au *Consilium principis*, qui n'était pas encore reconnu comme un organe institutionnalisé de la direction de l'empire. Cependant, cela n'empêche pas qu'en montrant Alexandre s'éloignant de ses Amis, au contraire de son père Philippe, Trogue Pompée signale une dérive absolutiste du pouvoir.

Surtout, cette traduction permet de renvoyer à une valeur romaine essentielle, celle de l'*amicitia*[916]. Le terme « *amicus* » traduit donc en latin le concept historique et particulier d'Ami, à savoir un rang social déterminé dans la société macédonienne, mais il a aussi trait à l'idée d'ami et aux liens d'amitié entre individus. Ainsi dès le début du livre XI, les « *amici* »

---

[913] « *Regnare ille cum amicis nolebat, hic in amicos regna exercebat* », IX, 8, 17.

[914] Comme l'écrit O. BATTISTINI (2004, 731), « les hétaires, par le rang et le sang, hommes libres par excellence, sont presque les égaux du roi des Macédoniens. »

[915] Sur cette réunion, d'abord informelle, autour du *princeps*, d'amis et de parents d'Auguste, ainsi que de sénateurs, et sur son affirmation au premier siècle au point qu'elle devint un « organe régulier du gouvernement » sous les empereurs suivants, voir YAKOUBOVITCH (2015, 279-280) ; SYME 1956 ; 1962[4], 406-418.

[916] L'*amicitia* renvoie aussi bien à un lien social et politique, une alliance qui serait plus ou moins dépourvue d'affect, qu'à un attachement intime et sincère, que l'on retrouve dans notre société moderne. Si les deux aspects peuvent être liés, et si certaines périodes, telles la fin de la République, ont pu renforcer le poids du premier, il ne faut jamais perdre de vue le deuxième aspect, auquel les Romains étaient particulièrement sensibles. Citons par exemple Cicéron : « Quant à nous-mêmes, comprenons que c'est la nature qui produit le sentiment d'affection, la bienveillance aimante, quand on a reconnu dans quelqu'un la vertu. […] Ainsi l'on retirera de l'amitié de très grands avantages et son origine, rapportée à la nature, non à la faiblesse, sera plus sérieuse et plus vraie. Car si c'est l'intérêt qui cimente les amitiés, il les détruirait quand il vient à changer. Mais, comme la nature ne peut changer, les véritables amitiés sont éternelles. » *De Amicitia*, 32. Trad. L. LAURAND. Sur l'*amicitia*, voir aussi PROST 2009 ; KONSTAN 1997.

(XI, 1, 5) qui s'inquiètent de la situation dangereuse pour la Macédoine après la mort de Philippe sont bien les Amis, les Compagnons du feu roi. De la même manière, lorsque Justin mentionne de manière assez vague le choix par Alexandre d'un satrape parmi ses « *amicorum*[917] », le terme renvoie bien encore à la place sociale. C'est certainement encore cette valeur qu'il a lorsqu'il désigne les officiers devant regagner la Macédoine[918].

On peut en revanche douter qu'il ait le même sens lorsque, deux phrases plus tard, il est réemployé par Justin dans l'expression « *unus ex amicis eius* » (XII, 12, 11), l'ami dont il est question étant alors Héphestion[919], qualifié de « *regi percarus* ». Ce statut d'ami intime et très cher est d'ailleurs relevé dans la suite, puisqu'Alexandre à sa mort le « pleura longtemps, faisant fi de la bienséance royale » (XII, 12, 12), ce qui témoigne du fait qu'il n'était pas question pour le roi de voir en lui un membre de sa cour, ou un Ami, comme les autres. Sa réaction relève ici du sentiment humain, non de la convention sociale.

Le terme « *amicus* » a dès lors souvent un sens ambivalent et doit être compris au sens large dans les livres XI et XII des *Histoires philippiques* : dans l'esprit de l'historien, les Amis d'Alexandre sont aussi bien souvent ses amis.

De ce point de vue, Trogue Pompée condamne Alexandre en raison d'une confusion majeure, celle d'avoir perdu de vue qui étaient ses amis (*amici*) et qui étaient ses ennemis (*hostes*).

Ce thème absolument capital est annoncé à la fin du livre IX. Dans les portraits comparés de Philippe et d'Alexandre, on découvre leurs attitudes différentes lorsqu'ils sont en état d'ivresse :

> Patri mos erat etiam de conuiuio in hostem procurrere, manum conserere, periculis se temere offerre ; Alexander non in hostem, sed in suos saeuiebat.
>
> Le père avait même l'habitude, au sortir du banquet, de courir sus à l'ennemi, d'en venir aux mains, de s'offrir aux dangers avec témérité ; Alexandre ne s'acharnait pas contre ses ennemis, mais contre les siens.[920]

Philippe ainsi ne se trompait pas de combat, et s'en prenait aux ennemis, contrairement à son fils qui attaque les siens. Derrière le terme « *suos* », on reconnaît aisément dans le contexte

---

[917] « *relicto ex numero amicorum litoralibus Indis praefecto* », XII, 10, 6.
[918] « *sed et ex amicis dimissi senes Polypercon, Clitos, Gorgias, Polydamas, Antigenes* », XII, 12, 8.
[919] Sur cet ami très proche d'Alexandre qui, du même âge que lui, partagea son éducation et gravit les échelons, devenant hipparque à la suite de l'affaire Philotas, puis chiliarque, c'est-à-dire vice-roi dans l'organisation du pouvoir perse, voir Plut., *Alex.*, 47, 9-11 ; BERVE 1926, II, 169-175 ; GOUKOWSKY in BATTISTINI et CHARVET 2004, 727-728 ; HECKEL 1992, 65-90.
[920] Justin, IX, 8, 15.

la figure de l'Ami Clitos, tué en plein banquet en raison de l'état d'ivresse d'Alexandre. Dans ce passage, le terme « *amicus* » revient quatre fois, ce qui est un record. La scène se passe en effet entre « Amis / amis » (*amicos*, XII, 6, 1) et Clitos lui-même est après sa mort désigné comme l'« Ami / ami » (*amicum*, XII, 6, 6) du roi. Une formule superlative renforce même le lien entre les deux hommes (« *fiducia amicitiae regiae, cuius palmam tenebat* », XII, 6, 3).

Alexandre est ainsi un modèle d'« *amicorum interfector* » (IX, 8, 16), ce qui est annoncé à la fin du livre IX et confirmé à la fin du livre XII (« *carissimos amicos eius interfectos* », XII, 14, 1).

Et le roi, en prenant ses amis pour ses ennemis, devient lui-même un ennemi pour ses amis : il est « un objet de crainte et de haine chez tous ses autres amis » (« *apud ceteros amicos metum et odium sui* », XII, 6, 12), et à sa mort les Macédoniens « se réjouissaient comme de la perte d'un ennemi » (« *ut hostem amissum gaudebant* », XIII, 1, 7)[921]. Le roi n'est donc plus le roi, le roi est un ennemi[922], ce que Trogue Pompée a marqué par une phrase qui ne laisse pas planer le doute sur cette métamorphose, qui oppose le roi et l'ennemi : « *Alexander non regio, sed hostili odio saeuire in suos coepit.*[923] »

Cette opposition entre roi et ennemi avait déjà été employée par Justin et placée dans la bouche de Darius. Celui-ci déclarait en effet « qu'il a éprouvé à l'égard de sa mère et de ses enfants l'âme royale, et non ennemie d'Alexandre, et qu'il a eu plus de chance dans l'ennemi que dans les parents et les proches qu'il a obtenus de la destinés.[924] » Alexandre a ainsi inversé les rôles qu'il devait tenir : il n'est plus le roi des Macédoniens mais devient leur ennemi ; il ne se comporte pas en ennemi (*hostilem animum*) avec les Perses mais en roi (*regium*).

En trahissant sa famille, ses amis et les Macédoniens, il agit exactement de la même manière que Bessus, qui, tout en appartenant aux parents et aux proches (*cognatos propinquosque*[925]) du roi se révèle être son ennemi (*hostem*).

---

[921] Ainsi le terme « *amici* » peut revêtir une étrange coloration. Lorsque, selon la théorie que ce fut un complot qui mena à la mort Alexandre, les conjurés mirent sa disparition sur le compte d'un abus de boisson, il s'agissait d'« Amis » ! (« *Amici causas morbi intemperiem ebrietatis disseminauerunt* », XII, 13, 10)

[922] PRANDI 2016 (1), 10.

[923] « Alexandre commença à sévir contre ses proches, non pas avec la haine d'un roi, mais avec celle d'un ennemi. » XII, 5, 1. W. HECKEL (1997, 211) remarque que « this view of Alexander is stronger in Justin / Trogus than in other extant Alexander historians. » M.-P. ARNAUD-LINDET (XII, 5, note 27) relève une possible corruption des manuscrits à cet endroit, et propose de remplacer « *regio* » par « *regie* », dans la mesure où « l'adverbe *regie* fait partie du vocabulaire de la rhétorique cicéronienne, avec un sens péjoratif et son emploi ici correspond bien au contexte sur l'évolution d'Alexandre. »

[924] « *in matre liberisque suis regium eius, non hostilem animum expertus felicius hostem quam cognatos propinquosque sortitus sit* », XII, 15, 7.

[925] Les mots latins « *cognati* » et « *propinqui* » renvoient ensemble aux *syggeneis* du roi perse, à la fois Parents au sens de proches du souverain, et parents, ayant un réel lien de parenté. Sur ces membres de la cour achéménide, voir BRIANT 1996, 200-803. Sur la nature difficile à établir du lien entre Bessus et Darius, voir BRIANT 1996, 801 et 890.

Dans la grande confusion qui règne dans les rapports d'amitié et d'hostilité, Bessus est celui qui ressemble le plus à Alexandre. Lui aussi est un « *amicorum interfector* ». Lors de sa capture, il est ainsi présenté comme « l'un des amis de Darius » (« *unus ex amicis Darii* », XII, 5, 10), et Alexandre lui-même s'offense de sa trahison, en considérant que « Darius avait été non tant son ennemi que l'ami de celui par lequel il avait été tué » (« *hostem suum fuisse Darium quam amicum eius a quo esset occisus* »). Ces pensées revêtent un tour particulièrement ironique au moment où Alexandre les formule, juste après les meurtres de Parménion et Philotas.

La manière dont Alexandre met à mort les siens devient dès lors également l'une des marques de son orientalisation. Dans le livre X consacré à la Perse, les quelques passages repris par Justin, qui a évacué tous les aspects politiques pour ne conserver que ce qui relevait des meurtres et complots familiaux[926], montrent Darius, fils d'Artaxerxès, voulant mettre à mort son père qui était « plus en sûreté du côté de ses ennemis que de ses fils » (« *tutior ab hostilibus quam a filiis* », X, 1, 7), puis son frère Ochus, une fois au pouvoir, qui « remplit le palais royal par le meurtre de ses parents et le massacre des princes » (« *regiam cognatorum caede et strage principum replet* », X, 3, 1). Justin annonce enfin le sort de Darius III « tué par ses parents » (« *a cognatis occisus* », X, 3, 7).

Alexandre s'inscrit ainsi parfaitement dans la continuité des souverains achéménides dévoyés, qui ne reconnaissaient plus leurs proches, leurs amis, leurs parents, et les noyaient dans un flot de sang, à la différence de Philippe qui, malgré ses défauts, restait proche de ses « amis ».

2. Les *uitia* du roi

C'est là l'un des « vices » par lesquels Alexandre surpasse son père. Un autre exemple est convoqué lors des portraits croisés des rois :

> Frugalitati pater, luxuriae filius magis deditus erat.
>
> Le père était disposé à la sobriété, le fils davantage à l'excès.[927]

Il est intéressant de noter que M.-P. ARNAUD-LINDET insiste sur le caractère des deux hommes et traduit « *frugalitati* » par « modération », et « *luxuriae* » par « démesure », tandis

[926] RUBERTO 2014.
[927] Justin, IX, 8, 20.

que qu'É. CHAMBRY, s'il conserve bien l'idée d'« intempérance », lui oppose la notion de « frugalité ». La frugalité, que nous avons traduit par « sobriété », renvoie aussi bien au caractère d'un homme simple, se satisfaisant de peu, qu'à la petite quantité de biens dont il se satisfait[928]. Mais il faut dès lors rendre sa plénitude de sens aussi au terme « *luxuriae* », renvoyant à la fois au luxe et à la profusion, qu'à l'intempérance et à la démesure, enfin à la *mollitia* elle-même[929]. Tous ces sens ne s'excluent pas les uns les autres, mais ils sont intimement liés dans l'esprit des Romains. En découvrant le luxe perse, Alexandre oublie la *frugalitas*, la *moderatio* macédonienne, qui était le propre de son père, au profit d'une vie de mollesse et d'excès[930].

Alexandre est le modèle même de l'homme succombant à ce vice, susceptible de toucher tous les grands hommes, dès lors que leur pouvoir met à portée de leur main des « possibilités supérieures de jouissance.[931] » D'autant que pour les Romains il est intimement lié à la Grèce et plus encore à l'Orient hellénistique, capable par exemple de corrompre toute l'armée de Sylla[932].

Le luxe de l'Orient permet ainsi au roi d'assouvir absolument tous ses désirs, ce qui le conduit à l'excès. Dès lors *mollitia* et *luxus* se trouvent intimement liés au concept de la *libido*, que J. R. DUNKLE définit comme « a despotic caprice which caracterizes rule according to the desire of one man.[933] » Il élargit son propos en opposant *libido* et *lex*, la loi étant vue comme « an objective and impersonal set of standards ». Chez Trogue Pompée, la *libido* d'Alexandre ne s'oppose pas ainsi à la *lex*, mais au *mos*, qui recouvre exactement la même notion.

L'un des meilleurs exemples de cette *libido* d'Alexandre est ainsi l'adoption du costume perse. Le fait d'arborer des vêtements féminins, *a fortiori* lorsqu'ils sont exotiques, deux qualificatifs appropriés pour la « *longam uestem auratam purpureamque* » (XII, 3, 9) qu'Alexandre et ses amis revêtent, est en effet révélateur de cette *mollitia*[934], et leur adoption

---

928 Ainsi F. GAFFIOT donne à « *frugalitas* » les sens suivants : « modération, sagesse, frugalité, sobriété ».

929 Voici l'ensemble des sens donnés à « *luxuria* » par F. GAFFIOT : « exubérance, excès, surabondance », et au figuré « somptuosité, profusion, luxe », « intempérance dans l'exercice du pouvoir », et enfin « vie molle, voluptueuse ».

930 L. PRANDI (2016 (1), 9) note justement que si l'abandon d'Alexandre à la mollesse est un lieu commun, son opposition à la sobriété de Philippe n'est présente que dans le texte de Justin ; elle y voit donc un enrichissement de la tradition par Trogue Pompée.

931 DUPONT & ÉLOI, 2001, 271. Les auteurs développent ainsi les exemples de trois « grands *molles* de la République », Flaminius, Sylla et César, « que l'expansion inouïe de l'*imperium romanum* avaient [*sic*] égalés aux rois orientaux successeurs d'Alexandre. »

932 Sall., *Cat.*, II, 5. Sur le lien entre *mollitia* et hellénisation, voir EDWARDS 1993, 92-97. Sur le rapport entre *mollitia* et culture, en lien avec la *malakia* grecque, voir SISSA 2011², 256-261.

933 DUNKLE 1967, 168.

934 EDWARDS 1993, 68 ; YAKOUBOVITCH 2015, 75 ; ATKINSON 1980, 125-126. Sur la manière dont l'adoption de vêtements féminins est une marque de dépravation liée au luxe, voir Sén., *Nat.*, VII, 31, 1-3 ; *Ep.*, 122, 7.

ne relève chez Justin de rien d'autre qu'un caprice d'Alexandre. Le fait d'arborer la couleur rouge, alors que la virilité imposerait de garder la couleur naturelle du tissu, et dans l'absolu le blanc, relève aussi de ce vice[935]. Enfin il faut noter que la robe rouge et la couronne (ici « *diadema* », XII, 3, 8) sont caractéristiques du tyran, et ces marques distinctives sont tout à fait familières des Romains[936]. Ainsi la *libido* propre aux tyrans d'Alexandre le conduit à porter un vêtement et un bijou révélateurs précisément de sa nature tyrannique.

La *libido* du roi est également perceptible dans son appétit sexuel. La séquence du début du livre XII, où apparaissent successivement Thalestris (XII, 3, 5), les « harems de favorites royales » (« *paelicum regiarum greges* », XII, 3, 10) et vraisemblablement Roxane (XII, 4), ainsi que les amours d'Alexandre avec Barsine (XI, 10, 2) et la « catin » (« *scortum* », XII, 7, 9-11) Cléophis attestent d'une forme d'hypersexualité propre aux tyrans[937]. On peut en outre s'interroger sur les raisons qui justifient l'attachement d'Alexandre à Héphestion. Au moment de sa mort, on apprend que ce dernier est très cher à Alexandre en raison de « sa beauté et sa jeunesse d'abord, et de ses complaisances ensuite » (« *primo formae pueritiaeque, mox obsequiis* », XII, 12, 11). Certes la beauté physique d'Héphestion peut être le reflet de sa beauté morale justifiant l'attachement d'Alexandre : celui-ci est sans doute à ses yeux un parfait *kalos kagathos*. Toutefois la mention qui lui fait suite de ses « complaisances », traduisant le terme « *obsequiis* » pouvant désigner des complaisances sexuelles[938], instaure un doute très sérieux sur la nature exacte de la relation entre les deux hommes, auquel cas Alexandre rejoindrait la liste des *molles* se laissant aller aux amours homosexuelles telles que Rome en avait connu un certain nombre à la fin de la République, du moins selon les invectives publiques qui nous sont parvenues[939], à commencer par Jules César, « le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris.[940] »

La *libido* et la *mollitia,* auxquelles succombe Alexandre, font ainsi partie des défauts traditionnels des despotes. J. R. DUNKLE, dans son article sur l'image du tyran grec dans

[935] DUPONT & ÉLOI, 2001, 122-123.
[936] Selon J. R. DUNKLE (1967, 170) qui s'appuie notamment sur un reproche adressé à Tiberius Gracchus par un sénateur : « il s'avança et dit que parce qu'il était le voisin de Tibérius, il savait qu'Eudémon de Pergame lui avait donné le diadème et la pourpre des rois, comme s'il devait régner sur Rome. » (Plut., *T. Gracch*., 14, 3-4).
[937] Sur l'hypersexualité des empereurs vus comme des « monstres sexuels » s'abandonnant à leur *libido*, voir PUCCINI-DELBEY 2007, 321-335. J. R. DUNKLE (1967, 161-164) relève toutes les accusations de luxure portées par Cicéron pour dénoncer le caractère tyrannique de ses opposants, que ce soit Verrès, Clodius, Pison ou Antoine.
[938] Quinte-Curce emploie ainsi l'expression « *obsequio corporis* » (X, 1, 25) pour désigner les rapports entre Alexandre et l'eunuque Bagoas.
[939] DUNKLE 1967, 169.
[940] Suet., *Caes*., 52, 3. Sur les relations de César avec Nicomède, et le lien entre homosexualité et *mollitia*, voir DUPONT & ÉLOI, 2001, 286-290 ; EDWARDS 1993, 90-92. De la même manière, Cicéron se moque par exemple des relations d'Antoine et de Curion (Cic., *Phil*., 13, 17).

l'invective politique romaine à la fin de la République (1967), relève que les vices des tyrans dont sont accablés les opposants politiques sont toujours les mêmes. En plus de la *libido*, il relève le *uis*, la *superbia* et la *crudelitas*, auxquelles s'ajoute l'*impietas*[941], que manifeste notamment un Verrès dans les discours de Cicéron[942].

Or, lorsque Trogue Pompée choisit de faire passer Alexandre à Gordion uniquement pour se servir de son oracle et passer pour le futur maître de l'Asie[943] (XI, 7, 4), et qu'il le montre usant de violence pour l'accomplir, (« *uiolentius oraculo usus* », XI, 7, 16), il souligne son *impietas*. De la même manière, lorsqu'Alexandre soudoie, à nouveau chez le seul Trogue Pompée[944], les prêtres d'Ammon pour se faire passer pour le fils d'un dieu (« *subornat antistites* », XI, 11, 6), il fait preuve d'*impietas*.

De même la *superbia*, si détestée des Romains qui en gardaient le souvenir dans le nom de leur dernier roi, Tarquin le Superbe[945], est quant à elle surtout visible dans cette volonté d'Alexandre d'être considéré comme un dieu. Le terme est d'ailleurs utilisé par Justin à propos de la proskynèse, vu comme « l'usage perse de l'arrogance royale » (« *Persico superbiae regiae more* », XII, 7, 1) ; au moment de la visite d'Alexandre au sanctuaire d'Ammon, deux défauts liés à la *superbia* sont mis en avant par Trogue Pompée et Justin : « une arrogance et un orgueil extraordinaires » (« *insolentia mirusque tumor* », XI, 11, 12) qui déparent avec la *comitas* héritée de la culture grecque et des institutions macédoniennes, dont Philippe avait su faire preuve[946]. Dans ces deux épisodes, Alexandre apparaît comme un tyran se livrant à un caprice en usant de son pouvoir, ce que souligne l'usage du verbe *iubere*[947], nouvelle marque de sa *libido*. Concernant la proskynèse, Quinte-Curce (VIII, 5, 6) utilise lui aussi le verbe *iubere*, et les remarques que formule I. YAKOUBOVITCH (2015, 109) sur cet emploi éclairent également le texte de Justin : « C'est la victoire de la contrainte et de la coercicion sur l'*auctoritas* […] : nous avons affaire à une perversion de l'*imperium*, c'est-à-dire une dérive tyrannique

[941] Voir cette liste p.151, 161 et 166 ; sur l'*impietas* voir p.162. P. M. MARTIN (1994, 73-78) inventorie quant à lui en tant que « vices royaux » la *superbia*, l'*impietas*, la *perfidia*, la *crudelitas* et les « vices bas » relevant de la mollesse.
[942] Par exemple Cic., *Verr*., I, 1, 5. Pour un exemple poétique de tyran impie, voir Lycaon dans Ov., *M.*, I, 218-223.
[943] Voir p.171-172.
[944] Voir p.245-247.
[945] Sur la manière dont les Romains ont fait de Tarquin II un roi à l'image d'un tyran grec, voir MARTIN 1982, 278 sq.
[946] Les deux rois furent sensibles aux lettres grecques (*litterarum cultus utrique similis*, IX, 8, 18), mais contrairement à son père, Alexandre oublia cette culture (XI, 11, 12).
[947] *se patre censeri iubet* (XI, 11, 8) ; *non salutari sed adorari se iubet* (XII, 7, 1). Le verbe est d'ailleurs à nouveau employé au retour d'Alexandre du sanctuaire de Siwah, au moment de la fondation d'Alexandrie, dont il ordonne qu'elle soit la nouvelle capitale de l'Égypte (*Reuersus ab Hammone Alexandream condidit et coloniam Macedonum caput esse Aegypti iubet*, XI, 11, 13), ce qui peut légitimement apparaître comme une nouvelle manifestation de sa *superbia*.

évidemment totalement contraire à l'esprit de la *libertas*. » La *superbia* d'Alexandre est la transposition latine de l'*hybris* grecque du tyran[948] : son désir d'être adoré le conduit dès lors à abuser de son pouvoir en tentant de contraindre[949] les Macédoniens à lui vouer un culte qu'ils refusent.

Quant à la *uis* et à la *crudelitas*, que l'on peut lier l'une à l'autre dans le comportement d'Alexandre, elles ne font guère de doute si l'on regarde ne serait-ce que la mort violente de Clitos, de la main même du roi, désignée par deux fois par le terme « *caede* » (XII, 6, 4 et 5). On pourrait ajouter entre autres exemples les meurtres de Parménion et de Philotas[950], considérés par Alexandre lui-même comme une « tache de cruauté » (« *saeuitiae macula* », XII, 5, 5), ou l'exécution de ses gouverneurs au retour de l'expédition en Inde, dont le texte de Justin précise qu'elle fut « exercée avec cruauté » (« *crudeliter habita* », XII, 14, 4).

Le cas des gouverneurs est particulièrement éclairant. Tous les historiens d'Alexandre évoquent le sort de ces satrapes qui, en l'absence du roi, et pensant qu'il ne reviendrait pas de son expédition[951], se livrèrent à de nombreuses exactions[952]. Ainsi la mise à mort de ces gouverneurs indélicats est-elle toujours perçue comme une marque de justice, y compris lorsqu'elle s'étend chez Quinte-Curce à six cents de leurs soldats, « qui avaient été les instruments de leur cruauté » (« *qui saeuitiae eorum ministri fuerant* », X, 1, 8). Arrien justifie également ces sentences par la volonté d'Alexandre de dissuader les autres gouverneurs de se montrer injustes[953].

Or, dans le texte de Justin, les motifs exacts ne sont pas présentés.

Ibi multae deuictae gentes praefectos suos accusauerunt, quos sine respectu amicitiae Alexander in conspectu legatorum necari iussit.

Là, de nombreux peuples vaincus mirent en cause leurs gouverneurs qu'Alexandre, sans tenir compte de leurs liens d'amitié, fit mettre à mort sous les yeux de leurs ambassadeurs.[954]

---

[948] DUNKLE 1967, 168 ; MARTIN 1994, 73.
[949] Sur une opposition entre *libertas* et *superbia*, voir MARTIN 1994, 109-111.
[950] Les meurtres de Parménion, Philotas, Clitos et Callisthène apparaissent comme des exécutions politiques dans la mesure où tous étaient des opposants à des dispositions d'Alexandre et à son évolution. Or, comme l'a montré J. R. DUNKLE (1967, 169-170), la notion de *crudelitas* renvoie notamment à la dimension du « political murder ».
[951] Arr., *An.*, VII, 4, 2 ; Plut., *Alex.*, 68, 3.
[952] Quinte-Curce (X, 1, 3-5) fait état d'actions impies, de l'outrage de jeunes femmes de noble famille, notamment par Cléandre qui, après avoir violé l'une d'entre elles, l'avait abandonnée à son esclave ; Arrien (*An.*, 27, 4 et 30, 2) parle de pillages de temples et de tombes royales, et de violences contre les administrés, voire d'exécutions. Plutarque (*Alex.*, 68, 3) et Diodore (XVII, 106, 2), en donnant moins de détails, condamnent aussi les injustices et violences des satrapes.
[953] *An.*, VI, 27, 4. P. BRIANT (2011[7], 64) va même jusqu'à penser qu'en présentant ainsi Alexandre comme un justicier, Arrien s'inpirait peut-être de « l'image xénophontique du monarque idéal. »
[954] Justin, XII, 10, 8.

En revanche, on voit Alexandre qui ne se fie qu'à la parole des « peuples vaincus », autrement dit des barbares, et qui leur donne satisfaction de manière directe, « sous les yeux de leurs ambassadeurs », et sans autre forme de procès. Cette présentation des faits, qui donne bien moins de légitimité aux actions qui plus est cruelles d'Alexandre, mais qui accentue sa crédulité, s'oppose donc à la version des autres historiens et semble aller dans le sens d'une tradition évoquée par Arrien :

> Alexandre, pour sa part, était trop enclin à cette époque, dit-on, à croire les accusations, à les considérer comme fondées dans tous les cas, et à châtier avec rigueur des gens convaincus de fautes sans gravité, parce qu'il estimait qu'avec une telle mentalité ils étaient capables de commettre de grands crimes.[955]

Par ailleurs, seul Justin situe ces exécutions, non au retour de la Gédrosie et de la Carmanie, mais à Babylone[956] à laquelle renvoie l'adverbe *ibi*.

Trogue Pompée, utilisant peut-être ici une autre source, semble avoir ainsi profité de cet épisode pour souligner à nouveau l'orientalisation d'Alexandre, qui écoute les barbares davantage que ses propres gouverneurs, ainsi que son mépris de l'*amicitia*, que manifeste clairement l'expression « *sine respectu amicitiae* »[957]. Cet épisode illustre bien la manière dont Trogue Pompée développe la *crudelitas* traditionnelle des tyrans : relevant elle aussi de l'abus d'autorité (*iussit*), c'est une cruauté qui s'exerce spécifiquement contre les proches du roi comme l'annonçait le début du livre XII[958].

Contrairement à son père Philippe, Alexandre est devenu un tyran, et cela parce qu'il est devenu un Perse. Il agit donc non comme un roi macédonien mais comme un despote oriental, lui qui s'est laissé corrompre par tous les vices des barbares : leur *mollitia* et leur *libido*, leur *superbia* et enfin leur *crudelitas* que l'épisode des Grecs mutilés avaient révélée[959].

---

[955] Arr., *An.*, VII, 4, 3. Trad. P. SAVINEL.
[956] Voir HECKEL 1997, 270.
[957] Parmi les gouverneurs mis à mort figurent Cléandre, Sitalcès, Héracon et Agathon, qui étaient des Compagnons, donc des Amis / amis du roi, ayant tenu des rôles importants dans son armée jusqu'en 330. Voir HECKEL 1997, 269-270 ; BATTISTINI 2004, 466, 643, 960.
[958] Par l'expression « *saeuire in suos* » (XII, 5, 1).
[959] Ceux-ci avaient demandé à Alexandre de « les venger de la cruauté des ennemis » (« *se quoque ab hostium crudelitate uindicaret* », XI, 14, 11).

3. Le règne de la peur

La cruauté d'Alexandre paraît donc sans limite : elle s'exerce contre ses amis, contre des hommes innocents[960], et sur la foi des dénonciations des barbares. Elle suscite dès lors la peur à tous les proches d'Alexandre et à son armée, et apparaît comme un vrai système de gouvernement[961] qu'avait annoncé Trogue Pompée dès la fin du livre IX, en l'opposant à la manière dont Philippe s'assurait quant à lui le respect :

> Amari pater malle, hic metui.
>
> Son père préférait être aimé, lui être craint.[962]

Les mises à mort des gouverneurs ont souvent été interprétées comme les signes d'un pouvoir délétère, s'appuyant sur la suspicion et la peur[963]. Chez Justin, la culture de l'arbitraire, du mensonge et de la terreur est perceptible bien plus tôt.

Alexandre en effet semble s'illustrer par un autre vice royal, s'opposant à la *fides* dont un bon gouvernant doit faire preuve, à savoir sa *perfidia*[964]. Celle-ci se manifeste notamment dans deux épisodes dont Justin livre un traitement original : celui de la création du bataillon des Indisciplinés, par les lettres qu'il fait écrire aux soldats pour connaître leurs pensées à son endroit et pouvoir se débarrasser des mécontents, et celui de la mort de Callisthène et de nobles macédoniens, « sous prétexte de complot » (« *sub specie insidiarum* », XII, 7, 2)[965]. Alexandre use ainsi du mensonge, appuyant son pouvoir sur des apparences trompeuses (*specie*) et la simulation (« *simulato maerore* », XII, 3, 1 ; « *simulat* », XII, 5, 5), et a enfin recours à des pièges pour perdre ses opposants. La torture de Philotas, et, chez le seul Justin, de Parménion[966], apparaît également comme un moyen de perdre des innocents en leur extorquant de faux aveux et relève autant de la *crudelitas* du tyran que de sa *perfidia*.

Dans cette atmosphère détestable de mensonge et de complot, le règne d'Alexandre se révèle bel et bien être le règne de la peur, et c'est son *auctoritas* qui s'en trouve dès lors corrompue. Alexandre est en effet constamment associé à la crainte qu'il inspire, de deux

---

[960] Parménion (XII, 5, 4) et Clitos (XII, 6, 6) sont tous les deux qualifié d'« innocents » (*innoxius*).
[961] Sur la *crudelitas* « indissociable de la condition royale » et comme « méthode de gouvernement », voir MARTIN 1994, 75-77.
[962] Justin, IX, 8, 17.
[963] HECKEL 1997, 269-270 ; BOSWORTH 1989, 146-149 ; BADIAN 1961.
[964] Sur la *perfidia*, voir MARTIN 1994, 74-75.
[965] Voir p.204-208 et 303-309.
[966] « *de utroque prius quaestionibus habitis* » (XII, 5, 3).

manières différentes. Justin, suivant vraisemblablement Trogue Pompée, distingue deux types de crainte en usant de deux mots différents : Alexandre est dès le début l'homme du *terror* ; il devient en plus l'homme du *metus*.

Le *terror* est ainsi le sentiment que le roi des Macédoniens inspire aux autres nations, à partir de la bataille d'Issos, et c'est pour cette raison que celles-ci se rangent derrière lui[967]. C'est bien ce « *terror nominis* », qui a envahi « le monde entier » (« *uniuersum terrarum orbem* », XII, 13, 2), qui a conduit les cités occidentales à envoyer des délégations à Babylone pour se soumettre au fils de Philippe. C'est ainsi grâce à la terreur qu'il crée qu'Alexandre semble dominer son immense empire[968].

Le *metus* est quant à lui un sentiment de crainte individuel, dont est affecté chaque membre d'un groupe. Dans les *Histoires philippiques*, le rapport d'Alexandre au *metus* change du tout au tout. En effet dès le tout début du livre XI, après la mort de Philippe, Alexandre est présenté comme celui qui éloigne la peur, le *metus* des Macédoniens (« *metum timentibus demeret* », XI, 1, 8) : il est alors vu comme un remède (*medela*, XI, 1, 7), comme un espoir (*spem*, XI, 1, 8). Plus tard, Alexandre apparaît de la même manière comme celui qui ôte la peur des femmes de la famille de Darius, dans une expression très proche de la précédente (« *timentibus mortis metum dempsit* », XI, 9, 15), et qui les invite à l'espoir (« *sperare* », XI, 9, 16). Ces similitudes révèlent ainsi une grande cohérence dans la construction du personnage.

Au livre XII, suite au basculement d'Alexandre qui devient un tyran d'Orient, il est celui qui suscite le *metus* : c'est en effet le « *metus regis* » (XII, 11, 9) qui pousse ses hommes à ne pas s'opposer à leurs châtiments lors de la mutinerie d'Opis ; Alexandre lui-même avait reconnu être devenu un objet « de peur et de haine » (« *metum et odium* », XII, 6, 12) chez ses propres amis.

De la peur à la haine se dessine ainsi l'image traditionnelle de l'*odium regni* hérité du règne du dernier des Tarquin, revivifié au II^e^ siècle et à la fin de la République dont il était un fondement de l'idéologie[969].

---

967 « *Gessit et plura bella cum praefectis Darii, quos iam non tam armis quam terrore nominis sui uicit*. » XI, 6, 14.

968 Sur ce « *terror* », voir PRANDI 2016 (1), 11-12. L'auteur relève notamment que cette terreur est aussi visible du point de vue occidental. Ainsi les Carthaginois sont dits « *exterriti* » (XXI, 6, 1) par les conquêtes d'Alexandre, et notamment la destruction de Tyr.

969 Sur l'*odium regni*, voir MARTIN 1994, 3-184, et notamment 3-11. À la page 4, P. M. MARTIN définit ainsi l'expression latine : « le fait de se détourner avec une irrépressible répulsion de tout ce qui, de près ou de loin, ressemble au régime monarchique ».

Toutefois, cet aspect ne semble pas dominer, dans la mesure où le mot *odium* relatif à Alexandre n'est employé qu'à cette occasion. Le terme qui revient le plus fréquemment, renvoyant à la haine portée contre lui, est *inuidiosus*. Le terme est employé par deux fois à propos de l'adoption des coutumes orientales, d'abord pour le costume (XII, 3, 9), puis pour la proskynèse (XII, 7, 1). On le trouve également après la mort de Clitos, alors qu'Alexandre pense à tout ce qu'il « a créé de fables et d'hostilité dans sa propre armée » (« *in exercitu suo […] fabularum atque inuidiae* », XII, 6, 12). Ainsi le terme renvoie toujours à l'orientalisation d'Alexandre, principal sujet de discorde entre le roi et ses hommes. Le roi n'est donc pas tant touché par l'*odium regni* des Macédoniens qui ne rejettent pas, comme plus tard les Romains, la monarchie de manière viscérale, puisant cette aversion dans leur histoire et leur culture. Les Macédoniens n'ont pas de haine à l'égard du roi, mais à l'égard de leur roi ; ils ne détestent pas la fonction, ils détestent Alexandre, précisément car il salit cette fonction en se détournant des mœurs qu'il est censé protéger ; les Macédoniens donc n'éprouvent pas tant un *odium* qu'une *inuidia*. Celle-ci renvoie étymologiquement au fait de jeter le mauvais œil contre quelqu'un, et s'applique ainsi à une personne déterminée, jalousée pour sa position sociale, pour son pouvoir[970].

Pour récapituler, voici ce sur quoi repose le pouvoir d'Alexandre dans le livre XII : machinations (*insidiae*), mensonges (*simulationes*), accusations excessives (*accusationes*), punitions et cruauté (*supplicia*, *crudelitas*), peur (*terror* / *metus*) et haine (*inuidia*). Dès lors, le paragraphe dans lequel Justin développe les raisons ayant poussé Antipater à fomenter un complot contre le roi s'inscrit parfaitement dans le climat de déliquescence des dernières années du règne d'Alexandre :

Auctor insidiarum Antipater fuit, qui cum carissimos amicos eius interfectos uideret, Alexandrum Lyncestarum, generum suum, occisum, se magnis rebus in Graecia gestis non tam gratum apud regem quam inuidiosum esse, a matre quoque eius Olympiade uariis se criminationibus uexatum. Huc accedebant ante paucos dies supplicia in praefectos deuictarum nationum crudeliter habita. Ex quibus rebus se quoque a Macedonia non ad societatem militiae, sed ad poenam uocatum arbitrabatur.

L'instigateur du traquenard fut Antipater, qui voyait que les amis les plus chers d'Alexandre avaient été tués, qu'Alexandre des Lyncestes, son gendre, avait été exécuté, que lui-même, après avoir mené de grandes actions en Grèce, n'était pas tant objet de bienveillance que de jalousie aux yeux du roi, qu'il avait également été accablé de diverses accusations calomnieuses par sa mère Olympias. S'y ajoutaient les supplices exercés avec

[970] Pour une mise au point sur l'opposition *odium* / *inuidia*, voir HELLEGOUARC'H 1972², 191-196 ; MARTIN 1994, 3-4. Pour une précision différenciant les quatre types de haine à Rome, voir MARTIN 2009, 49-50.

cruauté peu de jours avant contre les gouverneurs des nations vaincues. Et cela l'amenait à penser que lui aussi n'avait pas été appelé de Macédoine pour participer à l'expédition, mais pour être châtié.[971]

On retrouve ici tous les ingrédients du pouvoir tyrannique dénoncés par Trogue Pompée et Justin. Si Antipater a voulu la mort d'Alexandre, c'est qu'il était animé par la peur d'un châtiment (*poenam*), légitime en raison de la mort injuste de nombreux proches du roi (*carissimis amicos interfectos* ; *Alexandrum Lyncestarum occisum*), notamment sous la forme de punitions (*supplicia*) cruelles (*crudeliter*), et en raison d'un climat de délation et de mensonge (*criminationibus*) et de haine (*inuidiosum*).

Alexandre a donc dans la version de Trogue Pompée récolté ce qu'il avait semé : lui qui avait élaboré des coups-fourrés pour se débarrasser de ses opposants fut la victime d'une machination (*insidiarum*). C'est parce qu'Alexandre avait usé du mensonge qu'Antipater crut qu'il lui mentait en le faisant venir auprès de lui sous un faux prétexte ; c'est parce qu'il croyait être l'objet d'un complot de son roi qu'il en fomenta un contre lui ; c'est parce qu'Alexandre avait mené tant de ses proches à la mort qu'un de ses proches le conduisit à la sienne. La portée moralisatrice du livre devient ainsi évidente, et la sentence qu'avait inspirée l'épisode de Zopyrion, qui avait payé de sa vie le fait de s'en être pris à des innocents, convient parfaitement pour justifier ce qu'il advient d'Alexandre[972].

Cette version de la mort d'Alexandre est donc lourde de sens et s'inscrit parfaitement dans la perspective politique et morale de Trogue Pompée, dénonçant les dérives tyranniques d'Alexandre devenu despote oriental et s'attaquant aux siens. Il n'est donc pas certain que cette théorie du complot, présentée comme une simple rumeur par les autres historiens, le fut aussi dans le texte de l'historien gaulois, et qu'il faille considérer que c'est Justin qui présente comme un fait une tradition à laquelle Trogue Pompée ne devait pas accorder de crédit[973].

En plus des raisons qui auraient poussé Antipater à passer à l'acte, Justin livre le détail de l'assassinat du roi :

Pour devancer le roi, il [Antipater] suborne donc son fils Cassandre après lui avoir confié le poison : il avait coutume de servir le roi à table avec ses frères Philippe et Iollas. Or la puissance de ce poison était si grande qu'il ne se conservait ni dans le bronze, ni dans le fer, ni dans l'argile, et qu'on ne pût le transporter dans un autre réceptacle qu'un sabot de cheval. Comme son fils avait été averti de n'avoir confiance en personne d'autre que le

[971] Justin, XII, 14, 1-5.
[972] « *poenas temere inlati belli genti innoxiae luit* » : « il paya le fait d'avoir sans réfléchir porté la guerre contre un peuple inoffensif. » (XII, 2, 17). On remarque le même usage de l'adjectif *innoxius* pour qualifier les Scythes, Parménion et Clitos.
[973] Comme le pense W. HECKEL (1997, 284-285).

Thessalien et ses frères, c'est donc pour cette raison qu'on prépara et qu'on reprit le banquet chez le Thessalien. Philippe et Iollas, qui avaient coutume de goûter les premiers et de préparer le vin du roi, versèrent le poison dans l'eau froide qu'ils venaient de goûter.[974]

Ces données se retrouvent dans l'ensemble dans l'*Épitomé de Metz,* le *Roman d'Alexandre* et chez Arrien qui les conteste[975], ce qui est la preuve d'une tradition vivace. On les lit également chez Diodore, qui évoque lui aussi le conflit entre Antipater et Olympias et les calomnies de cette dernière (118, 1), le souvenir des morts des proches d'Alexandre, et sont cités alors Parménion et Philotas (118, 1), le poison donné à boire à Alexandre par le biais de son échanson (118, 1), ainsi que la frilosité des historiens à transmettre cette version des faits en raison de la puissance des conjurés (118, 2). On retrouve ainsi chez cet auteur la même explication que celle que donne Justin au caractère non officiel de la cause de la mort d'Alexandre[976]. En outre, dans la mesure où Diodore et Justin sont également très proches dans leur narration de la mort d'Alexandre remontant au banquet chez Médios, et que cette version est vraisemblablement héritée de Clitarque[977], il peut être assez légitime de penser que Trogue Pompée et Diodore suivent tous les deux Clitarque dans l'ensemble des deux passages, et que l'historien alexandrin avait lui-même fait écho à cette version des faits, introduite peut-être par une phrase proche de celle de Diodore annonçant un changement de source[978].

La source ici utilisée indirectement par Trogue Pompée est vraisemblablement un pamphlet portant sur les derniers jours et un prétendu testament d'Alexandre le Grand. La remarquable étude de W. HECKEL à son sujet tire quelques conclusions qu'il convient ici de reprendre rapidement : ce pamphlet aurait été écrit entre l'été 317 et l'hiver 316, au plus tard le

[974] Justin, XII, 14, 6-9.

[975] Pour une compilation de toute la matière concernant cette version des faits, voir HECKEL 1988, 86-107. Voici par exemple le texte d'Arrien, donnant des éléments très proches de ceux présents chez Justin : « Je sais qu'on a écrit beaucoup d'autres choses sur la mort d'Alexandre : par exemple, qu'Antipater envoya à Alexandre un poison, et que c'est ce poison qui a causé sa mort ; que c'est Aristote qui l'avait fabriqué pour Antipater, parce qu'il avait peur d'Alexandre depuis ce qui était arrivé à Callisthène, et que c'est Cassandre, le fils d'Antipater qui l'avait apporté ; certains ont même écrit qu'il l'apporta dans un sabot de mule, et que c'est Iollas, le frère cadet de Cassandre, qui le fit prendre à Alexandre ; cet Iollas était échanson du roi, et Alexandre l'avait vexé, peu avant de mourir ; certains disent même que Médios aurait pris part à l'affaire, en tant qu'amant d'Iollas : c'était en effet Médios qui avait invité Alexandre à festoyer ; or, après avoir vidé sa coupe, il avait ressenti une vive douleur qui l'avait amené à quitter la beuverie. […] Et qu'il soit bien entendu que je rapporte ce genre de choses plutôt pour montrer que je sais qu'elles ont été dites que comme un récit digne de foi. » *An.*, VII, 27. Trad. P. SAVINEL.

[976] « Ses amis répandirent le bruit qu'une ivresse excessive était cause de sa maladie ; or ce fut en réalité une machination, dont le scandale fut étouffé par la puissance de ses successeurs. » XII, 13, 10.

[977] Voir p.190-194.

[978] « Comme certains historiens présentent une version différente de la mort du roi (ils déclarent qu'elle fut provoquée par un poison mortel), nous jugeons nécessaire de ne pas passer leurs dires sous silence. » DS, XVII, 6. Trad. P. GOUKOWSKY. N. G. L. HAMMOND (2007(2), 114-115) estime que Trogue Pompée a trouvé cette version dans l'œuvre de Satyros.

printemps 315[979] (dates qui n'excluent pas que Clitarque en ait eu connaissance[980]). Son auteur pourrait être un dénommé Holkias qui avait pris le parti de Polypercon lors des guerres entre diadoques, et qui voulait ainsi dénigrer ses opposants[981] en leur attribuant la responsabilité de la mort d'Alexandre[982].

Ainsi, ce sont presque tous les proches du roi qui auraient conspiré pour lui donner la mort. Si le texte de Justin ne les fait pas tous apparaître, on relève qu'en plus d'Antipater et de ses fils, Cassandre et Iollas, Médios semble aussi impliqué dans le forfait[983], désigné comme le « Thessalien » ayant la confiance d'Antipater.

Ce sont ainsi les Macédoniens qui chez Trogue Pompée mirent à mort leur roi, victime du climat de terreur qu'il avait lui-même imposé, ce qui apparaît comme le sort attendu d'un roi ayant trahi les siens. Le choix fait vraisemblablement par l'historien voconce d'assumer cette tradition montre de la sorte une grande cohérence dans la composition et la perspective de cette partie significative des *Histoires philippiques*.

4. Les passions d'Alexandre

Si l'orientalisation d'Alexandre constitue certainement la cause majeure de son attitude tyrannique, elle n'est cependant pas seule responsable. Alexandre en effet est sujet à des passions funestes qui lui sont propres, et dont il apparaît même comme un parangon.

En cela aussi il s'écarte de son père Philippe.

> Prudentior ille concilio, hic animo magnificentior. Iram pater dissimulare, plerumque etiam uincere ; hic ubi exarsisset, nec dilatio ultionis nec modus erat.
>
> L'un était plus prudent dans son dessein, l'autre plus splendide dans son désir. Le père dissimulait sa colère, le plus souvent même la dominait ; quand celui-ci s'était enflammé, il n'y avait pas de retard ni de mesure à sa vengeance[984].

On voit ici se dessiner les figures antithétiques d'un roi, Philippe, qui se montre raisonnable (*concilio*), mesuré (*prudentior*) et capable de dominer (*uincere*) ses passions, et

[979] HECKEL 1988, 71-77 ; 1997, 286.
[980] A. ZAMBRINI (2008, 216) se sert d'ailleurs de cet élément pour donner comme date de la rédaction de son œuvre les années 309-308.
[981] Sur la longue liste des conjurés, voir notamment le tableau récapitulatif établi par W. HECKEL (1988, 34-35) où figurent notamment Léonnatus, Néarque, Pithon et Médios.
[982] HECKEL 1988, 79-81.
[983] Sur Médios comme conjuré, voir HECKEL 1988, 37-38.
[984] Justin, IX, 8, 13-14.

d'un autre, Alexandre, tombant dans la démesure (*magnificentior*, *nec modus*) en raison de son désir (« *animo* » s'opposant à « *consilio* » nous semble relever du désir et de la volonté non raisonnés[985]) et de sa colère (*iram*, *exarsisset*, *ultionis*).

Cette image d'Alexandre victime de ses passions, où se perçoit l'empreinte du stoïcisme, se retrouve dans une abondante tradition à la fois rhétorique et philosophique[986], pour laquelle le Conquérant constituait un *exemplum* de premier ordre[987]. Trogue Pompée, et *a fortiori* Justin qui à tout le moins fréquentait les écoles de rhétorique[988], ne pouvaient être insensibles à ces aspects.

Un exemple illustre bien le lien entre rhétorique et philosophie, tout en montrant l'attention que portaient nos auteurs à ces domaines. La quatrième suasoire dont traite Sénèque le Père s'intitule : « Alexandre le Grand délibère pour décider s'il doit entrer dans Babylone, bien que la réponse d'un augure l'ait averti du danger. » Ce sujet traditionnel que l'on retrouve cité ailleurs que chez le père du philosophe[989], invite le déclamateur à reprendre notamment les arguments formulés par le philosophe Anaxarque qui convainquirent Alexandre de ne pas écouter les mages chaldéens, l'avertissant d'un danger mortel à Babylone, et à entrer dans la cité où il devait trouver la mort[990]. Sénèque rapporte ainsi un extrait de la déclamation d'Arellius Fuscus se mettant à la place du philosophe et ne développant selon son propos « rien d'autre que les questions relatives à la connaissance de l'avenir[991] », et dépassant donc le cadre purement rhétorique. Or, dans le texte de Justin, de la même manière, sont brièvement exposés des arguments prêtés à Anaxarque qui, comme le note L. SANTI AMANTINI (1981, 280), ne manquent pas d'habileté philosophique : « Là, il fut pressé par le philosophe Anaxarque de mépriser au contraire les prédictions des mages, en les tenant pour trompeuses, incertaines, inconnues des mortels si elles s'accordaient avec les destins, et immuables si elles étaient le fruit de la nature.[992] »

---

[985] Voir aussi par exemple chez Sénèque à propos d'Alexandre : « *animos supra humana tolleret* » (*Ben.*, I, 13).
[986] Les déclamations, controverses ou suasoires, étaient devenues les porteuses de développements aussi bien politiques, notamment sur la question du bon prince, mais aussi *a contrario* du tyran, que philosophiques, selon la culture et les références des orateurs. Voir BORNECQUE 1932, I, XIV-XV ; PERNOT 2013, XI-XVIII. De même, les traités philosophiques usent des procédés rhétoriques, et Sénèque le Philosophe, comme le note J. FILLION-LAHILLE (1984, 250-255), se souvient des leçons de Sénèque le Père.
[987] Ainsi, comme l'écrit L. PERNOT (2013, XII), « à qui écrivait sur Alexandre, la rhétorique fournissait les schèmes du débat judiciaire, de la délibération, de l'éloge, le souci de peser le pour et le contre, d'argumenter, de convaincre, cependant que la philosophie, de son côté, invitait au dialogue, à l'examen psychologique et moral, à la définition de la monarchie, à la méditation sur le sens de la vie et de la mort. »
[988] Voir p.91-98.
[989] PERNOT 2013, 155-156.
[990] Voir DS, XVII, 112, 4-5.
[991] Sen., *Suas.*, IV, 4. Trad. L. PERNOT.
[992] Justin, XII, 13, 5.

La première suasoire à laquelle s'intéresse Sénèque le Père s'avère également particulièrement éclairante. Elle traite d'un sujet fréquent dans les écoles de rhétorique[993] comme en atteste le grand nombre des orateurs cités par Sénèque le Père, au nombre de dix-huit[994] ! Ces derniers étaient actifs à la fin du I^er^ siècle avant notre ère et au cours du suivant, et les extraits de leurs discours donnent ainsi une bonne idée de l'image d'Alexandre dans les écoles de rhétorique à cette époque, précisément celle de la rédaction des *Histoires philippiques* par Trogue Pompée. Cette image reflétait la manière dont était perçu le Macédonien à Rome, et en même temps la propageait auprès de la jeunesse cultivée.

Le sujet de cette suasoire a disparu, ainsi que le début du texte de Sénèque le Père, mais il apparaît ailleurs dans le corpus des sujets établi par R. KOHL (*De scholasticarum declamationum argumentis ex historia petitis,* 1915) et repris par L. PERNOT : « Alexandre délibère pour décider s'il doit naviguer sur l'Océan.[995] » Le déclamateur devait alors se mettre à la place d'un représentant des Macédoniens souhaitant obtenir du roi un retour au pays plutôt qu'une poursuite des conquêtes, rôle tenu par Coinos chez Quinte-Curce et Arrien[996]. Ainsi il est dans la position délicate d'un homme parlant à son roi pour obtenir le changement de sa décision, ce qui constitue aux yeux de Sénèque l'intérêt de l'exercice, d'autant plus qu'il s'agissait d'Alexandre dont il fait une présentation peu amène, en le montrant comme un homme gonflé d'orgueil :

> Et entre les rois eux-mêmes, il y avait des différences : certains supportaient plus ou moins la vérité ; Alexandre était de ceux que la tradition nous a représentés comme les plus orgueilleux (*superbissimos*) et d'une infatuation qui passe la mesure d'un esprit mortel (*supra mortalis animi modum inflatos*). Enfin – pour laisser de côté les autres arguments -, la suasoire par elle-même démontre l'outrecuidance (*insolentiam*) d'Alexandre.[997]

Ainsi c'est la prise en compte de la démesure d'Alexandre elle-même, qui apparaît comme un trait traditionnel de son caractère dans les écoles de rhétorique, qui constitue la difficulté de ce sujet de déclamation. D'où, dans les nombreuses *sententiae* extraites par le passionné de rhétorique, de nombreux appels à la mesure, tels ceux formulés par Albucius Silus :

---

[993] Quintilien le mentionne également (*Institution oratoire*, III, 8, 16).
[994] Sur ces déclamateurs, dont quelques noms reconnus, tels M. Porcius Latro, Arellius Fuscus et C. Alnucius Silus, voir BORNECQUE 1932, I, XVI-XIX ; PERNOT 2013, 7.
[995] PERNOT 2013, 154.
[996] Curt., IX, 3, 3-16 ; Arr., *An*., V, 27.
[997] Sen., *Suas*., I, 5. Trad. L. PERNOT.

Il appartient à un grand cœur de garder la mesure (*moderatio*) au milieu des succès.

Tu dois imposer une mesure (*modum*) à la grandeur, puisque la Fortune ne le fait pas.[998]

Sans doute peut-on voir chez Justin une réminiscence de ce genre d'argument dans les paroles des soldats adressées à Alexandre sur les bords de l'Hyphase : « que, s'il n'épargne pas ses soldats, il épargne du moins sa propre personne de peur de fatiguer sa fortune en lui en demandant trop.[999] »

Alexandre doit ainsi selon ses hommes garder une certaine mesure dans ses conquêtes, pour ne pas aller trop (*magis*) loin. Mais ce dernier n'en connaît aucune dans son désir de domination : il va à Gordion pour que l'oracle le présente comme le maître de l'Asie (« *Asia* », XI, 7, 4) ; l'oracle d'Ammon lui annonce sa domination sur le monde entier (« *terrarum* », XI, 11, 10) ; lui-même se prétend ensuite le soleil de l'univers (« *mundum* », XI, 12, 15). Cette gradation montre la manière dont le désir de conquête d'Alexandre ne peut être satisfait, puisqu'il veut toujours plus. Cette insatisfaction permanente se lit également dans la litanie des peuples conquis par le fils de Philippe, d'autant que leurs soumissions, dans le texte de Justin lapidaire à ce sujet, ne sont pas véritablement motivées[1000].

De ce point de vue, Alexandre est chez Justin assez proche du *uastator gentium* décrit par Sénèque (le philosophe), à l'opposé du *pacator* qu'avait été le conquérant Hercule avant lui[1001], ce que marquent des formules telles que « *inde Adrestas, Catheanos, Praesidas, Gangaridas, caesis eorum exercitibus, expugnat* » (« à partir de là, il soumit les Adrestes, les Catènes, les Présides et les Gangarides, après avoir massacré leurs armées », XII, 8, 9) et particulièrement « *nullam gentem adiit quam non calcauerit* » (« il n'aborda aucun peuple qu'il ne foulât au pied », XII, 16, 11), conclusion sur la vie d'Alexandre.

Ce thème d'un Alexandre porteur de destruction et de désolation est fréquent chez Sénèque[1002], et est parfois associé au thème de la poursuite de la conquête sur l'Océan[1003], conformément au cas d'école développé par son père, ou à l'image d'un roi brigand (« *a pueritia*

[998] Sen., *Suas.*, I, 3. Trad. L. PERNOT.
[999] Justin, XII, 8, 15. C'est d'ailleurs l'une des rares mentions de la *fortuna* d'Alexandre, thème éludé par Justin. Voir PRANDI 2016 (1), 7-8.
[1000] Rappelons par exemple au livre XII des formules telles que « *Hyrcaniam Mardosque subegit* » (XII, 3, 4) ; « *Parthis deinde domitis* » (XII, 4, 12) ; « *inde Drancas, Euergetas, Parimas, Parapammenos, Adaspios, ceterosque populos qui in radice Caucasi morabantur, subegit* » (XII, 5, 9)…
[1001] Sen., *Ben.*, I, 13.
[1002] Sen., *Ep.*VI, 56, 12 ; XV, 94, 62 ; XIX, 113, 29.
[1003] Sen., *Ben.*, VII, 2, 5-6 ; *Ep.*, XX, 119, 7-8.

latro[1004] »), que l'on rencontre également chez Cicéron[1005]. S'il ne faut pas exagérer dans le texte de Justin cette image d'un Alexandre brigand et dévastateur, il ne faut sans doute pas considérer comme nulle l'influence de cette tradition qui fut apparemment vivante sur le texte de Trogue Pompée. Surtout, il est intéressant de relever que cette tradition soutient l'idée qu'Alexandre est un être en proie au désir, dans le plein sens stoïcien du terme.

Dans la philosophie stoïcienne, toute action relève de l'impulsion, elle-même dépendante d'un assentiment de l'individu[1006], usant pour le donner de sa raison. Mais il arrive que l'individu soit soumis à une impulsion excessive, c'est-à-dire une passion, qui l'écarte de la droite raison[1007]. Il existe selon les stoïciens quatre grandes passions, elles-mêmes revêtant diverses nuances : le désir, la peur, le plaisir, le chagrin[1008].

Chez Cicéron[1009] ainsi, Alexandre est comme le pirate, « poussé » (*inpulsus*) à la conquête non de la mer, mais de la terre entière (*orbem terrae*). Il apparaît face à Diogène, alors que le philosophe latin développe l'anecdote célèbre de leur rencontre, comme un homme insatiable, impossible à contenter[1010]. Sénèque insiste lui aussi sur son éternelle insatisfaction[1011], ce qui est le propre du désir qui fait de l'individu qui en souffre un « cyclotymique perpétuellement insatisfait[1012] », comme nous avons vu l'Alexandre de Justin.

Sénèque associe cette insatisfaction fondamentale, l'ambition toujours réanimée d'Alexandre, à son désir de dépasser Liber et Hercule, selon une association devenue dans la rhétorique tout à fait traditionnelle[1013] :

> Qu'importe le nombre des couronnes qu'il a volées, le nombre de celles qu'il a données, l'étendue des terres qu'il écrase de son tribut ? Il lui manque tout ce qu'il convoite.

[1004] Sen., *Ben*., I, 13.
[1005] Cic., *Rep*., III, 13, 21.
[1006] Voir par exemple SANDBACH 1975, 60 ; ILDEFONSE 2011, 1-33.
[1007] Cic., *Tusc*., IV, 6 ; DL, VII, 110 ; ILDEFONSE 2004², 161-162 ; 2011, 3 ; SANDBACH 1975, 60-61.
[1008] Cic., *Tusc*., IV, 11-14 ; ILDEFONSE 2004², 121; SANDBACH 1975, 61 ; LAURAND 2002, 50-51.
[1009] Cic., *Rep*., III, 13, 21.
[1010] Cic., *Tusc*., V, 32.
[1011] Ainsi par exemple : « Ce qui suffit à la nature, un homme [Alexandre] ne le trouve pas suffisant ! Il s'est rencontré un homme pour désirer (*concupisceret*) encore, après qu'il avait tout. » Sen., *Ep*., XX, 7-8. Trad. H. NOBLOT.
[1012] LAURAND 2002, 51 ; voir aussi S. ALEXANDRE (2014, 48), qui dans son chapitre « Du trouble à la possibilité du trouble : une structure de désir ruineuse à caractère assujettissant » insiste sur le fait que « le désir hors de soi fonde une structure de rapport au monde intrinsèquement déceptive ».
[1013] Comme l'indique L. PERNOT (2013, 175, note 22). Voir par exemple la *sententia* anonyme donnée par Sénèque le Père (*Suas*., I, 1) : « Qu'Alexandre se contente, pour ses victoires, de l'aire dont l'univers se contente pour sa lumière ! C'est dans les limites de notre terre qu'Hercule a mérité le ciel ! », ou encore celle de Moschus (*Suas*., I, 2) : « Nous avons fait halte au-delà des trophées de Liber Pater. Nous ne cherchons pas un monde, nous en perdons un. » Trad. L. PERNOT.

Et ce ne fut pas le mal du seul Alexandre, qui suivait les traces de Liber et d'Hercule, poussé par une heureuse témérité ; mais celui de tous les hommes dont la Fortune n'a fait qu'exaspérer la faim en les comblant.[1014]

De même chez Justin, lorsqu'il arrive à Nysa qu'avait fondée Liber, Alexandre est « heureux d'avoir suivi non seulement l'expédition du dieu, mais aussi ses traces » (XII, 7, 6). Et un peu plus loin, de manière plus nette encore, avant la prise de l'Aornus dont Hercule n'avait réussi à s'emparer en raison d'un tremblement de terre, Alexandre est « pris du désir de surpasser les exploits d'Hercule » (« *captus cupidine Herculis acta superare* », XII, 7, 13). Cette expression montre bien comment le roi n'est pas maître de son action, puisque la forme passive *captus* souligne qu'il est le jouet d'une passion, le désir (*cupidine*), qui le pousse à une démesure (*superare*). Celle-ci se concrétisera par la prise du rocher, certes, mais au prix d'« un travail et d'un danger extrêmes » (« *summo labore ac periculo* »).

Les conquêtes continuelles d'Alexandre ne relèvent pas ainsi d'un désir de possession, mais du désir d'être toujours meilleur, meilleur que tous les hommes sur lesquels il affirme une domination sans partage, et meilleur que les dieux eux-mêmes dont il prétend partager la nature[1015]. C'est ainsi que toute l'*hybris* liée à son adoration prend une nouvelle dimension, comme révélatrice de la passion qui anime Alexandre.

Si la *libido* est la passion dominante d'Alexandre, c'est l'une de ses espèces[1016] qui est la plus visible dans l'œuvre de Justin : la colère (*ira*).

Celle-ci se manifeste en premier lieu lors de la destruction de Thèbes, qui est considérée dans la tradition rhétorique comme une action indigne d'Alexandre[1017]. Dans le texte de Justin[1018] (XI, 4, 7), la faute n'en revient pas aux cités ennemies de Thèbes, mais à la colère (*ira*) du roi Macédonien plus puissante (*potentior*) que les prières de Cléadas. Alexandre se laisse donc commander par sa passion, qui entraîne le châtiment si dur de la cité (*itaque urbs diruitur*), conformément à la définition de la colère que donne Cicéron : « la colère est le désir de punir la personne qui paraît nous avoir blessé par une offense[1019]. » Cette passion domine

[1014] Sen., *Ben*., VII, 2, 6-3, 1. Trad. F. PRECHAC. Voir aussi Sen., *Ben*., I, 13 et *Ep*., XV, 94, 63.
[1015] Ce qui apparaît même au dernier moment de son existence, lorsqu'il demande que « son corps soit enseveli dans le temple d'Ammon » (XII, 15, 7). Cette folie des grandeurs fut en outre responsable de la fin de sa dynastie, dans la mesure où il ne respecta pas l'oracle qui devait en garantir la pérennité d'ensevelir les rois aux côtés de ses ancêtres (Justin, VII, 2, 1-4).
[1016] Sur les espèces de la libido (*ira*, *excandescentia*, *odium*, *inimicitia*, *discordia*, *indigentia* et *desiderium*) dont la plupart ont trait à la colère, voir Cic., *Tusc*., IV, 21 ; SANDBACH 1975, 61.
[1017] Voir par exemple Cic., *Inu*., L, 93 ; PERNOT 2013, XV.
[1018] Voir p.237-242.
[1019] Cic., *Tusc*., IV, 21.

tant Alexandre qu'elle est ranimée aussitôt après par l'accueil fait aux Athéniens aux exilés thébains, contre son interdiction[1020].

La destruction de Tyr trouve exactement la même origine, puisque c'est à la suite d'une offense qui lui semble faite (l'invitation à prier Héraclès dans un temple hors les murs de la cité), qu'Alexandre « s'échauffa au point de menacer la ville de destruction » *(« ita exarsit ut urbi excidium minaretur* », XI, 10, 11), ce qui paraît un châtiment extrêmement disproportionné et témoigne de l'humeur du roi.

Le livre XII offre à son tour d'autres exemples de cette colère royale. À commencer par les meurtres de Parménion et Philotas, provenant de l'indignation (*indignabatur*, XII, 5, 1) d'Alexandre supportant mal les remises en cause de son orientalisation : aussi agit-il avec « haine » (*odio*), définie par Cicéron comme une « colère invétérée[1021] ».

Mais c'est le meurtre de Clitos qui en est le plus éclatant témoignage. À nouveau, la colère est suscitée par une offense,

> Clitos, […] adeo regem offendit, ut telo a satellite rapto eundem in conuiuio trucidauerit.
>
> Clitus […] offensa le roi au point que celui-ci arracha un javelot à l'un de ses gardes du corps et le tua en plein festin.[1022]

Cette offense entraîne une réaction immédiate du roi, dont témoignent l'ablatif absolu et le système consécutif. Ce transport est clairement souligné dans le texte de Justin : Alexandre est ensuite dit « *caede exultans* ». L'impulsion de son action est donc bien sa passion, qui remplit[1023] et fourvoie son âme, qui en est dite par la suite « rassasiée » (« *satiatus caede animus* », XII, 6, 5). Cette passion est identifiée à sa colère, ce qui est à plusieurs reprises souligné (*irae*, XII, 6, 5 ; *iracunde*, XII, 6, 6 ; *iram*, XII, 6, 7).

Ce schéma suit parfaitement celui du concept stoïcien des passions, jusqu'à présenter, de manière fine, la passion d'Alexandre comme une folie. De fait les stoïciens « n'admettent aucun moyen terme entre la raison et la folie, et identifient la nécessaire inflation des passions dans l'âme à la folie.[1024] »

[1020] « Mais Alexandre prit si mal la chose que, quand une seconde ambassade le supplia pour la seconde fois d'écarter la guerre, il n'y renonça qu'à la seule condition qu'on lui livrât les orateurs et les généraux sur la foi desquels ils se révoltaient si souvent », XI, 4, 10.
[1021] « *odium ira inueterata* », Cic., *Tusc*., IV, 21.
[1022] Justin, XII, 6, 3.
[1023] Nous sommes bien face à « cette sorte de loi d'expansion de l'irrationnel, envahissant tout l'espace psychique disponible » dont parle J. BRUNSCHWIG (*Le modèle conjonctif*, pp.177-178) cité par ILDEFONSE 2004², 171.
[1024] ILDEFONSE 2004², 164 ; SANDBACH 1975, 63.

Ainsi, après qu'Alexandre a tué Clitos, il se comporte comme un fou en adressant des reproches au mort (*mortuo obiectabat*, XII, 6, 4).

Puis, la passion laisse place à la réflexion (*in irae locum successit aestimatio*, XII, 6, 5), ce qui montre que les deux sont inconciliables. Cet examen raisonnable (*considerans*, XII, 6, 5) arrive à des conclusions contraires de celles dictées par la colère : alors qu'il reprochait à Clitos « sa défense de Philippe et son éloge de l'esprit militaire de son père » (XII, 6, 4), il regrette alors « d'avoir accueilli les louanges à son père avec une colère qu'il n'aurait pas dû tant éprouver même contre des injures » (XII, 6, 6).

Toutefois, le caractère passionné d'Alexandre[1025] l'empêche de rester raisonnable longtemps, et il est gagné par une nouvelle passion, la peine (*paenitentiam*, XII, 6, 7), qui le conduit à l'aveu de sa propre folie (*confiteri dementiam*, XII, 6, 8) se traduisant à nouveau par des paroles adressées au mort, dont Justin précise cruellement « comme s'il l'entendait » (*quasi audienti*, XII, 6, 8) et par la volonté de se donner la mort avec le javelot dont il avait transpercé Clitos, à propos de laquelle l'auteur précise « il serait passé à l'acte si ses amis n'étaient intervenus. » (XII, 6, 8).

Ce passage est ainsi la meilleure illustration de l'image stoïcienne d'Alexandre[1026], vu comme le jouet de passions incontrôlables, le poussant à agir sans réflexion, sous l'emprise d'une véritable folie, et de manière par définition excessive[1027]. Cet excès démentiel est mis en avant par une expression lourde de sens pour un Romain :

> Eodem igitur furore in paenitentiam quo pridem in iram uersus mori uoluit.
>
> Se plongeant donc dans le regret avec la même fureur qu'auparavant dans la colère, il voulut mourir.[1028]

[1025] Les individus peuvent en effet être plus ou moins enclins à succomber à telle ou telle passion, voir SANDBACH 1975, 63. J. PIGEAUD (1989, 326-336) voit une certaine prise en compte de l'inconscient chez les stoïciens, et notamment Sénèque, par leur intérêt pour les mouvements spontanés du corps (rougeur, chair de poule…) révélateurs de la nature de l'individu, sensible dès lors à certaines passions plus qu'à d'autres.

[1026] Cette image n'est sans doute pas celle des stoïciens anciens qui présentaient Alexandre de manière positive (voir FEARS 1974) mais fut plus vraisemblablement développée au Ier siècle avant notre ère, au moment où des personnalités politiques de premier plan s'identifiaient à lui, comme le pense F.-R. CHAUMARTIN (1985, p.170, note 58).

[1027] On retrouve cet épisode ainsi fréquemment utilisé par Sénèque pour condamner les passions d'Alexandre : *Ir*., XVII, 1 ; *Ep*., X, 83, 18-19 ; XIX, 113, 29, où l'on lit notamment : « le vainqueur de tant de rois et de tant de peuples succombant à la colère et au chagrin (*irae tristitiaeque*). » Toutefois chez les stoïciens, cette folie due à la passion n'empêche pas la responsabilité d'un individu, voir Sen., *Ir*., II, 1, 4-5 ; II, 3, 4-5 ; II, 4-1 ; PIGEAUD 1989, 324-326 ; ILDEFONSE 2004², 170-173 ; LAURAND 2002, 52.

[1028] Justin, XII, 6, 7.

Le *furor* est un concept romain que Cicéron assimile à la μελαγχολία grecque[1029], et qu'il définit comme l'état d'un esprit (*mens*) qui « est dérangé par une colère passablement grave, ou une terreur, ou une douleur[1030] ». Ainsi Alexandre est touché à l'extrême par les passions d'abord de la colère, puis de la douleur, qui le conduisent à une véritable aliénation. Le *furor*, comme on le retrouvera dans les tragédies de Sénèque[1031], c'est la passion devenue si forte qu'elle permet le passage à l'acte, le crime monstrueux et impie, le *nefas*. Ici le *nefas* est le meurtre de Clitos, présenté comme le plus proche ami, voire comme un double de Philippe[1032].

La construction d'Alexandre comme un tyran se fait donc aussi par le biais d'une perspective rhétorique et philosophique, qui le présentait comme un homme passionné, au sens stoïcien du terme, s'abandonnant à la démesure et de son orgueil et de sa colère. À ce titre, Trogue Pompée et Justin se conformaient à une tradition extrêmement riche, entretenue aussi bien dans les exercices rhétoriques que dans les réflexions philosophiques.

Pour se rendre compte de la valeur d'*exemplum* qu'avait acquise la figure d'Alexandre, il est intéressant de se référer au *De Ira* de Sénèque. Bien qu'il soit un peu postérieur à la rédaction des *Histoires philippiques*, il puise une partie de son inspiration dans des sources qui lui sont peu ou prou contemporaines[1033]. Dans ce traité, Alexandre est l'un des exemples les plus utilisés par le philosophe stoïcien, à pas moins de quatre reprises[1034], sans doute « parce que personne ne fut plus enclin à la colère » (II, 23, 3). L'autre exemple le plus utilisé est Caligula[1035], qui partage avec le roi macédonien le même penchant pour la démesure, la colère et la cruauté. Alexandre et Caligula semblent ainsi être les deux exemples de tyran, l'un grec, l'autre romain, qui viennent le plus naturellement à l'esprit de Sénèque pour évoquer ces passions. Comment ne pas voir en outre l'ombre d'Alexandre dans l'épisode rapporté par Sénèque (*Ben.*, II, 12) illustrant la démesure de Caligula, où l'empereur donne son pied à baiser à Pompeius Poenus, personnage consulaire, rappelant à ce point la proskynèse que Sénèque ajoute que cet homme était « destiné dès la naissance à changer les mœurs d'un État libre en une servitude digne de la Perse » !

[1029] Sur les liens entre démence, fureur et mélancolie, voir PIGEAUD 1989, 259-264.
[1030] Cic., *Tusc.*, III, 5, 11.
[1031] Voir à ce sujet DUPONT 1988, 1995, 2000. Sur les liens entre folie et tragédie, voir aussi PIGEAUD 1989, 375-439.
[1032] E. BAYNHAM (1998, 189) voit aussi dans le meurtre de Clitos chez Quinte-Curce un *nefas*, tandis que R. DUNKLE (1967, 160) relève que c'était une accusation qui avait cours dans les invectives politiques du I^er^ siècle avant notre, évoquant « the tragedy-tyrant's tendency towards impiety ».
[1033] FILLION-LAHILLE 1984, 250-272.
[1034] II, 2, 6 ; 23, 2-3 ; III, 17, 1-2 ; 23, 1-2.
[1035] I, 20, 8-9 ; II, 32, 3-6 ; III, 18, 3-19, 4 ; 21, 5.

Les deux tyrans partagent en outre une autre caractéristique, celle de la dégénérescence. Chez Justin la conclusion du livre IX faisant les portraits comparés de Philippe et d'Alexandre annonçait cette dégénérescence, qui apparaît clairement au livre XII (*degenerasse*, XII, 4, 1). Trogue Pompée a pu développer là un thème de la tradition, que Sénèque utilise lui aussi : la colère d'Alexandre est un *uitium* dont il n'a pas hérité[1036]. De même, dans le *De Beneficiis* (IV, 31, 2), Caligula, « l'homme le plus avide du sang humain », contraste avec la vertu de ses parents, de Germanicus, de son aïeul et de son bisaïeul. Comme le relève F.-R. CHAUMARTIN (1985, 164), « le philosophe a rassemblé [en Caligula] tous les traits qui sont devenus les caractères du mauvais empereur » ; on ajouterait qu'il les reprenait en partie de la tradition liée à Alexandre, dont l'œuvre de Trogue Pompée fournissait une bonne illustration.

IV. La portée politique du portrait d'Alexandre fait par Trogue Pompée dans le contexte des *Histoires philippiques*

A. Alexandre à Rome au I^er^ siècle avant notre ère

Si Alexandre souffrait, dans les *Histoires philippiques* et dans une certaine tradition rhétorique et philosophique, d'une mauvaise image, il n'en était pas de même dans le domaine politique. La tentation fut en effet grande pour un grand nombre de chefs militaires et politiques de se montrer comme les héritiers du conquérant macédonien[1037].

Le premier *imperator* dont l'image fut associée à celle d'Alexandre fut Scipion l'Africain[1038], notamment par le biais de l'anecdote racontant la rencontre entre le général romain et Hannibal à Éphèse en 192, et le classement fait par ce dernier des plus grands chefs militaires, soit dans l'ordre Alexandre, Pyrrhus et lui-même[1039]. Dans la mesure où Hannibal se serait placé « en premier » si Scipion ne l'avait vaincu, cette anecdote, sans doute fictive, place Scipion au même niveau qu'Alexandre. Mais l'on peut aussi ajouter la fable selon laquelle il serait lui aussi né de l'union de sa mère et d'un serpent[1040], ainsi qu'un certain nombre de qualités partagées avec lui, dont la jeunesse, l'incroyable bravoure l'amenant à s'exposer en

[1036] « Il ne tint pas ce défaut de son grand-père, ni du reste de son père ; car si Philippe eut quelques vertus, il eut entre autres celle d'endurer les affronts, puissant instrument de règne », *Ir*., III, 23, 2. Trad. A. BOURGERY.
[1037] Ainsi, selon les termes de P. M. MARTIN (1994, 296), « la symbolique conquérante impératoriale […] draina vers elle l'image d'Alexandre *cosmocrator*. »
[1038] Voir MARTIN 1994, 299-302.
[1039] Liv., XXXV, 14, 5-12 ; Luc., *Dial. Mort*., 12, 7 ; Justin, XXX, 4, 9 en garde le souvenir.
[1040] Liv., XXVI, 19, 7 ; MINEO 2006, 300.

première ligne, comme à Carthagène, ou son attitude respectueuse face aux captives espagnoles[1041].

Sylla ensuite, lors de sa campagne d'Orient en 86, multiplia les gestes visant à associer son image à celle d'Alexandre le Grand[1042], et surtout se montra comme le premier Romain à avoir reçu des ambassadeurs parthes[1043]. C'est d'ailleurs lors de cette rencontre qu'il prétendit avoir rencontré un mage calchidien qui lui aurait annoncé qu'il serait le premier homme de l'univers, voire qu'il égalerait les dieux[1044]. Il marchait de la sorte sur les traces d'Alexandre[1045].

C'est cependant avec Pompée que l'imitation d'Alexandre, la fascination, la filiation allèrent le plus loin[1046]. Ressemblance physique[1047], d'abord, qui peut justifier dès son jeune âge son obsession pour le Macédonien. Mêmes exploits guerriers, ensuite, notamment dans les guerres menées contre Mithridate, qui le virent combattre à son tour les Amazones[1048] ! On alla jusqu'à le rajeunir lorsqu'il partit en Orient pour qu'il parût avoir l'âge d'Alexandre à sa mort, et qu'il ne semblât pas déjà plus vieux que le Conquérant[1049]. Il manifesta à de nombreuses reprises cette filiation, voire cette identification assumée, que ce fût en faisant placer une statue d'Alexandre par Nicias dans le théâtre qu'il fit construire en 55[1050], ou en arborant lors de son troisième triomphe, qui eut lieu le jour de son anniversaire, en 61, une chlamyde prise à Mithridate que l'on disait avoir appartenu à Alexandre[1051]. Mais c'est surtout en prenant pour lui le cognomen de *Magnus*[1052], associé au nom d'Alexandre au moins depuis l'époque de Plaute[1053], qu'il s'en fit l'héritier sinon l'égal.

[1041] MINEO 2006, 308.
[1042] Voir F. HINARD (1985, 79-80) qui évoque notamment la répétition de mesures prises par Alexandre, telles la définition des limites du droit d'asile du temple d'Artémis à Éphèse ou le don de cent talents à la ville d'Apamée détruite par un tremblement de terre.
[1043] L'assimilation au roi macédonien se faisait assez naturellement pour les Romains, qui se faisaient principalement leur idée de la géographie et du territoire de l'Orient, de la Parthie à l'Inde, en usant des récits de la conquête d'Alexandre et des rapports de ses Stathmoi. Voir MATTERN 1999, 35, 56.
[1044] Vell., II, 24, 3 ; Plut., *Syl*., V, 8-9.
[1045] Plus que comme un imitateur, P. M. MARTIN (1994, 305) voit même Sylla comme un « correspondant romain d'Alexandre. »
[1046] MARTIN 1994, 305-310 ; CARCOPINO 1968[5], 100 ; SYME 1962[4], 30, 54 ; GRUEN 1974, 62.
[1047] Sall., *H*., III, 88 M ; Plut., *Pomp*., 2.
[1048] Plut., *Pomp*., 35, 5 ; App., *Mithr*., 103.
[1049] Plut., *Pomp*., 46, 1-2 ; App., *Mithr*., 116 ; Vell., II, 53, 4 ; CARCOPINO 1968[5], 197, note 3.
[1050] Plin., *N.H*., XXXV, 132.
[1051] App., *Mithr*., 117.
[1052] Voir par exemple App., *Mithr*., 97 ; Pline (*N.H*., VII, 26) établit clairement le parallèle entre Pompée et Alexandre : avant d'exposer qu'il dut le surnom de Grand à la manière dont il avait assujetti l'Afrique, il précise : « Énumérer ici tous les titres victorieux et tous les triomphes de Pompée le Grand [*Pompei Magni*] intéresse la gloire non seulement d'un homme, mais de tout l'empire romain : il égala l'éclat des exploits non seulement d'Alexandre le Grand [*Alexandri Magni*], mais presque encore d'Hercule et de Liber pater. » Trad. R. SCHILLING.
[1053] *Most*., 775.

Et César ne pouvait pas laisser son rival Pompée s'enorgueillir seul d'une telle épithète : lui aussi en fut gratifié après sa double incursion en Bretagne, auréolé de la même gloire que les vainqueurs de l'Orient[1054].

L'anecdote qui paraît fonder le rapport de César à Alexandre est l'épisode de Gadès survenu en 68, dont il n'est semble-t-il pas de raison de douter[1055], et que Suétone rapporte en ces termes :

> Comme questeur, il lui échut l'Espagne ultérieure. Il parcourait les lieux d'assises de cette province pour rendre justice par délégation du prêteur, lorsque, étant venu à Gadès, il remarqua près du temple d'Hercule une statue d'Alexandre le Grand : il se mit alors à gémir et, comme écoeuré de son inaction, en pensant qu'il n'avait encore rien fait de mémorable à l'âge où Alexandre avait déjà soumis toute la terre, il demanda tout de suite un congé pour saisir le plus tôt possible, à Rome, les occasions de se signaler.[1056]

Si César n'a pas eu le même attachement que Pompée à Alexandre, et s'il ne cherche pas nécessairement à se montrer en toute occasion comme son héritier, l'*aemulatio* est réelle[1057].

De là à succomber à son tour à l'*imitatio Alexandri*, il est un pas que César paraît avoir franchi, mais plus tardivement que Pompée. À ce titre, sa propagande mit en avant son cheval, exceptionnel car il avait les sabots fendus en forme de doigts, et parce que seul César pouvait le monter[1058] : derrière lui on pouvait voir un nouveau Bucéphale, monté par conséquent par un nouvel Alexandre. Et pour que le rapport fût établi le plus clairement possible, César fit placer dans son forum, face au temple de *Venus Genetrix*, une statue équestre identique à la statue équestre d'Alexandre montant Bucéphale par Lysippe, exception faite de son visage et des sabots de la monture[1059].

Naturellement, la conquête de l'Égypte en 47 lui permit de marcher à son tour directement sur les traces d'Alexandre en Orient, et d'effacer un peu celles de Pompée ; il visita le tombeau du roi macédonien[1060], et aurait voulu, lors de sa descente du Nil, rejoindre

---

[1054] Cat., XI, 10-12 ; CANFORA 2009[3], 112-113. Sur le parallèle fait entre Alexandre, présenté de manière traditionnelle comme l'inventeur d'un nouveau monde à conquérir, et César, ayant réalisé un même exploit avec la Bretagne, voir WOODMAN 1983, 71.

[1055] MARTIN 1994, 313 ; CANFORA 2009[3], 28-29 ; CARCOPINO 1968[5], 130.

[1056] Suet., *Caes.*, VII, 1. Trad. H. AILLOUD. Voir aussi Dio, XXXVII, 52, 3 et avec une variante Plut., *Caes.*, 11, 5-6.

[1057] P. GREEN (1978), doute ainsi fortement de la volonté d'imitation de César, et pointe à juste titre l'absence de toute référence au Conquérant dans ses *Commentaires* ; toutefois, l'*aemulatio* n'est pas selon lui à remettre en cause.

[1058] Suet., *Caes.*, LXI ; Dio, XXXVII, 54, 2.

[1059] Stat., *Silv.*, I, 1, 84-87. Sur le cheval d'Alexandre et sa place sur son forum associant César et Alexandre, voir MARTIN 1994, 313 ; CARCOPINO 1968[5], 201-202 et 528, où l'auteur relève en outre qu'à l'exception de cet élément, l'ensemble du forum engageait des artistes contemporains de l'*imperator*.

[1060] Luc., X, 19-20.

l'Éthiopie (et de là l'Océan ?), mais ses hommes auraient refusé de le suivre[1061], ainsi que ses soldats refusèrent de suivre le Conquérant sur les rives de l'Hyphase[1062].

S'il est certes plus difficile avec César qu'avec Pompée de faire la part entre l'imitation volontaire d'Alexandre que ce dernier assumait et une forme d'association des deux figures par leur génie respectif[1063], il n'empêche que César s'est imposé dans les esprits comme le pendant romain d'Alexandre[1064], au détriment d'ailleurs de Pompée, parallèle dont témoignent, et qu'ont contribué à créer, les *Vies* de Plutarque qui mettent en regard les deux hommes. Il est toutefois pour nous éclairant que ce parallèle existait déjà au I^er^ siècle avant notre ère, puisque Cicéron lui-même le faisait, et recherchait dans les lettres d'Aristote à Alexandre la meilleure manière de s'adresser à César[1065].

Avec Antoine, la volonté de prendre à son compte l'héritage d'Alexandre devient plus claire, notamment à partir de la bataille de Philippe, en 42 avant notre ère, dès le moment où il recouvrit le cadavre de Brutus de son manteau de pourpre[1066], reproduidant ainsi la manière dont Alexandre avait caché la dépouille de Darius[1067].

Mais c'est surtout par le fait que lui échut l'est de l'empire lors de son partage avec Octavien et Lépide que la comparaison entre les deux hommes se renforce. Ainsi il s'élança à son tour dans une campagne contre les Parthes, reprenant aussi le dessein inachevé de son autre modèle, César, à partir de 36[1068]. Cette expédition permit à sa propagande, en plus de montrer Antoine comme le vengeur de Crassus[1069], de faire courir le bruit que sa renommée avait effrayé les barbares jusqu'en Inde[1070].

À cela il faut ajouter sa relation avec Cléopâtre qui de la même manière poursuivait la filiation aux deux modèles d'Antoine, puisqu'elle avait été la maîtresse de César, et qu'elle était à la tête de l'État le plus stable de tous les royaumes fondés sur les ruines de l'empire d'Alexandre. Et c'est pour souligner cet héritage qu'à côté de Cléopâtre Séléné, fille de leur

---

[1061] Suet., *Caes*. LII, 2.
[1062] Sur l'interprétation de cet épisode, voir CARCOPINO 1968[5], 429 ; MARTIN 1994, 313.
[1063] GREEN 1978.
[1064] Voir WOODMAN 1983, 53.
[1065] Cic., *Att*., XII, 40, 2 ; XIII, 28, 3, où l'ancien consul s'inquiète de la dérive de César en le comparant à Alexandre en ces termes : « *tu non uides ipsum illum Aristoteli discipulum summo ingenio, summa modestia, postea quam rex appellatus sit, superbum, crudelem, immoderatum fuisse ?* » (« Ne vois-tu pas que lui-même, le disciple d'Aristote, d'un génie achevé, d'une modestie achevée, après qu'on l'eut appelé roi, devint orgueilleux, cruel, emporté ? ») Sur ces lettres, voir CANFORA 2009[3], 304, dans son chapitre « Cicéron, instigateur de la conjuration ? »
[1066] Plut., *Ant*., 22, 7.
[1067] Plut., *Alex*., 43, 5. Sur cette imitation, voir HECKEL 1997, 180 ; WOODMAN 1983, 214.
[1068] MARTIN 1994, 315 ; SYME, 1962[4], 259-260 ; CHAMOUX 1986, 270-298, chapitre intitulé « Sur les traces d'Alexandre », particulièrement 290-291.
[1069] Plut., *Ant*., 34, 3.
[1070] Plut., *Ant*., 37, 5.

union, naquit son jumeau Alexandre Hélios[1071], avant que ne leur vint un frère, Ptolémée Philadelphe. Pour pousser encore plus loin le parallèle avec Alexandre le Grand et son empire, voici comment il les fit vêtir lors du partage d'Alexandrie, où il attribua à Cléopâtre, Césarion et à chacun des enfants qu'il avait eus de la reine d'Égypte des territoires dont ils étaient les rois[1072] :

> En même temps, il les fit avancer, Alexandre en costume médique, avec la thiare et la citaris droite, et Ptolémée avec les sandales, la chlamyde et le chapeau macédonien surmonté d'un diadème : c'était là la tenue des rois successeurs d'Alexandre, tandis que la première était celle des Mèdes et des Arméniens[1073].

Dès lors, la question se pose de savoir si Antoine se voyait comme un monarque hellénistique. Dans tous les cas, l'Égypte, Cléopâtre, tout l'invitait dans l'immédiat à adopter de telles pratiques de gouvernement, et ainsi à s'inscrire dans la continuité d'Alexandre le Grand[1074]. Et dans ce cadre, alors qu'il s'était uni à la reine d'Égypte qui était aussi une déesse, la divinisation d'Antoine devait aller de pair. Or ce sont aux deux dieux auxquels Alexandre lui-même se plaisait à se comparer, Héraclès et Dionysos, qu'Antoine lui-même s'associa. Comme le roi Macédonien, il se prétendit ainsi le descendant d'Hercule, par son fils Anton, au point de souligner une certaine ressemblance physique avec les statues que l'on faisait de ce dieu[1075], de justifier ses rapports avec Cléopâtre, alors qu'il était marié à Octavie, par le fait qu'Hercule lui-même n'avait pas confié sa descendance « à un seul ventre[1076] ». Mais l'identification à Dionysos alla plus loin, et se fit dès la rencontre entre Antoine et Cléopâtre à Tarse[1077], au point qu'il en adopta la conduite, notamment dans son propre goût immodéré pour le vin[1078], et le nom :

[1071] Plut., *Ant*., 36, 5-6. Sur cette union et ces enfants, voir MARTIN 1994, 316 ; SYME 1962[4], 261.
[1072] Plut., *Ant*., 54, 6-7 ; Dio, XLIX, 41 ; CHAMOUX 1986, 314-315 ; MARTIN 1994, 181.
[1073] Plut., *Ant*., 54, 8. Trad. F. FRAZIER.
[1074] MARTIN 1994, 181 ; SYME 1962[4], 273-274 ; CHAMOUX 1986, 313-314 où l'on lit notamment, à propos du triomphe d'Antoine en 34 : « Il montrait sans équivoque dans quel esprit le triumvir allait exercer le pouvoir dont il était dépositaire en Orient. Ce pouvoir reposait sur la force militaire, comme l'autorité de la République, qui s'était imposée par la conquête, mais aussi comme celle des souverains hellénistiques, dont la légitimité se fondait sur la victoire de leurs armes. Dans l'Égypte lagide, dont la capitale gardait le tombeau d'Alexandre le Grand, le souvenir du Conquérant était resté vivace. Il était ranimé par la présence des légions qui venaient de braver les Parthes et de subjuguer l'Arménie. Ainsi s'élaborait comme une synthèse entre la tradition monarchique des Grecs et la valeur guerrière de l'armée romaine, sous l'égide de l'*imperator* triomphant. »
[1075] Plut., *Ant*., 4, 1-3.
[1076] Plut., *Ant*., 36, 7. Sur cette origine herculéenne, voir MARTIN 1994, 316 ; WOODMAN 1983, 214.
[1077] Plut., *Ant*., 26, 5.
[1078] Ne citons pour l'instant que le titre du pamphlet issu de la propagande d'Octavien, *De sua Ebrietate* (SCOTT 1929), à propos duquel A. J. WOODMAN (1983, 214) estime qu'il devait établir des liens avec d'autres grands buveurs, dont Alexandre.

Or Antoine rapportait son origine à Héraclès et se piquait d'imiter Dionysos dans toute sa conduite, comme il a été dit, se faisant appeler le Nouveau Dionysos.[1079]

Toutes ces dérives furent attaquées, sans doute amplifiées, par la propagande d'Octavien. Et pourtant, bien qu'il tînt ce modèle à distance, Octavien lui-même ne rejeta pas en bloc toute assimilation à l'image d'Alexandre[1080]. Ainsi, parmi les présages devant annoncer la grandeur future d'Octave, Suétone rapporte que sa mère Atia, s'étant endormie dans le temple d'Apollon, fut visitée par un serpent, et « qu'Auguste naquit neuf mois après, et qu'il fut pour cette raison considéré comme le fils d'Apollon.[1081] » Il rapporte en outre qu'alors qu'il se trouvait en Thrace, ayant obtenu le gouvernement de la Macédoine à l'issue de sa prêture, il consulta des oracles barbares dans un bois consacré à Liber pater ; une flamme s'éleva jusqu'au ciel lors du rituel, présage qui n'était survenu que « pour le seul Alexandre le Grand alors qu'il sacrifiait sur les mêmes autels.[1082] » En 43, Cicéron appuyait les ambitions d'Octavien pour le consulat, malgré sa jeunesse, en le comparant, entre autres, à « Alexandre de Macédoine », mort à un âge auquel il lui manquait dix années pour pouvoir devenir consul selon les lois romaines[1083].

Mais c'est surtout après Actium, en 30, que sa geste montra le plus grand respect, de l'admiration même, pour Alexandre. Ainsi il épargna Alexandrie et ses habitants, en souvenir du fondateur de la cité[1084] ; ainsi il se rendit dans le mausolée d'Alexandre, fit ouvrir son sarcophage et lui rendit hommage, et refusa de visiter les tombes de Ptolémée en arguant « qu'il avait voulu voir un roi, non des morts[1085] » ; ainsi il usa d'un sceau à l'image du roi macédonien, avant d'en utiliser un autre à sa propre image[1086]. Plus tard, en 23, lors d'une violente maladie qui l'accabla et qui fit désespérer de son salut, il passa son anneau au doigt d'Agrippa, le désignant ainsi comme l'hériter politique ; ainsi, à ce qu'il croyait être le seuil de la mort, Auguste imitait Alexandre offrant son anneau à Perdiccas[1087].

[1079] Plut., *Ant*., 60, 5. Trad. F. FRAZIER. Sur ce surnom divin, voir aussi Dio, XLVIII, 39, 2 ; L, 25, 4 ; Vell., II, 82, 4. Sur Antoine-Dionysos, voir CHAMOUX 1986, 235-236 ; MARTIN 1994, 316 ; SYME 1962[4], 274 ; WOODMAN 1983, 214.
[1080] Voir MARTIN 1994, 419-421 ; SYME 1962[4], 305 ; ANDRE 1974, 131-132.
[1081] Suet., *Aug*., XCIV, 3-4.
[1082] Suet., *Aug*., XCIV, 7.
[1083] Cic., *Phil*., V, 48 ; Dio, XVLI, 46 ; Aug., *RG*, 1. Sur la question de la jeunesse d'Octave, B. MINEO (2006, 309-310) établit un parallèle très convaincant entre ce dernier et Scipion, suivant tous les deux la voie d'Alexandre ; il fait à ce titre l'inventaire de traits liant les deux Romains au roi de Macédoine, notamment leur culte appuyé à Jupiter (Suet., *Aug*., XCI ; Liv., XXVI, 19, 5-6).
[1084] Plut., *Ant*., 80, 2 ; Dio, LI, 16, 3-4.
[1085] Suet., *Aug*., XVIII, 1; Dio, LI, 16, 5.
[1086] Suet., *Aug*., L.
[1087] Dio, LIII, 30, 1-2. Sur l'interprétation de cet épisode, voir HURLET 1997, 34-35.

Devenu Auguste, sa propagande le montrera comme l'égal d'Alexandre, que ce soit dans ses projets architecturaux, puisque son forum accueillait des peintures d'Apelle représentant Alexandre[1088], que dans la littérature, qui le dévoile comme le nouveau *cosmocrator*, notamment après la remise par les Parthes des enseignes perdues par Crassus[1089], dont le pouvoir s'étend jusqu'à l'Inde et à l'Océan[1090]. Peut-être aussi cette assimilation entre Auguste et Alexandre, qui l'associait de surcroît aux figures d'Hercule et de Liber[1091], pouvait-elle, comme ce fut le cas auparavant pour Antoine, être une marche nécessaire à une entreprise de divinisation[1092].

D'autres exemples pourraient être donnés pour illustrer cette *imitatio Alexandri*, tels celui de Lucullus[1093], proche de Sylla qui ne sut s'imposer face à Pompée, ou de Germanicus[1094], mais dresser une liste exhaustive paraît bien vain : l'évidence s'impose qu'au premier siècle avant notre ère, et au tournant du suivant, Alexandre occupait les esprits aussi bien des ambitieux qui le prenaient, avec plus ou moins de précaution, comme modèle, et se présentaient comme les héritiers de celui qui apparaissait comme le premier *cosmocrator*, égal d'Hercule et de Liber, mais aussi de quiconque réfléchissait à leurs actions, voulait les chanter ou au contraire les condamner. À ce titre, pour reprendre une expression de L. PERNOT (2013, XVII), Alexandre était un « masque » derrière lequel chacun pouvait dissimuler la véritable cible de ses discours, de ses pensées, notamment pour dénoncer les dérives monarchiques et absolutistes de plus en plus fortes jusqu'à l'instauration du principat et au-delà[1095]. Il faudrait ajouter que les ambitieux eux-mêmes se cachaient derrière ce masque pour conférer à leur propre conduite, parfois discutable du point de vue des institutions romaines, une allure héroïque.

[1088] Plin., *N.H.*, XXXV, 27 ; 93. Sur l'interprétation de ces peintures associant Auguste à Alexandre, et les Dioscures à ses fils adoptifs, Lucius et Gaius César, voir YAKOUBOVITCH 2015, 39.
[1089] Aug., *RG*, 29 ; Suet., *Aug*., 21 ; Justin, XLII, 5, 11.
[1090] Aug., *RG*, 26 ; Verg., *En*., I, 286-290 ; VI, 781-807 ; *G*., II, 170-171 ; III, 26-27 ; Hor., *O*., I, 22, 5-8 ; Prop., II, 10, 15 ; III, 4, 1-2.
[1091] Citons Virgile, qui montre, par le biais de leurs conquêtes, le lien entre Auguste / Alexandre / Hercule / Liber : « Ici maintenant, tourne tes yeux, regarde cette nation, tes Romains. Ici César et toute ta descendance d'Iule, telle qu'elle viendra sous la grande voûte du ciel. Cet homme, c'est celui dont tu entends si souvent redire qu'il t'est promis, Auguste César, fils d'un dieu : il rouvrira ce siècle d'or qu'au Latium jadis Saturne conduisit par les champs ; plus loin que les Garamantes et les Indiens il dilatera notre empire […]. Non, Alcide n'a point affronté tant de terres, quoiqu'il eût transpercé la biche aux pieds d'airain, pacifié les bois d'Érymanthe et de son arc fait trembler Lerne ; ni celui-là non plus qui, vainqueur, conduit son attelage avec des rênes de pampre, Liber, menant ses tigres depuis les hautes cimes de Nysa. » *En*., VI, 788-795 et 801-805. Trad. J. PERRET.
[1092] BAYER 1939, 162 ; YAKOUBOVITCH 2015, 105.
[1093] MARTIN 1994, 305.
[1094] HURLET 1997, 202-203.
[1095] PERNOT 2013, XV-XVII ; CHAUMARTIN 1985, 161 ; BRIANT 2003, 250. Il est ainsi fréquent de voir se succéder sans grande transition une critique d'Alexandre et de Romains plus contemporains, comme le fait Sénèque le Père (*Suas*., I, 6), passant significativement d'Alexandre à Antoine en évoquant leur susceptibilité, ou comme le fait son fils (*Ep*., XV, 94, 62-64), qui passe en revue, dans sa condamnation des « folies destructrices », Alexandre, Pompée, César et Marius.

Le fait est qu'à cette période, et de manière plus forte encore après Actium, Rome, ébranlée sur ses fondations, devait réfléchir à ce qui constituait ses forces propres pour assurer l'avenir d'un empire dont la survie ne paraissait plus garantie. C'est ainsi que se sont développées les comparaisons, explicites ou implicites, entre les Romains et les Grecs, entre leur empire et celui d'Alexandre[1096]. À ce titre, l'exemple le plus caractéristique reste sans doute le célèbre excursus de Tite-Live.

Cet excursus, figurant au livre IX, dut être rédigé avant 20 avant notre ère[1097]. Tite-Live précise lui-même qu'il se permet là, contrairement à son habitude, une digression[1098], en raison du personnage même d'Alexandre le Grand, ce qui montre une fois encore son importance dans les rélexions historiques et politiques de cette époque :

> … mais, en parlant d'un si grand roi, d'un si grand général, les réflexions muettes que j'ai souvent roulées en moi-même se trouvent évoquées au grand jour, et je juge bon d'examiner quelle aurait été, pour l'état romain, l'issue d'une guerre avec Alexandre.[1099]

Ainsi l'historien introduit un épisode d'histoire fiction, où les armées romaine et macédonienne se seraient rencontrées, et où Rome aurait triomphé. Pour démontrer cette nécessaire victoire du peuple romain, Tite-Live annonce les différents éléments qui importent à la guerre et qu'il s'apprête à traiter successivement : « le nombre et le courage des soldats, les qualités des généraux, la fortune[1100] ».

L'essentiel de son propos est alors consacré aux généraux, à la confrontation de grands noms de l'histoire romaine d'un côté et d'Alexandre de l'autre. Le portrait du roi macédonien se fait en deux temps : d'abord celui qu'il était avant d'être perverti par l'Orient et ses délices, et encore à ce moment-là selon l'historien, n'importe lequel des généraux Romains avait le même courage (*animi*) et le même génie (*ingenii*) que lui[1101] ; ensuite celui du roi orientalisé. On retrouve alors dans la description de ce « nouveau caractère » (*noui ingenii*, IX, 18, 2) toutes les tares que nous avons relevées chez Justin, faisant d'Alexandre un Perse[1102] et un tyran[1103].

[1096] SYME 1962[4], 440-441.
[1097] MINEO 2006, 14.
[1098] D'un point de vue chronologique au sein de l'œuvre livienne, il faut noter que cette digression arrive à un moment du récit coïncidant peu ou prou avec la mort d'Alexandre. Voir MINEO 2006, 250.
[1099] Liv., IX, 17, 2. Trad. E. LASSERRE.
[1100] Liv., IX, 17, 3.
[1101] Liv., IX, 17, 10.
[1102] À savoir le nouveau costume et son désir de voir établir la proskynèse, en lien avec une volonté de divinisation (Liv., IX, 18, 4).
[1103] À savoir la cruauté dans les supplices, l'exécution de ses amis, la pratique du mensonge, l'excès de boisson et l'abandon à la colère (Liv., IX, 18, 4-5).

Ainsi Alexandre a, chez Tite-Live également, dégénéré[1104], et est devenu un nouveau Darius, symbole du pouvoir monarchique absolu et du despotisme oriental[1105].

À ce titre, et étant donné la date de rédaction de l'excursus, il y a tout lieu de voir en Alexandre un anti-modèle porteur de tous les vices de la tyrannie, proposé au tout nouveau *princeps* garant des valeurs républicaines, héritier, non pas du roi macédonien, mais de tous les *summi uiri* dont les noms furent cités par l'historien[1106].

L'analyse de B. MINEO (2006, 251-254) a également montré que cet excursus, dans la trame livienne, arrivait à point pour conjurer la narration de l'épisode humiliant des Fourches Caudines, qui contredisait la théorie de l'historien padouan selon laquelle la concorde romaine était porteuse de victoire. Tite-Live chante ainsi, à l'opposé de l'aventure individuelle d'Alexandre, l'aventure collective du peuple romain, longue dans le temps et riche de « beaucoup de Romains, égaux à Alexandre par leur gloire ou la grandeur de leurs exploits, dont chacun pouvait, suivant son destin, vivre ou mourir sans péril pour l'état.[1107] » Et c'est bien par un appel à la concorde, prometteuse de victoire contre n'importe quel ennemi plus puissant même qu'Alexandre, que se clôt cet excursus[1108]. Après près d'un siècle de guerres civiles, à l'aube d'une nouvelle ère, ce vœu de concorde de l'historien a une résonnance particulière ; c'est en usant de la figure d'Alexandre que Tite-Live a livré ses espoirs et sa vision politique.

B. Derrière Alexandre et les Macédoniens

Écrivant, à la même époque que Tite-Live, une œuvre qui s'en voulait peut-être parallèle[1109], Trogue Pompée s'est lui aussi servi du masque d'Alexandre pour développer un jugement moral et politique en lien avec les grands événements de son temps.

La figure très noire d'Alexandre comme tyran oriental, s'abandonnant au luxe et à la *mollitia*, marque une opposition nette de Trogue Pompée aux célèbres *molles* de son époque.

On peut ainsi penser à Sylla, que Plutarque présente comme « l'exemple du sensuel, enchaîné à ses passions[1110] », et dont la mort, survenue à la suite des invasions répétées de

[1104] Tite-Live utilise le participe « *degenerantem* » (IX, 18, 3) mais à propos des Macédoniens, qui seraient eux-mêmes oublieux de leur patrie. Cela constitue une différence majeure avec la vision troguienne.
[1105] BRIANT 2003, 255-257.
[1106] Liv., IX, 17, 8. Sur cette analyse, voir MAHE-SIMON 2001 ; MINEO 2006, 250.
[1107] Liv., IX, 18, 19. Trad. E. LASSERRE.
[1108] « Mais mille armées, plus lourdement équipées que celle des Macédoniens et d'Alexandre, [le soldat romain] les repousse et les repoussera, pourvu que dure toujours l'amour de cette paix qui nous fait vivre, et le souci de la concorde entre les citoyens. » Liv., IX, 19, 17. Trad. E. LASSERRE.
[1109] Voir p.87-88.
[1110] DUPONT & ÉLOI 2001, 279.

vermine, illustre la déchéance du tyran[1111]. Et si l'image qu'en donne Plutarque est peut-être exagérée, animé qu'il pouvait être d'animosité contre celui qui avait pillé les trésors de Delphes et livré Athènes au sac[1112], et parce qu'il pouvait s'inscrire dans la continuité de ce que F. HINARD appelle « le mythe de Sylla », à savoir le noircissement de la figure syllanienne notamment en raison d'une superposition de son image à celle d'Antoine vaincu, pour condamner les proscriptions[1113], celle qu'en donne Salluste, plus clémente, montre malgré tout un homme « avide de plaisirs » (*cupidus uoluptatum*), consacrant « son temps libre à la débauche » (*otio luxuriose*), et qui aurait pu mieux se comporter envers son épouse[1114]. Surtout, il est celui qui a apporté à Rome le luxe de l'Orient, et qui a perverti l'armée romaine par les richesses et la cupidité qui « efféminé le corps et l'âme de l'homme[1115] » afin de s'assurer la fidélité de ses soldats[1116]. Ainsi Sylla est un *mollis*[1117] qui sacrifia à son ambition le *mos maiorum*[1118], en corrompant l'armée par les délices de l'Orient.

Mais César offrait un exemple de *mollitia* plus actuel encore pour Trogue Pompée[1119]. Ainsi César est présenté comme un homme trop coquet, s'épilant et s'appliquant à cacher sa calvicie, et surtout portant une attention trop grande à sa mise, en portant notamment pour se distinguer des chaussures hautes et rouges, et une ceinture lâche[1120]. En raison de cette ceinture et de la manière dont César se grattait la tête avec un seul doigt pour ne pas déranger sa coiffure, interprétées comme des signes de son manque de virilité, Cicéron tirait la conclusion qu'un tel homme ne pouvait présenter de danger ni face à Pompée, ni pour la République[1121] !

Par ailleurs, César aimait le luxe, les longs festins, les œuvres d'art et les objets précieux, les esclaves beaux et cultivés[1122]. Enfin, c'est son goût immodéré pour les femmes qui le range dans la catégorie des *molles*, lui dont Suétone (*Caes*., 50) dresse une liste impressionnante de

[1111] Plut., *Syl*., 36, 1-4.
[1112] HINARD 1985, 87-98.
[1113] HINARD 1985, 208-286.
[1114] Sall., *Jug*., 95.
[1115] « *corpus animumque uirilem effeminat* », Sall., *Cat*., 11, 3.
[1116] Et Salluste (*Cat*., 11, 5-6) d'inventorier tout ce qui « avait amolli [*molliuerant*] l'âme farouche des soldats » : le sexe, la boisson, l'admiration des objets précieux.
[1117] EDWARDS 1993, 92-93 ; DUPONT & ÉLOI 2001, 278-285.
[1118] Sall., *Cat*., 11, 5.
[1119] Sur la *mollitia* de César, voir SISSA 2003, 260-261 ; EDWARDS 1993, 90-92 ; DUPONT & ÉLOI 2001, 285-292.
[1120] Dio, XLIII, 43, 1-4 ; Suet., *Caes*., 45, 3-5.
[1121] Dio, XLIII, 43, 4 ; Plut., *Caes*., 4, 9.
[1122] Plut., *Caes*., 5, 7 ; Suet., *Caes*., 46-48, où l'on lit notamment que beaucoup de sources le montrent « *munditiarum lautitiarum studisissimum* ».

conquêtes[1123], dont on moqua la relation avec Nicomède[1124], et qui alla jusqu'à s'unir à des reines barbares, en particulier Cléopâtre, dont il eut probablement un enfant[1125].

Il serait sans doute largement exagéré de voir en Alexandre adoptant le costume perse, s'abandonnant au luxe oriental, répétant jour après jour d'interminables festins une image de César[1126] visant à attaquer particulièrement l'*imperator*. Sans doute faut-il plutôt considérer ces similitudes comme des recoupements assez normaux entre deux portraits visant à présenter ces hommes sous le même jour. Toutefois, la manière dont « le mari de toutes les femmes » ne semblait parvenir à résister à aucune de celles qui lui inspiraient du désir, fût-elle une barbare orientale, peut faire l'objet d'une critique plus perceptible dans les livres XI et XII des *Histoires philippiques*. De la même manière en effet, Alexandre succombe à cause de ses grâces au charme de Barsine (XI, 10, 2) ; il s'unit de plus à une reine barbare, Thalestris, qui ne repartit dans son pays que « lorsqu'il lui sembla avoir fertilisé son ventre » (XII, 3, 5-7), comme César avait certainement eu un enfant de Cléopâtre[1127]. Mais c'est surtout la relation d'Alexandre avec Cléophis (XII, 7, 9-12) qui offre un parallèle assez net avec celle que le général romain entretint avec la reine d'Égypte. Trogue Pompée en offre une vision différente de Quinte-Curce qui prend ses distances avec la vision originale présentée par l'auteur gaulois[1128]. Or le fait que la reine barbare use de ses charmes pour conserver son royaume (« *concubitu redemptum regnum ab Alexandro recepit* »)[1129] et la mention du fils qu'elle eut avec Alexandre (« *filiumque ab eo genitum* ») devaient évoquer sans mal la figure de Cléopâtre et celle de Césarion[1130]. L'horrible surnom qui lui fut donné selon Trogue Pompée, « *scortum regium* », la catin royale, ne va lui-même pas sans rappeler les noms donnés à la reine d'Égypte[1131]. Ainsi les lecteurs de Trogue Pompée, dans l'image d'un Alexandre se laissant aller aux plaisirs avec toutes les beautés qu'il rencontre, pouvaient reconnaître la figure de César qui avait commis une infraction à la norme républicaine en se livrant une reine étrangère, et que l'on percevait « comme un *mollis*, un homme victime du mirage voluptueux de l'Orient et de ses mœurs.[1132] »

[1123] Dion (XLII, 34, 3) le qualifie pour sa part du superlatif ἐρωτικώτατος.
[1124] Suet., *Caes*., 49.
[1125] Suet., *Caes*., 52.
[1126] Velleius Paterculus (41, 1) insiste d'ailleurs sur le fait que César ressemble à Alexandre, mais à un Alexandre sobre.
[1127] Sur la relation amoureuse entre César et Cléopâtre et sur Césarion, voir Plut., *Caes*., 48, 5 ; 49, 1 ; Suet., *Caes*., 52 ; Dio, XLII, 34, 3-6 et 35, 1 ; XLIII, 27, 3 ; Cic., *Att*., XIV, 20, 2 ; CARCOPINO 1968[5], 420, 429, 551-552 ; CANFORA 2009[3], 198, 226.
[1128] Voir p.226-229.
[1129] Sur la même attitude de Cléopâtre, voir Dio, XLII, 34, 5 ; Prop., III, 11, 29-32.
[1130] HECKEL 1997, 242, suivant GUTSCHMID 1882, *RhM* 37, p.553-4.
[1131] Properce (III, 21, 39) et Pline (*N.H*., IX, 119) l'appellent tous deux « *meretrix regina* ».
[1132] DUPONT & ÉLOI 2001, 291. Ce lien entre Alexandre et César uni à Cléopâtre se retrouve par exemple aussi chez Lucain. Lorsqu'il rapporte la relation entre le général romain et celle qu'il appelle « la honte de l'Égypte, la

Pourtant, l'épisode de Cléophis ne devait pas faire penser au seul César. En effet, Antoine avait lui aussi entretenu une passion jugée coupable avec Cléopâtre, et en eut lui aussi des enfants, dont l'un prénommé Alexandre[1133]. Or c'était là le nom donné selon Quinte-Curce par Cléophis au fils qu'elle eut du roi macédonien[1134], ce que Trogue Pompée peut-être mentionnait.

Dès lors, si l'on imagine que les lecteurs pouvaient reconnaître Antoine dans cet épisode, on peut aussi imaginer que son nom était pour eux nécessairement associé au titre donné à son œuvre par Trogue Pompée, les *Histoires philippiques*[1135]. Le souvenir des attaques de Cicéron devait être dans tous les esprits, d'autant que celles-ci furent reprises par Octavien et constituèrent le modèle de sa propagande contre ce général romain débauché, représentant l'exemple même du tyran[1136]. Dans une fin de République où les accusations portant sur les mœurs tenaient lieu d'arguments politiques, et où l'on rivalisait d'attaques en tout genre pour dénoncer les habitudes sexuelles des uns, l'ivrognerie des autres[1137], les *Philippiques* constituèrent certainement les discours les plus féroces.

Quelle est dès lors l'image d'Antoine dans les *Philippiques* cicéroniennes[1138] ?

C'est l'image d'un débauché, se livrant à la luxure depuis le plus jeune âge[1139], d'un buveur invétéré[1140], d'un noceur dilapidant toute sa fortune (et celle des autres) dans les excès du luxe[1141], d'un être cruel et arrogant[1142] toujours prêt à employer le mensonge[1143] ou la force[1144]. Enfin, et par-dessus tout, c'est l'image d'un esclave, soumis à ses maîtres[1145], et pire, celle d'un ennemi de Rome, d'un *hostis*[1146] :

fatale Érinys du Latium » (X, 59), il reprend les thèmes de la séduction de Cléopâtre, du « cadeau de Pharos » accordé par César et de l'enfant né de leur union (X, 77 sq.) ; or, ces vers interviennent après une digression sur Alexandre, dont l'occasion fut donnée par la visite de son tombeau par César. César s'abandonnant à Cléopâtre semble très proche d'Alexandre, qui « est tombé dans sa Babylone et révéré du Parthe » (X, 46).

[1133] Voir p.369-370.

[1134] Curt., VIII, 11, 26.

[1135] SEEL 1972, 268 ; MINEO 2016, XVII.

[1136] MINEO 2016, XVIII-XIX ; MARTIN 1994, 179-183.

[1137] DUNKLE 1967 ; EDWARDS 1993, 26-28 ; SYME 1962[4], 149-161 ; ANDRE 1974, 92-94.

[1138] Sur ce point, voir MARTIN 1994, 168-171 ; DUNKLE 1967, 164 ; BOULANGER & WUILLEUMIER 1959, 22-23 ; EDWARDS 1993, 5 ; 64-65 ; 191.

[1139] Cic., *Phil*., II, 44-45 ; XIV, 9.

[1140] Cic., *Phil*., II, 63 ; II, 77 ; V, 22.

[1141] Cic., *Phil*., II, 44 ; II, 66-67 ; V, 22 ; VII, 27 ; XII, 12.

[1142] Cic., *Phil*., II, 71 ; III, 3-5, 29, 34 ; IV, 3, 12 ; VII, 27 ; VIII, 21.

[1143] Cic., *Phil*., II, 99.

[1144] Cic., *Phil*., I, 34 ; II, 108-109 ; III, 23 ; V, 21 ; XIV, 25.

[1145] Sur Antoine esclave soumis à Curion, voir Cic., *Phil*., II, 45 ; et à César, voir XIII, 17.

[1146] Cic., *Phil*., V, 42.

En quel pays barbare y eut-il jamais tyran aussi affreux et aussi cruel qu'en cette Ville, accosté de barbares en armes, fut Antoine ? Sous la domination de César, nous venions au Sénat, sinon en liberté, du moins en sécurité. Sous ce chef pirate en chef (comment parler seulement de tyran ?), nos sièges étaient occupés par des Ityréens. Il a foncé soudain sur Brindes, pour marcher de là vers la Ville en formation carrée ; une place très florissante, aujourd'hui municipe, autrefois colonie des plus honorables, Suessa, a été par lui arrosée du sang des plus vaillants soldats ; à Brindes, sur le sein de l'épouse non seulement la plus avide, mais encore la plus cruelle, l'élite des centurions de la légion de Mars a été par lui égorgée. De là, avec quelle furie, avec quelle ardeur, il se précipitait vers la Ville, c'est-à-dire vers les massacres de tous les meilleurs citoyens ![1147]

Antoine est ainsi le parangon du *mollis*, succombant à tous les vices ; il est de plus un tyran, laissant parler son *furor* et sa cruauté ; il est enfin un ennemi dirigeant ses massacres contre les Romains, un barbare s'acharnant contre les siens. Comment dès lors ne pas retrouver Antoine derrière l'Alexandre d'autres « philippiques », celles de Trogue Pompée ? L'identification devait être d'autant plus forte que la propagande d'Octavien, tout en reprenant le sinistre portrait que Cicéron avait dressé d'Antoine, en avait fait l'esclave de Cléopâtre[1148], un licencieux abandonné au luxe de l'Orient[1149], un despote oriental ennemi de l'Italie romaine[1150], justifiant par là la guerre qu'Octavien allait lui mener[1151].

Ainsi derrière Alexandre ivre au point de tuer Clitos ou de s'effondrer chez Médios, comment ne pas voir Antoine, ivre au point de vomir en public ? Derrière Alexandre adoptant les coutumes perses et se laissant corrompre par le luxe achéménide, Antoine soumis à la reine lagide et apparaissant sur un trône d'or aux côtés de son fils Alexandre, vêtu à la mode de Darius ? Derrière Alexandre se prenant pour un dieu, se déclarant fils de Zeus, Antoine le nouveau Dionysos aux côtés de Cléopâtre, nouvelle Isis, père du Soleil et de la Lune ? Derrière Alexandre le tyran, Antoine le despote ? Derrière Alexandre oubliant sa patrie, déchaînant sa fureur contre les siens, Antoine devenu un *hostis*, s'attaquant aux Romains ?

[1147] Cic., *Phil*., XIII, 18. Trad. P. WUILLEUMIER.
[1148] Plut., *Ant*., 37, 5 ; 60, 1 ; Dio, L, 5.
[1149] Plin., *N.H*., IX, 120-121 ; XXXIII, 50 ; Plut., *Ant*., 51, 3 ; Macr. ; *Sat*., III, 17, 15.
[1150] Cette vision d'Antoine semble avoir été développée à partir de 33 quand la rupture entre les deux hommes forts de Rome a été consommée, et la propagande augustéenne s'appuya notamment sur le « triomphe » d'Alexandrie de 34 et sur la cérémonie de partage des territoires effectué par Antoine entre Cléopâtre et ses enfants. Plutarque l'introduit d'ailleurs de manière significative en parlant d'une manifestation « μισορρώμαιον » (Plut., *Ant*., 54, 5), ce qui constitue un *hapax*. Le discours prêté par Dion Cassius à Octavien (L, 25-27) est lui aussi significatif.
[1151] MARTIN 1994, 179-183 ; ANDRE 1974, 94-98 ; MINEO 2016, XIX ; SYME 1962[4], 186 : « The official Roman version of the cause of the War of Actium is quite simple, consistent and suspect – a just war, fought in defence of freedom and peace against a foreign enemy : a degenerate Roman was striving to subvert the liberties of the Roman People, to subjugate Italy and the West under the rule of an oriental queen. » Pour une image littéraire appuyant cette vision des événements, voir Horace, *O*., I, 37, 14-19 et l'interprétation de M. CITRONI (2009, 253).

En montrant Alexandre succombant aux vices de l'Orient et à ses passions propres, devenu un Perse, et par là un tyran, Trogue Pompée ravivait donc le souvenir du Romain devenu Égyptien, du général qui oublia le *mos maiorum* auprès d'une reine corruptrice et incarna par là l'image du souverain hellénistique. Et cette image est restée, puisque les historiens fixent aujourd'hui la fin de l'époque hellénistique au 2 septembre 31 avant notre ère, jour de la bataille d'Actium et de la défaite d'Antoine[1152].

L'Alexandre-Antoine de Trogue Pompée constitue ainsi, comme l'Alexandre de Tite-Live, un anti modèle de gouvernement. La question se pose dès lors de savoir si, comme son contemporain padouan, l'historien gaulois apporte son soutien à l'entreprise affichée par Octavien-Auguste de restauration de la République romaine[1153].

La « *Res publica restituta* » est attestée par un nombre assez restreint (mais cependant significatif) de sources[1154], dont un *aureus* de 28 avant notre ère, publié dans le *Numismatic Chronicle* en 1999. Le revers de cet *aureus* fait référence à la « restitution au peuple romain des lois et des droits » (ou à la restitution « des droits et des lois du peuple Romain ») : ainsi on ne peut douter que ce thème de la restitution faisait partie du discours officiel diffusé par le nouveau pouvoir. S'il est vrai que l'*aureus* ne fait donc pas directement référence à la République, et qu'il ne montre le rétablissement que d'une partie de la légalité traditionnelle[1155], il n'empêche qu'il témoigne d'une atmosphère globale de restauration, à un moment où le pouvoir institutionnel cherchait encore ses marques, mais manifestait de toute manière sa volonté de se distinguer des abus du triumvirat. À ce titre, l'*aureus* entre parfaitement en écho avec les *Res Gestae* (34, 1) augustéennes : « Pendant mes sixième et septième consulats (*i.e.* en 28/27), après avoir éteint les guerres civiles, m'emparant de tout pouvoir par le consentement universel, j'ai fait passer la *Res publica* de ma *potestas* au pouvoir du Sénat et du peuple Romain.[1156] » Lors de ces deux années, des actes politiques ont donné corps à ce transfert : exercice collégial du consulat, plénitude des fonctions électives pour le peuple Romain, abrogation pour ce qui est du droit privé des mesures prises entre 43 et 29, décisions sur le partage des provinces et les règles d'attribution.

[1152] CHAMOUX 1986, 402.
[1153] Sur le soutien, prudent, de Tite-Live à la restauration républicaine et son « pari sur l'avenir », voir MINEO 2006, 78-79 ; 109-137 ; 2009, 301-308.
[1154] Pour une mise au point sur l'ensemble de ces sources, leur solidité et les interprétations auxquelles elles ont donné lieu, voir l'article de F. HURLET et B. MINEO (2009, 11-17) auquel nous empruntons l'essentiel de ce paragraphe. Sur la *Res publica restituta*, voir aussi ANDRE 1974, 99-107 ; MARTIN 1994, 440-442.
[1155] SUSPENE 2009, 147.
[1156] Trad. de F. HURLET et B. MINEO.

L'espoir était ainsi permis pour tous ceux qui rêvaient d'un retour à l'ancienne République, d'autant que les actes politiques s'accompagnaient d'autres mesures, notamment sur le plan religieux (restauration de prêtrises archaïques, restauration de temples[1157]…) et dans le domaine des mœurs. À ce sujet, on pense particulèrement à un projet de loi matrimoniale que le jeune César chercha à introduire dès 29-27 et que, devant l'opposition d'un certain nombre de sénateurs, il dut retirer. Les privilèges liés au mariage et à la paternité auraient alors été insérés dans différentes lois votées en 28-27, avant d'être regroupés en 18 dans une seule loi, la célèbre *lex iulia de maritandis ordinibus*[1158].

L'image d'Alexandre et de ses deux épouses, Stateira qu'il prend pour femme aux noces de Suse (XII, 10, 9), et Roxane, qui est appellée son « *uxor* » (XII, 15, 9), ses multiples unions donnant naissance à de nombreux bâtards, Héraclès, fils de Barsine (XI, 10, 3), l'enfant de Thalestris (XII, 3, 7) et Alexandre, fils de Cléophis (XII, 7, 10), sont bien à l'opposé des réformes portées par Octavien/Auguste, et se rapprochent nettement de l'attitude qui fut celle d'Antoine qui, marié à Octavie, s'unit malgré tout à Cléopâtre et revendiquait le droit à la polygamie[1159], comme l'aurait fait César avant lui[1160]. Dans la condamnation morale que porte ce portrait d'un Alexandre dépravé, faisant si peu de cas du mariage qu'il incita ses soldats à épouser des captives barbares (XII, 4, 2), il est sans doute possible de voir un soutien de Trogue Pompée à l'entreprise de restauration morale augustéenne[1161].

Mais c'est surtout par la réaffirmation des vertus séculaires des Romains, héritage de leurs glorieux ancêtres, et dans la volonté d'un retour au *mos maiorum* que manifestait ostensiblement le nouveau maître de Rome, que l'on peut deviner la bienveillance de Trogue Pompée à son égard. Octavien/Auguste en effet s'érigeait en défenseur de ces vertus traditionnelles qui avaient permis le développement de l'empire depuis la fondation de Rome par Romulus. La restauration qu'il entreprit des inscriptions primitives concernant les *summi uiri*, ainsi que des édifices qu'ils avaient bâtis, la place de choix qui leur était accordée sur son forum, témoignent bien de sa volonté de marcher sur leurs traces et d'exalter leurs qualités[1162], à commencer par leur *moderatio* – et l'on a vu l'attachement de Trogue Pompée à cette vertu[1163],

---

[1157] Suet., *Aug*., 31, 5. Voir SCHEID 2009, 119-123.
[1158] Voir HURLET 2009, 86-87, suivant les conclusions de P. MOREAU, « *Florent sub Caesare leges.* Quelques remarques de technique legislative à propos des lois matrimoniales d'Auguste », *RHD* 81, 2003, p. 461-477.
[1159] Plut., *Ant*., 36, 6-7.
[1160] Suet., *Caes*., 52, 5.
[1161] D'autant que l'épisode du mariage des soldats avec les captives perses semble avoir été un élément important dans la construction narrative de Trogue Pompée.
[1162] Suet., *Aug*., 31, 7-8. On retrouve cet attachement aux grands hommes chez les poètes augustéens, notamment dans leur goût du catalogue : voir Hor., *O*., I, 12 ; Verg. : *En*., 841-853. Sur les *exempla* que constituaient les *summi uiri*, voir ANDRE 1974, 105 ; MINEO 2006, 138-144 ; MARTIN 1994, 444.
[1163] Voir p.287.

leur *uirtus*, leur *fides* et leur *pietas*[1164]. Deux de ces vertus se retrouvent en outre sur le célèbre *Clipeus virtutis* qu'Octavien reçut le 16 janvier 27 avant notre ère, lors de la célèbre séance du Sénat où il fut gratifié de toute une série d'honneurs au fondement de son *auctoritas*, à commencer par le prestigieux surnom d'*Augustus*. Sur ce bouclier d'or placé dans la Curie près de l'autel de la Victoire, et dont des reproductions furent exposées sur de nombreux monuments de l'empire, comme à Arles, étaient inscrites les quatre vertus cardinales du nouvel Auguste : *clementia, iustitia, pietas* et *uirtus*[1165].

Alexandre chez Trogue Pompée est à l'opposé de toutes ces vertus : nulle *clementia* ou *iustitia*, qualités dérivant de la *moderatio*, chez l'homme qui met à mort tous ceux qui s'opposent à lui, de Parménion à Callisthène, en passant par Clitos ; nulle *fides* non plus alors qu'il rompt le lien de confiance qui devrait l'unir à ses *amici* et à ses soldats[1166] ; nulle *pietas* chez celui qui oublie son père et sa patrie, et ne trouve dans les oracles des dieux que des moyens de légitimer sa démesure ; et si la *uirtus* au combat reste une qualité du roi macédonien – bien qu'elle soit amoindrie par les versions proposées de la prise de Tyr et de la guerre contre Poros – elle disparaît très vite dans la *mollitia* à laquelle il succombe.

Ces qualités pour autant ne sont pas absentes des livres XI et XII des *Histoires philippiques*, mais elles sont l'apanage d'autres personnages, qui dès lors incarnent les vertus traditionnelles de Rome : les Macédoniens. Ceux-ci s'opposent ainsi en tout point à leur roi.

Leur moderation est suggérée lors de leur présentation, au départ de l'expédition. L'accent est en effet mis sur leur âge et leur expérience, gages de *prudentia* et par là de *moderatio*, puisque ces hommes sont des « vétérans », semblant être « non pas tant des soldats que des instructeurs militaires », dont les chefs sont tous « sexagénaires » (XI, 6, 4-6). Leur sens de la mesure se manifeste par leur refus des marques de démesure de leur roi, notamment ce qui concerne la proskynèse (*explosa adoratione*, XII, 7, 3) et sa reconnaissance en tant que fils d'Ammon (XII, 11, 6). Ils ne sont de fait jamais mêlés à ses excès ou à ses actes de cruauté. Ainsi, lors de l'exécution de Parménion et Philotas, ils ne sont pas, ce qui est le cas dans les autres sources[1167], les membres du tribunal qui condamnent l'ami d'enfance d'Alexandre, et ne

[1164] Sur les vertus des grands hommes, voir MINEO 2006, 67-71.
[1165] Sur *le clipeus uirtutis* et « le mythe des vertus augustes », voir ÉTIENNE 1989[2], 30-34 ; et le lien de ces vertus avec l'*optimus ciuis* de Cicéron, MINEO 2006, 75-76 ; et avec l'héritage républicain, MARTIN 1994, 443.
[1166] Sur la violation de la *fides*, l'exécution de Callisthène est éclairante. Trogue Pompée en effet - cela apparaît du moins ainsi dans l'épitomé de Justin - rappelle à la suite de l'assassinat de Clitos les liens étroits qui unissent le philosophe et Alexandre, et insiste sur la manière dont « les prières du philosophe Callisthène furent très utiles » (XII, 6, 17) au rétablissement du roi. Or la chute du neveu d'Aristote fomentée par Alexandre, ainsi que son exécution, sont narrées aussitôt après (XII, 7, 2), ce qui, en plus de montrer l'ingratitude d'Alexandre, souligne ses manquements à la *fides* dans la logique clientéliste chère au peuple Romain : si Callisthène a bien rempli son rôle de client, Alexandre a méprisé son rôle de *patronus*.
[1167] Voir p.208-210.

trahissent dès lors pas la *iustitia* avec leur chef. Au contraire : ils regrettent la mort de Parménion dont ils reconnaissent l'innocence (XII, 5, 4). Mais c'est surtout à la suite de l'épisode d'Opis que leur modération (« *modestia* », XII, 12, 7) est mise en avant, et reconnue par Alexandre lui-même lors de leurs demandes de retour en grâce. Elle avait déjà été relevée lors d'un autre épisode de sédition, lorsque sur les bords de l'Hyphase les Macédoniens demandèrent à Alexandre leur retour au pays et qu'ils parvinrent à toucher leur roi « par de si légitimes prières » (« *tam iustis precibus* », XII, 8, 16). Les hommes d'Alexandre apparaissent ainsi mesurés dans leurs requêtes. De la sorte, ces moments de tension entre le chef et ses hommes n'apparaissent pas pour les Macédoniens comme des trahisons de la *fides*.

De fait, leur principal devoir pour respecter la *fides*, en tant que clients d'Alexandre, réside dans leur attachement à ce dernier, dans une fidélité que le temps ne peut altérer. Les Thessaliens avaient dès la première visite que leur fit Alexandre, témoigné de leur loyauté à sa famille en l'élisant « à l'exemple de son père, chef du peuple tout entier » (XI, 3, 2). On voit les Macédoniens également s'en remettre totalement aux décisions de leur roi lorsque, alors qu'ils croient leur « mission » de vengeance des Grecs accomplie à la suite de la mort de Darius, et qu'ils pensent rentrer chez eux, un discours d'Alexandre suffit à leur rendre « leur premier enthousiasme » et les voilà qui soumettent l'Hyrcanie et les Mardes (XII, 3, 4). Mais c'est surtout après les longues années de campagne derrière leur roi que se manifeste la *fides* des Macédoniens. Ainsi sur les bords de l'Hyphase, ils montrent leur « âge » avancé, leurs « cheveux blancs », le nombre de leurs « blessures » et de leurs « cicatrices » (XII, 7, 11-12) : autant de témoignages de leur indéfectible loyauté, d'autant plus forte qu'elle fut attachée sans discontinuer à « deux rois, Alexandre et Philippe » (XII, 7, 13 ; XI, 6, 4). Cet attachement sincère à la personne du roi se révèle en outre par les larmes que versent les Macédoniens, d'abord devant les outrages qu'ils subissent de sa part à la suite de leur mutinerie (XII, 12, 6), puis devant Alexandre mourant, tandis qu'ils défilent à son chevet (XII, 15, 2-3).

C'est la force de leur *fides* qui amena les Macédoniens à suivre leur roi tout au long de ses treize années de conquêtes jusqu'aux confins du monde, bien qu'ils fussent tourmentés par leur envie de rentrer dans leur patrie. Car ces hommes étaient aussi attachés à la *pietas*. Ces deux vertus étaient si importantes aux yeux des Romains qu'ils les avaient divinisées sous la République[1168]. La *pietas* est le respect des devoirs dus aux dieux, à la patrie et à ses parents[1169]. C'est cette vertu qui amène les Macédoniens à reprocher à Alexandre « d'avoir bouleversé les mœurs de son père Philippe et de la patrie » (XII, 5, 2), « au point d'avoir renié jusqu'au nom

[1168] Cic., *Nat. deo*., III, 36, 88 ; HELLEGOUARC'H 1972², 276 ; MARTIN 1994, 443.
[1169] Cic., *Off*., II, 13 ; MINEO 2006, 70.

de la patrie » (XII, 4, 1)[1170]. De leur côté, ces hommes n'aspirent qu'à retrouver cette patrie méprisée par leur roi (XII, 3, 2 ; 8, 11 ; 11, 5), à retrouver leurs familles (XII, 3, 2) et à reposer dans « les tombeaux de leurs pères » (XII, 8, 14).

En même temps qu'un temple à la *Pietas*, les Romains élevèrent un temple à la *Virtus*[1168]. Cette dernière vertu, également présente sur le bouclier d'Auguste, est manifestée à de nombreuses reprises par l'armée macédonienne, qui par son courage, sa force, son sens de la discipline est l'image de l'armée romaine. Elle est explicitement célébrée lors de la bataille du Granique. Justin indique en effet que les soldats perses furent dominés « non moins par l'art d'Alexandre que par la valeur des Macédoniens » (« *non minus arte Alexandri quam uirtute Macedonum* », XI, 6, 11). Même si la *Vulgate* a insisté sur le rôle joué par la cavalerie thessalienne lors de cette bataille[1171], cette manière d'opposer Alexandre à ses hommes lors d'un combat est unique, et prend une importance particulière dans la mesure où il s'agit du premier qui fut livré contre les troupes de Darius. Ainsi la *uirtus* des Macédoniens apparaît comme la première raison des succès à venir. Ce point est en outre confirmé juste avant le combat de Gaugamèles, lors du discours d'Alexandre qui oppose la « *turbam hominum* » des Perses à la « *turbam uirorum* » (XI, 13, 10) des Macédoniens, relevant donc leur qualité de *uiri*, à savoir leur *uirtus*. De la même manière, avant Issos, Alexandre flatte ses hommes en se vantant « de n'avoir pas trouvés d'hommes [*uiros*] qui leur fussent égaux sur toute la terre » (XI, 9, 5). Il exalte ainsi leur qualité première, le fait d'être des hommes, des *uiri*, au plus haut degré. Cette *uirtus* se manifeste notamment par le fait que les Macédoniens, bien qu'ils soient peu nombreux, sont supérieurs aux Perses. Aussi Justin, à la suite de Trogue Pompée, insiste-t-il sur ce petit nombre (« *paucitatis* » et « *paucitate* », XI, 9, 2 ; « *paucis* », XI, 13, 5), contrastant avec la multitude des ennemis (« *multitudo hostium* », XI, 9, 2 ; « *tot milia* », XI, 13, 5). Elle se manifeste aussi par leur courage, tandis qu'ils se précipitent sur le fer des ennemis (XI, 14, 1), vont au secours d'Alexandre blessé dans la cité des Malles (XII, 9, 10-11), ou qu'à la suite de leur mutinerie, à Opis, ils acceptent la mort (« *patientiam moriendi* », XII, 12, 9) décidée par leur chef, selon les règles de la discipline militaire (« *disciplina militaris* »).

Opposés en tout point à Alexandre, les Macédoniens forment un peuple animé par les vertus qui constituaient les vertus traditionnelles de Rome, que le nouvel Auguste prétendait vouloir restaurer. Ils forment ainsi l'image du peuple Romain lui-même qui, mené par de *summi uiri*, était devenu le premier peuple du monde. Ils sont les garants de ces valeurs, et ce sont eux qui mettent en garde leur roi lorsque ce dernier « dégénère » (XII, 4, 1). Ils sont une caution

[1170] Sur cette opposition à Alexandre, voir p.337-342.
[1171] DS, XVII, 19, 6. Voir HECKEL 1997, 116.

contre la dégénérescence des gouvernants. Ainsi s'éclaire particulièrement une forme d'anachronisme dont nous ne doutons pas qu'il soit l'œuvre de Trogue Pompée. Lorsqu'il présente l'armée des Macédoniens, il la compare au « sénat de quelque antique république » (« *senatum priscae alicuius rei publicae* », XI, 6, 6)[1172].

Si l'historien gaulois, très critique sur les dérives monarchiques du pouvoir, qu'illustre parfaitement le personnage d'Alexandre-Antoine, ne peut voir que d'un œil bienveillant les entreprises de restauration républicaine du jeune César, notamment sur le plan des mœurs et des valeurs, il n'en reste pas moins que ce n'est pas un homme mais un peuple, les Macédoniens, qui sont porteurs de vertus et dignes d'éloge. Par la comparaison qu'il établit entre ces derniers et le Sénat Romain, Trogue Pompée invite à opposer à toute volonté monarchique, un contre-pouvoir représentant l'âme du peuple et de ses vertus, ce qui correspond à la volonté d'Octavien/Auguste de restaurer un ordre social déterminé accordant la primauté aux sénateurs[1173]. Débarrassée de ses démons tyranniques, Rome doit se reconstruire, en s'appuyant sur ses valeurs traditionnelles ; la *Res publica restituta* doit redonner toute sa place au Sénat.

[1172] Notons un lien troublant avec l'expression qu'emploie Velleius Paterculus (II, 89, 4) pour désigner la restauration républicaine : « *prisca illa et antiqua rei publicae forma reuocata* ». Pour P. M. MARTIN (1994, 442), il s'agit d'un retour « à la forme *primitive* et *antique* de l'État, non à la République oligarchique des factions, mais à la République des rois, fondée sur l'accord du souverain avec le peuple et le sénat, et à la jeune République dirigée par Brutus. » Nous serions tentés d'en dire autant sur la conception du nouveau pouvoir par Trogue Pompée. Analysant l'opposition entre Philippe et Alexandre dans les *Histoires philippiques*, L. PRANDI (2016 (1), 7) observe elle aussi la bienveillance de l'auteur à l'égard du Sénat, qui serait à son avis perceptible par la valorisation de Philippe, tandis que les critiques à l'égard d'Alexandre cacheraient une critique des *populares*. Notre analyse, qui voit l'image de César, et plus encore d'Antoine, derrière Alexandre, va donc dans le même sens.
[1173] HURLET 2009, 85-89.

CONCLUSION

En raison de leur nature même, les *Histoires philippiques* constituent une œuvre particulièrement complexe. Il n'est en effet pas aisé de faire la part des différentes étapes de construction du texte, entre l'héritage direct des sources utilisées par Trogue Pompée, ses interventions propres ainsi que ses choix de composition, et enfin le travail de Justin sur l'œuvre de l'auteur gaulois.

Les livres XI et XII constituent sans doute l'un des ensembles les plus précieux de cette histoire universelle, puisqu'il est le plus long des *Histoires philippiques*, et surtout parce qu'il traite de l'une des figures majeures du monde grec, Alexandre le Grand. C'est ainsi qu'ils peuvent être comparés aux œuvres qui nous sont parvenues d'autres historiens d'Alexandre, de manière à mettre à jour quelles étaient leurs fondations communes.

Sans surprise, Clitarque apparaît comme la source principale des deux livres, qui se rattachent dès lors à la tradition de la *Vulgate* avec les œuvres de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce. En plus de passages attestés de manière certaine, que l'on peut sans crainte faire remonter à l'historien alexandrin, en est aussi issu un grand nombre d'autres épisodes parmi les plus célèbres, tels ceux du nœud gordien, de la bataille d'Issos ou de la mort de Darius. L'œuvre de Clitarque était en effet particulièrement bien connue des Romains du I^{er} siècle, et il est assez naturel que Trogue Pompée s'en soit servi. Il trouvait en elle la matière primaire pour construire son propre texte, et pouvait s'appuyer sur un traitement plaisant de l'histoire d'Alexandre, mettant en valeur des scènes spectaculaires, parfois de manière particulièrement dramatique, mais au détriment souvent de la vérité historique. Dans la mesure où Clitarque, qui évoluait probablement dans la cour du diadoque Ptolémée, lui-même ancien membre de la garde rapprochée d'Alexandre, écrivit une œuvre à la gloire du conquérant macédonien, comme en attestent par exemple les épisodes attestés de la rencontre avec Thalestris ou des ambassades babyloniennes, l'image d'Alexandre dans les *Histoires philippiques* reste auréolée d'une partie de la gloire que lui avait conférée l'historien hellénistique.

Or cette image d'Alexandre apparaît globalement négative à la fin de la lecture du texte de Justin. Cette détérioration ne peut être que le fruit d'un travail de Trogue Pompée qui se serait appliqué à la saper. C'est dans l'écart qui s'est ainsi creusé avec la source principale de l'œuvre que l'on peut analyser le travail de composition historique qui a régi la rédaction des livres XI et XII. Les assez nombreuses variantes du texte par rapport aux autres récits de la *Vulgate*, qui ont en commun de toujours noircir le roi de Macédoine, ne sont certainement pas

des inventions de l'auteur gaulois, réputé sérieux. Par ailleurs, leur insertion dans le texte qui suit la trame de Clitarque est travaillée de manière à corrompre l'image d'Alexandre y compris dans des passages où il devait apparaître de manière positive. Cela montre un effort de composition qui exclut que Justin soit la source de ces modifications. Il est donc probable que Trogue Pompée ait utilisé une autre source que Clitarque, qui était quant à elle très critique à l'égard d'Alexandre. Il peut s'agir de l'œuvre aujourd'hui largement perdue d'Hégésias de Magnésie, l'un des pères du style asiatique.

La composition historique de Trogue Pompée a également consisté en un travail de structuration scrupuleux de ses deux livres. Tout en émaillant le livre XI d'indices porteurs de la décadence à venir d'Alexandre, voire en critiquant personnellement son changement de comportement lors de sa visite au sanctuaire d'Ammon, il brosse de lui un portrait encore globalement positif, héritier des traditions panégyristes dont Clitarque fut le parfait représentant. Le début du livre XII en revanche témoigne d'un effort de structuration très important, visant à renforcer la brutalité du changement d'Alexandre. Celui-ci était un Macédonien, il devient un Perse ; il était (encore) un roi, il devient un tyran. Ce qui intéresse le plus Trogue Pompée, c'est bien cette dégénérescence, qui montre à la fois les risques que comportent les tentations orientales, mais aussi la pente dangereuse qui est celle du pouvoir hégémonique. Dans le contexte de rédaction des *Histoires philippiques*, ces livres apparaissent dès lors comme une critique de deux figures de premier plan de la fin du premier siècle, qui s'étaient laissé corrompre par les délices de l'Orient incarnées par Cléopâtre. On peut ainsi reconnaître, derrière Alexandre, l'image de César et plus encore d'Antoine tel que le présentait la propagande d'Octavien, qui s'appuyait sur le portrait détestable qu'en avait fait Cicéron. Trogue Pompée se révèle ainsi comme un Républicain attaché aux valeurs traditionnelles de Rome, que portent dans son œuvre les vaillants Macédoniens. S'il ne devait pas voir d'un mauvais œil l'entreprise de restauration républicaine revendiquée par le jeune César, il souhaitait vraisemblablement la voir accompagnée d'un réel pouvoir du sénat.

Le travail important de composition des livres XI et XII a ainsi permis à Trogue Pompée de transformer l'image d'Alexandre telle que la proposait sa source principale, au profit d'une vision du roi macédonien qui pouvait faire écho au contexte politique de la publication de son œuvre. C'est cette entreprise qui justifie donc l'aspect parfois contradictoire d'Alexandre, passant de la plus parfaite grandeur d'âme, comme dans sa rencontre de la famille de Darius, à la plus détestable démesure, comme dans sa visite au sanctuaire d'Ammon.

On ne peut dès lors attribuer à des maladresses, ou pire, à des interventions malheureuses de Justin toutes les originalités de l'œuvre. Certes, la comparaison des deux livres avec les

textes des autres historiens d'Alexandre et avec les Prologues montre que Justin a fait des choix. Elle montre aussi qu'il a pu se montrer inexact, voire commettre des erreurs. Elle montre enfin qu'il a pu chercher une simplification du texte, notamment en le centrant sur le personnage d'Alexandre, au détriment de ses généraux. Cependant, cela correspond parfaitement à ce que Justin annonce dans sa préface. S'il y demande à être corrigé par son destinataire, c'est qu'il sait qu'il a pu commettre des inexactitudes. Et surtout, il y annonce son propre travail de composition, impliquant des choix et des effets de structuration propre, qui montrent son penchant pour l'art oratoire. En plus de concentrer ses vues sur des *exempla* utiles aux écoles de rhétorique (et Alexandre est l'*exemplum* par excellence de ces deux livres), il se plaît à les disposer en créant assez souvent des effets d'opposition, par antithèse ou par chiasme. Le travail que Justin a effectué sur son style est également notable, lui qui use de toutes les ressources de la langue pour donner le plus d'informations possibles en un minimum de mots, ce que nous avons appelé la compression narrative. S'il faut ainsi reconnaître que l'œuvre que nous lisons est bien l'œuvre de Justin, on ne peut cependant l'accuser d'avoir corrompu le texte de Trogue Pompée, et accuser sa prétendue maladresse dès lors que le texte déconcerte par sa singularité, comme la critique a trop eu tendance à le faire. Au contraire, l'esprit de l'œuvre de l'historien gaulois nous semble avoir été parfaitement respecté, ainsi que les principales données de son texte.

Les *Histoires philippiques*, dans leurs versions troguienne et justinienne, ont connu une grande notoriété. Les livres traitant de la vie d'Alexandre ont ainsi influencé Quinte-Curce et peut-être Plutarque. Ils présentent un Alexandre ambigu, plus mauvais que bon, parfois remarquable, mais qui, par ses excès et ses conquêtes, se distingue malgré tout dans l'Histoire. Cette image est proche de celle que l'on peut avoir aujourd'hui du roi macédonien, et il n'y a pas à douter que cette œuvre a joué son rôle dans la création de cette image à travers les siècles et qu'elle a contribué, à sa manière, à ce que Claude Mossé a appelé *La destinée d'un mythe*.

ANNEXES

Annexe 1 : L'image de Parménion dans les *Histoires philippiques*

Il existe un débat sur la manière dont Parménion est présenté au sein des livres XI et XII des *Histoires philippiques*. Selon J. E. ATKINSON (1980, 278), l'omission par Trogue Pompée de l'anecdote selon laquelle Parménion aurait conseillé à Alexandre d'accepter les propositions de Darius lors des ambassades, épisode que l'on retrouve chez Quinte-Curce (IV, 11, 10-15), Diodore (XVII, 54, 3-5), Plutarque (*Alex*., 29, 8-9) et Arrien (*An*., II, 25, 2-3), montrerait que « Trogus' presentation of Parmenion seems to have been favourable ». On pourrait d'ailleurs relever le fait que Justin omet d'autres épisodes célèbres dans lesquels Alexandre repousse l'avis de son général, que ce soit à propos de la tactique à suivre lors de la bataille du Granique[1174] et avant Gaugamèles[1175].

W. HECKEL (1997, 162) oppose cependant : « Justin has omitted several stories unfavourable to Parmenion, but this need not indicate a positive attitude towards him by the epitomator. » Ses arguments sont toutefois douteux. S'il reconnaît avec J. E. ATKINSON que Quinte-Curce peut utiliser une autre source que celle de Trogue Pompée lorsqu'il écrit ce passage, il avance le fait que les endroits « favorables » à Parménion se retrouvent aussi chez Quinte-Curce. Et de citer justement le moment de l'exécution du général, abordé très différemment par l'historien du premier siècle ! Il ajoute en outre que l'on retrouve deux anecdotes impliquant Parménion « that could be construed as "negative" ». Tout est alors dans la modalisation. En effet, la lettre que reçoit Alexandre venant de Parménion lors de sa maladie à Tarse (XI, 5, 9) ne présente pas Parménion sous un mauvais jour. Même s'il commet peut-être une erreur d'appréciation sur l'honnêteté du médecin Philippe, l'attention qu'il porte à la sécurité du roi est plutôt à mettre à son crédit. Et lorsque Parménion réveille Alexandre avant la bataille de Gaugamèles (XI, 13, 1-3) ne point pas davantage de critique. Au contraire, son intervention directe auprès du roi à ce moment d'une extrême importance le met en valeur, et montre sa proximité avec le souverain. En outre, il n'est pas dit un mot de Parménion lors de la bataille elle-même, alors même qu'il y tint un rôle de premier ordre, mais qu'il y est apparu comme fragile, devant demander de l'aide à Alexandre pour contenir l'assaut de Mazée[1176]

[1174] Arr., *An*., I, 13, 2-6 ; Plut., *Alex*., 16, 3.
[1175] Arr., *An*., III, 10, 1-2 ; Plut., *Alex*., 31, 10-12 ; Curt., IV, 13, 4-10.
[1176] Arr., *An*., III, 15, 1-2 ; Plut., *Alex*., 32, 9 ; Curt., IV, 16, 2-3.

après lui avoir demandé de protéger les bagages exposés à l'ennemi[1177], si bien qu'il fut tenu parfois pour responsable de la fuite de Darius, comme l'énonce Plutarque (*Alex*., 32, 10). Or l'on sait grâce à l'historien, à cet endroit de son récit, que cette présentation extrêmement dure de Parménion provient de Callisthène. Celui-ci serait aussi la source des autres anecdotes négatives le concernant[1178] qui durent fleurir après sa mort pour le discréditer[1179]. Or il n'est pas certain que Trogue Pompée ait utilisé Callisthène, lui qui ne reprit même pas *a priori* l'épisode si célèbre de la traversée du désert égyptien. Par ailleurs, force est de constater que si nulle part Parménion ne joue un rôle négatif, il est en revanche très présent dans les livres XI et XII, plus que n'importe quel autre général d'Alexandre, plus que n'importe quel autre personnage que le roi. Son action est ainsi mise en avant lorsqu'il lui est confiée la mission de prendre la flotte perse (XI, 10, 4) ou lors de son contrôle du trésor rassemblé à Ecbatane (XII, 1, 3). Par ailleurs, lors des regrets du roi à la suite de la mort de Clitos, son nom est le premier qui lui vienne à l'esprit (XII, 6, 14). Le vieux général joue donc un rôle de premier plan dans les deux livres des *Histoires philippiques* consacrés à Alexandre, et nous serions plutôt tentés, avec J. E. ATKINSON, de voir en lui un personnage positif, actif et fidèle à son roi, trop fidèle à sa patrie pour avoir pu accepter qu'elle fût oubliée.

Parménion pouvait ainsi offrir, par son âge et sa modération, un contrepoint aux excès d'Alexandre et à son orientalisation, ce qui causa son injuste perte. Ainsi, comme les Macédoniens, ce grand général devait apparaître comme une image des vertus romaines : *moderatio*, *uirtus*, *fides*, *pietas*. Le lecteur du premier siècle pouvait peut-être voir dans le sort de ce personnage, fidèle à ses valeurs et condamné pour ses opinions, celui de certaines victimes des proscriptions du triumvirat qu'il venait de connaître.

[1177] Plut., *Alex*., 32, 3-4 ; Curt., IV, 15, 6-8.
[1178] ATKINSON, 1980, 398 ; KAERST 1927, 379.
[1179] HECKEL 1997, 213.

Annexe 2 : Tableau synoptique des principales histoires d'Alexandre

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
introduction	1	V, 1		1	I, 1 + I, 12
présages à la naissance d'Alexandre			XII, 16	2-3	
éloge d'Alexandre	1 + 38	IV, 16 + X, 5	XII, 16	22-23 + 39-41	II, 12 + VIII, 19 + VII, 28-30
traits physiques et moraux		lacune		4	
Alexandre enfant (goûts, études, Aristote)		lacune	XII, 16	5 + 7 + 8	
maîtrise de Bucéphale		lacune		6	
premiers hauts faits militaires (dont Chéronée)		lacune		9	
rapports difficiles avec son père		lacune		9 + 10	
projet de mariage avec la fille d'un Carien		lacune		10	
mort de Philippe		lacune	XI, 1	10	I, 1
funérailles et exécution des meurtriers	2	lacune	XI, 2		
Alexandre se concilie le peuple	2	lacune	XI, 1		
meurtres des concurrents	2 + 5 et sur Attale, + 3)	lacune	XI, 2 + 5		
troubles et batailles contre les Illyriens, les Thraces, les Gètes et les Triballes	8	lacune	XI, 1 et 2	11	I, 1-6
traités d'amitié avec les celtes et les habitants du golfe d'Ionie		lacune			I, 4
attitude des Athéniens et des Grecs	3	lacune	XI, 2		I, 1

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
chef de la ligue de Corinthe	4	lacune	XI, 2	14	I, 1
Alexandre reprend la main sur les Thessaliens et les Athéniens	4	lacune	XI, 3		
opposition et destruction de Thèbes	4 + 8-14	lacune	XI, 3-4	11-13	I, 7-9
réactions des autres cités, surtout Athènes et les orateurs hostiles demandés par Alexandre	15	lacune	XI, 4	13	I, 10
situation de la Perse	5-7	lacune	XI, 6		
anecdote de Diogène		lacune		14	
présages heureux sur la guerre contre les perses		lacune			I, 11
célébrations avant la guerre	16	lacune	XI, 5	14	I, 11
cadeaux d'Alexandre à ses proches		lacune	XI, 5	15	
chiffres des troupes	17	lacune	XI, 6	15	I, 11
Alexandre plante son javelot et saute en armes le premier	17	lacune	XI, 5		I, 11
Alexandre à Troie	17 + 18	lacune	XI, 5	15	I, 11 + 12
réunion des chefs perses	18	lacune			I, 12
bataille du Granique (dont dialogue Alexandre / Parménion)	19-21 oui	lacune	XI, 6	16 oui	I, 13-16 oui
prise rapide de la côte		lacune	XI, 6	17	
prise de Sardres et d'Éphèse		lacune			I, 17
siège et prise de Millet	22	lacune			I, 18-19
licenciement de la flotte	23	lacune			I, 20
siège, prise et destruction d'Halicarnasse	24-27	lacune			I, 20-23 + II, 5
Alexandre remet la vieille Ada à la tête de la Carie	24	lacune			I, 23

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
siège et suicide collectif des Mamertins	28	lacune			
changement de troupes : les jeunes mariés macédoniens rentrent et sont remplacés		lacune			I, 24 + 29
Parménion envoyé en Phrygie		lacune			I, 24
prise de la Lycie, la Pamphilie, la Phaséide, des cités d'Aspendos, des Pisidiens et de Célaenes et d'un défilé tenu par les Termessiens		lacune			I, 24 + 26-28
complots contre Alexandre et arrestations dont celle d'Alexandre le Lynceste	32	lacune	XI, 7		I, 25
refus d'Alexandre de libérer les Grecs prisonniers du Granique		III, 1			I, 29
Memnon aux Cyclades ; sa mort	29			18	II, 1
suite des opérations des Perses dans les Cyclades		III, 1			II, 2
conseil de guerre des Perses ; Charydème mis à mort par Darius ; Darius prend la tête de l'armée	30	III, 2			
rêve de Darius	30	III, 3		18	
départ de l'armée de Darius	31	III, 3			
nœud gordien		III, 1	XI, 7	18	II, 3
prise de la Cappadoce, de la Cilicie et de la ville de Tarse		III, 4 + 7	IX, 11 (pour la Cilicie)		II, 4 + 5

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
bain dans le Cydnus et maladie d'Alexandre ; lettre de Parménion sur le médecin Philippe	31	III, 5-6	XI, 8	19	II, 4
sacrifices et jeux		III, 7			II, 5
conseils non suivis par Darius		III, 8		20	II, 6
prise d'Issos et qualité de ce terrain	32	III, 7		20	
Sisénès assassiné pour traîtrise		III, 7			
bataille d'Issos	33-37	III, 8-11	XI, 9	20	II, 7-9
sort des femmes royales traitées avec noblesse par Alexandre	36-38 +114	III, 12	XI, 9	21 + 22	II, 12 + IV, 20
prise de Damas où se trouve le trésor de Darius		III, 13		24	II, 11
soin aux blessés et sépultures aux morts	40	III, 12			II, 12
Alexandre et Barsine		III, 13	XI, 10	21	
corruption des richesses			XI, 10	24	
fuite de Darius		IV, 1			II, 13
sort d'Amyntas, déserteur grec tué en Égypte	48	III, 11 + IV, 1			II, 13
manœuvres d'Agis et du Perse Pharnabaze	48	IV, 1			II, 13
actions des lieutenants : Parménion et Antigone		IV, 1	XI, 10		II, 15
lettre de Darius à Alexandre et fin de non-recevoir	39	IV, 1	XI, 12		II, 14
route vers la Phénicie et Tyr					II, 13 + 15
anecdote d'Abdalonymos fait roi	47	IV, 1	XI, 10		

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
refus de Tyr qu'Alexandre aille dans le temple d'Héraclès, siège, prise et sort terrible	40-46	IV, 2-4	XI, 10	24-25	II, 15-24
voyage d'Alexandre en Arabie pendant le siège		IV, 3			
mort de Stateira et bonté d'Alexandre	54	IV, 10	XI, 12	30	IV, 20
nouvelle ambassade de Darius ; nouveau refus d'Alexandre (dont échange entre Parménion et Alexandre)	54	IV, 5 + IV, 11 oui	XI, 12	29	II, 25 oui
Rhodes se livre d'elle-même		IV, 5	XI, 11		
jeux isthmiques : envoi d'une couronne d'or des Grecs à Alexandre	48	IV, 5			
prise de Chios par Hégéloque : mort de Pharnabaze		IV, 5			III, 2
siège et prise de Gaza	48	IV, 6		25	II, 26-27
Alexandre envoie chercher des renforts en Macédoine		IV, 6			
l'Égypte se rend à Alexandre	49	IV, 7	XI, 11		III, 1
alliance avec les Cyrénéens	49				III, 5
route vers le sanctuaire d'Ammon	49	IV, 7		27	III, 3
description du sanctuaire d'Ammon	50	IV, 7			III, 4
Alexandre consulte l'oracle	51	IV, 7	XI, 11	27	III, 4
fondation d'Alexandrie	52	IV, 8	XI, 11	26	III, 1 + 2
nominations en Égypte		IV, 8			III, 5
mort d'Hector, fils de Parménion		IV, 8			

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
Alexandre en Syrie pour venger son gouverneur Andromachus		IV, 8			
jeux et sacrifices en Phénicie		IV, 8			III, 6
réception d'ambassadeurs grecs, et notamment Athéniens : libération des prisonniers du Granique		IV, 9			III, 6
nouvelles nominations, dont Harpale					III, 6
départ de Darius de Babylone ; équipement de son armée ; dispositions pour gêner Alexandre	53 + 55	IV, 9			
passage difficile des fleuves	55	IV, 9			III, 7
éclipse de lune		IV, 10			
rencontre de Perses qui brûlent les villages		IV, 10			
interception d'une lettre de Darius		IV, 10			
capture d'éclaireurs		IV, 11			III, 8
installation des camps ; nuit précédant la bataille		IV, 12 + 13	XI, 13		III, 9 + 11
conseils de Parménion pour une attaque de nuit ; refus d'Alexandre		IV, 13		31	III, 10
bonne nuit d'Alexandre et réveil tardif	56	IV, 13	XI, 13	32	
discours des deux rois		IV, 14	XI, 13		III, 9
bataille de Gaugamèles	57-61	IV, 13-16	XI, 14	33	III, 11-15
fuite de Darius en Médie	64	V, 1			III, 16

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
départ d'Arbèles à cause du risque d'épidémie due aux morts	64	V, 1			
Alexandre à Babylone : nominations et réorganisation de l'armée	64-65	V, 1 + 2			III, 16
récompenses aux soldats	64	V, 1		34	
arrivée de soldats venus de Macédoine avec Amyntas	65	V, 1			
prise de Suse et de ses richesses	65-66	V, 2	XI, 14	36	III, 16
prise du pays des Uxiens	67	V, 3			III, 13
piège d'Ariobarzanès dans un défilé ; retraite d'Alexandre, puis encerclement et victoire	68	V, 3 + 4			III, 18
rencontre des Grecs mutilés	69	V, 5	XI, 14		
prise de Persépolis, de son trésor et de son palais	70-71	V, 6	XI, 14	37	III, 18
soumission des Mardres dans leur pays glacé		V, 6			
incendie du palais de Persépolis	72	V, 7		38	III, 18
à Ecbatane, complot de Bessus contre Darius ; Bessus prend le pouvoir	74	V, 8-12	XI, 15	42	III, 21
arrivée d'Alexandre à Ecbatane où il laisse son trésor			XII, 1	42	III, 19
course de vitesse pour rattraper Bessus	73	V, 13	XI, 15		III, 20-21
Bessus rattrapé ; mort de Darius	73	V, 13	XI, 15	43	III, 21

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
guerre d'Antipater contre les Lacédémoniens révoltés ; mort courageuse d'Agis	62-63 + 73	VI, 1	XII, 1		
sort d'Alexandre d'Epire en Europe			XII, 1-2		
disparition de Zopyrion		X, 1	XII, 1		
Alexandre rend la liberté aux prisonniers bien nés		VI, 2			
remobilisation des troupes qui croient la guerre finie	74	VI, 3	XII, 3	47	
Alexandre en Hyrcanie ; merveilles du territoire	75	VI, 4		44	III, 23
Alexandre fait preuve de clémence pour les Perses qui se rendent	76	VI, 4-5			III, 25
intégration dans son armée des Grecs de l'armée de Darius qui se sont rendus	76	VI, 5			III, 23-24
prise du territoire des Mardes	76	VI, 5			III, 24
capture de Bucéphale et colère d'Alexandre	76	VI, 5		44	V, 19
fuite puis exécution de Barsaentès		VI, 6			III, 25
rencontre de la reine des Amazones Thalestris	77	VI, 5	XII, 3	46	VII, 13
Alexandre adopte les coutumes et costumes perses	77	VI, 2 + 6	XII, 3-4	45	IV, 7
les Épigones			XII, 4	47	
butin des Macédoniens brûlé pour les pousser à continuer la guerre		VI, 6		57	
mort de Nicanor, fils de Parménion		VI, 6			
prise d'Artacana et pardon aux habitants		VI, 6			

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
affaire Philotas ; exécution de Philotas et Parménion	79-80	VI, 7-11 + VII, 2 (mort de Parménion)	XII, 5	48-49	III, 26
exécution d'Alexandre le Lynceste enfermé depuis trois ans	80	VII, 1	XII, 14		
procès d'Amyntas et de ses frères mis hors de cause		VII, 1-2			III, 26
création d'une troupe des indisciplinés	80	VII, 2	XII, 5		III, 27
route en Bactriane à la poursuite de Bessus ; caractéristique des lieux ; soumission de peuples	81-82	VII, 3	XII, 5		III, 28
envoi d'une troupe contre Satibarzanès passé à Bessus et sa mort	78 + 81 + 83	VII, 3 + VII, 4			III, 28
fondation d'une Alexandrie du Caucase	83	VII, 3			III, 28
situation de Bessus et sa fuite au-delà de l'Oxus		VII, 4			III, 28
Alexandre à Bactres		VII, 4			
passage de l'Oxus sur des outres de paille		VII, 5			III, 29
Bessus trahi par Spitaménès et Dataphernès ; sa capture et sa mort	83	VII, 5 + 10	XII, 5	43	III, 29-30
sac de la cité des Branchides	lacune	VII, 5			
massacre de barbares qui avaient attaqué les fourrageurs	lacune	VII, 6			III, 30
soumission des Scythes Abiens visités par des ambassadeurs d'Alexandre	lacune	VII, 6			IV, 1

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
soulèvement de barbares : défections de nombreuses villes de Sogdiane et de Bactriane reprises par Alexandre ou ses compagnons	lacune	VII, 6			IV, 1-3
dispositions contre Spitaménès réfugié à Maracande	lacune	VII, 6			IV, 3
fondation d'une Alexandrie sur le Tanaïs	lacune	VII, 6	XII, 5		IV, 1 + 4
attaque des Scythes d'Europe et réponse d'Alexandre ; victoire malgré une mauvaise prédiction d'Aristandre et la mauvaise santé d'Alexandre	lacune	VII, 7-9			IV, 4 + 5
échec de l'expédition contre Spitaménès ; Alexandre marche contre lui qui fuit Maracande	lacune	VII, 7 + 9			IV, 5-6
Alexandre veut faire tuer des Sogdiens et y renonce devant leur grandeur d'âme	lacune	VII, 10			
hiver à Zariaspa où il est rejoint par des troupes envoyées en expédition et où on lui livre des complices de Bessus	lacune				IV, 7
meurtre de Clitos	lacune	VIII, 1-2	XII, 6	50-52	IV, 8-9
rôle des philosophes Callisthène et Anaxarque pour réconforter Alexandre	lacune		XII, 6	52-53	IV, 9-10
épisode de la proskynèse refusée par Callisthène	lacune	VIII, 5	XII, 7	54	IV, 10-12

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
affaire des pages qui sont tués avec Callisthène pour qui Alexandre a gardé de la rancune	lacune	VIII, 6-8	XII, 7 (avec une autre version)	55	IV, 13-14 + 22
accord avec les Scythes d'Europe	lacune	VIII, 1			IV, 15
source merveilleuse devant la tente d'Alexandre	lacune	VII, 10			IV, 15
soumission de la Sogdiane par trois colonnes	lacune	VIII, 1	XII, 6		IV, 16
Alexandre poursuit des ennemis ; mort du valeureux Philippe	lacune	VIII, 2			
lutte contre Spitaménès jusqu'à ce qu'on amène sa tête à Alexandre	lacune	VIII, 3			IV, 16-17
hiver à Nautaca et nominations	lacune	VIII, 3			IV, 18
prise d'un rocher par 300 alpinistes	lacune	VII, 11		58	IV, 18-19
mariage avec Roxane	lacune	VIII, 4		47	IV, 19
Alexandre entreprend de prendre un autre rocher en faisant un immense remblai ; capitulation des ennemis et clémence d'Alexandre	lacune	VIII, 2		58	IV, 21
route terrible dans le froid	lacune	VIII, 4			
victoires des généraux d'Alexandre	lacune	VIII, 5			IV, 22

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
Alexandre arrive en Inde ; prise de villes dont : - division de l'armée en trois - Alexandre vu par les Indiens comme un nouvel Hercule ou un nouveau Liber - création des Argyraspides	lacune	VIII, 10 oui oui	XII, 7 oui		IV, 23-27 oui oui
digressions sur l'Inde	90	VIII, 9 + IX, 1			V, 3-7
la ville de Nysa épargnée		VIII, 10	XII, 7	58	V, 1-2
prise de Massaga / Mazages dont : - massacre des fuyards - relation avec Cléophis	84 oui oui	VIII, 10 oui oui	XII, 7 oui		IV, 26-27 oui
prise de l'Aornus	85	VIII, 11	XII, 7		IV, 28-30
organisation du territoire indien conquis et conquête des Assacéniens					IV, 28 + 30
défaite d'Éricès tué par ses hommes		VIII, 12			
arrivée à l'Indus ; amitié avec Taxile	86-87	VIII, 12		59	V, 3 +8
massacre de mercenaires et de philosophes				59	
guerre contre Poros à qui Alexandre laisse son royaume	87-89	VIII, 13-14	XII, 8	60	V, 8-19
fondation de Nicée et de Bucéphale, pour son cheval qui vient de mourir	95	III, 3	XII, 8	61	V, 19
nouvelles conquêtes de territoires	91	VIII, 13 + IX, 1	XII, 8		V, 20-24
épisode des chiens et du lion	92	IX, 1			

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
Alexandre apprend ce qu'il y a de l'autre côté du Gange	93	IX, 2			
refus des soldats de passer l'Hyphase ; édification des autels et du camp	94-95	IX, 2-3	XII, 8	62	V, 25-29
retour à l'Hydaspe	95				V, 29
dispositions pour l'organisation de l'Inde		IX, 3			V, 29 + VI, 2
décision de descendre le fleuve ; sacrifices aux dieux du fleuve					VI, 1 + 3
descente de l'Acésinès	96	IX, 3	XII, 9	63	VI, 3-4
soumission des Sibes	96	IX, 4	XII, 9		
passage délicat du confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès	97	IX, 4			VI, 4-5
division de l'armée en 4					VI, 5
soumission des Malles	98	IX, 4	XII, 9		VI, 6-7
Alexandre seul sur le rempart et dans la capitale des Malles ; son courage, sa blessure et sa survie	98-100	IX, 4-5	XII, 9	63	VI, 8-11
Alexandre doit se montrer à ses soldats pour les rassurer sur son état ; les reproches de ses généraux		IX, 5-6			VI, 12-13
défection des Grecs qui occupaient la citadelle de Bactres	99	IX, 7			
soumission des Malles et Oxydraques		IX, 7			VI, 14
lutte entre Koragos et Dioxippe ; suicide de Dioxippe ; regrets d'Alexandre	100-101	IX, 7			
sur les philosophes autour d'Alexandre et les gymnosophistes				64-65	VII, 1-2

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
reprise du voyage fluvial et de plusieurs peuples, dont ceux de Sambos et de Musicanos, jusqu'à Pattala	102	IX, 8			VI, 14-17
fondation d'une ville au confluent de l'Acésinès et de l'Indus					VI, 15
épisode de la flèche empoisonnée qui touche Ptolémée et le songe d'Alexandre	103	IX, 8	XII, 10		
départ d'un général par une autre route			XII, 10		VI, 7
Héphestion fortifie la forteresse de Pattala					VI, 18 + 20
sur la Grande Mer et sacrifices à Poséidon	104	IX, 9	XII, 10		VI, 19
hiver à Pattala ; fondation d'une ville forage de puits pour la traversée du désert		IX, 10 oui	XII, 10 oui		VI, 20 oui
départ de Néarque et Onésicrite par mer	104	IX, 10			VI, 21
retour par le désert : lourdes pertes et : - soumission des Orites - rencontre des Ichtyophages	104-105 oui oui	IX, 10 oui oui	XII, 10	66	VI, 21-26 21-22 23
regroupement de l'armée et réorganisation de la Gédrosie					VI, 27
bacchanale de sept jours	106	IX, 10		67	VI, 28
châtiments contre des gouverneurs indélicats	106	IX, 10 + X, 1	XII, 10	68	VI, 27 + 30 + VII, 4
actions de grâce et Peucestas garde du corps					VI, 28
retrouvailles avec Néarque	106	X, 1		68	VI, 28

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
massacre de Perses révoltés					VI, 29
Alexandre au tombeau de Cyrus		X, 1		69	VI, 29
visite du palais incendié ; regrets					VI, 30
mise à mort d'Orixénès remplacé par Peucestas					VI , 30
exécution de Phradatès		X, 1			
projets de nouvelles conquêtes d'Alexandre		X, 1			VII, 1
mort de Calanos qui s'immole	107			69	VII, 3
noces de Suse	107		XII, 10	70	VII, 4
trahison et mort d'Harpale	108	X, 2			
ordre aux cités grecques d'accueillir leurs exilés	109	X, 2			
remboursement des dettes des soldats	109	X, 2	XII, 11	70	VII, 5
les Macédoniens jaloux des Épigones	108			71	VII, 6
licenciement d'une partie de l'armée	109	X, 2	XII, 11		VII, 8
voyage fluvial d'Alexandre					VII, 7
mutinerie d'Opis ; supplications des Macédoniens	109	X, 2-4 (dont lacune)	XII, 11-12	71	VII, 8-11
association des Perses dans l'armée	110	lacune	XII, 12		VII, 11
départ de Macédoniens avec Cratère qui doit remplacer Antipater		lacune	XII, 12		VII, 12
dispositions sur les enfants nés de prisonnières perses	110	lacune			
à Ecbatane, mort d'Héphestion, douleur d'Alexandre, tombeau extraordinaire	110 + 114-115	lacune	XII, 12	72	VII, 14 + 23

Sujets	Diodore	Quinte-Curce	Justin	Plutarque	Arrien
anéantissement d'un peuple	111	lacune		72	VII, 15
à Babylone, ambassadeurs du monde entier	113	lacune	XII, 13		VII, 15
volonté d'exploration de la mer Caspienne		lacune			VII, 16
un présage et des Chaldéens prédisent à Alexandre un malheur à Babylone, mais Anaxarque le convainc d'y entrer	112	lacune	XII, 13	73	VII, 16-18
réception d'ambassadeurs grecs		lacune			VII, 19
projets d'invasion de la péninsule arabique		lacune			VII, 19-20
fondation d'une cité sur le Pallacopas, canal de l'Euphrate		lacune			VII, 21
perte de son diadème dans les marais : mauvais présage	116	lacune			VII, 22
réception de troupes et organisation de l'armée		lacune			VII, 23
un homme sur son trône : mauvais présage	116	lacune		73	VII, 24
banquet chez Médios où il tombe malade	117	lacune	XII, 13	75	VII, 24
citation des *Éphémérides* pour ses derniers jours		lacune		76	VII, 25
défilé des soldats à son chevet ; pouvoir « au plus puissant » ; anneau à Perdiccas		X, 5	XII, 15		VII, 26
légende d'Alexandre qui aurait voulu faire disparaître son corps dans l'Euphrate					VII, 27
théorie du complot d'Antipater	118		XII, 14	74 + 77	VII, 27
mort de Sisigambis	118	X, 5			
mort de Stateira par Roxane				77	

BIBLIOGRAPHIE

Éditions récentes des *Histoires philippiques* de Justin

SEEL, O. ed. (1935) : *M. Iuniani Iustini Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi. Post F. Ruehl*. Lipsiae. id. (1972, 1985) : *Accedunt Prologi in Pompeium Trogum*, Stuttgart (Bibliotheca Teubneriana).

CHAMBRY, E. & THELY-CHAMBRY, L. (1936) : *Justin. Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée et Prologues de Trogue-Pompée*, 2 vol., Class . Garnier, Paris.

SANTI AMANTINI L. (1981) : *Storie Filippiche. Epitome da Pompeo Trogo*, Milan.

YARDLEY J. C. (1994) : *Justin. Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus, with Introduction and Explanatory notes by R. Develin*, American Philological Association Classical Resources, Atlanta.

ARNAUD-LINDET, M.-P. (2003) : *Marcus Junianus Justinus : Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée.* http://www.forumromanum.org/literature/justin/introduction.html

MINEO, B. (2016) : *Justin : Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, vol. I, Livres I-X, Paris.

Ouvrages généraux et articles

Nous indiquons parmi eux les éditions d'auteurs anciens, dont les introductions et les notes ont servi à notre travail.

ADAMS, J. N. (1983) : « Words for Prostitute in Latin », *Rheinisches Museum für Philologie*, 126, p.322-358.

ADAMS, J. N. (1990[3]) : *The Latin sexual Vocabulary*, Londres.

ALEXANDRE, S. (2014) : *Évaluation et contre-pouvoir: Portée éthique et politique du jugement de valeur dans le stoïcisme romain*, Grenoble.

ALONSO NÚÑEZ, A. (1987) : « An Augustan World History», *Greece and Rome* 34, pp. 56-72.

ALONSO NÚÑEZ, A. (1995) : « Drei Autoren von Geschichtabrissen der römischen Kaiserzeit : Florus, Iustinus, Orosius », *Latomus* 54, pp. 346-59.

ALTHEIM, F. & STIEHL, R. (1964) : *Die Araber in der alten Welt*, vol. 1, Berlin.

ANDRE, J. & FILLIOZAT, J. (1986) : *L'Inde vue de Rome : Textes latins de l'Antiquité relatifs à l'Inde*, Paris.

ANDRE, J.-M. (1974) : *Le Siècle d'Auguste*, Paris.

ANDRISANO, A. M. (2003) : « Les Performances du Symposion de Xénophon », *Pallas, Revue d'Études Antiques,* 61/2003*, Symposium : Banquet et représentations en Grèce et à Rome*, Toulouse-Le Mirail, pp.287-302.

ATKINSON, J. E. (1980) : *A Commentary on Q. Curtius Rufus'* Historiae Alexandri Magni*, Books 3 and 4,* Amsterdam.

ATKINSON, J. E. (1994) : *A Commentary on Q. Curtius Rufus'* Historiae Alexandri Magni, *Books 5 to 7.2*, Amterdam.

ATKINSON, J. E. (2000) : « Originality and its Limits in Alexander Sources of the Early Empire », p.308, in *Alexander the Great in Fact and Fiction* (A. B. BOSWORTH & E. BAYNHAM, éd.), Oxford.

ATKINSON, J. E. (2009) : *Curtius Rufus Histories of Alexander the Great Book 10*, Introduction and Historical Commentary by J. E. ATKINSON, translated by J. C. YARDLEY, Oxford.

AUBERGER, J. (2005) : *Historiens d'Alexandre*, Paris.

AYMARD, A. (1954) : « Philippe de Macédoine otage à Thèbes », *Revue des Études Anciennes* 56, pp.15-36.

BADIAN, E. (1960) : « The Murder of Parmenio », *Transactions of the American Philological Association* 91, pp. 324-338.

BADIAN, E. (1961) : « Harpalus », *Journal of Hellenistic Studies* 81, 16-41.

BADIAN, E. (1965) : « The Administration of the Empire », *Greece & Rome* 12, 166.

BADIAN, E. (1965) : « Alexander in Iran », in *The Cambridge History of Iran*, vol. 2 (I. GERSHEVITCH éd.), Cambridge.

BADIAN, E. (1967) *:* « Agis III », *Hermes* 95, pp.170–92.

BALLESTEROS PASTOR, L. (2013) : *Pompeyo Trogo, Justino y Mithridates, Comentario al Epitome de las Historias Filipicas (37, 1, 6 – 38, 8 1)*, Zürich / New York.

BALSDON, J.P.V.D. (1950) : « The Divinity of Alexander », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte* I, pp.363-388.

BATTISTINI, O. et CHARVET, P. (2004) : *Alexandre le Grand, Histoire et dictionnaire*, Paris.

BARDON, H. (1947) : *Quinte-Curce : Histoires, vol. 1, Livres III-VI*, Paris.

BARDON, H. (1948) : *Quinte-Curce : Histoires, vol. 2, Livres VII-X*, Paris.

BAYER, J. (1939) : « L'Immortalité astrale d'Auguste, ou Manilius commentateur de Virgile », *Revue des Études Latines*, pp.141-171.

BAYNHAM, E. (1998) : *Alexander the Great. The Unique History of Quintus Curtius*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

BAYNHAM, E. (2009) : « Barbarians I : Quintus Curtius' and other Roman Historians' Reception of Alexander », in FELDHERR, A. (éd), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge, pp.288-300.

BERVE, H. (1926) : *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlager*, 2 vol., Münich.

BILLOWS, R. A. (1990) : *Antigonos the One-Eyed and the Creation of the Hellenistic State*, Berkeley et Los Angeles.

BING, D. J. (1989) : « Reattribution of the "Myriandrus" Alexanders : The Case of Issus », *Journal of Hellenic Studies* 111, pp. 161-165.

BORNECQUE, H. (1932) : *Sénèque le Rhéteur, Controverses et Suasoires*, 2 vol., Paris.

BORZA, E.N. (1972) « Fire from Heaven : Alexander at Persepolis », *Classical Philology* 67, No. 4, 233-245.

BOSWORTH, A. B. (1980) : « Alexander and the Iranians», *Journal of Hellenic Studies* 100, pp. 1-21.

BOSWORTH, A. B. (1980, 1995) : *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, vol. I et II, Oxford.

BOSWORTH, A. B. (1986) : « Alexander the Great and the Decline of Macedon », *Journal of Hellenic Studies* 106, pp.1-12.

BOSWORTH, A. B. (1988) : *From Arrian to Alexander : Studies in Historical Interpretation*, Oxford.

BOSWORTH, A. B. (1989) : *Conquest and Empire : The Reign of Alexander the Great*, Cambridge.

BOSWORTH, A. B. (1997) : « Alexander and Ammon », *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory. Studies Presented to Fritz Schachermeyer on the Occasion of his Eightieth Birthday* (K. H. KINZL éd.), Berlin / New York, pp. 51 – 75.

BOSWORTH, A. B. (2008) : « Alexander, and the Pursuit of Glory », in *A Companion to greek and roman Historiography* (J. MARINCOLA éd), Oxford.

BOULANGER, A. & WUILLEUMIER, P. (1959) : *Cicéron : Discours, Philippiques I à IV*, Paris.

BRIANT, P. (1982) : *Rois, Tributs et Paysans : Études sur les formations tributaires du Moyen-Orient ancien*, Paris.

BRIANT, P. (1996) : *Histoire de l'empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris.

BRIANT, P. (2003) : *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris.

BRIANT, P. (2011[7]) : *Alexandre le Grand*, Paris.

BROOKS, E. JR. (1970) : *P. Rutilii Lupi : De Figuris Sententiarum et Elocutionis*, Leiden.

BRUNT, P. A. (1976, 1983) : *Arrian, Anabasis Alexandri*, vol. I et II, Loeb Classical Library, Cambridge.

BUCKLER, J. M. H. (1980) : *The Theban Hegemony, 371-362 BC*, Harvard.

BURSTEIN, S. M. (1989) : *Agatharchides of Cnidus : On the Erythraean Sea*, Londres.

CANFORA, L. (2009[3]) : *César, le Dictateur démocrate*, Paris.

CARCOPINO, J. (1968[5]) : *Jules César*, Paris.

CARNEY, E. (1981) : « The Death of Clitus », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 22, pp.149-160.

CARNEY, E. (1996) : « Macedonians and Mutiny : Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander », *Classical Philology* 91, nº 1, pp. 19-44.

CASSON, L. (1974) : *Travel in the Ancient World*, Londres.

CAUER, F. (1894) : « Philotas, Kleitos, Kallisthenes : Beiträge zur Alexandergeschichte », *Neue Jahrbücher für classische Philologie*, Supplbd 20.

CHAMOUX, F. (1986) : *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris.

CHAUMARTIN, F.-R. (1985) : *Le* De Beneficiis *de Sénèque, sa signification philosophique, politique et sociale*, Lille.

CITRONI, M. (2009) : « *Res publica restituta* et la représentation du pouvoir augustéen dans l'œuvre d'Horace », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd), Rennes, pp. 9-22.

CRESCI MARRONE, G. (1993) : « L'Alessandro di Trogo : per una definizione dell'ideologia », in *L'Alessandro di Giustino (dagli antichi ai moderni)* (L. BRACCESI éd), Rome, pp.11-43.

CROISET, A. & M. (1899) : *Histoire de la Littérature Grecque*, Paris.

DELAYGUE-MASSON, M.-P. (2008) : *La Grèce d'Alexandre et son rêve d'Orient, La conquête de l'empire perse : un autre mythe, une autre réalité de l'Orient*, Paris.

DROYSEN, J. G. (2003) : *Histoire de l'Hellénisme*, traduit de l'allemand sous la direction d'A. BOUCHE-LECLERCQ, Paris.

DUHOT., J.-N. (1989) : *La Conception stoïcienne de la causalité*, Paris.

DUMEZIL, G. (1985) : « Le Costume de guerre du dernier Darius », *Mélanges Tucci* I, Rome, pp. 261-265.

DUNKLE, J. R. (1967) : « The Greek Tyrant and Roman political Invective », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 98, pp.151-171.

DUPONT, F. (1977) : *Le Plaisir et la loi : du « Banquet » de Platon au « Satiricon »*, Paris.

DUPONT, F. (1988) : *Le Théâtre latin*, Paris.

DUPONT, F. (1995) : *Les Monstres de Sénèque : Pour une dramaturgie de la tragédie romaine*, Paris.

DUPONT, F. (2000) : *Médée de Sénèque ou Comment sortir de l'humanité*, Paris.

DUPONT, F. & ELOI, T. (2001) : *L'Érotisme masculin dans la Rome antique*, Paris.

DUPONT, F. (2002) : « Rome ou l'altérité incluse », in *Revue Descartes, n°37.*

EDDY, S. K. (1961) : *The King is dead, Studies in the Near-Eastern resistance to Hellenism*, Lincoln.

EDMUNDS, L. (1971) : « The Religiosity of Alexander », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 12, pp.363-391.

EDWARDS, C. (1993) : *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge.

EGGERMONT, P. H. L. (1975) : *Alexander's Compaigns in Sind and Baluchistan and the Siege of the Barhmin Town of Harmatelia*, Leuven.

ENGELS, D. W. (1978) : *Alexander the Great and the Logistics of Macedonian Army*, Berkeley et Los Angeles.

ENGELS, D. W. (1978) : « A Note on Alexander's Death », *Classical Philology* 73, n°3, p.224-228.

ERRINGTON, R. M. (1978) : « The Nature of the Macedonian State under the Monarchy », *Chiron* 8, pp.77-134.

ÉTIENNE, R. (1989[2]) : *Le Siècle d'Auguste*, Paris.

FEARS, J. R. (1974) : « The Stoic View of the Career and Character of Alexander the Great », *Philologus* 118, pp.113-130.

FILLION-LAHILLE, J. (1984) : *Le* De Ira *de Sénèque et La Philosophie stoïcienne des passions*, Paris.

FLACELIERE, R. & CHAMBRY, É. (1975) : *Plutarque : Vies, t. IX, Alexandre-César*, Paris.

FREI, P. (1972) : « Der Wagen von Gordion », *Museum Helveticum* 29, pp. 110-123.

FOUCAULT, J. (1972) : *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris.

FREDERICKSMEYER, E. A. (1986) : « Alexander's Kausia and Macedonian Tradition », *Transactions of the American Philological Association* 116, pp. 217-227.

FREDERICKSMEYER, E. A. (1990) : « Philip and Alexander, Emulation and Resentment », *Classical Journal* 85, pp. 300-315.

FREDERICKSMEYER, E. A. (2003) : « Alexander's Religion and Divinity », in *Brill's Companion to Alexander the Great* (R. Roisman éd), pp. 253-278.

FULLER, J. F. C. (1958) : *The Generalship of Alexander the Great*, Londres.

GALDI, M. (1922) : *L'epitome nella letteratura latina*, Naples.

GIOVANELLI-JOUANNA, P. (2011) : « Arrien de Nicomédie », in *Les Perses vus par les Grecs* (D. LENFANT éd), Paris, pp. 48-65.

GIOVANELLI-JOUANNA, P. (2011) : « Épitomé de Metz », in *Les Perses vus par les Grecs* (D. LENFANT éd), Paris, pp. 191-194.

GIOVANELLI-JOUANNA, P. & MAISONNEUVE, C. (2011) : « Diodore de Sicile », in *Les Perses vus par les Grecs* (D. LENFANT éd), Paris, pp. 119-152.

GREEN, P. (1978) : « Caesar and Alexander : *Aemulatio*, *Imitatio*, *Comparatio », American Journal of Ancient History* 3, pp.1-26.

GREEN, P. (1991) : *Alexander of Macedon*, Berkeley / Los Angeles / Oxford.

GOUKOWSKY, P. (1969) : « Clitarque seul ? Remarques sur les sources du livre XVII de Diodore de Sicile », *Revue des Études Anciennes* 71, n°3-4. pp. 320-337.

GOUKOWSKY, P. (1976) : *Diodore de Sicile : Bibliothèque historique, Livre XVII*, Paris.

GOUKOWSKY, P. (1978-1981) : *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, vol. I : *Les origines politiques* ; vol. II : *Alexandre et Dionysos*, Nancy.

GRAEVE, V. von (1970) : *Der Alexandersarkophag und seine Werkstatt*, Berlin.

GRUEN, E. S. (1974) : *The Last Generation of the Roman Republic*, Berkeley / Los Angeles / Londres.

HAMILTON, J. R. (1953) : « Alexander and his "so-called" Father », *Classical Quarterly* 3, pp. 151-157.

HAMILTON, J. R. (1961) : « Cleitarchus and Aristobulus », *Historia* 10, pp. 448-458.

HAMILTON, J. R. (1969) : *Plutarch,* Alexander *: A Commentary*, Oxford.

HAMMOND, N. G. L. (1978) : « “Philip’s Tomb” in Historical Context », *Greek Roman and Byzantine Studies* 19, pp. 331-350.

HAMMOND, N. G. L. (1989) : *The Macedonian State : The Origins, Institutions and History,* Oxford.

HAMMOND, N. G. L. (1989) : « Casualties and Reinforcements of Citizen Soldiers in Greece and Macedonia », *Journal of Hellenic Studies* 109, pp.56-68.

HAMMOND, N. G. L. (1997) : « The archaeological and literary Evidence for the Burning of the Persepolis Palace »,, Classical Quaterly 42, pp. 358-364.

HAMMOND, N. G. L. (2002) : *Le Génie d’Alexandre le Grand*, traduit de l’anglais par P. KOBIS, Paris.

HAMMOND, N. G. L. (2007) : *Sources for Alexander the Great, An Analysis of Plutarch's 'Life' and Arrian's 'Anabasis Alexandrou'*, Cambridge.

HAMMOND, N. G. L. (2007) : *Three Historians of Alexander the Great,* Cambridge.

HECKEL, W. (1980) : « Alexander at the Persian Gates », *Athenaeum* 58, 168-174.

HECKEL, W. (1981) : « Polyxena, the Mother of Alexander the Great », *Chiron* 11, pp. 79-96.

HECKEL, W. (1986) : « Somatophylakia : A Macedonian *cursus honorum*? », *Phoenix* 40, pp. 279-294.

HECKEL, W. (1988) : *The last Days and Testament of Alexander the great : a prosopographic study*, Stuttgart.

HECKEL, W. (1992) : *The Marshals of Alexander’s Empire*, Londres.

HECKEL, W. (2006) : *Who's who in the Age of Alexander the Great. Prosopography of Alexander's Empire*, Oxford.

HELLEGOUARC'H, J. (1972[2]) : *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris.

HERZFELD, E. (1968) : *The Persian Empire. Studies in Geography and Ethnography of the Ancient Near East* (G. WALSER éd), Wiesbaden.

HILL, G. F. (1906) : *Historical Greek Coins*, Londres.

HINARD, F. (1985) : *Sylla*, Paris.

HUMM, M. (2006) : « Rome face à la menace d'Alexandre le Grand », in *Guerre et diplomatie romaines, IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C., Pour un réexamen des sources* (E. CAIRE & S. PITTIA éd), pp.175-196.

HURLET, F. (1997) : *Les Collègues du prince sous Auguste et Tibère*, Ecole de Rome, Palais Farnèse.

HURLET, F. & MINEO, B. (2009) : « *Res publica restituta* : Le Pouvoir et ses représentations à Rome sous le principat d'Auguste », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd.), Rennes, pp. 9-22.

HURLET, F. (2009) : « L'Aristocratie augustéenne et la *Res publica restituta* », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd.), Rennes, pp. 73-99.

ILDEFONSE, F. (2004[2]) : *Les Stoïciens I, Zénon, Cléanthe, Chrysippe*, Paris.

ILDEFONSE, F. (2011) : « La Psychologie de l'action », in *Études sur la théorie stoïcienne de l'action* (M.-O. GOULET-CAZE éd), Paris, pp. 1-71.

JACOBY, F. (1962) : *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, t. II, Leiden, 618-828.

JAL, P. (1987) : « À propos des *Histoires Philippiques.* Quelques remarques », *Revue des Études Latines* 65, pp. 194-209.

JONES, C.P. (1966) : « Towards a Chronology of Plutarch's Works », *Journal of Roman studies* 56, pp. 61-74.

KAERST, J. (1926-1927) : *Geschichte des Hellenismus*, 2 vol., Leipzig / Berlin.

KEPPIE, L. (1984) : *The Making of the Roman Army,* Londres.

KRISHNA GAIROLA, G. (1955) : « Les Conditions religieuses et sociales à l'époque Saravahana dans l'Inde, I^{er} s. av. J.-C.-II^{e} s. ap. J.-C. », *Journ. As*. 243.

KORNEMANN, E. (1935) : *Die Alexandergeschichte des Königs Ptolemaios von Aegypten*, Berlin.

LANCEL, S. (1985) : « Y a-t-il une *africitas* », *Revue des Études Latines* 63, pp. 161-182.

LANDUCCI, F. (2014) : « Filippo II e le *Storie Filippiche* : un protagonista storico e storiografico », in *Studi sull'epitome di Giustino* (C. BEARZOT & F. LANDUCCI éd), vol. I, Milan.

LANDUCCI GATTINONI, F. (1992) : *Lisimaco di Tracia nella prospettiva del primo ellenismo*, Milan.

LAURAND, V. (2002) : *Le Vocabulaire des Stoïciens*, Paris.

LAURAND, V. (2005) : *La Politique stoïcienne*, Paris.

LEVI, M. A. (1977) : *Alessandro Magno,* Milan.

ARNAUD-LINDET, M.-P. (2001) : *Histoire et politique à Rome, Les Historiens romains III^e siècle av. J.-C.-V^e siècle ap. J.-C.*, Paris.

LYTTON, R. H. (1973) : *Justin's Account of Alexander the Great: A Historical Commentary : a Thesis in History*, Pennsylvania State University.

MAHE-SIMON, M. (2001) : « L'Enjeu historiographique de l'*excursus* sur Alexandre (IX, 16, 11 – 19, 17) », in *Le Censeur et les Samnites : Sur Tite-Live, livre IX*, (D. BRIQUEL & J.-P. THUILLIER éd), Paris, pp. 37-63.

MAHE-SIMON, M. (2006) : « Alexandre le Molosse et les Romains, *pax* ou *amicitia* ? », in *Guerre et diplomatie romaines, IV^e-III^e siècles av. J.-C., Pour un réexamen des sources* (E. CAIRE & S. PITTIA éd), pp.197-207.

MAISONNEUVE, C. (2011) : « Éphore de Kymè », in *Les Perses vus par les Grecs* (D. LENFANT éd), Paris, pp. 184-191.

MARTIN, P. M. (1982) : *L'Idée de royauté à Rome : de la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand.

MARTIN, P. M. (1994) : *L'Idée de royauté à Rome : haine de la royauté et seductions monarchiques (du IV^e siècle av. J.-C. au principat augustéen)*, Clermont-Ferrand.

MARTIN, P. M. (2009) « Un exemple parfait de haine politique : Cicéron et Antoine », in *Les Discours de la haine. récits et figures de la passion dans la cité* (M. DELEPLACE éd), Villeneuve d'Ascq, pp. 49-62.

MATTERN, S. P. (1999) : *Rome and the Enemy : Imperial Strategy in the Principate*, Berkeley, Los Angeles / Londres.

MCCRINDLE, J. W. (1886, 1969) : *The Invasion of India by Alexander the Great*, Londres.

MCQUEEN, E. I. (1978) : « Some Notes on the Antimacedonian Movement in the Peloponnese in 331 B.C. », *Historia 27*, pp. 40–64.

MEDERER, E. (1936) : *Die Alexanderlegenden bei den ältesten Alexanderhistoriken*, Stuttgart.

MILNS, R. D. (1968) : *Alexander the Great*, Londres.

MILNS, R. D. (1968) : « The Army of Alexander the Great », *Alexandre le Grand, Image et réalité*, Londres.

MINEO, B. (2006) : *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris.

MINEO, B. (2009) : « La *Res publica restituta* livienne : un pari sur l'avenir », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd.), Rennes, pp. 9-22.

MOSSE, C. (2001) : *Alexandre : La Destinée d'un mythe*, Paris.

MÜLLER, K. (1841-1870) : *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris.

NADEAU, R. (2010) : *Les Manières de table dans le monde gréco-romain*, Rennes-Tours.

O'BRIEN, J. M. (1980) : « The Enigma of Alexander : The Alcohol Factor », *Annals of Scholarship* 1, pp.31-46.

O'BRIEN, J. M. (1992) : *Alexander the Great : The Invisible Enemy*, Londres.

ORFANOS, C. (2003) : « Ecclesia vs Banquet », *Pallas, revue d'études antiques*, 61/2003, *Symposium : Banquet et représentations en Grèce et à Rome*, Toulouse-Le Mirail, pp.203-217.

PARKE, H. W. (1967) : *The oracles of Zeus, Dodona, Olympia, Ammon*, Oxford.

PEARSON, L. (1960) : *The lost histories of Alexander the Great*, Providence.

PEDECH, P. (1984) : *Historiens Compagnons d'Alexandre*, Paris.

PERNOT, L. (2013) : *Alexandre le Grand : Les risques du pouvoir*, Paris.

PERRIN, B. (1895) : « The Genesis and Growth of an Alexander Myth », *Transactions of the American Philological Association* 26, pp.56-68.

PFISTER, F. (1964) : « Alexander der Grosse. Die Geschichte seines Ruhms », *Historia* 13.

PIGEAUD, J. (1989) : *La Maladie de l'âme : Etude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris.

POLLITT, J. J. (1990) : *The Art of Ancient Greece, Sources and Documents*, Cambridge.

PRANDI, L. (2016) : « Alessandro il Grande in Giustino », in *Studi sull'epitome di Giustino* (C. BEARZOT & F. LANDUCCI ed.), vol. II, Milan.

PRANDI, L. (2016) : « Kleitarchos », in *Brill's New Jacoby* (I. WORTHINGTON éd.), Leiden.

PROST, F. (2009) : « Cicéron, *Laelius de amicitia* », *Vita Latina* 180, pp. 98-109.

PUCCINI-DELBEY, G. (2007) : *La Vie sexuelle à Rome*, Paris.

RADET, G. (1927) : « Notes sur l'histoire d'Alexandre. VII. La Prise de Persépolis », *Revue des Études Anciennes* 29, 5-34.

RADET, G. (1931) : *Alexandre le Grand*, Paris.

RAWLINSON, G. (1889) : *History of Phoenicia*, Londres.

ROISMAN, J. (2011) : « The Silver Shields, Eumenes and their Historians », *Creating a Hellenestic World*, pp.61-82.

ROLLER, L. E. (1984) : « Midas and the Gordian Knot », *Classical Antiquity* 3, pp. 256-271.

RUBERTO, A. (2014) : « La Persian el IV secolo e il libro X dell'*Epitome* di Giustino », in *Studi sull'epitome di Giustino* (C. BEARZOT & F. LANDUCCI ed.), vol. I, Milan.

SALLES, C. (2011) : *L'amour au temps des Romains*, Paris.

SANDBACH, F. H. (1975) : *The Stoics*, Londres.

SAVINEL, P. (1984) : *Arrien : Histoire d'Alexandre, L'anabase d'Alexandre le Grand*, Paris.

SCHACHERMEYR, F. (1949) : *Alexander der Grösse : Ingenium und Macht*, Graz-Vienne.

SCHACHERMEYR, F. (1970) : *Alexander in Babylon und die Reichsordnung nach seinem Tode*, Vienne.

SCHACHERMEYR, F. (1973) : *Alexander der Grösse. Das Problem seiner Persönlichkeit und seines Wirkens*, Vienne.

SCHANZ, M. & HOSIUS, C. (1967) : *Geschichte der Römischen Literatur*, vol. II, Münich.

SCHEID, J. (2009) : « Les Restaurations religieuses d'Octavien/Auguste », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd.), Rennes, pp. 119-128.

SCHMIDT, E. F. (1953) : *Persepolis I : Structures, Reliefs, Inscriptions*, Chicago.

SCHMIDT, E. F. (1957) : *Persepolis II : Contents of the Treasury and Other Discoveries*, Chicago.

SCHMIDT, E. F. (1970) : *Persepolis III : The Royal Tombs and Other Monuments*, Chicago.

SCHMITTHENNER, W. (1968) : « Über eine Formveränderung der Monarchie seit Alexander d. Grossen », *Saeculum* 19, pp. 31-46.

SCHMITT PANTEL, P. (1992) : *La Cité au banquet : Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Rome-Paris, Ecole française de Rome.

SCOTT, K. (1929) : « Octavian's Propaganda and Antony's *De Sua Ebrietate* », *Classical philology* 24, pp. 133-141.

SEEL, O. (1955) : *Die Praefatio des Pompeius Trogus,* Erlangen.

SEEL, O. (1956) : *Pompei Trogi Fragmenta*. Lipsiae. (Bibliotheca Teubneriana).

SEEL, O. (1972) : *M. Iunianus Iustinus, Auszug aus der Weltgeschichte des Pompeius Trogus,* Zürich & Stuttgart.

SEEL, O. (1972) : *Eine römische Weltgeschichte,* Nuremberg.

SELTMAN, C. (1955[2]) : *Greek Coins*, Londres.

SISSA, G. (2011[2]) : *Sexe et sensualité : La Culture érotique des Anciens*, Paris.

SONNY, A. (1886), « Vergil and Trogus », *Rheinisches Museum für Philologie* 41, 473-480.

STEELE, R.B. (1917) : « Pompeius Trogus and Justinus », *American Journal of Philology* 38, pp. 19-41.

STEIN, A. (1943) : « On Alexander's Route into Gedrosia », *Geographical Journal* 102, p.193-227.

SUSPENE, A. (2009) : « Aspects numismatiques de la *Res publica restituta* augustéenne », in *Le Principat d'Auguste : Réalités et représentations du pouvoir autour de la* Res publica restituta (F. HURLET & B. MINEO, B. éd.), Rennes, pp. 9-22.

SYME, R. (1956) : « Some Friends of the Caesars », *AJPh* 77, pp.264-273.

SYME, R. (1962[4]) : *The Roman Revolution*, Oxford.

SYME, R. (1991) : *Roman Papers*, VI (A. R. BIRLEY éd), Oxford.

TALBERT, R. A. J. (1985) : *Atlas of Classical History*, Londres.

TALLET-BONVALOT, A. (1994) : *Roman d'Alexandre,* Paris.

TARN, W. W. (1948) : *Alexander the Great*, t. I et II, Cambridge.

TARN, W. W. (1951) : *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge.

UNZ, R. (1985) : « Alexander's Brothers », *Journal of Hellenic Studies* 105, pp. 171-174.

VIDAL-NAQUET, P. (1984) : « Flavius Arrien entre deux mondes », in *Arrien : Histoire d'Alexandre, L'Anabase d'Alexandre le Grand*, Paris.

WEIGALL, A. (1955) : *Alexandre le Grand*, traduction de l'anglais par T. VARLET, Paris.

WELLES, C. B. (1963) : *Diodorus of Sicily*, Loeb Classical Library, vol. VIII, Cambridge.

WERNER, R. (1987) : « *Alexander der Molosser* in Italien », in *Zu Alexander der Große*, (W. WILL et J. HEINRICH éd), Amsterdam, pp. 335-390.

WESTLAKE, H. D. (1935) : *Thessaly in the Fourth Century BC*, Londres.

WILBERT, D. N. (1989) : *Persepolis. The Archeology of Parsa, Seat of the Persian Kings*, Princeton.

WILCKEN, U. (1967[2]) : *Alexander the Great* (trad. G. C. RICHARDS ; notes par E. N. BORZA), New York.

WOODMAN, A. J. (1983) : *Velleius Paterculus : The Caesarian an Anugustan Narrative (2.41-93)*, Cambridge.

WOOTEN, C. (1975) : « Le Développement du style asiatique pendant l'époque hellénistique », in *Revue des Études Grecques*, vol. LXXXVIII, fascicule 419-423, pp. 94-104

WORTHINGTON, I. (2010) : « "Worldwide Empire" versus "Glorious Enterprise" : Diodorus and Justin on Philip II and Alexander the Great », in *Philip II and Alexander the Great : Father and Son, Lives and Afterlives* (E. D. CARNEY & D. OGDEN éd), Oxford.

WORTHINGTON, I. (2014) : *By the Spear : Philip II, Alexander the Great, and the Rise and Fall of the Macedonian Empire*, Oxford.

YAKOUBOVITCH, I. (2015) : *Les* Historiae Alexandri Magni *de Quinte-Curce : Le Mythe d'Alexandre et la Représentation du pouvoir à Rome (Ier s. ap. J.-C.)*, thèse dirigée par C. Guittard.

YARDLEY, J.-C., W. HECKEL,W. (1997) : *Justin Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus.* Vol. 1. Books 11-12, Oxford.

ZAMBRINI, A. (2008): « The Historians of Alexander the Great », in *A Companion to Greek and Roman Historiography* (J. MARINCOLA ed.), Oxford.

Remerciements

Nous tenons en premier lieu à remercier M. Mineo, pour ses conseils, sa patience et sa gentillesse tout au long de ces cinq années de travail.

Nous remercions aussi sincèrement Mme Caire, M. Briquel, M. Devilliers et M. Piel de nous avoir fait l'honneur d'être les membres de notre jury.

Un grand merci aussi à Stéphanie Labarbarie pour sa relecture attentive, ses conseils, son écoute et sa disponibilité.

Nous tenons enfin à exprimer notre gratitude à tous les membres de la Bibliothèque Universitaire de Poitiers pour leur efficacité et leur professionnalisme.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 6

TEXTE ET TRADUCTION 10
Livre XI 10
Livre XII 40

PREMIÈRE PARTIE : PRÉSENTATION DES HISTOIRES D'ALEXANDRE 74
I. Tour d'horizon des sources existantes 74
II. Trogue Pompée et les *Histoires philippiques* 77
1. Quelques précisions sur l'auteur 77
2. Quelques précisions sur l'œuvre 82
3. Justin 88
A. Une grande part de flou 88
B. Son travail 91
C. Justin et l'écriture de l'histoire 98
III. Les sources grecques originelles 106
1. Les sources officielles 106
A. Les *Éphémérides royales* 106
B. Les Stathmoi 107
2. Les Compagnons d'Alexandre 107
A. Callisthène d'Olynthe 107
B. Charès de Mytilène 109
C. Néarque de Crète 110
D. Onésicrite d'Astypalée 113
E. Ptolémée 114
F. Aristobule de Cassendréia 116
G. Les autres Compagnons 117
3. Clitarque et la Vulgate 120
A. Notoriété de son œuvre 120
B. Éléments de datation 123
C. Centres d'intérêts 125
D. L'Alexandre de Clitarque en débat 126

DEUXIÈME PARTIE : LA QUESTION DES SOURCES DES LIVRES XI ET XII DES *HISTOIRES PHILIPPIQUES* 128
I. Clitarque comme source des *Histoires philippiques* 128
1. Clitarque comme source attestée 128
A. Les épisodes communs aux auteurs de la *Vulgate* 129
a. La rencontre avec Thalestris, reine des Amazones 129
b. Le mont Nysa 133
c. Le combat chez les Malles 136
d. L'ambassade romaine 140
B. Les épisodes absents chez Justin 142
a. L'incendie du palais de Persépolis 142
b. La destruction du royaume de Sambos 150
C. Premières conclusions 152
2. Clitarque comme source supposée 153
A. Alexandre comme grand chef de guerre 154
a. Avant le départ et l'arrivée en terre ennemie 154
b. La bataille d'Issos 156
c. Le repos avant Gaugamèles 161
d. La remobilisation des troupes en Parthie 163
e. L'écoute des plaintes des soldats en Inde 164
f. La mutinerie d'Opis 167
B. Alexandre comme un être généreux et exceptionnel 169
a. Les premiers pas d'Alexandre 169
b. Le nœud gordien 171
c. La maladie d'Alexandre 172
d. La rencontre de la famille royale perse 175
e. Abdalonymos fait roi de Sidon 179
f. La visite au sanctuaire de Jupiter Ammon 180
g. La rencontre des Grecs mutilés 183
h. Les dernières paroles de Darius 184
i. La blessure de Ptolémée et le songe d'Alexandre 189
C. La mort d'Alexandre : Le banquet chez Médios 190
3. Alexandre pris en faute ? 194
A. Trois exemples négatifs où Clitarque est visible dans les *Histoires philippiques* 194
a. L'adoption des costumes et des mœurs perses 194
b. Le meurtre de Clitos 200
c. Le bataillon des indisciplinés 204

B. D'autres actions répréhensibles d'Alexandre 208
a. La mort de Philotas et Parménion 208
b. La proskynèse 210
c. Le complot des Pages et la mort de Callisthène 212
4. Conclusions sur Clitarque et son traitement dans les *Histoires philippiques* 217
II. Une autre source 221
1. Les passages concernés 221
A. Les passages diminuant la grandeur militaire d'Alexandre 221
a. La prise de Tyr 221
b. La prise de Massaga et le rôle de Cléophis 226
c. La bataille contre Poros 229
d. La traversée du désert de Gédrosie 232
B. Les passages faisant d'Alexandre un tyran 237
a. La destruction de Thèbes 237
b. L'éviction des rivaux 242
c. L'oracle d'Ammon 245
III. Le travail de Trogue Pompée sur ses sources 247
1. Un travail d'insertion 247
2. Une répétition 249
3. Deux autres problèmes 251
4. Tentative d'identification 256
Conclusion 270

TROISIÈME PARTIE : L'IMAGE QUE TROGUE POMPEE VEUT DONNER D'ALEXANDRE 272
I. Une vision globale du texte dans sa construction 272
1. Le travail de synthèse des faits 272
A. Les ambassades 273
B. La lettre européenne 277
2. La construction d'un moment de bascule 286
A. L'Alexandre du livre XI 286
B. La bascule du livre XII 295
II. Alexandre le Perse 297
1. Les oublis et reniements d'Alexandre 297
A. Sa patrie 297
B. Son père 299
C. Les siens 303

2. Les adoptions d'Alexandre 310
A. Des hommes nouveaux 310
B. Une famille nouvelle 316
C. Des mœurs nouvelles 323
a. Le luxe et ses conséquences 324
b. La proskynèse 335
D. En conclusion : contestations des Macédoniens et réactions d'Alexandre 337
III. La construction du tyran 342
1. Le roi et ses Amis 342
2. Les *uitia* du roi 346
3. Le règne de la peur 352
4. Les passions d'Alexandre 357
IV. La portée politique du portrait d'Alexandre fait par Trogue Pompée dans le contexte des *Histoires philippiques* 366
A. Alexandre à Rome au I^er^ siècle avant notre ère 366
B. Derrière Alexandre et les Macédoniens 374

CONCLUSION 385

ANNEXES 388
Annexe 1 : L'image de Parménion dans les *Histoires philippiques* 388
Annexe 2 : Tableau synoptique des principales histoires d'Alexandre 390

BIBLIOGRAPHIE 407
Éditions récentes des *Histoires philippiques* de Justin 407
Ouvrages généraux et articles 408

TABLE DES MATIERES 427

UNIVERSITE BRETAGNE LOIRE

UNIVERSITÉ DE NANTES

Thèse de Doctorat

Résumé

Les *Histoires philippiques* de Justin présentent la difficulté d'être une oeuvre historique à deux voix : celle de Trogue Pompée, historien gaulois du Ier siècle avant notre ère, qui composa cette histoire universelle, aujourd'hui perdue, et celle de Justin qui en fit un épitomé plusieurs siècles plus tard.
Les livres XI et XII de ces *Histoires philippiques* sont consacrés à la vie d'Alexandre le Grand, depuis son accession au trône en 336 à sa mort en 323. Pour composer ces livres, Trogue Pompée usa de différentes sources hellénistiques, à commencer par Clitarque, qui présentait le roi de Macédoine de manière extrêmement positive. Trogue Pompée usa au moins d'une deuxième source, négative, afin de créer une image d'Alexandre qui parlât davantage à son lectorat. Il fit ainsi du fils de Philippe un Perse, un tyran, et montra quelle peut être la dégénérescence d'un homme perdu dans le luxe de l'Orient. Il critiquait ainsi des contemporains tels que César et Antoine.
Cette étude a donc pour ambition de montrer quel fut le travail de composition historique de Trogue Pompée, et le traitement qu'il fit de ses sources. Elle s'appliquera également à analyser quel fut le travail de Justin sur le texte troguien.

Mots clés
Trogue Pompée ; Justin ; Histoires philippiques ; Alexandre le Grand ; Clitarque ; Hégésias de Magnésie ; Tyran ; Composition historique

Abstract

The *Historiae philippicae* by Iustinus are a quite difficult work because there are, in fact, two authors : Trogus, a Gallic historian who wrote in the first century BC, that we have lost, and Iustinus who made an epitome from his text, several centuries later, the one we know.
Books XI and XII deal with the life of Alexander the Great, from 336, when he became king, to his death in 323. To write those books, Trogus used several hellenistic sources. One of them, Cleitarcos, presented Alexander in a very favorable way. Trogus used at least one more source, a negative one. By this way, he showed Alexander as a tyrant, a Persian, and his lectors could understand how bad was his orientalization, and see behind the Macedonian king some famous contemporary generals, such as Caesar, and above all Antonius.
In this study, we will try to show what was Trogus' historical composition, and the way he used his sources. We will also try to reveal Iustinus' work on Trogus' text.

Key Words
Trogus, Iustinus, Historiae philippicae ; Alexander the Great ; Cleitarcos ; Hegesias ; tyrant ; historical composition